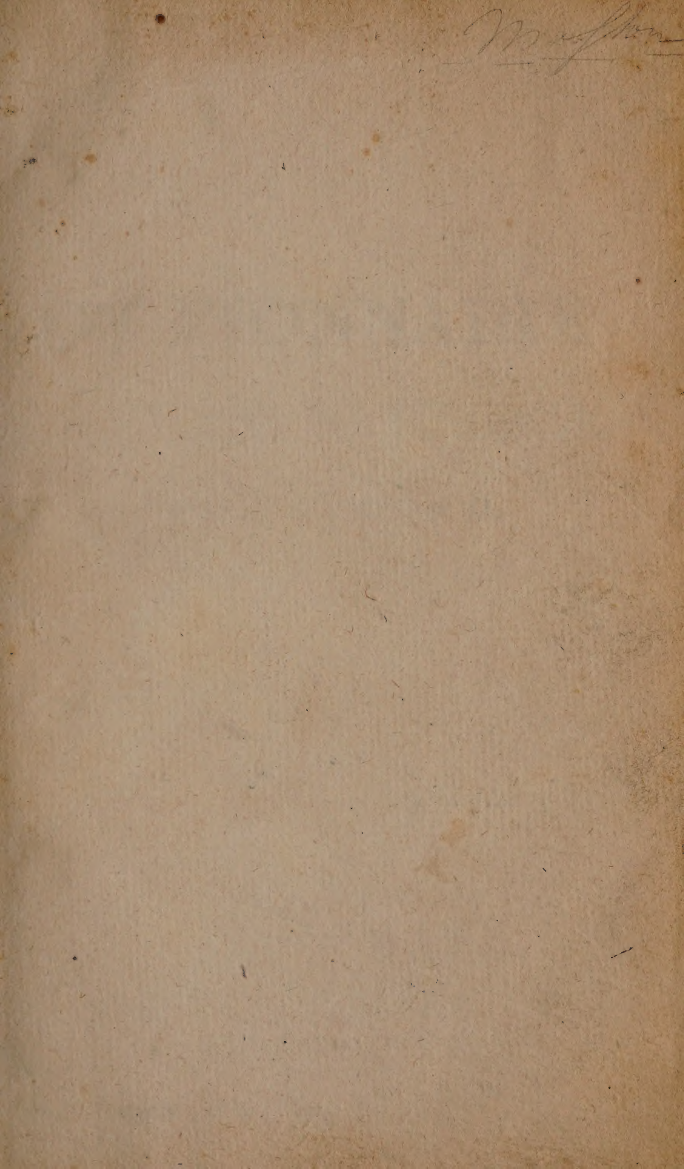








# DICTIONNAIRE
# D'HISTOIRE NATURELLE.

## TOME SECOND.



# DICTIONNAIRE
## RAISONNÉ
# D'HISTOIRE NATURELLE.

CIBOULE. *Voyez au mot* OIGNON.

CICINDELES, *Cicindela*. De tous les insectes coléopteres, le Cicindele est le plus beau : c'est un genre d'insecte, dont le caractere est d'avoir les antennes menues comme un fil, & sétacées, les mâchoires élevées & dentées, le corselet d'un rond angulaire. M. Linnæus en cite de six especes, la premiere, court avec vîtesse & vole de même, ainsi que les autres Cicindeles. Tout son corps est de couleur d'or; le dessus des étuis des aîles de couleur verte, ponctuée de blanc : elle a tête verdâtre, les aîles brunes, les yeux noirs, le corps court, les pieds longs & menus, ainsi que les antennes : elle se trouve au printems dans les prairies stériles. La deuxieme espece est noirâtre & habite les bois. La troisieme est verdâtre & fréquente le bord des eaux. La quatrieme a les aîles d'un noir tirant sur le bleu. La cinquieme est d'un verd bleu : ses antennes sont composées de dix articles. La sixieme enfin a la poitrine d'un bleu luisant, & lès élytres de couleur minime.

CIECÉE-ETE. Petit crustacé du Bresil, ou espece de petit-cancre, connu des Portugais. Il est de forme quarrée, gros comme une aveline. Sa coquille est d'un brun jaunâtre. Sa chair est en usage dans le Bresil, soit en aliment ou en médecine, pour guérir d'une maladie qu'on y nomme *Mia*.

CIEL, *Cælum.* Suivant l'idée populaire, c'eſt cet orbe azuré & diaphane qui environne la terre. Cette voûte, d'une belle couleur d'azur ſi douce, ſi uniforme & ſi ſereine, n'eſt autre choſe qu'une vapeur ténue & légere, qui, par l'éloignement, paroît être de cette agréable couleur ; ſa ténuité laiſſe voir à travers, les planetes & ces étoiles lumineuſes, que l'œil trompé croit placées ſur un fond azuré.

En aſtronomie, on entend par Ciel, cette région immenſe, dans laquelle les étoiles, les planetes & les cometes ſe meuvent avec cet ordre admirable & harmonieux, imprimé par la main Divine. On diviſe ce monde céleſte en Ciel proprement dit, qui contient le *Firmament* où ſont les *Etoiles* ; & en Cieux des *Planetes* qui ſont au-deſſous des Etoiles. *Voyez* ces mots.

Les Anciens avoient regardé les Cieux comme ſolides & incorruptibles, c'eſt-à-dire n'étant point ſujets à la moindre altération. Cependant les obſervations modernes, faites par le moyen des lunettes d'approche, nous apprennent que dans le ſoleil ou les planetes, il ſe forme continuellement de nouvelles taches ou amas de matieres très conſidérables, qui ſe détruiſent ou ſe corrompent enſuite, & qu'il y a des étoiles qui changent, qui diſparoiſſent ou qui paroiſſent tout à coup.

Newton a très bien démontré, par les phénomenes des corps céleſtes, par les mouvemens continuels des planetes, dans la vîteſſe deſquelles on ne s'apperçoit d'aucun ralentiſſement, & par le paſſage libre des cometes vers toutes les parties des Cieux, qu'ils ſont un eſpace immenſe abſolument vuide de toute matiere, ſi on en excepte la maſſe des planetes, des cometes, ainſi que leurs atmoſpheres.

CIERGE ÉPINEUX, CIERGE DU PÉROU, FLAMBEAU DU PÉROU, *Cereus Peruvianus.* C'eſt une plante originaire du Pérou, & dont on compte juſqu'à treize eſpeces. Elle eſt remarquable par ſa forme ſinguliere & par ſa hauteur, qui attirent les yeux de ceux qui vont voir les ſerres du Jardin du Roi. Cette plante, qui a été décrite ſi exactement par M. de Juſſieu, eſt anguleuſe & garnie de piquans. Son écorce eſt d'un verd gai, tendre, liſſe, & couvre une ſubſtance charnue, blanchâtre,

pleine d'un suc glaireux, au milieu de laquelle on trouve un corps ligneux, de quelques lignes d'épaisseur, aussi dur que le chêne. La fleur est sans odeur, composée d'une trentaine de pétales longues de deux pouces, lavées de poupre clair à leur extrémité : elle est relevée par une infinité d'étamines. A cette fleur succede un fruit semblable à celui du poirier sauvage, charnu, couvert d'une membrane velue & visqueuse. Ce fruit ne meurit point dans ce pays ci ; mais aux Barbades, les habitans en cultivent une espece autour de leurs habitations, à cause de son fruit qui est de la grosseur d'une poire de bergamotte, & d'une odeur des plus agréables.

Le Cierge épineux, que l'on voit au Jardin du Roi, y fut planté au commencement du siecle, sous la Surintendance de M. Fagon. Cette plante n'avoit alors que trois ou quatre pouces de long, sur deux & demi de diametre. On a observé que d'une année à l'autre, elle prenoit un pied & demi environ d'accroîssement. La crue de chaque année se distingue par autant d'étranglemens de sa tige. En 1716, il étoit déja parvenu à vingt-trois pieds de hauteur. A sa douzieme année, il a commencé à pousser des fleurs, & il en donne ordinairement en été en différens endroits. Peu d'especes donnent des fleurs dans nos climats : on ne compte guere que celles du Jardin Royal à Paris & des Jardins de Botanique de Leyde & d'Amsterdam qui aient paru en floraison. On ne peut voir, sans surprise, qu'une plante avec des racines si courtes, & avec aussi peu de terre, puisse pousser des jets d'une si grande hauteur. Cette plante, ainsi que l'*Opuntia*, se multiplie très facilement de bouture. On coupe une de ces tiges, que l'on laisse dans un lieu sec quinze jours ou trois semaines pour consolider la blessure; & en Juin ou Juillet, on la pique en terre où elle prend très bien racine.

CIGALE ou CHANTEUSE, en latin *Cicada*. La Cigale est une véritable mouche hémiptere, ou du genre de celles qui ont quatre aîles, & qui portent une scie. Elle est la plus grande de toutes les mouches que produit l'Europe On en distingue de trois especes principales, qui different en grandeur & en couleur; mais qui du

reſte ſe reſſemblent, ainſi que les autres, par les parties eſſentielles. L'eſpece la plus grande égale en groſſeur le hanneton. Il ne faut pas confondre cette mouche avec certaines ſauterelles, que le peuple de quelques Provinces appelle improprement *Cigales*. Il n'y a aucune reſſemblance entre l'une & l'autre.

La tête de la Cigale eſt large, courte, & comme applatie. Ses yeux ſont à facettes & placés en ſaillie aux deux côtés de la tête : elle a, ainſi que les mouches ordinaires, trois yeux liſſes ſur la partie ſupérieure de la tête, & des antennes très courtes. Son corcelet, qui eſt ce que l'on appelle, dans les grands animaux, la *Poitrine*, eſt un peu rond, composé de deux pieces qui ſe meuvent indépendamment l'une de l'autre. Il eſt d'un brun luiſant, preſque noir, bordé d'un jaune brun dans la plus grande eſpece. Elle a quatre aîles, belles, grandes, minces, déliées, chargées de croix, comme marquetées, tranſparentes & poſées en toit. Le reſte du corps eſt formé de huit anneaux écailleux, qui vont toujours en décroîſſant de groſſeur. Elle n'a pour bouche qu'une trompe faite avec l'art ordinaire de la Nature, & qui eſt en deſſous, c'eſt-à-dire pliée ſous la poitrine : elle lui ſert à puiſer dans les vaiſſeaux des feuilles & des branches, le ſuc qui y eſt contenu ; car elle en fait ſa nourriture, & non point de roſée comme le diſoient les Anciens.

C'eſt vers le tems de la moiſſon que les Cigales ſe font entendre : on ne les trouve en France, que dans les parties méridionales, comme en Provence & en Languedoc. M. Duhamel en a cependant trouvé dans le Gatinois.

Les mâles ſe diſtinguent facilement des femelles ; & ils ont les uns & les autres des parties d'une ſtructure admirable, digne de notre curioſité, & appropriés par la Nature à l'uſage auquel elles ſont deſtinées. Les femelles ont au derriere une ſcie, dont nous verrons la fonction. Les mâles ſont pourvus, ſous le ventre, de petites timbales, deſtinées à chanter leurs amours, & à appeller leurs femelles.

La propagation des eſpeces étant une des vûes principales de la Nature, elle y a pourvu dans tous les ani-

maux d'une maniere admirable, tant par la composition que par la variété des instrumens qu'elle y a nés. Un grand nombre d'insectes mennent une vie errante : ils sont souvent trés loin les uns des autres, & ne se rencontreroient peut-être jamais, si la Nature n'avoit marqué un certain tems de leur vie pour les forcer à se joindre. Les insectes rampants, & ceux qui vivent sous terre, sont poussés l'un vers l'autre par un sentiment qui attire les deux sexes. Les insectes, dont la vie se passe en l'air, occupés à chercher leur nourriture sur les fleurs & sur les plantes, savent se reconnoître de loin, lorsque le besoin pressant les anime.

Parmi les Cigales, c'est le mâle qui, par son chant, instruit de ses desseins la femelle, quoiqu'elle soit quelquefois fort éloignée. Il est étonnant qu'en Languedoc & en Provence, où ces mouches sont si communes, on croie que c'est la femelle qui chante. C'est dans l'Histoire des Insectes de M. de Réaumur, qu'il faut chercher le détail de la structure merveilleuse de l'organe, dont le bruit est destiné à appeller la femelle. Nous ne pouvons en donner ici qu'une esquisse très imparfaite.

On observe sous le ventre de la Cigale mâle, à la suite de ses six jambes, qui sont courtes & d'égale longueur, deux calottes écailleuses, que l'animal ouvre & ferme à volonté. Ces calottes couvrent des cavités que l'on peut nommer *Timbales*, à cause de leur ressemblance avec cet instrument militaire. Dans chacune de ces timbales, on observe plusieurs cavités séparées par diverses membranes : on y observe un triangle écailleux très solide. La membrane qui est au-dessous de ce triangle, est fine, bien tendue, & présente les couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel. On peut voir encore cette membrane dans toute sa beauté, même dans l'animal desséché. L'examen anatomique a fait voir à M. de Réaumur deux muscles, qui, en se contractant & se relâchant alternativement & avec célérité, rendent alternativement convexe & concave une membrane résonnante, pleine de rugosités, & ayant la roideur d'un parchemin sec : l'air, agité par cette membrane, est modifié dans les diverses cavités dont nous avons parlé. Cette méchanique est démontrée, parcequ'en tiraillant ces muscles, on fait chanter une

Cigale, quoique morte, pourvu que les parties soient encore fraîches. Un petit papier roulé, & frotté doucement sur la timbale, la fait raisonner. La Cigale vivante exécute en graſtrymithe ou ventriloque, ce que nous faisons par le mouvement des doigts.

La scie, dont la femelle est armée, ne présente pas moins de merveilles dans sa structure. Le dernier anneau de la femelle est fendu sous le ventre, & contient une tarriere, qui, ainsi que celles qui ont été accordées aux insectes, pour couper, scier, entailler & percer, est d'écaille ou de corne & très solide. Celle des grandes Cigales, a un demi pouce de longueur & plus : elle sort du ventre de l'animal, non comme l'aiguillon de la guêpe sort de son étui par un ressort qui l'allonge & le pousse de hors, mais comme la lame d'un couteau qui se ferme & qui s'ouvre. Cette tarriere n'est pas aussi simple qu'elle le paroît au premier coup d'œil : elle est composée de trois pieces, dont celle du milieu est taillée en fer de flêche ; les deux pieces d'à côté jouent sur celle-là par le moyen d'une rainure, & chacune peut jouer séparément : elles sont armées sur le côté de dentelures très fines en forme de scie. La Cigale se sert de cet instrument, si bien façonné, pour percer des branches, & y déposer des œufs. Elle choisit des branches mortes & seches, mais tenant encore à l'arbre, parceque la seve & l'humidité des branches vertes nuiroient à ses œufs. D'autres mouches à scie les déposent au contraire dans des branches vertes & pleines de seve : ces derniers ont apparemment besoin d'être humectés de la seve qui nuiroit aux autres. La mere Cigale le sait, ou plutôt se conduit comme si elle en étoit instruite. C'est à l'aide du jeu alternatif de ses scies, qu'elle souleve les fibres de la surface de la branche où elle veut percer : elle fait pénétrer sa scie jusqu'à la moëlle, & elle dépose dans son intérieur & à la file, huit ou dix œufs de suite. Le paquet de fibres rabatues bouche l'entrée. Elle recommence ensuite sa manœuvre, & perce une nouvelle fossette un peu plus haut ou un peu plus bas. On estime qu'elle pond environ quatre cens œufs. Les branches où sont déposés ces œufs, sont remarquables par de petites élevations formées par une portion

du bois qui a été ſoulevée. Malgré ces travaux & ces ſoins naturels de la mere Cigale pour la conſervation de ſes petits, une mouche ichneumone, pourvue auſſi d'un aiguillon, va dépoſer ſes œufs au milieu de ceux de la Cigale, & il en naît des vers carnaciers, qui dévorent les petits de la Cigale à l'inſtant de leur naiſſance.

Les petits de la Cigale ne ſont-là que dans leur berceau. Auſſi-tôt que les œufs ſont éclos, ce qui arrive communément à la fin de l'automne, les petits vers en ſortent. Ils ſont blancs & pourvus de dix longues jambes, à l'aide deſquelles ils deſcendent au pied de l'arbre, & vont ſe nourrir de la ſeve des racines juſqu'au tems de leur changement en Nymphe. Ces nymphes ſont de la claſſe de celles qui marchent, qui prennent de la nourriture, & qui ont elles-mêmes à croître. La tête de ces nymphes ne differe pas beaucoup de celle qu'elles auront par la ſuite. Leur trompe eſt déja parfaite, parcequ'elles en font uſage dans toute leur vie. On n'apperçoit aux nymphes ni les inſtrumens du chant ni la tarriere : les deux premieres jambes ſont ſimplement remarquables par leur forme, qui les rend propres à piocher & à ouvrir la terre ; auſſi ces nymphes ſe creuſent-elles des trous de deux à trois pieds de profondeur dans la terre, pour paſſer l'hiver à l'abri du froid, ſans avoir beſoin de faire de magazin, ni d'aller mandier chez la fourmi voiſine. Au retour du printems, ces nymphes quittent la terre, grimpent ſur les arbres, & s'accrochent aux branches & aux feuilles. C'eſt-là que s'accomplit la métamorphoſe qui leur eſt commune avec les autres inſectes : elles deviennent alors aîlées & ſont de véritables Cigales.

Les payſans ſont bien aiſes d'entendre chanter les Cigales, parcequ'ils s'imaginent que leur chant, lorſqu'il eſt vif & continuel, annonce un bel été & une riche moiſſon. Ils prétendent auſſi avoir obſervé que dès que ces animaux chantent, il n'y a plus de jours froids à craindre.

Les guêpiers & les martinets ſont très friands de la chair de la Cigale. Auſſi les enfans de l'Iſle de Crête attrapent-ils ces oiſeaux en laiſſant voler des Cigales, dans le corps deſquelles ils ont mis un petit hameçon atta-

ché à un fil qu'ils tiennent. L'oiseau, qui avale la mouche avec rapidité, eſt pris à l'inſtant à l'hameçon.

Les Nymphes de Cigales étoient regardées autrefois comme un mêts exquis ; les Orientaux & particulierement les Grecs, en faiſoient le délice de leur table : on mangeoit les Cigales, même après leur changement. Ariſtote nous apprend, qu'avant l'accouplement, on préféroit les mâles ; & qu'après l'accouplement, on préféroit les femelles, à cauſe des œufs qu'elles contenoient : on ne verroit aujourd'hui qu'avec dégoût un pareil mêts ; d'où à pu venir cette diverſité de goût, ſi les organes ont ſubſiſté les mêmes ? La Cigale en poudre, eſt eſtimée apéritive, propre pour la colique, & pour les maladies de la veſſie.

M. de Réaumur a parlé d'un autre inſecte, qui, par la poſition & la ſtructure de ſa trompe, & par celle du foureau, dans lequel elle eſt logée, reſſemble aux Cigales : il a la même induſtrie pour introduire ſes œufs dans une branche d'arbuſte ; mais il n'a pas le talent du chant comme les Cigales, & il ſe nomme *Pro-Cigale.* Voyez *ce mot.*

CIGALE DE MER, *Cicada marina.* Eſpece de cruſtacé ou de ſquille ciſelée, aſſez ſemblable à la Cigale de terre. Etant cuite, elle devient rouge comme le ſurmulet : ſa chair eſt de bon goût : ſes premiers bras ne ſont point fendus au bout comme aux cancres : ſon corps eſt orné d'entaillures ; elle eſt beaucoup plus petite que la langouſte, à qui elle reſſemble beaucoup.

CIGALE DE RIVIERE, *Cicada fluviatilis.* C'eſt une petite mouche à ſix pieds, qu'on voit ſur l'eau, & qui differe de celle de terre par ſa tête qui eſt plus avancée.

CIGNE. *Voyez* CYGNE.

CIGUE, *Cicuta.* Plante fameuſe par l'uſage dont elle étoit à Athênes, comme un poiſon que l'on employoit pour faire périr ceux que l'aréopage avoit condamnés à mort. Le nom de cette plante ſe joint dans notre eſprit, avec celui de Socrate, qui fût condamné à en boire le ſuc. Nous la cherchons dans nos climats ; nous voulons la connoître par nos yeux, ſur-tout depuis que l'expérience a appris qu'on en peut retirer pluſieurs avantages, en l'employant à propos.

On diſtingue deux eſpeces de Ciguë, la *Grande* & la *petite Ciguë*. Nous parlerons auſſi de la *Ciguë aquatique*, qui n'eſt pas moins importante à connoître.

La racine de la *grande Ciguë* eſt longue d'un pied, groſſe comme le doigt, couverte d'une écorce mince, jaunâtre, blanchâtre intérieurement, d'une odeur forte & d'une ſaveur douceâtre. Elle pouſſe une tige qui eſt fiſtuleuſe, cannelée, haute de trois coudées, d'un verd gai, parſemée cependant de quelques taches rougeâtres. Ses feuilles ſont aîlées, partagées en pluſieurs lobes, liſſes, d'un verd noirâtre, d'une odeur puante, approchant cependant de celle du perſil. Ses fleurs ſont en roſes, diſpoſées en paraſol, auxquelles ſuccedent de petites graines convexes. Toute cette plante a une ſaveur d'herbe ſalée, une odeur narcotique & fétide. Son ſuc rougit le papier bleu : elle croît aux environs de Paris, dans les lieux ombrageux & dans les décombres.

La Ciguë nous préſente des obſervations bien ſingulieres : à Rome, elle ne paſſoit pas pour un poiſon ; tandis qu'à Athênes, on ne doutoit point qu'elle n'en fût un très violent. A Rome, on la regardoit comme un remede propre à modérer & à tempérer la bile. Il paroît que dans nos contrées, la Ciguë n'a pas les mêmes dégrés de malignité qu'elle avoit dans la Grece, puiſqu'on a vu des perſonnes qui ont mangé une certaine quantité de ſa racine & de ſes tiges, ſans en mourir. Quoique Pline vante la Ciguë contre l'ivreſſe, & que l'Eſcale diſe, qu'en voyageant en Lombardie, il vit, à ſon grand étonnement, ſervir de la ſalade où il y avoit de la Ciguë, & qu'il apprit que les gens du pays en mangeoient, & n'en étoient point incommodés, toutes ces autorités ne peuvent cependant contre-balancer le poids de celles qu'on leur oppoſe, & qui prouvent que toutes les eſpeces de Ciguë ſont plus ou moins venimeuſes. Le meilleur antidote eſt le vinaigre en guiſe de vomitif, avec de l'oximel tiede, en quantité ſuffiſante pour faciliter le vomiſſement.

Les feuilles de Ciguë, employées extérieurement, ſont adouciſſantes & réſolutives : les cataplaſmes de ciguë pilée avec des limaçons, & malaxée avec les quatre

farines résolutives, sont vantés pour les douleurs de goutte & de sciatique.

Quelques Médecins avoient fait usage autrefois de la Ciguë intérieurement pour plusieurs maladies : l'usage en étoit tout-à-fait tombé dans l'oubli, lorsque M. Storck, Médecin à Vienne en Autriche, renouvella l'usage de ce remede, qu'il a employé pour guérir des squirres & des cancers invétérés. C'est dans son ouvrage qu'il faut voir le détail du succès de ses remedes. Il a employé des pilules, faites avec le suc de la grande Ciguë, exprimé, évaporé en consistance d'extrait, & mêlé avec de la poudre de Ciguë.

La petite Ciguë, qu'on substitue à la précédente dans les boutiques pour l'usage externe, ne differe de la premiere, qu'en ce qu'elle est plus petite, que sa tige n'est point marbrée de taches rougeâtres, & que son odeur n'est pas si forte. Ses propriétés sont un peu inférieures à celles de la grande Ciguë. On a nommé cette derniere, le *Persil des fous*, par la grande ressemblance de ses feuilles avec celles du persil ; ressemblance qui a trompé quelques personnes, & leur a été funeste.

CIGUE AQUATIQUE, *Cicuta aquatica.* Cette espece de Ciguë croît dans les fossés, les étangs, & fleurit au mois de Juin. Sa tige est épaisse, creuse, cannelée, pleine de nœuds, divisée en plusieurs branches, d'où sortent des feuilles aîlées, plus minces & plus tendres que celles de la Ciguë. Cette plante passe pour être plus vénimeuse que la Ciguë ordinaire.

M. Wepfer a donné un Traité, imprimé à Leyde en 1733, *in*-8°, où il rapporte les effets mortels qu'a produits cette espece de Ciguë. Ses observations se trouvent confirmées par celles de M. Jaugeon, qui a rapporté à l'Académie des Sciences, que trois soldats Allemands moururent subitement tous trois en moins d'une demi-heure, pour avoir mangé de la *Cicutaria palustris*, qu'ils prenoient pour le *Calamus aromaticus*, propre à fortifier l'estomac. Il y a en effet une espece de *Phellandrium* ou *Ciguë aquatique*, à feuilles d'ache sauvage, qui est odorante, aromatique, & qui tromperoit des gens plus habiles en ce genre, que ne le sont communément des soldats.

Le poiſon de la Ciguë aquatique eſt un irritant ; car on trouva à l'un de ces ſoldats les membranes de l'eſtomac percées d'outre en outre, & aux deux autres ſeulement corrodées. Le remede le plus efficace contre ce poiſon, eſt d'exciter le vomiſſement, & faire enſuite ſuccéder les adouciſſans gras & huileux, pour maſquer l'action des reſtes de poiſon qui peuvent avoir échappé au vomiſſement.

CIGOGNE, *Ciconia.* Oiſeau de paſſage, à longues jambes, que Linnæus place dans le rang des *Scolopaces*, & du genre des Hérons. On en diſtingue pluſieurs eſpeces ; ſavoir, la *Cigogne blanche*, la *Cigogne noire* & la *Cigogne d'Amérique.*

M. Perrault prétend qu'il ne faut pas confondre l'Ibis avec la Cigogne, qui eſt plus grande dans toutes ſes parties, & qui n'a pas comme l'Ibis blanc des plumes rouges. D'ailleurs ſes grandes plumes ſont entre-mêlées à la racine d'un duvet, dont la blancheur eſt éblouiſſante. La ſtructure en eſt fort particuliere ; car chaque petite plume de ce duvet a un tuyau de la groſſeur d'une petite épingle, qui ſe diviſe en cinquante ou ſoixante autres plus petits, & plus fins que des cheveux. Ces petits tuyaux ſont auſſi garnis des deux côtés de petites fibres preſqu'imperceptibles. La Cigogne blanche a encore plus de plumes noires que l'Ibis blanc.

La Cigogne eſt plus grande que le Héron ordinaire : elle a le tour des yeux garni de plumes & la peau fort noire en cet endroit ; le bec d'un rouge pâle, droit, à angles & pointu ; ce qui lui ſert d'armes pour tuer les ſerpens, dont elle ſe nourrit en partie. La partie du pied depuis le talon eſt griſâtre ; le reſte rouge ; les trois doigts de devant ſont joints enſemble, à leur commencement, par des peaux courtes & épaiſſes ; le doigt de derriere eſt gros & court ; ſes ongles ſont blancs, un peu ſemblables à ceux de l'homme. Le bruit que la Cigogne fait, ne vient, dit-on, que de ſon bec, dont les deux parties ſe frappent l'une contre l'autre avec beaucoup de violence.

Nous avons vu en été cet oiſeau dans le Brabant & la Hollande, faire ſon aire au haut des tours & des chemi-

nées. Il habite l'Egypte & l'Afrique en hiver. Ils volent en troupe, & allongent alors les pieds en fendant l'air. Quand elles dorment, elles ne ſont portées que ſur un pied, la tête entre les épaules. Rien de plus ſingulier que le ſoin des Cigognes pour leurs peres & meres, quand ils ſont vieux. Auſſi le bon naturel de cet oiſeau a paſſé en proverbe : il étoit anciennement défendu en Theſſalie de tuer des Cigognes, parcequ'elles délivroient le pays des ſerpens, des grenouilles & des limaçons : on ne regarderoit pas encore de bon œil en Hollande ceux qui en tueroient ; on courroit riſque d'être lapidé. Ce motif eſt-il fondé ſur leur gratitude & leur reſpect pour la vieilleſſe, ou ſur quelques autres bonnes qualités, qu'on a vantées dans la Cigogne ; telles que la chaſteté & la fidélité conjugale, la reconnoiſſance envers ſes hôtes ?

Les femelles de ces oiſeaux pondent à chaque couvée, deux ou quatre œufs, de la groſſeur & couleur de ceux des oies ; le mâle couve pendant que la mere eſt à chercher ſa vie : la couvée dure un mois. Quel ſoin n'ont-ils pas pour leurs Cigogneaux ? Tour-à-tour ils s'empreſſent à leur chercher de quoi vivre : ils ſouffrent les inſultes du vent & les dangers du feu, plutôt que d'abandonner leurs petits.

Les ennemis de la Cigogne ſont la corneille, l'aigle, le plongeon & la chauve-ſouris.

La *Cigogne noire*, qui, ſelon M. Perrault, n'eſt pas l'Ibis noir, eſt de la grandeur de la Cigogne précédente. Son plumage & ſon bec ſont mélangés d'un certain luſtre verd, qui reſſemble à celui du cormoran : la poitrine & les cuiſſes ſont blanches ; les jambes longues, chauves au-deſſus du genou. Cette eſpece de Cigogne fréquente les marais & les côtes de la mer : elle ſe plonge dans les eaux, lorſqu'elle a deſſein de faire quelque capture pour s'en nourrir : elle fait également du bruit avec ſon bec. Leurs petits, quand ils ont faim, pouſſent des cris ſemblables à ceux des hérons.

La Cigogne de l'Amérique ſe trouve dans le Breſil, & ne differe pas des précédentes pour la forme. Son plumage eſt blanc & noir par intervalles, entre-mélangé d'une

d'une nuance verte, qui s'obſerve auſſi ſur ſon bec d'un fond jaune & cendré.

On eſtime la Cigogne alexipharmaque, & propre dans les maladies du genre nerveux : ſa chair eſt peu agréable & de difficile digeſtion. On lit dans les Ephémérides d'Allemagne, que les os de cet oiſeau ſont compoſés de lames très tendres ; & que quoiqu'ils ſoient creux en dedans, ils ſont cependant plus durs & plus compactes que ceux des quadrupedes, & tranſparens comme du verre. Il y en a qui ſont ſemblables à des rayons de mouches à miel. Tous les os de cet oiſeau ſont ſi bien diſpoſés, qu'on ne ſauroit trop admirer l'induſtrie de la Nature, d'avoir ajuſté avec tant de ſageſſe, pour le vol, des corps ſolides, & en même tems ſi légers. On remarque un artifice admirable à la troiſieme articulation de l'aîle ; en l'étendant, l'animal monte dans l'air : en la repliant, il deſcend à ſon gré. L'inſpection eſt ſeule capable de faire bien concevoir cette méchanique.

CIMOLÉE, *Cimolea.* Terre bolaire, blanchâtre ou rougeâtre, qui ſe tiroit autrefois de Cimolis, l'une des Iſles de Crête, & dont les Anciens ſe ſervoient comme nous nous ſervons de la terre ſigillée. *Voyez l'article* BOL & *celui de* TERRE SIGILLÉE.

CINABRE NATUREL, *Cinabaris nativa.* Le Cinabre eſt, en quelque ſorte, la mine de mercure la plus connue, & qui, par une méchanique accidentelle & naturelle, a été combinée dans des cavités ſous-terreines avec un quart de ſon poids, même plus, de ſoufre plus ou moins pur ; enſuite ſublimée par des feux locaux aux voûtes des mines où cette ſubſtance ſe trouve. Du moins le procédé dont on ſe ſert en Chymie pour en faire d'artificiel, fait préſumer que les choſes ſe paſſent ainſi.

Le Cinabre natif eſt plus ou moins pur, compacte & d'un rouge brun foncé : il eſt d'un tiſſu écailleux ou en ſtries, d'une peſanteur ſpécifique inégale. Si on le met en poudre, il perd ſon éclat brillant ; il acquiert une couleur de carmin, & prend alors le nom de *Vermillon.*

Les principales mines de Cinabre ſont celles de Kremnitz en Hongrie, d'Hydria en Eſclavonie, d'Hrowitz en Boheme, celles de Carinthie, du Frioul & de Guan-

gavelica au Pérou ; la plus riche est celle d'Almaden en Espagne, sur les frontieres de l'Estramadoure. Celle des Philippines en Asie est la plus haute en couleur.

On rencontre le Cinabre communément dans des matrices terreuses calcaires, entre-coupées de filons de pyrites sulfureuses, & de pierres quartzeuses. Comme le soufre minéralise presque toutes les substances demi-métalliques & métalliques, & qu'il a beaucoup d'affinité avec le mercure, on conçoit aisément leur combinaison. On peut révivifier le mercure, c'est-à-dire le débarrasser de ses entraves : on en trouve le procédé décrit dans la *Nouvelle Minéralogie*, dans le *Dictionnaire de Chymie*, &c. On se sert du Cinabre en poudre, sous le nom de *Vermillon*, pour l'usage de la peinture. Pris intérieurement, c'est un tempérant : on en fait des fumigations mercurielles, très utiles pour la guérison des maladies vénériennes : ces vapeurs pénétrent dans l'intérieur par les pores cutanés, & produisent des effets semblables à ceux du mercure administré par frictions. *Voyez les mots* MERCURE *&* SOUFRE.

CIRCÉE, ou HERBE DE S. ÉTIENNE, *Circæa.* Sa racine est longue, rampante & noueuse ; ses tiges grêles, velues, moëlleuses, & hautes d'un pied : ses feuilles dentelées par leurs bords & pyramidales ; les fleurs sont en épis longs. A ces fleurs succedent des fruits pyriformes, hérissés, & contenant des semences longuettes. Cette plante croît dans les lieux ombrageux & humides : elle est résolutive & vulnéraire. On la nomme *Circée*, de ce qu'elle s'attache fortement aux habits au point d'arrêter les hommes, de même que la Circée de la fable les attiroit par ses enchantemens.

CIRE, *Cera.* Matiere tirée des végétaux, & élaborée dans le corps des abeilles. Nous avons dit au mot ABEILLES, à l'article de la *Récolte de la Propolis* & *de la Cire*, la maniere dont les Abeilles en font la récolte ; & au même mot, page 35, nous avons exposé les usages de la Cire dans les Arts & dans la Médecine. Il nous reste à dire que l'art de ramener la Cire à son premier état de blancheur, consiste à la disposer de maniere qu'elle soit presque toute en surface, afin que l'action combinée de l'air & du soleil, dissipe les parties étrangeres

qui la coloroient. Il y a des Cires qui ſont plus difficiles à blanchir : on ne peut ſur-tout parvenir à blanchir celles des pays de vignoble.

La Cire eſt devenue d'une ſi grande néceſſité pour les Arts & les beſoins de la vie domeſtique, qu'il s'en faut de beaucoup que l'Europe même en puiſſe fournir aſſez pour notre conſommation. Nous en tirons de Barbarie, de Smirne, de Conſtantinople, & ſur-tout des pays du Nord, où les mouches à miel ſont très multipliées. On eſtime la conſommation, qui ſe fait en France de Cire étrangere, à plus d'un million de livres peſant. Ces conſidérations ne doivent-elles pas engager à chercher les moyens de multiplier les mouches à miel, dans pluſieurs de nos Provinces, où ce n'eſt point la matiere premiere qui nous manque, mais ſeulement les ouvrieres néceſſaires pour la mettre en œuvre.

On peut voir au mot ARBRE DE CIRE, ce que nous avons dit de la *Cire de la Louiſianne*, & de la *Cire de la Chine.*

CIRON, *Acarus.* Genre d'inſecte aptére, ordinairement très petit, qui a un corps rond, deux yeux, huit pieds, & les jambes compoſées de huit articles, une tête pointue. Cet inſecte n'a point d'aîles : on compte vingt-huit à trente eſpeces de Cirons : nous rapporterons ici les plus connues, à commencer par celui qui s'inſinue entre l'épiderme & la peau de l'homme.

Le Ciron eſt à peine de la groſſeur d'une lende, eſpece de vermine qui croît dans les cheveux : ſa figure eſt ronde, difficile à diſtinguer, tant elle eſt petite, même avec le ſecours du microſcope. Son corps inſecable en apparence, eſt cependant partagé en douze anneaux, dont le premier contient la tête ; il s'en ſert pour ronger ſeulement les ſubſtances animales, car les Cirons qui vivent de ſubſtances végétales ſont différens, ainſi que ceux de pluſieurs autres eſpeces, dont les unes s'attachent à des inſectes, d'autres à des oiſeaux, & d'autres à des quadrupedes. Celui dont nous parlons, ne paroît s'attacher qu'à l'homme : on le trouve quelquefois dans les puſtules de la galle, dans celles qui ſont occaſionnées par la petite vérole, & à la ſuite de longues maladies, ou dans les dents cariées ; il cauſe des démangeaiſons très incommo-

des ; c'eſt au moyen de ſes pieds de devant qu'il fait des ſillons ſous la peau, comme les taupes en font dans la terre ; il naît non-ſeulement aux pieds, mais encore aux mains. Selon Swammerdam, il ſort tout parfait de ſon œuf, il fait naître des veſſies dans les endroits où il ſe trouve & ſuit les rides de la peau ; tantôt il ſe repoſe, tantôt il ne ſemble travailler que pour cauſer des démangeaiſons avec prurit. Il n'y a que les odeurs fortes & pénétrantes qui détruiſent cet incommode inſecte ; heureuſement qu'il n'eſt pas ſi dangereux que la *Chique des Antilles*. Voyez ce mot.

Une autre eſpece de Ciron ſe trouve dans les vieux panniers d'ozier & les boulins des colombiers ; ſes pieds ſont faits comme ceux du Scorpion ; il marche à reculons & ſe nourrit de vermines qui ſe rencontrent dans les vieux bois ; celui des jardins va en troupes, il eſt beaucoup plus gros que celui des oiſeaux, & notamment que celui du Pinçon, dont il eſt parlé dans les Actes de Stockolm : ce dernier eſt ſi petit qu'on ne peut le voir ſans une loupe : le Ciron des moutons varie pour la couleur, & gâte beaucoup leur laine. Celui des Bœufs & des chiens eſt ovale, blanchâtre, & orné d'une tache noire : celui de la vieille farine & du fromage eſt aſſez ſemblable à celui qui ſe trouve dans la peau de l'homme, mais il eſt un peu plus grand : celui des ſcarabées & des vers à ſoie, réſide ſous la poitrine ou entre les cuiſſes de ces inſectes : il eſt de couleur rouſſe, & marche très vîte. Celui des arbres eſt très commun, il ne court pas moins vîte.

CISTE, *Ciſtus*. Le ciſte eſt un joli arbriſſeau dont il y a pluſieurs eſpeces qui different par la forme de leurs feuilles ; ces arbriſſeaux croiſſent naturellement en Provence, en Eſpagne, en Italie : on peut les élever ici dans les boſquets printaniers ; ils font un très bel effet par leurs fleurs, aſſez ſemblables aux roſes, auxquelles ſuccedent des capſules qui contiennent de petites ſemences rondes. Ils conſervent leur verdure pendant l'hiver, & les moins délicats peuvent être mis dans les boſquets de cette ſaiſon. C'eſt ſur le ciſte qui croît en Cypre, en Candie, en Grece & en Italie que l'on recueille le *Ladanum*, ſubſtance réſineuſe que l'on vend dans les bou-

tiques ſous le nom de *Labdanum* & de *Loden* des Arabes; auſſi a-t-on donné à ce petit arbriſſeau, qui eſt couché ſur terre, dont il ne s'eleve que d'un ou deux pieds, le nom de *Ciſtus Ledon* ou *Ciſtus Ladanifera cretica.*

Tournefort nous a appris dans ſon voyage du Levant la maniere dont on fait préſentement la récolte du Ladanum, ſubſtance qui étoit très précieuſe du tems de Pline, de Dioſcoride, de Théophraſte & de Belon. Les Moines Grecs, les Calohiers & même certains Payſans, ſe tranſportent pendant la plus grande ardeur de la canicule ſur les montagnes qui ſont auprès de la Canée, autrefois le fameux Cydon, Capitale de l'Iſle de Crete, ſur les montagnes de l'Iſle de Candie, entre autres au pied du Mont Ida, & autres Iſles de l'Archipel. Pour faire cette récolte, ils ſont armés de fouets formés d'un grand nombre de lanieres de cuir en forme de frange attachés au bout d'une perche. Ils les paſſent & repaſſent ſur les ciſtes; la matiere réſineuſe qui tranſpire alors de tous les pores de la plante, s'attache à ces cuirs, & ils la détachent en la grattant. On eſtime qu'un homme en peut recueillir deux livres par jour: cette ſubſtance réſineuſe eſt le Labdanum pur; alors elle eſt en maſſe, molle, gluante, d'un gris noirâtre, inflammable, d'une odeur agréable & d'un goût âcre, balſamique: on nous l'envoie dans des peaux ou veſſies: c'eſt la meilleure. Dans le commerce, il s'en trouve d'une autre ſorte en pains tortillés, durs, fragiles, s'ammoliſſant cependant à la chaleur; d'une odeur foible, mélangé avec du ſable & avec des réſines odorantes, à bon marché, qu'on a fait fondre enſemble: c'eſt celui-là que l'on nomme *Labdanum intortis*, & qu'on ſubſtitue ſi communément au vrai *Labdanum.*

Autrefois on recueilloit le Labdanum en peignant la barbe & les poils des jambes des chevres qui avoient brouté le ciſtus, & auxquels cette matiere graſſe étoit adhérente par ſa viſcoſité, & comme il y reſtoit toujours quelques brins de poil, les Marchands nommoient alors cette réſine *Labdanum en barbe.*

Le labdanum appliqué extérieurement eſt réſolutif, intérieurement il eſt aſtringent. Les femmes Grecques & Circaſſiennes portent ſouvent à la main des

boules de labdanum mêlé avec de l'ambre & du mastich en larmes & s'en servent pour les flairer. Ces boules de labdanum sont utiles contre l'air pestilentiel ; en Turquie on en fait entrer dans la composition des Talismans soporifiques usités dans les Sérails Musulmans & Tartares, moins pour se rendre propice le Dieu Morphée, que pour causer une sorte de léthargie ou d'engourdissement aux Vestales à qui l'on ne veut pas décerner les honneurs du mouchoir. Les Parfumeurs préparent une huile odorante de labdanum : on le fait entrer dans la composition des pastilles. En Espagne, où cet arbrisseau croît aussi, les paysans en retirent par ébullition cette substance résineuse qui est la moins estimée de toutes.

Il s'attache aux racines des cistes une plante parasite assez semblable à la joubarbe ou à l'orobanche, aussi l'a-t-on nommée *hypociste*. Cette plante s'éleve à trois ou quatre pouces de hauteur ; sa tige est charnue, de couleur jaunâtre, d'un goût astringent, couverte de petites écailles épaisses. Les fleurs qui naissent à l'extrémité des branches ressemblent au calice de la fleur du grenadier ; de son milieu s'éleve un pistile terminé par un globule cannellé, dont les globules en s'ouvrant jettent une poussiere très fine ; ainsi cette partie tient lieu de pistile, d'étamines & de sommets. A la fleur succede un fruit mou, plein d'un suc visqueux, gluant, limpide, fade, & rempli de graines fines comme de la poussiere. Ce globule cannellé reste toujours attaché à ce fruit qui est sphérique. C'est le suc de ce fruit, qui après avoir été exprimé & séché au soleil, jusqu'à consistance d'extrait, donne ce suc noir, d'un goût austere, qu'on nous apporte de Provence, de Languedoc, des pays Orientaux, & qui est connu sous le nom d'*hypociste*. Ce suc a les vertus de l'acacia, c'est un puissant astringent.

CITRINELLE ou TARIN. *Voyez* ce mot.

CITRONELLE. *Voyez* au mot MÉLISSE.

CITRONIER, *Citreum vulgare*. C'est un petit arbre toujours verd, & qui ne devient que médiocrement haut dans nos jardins ; sa racine est branchue, & s'étend en tous sens, ligneuse, couverte d'une écorce jaune en dehors, blanche en dedans. Le bois du tronc de cet ar-

bre eſt blanc & dur, ſon écorce eſt d'un verd pâle, ſes branches ou rameaux ſont nombreux, longs, fort pliants, revêtus d'une écorce unie & verte. Ses feuilles ſont ſimples, ſans talon, longues, larges, reſſemblantes à celles du laurier, mais plus charnues, dentelées en leurs bords, d'une belle couleur verte, luiſante, d'une odeur forte & contenant beaucoup d'huile. Sa fleur naît au ſommet des rameaux, où elle forme un bouquet; elle eſt en roſe à cinq feuilles, diſpoſées en rond, de couleur blanche purpurine, d'une odeur agréable, douceâtre, elle eſt ſoutenue par un calice rond & dur.

A cette fleur, ſuccede un fruit oblong ou ovale, quelquefois ſphérique, gros ordinairement comme une poire de moyenne groſſeur, couvert d'une écorce raboteuſe & inégale, charnue, épaiſſe, d'abord verdâtre, enſuite citrine, d'une odeur très agréable & d'un goût aromatique piquant. La chair en eſt épaiſſe, cartilagineuſe, d'une acidité agréable & légerement odorante, partagée intérieurement en pluſieurs loges, pleines d'un ſuc acide contenu dans des véſicules membraneuſes : chaque fruit contient quelquefois plus de cent cinquante graines renfermées dans la moëlle véſiculaire; elles ſont oblongues, pointues des deux côtés, renfermant une amande blanchâtre un peu amere : quelques-uns de ces fruits peſent quatre, ſix & neuf livres, & quelquefois beaucoup plus.

On voit ſouvent le printems confondu agréablement avec l'automne ſur cet arbre, qui eſt chargé de fleurs & de fruits, dont les uns tombent par la maturité, tandis que les autres commencent à mûrir, & que d'autres même ne commencent qu'à paroître; mais l'automne eſt le tems où l'on en recueille davantage. On cultive cet arbre dans les pays chauds, en Italie, en Provence, en Languedoc & en Portugal.

Il paroît par le Traité d'Ebembitar ( de l'an 1187 ) traduit de l'arabe en latin, &c. que le Citronier a été apporté d'abord de l'Aſſyrie & de la Médie en Grece, & de-là dans les Provinces méridionales de l'Europe : c'eſt pourquoi ſes fruits ſont appellés en latin *Mala medica*, *Mala Aſſyria* : on les appelle *Citrons* en françois. Les Romains appelloient auſſi les Citrons *Malum medicum*,

ſoit à cauſe qu'ils venoient de la Médie, ſoit à cauſe de leur vertu médicinale; car ces fruits étoient en grande réputation chez les anciens : il paroît même, par le ſecond Livre des Géorgiques, qu'on s'en ſervoit contre les prétendus enchantemens.

Toutes les parties du citron, l'écorce, tant intérieure qu'extérieure, la chair, la pulpe ou le ſuc, & les graines ſont d'un excellent uſage dans nos alimens & en médicament : on ſert les citrons ſur les tables pour aſſaiſonner les viandes de leur ſuc : coupés par tranches & mêlés avec du ſucre, ils procurent bonne bouche, appaiſent la ſoif, réveillent l'appétit & aident la digeſtion. Le citron eſt alexipharmaque, & ſon ſuc eſt antiſcorbutique. Tel eſt le témoignage des Hollandois, qui, au retour des longs voyages qu'ils font ſur mer dans les contrées éloignées, ſont guéris auſſitôt qu'ils peuvent aborder en Portugal, & avoir des citrons ou des oranges.

L'écorce du citron eſt compoſée d'une infinité de véſicules remplies d'une huile eſſentielle ; elle eſt fort odorante & aromatique, ce qui la rend vermifuge & cordiale : on la confit avec le ſucre, & on la ſert au deſſert avec les autres confitures. Des perſonnes font une liqueur de citron ou *eau de citronelle*, fort agréable au goût avec les zeſtes ou l'écorce jaune du citron, l'eau de vie & le ſyrop de ſucre. On tire de l'écorce l'huile eſſentielle, ſoit par la diſtillation, ou en l'exprimant entre les doigts ſur une glace ou dans un entonnoir de verre : on fait un ſyrop avec le ſuc de citron & le ſucre, qui eſt fort agréable & ſalutaire pour appaiſer le bouillonnement du ſang. Avec la pulpe ou la moëlle acide du citron, on fait une conſerve antiſcorbutique : les graines ſont vermifuges. Dans le tems des maladies épidémiques, on larde en tous ſens un citron de cloux de girofle, & on le porte dans ſa poche pour le ſentir ſouvent, afin de ſe garantir de la contagion.

Il y a une autre eſpece de citron qu'on appelle *Citron doux*, ſon goût eſt aſſez fade, on ne l'eſtime guere, ſi ce n'eſt par ſa beauté : car il eſt ordinairement plus gros que le citron commun.

L'eſſence de *Cédra* ou *Bergamote*, ſi odorante, ſi eſtimée dans nos parfums, eſt tirée d'une eſpece de citron

d'Italie nommé *Bergamote*, dont on dit que l'origine vient de ce qu'un Italien de Bergame s'avisa d'enter une branche de citronier sur le tronc d'un poirier bergamote, les citrons qui en sont provenus tiennent du citron & du poirier. L'inventeur fit un secret de cette découverte pendant long-tems, & en fut enrichi. La bergamote est une orange rouge en forme de poire, bien différente du cédra.

Des personnes, pour tirer l'essence de cédra, en pressent les zestes ou écorces minces extérieures dans un vaisseau de verre, dont l'orifice est étroite; cette manœuvre est longue, l'huile essentielle en est à la vérité plus æthérée, plus odorante, mais l'on procéde communément par voie de distillation, pour tirer cette huile essentielle.

CITROUILLE ou PASTEQUE, *Citrullus*. C'est une plante potagere que l'on cultive dans les jardins : on la regarde comme une espece d'*Anguria*. Ses racines sont menues & chevelues, elle répand sur terre des sarmens fragiles, rampans, velus, garnis de grandes feuilles découpées profondément en plusieurs lanieres, rudes & hérissées; il sort des aiselles des feuilles, des vrilles & des pédicules qui portent des fleurs jaunes en cloche, auxquelles succedent des fruits ronds, charnus, couverts d'une écorce assez dure, mais unie & lisse, d'un verd foncé tacheté de blanc, ensuite jaunâtre Ce fruit est si gros, que souvent un homme ne peut l'embrasser. La chair de la citrouille ordinaire est d'un blanc rougeâtre, & d'une saveur douce, agréable; sa graine est une amande blanche, agréable au goût & contenue dans une substance fongueuse qui est au milieu du fruit; cette semence est mise au nombre des quatre grandes semences froides : qui sont celles du *concombre*, du *melon*, de la *courge*, & de la *citrouille* : voyez *chacun de ces mots*.

On appelle à Paris citrouille, le *pepo oblongus*, qui est une autre plante cucurbitacée & fort différente de celle qu'on vient de décrire; ses tiges, également sarmenteuses, s'attachent aux plantes voisines ou à des bâtons; ses feuilles sont amples, découpées comme celles du figuier, attachées à des queues longues & un peu épineuses; ses fleurs sont en cloche, lanugineuses & safranées, un peu

odorantes : aux fleurs qui sont nouées succedent des fruits grands comme ceux du Potiron, tantôt longs & pyramidaux, tantôt ronds, mais toujours charnus, bosselés, couverts d'une écorce dure, ligneux, d'un verd noirâtre tacheté. La chair en est tendre : ils sont creux intérieurement, comme partagés en trois quartiers : on trouve les semences dans la pulpe spongieuse, comme dans toutes les plantes cucurbitacées.

Les citrouilles ne se multiplient que de graine : on la recueille lorsqu'on coupe le fruit pour s'en servir, on la trempe dans l'eau avant de la semer, pour faire avancer le germe. La citrouille sert à faire des potages, des fricassées, même du pain & des remedes rafraîchissans & tempérans. Les semences sont apéritives, on en tire par expression une huile propre à corriger les vices de la peau & à l'amollir.

CIVE ou CIVETTE, *Cæpula*. Plante potagere, dont les fleurs purpurines sont ramassées en petit paquet ; elle produit beaucoup de feuilles, qui sont comme de petites brindilles basses, que l'on coupe à fleur de terre, & dont on fait des fournitures de salades. On distingue trois especes de cive, la *cive de Portugal*, la *grosse cive d'Angleterre*, & la petite que l'on nomme *civette* ; elles ne different que par la grosseur de leurs feuilles. La racine de la cive est un assemblage de petites bulbes, comme l'échalote : quelques-uns appellent la civette, *appétit* ; parcequ'elle est d'un goût plus fin que l'oignon commun : on fait avec la civette des bordures dans les potagers.

CIVETTE & ZIBET. La plûpart des Naturalistes ont cru qu'il n'y avoit qu'une espece d'animal qui fournit le parfum qu'on appelle *civette*. Nous avons vu, ainsi que M. de Buffon, deux de ces animaux qui se ressemblent à la vérité par les rapports essentiels de la conformation, tant à l'intérieur, qu'à l'extérieur ; mais qui cependant different l'un de l'autre par un assez grand nombre d'autres caracteres, pour qu'on puisse les regarder comme faisant deux especes réellement différentes.

L'animal que nous appellons ici *Civette*, est originaire d'Afrique, & se nomme *Kastor* dans la Guinée. Le Zibet est vraisemblablement la Civette de l'Asie, des Indes Orientales & de l'Arabie, Il differe de la Civette, en ce

qu'il a le corps plus allongé, le museau plus délié, la queue plus longue & mieux marquée de taches & d'anneaux, le poil plus court, plus mollet, point de criniere, c'est-à-dire, de poil plus long que les autres sur le col, ni le long de l'épine du dos, point de noir au dessous des yeux, ni sur les joues; caracteres particuliers & très remarquables dans la Civette.

Le Zibet paroît être à M. de Buffon le même animal, que celui qui a été décrit par M. de la Peyronie, sous le nom d'*animal du musc*, dans les Mémoires de l'Académie. Les différences qu'il y a observées étoient si légeres, qu'elles pourroient bien n'être que des variétés accidentelles, auxquelles les civettes doivent être plus sujettes que les autres animaux sauvages, puisqu'on les éleve & qu'on les nourrit comme des animaux domestiques dans plusieurs endroits du Levant & des Indes.

On a appellé ces animaux *chats musqués* ou *chats civettes*; ils n'ont cependant rien de commun avec le chat, que l'agilité du corps; ils ressemblent plutôt au Renard, sur-tout pour la tête. Ils ont la robe marquée de bandes & de taches, ce qui les fait ressembler de loin à de petites Pantheres, dont ils different à tous autres égards. Ils ont quelque ressemblance avec la Genette, qui comme la Civette porte un sac dans lequel se filtre une humeur odorante; mais dont le parfum est très foible & de peu de durée; au contraire celui des civettes est très fort, celui du Zibet est encore plus violent. Nous parlerons à la fin de cet article de la *Genette*, afin de faire mieux connoître ces animaux, qui ont un si grand rapport, en les présentant, suivant notre plan ordinaire, sous un même tableau.

La *Civette* & le *Zibet* sont deux animaux propres aux climats chauds de l'ancien continent : ceux que l'on trouve en Amérique y ont été transportés; car ces animaux, sensibles au froid, n'ont pu passer d'un continent à un autre par les terres du Nord. Comme les choses que nous avons à dire de ces animaux leur sont communes, ou du moins qu'il seroit difficile de les appliquer à l'un plutôt qu'à l'autre, nous ne les désignerons plus présentement que sous le nom général de *Civette*.

La Civette mâle ne se peut distinguer à l'extérieur de

la Civette femelle ; elles ſont tellement ſemblables par tout ce qui ſe voit au dehors, qu'il n'y a même aucune apparence de diſtinction de ſexe. Le mâle a les parties qui lui ſont propres cachées & renfermées au-dedans : le vaſe ou le réceptacle de la liqueur odorante, dont l'ouverture avoit été priſe par les Anciens pour la marque du ſexe de la femelle, eſt tout-à-fait pareil dans les deux ſexes.

Cette liqueur, qu'on nomme *Civette*, ſe trouve dans une poche ou ſac, placé au-deſſous de l'anus & entre les parties propres au ſexe de chacun de ces animaux. Cette poche a une ouverture de deux pouces ou environ ; ſa capacité eſt aſſez grande pour contenir un petit œuf de poule. La liqueur qu'on y trouve eſt une humeur de la conſiſtance de pommade, & dont le parfum, quoique fort, eſt très agréable au ſortir même du corps de l'animal. Il ne faut pas confondre cette matiere des Civettes avec le *Muſc*, qui eſt une humeur ſanguinolente, que l'on retire d'une eſpece de *Chevreuil* ſans bois, ou de *Chevre* ſans cornes, qui n'a rien de commun avec les Civettes, que de fournir comme elles un parfum violent.

Lorſqu'on vient à rechercher s'il n'y a point de conduits particuliers, dans la Civette, qui apportent cette liqueur odorante, on ne découvre que des rameaux, qui paſſent des veines & des artéres hipogaſtriques dans les deux ſacs qui font la grande poche. Ce phénomene s'exécute donc par le ſeul moyen des glandes qui ſont renfermées dans les ſacs du réceptacle de la Civette, qui ont la faculté de prendre dans les artéres ce qui eſt propre à être converti en liqueur odorante ; de même que les glandes des mamelles s'imbibent de la matiere qu'elles trouvent dans le ſang propre à recevoir le caractere du lait. Les vaiſſeaux qui vont au ſac du réceptacle ſont fort gros dans le mâle, mais à peine les peut on appercevoir dans la femelle : auſſi la *Civette* du mâle a une odeur plus forte & plus agréable que celle de la femelle.

Comme la nature ne fait rien en vain, cette liqueur odorante eſt ſans doute pour ces animaux de quelque uſage que l'on ignore encore ; on obſerve ſeulement des muſcles, dont l'uſage paroît être de fermer ces poches, & de leur procurer un mouvement capable de faire

ſortir la liqueur odorante, dont la rétention eſt inſupportable à ces animaux, lorſque par le tems elle a acquis une acrimonie piquante; car on a remarqué que les Civettes paroiſſent avoir une inquiétude qui les agite & qui les tourmente, quand il s'eſt amaſſé quelque quantité de cette liqueur, qu'elles s'efforcent de faire ſortir.

Les Civettes, c'eſt-à dire, la Civette & le Zibet, quoiqu'originaires & natifs des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Aſie, peuvent cependant, dit M. de Buffon, vivre dans les pays tempérés, & même froids, pourvu qu'on les défende avec ſoin des injures de l'air, & qu'on leur donne des alimens ſucculens & choiſis. On en nourrit un aſſez grand nombre en Hollande, où l'on fait commerce de leur parfum. La Civette faite à Amſterdam eſt préférée par nos Commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes, qui eſt ordinairement moins pure. Celle qu'on tire de Guinée ſeroit la meilleure de toutes, ſi les Negres, ainſi que les Indiens & les Lévantins ne la falſifioient en y mêlant des ſucs de végétaux, comme du *Ladanum*, du *Storax* & d'autres drogues balſamiques & odoriférantes. Pour recueillir ce parfum, ils mettent l'animal dans une cage étroite, où il ne peut ſe tourner; ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette ſituation, en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gênent les jambes de derriere; enſuite ils font entrer une petite cuillier dans le ſac qui contient le parfum; ils raclent avec ſoin les parois intérieures de ce ſac, & mettent la matiere qu'ils en tirent dans un vaſe, qu'ils couvrent auſſi-tôt. Cette opération ſe répete deux ou trois fois par ſemaine. La quantité de l'humeur odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture, & de l'appétit de l'animal; il en rend d'autant plus, qu'il eſt mieux & plus délicatement nourri: en général on en peut tirer à chaque fois une dragme & demie ou deux dragmes. De la chair crue & hachée, des œufs, du ris, de petits animaux, des oiſeaux, de la jeune volaille, & ſur tout du poiſſon, ſont les mets qu'il faut lui offrir, & varier de maniere à entretenir ſa ſanté & exciter ſon appétit; il lui

faut très peu d'eau, & cependant il urine fréquemment.

Le parfum de ces animaux est si fort, qu'il se communique à toutes les parties de leur corps, & que leur poil en est imbu. Si on les échauffe en les irritant, l'odeur s'exalte encore davantage ; & si on les tourmente jusqu'à les faire suer, on recueille la sueur, qui est aussi très parfumée, & qui sert à falsifier le parfum, ou du moins à en augmenter le volume.

Les Civettes, continue M. de Buffon, sont naturellement farouches, & même un peu féroces ; cependant on les apprivoise aisément, au moins assez pour les approcher & les manier sans grand danger. Elles ont les dents fortes & tranchantes, mais leurs ongles sont foibles & émoussés ; elles sont agiles & même légeres, quoique leur corps soit assez épais ; elles sautent comme les chats, & peuvent aussi courir comme les chiens ; elles vivent de chasse, surprennent les petits animaux & les oiseaux. Leurs yeux brillent la nuit, & il est à croire qu'elles voient dans l'obscurité. Lorsque les animaux leur manquent, elles se nourrissent de fruits. Elles habitent volontiers les sables brûlans, les montagnes arides Elles produisent en assez grand nombre dans leur climat ; mais quoiqu'elles puissent vivre dans les régions tempérées, & qu'elles y rendent, comme dans leur pays natal, une liqueur parfumée, elles ne peuvent y multiplier. Elles ont la langue moins rude que le chat ; leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colere.

La civette ou cette liqueur onctueuse qui se tire de ces animaux a, lorsqu'elle est nouvelle, la consistance de miel, & la couleur blanche ; en vieillissant, elle jaunit & brunit. Cette liqueur se nomme *Zibet* en Arabie, aux Indes, & dans le Levant, où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On l'employoit autrefois dans les maladies hystériques des femmes ; mais on a reconnu que ce parfum & les autres, tels que le *musc* & l'*ambre gris*, étoient plus contraires qu'utiles à ces états, & que les odeurs fétides, telles que le *galbanun*, le *castoreum* & autres semblables, produisoient un meilleur effet. Les Parfumeurs & les Confiseurs emploient encore la civette

dans le mélange de leurs parfums. L'odeur de ce parfum, quoique violente, est plus suave que celle du musc. Toutes deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer; & l'ambre même, qui étoit il n'y a pas long-tems l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis & le plus noble, a perdu sa vogue, & n'est plus du goût de nos gens délicats.

*De la Genette.*

La *Genette* est un animal plus petit que les Civettes, dont le corps est plus allongé, la tête plus effilée, les jambes beaucoup plus courtes; tacheté de même; ayant aussi sur le dos une espece de criniere, mais se distinguant des Civettes par une queue aussi longue que le corps, marquée alternativement d'anneaux noirs & blancs. La Genette porte comme la Civette un sac, dans lequel se filtre une espece de parfum, mais foible, & dont l'odeur ne se conserve pas. Elle est un peu plus grande que la *Fouine*, qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps, aussi-bien que par le naturel & les habitudes: seulement il paroît qu'on apprivoise la Genette plus facilement. On les a appellés *Chats de Constantinople*, *Chats d'Espagne*, *Chats Genette*, quoiqu'ils n'aient cependant rien de commun avec les Chats, que l'art d'épier & de prendre les souris, & de pouvoir s'apprivoiser comme eux. C'est peut-être parcequ'on ne les trouve guere que dans l'Espagne & le Levant qu'on leur a donné le surnom de ces pays.

La peau de cet animal fait une fourrure légere & très jolie: les manchons de Genette étoient à la mode il y a quelques années, & se vendoient fort cher; mais comme l'on s'est avisé de les contrefaire en peignant de taches noires des peaux de lapins gris, la mode en a passé, & le prix en a baissé.

CLÉMATITE ou HERBE AUX GUEUX ou VIORNE, *Clematitis.* C'est un genre de plante à fleurs en rose, composées ordinairement de quatre pétales, auxquelles succedent des fruits, dans lesquels les semences sont rassemblées par bouquet, & sont terminées par un filament semblable en quelque sorte à une petite plume. Il y a

plusieurs especes de cette plante, dont les unes sont vivaces, & les autres sont des arbrisseaux grimpans, dont quelques-uns sont très agréables par leurs fleurs.

La Clématite commune ou l'*Herbe aux Gueux* est ainsi nommée, parceque les Mendians se servent du suc de cette plante pour faire paroître des ulceres à quelque partie du corps, afin d'exciter la compassion Ce mal apparent n'est pas dangereux; ils le font passer facilement, lorsqu'ils le veulent, en étuvant la partie avec de l'eau, ou en y appliquant des feuilles de poirée. Cette espece de Clématite qu'ils emploient est fort commune dans les haies; ses fleurs blanchâtres forment des bouquets au mois de Juin plus singuliers que beaux, mais d'une odeur agréable. Dans l'automne, & quelquefois une bonne partie de l'hiver, on croiroit de loin voir des fleurs sur les arbrisseaux dépouillés de feuilles : ce sont les graines de cette plante, chargées d'aigrettes barbues & blanches. La partie ligneuse & sarmenteuse de ces arbrisseaux est propre à faire des liens & des ruches de mouches à miel; on en fait aussi de jolis paniers.

Il y a aussi une espece de Clématite à fleur bleue double, qui est un des plus beaux arbrisseaux que l'on puisse employer dans les jardins pour former des palissades, ou couvrir des portiques & des berceaux. Il croît fort vîte, & est garni d'un beau feuillage d'un verd brun. Dès la fin de Juin, il commence à se charger de fleurs d'un bleu foncé, en si grande abondance, qu'elles couvrent son feuillage; elles se succedent pendant l'espace de deux mois. Il se multiplie facilement de boutures qui donnent des fleurs dès la seconde année; lorsqu'on le taille tard, il pousse de nouveaux rejettons qui donnent des fleurs pendant tout l'automne.

On cultive en Angleterre une autre espece de Clématite, dont les fleurs sont doubles, & d'un beau rouge incarnat; il seroit à desirer qu'il fût moins rare, & qu'on le cultivât ici, car il réunit tous les avantages de l'arbrisseau précédent. La Clématite d'Espagne garde toujours son feuillage tendre & brillant, mais elle est très délicate. Il y a de plus des especes de Clématite à fleurs bleues & blanches, qui sont de petites plantes vivaces, fort robustes. Les feuilles de Clématite peuvent être em-

ployées

ployées utilement pour ronger les chairs baveuſes qui empêchent les plaies de ſe cicatriſer.

CLOCHER CHINOIS, petit coquillage univalve & operculé, de la famille des *Vis* : ſa robe eſt d'un brun ſale.

CLONISSE, coquillage bivalve, de la famille des *Cames*, épais, preſque rond, un peu renflé, orné quelquefois d'une trentaine ou quarantaine de canelures tranſverſales & ridées : les battans ſont marqués intérieurement d'une centaine de petites dents, entre leſquelles deux dents plus groſſes, & à peu près triangulaires, obtuſes & fort proches l'une de l'autre, forment la charniere du battant droit ; elles ſont diſpoſées de maniere à recevoir les trois dents du battant gauche. Ce coquillage ſe tient enfoncé dans le ſable. Les Negres au Sénégal en mangent la chair cuite ſous les cendres ; elle eſt fort bonne, ſaine & délicate.

CLOPORTE. C'eſt un petit inſecte aptere, auquel on a donné, tant en Latin qu'en François, des noms ſinguliers : en Champagne on le nomme *Porcelet de Saint Antoine*, parcequ'on s'eſt imaginé que ſa figure avoit quelque rapport avec celle d'un pourceau : on le nomme en Latin *Aſellus* ou *Millepes* ; *Aſellus* ou *Petit Ane*, à cauſe de ſa couleur ; *Millepes*, à cauſe du nombre de ſes jambes, qui different beaucoup en nombre de celles du véritable millepied.

Le Cloporte eſt plat, ſans aîles, ſon corps eſt ovale, de la longueur de l'ongle du petit doigt, recouvert d'une peau comme écailleuſe & tuilée, mais liſſe & diviſée en huit anneaux ; ſa tête eſt petite, arrondie & armée de deux cornes ou antennes, qui lui ſervent à tâter le terrein ; il a quatorze jambes, ſept de chaque côté ; ſa queue eſt doublement fourchue, longuette, pointue. Cet inſecte eſt d'une ſenſibilité exquiſe ; pour peu qu'on le touche, il ſe replie tête contre queue, & forme la boule à la maniere des hériſſons : il reſte dans cet état juſqu'à ce que le danger ſoit paſſé. Parmi les Auteurs, les uns prétendent que cet inſecte eſt ovipare, d'autres prétendent qu'il eſt vivipare. Bourguet, dans une Lettre ſur la génération des plantes & des animaux, dit que » les Cloportes pondent leurs œufs au nombre

» de ſoixante ou environ tout à la fois; ils pendent à la » mere par un pédicule blanc, qui reſſemble à un filet. » Les meres ſe les mettent fort induſtrieuſement ſur le » dos par le moyen de ce filet. Une matiere viſqueuſe » attache les petits, qui pendent à leur tour chacun à un » petit fil blanc, qui leur ſert de cordon ombilical. Dès » qu'ils ſont ſuffiſamment attachés en rang les uns après » les autres ſur les ſegments du dos de la mere, le com- » mun pédicule ſeche & diſparoît. Alors les petits paroiſ- » ſent dans leur forme naturelle, ayant tous la tête tour- » née du même côté que la mere, qui ſeche peu à peu » en les portant quelque tems.... Les petits reſtent en- » core ſur le dos de la mere, juſqu'à ce que le petit filet » ſoit ſec, après quoi ils deſcendent, & vont chercher » eux-mêmes leur nourriture ».

Voilà des obſervations détaillées qui ſuppoſent que l'on a vu la choſe, & qu'on peut trancher le nœud de l'indéciſion. *Langius* dit avoir obſervé que les Cloportes femelles portent leurs petits attachés à leur ventre à peu près comme les écreviſſes y portent leurs œufs. Lemeri dit qu'ils ſont vivipares. Suivant des obſervations inſérées dans les Éphémerides d'Allemagne, on a vu ſe détacher d'un Cloporte mort, que l'on examinoit au microſcope, un très grand nombre de petits Cloportes très bien formés, qui ſortoient, à la file les uns des autres, vers la premiere paire des jambes de l'inſecte. La nature eſt ſi variée & ſi riche dans ſes productions, qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible que des diverſes eſpeces de Cloportes, les unes fuſſent ovipares, les autres vivipares.

Il y a, en effet, pluſieurs eſpeces de Cloportes qui different un peu par la couleur, la grandeur & le lieu de leur habitation. Le Cloporte domeſtique ſe retire dans les fentes des murs, ſous les toîts, dans les lieux humides & nitreux : auſſi eſt-ce lui que l'on emploie de préférence en Médecine, ſoit en ſubſtance, ſoit en infuſion dans les maladies où il s'agit de réſoudre. Ces Cloportes écraſés & appliqués en cataplaſme ſur la gorge, ſont bons dans l'eſquinancie. Le Cloporte ſauvage, que l'on trouve dans les bleds & ſous l'écorce des arbres, n'eſt pas ſi efficace, contenant moins de parties ſalpêtreuſes. Nos Cloportes domeſtiques ne ſont que peu ou point incom-

modes, en comparaiſon de ceux qui, ſuivant les relations de quelques Voyageurs, naiſſent dans l'Iſle de Madagaſcar. Il ſe trouve encore une eſpece de Cloporte dans les eaux ſalées, que les Pêcheurs diſent faire mourir les perches, en s'inſinuant dans leurs mâchoires. On en trouve une autre eſpece dans les eaux douces & dans les puits. On la nomme *Cloporte aquatique. Voyez* AZELLE.

On donne encore le nom de Cloporte à une petite coquille graveleuſe, du genre des *Porcelaines.* (*Voyez ce mot*). Enfin on le donne auſſi à une chenille velue.

COATI, animal quadrupede, qui ne ſe trouve que dans les climats Méridionaux de l'Amérique. On a donné ce nom à pluſieurs animaux bien différens; mais le *Coatimondi* ne paroît qu'une variété du *Coati*.

Le *Coati* eſt un animal aſſez petit; ſes oreilles & ſes jambes ſont courtes, ſes yeux ſont petits: on le diſtingue aiſément de tous les autres animaux par ſon muſeau allongé, & par ſon groüin mobile en tout ſens. Il a, comme l'*Ours*, une grande facilité à ſe tenir debout ſur les pattes de derriere, dont les talons ſont larges. Sa queue eſt touffue, annelée, plus longue que ſon corps, lorſqu'elle n'eſt point tronquée, car cet animal eſt ſujet à la ronger.

Ce goût ſingulier, & qui paroît contre nature, n'eſt cependant pas particulier au *Coati*, dit M. de Buffon. Les *Singes*, les *Makis*, & quelques autres animaux à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangent la chair & les vertebres, & la raccourciſſent peu à peu d'un quart ou d'un tiers. On peut tirer de-là une induction générale, continue M. de Buffon; c'eſt que dans des parties très allongées, & dont les extrêmités ſont par conſéquent très éloignées du centre du ſentiment, ce ſentiment eſt foible, & d'autant plus foible, que la diſtance eſt plus grande, & la partie plus menue; car ſi l'extrêmité de la queue de ces animaux étoit une partie fort ſenſible, la ſenſation de la douleur ſeroit plus forte que celle de cet appétit, & ils conſerveroient leur queue avec autant de ſoin que les autres parties de leur corps. Au reſte, le *Coati* eſt un animal de proie, qui ſe nourrit de chair & de ſang, qui, com-

me le *Renard* ou la *Fouine*, égorge les petits animaux; les volailles, mange les œufs, & cherche les nids d'oiseaux.

COBALT, *Cobaltum*. Cette substance, que bien des Auteurs ont regardée jusques ici comme une simple mine arsénicale, est une matiere métallique particuliere, dont on retire un regule qui differe beaucoup de l'arsenic. Le Cobalt est pesant, dur, friable, d'une couleur, ou cendrée, ou jaune, ou noirâtre; d'un tissu tantôt strié ou grainu, tantôt écailleux ou cristallisé, ou semblable à une scorie vîtreuse, ressemblant dans la fracture à du métal fondu : il s'en rencontre encore de terreux, couleur de fleur de pêcher; & presque toutes les autres especes exposées à l'air acquierent cette même couleur, qu'on peut regarder comme une efflorescence.

Le Cobalt demeure assez fixe au feu; sa substance métallique fournit une terre qui, mélangée d'alcali fixe de quartz ou de silex, se vitrifie plus facilement, & donne alors un beau verre bleu, très précieux, & appellé dans le commerce *azur*, *smalt*, *bleu d'émail*, *verre de Cobalt*; substance si utile dans la peinture pour la fayance, la porcelaine, dans la teinte des émaux, & dans le *bleu d'empois*. Le Cobalt dissous dans l'eau regale, &c. forme une encre de sympathie très curieuse.

Le Cobalt ne s'unit gueres par la fusion avec le mercure, ni avec le bismuth, mais très facilement avec le cuivre. Dans son état de mine, il contient souvent du bismuth, de l'argent, du soufre & de l'arsenic, ce qui l'altere toujours plus ou moins.

Les mines de ce demi-métal sont à Scheneberg en Saxe. On vante notamment celle de Rappolt à Johann-Georgenstad, qu'on exploite jusqu'à cent quarante brasses de profondeur. On en a aussi rencontré à Sainte-Marie aux Mines, & dans la mine de Gisthain aux Pyrennées. On trouve dans le deuxieme volume de la Nouvelle Minéralogie un détail très circonstancié des opérations qu'on fait subir au Cobalt pour le dégager ou de l'arsenic ou du bismuth; sa torréfaction en safre (chaux qui, revivifiée par les fondans & le phlogistique, donne le

vrai regule de Cobalt); enfin sa vitrification, & les expresses inhibitions que l'Electeur de Saxe fait d'en envoyer de pur hors de ses Etats.

D'après les nouveaux éclaircissemens que nous avons du principe colorant du *lapis lazuli* (*Voyez ce mot*), & d'après quelques expériences particulieres que nous avons tentées, nous ne désespérons pas qu'on ne reconnoisse par la suite que le Cobalt n'est qu'une combinaison du fer, de l'arsenic, &c.

COBRE DE CAPELLO. Espece de petit serpent des Indes, long d'un pied & demi, gros comme le petit doigt, dont la peau est noire sur le dos, & blafarde sous le ventre: il gonfle sa joue, & crie comme les grenouilles étant irrité: sa morsure est mortelle. Il habite souvent vers les pieds de l'arbre Papayer en Amérique: il vit d'araignées & d'autres insectes. Seba donne la description d'une autre espece, qui est une vipere de Ceylan; il parle aussi de plusieurs serpens à lunettes, qui ont le nom de *Cobra*: il dit que ce serpent a une couronne sur la tête; si cette couronne est de la figure d'une lunette, le serpent est de la famille du *serpent à lunettes*. *Voyez ce mot*. On trouve une vipere dans le Ceylan qui a ce même caractere: on l'appelle *Cobra de Neustria*. On en trouve aussi dans le Bresil, dans l'Isle de Ternate, à Siam; enfin, selon le même Seba, on en rencontre de quatorze especes; mais, suivant la description de ce Naturaliste, ce sont des *serpens à lunettes*, auxquels les Portugais donnent indistinctement le nom de *Cobra*, qui doit être réservé à l'espece précédemment décrite, ainsi qu'au *Bojobi*.

COCA, *Myrto similis Indica*, *fructu racemoso*. Arbrisseau qui croît en Amérique. Sa feuille est molle, verte, & ressemble à celle du myrthe: son fruit est disposé en grappes, d'abord rouges comme le myrtille, ensuite noires; c'est en cet état qu'on le récolte, & qu'on le fait sécher pour le conserver.

Les Occidentaux se servent du Coca, comme les Orientaux du betel, & les Européens du tabac. Il est, dit Lemeri, en grand usage au Pérou pour fortifier & réparer les forces abattues, pour désaltérer & nourrir: on en mêle avec des écailles d'huitres calcinées, & l'on en

forme des pastilles qu'on tient long-tems dans la bouche, les mâchant avec grand plaisir.

COCHÊNE. *Voyez* CORMIER.

COCHENILLE, *Coccinella.* C'est une substance que l'on emploie pour la teinture de l'écarlate & du cramoisi. On nous l'apporte de l'Amérique en petits grains, convexes & cannelés d'un côté, & concaves de l'autre. On a ignoré pendant long-tems l'origine de cette matiere : quelques uns l'ont regardée comme des baies de plante ; mais il est constant aujourd'hui que c'est un progallinsecte desséché, sur-tout depuis que l'on sait sa maniere de vivre. Il est même aisé, en examinant la Cochenille que l'on nous envoie dans le commerce, de s'assurer de l'existence de cet insecte. Si on la fait ramollir & gonfler dans de l'eau & du vinaigre, & qu'on l'examine ensuite à la loupe, on distingue les différens anneaux du corps de l'insecte ; on voit quelquefois des jambes entieres, & l'on remarque aussi les attaches des jambes. On peut comparer la figure entiere de la Cochenille à celle de nos punaises domestiques, qui, étant desséchées, sont grosses comme une petite lentille, hémisphériques, annelées, d'un rouge noirâtre, inodores, & teignant en rouge.

Le Mexique est le seul pays où on recueille la Cochenille. Cet insecte s'attache aux feuilles de diverses plantes. Les Indiens l'y ramassent, & la transportent sur une autre plante, à laquelle on donne les noms de *Figuier d'Inde*, de *Cardasse*, de *Raquette*, de *Nopal* & d'*Opuntia.* Cette plante est assez remarquable dans les orangeries par ses feuilles épaisses, oblongues & arrondies, qui tiennent les unes aux autres par leurs extrêmités : nous en parlerons au mot *Figuier d'Inde.* Les Indiens cultivent cette plante avec grand soin autour de leurs habitations ; & pour s'assurer une récolte sûre de Cochenille, ils la sement, pour ainsi dire, sur cette plante. Ils font avec de la mousse, ou du foin fin, ou de la bourre de *Coco*, des especes de petits nids, dans chacun desquels ils mettent douze ou quatorze Cochenilles ; ils placent deux ou trois de ces nids sur chacune des feuilles de *Cardasse*, appellées des Indiens *Fencas*, auxquelles ils restent assujettis par le moyen des épines, qui naissent naturellement

ſur ces feuilles. Au bout de quelques jours, ces Cochenilles donnent naiſſance à des milliers de petits, qui ne ſont pas plus gros que des mites. Ces nouveaux nés ſe diſperſent bientôt ſur les plantes, & ne tardent point de ſe fixer dans les endroits les plus ſucculents, où ils reſtent juſqu'à leur dernier période d'accroiſſement. Ces inſectes ne font que piquer la plante & en tirer le ſuc.

On fait chaque année trois récoltes de Cochenille. Dans la premiere, on enleve les nids & les Cochenilles que l'on avoit miſes dedans, & qui y ont péri après avoir donné naiſſance à leurs petits : trois ou quatre mois après, on fait la récolte du produit de cette génération. Les groſſes Cochenilles que l'on laiſſe donnent lieu à une troiſieme génération, que l'on recueille au bout de trois ou quatre autres mois. On détache la Cochenille de deſſus les feuilles avec un pinceau.

Aux approches de la mauvaiſe ſaiſon, c'eſt-à-dire, des pluies & des tems froids, les Indiens coupent les feuilles de *Raquette*, & les tranſportent dans leurs habitations avec la nouvelle Cochenille qui eſt deſſus. Ces feuilles ſe conſervent vertes pendant fort long tems, ainſi que toutes les plantes graſſes ; & les Cochenilles croiſſent ainſi pendant la mauvaiſe ſaiſon. Lorſqu'elle eſt paſſée, on en remet une grande partie ſur des feuilles dans des nids, ainſi que nous l'avons déja dit. La Cochenille de la derniere récolte n'eſt pas auſſi belle, parcequ'on eſt obligé de racler les feuilles de la raquette pour enlever ces petits inſectes, & qu'on mêle par conſéquent la raclure des plantes avec la Cochenille, qui eſt d'ailleurs de différentes groſſeurs, parceque les meres ſe trouvent avec les nouveaux nés. C'eſt pourquoi les Eſpagnols donnent à cette Cochenille le nom de *Granilla.*

On n'a rien de plus preſſé, lorſqu'on a recueilli la Cochenille, que de la faire mourir, parceque ces inſectes, qui peuvent vivre pendant quelque tems ſéparés de la plante, pourroient faire leurs petits qui s'échapperoient, & ſeroient perdus pour le propriétaire ; la maniere dont on la fait périr, influe beaucoup ſur ſa couleur, & lui fait donner divers noms. On appelle *Renegrida* la Cochenille qu'on fait périr dans des corbeilles plongées dans l'eau chaude : elle eſt d'une teinte d'un

brun rouge, & privée, en partie, de cette espece de poudre blanche, dont est couvert le corps de ces insectes vivans. Celle qui a été desséchée dans les Temascales (especes de fours) est d'un gris cendré ou jaspé : elle a du blanc sur un fond rougeâtre ; on l'appelle *Jaspeada.* Celle que l'on met sur des plaques, appellées *Comales*, qui ont servi à faire cuire le mays, est sujette à avoir été trop chauffée, & devient noirâtre ; ce qui la fait nommer *Negra.* Trois livres de Cochenilles vivantes, ne pesent plus qu'une livre étant desséchées : on donne à cette Cochenille, en quelques pays où elle est cultivée de la maniere dont nous venons de parler, le nom de *Cochenille Mesteque*, parcequ'on en trouve à Méteque, dans la Province de Honduras : on lui donne aussi le nom de *Cochenille fine* & *domestique.* Cette Cochenille, ainsi préparée, peut conserver pendant plus de cent trente ans sa partie colorante & sans aucune altération, ainsi que l'a éprouvé M. Hellot sur une Cochenille qui avoit cette date d'antiquité. La Cochenille recueillie sur les plantations de Raquette, est la meilleure: on en recueille aussi une autre espece, que l'on nomme *Cochenille Silvestre*, parcequ'elle se trouve naturellement sur une espece de *Figuier d'Inde*, qui croît sans culture, & qu'on la ramasse sur cette plante, de même que nous récoltons le Kermès sur des arbustes qui se multiplient aussi sans notre secours. Le Figuier d'Inde a plus de piquans sur ses feuilles, que le Nopal cultivé. Cette Cochenille fournit bien moins de teinture que l'autre ; aussi est-elle moins chere.

Les Provinces du Mexique, où on recueille le plus de Cochenille sont celles de Tlascala, de Guaxaca, de Guatimala & de Honduras. Il faut qu'il y ait bien des hommes occupés à ce travail ; car on a calculé, en 1736, qu'il entroit en Europe, chaque année, huit cens quatre vingt mille livres pésant de Cochenille, dont un tiers seulement de Cochenille Silvestre. On évalue ce commerce à plus de quinze millions en argent année commune. Cet objet de commerce est si important que les Naturels Mexiquains & les Espagnols, qui n'y ont que certains petits établissemens, la cultivent avec un soin extrême. Il semble que la grande consommation qu'on fait

de la Cochenille, mériteroit qu'on fît des tentatives pour en établir la culture dans les Isles de l'Amérique, ou en d'autres climats, où la température seroit convenable à cet insecte, & à la plante dont il se nourrit.

La Cochenille est sudorifique; les femmes Italiennes en font, dit-on, usage pour empêcher l'avortement; mais la plus grande quantité est employée dans la teinture en écarlate ou en cramoisi, & pour faire le carmin; cette fécule d'un rouge tendre, si amie de l'œil, si précieuse en peinture, si propre à nuancer, à rehausser, par une heureuse illusion, les foibles couleurs de la pommette des joues de quelques Dames. C'est à la toilette qu'on admire cet art; c'est-là que le pinceau, armé de carmin, devient rival de la Nature.

COCHENILLE DE POLOGNE ou KERMÈS DU NORD, en latin, *Coccus Polonicus tinctorius*. C'est, selon l'observation CIV des Ephémérides des Curieux de la nature, par le Docteur Bernhardi de Bernitz, un insecte hémiptere, petit, rond, un peu moins gros qu'un grain de coriandre, plein d'un suc purpurin, & qu'on trouve adhérent, vers la fin de Juin, à la racine d'une espece de renouée ou de centinode, que Ray a nommée *Polygonum cocciferum incanum flore majore perenni*, & que M. de Tournefort a regardée comme une espece de de pied de Lion, *Alchimilla gramineo folio, majore flore*.

Selon M. Breyn, le *Polygonum* est abondant dans le Palatinat de Kiovie, voisin de l'Ukraine, vers les villes de Ludnow, Piatka, Stobdyszce, & dans d'autres lieux déserts ou sabloneux de l'Ukraine, de la Podolie, de la Volhinie, du grand Duché de Lithuanie, & même dans la Prusse du côté de Thorn. Les Paysans & tous ceux qui en font la récolte, savent que le *Polygonum* ne rapporte pas tous les ans; la récolte manque sur-tout lorsque le tems est pluvieux & froid : ils savent aussi que c'est immédiatement après le solstice d'été, que le *Coccus* est mur & plein de son suc purpurin. Ils ont à la main une petite bêche creuse, faite en forme de houlette, & qui a un manche court; d'une main ils tiennent la plante; ils la levent de terre; & avec l'autre main, armée de cet instrument, ils en détachent ces especes de fausses baies

ou insectes ronds, & remettent la plante dans le même trou pour ne pas la détruire: ils font cette manœuvre avec une dextérité & une vîtesse admirables. Ayant séparé le *Coccus* de sa terre, par le moyen d'un crible fait exprès, ils prennent soin d'éviter qu'il ne se convertisse en vermisseaux. Pour l'en empêcher, ils l'arrosent de vinaigre, & quelquefois aussi d'eau la plus froide; puis ils le portent dans un lieu chaud, mais avec précaution; ou bien ils l'exposent au soleil pour le faire sécher & pour le faire mourir. S'ils étoient desséchés trop précipitamment, ils perdroient leur belle couleur. Quelquefois ils séparent ces petits insectes de leurs vésicules, en les pressant doucement avec l'extrémité des doigts; & ensuite, ils en forment de petites masses rondes. Il faut faire cette expression avec beaucoup d'adresse & d'attention; autrement, le suc colorant seroit résous par une trop forte compression, & la couleur pourpre se perdroit. Les Teinturiers achetent beaucoup plus cher cette teinture réduite en masse, que quand elle est encore en graines.

On lit aussi dans la même Dissertation, que quelques Seigneurs Polonois qui ont des terres dans l'Ukraine, afferment avantageusement la récolte du *Coccus* aux Juifs, & le font recueillir par leurs serfs ou leurs vassaux; que les Turcs & les Arméniens, qui achetent cette drogue des Juifs, l'emploient à teindre la laine, la soie, le cuir, le maroquin & les queues de leurs chevaux; que les femmes Turques en tirent la teinture avec le jus de citron ou du vin, & s'en servent journellement pour se rougir l'extrémité des mains & des pieds, d'une belle couleur incarnate; qu'autrefois les Hollandois achetoient aussi le *Coccus* fort cher, & qu'ils l'employoient avec moitié de Cochenille, pour teindre les draps en écarlate; que de la teinture de cet insecte, extraite par le jus de citron ou une lessive d'alun, on peut, avec la craie, faire une lacque pour les Peintres; & qu'en y ajoutant un peu de gomme arabique, elle est aussi belle que la lacque de Florence; enfin qu'on conserve le suc exprimé des coques du Polygonum pour les mêmes usages médicinaux que le kermès, & qu'on le fait entrer dans la confection d'alkermès à Varsovie.

Soit que toutes ces propriétés soient exagérées, soit que le *Coccus*, qu'on a envoyé de Dantzic à M. Hellot, fût éventé & trop vieux, ce Savant Académicien n'a jamais pû, en le traitant, ou comme le Kermès, ou comme la Cochenille, en tirer que des lilas, des couleurs de chair, des cramoisis plus ou moins vifs, & il ne lui a pas été possible de parvenir à en faire des écarlates. D'ailleurs celui qu'il a employé a couté beaucoup plus cher que la plus belle Cochenille, puisqu'il ne fournit pas la cinquieme partie de la teinture que rend cet insecte du Mexique : c'est vraisemblablement pour cette raison, que le commerce de cette drogue est extrêmement tombé, & que l'on ne connoît plus le *Coccus* ou *Cochenille de grain* que de nom, dans la plupart des Villes d'Europe qui ont quelque réputation pour leurs teintures.

M. Linnæus met cette sorte de Cochenille dans l'ordre des insectes hémipteres, & du genre de ceux qui ont la bouche placée à la poitrine, le ventre sétacé par le bas, & deux aîles élevées ; mais il n'y a que les mâles qui ont des aîles. Voici les différentes especes d'insectes qu'il range sous le nom de *Coccus*, & qui sont autant de gallinsectes ou de progallinsectes ; savoir, 1°. la Cochenille de Pologne ; 2°. le Coccus de la Piloselle ; 3°. le Coccus du Phalaris ; 4°. le Coccus du citron ; 5°. le Coccus du bouleau ; 6°. le Coccus des insectes ; 7°. enfin le Coccus du chêne verd, ou le Kermès de Provence. Ce même Auteur parle d'un Coccus aquatique qui se trouve dans les fossés & dans les marais sur les plantes aquatiques.

COCHENILLE DE PROVENCE. *Voyez* KERMÈS.

COCHEVIS. *Voyez* ALOUETTE.

COCHLITES. Les Lithologistes distinguent par ce nom, toutes les coquilles univalves fossiles, dont la division est la même que celle des Coquilles univalves vivantes. *Voyez au mot* COQUILLES.

COCHON D'INDE, *Cuniculus, seu Porcellus Indicus.* Cet animal est plus petit que le Lapin : ses oreilles sont transparentes & arrondies : il n'a point de queue ; ses dents sont semblables à celles du rat ; son poil, qui est court, peut être comparé à celui des Cochons ;

ſa couleur varie, mais la plupart ſont ordinairement mêlés par grandes taches de blanc, de noir & de roux.

Suivant les obſervations de M. de Buffon, ce petit animal, quoiqu'originaire des climats chauds du Breſil & de la Guinée, ne laiſſe pas de vivre & de produire dans les climats tempérés, & même dans les pays froids, en le ſoignant & le mettant à l'abri de l'intempérie des ſaiſons Ces animaux ſont d'un tempérament ſi précoce, qu'ils ſe recherchent & s'accouplent cinq ou ſix ſemaines après leur naiſſance, quoique réellement le développement des parties ſolides, ne ſe faſſe que vers l'âge de cinq à ſix mois. Les femelles ne portent que trois ſemaines : on en a vu mettre bas à deux mois d'âge. Les femelles produiſent au moins tous les deux mois juſqu'à ſept à huit petits ; qu'elle n'allaitent qu'environ quinze jours : les petits, qui viennent de naître produiſant de même, l'on eſt étonné de leur prompte & prodigieuſe multiplication. Avec une ſeule couple, on pourroit en avoir un millier en un an ; mais ils ſe détruiſent auſſi vite qu'ils pullulent ; le froid & l'humidité les font mourir.

Ces petits animaux, même les mâles, ſe laiſſent manger par les chats ſans réſiſtance : ils n'ont de ſentiment bien diſtinct, que celui de l'amour : ils ſont alors ſuſceptibles de colere : ils ſe battent cruellement, & ſe tuent même quelquefois pour jouir d'une femelle. Ils paſſent leur vie à dormir, jouer & manger. Ils mangent à toute heure du jour & de la nuit, & cherchent à jouer auſſi ſouvent qu'ils mangent. Ils ne boivent jamais, mais ils urinent à tout moment : le jus des plantes où des fruits leur tient lieu de boiſſon. Ils ont une eſpece de gazouillement, qui marque leur plaiſir lorſqu'ils ſont auprès de leur femelle, & un cri fort aigu lorſqu'ils reſſentent de la douleur. Ces animaux s'aſſeoient ſur leurs pattes de derriere comme les lapins : ils ſe frottent la tête avec celles de devant : ils ſont très frileux & périſſent dans l'hiver, à moins qu'on ne les tienne dans un endroit ſec & chaud. Ils ſont naturellement doux & privés : ils ne font aucun mal, mais ils ſont également incapables de bien : ils ne s'attachent point. Doux par tempérament, dociles par foibleſſe, preſque inſenſibles à tout, ils ont, dit M. de Buffon, l'air d'automates montés pour la

propagation, faits ſeulement pour figurer une eſpece.

On éleve ces animaux en France plutôt par curioſité, que par l'utilité qu'on en peut retirer. Leur peau n'a preſqu'aucune valeur; leur chair n'eſt pas bien excellente. On dit qu'ils attrapent très bien les ſouris; mais il y a lieu de penſer qu'ils ſont bien inférieurs aux Chats pour l'adreſſe. Au Breſil, on appelle le Cochon d'Inde, *Cavia*. L'Aguti ou Agouti du Breſil dont nous avons parlé, eſt de la même eſpece : on l'appelle *Rat ſauvage de l'Amérique*.

COCHON DOMESTIQUE. *Voyez* SANGLIER.

COCHON MARON. On donne ce nom en Amérique aux *Cochons* qu'on y a tranſportés des autres parties du monde, & qui y ſont devenus ſauvages. On y en diſtingue de trois eſpeces, ſur leſquels la nature du climat a vraiſemblablement influé plus ou moins, ſuivant la différence des contrées d'où on les avoit tirés.

Ceux de la premiere eſpece ſont courts : ils ont la tête groſſe, les jambes de devant près d'un tiers plus courtes que celles de derriere; ce qui fait qu'ils ſont ſujets à culbuter en courant. Ils ſont armés de longues défenſes, & ſont très dangereux pour les Chaſſeurs quand ils ont été bleſſés. On dit que ce ſont les Eſpagnols qui tranſporterent ces Cochons en Amérique, lors de la découverte qu'ils en firent, & qu'ils les tirerent de Cadix, où on en voit encore beaucoup qui leur reſſemblent.

Les Cochons marons de la ſeconde eſpece, ne different nullement de nos Cochons domeſtiques; & il paroît que ce ſont des Cochons qui ſe ſont échapés des parcs où on les nourriſſoit.

Les derniers ſont des Cochons de Siam & de la Chine, qui y ont été tranſportés par des vaiſſeaux François.

On voit auſſi dans ce pays-ci, depuis quelques années, l'eſpece du Cochon de Siam qui s'y multiplie très bien. Il a quelque reſſemblance avec le petit Sanglier; les femelles produiſent beaucoup de petits, qui ſont très délicats à manger, en Cochons de lait. Ces animaux ne ſont point difficiles : ils s'accommodent de toutes ſortes de nourritures.

COCHON DE MER ou MARSOUIN. Eſpece de Dauphin, gros poiſſon oblong, dont le nés reſſemble à

celui du Cochon terreſtre. Il fouit de même dans la terre. Il monte ſouvent dans la riviere de Seine avec les marées. Sa couleur eſt jaunâtre : il eſt fort gros. Sa chair eſt indigeſte ; mais on ne laiſſe pas d'en manger. On fait fondre ſa graiſſe, & on l'aromatiſe, dit Lemery, avec quelques plantes odorantes ; c'eſt ce qu'on appelle *Huile de Marſouin.* Elle eſt émolliente. *Voyez* DAUPHIN *à la ſuite du mot* BALEINE.

COCHON SAUVAGE. *Voyez* SANGLIER.

COCO ou COQUO. C'eſt le nom que l'on donne au fruit de certaines eſpeces de palmiers ; fruit des plus précieux par ſa grande utilité, ainſi que les arbres qui le produiſent. L'Afrique, l'Aſie, l'Amérique, ſont la patrie de ces arbres utiles.

Le Coco, nommé auſſi *Noix de l'Inde*, croît dans les Indes. Ce fruit eſt plus gros que la tête d'un homme, ovale, quelquefois rond ; trois côtes qui ſuivent ſa longueur, lui donnent une forme triangulaire ; ces têtes forment une eſpece de guaine, dont la noix de coco, de la groſſeur pour l'ordinaire d'une poire de coin, ou d'un petit melon ovale, ſort en groſſiſſant. La coquille de cette noix eſt groſſe, dure, ligneuſe, ridée : on la travaille pour différens uſages. A Siam elle ſert à meſurer des liquides : on gradue ſa capacité avec des *Cauris*, petites coquilles de la famille des porcelaines, connues ſous le nom de pucelages, & qui ſervent de monnoie. Les Dieppois font avec les coques de coco, des vaſes, des gobelets, & autres jolis ouvrages, nuancés de diverſes couleurs, & d'un poli très luiſant. Il vient beaucoup de noix de coco des Iſles Antilles en Amérique. Lorſque cette noix n'eſt pas encore mure, on en tire une bonne quantité d'eau claire, odorante, aigrelette, dont on fait uſage dans le pays, ſoit pour ſe deſaltérer, ou pour relever des ſauces : en général elle eſt fort agréable au goût. Les Malabares appellent alors la noix *Elevi ;* mais ſi le fruit a pris ſon accroiſſement, la moëlle que renferme l'écorce prend de la conſiſtence, devient bonne à manger, & prend un goût qui approche de celui de l'amande. On peut par trituration retirer un lait de ces amandes. Les Indiens tirent de cette moëlle ou amande de cocos frais, une huile pour les

lampes, & d'uſage pour faire cuire le ris. La coque qui enveloppe la noix de coco, eſt épaiſſe, liſſe & de couleur griſe à l'extérieur, mais garnie en dedans d'une eſpece de bourre rougeâtre & filandreuſe, dont les Indiens font des cables & des cordages. Les Malabarois appellent cette bourre *Cayro* : elle eſt préférable à l'étoupe pour calfater les vaiſſeaux, parcequ'elle ne ſe pourrit pas ſi vîte.

Le coco croît ſur une eſpece de palmier de médiocre groſſeur, mais qui devient fort grand, & qui va peu-à-peu en s'étréciſſant; ſa tête eſt terminée par des feuilles fort longues, & larges à proportion, épaiſſes; ſes fleurs ſont ſemblables à celles des autres eſpeces de palmier. Les habitans ſe ſervent de ces feuilles ſous le nom d'*ola*, pour couvrir leurs maiſons, & faire des voiles de navire; on dit même qu'elles leur ſervent de papier ou de parchemin, pour écrire les faits mémorables, & les contrats publics; des Voyageurs diſent que la ſciure ou rapure des branches peut auſſi ſervir à faire de l'encre. Les Indiens montent le long des troncs du palmier, ſur de petits échelons faits de jonc; ils retirent des jeunes arbres, par inciſion, un ſuc vineux, qui ſert de boiſſon ſous le nom de *Sura*, & qui expoſé au ſoleil devient doux & s'appelle *Oracca*: ce ſuc donne par la diſtillation de fort bonne eau-de-vie. Après avoir receuilli ce premier ſuc, ils en retirent un ſecond qui n'eſt pas ſi ſpiritueux, mais qui donne par évaporation un ſucre qu'ils appellent *Jagra*. On emploie le bois du palmier à la conſtruction des maiſons & des navires.

Il y a, au rapport de Lemeri, une eſpece de coco des Maldives : on en trouve de gros & de petits jettés ſur les bords de la mer. Ce ſont, dit on, des cocos qui ont été ſubmergés avec les palmiers, lors des inondations de la mer ſur les Iſles Maldives, qu'on a prétendu avoir autrefois fait partie du Continent. Les Indiens regardent ces eſpeces de cocos comme un remede univerſel, ce qui les rend très rares.

Il croît au Pérou une eſpece de coco fait en forme de cloche, & dont la tête eſt fermée par une ſorte de champignons; il contient un grand nombre d'amandes ren-

fermées dans des coques très dures. Le palmier qui porte ces fruits croît ſur les montagnes d'Andos, ce qui leur a fait donner le nom d'*amandes d'Andos* ; ce fruit & toutes les productions de cet arbre ſont de la même utilité que celles du palmier à coco des Indes.

COC-SIGRUE. Eſpece de ſauterelle des Antilles, dont parle le P. du Tertre ; elle eſt à-peu-près ſemblable au *Pulpo*, voyez *ce mot.*

CODAGA-PALE, *Codaga-pala.* C'eſt un arbriſſeau aſſez commun dans le Malabar & dans l'Iſle de Ceylan ; ſa racine eſt courte, très fibreuſe, couverte d'une écorce brunâtre & laiteuſe, d'un goût amer & piquant ; elle pouſſe des tiges fermes & ligneuſes, qui ſe ſubdiviſent en rameaux, revêtues d'une écorce noirâtre qui couvre un bois blanchâtre ; ſes feuilles ſont grandes, pointues, nerveuſes, verdâtres, oppoſées, & répandent un ſuc laiteux ; les tiges portent en leurs ſommets des fleurs monopétales à cinq quartiers & autant d'étamines, ramaſſées en un cône pointu, d'une odeur agréable & fort belles. A ces fleurs il ſuccede dans chacun des calices qui les ſoutiennent deux petites gouſſes droites très longues, cannellées, de couleur de cendre ; les graines ſont attachées au duvet, comme le cordon ombilical l'eſt au placenta. L'écorce de la racine & du bois, mondée de ſa mouſſe, enſuite pilée & priſe dans du lait aigri, eſt vermifuge & très bonne pour toutes ſortes de flux, ſoit lientériques, ſoit dyſentériques, ſoit hémorrhoïdaux, particuliérement pour les diarrhées récentes, & qui proviennent d'un déréglement dans le boire & le manger. *Voyez les Mémoires d'Edimbourg.*

CŒUR. *Voyez* au mot HOMME.

CŒUR DE BŒUF, *Fructus guanabanus.* On donne ce nom au fruit *cachiman* d'une eſpece de Coroſolier d'Amérique, que les Eſpagnols appellent *Guanabo-Pintado*, arbre guanabane, qui a cauſé beaucoup de controverſes chez les Auteurs Botaniſtes. Le cœur de bœuf eſt ordinairement gros comme un melon médiocre ; ſon écorce eſt verte, comme écailleuſe, ſa chair eſt fort blanche & d'un goût très délicat, approchant de celui de nos crêmes : on en fait uſage comme d'une marmelade, on

ou pâte ſucrée. Cette chair renferme un nombre de ſemences noirâtres, dont les Malaiens ſe ſervent en place de légumes : ce fruit eſt très rafraichiſſant.

CŒUR, *Concha cordis*. Genre de coquillage bivalve, de figure ronde & relevée, canelé ou tuilé, & qui repréſente de tous côtés, quand les deux coquilles ſont jointes, la vraie forme d'un cœur : c'eſt de-là que ce coquillage a pris ſon nom. M. d'Argenville place dans ce genre différentes coquilles auxquelles les Amateurs donnent les noms ſuivans : ſavoir le *Cœur de bœuf*, le *Cœur triangulaire* ou à *réſeau*, la *Fraiſe*, le *Cœur de Venus*, le *Cœur en batteau*, la *Feuille de chou*, le *Chou*, l'*Arche de Noë*, la *Corbeille*, la *Faitiere*. *Voyez* les planches qu'en ont données les Conchyliologiſtes.

CŒUR DE S. THOMAS. C'eſt le fruit d'une gouſſe d'une des eſpeces d'Acacia.

COFFRE. *Voyez* POISSON COFFRE.

COIGNASSIER ou COIGNIER en provençal COUDOUNIER, en latin *Cydonia*. Il y a pluſieurs eſpeces de coignaſſiers, qui ne different que par la groſſeur & la figure de leurs fruits. Le coignaſſier de Portugal à gros fruits & grandes feuilles, ſe greffe ſur le coignaſſier ordinaire.

Le coignaſſier eſt un arbre peu élevé, & qui n'eſt ſouvent pas plus haut qu'un arbriſſeau. Il pouſſe des racines grandes, étendues, abondantes & de couleur obſcure; ſon tronc, ou plutôt ſon bois, eſt tortu, noueux, dur, blanchâtre, couvert d'une écorce médiocrement épaiſſe, cendrée en dehors, & rougeâtre en dedans. Ses feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du pommier, point dentelées, chargées d'un duvet fin & blanchâtre en deſſous; ſes fleurs ſont à cinq feuilles diſpoſées en roſes ſemblables à celles des roſiers ſauvages. A ces fleurs ſuccedent des fruits qui varient un peu pour la forme, tantôt ronds, tantôt allongés ſemblables à une poire, quelquefois godronés, couverts d'un duvet épais qui s'emporte aiſément. Leur chair eſt jaune, très odorante, & un peu acide; ces fruits ſont aſtringents, ils ſont connus ſous le nom de *coins* ou *poires de coings*. On les mange rarement cruds; cuits, ils ſont plus amis de l'eſtomac: c'eſt avec la pulpe des coings que l'on fait les gelées de

cotignac : on fait aussi des liqueurs & un vin de coing. Le sirop de coing est estimé, soit pour évacuer, soit pour corriger la pituite. On cultive beaucoup le coignassier ordinaire, parcequ'il sert de sujet pour greffer toutes les especes de poiriers. Comme cet arbre pousse peu en bois, les poiriers greffés sur coignassier, ne s'élevent point si haut, donnent du fruit plus promptement & ordinairement plus beau, que lorsqu'ils sont greffés sur des poiriers sauvageons.

COLCHIQUE, *Colchicum.* Ce végétal digne de remarque, qu'on nomme aussi *Mort au chien* ou *Tue-chien*, est une plante qui croît dans les près, sur les montagnes, & qui étoit autrefois fort commune dans la Colchide, qu'on appelle présentement la Mengrelie. La racine du colchique est composée de deux tubercules blancs, un charnu & l'autre barbu, remplis d'un suc laiteux & enveloppés de quelques tuniques noires ou rougeâtres. La bulbe est arrondie, applatie d'un côté, sillonée quand la plante fleurit, & sans sillons dans un autre tems. Il s'éleve immédiatement de la racine trois ou quatre tuyaux longs, grêles, blanchâtres, tendres, qui s'épanouissent vers le haut en six parties formant comme une fleur de lys, de couleur tantôt purpurine, tantôt blanchâtre; ses fleurs paroissent avant les feuilles au commencement de l'équinoxe d'automne : ces fleurs sont éphémeres, elles se fannent après avoir duré deux ou trois jours; ensuite au commencement du printems suivant, il s'éleve de la racine trois au quatre feuilles semblables à celles du lys blanc : il sort du milieu de ces feuilles deux, trois ou quatre follicules en forme de siliques triangulaires, épaisses, oblongues, noirâtres, remplies de semences arrondies, d'un brun noirâtre; lorsqu'elles sont mûres, les feuilles périssent avec les tiges.

Toutes les parties de cette plante ont une odeur forte & qui cause des nausées : la racine excite la salive & la fait paroître un peu amere; prise intérieurement, elle est un poison : car elle gonfle comme une éponge dans la gorge & dans l'estomach, ensorte qu'elle fait suffoquer : on sent en même-tems une pesanteur & une chaleur considérable au tour de l'estomach, un déchirement dans les entrailles, des démangeaisons par tout le corps :

on rend du ſang par les ſelles avec des morceaux de la racine même ; indépendamment de l'émétique, l'uſage du petit lait, & des lavemens adouciſſans & émolliens, ſont très ſalutaires en pareil cas. Autant la racine du colchique eſt nuiſible à l'intérieur, autant, dit Wedellius, elle eſt ſpécifique extérieurement contre la peſte & contre toutes ſortes de maladies épidémiques ; il ſuffit de la porter en amulette au col. Ce même Médecin la preſcrivoit auſſi en décoction pour laver les parties du corps attaquées des morpions. On doit tirer de terre les racines de colchique vers l'équinoxe d'automne, lorſque les fleurs commencent à ſe faner : on les coupe par tranches & on les fait ſécher à l'ombre. Nous ne finirions pas cet article, ſi nous voulions parler de toutes les propriétés qu'on donne à cette plante ; en général elle eſt eſtimée alexipharmaque contre la peſte ; mais Quirinus Rivinus dit à l'égard des précédentes amulettes de colchique, qu'elles n'ont d'autre uſage que d'encourager le peuple, & d'empêcher de craindre la contagion ; car tout le monde ſait l'effet que produit la terreur, & combien elle eſt propre à augmenter la violence de la peſte.

COLCHIQUE JAUNE. *Voyez* LYS NARCISSE.

COLCOTHAR-FOSSILLE ou CALCHITES, en latin *Calchitis nativa rubra.* C'eſt une terre endurcie dont la couleur eſt rouge ; d'une ſaveur ſtiptique, vitriolique & martiale ; ſujette à tomber en efloreſcence ; brillante dans les endroits de la fracture ; ſe diſſolvant plus ou moins facilement dans l'eau, mais jamais en entier. Il eſt dit dans la nouvelle minéralogie, que c'eſt aux diverſes altérations du calchite que nous devons la formation de différentes ſubſtances, dont il eſt fait mention dans Dioſcoride, Mathiole, Pline, &c. ſous les noms ſpécieux de *Miſy*, *Sory*, & *Mélanteria.* Voyez *ces mots.*

On peut regarder le calchite foſſile, comme une terre martiale rouge ſurchargée de vitriol, ou comme le réſultat de la décompoſition de pyrites ſulfureuſes, qui avoient pour baſe du fer. Ces pyrites ( dans leur décompoſition produite par la ſinguliere propriété qu'a le fer de décompoſer le ſoufre au moyen de l'eau, & de former alors du vitriol ) auront opéré, comme on l'obſerve

souvent en Angleterre & en Suede, des especes de feux qui auront calciné le vitriol martial jusqu'au rouge, de la même maniere qu'on produit en Chymie du colcothar artificiel, en calcinant du vitriol verd ou vitriol de fer.

Le colcothar naturel se trouve parmi des terres alumineuses en Suede, en Allemagne, en Espagne, & à S. Lo en Normandie. Il est fort rare & fort cher; on l'estime astringent: c'est un des ingrédiens de la fameuse thériaque d'Andromaque.

COLIBRI. Espece d'oiseau qui peut passer pour un petit chef-d'œuvre de la nature, pour sa beauté, pour sa façon de vivre, & pour sa petitesse. On le trouve fort communément dans plusieurs contrées de l'Amérique, & aux Indes Orientales.

Il y en a des especes fort différentes, pour la grosseur & pour les couleurs; il s'en trouve de si petits, qu'on leur a donné le nom d'*Oiseau mouche*. On remarque au Cabinet du Roi un de ces petits animaux, dans son petit nid de coton: son bec est très court: c'est la seule différence qu'il a, comparé avec le *Colibri*.

Il y a des especes de *Colibris* qui ont toutes les couleurs des pierres précieuses: il vaut mieux inviter le Lecteur à les voir dans le Cabinet du Roi & dans ceux des amateurs, que de vouloir les décrire; le tableau que l'art entreprendroit de tracer seroit trop inférieur à la réalité. Ces oiseaux, même desséchés, font un ornement si brillant, que les femmes du pays les suspendent à leurs oreilles, comme nos Dames font des diamans. Leurs plumes sont si belles, qu'on les emploie à faire des tapisseries, & même des tableaux.

La longueur du bec varie dans les différentes especes de *Colibris*; il est droit dans les uns & courbe dans les autres. Le bec de ces oiseaux n'est guere plus gros qu'une éguille, & cependant il les rend très redoutables à de gros oiseaux, que l'on nomme *Gros bec*, qui cherchent à surprendre les petits du *Colibri* dans leur nid. Dès que celui-ci paroît, le *Gros bec* fuit en criant de toutes ses forces, parcequ'il sent à quel ennemi il a affaire. Le Colibri se met à sa poursuite; & s'il peut l'atteindre, il s'attache avec ses griffes sous l'aîle du Gros bec, & le

pique avec ſon bec acéré juſqu'à ce qu'il l'ait mis hors de combat. Les yeux du Colibri ſont petits & noirs. Ces jolis oiſeaux volent avec tant de rapidité, qu'on les entend plutôt qu'on ne les voit ; en volant ils font entendre une eſpece de bourdonnement ; ce qui les a fait nommer auſſi *Bourdonneurs* : ils ſe ſoutiennent pendant long-tems en l'air, & ſemblent y reſter immobiles.

Ils ne ſe nourriſſent que du ſuc des fleurs ; rarement s'y repoſent-ils ; ils voltigent autour de la fleur comme le *Papillon*, & ſucent le ſuc & la roſée avec leur langue, longue, fine & déliée : auſſi leur donne-t-on quelquefois les noms de *Suce-fleurs* ou d'*Oiſeau abeille*, *Melliſuga aut Mellivora avis*. On dit qu'après la ſaiſon des fleurs, ces oiſeaux reſtent engourdis, & dans une eſpece de léthargie, ce qui leur a fait donner aux Antilles le nom de *Renati ;* mais à Surinam & à la Jamaïque, où il y a des fleurs toute l'année, on ne ceſſe point de voir de ces oiſeaux, & en très grande quantité. Quelques-uns diſent qu'on reconnoît les mâles à une huppe, compoſée de très belles plumes, & diſpoſée en couronne, qui orne leur tête.

Ces oiſeaux font de petits nids d'une forme élégante ; ils les garniſſent d'une eſpece de coton ou de ſoie très belle, très douce, avec une propreté & une délicateſſe merveilleuſes. Ils ne pondent jamais que deux œufs, gros comme des pois ordinaires, blancs, avec quelques petits points jaunes. Le mâle & la femelle les couvent l'un après l'autres. Les petits étant éclos, ne paroiſſent pas plus gros que des *mouches ;* ils ſe couvrent peu à peu d'un duvet très fin, auquel ſuccedent les plumes.

On peut jouir aſſez facilement dans le pays du plaiſir d'élever ces charmans oiſeaux. Au rapport de *Labat*, le Pere *Mondidier*, ſon confrere, ayant pris un de ces nids d'oiſeaux, le mit dans une cage à ſa fenêtre ; & l'amour paternel ſurmontant toutes les craintes, le pere & la mere apportoient à manger à leurs petits, & même ils s'apprivoiſerent au point, qu'ils ne ſortoient plus de la chambre, où ſans contrainte ils venoient manger & dormir avec leurs petits. Ce Religieux les nourriſſoit avec une pâte preſque claire, qu'il faiſoit avec du biſcuit, du vin d'Eſpagne & du ſucre. Ces petits oiſeaux

passoient leur langue sur cette pâte ; & quand ils étoient rassasiés, ils voltigeoient & chantoient. Leur chant est une espece de bourdonnement fort agréable ; il est clair & foible, proportionné à l'organe qui le produit. On ne pouvoit voir rien de plus aimable que ces quatre petits animaux, volans de tous côtés dedans & dehors la maison, revenant à la voix de leur pere nourricier, voltigeant autour de lui, se perchant sur ses doigts. Il les conserva de cette maniere pendant cinq à six mois, jusqu'à ce qu'il les perdit par accident, un rat les ayant mangés.

COLIMBE, *Colymbus*. Oiseau aquatique, plongeur. Cet oiseau nage entre deux eaux ; & après un certain espace, il revient sur l'eau. Klein distingue cet oiseau des *Plongeons*. Il y en a de grands & de petits, avec ou sans huppes sur la tête : cet animal semble être podicipede, c'est-à-dire, paroît boîter en marchant, parcequ'il a les pieds placés proche du bas-ventre, & qu'ils s'allongent en arriere : il nage mieux qu'il ne marche. La plûpart ont le bec pointu, & les pieds comme palmés ; ressemblant beaucoup aux foulques, ou macreuses, ou poules d'eau. Il y a encore beaucoup d'obscurité sur le caractere de ces oiseaux aquatiques.

COLIN. *Voyez* CANARD DE MER.

COLLE DE POISSON. *Voyez au mot* ESTURGEON, *à l'article du* GRAND ESTURGEON ou ICTHYOCOLLE.

COLOMBE, *Columba*. Selon quelques Ornithologistes, ce nom désigne seulement la femelle du *Pigeon* ; selon d'autres au contraire, c'est une espece particuliere. On trouve en effet plusieurs especes de Colombes, dont il est fait mention dans les Auteurs ; telle est celle d'Italie, semblable en tout au pigeon : elle est seulement plus petite. Cet oiseau fait son nid dans les creux des rochers & dans les tours : sa ponte est de deux œufs : sa vie est longue ; il est passager ; il vole en troupe ; il se nourrit de glands & de toutes sortes de grains.

La Colombe de Groëland est, dit-on, le petit *Plongeon* de l'Isle de Farne, ou la tourterelle de l'Isle de Bass près d'Edimbourg. La Colombe de Portugal est un peu plus grosse que la tourterelle ordinaire ; son plumage est fort sombre. Celle de la Chine est plus grosse, & un peu

bleuâtre. Si la Colombe eſt exactement un pigeon, on en trouvera des détails plus circonſtanciés à l'article *Pigeon.*

La Colombe a été de tout tems fort célebre chez les Poëtes: on l'a appellée oiſeau de Cithere, parceque cet animal eſt fort porté à la propagation.

C'eſt de la Colombe qu'on a formé le nom de *Colombier*, pour déſigner le lieu où les pigeons ſe retirent pour la propagation de l'eſpece.

COLOQUINTE, *Colocynthis*. Plante qui naît abondamment dans les Iſles de l'Archipel & ſur les côtes maritimes de l'Orient: elle pouſſe pluſieurs tiges rampantes à terre, velues & canelées: ſes feuilles naiſſent ſeules, éloignées les unes des autres, & attachées à de longues queues, blanchâtres, velues, larges, découpées profondément; aux aiſſelles de ces feuilles naiſſent des vrilles: ſes fleurs ſont jaunes, pâles, évſées en cloches, découpées en cinq quartiers: celles qui ſont fécondées ſe changent enſuite en un fruit ſphérique, de la groſſeur d'une orange, recouvert d'une écorce dure, d'abord verdâtre, enſuite jaunâtre. Les Indiens ſéparent cette écorce; & après avoir fait ſécher la pulpe fongueuſe, membraneuſe & blanchâtre qui remplit ce fruit, ils nous l'envoient; au moins nous la recevons en cet état d'Alep: elle eſt ſeche, ſpongieuſe, compoſée de feuilles membraneuſes, diviſée en trois parties, légere & d'une amertume inſupportable, âcre au goût, excitant des nauſées, & bleſſant le goſier. Elle contient de petites graines, applaties, dures, un peu griſes, rouſſâtres, de la grandeur de celles du concombre. On prétend qu'il y a pluſieurs eſpeces de potiron & de citrouilles qui, devenant ameres, pourroient être placées parmi les Coloquintes.

La Coloquinte eſt un médicament auſſi ancien que la Médecine; il purge violemment, de même que le tabac & l'hellebore. *Voyez ces mots*. Ces remedes réſinogommeux contiennent, dit M. Geofroi, une huile très âcre, propre à irriter les nerfs & à les ſecouer violemment; car ſi on met dans la plaie d'un animal la plus petite goute d'huile de tabac, il tombe auſſi-tôt dans des con-

vulſions de tout ſon corps, dans leſquelles il meurt bientôt. La plûpart des amers tirés des végétaux produiſent une ſemblable ſecouſſe ſur les nerfs de certains animaux : ils ſont ſur-tout très contraires aux oiſeaux. La Coloquinte peut purger les humeurs épaiſſes qui réſiſtetoient à l'agaric & au turbith ; elle convient fort dans l'apoplexie & dans d'autres cas où il faut ſe tirer d'un danger par un autre.

Quoique S. Pauli condamne les Médecins trop timides ſur l'uſage de la Coloquinte, nous croyons cependant, avec C. Hoffmann, d'après ce que nous avons vu, qu'elle eſt deſtructive & dangereuſe ; qu'elle ébranle, trouble & bleſſe l'eſtomac, les viſceres & les nerfs ; elle briſe les petites veines, en fait ſortir le ſang, corrode les inteſtins, & leur cauſe de cruelles douleurs. Ce remede, ſelon Hoffmann, eſt un grand poiſon.

COLSA. *Voyez à l'article* CHOU.

COLUVRINE DE VIRGINIE, *Piſtolochia Virginiana.* On ne nous envoie dans le commerce que la racine de cette plante, qu'on dit être une eſpece d'ariſtoloche ; elle eſt fibreuſe, compoſée de filamens longs, bruns, jaunâtres en dedans, d'une odeur forte, preſque ſemblable à la Serpentaire de Virginie. *Voyez ce mot.* On l'appelle auſſi *Racine du Snagroël* : elle nous vient de la Nouvelle Angleterre, & elle eſt eſtimée un puiſſant alexipharmaque.

COMBBIRD ou PEIGNÉ. Oiſeau qui habite les environs du Sénégal : il eſt de la grandeur d'un coq d'Inde ; ſon plumage eſt gris, rayé de blanc & de noir ; il a une grande envergeure, vole peu ; il marche gravement, & leve fierement ſa tête, qui eſt ornée d'un duvet doux, long, pendant des deux côtés, & friſé par la pointe ; ce qui lui a fait donner le nom de *Peigné.* La partie la plus belle à voir dans cet animal eſt ſa queue, qui reſſemble à celle d'un coq d'Inde quand il fait la roue ; la partie ſupérieure de cette queue eſt d'un beau noir brillant, & le bas eſt auſſi blanc que l'ivoire : on en fait des éventails.

COMETE. Corps céleſte, de la nature des Planettes, qui paroît ſoudainement parmi les aſtres ſous différentes

figures & grandeurs, & disparoît de même, & qui, pendant le tems de son apparition, se meut dans une orbite de même nature que celle des Planettes, mais très excentrique.

Les Cometes sont distinguées principalement des autres astres, en ce qu'elles ont des ornemens qui ne changent peut-être que selon les aspects du soleil. On leur donne le nom de *Barbe*, quand les rayons de lumiere précédent la tête de la Comete; celui de *Queue*, quand ils la suivent; & celui de *Chevelure*, quand ils sont comme une rose autour d'elle: à la vérité, les Cometes sont plus ordinairement accompagnées *d'une queue ou trainée de lumiere*, toujours opposée au soleil. D'après l'observation des phénomenes, le célebre Newton a pensé que les Cometes étoient créées de même que les autres Planettes avec le monde, & que ces queues lumineuses étoient des vapeurs fort subtiles, qui s'exhaloient de la tête ou noyau de la Comete, échauffée par la chaleur du soleil, lorsqu'elle est dans sa plus grande proximité; car comme elle parcourt autour de cet astre une ellipse ou, ce qui revient au même, une orbite très allongée, elle devient invisible lorsqu'elle est dans la partie la plus éloignée du soleil. M. Newton pense que ces vapeurs sont attirées par les Planettes, qu'elles se mêlent avec leurs atmospheres, & qu'elles fournissent ainsi à l'entretien du fluide qui s'évapore continuellement & qui entre dans la composition des corps; sans quoi, pendant que la terre s'accroît sans cesse, l'eau diminueroit en même proportion, si la perte n'en étoit rétablie par des matieres étrangeres.

La grandeur des Cometes varie beaucoup. Il y en a qui paroissent surpasser les étoiles de la premiere & de la seconde grandeur. On en observa une du tems de Néron qui égaloit le soleil en diametre; & en 1652 il en parut une de la grandeur de la lune: comme elle paroissoit enveloppée de fumée, son aspect étoit désagréable. Le mouvement des Cometes est varié à l'infini, les unes s'avancent d'Occident en Orient, d'autres en sens contraire; leur mouvement se dirige tantôt vers le Nord, tantôt vers le Midi; il est aussi tantôt plus rapide, tantôt plus lent. On a observé une Comete qui avoit une vîtesse

bien extraordinaire, puisqu'elle parcourut en un jour quarante degrés.

Quoique la question du retour des Cometes soit du nombre de celles que la postérité seule pourra résoudre, l'opinion de Newton, qui regarde leur retour comme périodique, est la plus vraisemblable. Plusieurs rapports dans le période, certaines circonstances dans la route, ont fait croire que c'étoit les mêmes Cometes qu'on voyoit reparoître par intervalles. M. Halley a remarqué qu'il avoit paru quatre fois de suite une Comete dans l'intervalle de cinq cens soixante-quinze ans; savoir, à la mort de Jules César, ensuite l'an de Jesus-Christ 531, puis au mois de Février 1106, & en dernier lieu sur la fin de l'année 1680. Ce fameux Astronome conjecture que le période de cette fameuse Comete pourroit bien être de cinq cens soixante-quinze ans, ce que nos descendans seuls pourront vérifier. Il y a une chose singuliere sur cette période, c'est qu'en remontant de cinq cent soixante-quinze ans en cinq cens soixante-quinze ans, depuis l'année de la mort de Jules César, où on croit que cette Comete a paru, on tombe dans l'année du Déluge; c'est ce qui a fait penser à Whiston que le Déluge universel pourroit bien avoir été occasionné par la rencontre où l'approche de cette Comete qui se trouva alors fort près de la terre. Cette opinion qui ne peut être regardée que comme une conjecture assez légere, n'a d'ailleurs rien de contraire à la saine philosophie, qui nous apprend que l'approche d'une telle Comete est capable de bouleverser le globe que nous habitons. En supposant, pour un moment, que cette conjecture fût bien fondée, il ne faudroit pas chercher plus loin l'origine de la terreur que l'apparition des Cometes a inspirée aux peuples pendant long-tems. En 1680, quelques Philosophes étoient encore vraisemblablement dans l'opinion vulgaire sur ce sujet; puisque le fameux Jacques Bernoulli disoit, que si le corps de la Comete n'est pas un signe visible de la colere de Dieu, la queue en pourroit bien être un. Ce même Astronome prédit le retour de la Comete de 1680, pour le 17 Mai 1719. Aucun Astronome, dit M. de Voltaire, ne se coucha cette nuit là, mais la Comete ne parut point.

CONCHITES, *Conchitæ* : ſont les Coquilles Bivalves foſſiles. *Voyez* au mot COQUILLES le nom de leurs analogues vivans.

CONCOMBRE CULTIVÉ, *Cucumer ſativus*. C'eſt une plante dont les racines ſont droites, blanches & fibreuſes, qui pouſſe des tiges ſarmenteuſes, longues, velues & rampantes ſur terre, auxquelles naiſſent alternativement des feuilles amples, anguleuſes & découpées profondément. Il ſort de l'aiſſelle des feuilles des vrilles ou mains, & des fleurs d'une ſeule piece, en cloche, évaſées, de couleur jaune pâle; il leur ſuccede un fruit long d'environ demi pied, gros comme le bras, arrondi aux deux extrémités, anguleux, droit ou tortu, verd ou blanc, quelquefois jaunâtre, charnu, ſucculent, d'une ſaveur particuliere, auſtere; ſon écorce eſt mince & ſouvent parſemée de verrues ou petits boutons. Le fruit eſt diviſé en dedans par trois ou quatre quartiers remplis d'une pulpe qui contient beaucoup de graines oblongues, applaties, laiteuſes & douces : cette amande eſt une des quatre grandes ſemences froides.

On cultive le concombre dans les jardins potagers : car ſon fruit eſt bon en cuiſine, ſoit crud; ſoit cuit, quoiqu'un peu indigeſte : on s'en ſert auſſi dans les émulſions pour modérer le trop grand mouvement du ſang : on confit les petits concombres verds au vinaigre, au ſel & au poivre, & on les nomme *Cornichons* ; ſouvent ce ne ſont que des concombres qui n'ont pu profiter & venir à maturité.

CONCOMBRE MARIN, *Cucumer marinus*. Petit poiſſon gros & long comme le petit doigt, privé de ſang, orné de tubercules, comme le concombre terreſtre, il en a d'ailleurs la couleur & l'odeur; comme ſes parties internes ne ſe diſtinguent pas aiſément, cet animal pourroit bien être un *Zoophyte Holoturie*.

CONCOMBRE SAUVAGE. *Cucumer aſininus*. Cette plante qu'on nomme auſſi *Concombre d'Aſne*, croît principalement aux lieux incultes, en Languedoc & en Provence; quelquefois auſſi on la cultive dans les jardins : ſa racine eſt longue, groſſe & blanche, un peu fibrée, charnue & amere; il en ſort de groſſes tiges ſucculentes & rampantes à terre, ſur leſquelles naiſſent des feuilles

à-peu-près ſemblables à celles du concombre, mais elles ſont plus petites ainſi que ſes fleurs. Ses fruits ſont longs d'un à deux pouces, cylindriques, tuberculeux & très velus, partagés en trois loges, pleines d'un ſuc amer. Si on touche légérement ces fruits étant mûrs, ils jettent avec force un ſuc fétide & des graines luiſantes noirâtres.

Le ſuc exprimé de cette plante preſque mûre, enſuite épaiſſi ſe nomme *Elaterium :* il étoit autrefois d'uſage pour purger fortement la bile par haut & par bas : on ne s'en ſert gueres aujourdhui, parcequ'il eſt, ainſi que la coloquinte, très contraire à l'eſtomac & aux inteſtins. Son ſuc appliqué à la vulve en peſſaire, fait ſortir le fœtus qui eſt mort, mais s'il eſt vivant, il le tue. *Voyez* MICHŒL. La tige deſſéchée des concombres ſauvages fuſe ſur le charbon, comme le nitre.

CONCRETIONS. *Voyez* au mot STALACTITES.

CONDOR ou CUNTUR. *Voyez* au mot AIGLE.

CONDRILLE, *Chondrilla.* Cette plante qui croît dans les champs & ſur le bord des chemins, a une racine longue, empreinte d'un ſuc laiteux fort gluant, des feuilles ſemblables à celles de la chicorée ſauvage, une tige haute de quatre pieds, des fleurs à demi fleurons, jaunes & découpées, ſuccedées par des graines oblongues, à aigrette, & de couleur cendrée : cette plante eſt humectante, adouciſſante, apéritive.

CONFERVA. C'eſt le nom que l'on donne à ces filets verds qui forment par leur entrelacement, un tiſſu quelquefois aſſez ſerré qui ſurnage ſur les eaux, & dans lequel on obſerve pluſieurs bulles d'air qui le ſoutiennent. En caſſant une des fibres, on le voit ſe racourcir & ſe contourner comme les mains d'une plante légumineuſe ; c'eſt par cette propriété que ſe fait l'entrelacement. On a toujours regardé le conferva comme une plante aquatique, mais M. Deſmars, Docteur en Médecine, le met en queſtion dans le Journal économique, Avril 1761.

Eſt-ce une plante, dit-il ? on n'en connoit ni la fleur, ni la graine. Eſt-ce un Zoophyte ? Une infinité d'inſectes habitent au tour de cette production ; mais leur doit-elle ſon origine ? Lorſqu'on met en macération, continue-t-il, quelque partie animale ou végétale, on voit naître aux environs de la ſubſtance qui ſe décompoſe quan-

tité de filets qui forment au tour du corps macéré une eſpece de *tomentum* ; ſi l'action de l'air verdit ces filets, voilà du conferva. Le conferva quoique deſſéché reverdit dans l'eau. La pouſſiere dont il ſe couvre en ſéchant au ſoleil ſe précipite au fond de l'eau, y reverdit pareillement, & reparoit ſous la forme de nouveau conferva.

Le *Conferva reticulata* lui paroît encore moins plante que le précédent ; il a examiné à la loupe les côtés & les articulations de ces réſeaux formés par des hexagones réguliers. Il a cru remarquer que ces côtés & ces articulations étoient creux & logeoient des inſectes, qui ſe mouvoient librement le long des côtés. Je ne vois, dit-il, que les madrépores qui aient quelqu'analogie avec cette production des eaux douces. Il a obſervé que dans des phioles de verre remplies d'eau ſans addition d'autres ſubſtances, il ſe formoit à la longue aux parrois du verre en dedans, à différentes diſtances au deſſus du niveau de l'eau, de petits grains verds, ronds, placés à côté les uns des autres, deſquels il ſortoit par la ſuite des fils plus ou moins longs qui verdiſſoient.

Quoi qu'il en ſoit, le conferva a toujours été regardé juſqu'à préſent comme une eſpece de plante, On lit dans les volumes de l'Académie, que l'on a attribué à la production plus abondante qu'à l'ordinaire de cette eſpece de plante, que l'on nomme auſſi *mouſſe d'eau*, à cauſe de ſa verdeur & de ſa reſſemblance avec la mouſſe ; on a, dis-je attribué à la multiplication extraordinaire de cette plante, en l'année 1731, ainſi qu'à celle de l'*Hippuris*, genre de plante ſemblable à la preſle de nos campagnes, les maladies populaires qui ont regné pendant l'été & l'automne de cette année.

La qualité de l'hippuris, eſt d'être d'une odeur marécageuſe, de communiquer à la main qui la touche ſon odeur déſagréable, de rendre l'eau fade & dégoutante.

Le conferva communique à l'eau un feu, qui en la buvant, laiſſe dans le goſier une âcreté, & dans la bouche une ſéchereſſe incommode ; elle imprime même dans la main qui la ſerre une ardeur à peu près ſemblable à celle qui eſt occaſionnée par l'eau un peu trop chaude. Les maladies cauſées par la mauvaiſe qualité des

eaux de l'année 1731, furent des séchereſſes de bouche ; quantité de maux de gorge, dont quelques-uns ſe tournerent en eſquinancie, & en différentes fluxions à la tête.

Voici une obſervation peut-être favorable aux préſomptions de M. Deſmars. On obſerva dans cette eau de riviere examinée au microſcope, pluſieurs inſectes très petits, qui ne ſe voient point dans l'eau de fontaine. Seroient-ils des polypes d'eau douce & les inſtrumens organiques du conferva ?

CONGELLATION. *Voyez* STALACTIQUE.

CONGRE, *Conger.* Excellent poiſſon de mer, appellé quelquefois des François *Anguille de mer.* On en connoît de deux eſpeces : l'un eſt blanc & ſe pêche en haute mer ; l'autre eſt noir & ſe pêche ſur les bords du rivage ; il reſſemble beaucoup à l'anguille d'eau douce ; ſa peau eſt de différentes couleurs, la tête verte, le corps brun mêlé de bleu & le ventre jaunâtre : ſa chair eſt coriace, les Eſpagnols ſeuls en font grand cas. Ce poiſſon fait la chaſſe aux poulpes, mais il a pour ennemi la langouſte. On en pêche beaucoup en Bretagne vers Quimper pendant tout l'été : l'on en pêche auſſi aux Indes & dans le Breſil.

Le Congre d'eau douce eſt le MUCU.

CONGRE, SERPENT. Seba donne ce nom à un ſerpent de mer d'Afrique & à différentes eſpeces de *Murenes*, voyez *ce mot.* Le *Congre ſerpent* eſt bariolé de maniere qu'on prendroit la marqueterie de ſa peau pour autant d'armoiries. Le *Congre-murene* tient plus de l'anguille que du ſerpent ; il participe de l'un & de l'autre ſans être d'une de ces deux claſſes, d'où il paroît qu'il eſt amphibie. On en rencontre dans les Iſles Molucques, dans le Breſil : les grenouilles ſont leur nourriture apparente.

CONISE ou HERBE AUX MOUCHERONS, *Conyza.* Cette plante, qui croît dans les bois, ſur les montagnes, le long des chemins & contre les murailles, a des racines éparſes, ligneuſes, odorantes, ameres, qui pouſſent pluſieurs tiges à la hauteur de trois ou quatre pieds, velues & rameuſes. Ses feuilles reſſemblent à celles de la molleine noire. Ses fleurs ſont des bouquets à fleu-

rons, jaunes & d'une odeur forte : il leur ſuccede des graines longuettes à aigrettes. Cette plante eſt alexipharmaque, provoque les mois aux femmes : elle eſt propre à chaſſer la galle, les puces & les moucherons.

CONQUE ANATIFERE, *Concha anatifera.* Terme général, ſuivant M. d'Argenville, ſous lequel on comprend les trois familles de coquillages multivalves, qui ſont les *Glands de mer*, les *Conques anatiferes* & les *Pouſſe-pieds.* Ces coquillages different plus par la forme de la coquille, que par celle de l'animal ; la plus grande différence qu'il y ait entr'eux, eſt qu'on ne mange que la chair du pédicule des pouſſe-pieds.

*Conque anatifere* ſignifie conque qui porte un canard. Pluſieurs Auteurs ont dit, & quelques perſonnes diſent encore, que la *Bernache* ou *Barnache*, nommée par quelques-uns *Cravant*, eſpece d'oiſeau marin, plus gros que la macreuſe, croît & ſort de la Conque anatifere, & que cet oiſeau tire ſon origine du bois pourri des vaiſſeaux. Quelqu'abſurde que ſoit cette idée, voici ce qui pourroit y avoir donné lieu. Les oiſeaux de la mer, ainſi que l'obſerve M. d'Argenville, font leurs nids dans des plantes marines, & dans des amas de différentes coquilles : prêts à pondre, ils becquettent le poiſſon renfermé dans ces coquillages ; ils l'obligent de ſortir, & mettent leurs œufs à la place. Quand les petits ſont aſſez forts, ils rompent leur priſon pour prendre leur vol. Il y a lieu de penſer que c'eſt ce qui a donné lieu à la fable de l'oiſeau produit par cette coquille.

On donne à la Conque anatifere divers noms : dans quelques ports, on l'appelle *Sapinette ;* en Bretagne *Bernache.* Néedham, dans ſes nouvelles Obſervations miſcroſcopiques, en a donné la deſcription ſous le nom de *Bernache.* Ce coquillage, très ſingulier, a trois parties différentes ; ſavoir, le Pédicule, la Coquille, & l'animal qui eſt renfermé dans la coquille.

Le Pédicule eſt une ſorte d'étui cylindrique, formé par pluſieurs membranes, ſuſceptibles d'extenſion & de contraction : il a quelquefois juſqu'à ſix pouces & plus de longueur : il eſt compact & noirâtre ; c'eſt par l'une des extrémités de ce pédicule que le Bernacle adhere aux rochers, aux vaiſſeaux, & aux autres corps étran-

gers. A la partie supérieure du pédicule est la coquille, composée de cinq pieces, qui different assez considérablement entr'elles par la forme : elles sont tenues dans une étroite union par une pellicule mince, qui tapisse la surface intérieure. Le jeu que cette pellicule donne aux pieces, leur permet de s'écarter foiblement & de se rapprocher ; la tête de l'animal qui loge dans la coquille, paroît garnie d'une espece de houpe, faite en forme de plumaceau ; c'est une vingtaine de petites cornes ou bras de différentes longueurs, qui, vûs au microscope, paroissent frangés. Lorsque l'animal les agite, ils forment des courbes irrégulieres, renfermées les unes dans les autres. M. Néedham croit que, lorsque l'animal les agite, soit au-dedans de sa coquille, soit au-dehors, il forme dans l'eau un courant, & que par ce moyen, il attire les animalcules dont il se nourrit. La tête hérissée de ces sortes de cornes, peut sortir au-dehors de la coquille, & rentrer au-dedans ; le corps du Bernacle est assez ressemblant à une petite huitre.

Outre l'espece de Conque anatifere à gros pédicule, dont nous venons de parler, il y en a deux autres especes, dont l'une se tient toute droite enfoncée dans le sable au fond de la mer, collée par sa glu sur une branche de plante marine, ce qui fait que son pédicule a la forme d'une queue d'amande ; l'autre est nommée *Arborescente*, parcequ'elle s'attache en parasite sur des productions marines, telles que les lithophytes, sur lesquels elle prend sa croissance. Ces deux dernieres especes se trouvent dans la Manche, & les premieres sont communes en Bretagne. M. Néedham soupçonne que les Conques anatiferes se multiplient par une sorte de végétation, comme les polypes : il en a trouvé six ou sept jointes ensemble par leur extrémité, semblables à des petits qui sortent du corps de la mere ; mais c'étoit peut-être des portions de frai qui se touchoient & avoient pris leur accroissement, sans se séparer les unes des autres. Il a observé une excroissance bleue, placée au dessous du groupe des cornes : ces excroissances vûes au microscope, ont paru être un sac membraneux, rempli de petits globules bleus, d'une figure ovoïde, & assez semblable au frai des autres poissons. Le même Auteur fait

mention d'une autre espece de Bernacle, qui se trouve aussi attachée aux rochers & contre les vaisseaux : il est renfermé avec sa coquille & son pédicule, dans une autre coquille univalve, qui a la forme d'un cône tronqué : il ressemble assez aux glands de mer, avec lesquels il est aisé de le confondre.

CONQUE SPHÉRIQUE. Coquillage univalve de la famille des *Tonnes*. Voyez *ce mot*.

CONQUE DE VÉNUS, *Concha Venerea*. On donne ce nom à une coquille bivalve de la famille des *Cames*. Elle est presque ovale & voûtée, sillonnée tout au tour par des lignes paralleles. Le devant de la coquille représente la vulve d'une femme : il est garni tout-autour de piquans plus ou moins forts & allongés. Cette coquille est fort recherchée des Curieux.

CONSOUDE, (Grande). *Symphytum majus*. Cette plante, qu'on appelle aussi *Oreille d'Ane* & *Consire*, croît aux lieux humides dans les prés. Ses racines sont longues, noires en-dehors, blanches en-dedans, remplies d'un suc visqueux. Ses tiges sont creuses, velues & hautes de deux à trois pieds : ses feuilles sont verdâtres, pointues, longues & larges : ses fleurs naissent au sommet des rameaux & des tiges : elles sont blanches, purpurines & évasées en entonnoir. Le pistile qui s'éleve du milieu du calice, se change en quatre graines noirâtres, luisantes, ayant la figure d'une tête de vipere.

Ses feuilles, ses fleurs, & sur tout sa racine, sont d'usage parmi les incrassans. Cette racine a plus de mucilage que celle de guimauve.

La Consoude est vulnéraire & arrête le crachement de sang : appliquée extérieurement, elle convient dans les luxations & fractures des os. Il y a beaucoup d'autres plantes que plusieurs Botanistes ont rangées avec la Consoude ; savoir, la *Bugle*, la *Marguerite grande*, la *Brunelle*, la *Paquerette* ou *petite Marguerite*, la *Tormentille*, le *Pied d'alouette*, la *Verge d'or*. Voyez *chacun de ces mots*.

CONSTELLATION. C'est l'assemblage de plusieurs étoiles, exprimées & représentées sous le nom & la figure d'un animal, ou de quelqu'autre chose : on l'appelle aussi *Astérisme*. *Voyez* ÉTOILE.

Les Astronômes, qui aujourd'hui connoissent peut-être autant le ciel, que les Naturalistes connoissent la terre, comptent douze Signes ou Constellations dans le Zodiaque, dont six sont Septentrionaux; savoir, le *Bélier*, le *Taureau*, les *Jumeaux*, l'*Ecrevisse*, le *Lion* & la *Vierge*. Les six autres sont Méridionaux; savoir, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau* & les *Poissons*.

CONTRA-YERBA. Dans le commerce, on donne ce nom à une racine de figure pareille à celle de la *Zédoaire*. Voyez *ce mot*.

Cette racine est apportée des Philippines, & passe chez les Espagnols pour un alexitaire puissant & d'usage pour les fievres malignes : elle differe beaucoup de la plante suivante.

CONTRA-YERVA, est une plante que les Espagnols ont nommée ainsi, parcequ'elle est un contre-poison : on l'appelle aussi *Racine de Drak*, *Drakena Radix*, parceque François Drak, Anglois, fut le premier qui la rapporta d'un voyage dans lequel il avoit fait le tour du monde. Il y a des Botanistes qui ont donné le même nom de *Contra-Yerva* à d'autres plantes; les uns, comme C. Bauhin, l'ont regardée comme un souchet long, odorant; & le *Drakena*, comme un souchet long & sans odeur. Hernandez croit que le Contra-Yerva est une espece de Grenadille, *Coanenepilli*. Bannister dit que c'est une *Caméline*; Sloane une *Aristoloche*. Guillaume Houston, Chirurgien Anglois, étant en Amérique, a recueilli dans les montages, auprès de l'ancienne Vera-Crux, la racine que l'on appelle *Contra-Yerva*, chez les Droguistes, & il a découvert que c'étoit une espece de *Dorstenia*.

Voici l'extrait de ce qu'on lit de la plante Contra-Yerva dans les Manuscrits du P. Plumier, qui dit avoir trouvé cette plante dans l'Isle de Saint-Vincent. Sa racine ressemble à celle du Sceau de Salomon : elle s'enfonce obliquement dans la terre : elle est fibreuse, d'un goût brulant à-peu-près comme celui de la pyrethre : il en sort six petites feuilles semblables à celles de la *Berce*, attachées à des queues longues. Du même sommet des racines, sortent quatre pédicules qui soutiennent des fleurs

très petites, entourées de petites écailles noirâtres.

Selon Linnæus, ſes fleurs n'ont point de pétales, mais une ſeule enveloppe particuliere à chaque fleur, quadrangulaire & concave : il leur ſuccede pluſieurs graines arrondies, pointues & blanches. Dans le commerce nous ne voyons que la racine deſſéchée de cette plante, qui croît communément à Charcés, Province du Pérou, & au Mexique, d'où les Eſpagnols nous l'apportent. Dans l'état de ſiccité, elle eſt groſſe comme une plume de Cygne, longue de deux pouces, noueuſe, très fibrée ; d'un rouge tanné en-dehors, blanchâtre en-dedans, d'une odeur de feuilles de figuier, & d'un goût âcre, légerement aromatique : on ne ſe ſert que de la partie tubéreuſe de la racine, qui paſſe pour un puiſſant ſudorifique & alexipharmaque, un fort antidote contre les poiſons qui coagulent le ſang. Bien des perſonnes la préferent, avec raiſon, au Bézoard contre la peſte ; mais mais peut-être à tort, à la Thériaque, comme contrepoiſon.

COPAL. *Voyez* RÉSINE COPAL.

COPALME. *Voyez* LIQUIDAMBAR.

COPALXOCOTI. Petit arbre de la Nouvelle Eſpagne très vanté, & qu'on croit être le *Savonier*. Voyez *ce mot.*

COQ, *Gallus.* Oiſeau domeſtique, qui, au milieu de ſon ſerrail de Poules, ſe fait remarquer par la beauté de ſa taille, par ſa démarche fiere & majeſtueuſe, par ſa crête d'un rouge vif & brillant, par la richeſſe & la variété des couleurs de ſon plumage, & par le contour agréable des plumes de ſa queue.

Le *Coq* & la *Poule*, étant des animaux domeſtiques, varient ſingulierement pour les couleurs : auſſi en voit-on de toutes les nuances.

Le Coq eſt un oiſeau vigilant, qui annonce, par ſon chant, les heures de la nuit & la pointe du jour : il eſt l'horloge vivante des gens de la campagne. On a remarqué que de tous les oiſeaux de jour, le Roſſignol & le Coq ſont les ſeuls qui chantent pendant la nuit.

Au reſte, M. du Verney a fait voir dans un Coq vivant, que la voix ne ſe forme pas vers le larynx, com-

me dans les autres animaux, mais au bas de la trachée-artere vers la bifurcation.

Le Coq est le plus lubrique des oiseaux. Il aime à prendre ses ébats en plein air : à peine ouvre-t-on le poulailler, qu'on le voit courir après les Poules, les poursuivre & les subjuguer : on dit que chaque jour, il coche ses poules jusqu'à cinquante fois. L'usage immodéré du plaisir épuise promptement le Coq ; aussi est-il au bout de peu d'années hors d'état d'engendrer. Le Coq regne parmi ses poules en Souverain : il aime singulierement ses Sujettes : il veille avec assiduité à leur conservation : a-t-il trouvé quelques grains, il les appelle ; il s'en prive pour elles.

Les Coqs sont fiers & courageux : ils se battent avec opiniâtreté. Ce spectacle singulier est du goût de plusieurs Nations : c'est la coutume en Angleterre de les nourrir avec soin pour les faire battre ensemble. On annonce ces combats de Coqs, qui se font au milieu d'un amphithéâtre où l'on s'assemble en foule. Il s'y fait souvent des gageures considérables, & l'on y dépose des sommes d'argent immenses, qui appartiennent à ceux dont les Coqs remportent la victoire. Il y a de ces Coqs qui aiment mieux mourir que de se laisser vaincre ou de se sauver par une fuite ignominieuse. Les Chinois, & quelques peuples des Philippines & des Indes orientales, sont aussi fort passionnés pour ces sortes de spectacles.

### *Œufs de Coq.*

On trouve quelquefois dans le nid des poules, un petit œuf gros comme un œuf de pigeon, qu'on appelle *Œuf de Coq*, parcequ'on croit vulgairement que le Coq l'a pondu ; & le peuple y ajoute d'autres idées superstitieuses. Un Fermier, ayant apporté plusieurs de ces prétendus Œufs de Coq à M. la Peyronie, ce Savant fit plusieurs observations sur cet objet, qu'il inséra dans un Mémoire, imprimé parmi ceux de l'Académie des Sciences pour l'année 1710. Nous allons en donner le précis.

Beaucoup de personnes, d'ailleurs raisonnables, croient avec le peuple, que les Coqs pondent des œufs ; & que

ces œufs étant couvés dans du fumier ou ailleurs, on en voit éclore des serpens aîlés, qu'on appelle *Basilics.* Les faits suivans démontrent la fausseté de cette tradition fabuleuse. M. de la Peyronie ouvrit ces prétendus œufs de Coq : il les trouva sans jaune ; mais au milieu, il apperçut un corps qui ressembloit assez bien à un petit serpent entortillé : il le développa sans peine, après en avoir raffermi la substance dans de l'esprit-de-vin. Il en ouvrit plusieurs ; mais la différence qui s'y trouvoit, c'est que le prétendu serpent n'étoit pas dans tous également bien représenté : il y en avoit dans lesquels on ne voyoit qu'une tache jaune. D'après l'examen de ces œufs sans jaune, M. de la Peyronie conçut l'idée d'examiner si le Coq, auquel on les attribuoit, n'étoit pas *hermaphrodyte.* Ses entrailles furent ouvertes, examinées : on lui trouva deux gros testicules bien conditionnés, caracteres du mâle, & nulle trompe ni ovaire ; ce qui prouvoit incontestablement qu'il étoit incapable de ponte par défaut d'organe. Le prétendu pondeur, ayant été égorgé, le Fermier trouva des œufs semblables aux premiers, & il découvrit enfin qu'ils étoient pondus par une poule. Ce fut dans les entrailles de cette poule, que M. la Peyronie découvrit la source de ce phénomene singulier, qui avoit tant induit en erreur. L'inspection lui apprit que l'organisation altérée de cet animal étoit telle, que les membranes très minces de l'œuf qui n'avoit que très peu de blanc, & point de coque, se crevoient dans le passage de l'*oviductus ;* le jaune s'échappoit, & la poule pondoit ces petits œufs sans jaunes. On voit des poules qui pondent quelquefois des œufs semblables à ceux dont on vient de parler, lorsque dans des efforts ou par quelqu'autre cause extérieure, le jaune d'œuf est crevé dans l'*oviductus ;* mais la cause n'étant pas constante, ces mêmes poules en font aussi de bien conditionnés. Des étranglemens ou des compressions à-peu-près semblables, qui anéantissent les petits des ovipares, en leur ôtant la matiere de leur nourriture, ne rendroient que monstrueux ceux des vivipares, qui ne portent pas cette matiere avec eux, & qui vont la puiser dans la matrice, pourvû que la compression ne détruisit aucune partie essentielle à la vie de l'animal. On ne

doit donc pas être ſurpris de ce que ceux-ci nous fourniſſent beaucoup plus de monſtres que les autres.

## *Des Coqs monſtres.*

On a cependant vû des *Coqs monſtrueux*, notamment un Coq à deux têtes ſur un ſeul corps, un autre à une ſeule tête ſur deux corps, & d'autres à trois ou quatre pattes. Il ſe trouve encore des coqs naturellement cornus, & d'autres qui le ſont par artifice, comme on en voit quelquefois dans les cabinets des Curieux. M. Duhamel, dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences, année 1746, nous apprend en quoi conſiſte cet artifice.

On coupe la crête du coq à un travers de doigt des os du crâne ; il ſe forme dans la duplicature de la crête un vuide dans lequel on place un jeune ergot de la groſſeur d'un grain de chenevi, qu'on coupe au pied d'un poulet. Au bout de quinze jours ou trois ſemaines, l'ergot y a contracté une union parfaite, ſi on a eu ſoin d'empêcher que le coq ne l'ait fait tomber par le mouvement de ſa tête ; & quatre à cinq mois après, il a acquis un demi pouce de longueur. M. Duhamel en a vu qui au bout de trois à quatre ans avoient plus de quatre pouces. Un Auteur dit avoir vu ſur la tête d'un Chapon une pareille corne qui avoit neuf pouces de longueur. On ne peut s'empêcher de convenir que cette partie détachée de la patte du poulet & placée ſur la tête du coq qui y conſerve ſa même organiſation, à l'exception qu'elle devient plus grande eſt une véritable greffe pratiquée ſur un animal. Il eſt curieux d'obſerver qu'il ſe forme une eſpece d'articulation & pluſieurs ligamens aſſez forts pour ſoutenir cette grande corne. Tous ces organes, comme le dit M. Duhamel, ne ſe trouvent point dans l'état naturel, ni ſous la crête des coqs, ni aux environs de leur ergot ; du moins, dit-il, je n'ai pu les appercevoir ; ainſi la nature ſait ſubvenir à ſes beſoins par de nouveaux organes. C'eſt un fait bien ſingulier, mais qui ſe trouvera probablement confirmé par beaucoup d'obſervations ſur les monſtres.

### *Des Chapons.*

Le Chapon eſt un poulet auquel on enleve les deux teſticules, pour qu'il ne s'épuiſe point par les plaiſirs, qu'il acquiere plus d'embonpoint, & que ſa chair en devienne plus délicate : cette opération fait perdre la voix au coq ; ce qui prouve d'une maniere bien évidente le rapport intime, quoique caché, qui ſe trouve entre ces organes. Le poulet qui n'a été châtré qu'à demi, a un reſte de voix grêle, qui n'a point la plénitude du ſon de celle du coq ; auſſi l'appelle-t-on *Cocâtre*, parcequ'il n'eſt réellement ni *coq*, ni *chapon*. On pratique auſſi la même opération ſur les poules : on les engraiſſe délicatement, & elles ſe nomment alors *Poulardes* ; c'eſt un des mets les plus exquis & les plus ſalutaires.

La méthode de châtrer les poulets eſt très ancienne, il en eſt parlé dans le Deutéronome ; on la pratiquoit à Rome, & il y avoit des poules qui peſoient quelquefois juſqu'à ſeize livres ; il fut défendu de châtrer les poules, & ce fût pour éluder cette loi, qu'on chappona les jeunes coqs. On chappone les poulets à trois mois, en Juin, tems où il ne fait ni trop chaud, ni trop froid. L'animal après cette opération eſt triſte & mélancolique pendant quelques jours, il ſemble ſentir l'importance de la perte qu'il a faite.

On tire un ſervice ſingulier des chapons ; on les dreſſe à conduire & à élever les pouſſins, quand on ne veut pas laiſſer perdre de tems aux poules. Pour cet effet, on choiſit un chapon vigoureux, on lui plume le ventre, on lui pique la partie plumée avec des orties, & on l'enivre avec du pain trempé dans du vin. Après avoir réitéré cette cérémonie deux ou trois jours de ſuite, on le met ſous une cage, avec deux ou trois poulets un peu grands ; ces poulets en lui paſſant ſous le ventre, adouciſſent la cuiſſon de ſes piquûres. Ce ſoulagement l'habitue à les recevoir ; bientôt il s'y attache, il les aime, il les conduit, & ſi on lui en donne un plus grand nombre, il les reçoit, les couvre de ſes aîles, les éleve & les garde plus long-tems que la mere n'auroit fait.

On eſtime davantage le chapon à l'âge de ſept à huit

mois, qu'en tout autre tems. Sa chair convient à toutes ſortes de tempéramens & à toutes ſortes d'âges.

Le poulet eſt un aliment très leger & très ſalutaire: on en fait une eau de poulet que l'on donne aux malades, auxquels on veut faire faire diete; cette boiſſon convient auſſi dans les douleurs d'entrailles & le *cholera-morbus*, pour tempérer la bile qui regorge dans l'eſtomac.

## *Des Poules.*

Les Poules ſont du nombre des animaux domeſtiques les plus précieux, à cauſe du tribut qu'elles nous donnent tous les jours.

Le port de la queue des poules eſt particulier à ce ſeul genre d'oiſeau, & il nous paroitroit très ſingulier ſi nous le voyons pour la premiere fois. Elles ſont les ſeules dont la queue eſt dans un plan vertical, & pliée en deux parties égales.

Les Poules nous préſentent une multitude de variétés: on en diſtingue entr'autres huit ou neuf eſpeces, qui ont des caracteres marqués différens. Savoir, 1°. Les *Poules de Caux*, de Bruges, de Mirebalais qui ſont haut montées. 2°. Les Poules à jambes courtes, appellées auſſi *Pieds courts.* 3°. Les *Poules naines.* 4°. Les *Poules friſées* appellées mal-à-propos *Porte-laines*, dont les plumes ſont réflechies vers la tête. 5°. Les *Poules négreſſes*, qui nous viennent de Guinée & du Sénégal; elles ont les os noirs, la crête & la peau noires, & la chair blanche. 6°. Les Poules ſans queue, & même ſans croupions, dites ailleurs des *culs nuds.* 7°. Les *Poules qui ont cinq doigts* à chaque pied, trois antérieurs & deux poſtérieurs. 8°. Les Poules dont la tête eſt ornée d'une *hupe*; elles ſont belles, haut montées, & on les nomme *Poules hupées.*

Les Poules de moyenne grandeur, & noires de plumage, ſont eſtimées les meilleures pondeuſes. Comme les poules font ordinairement des œufs en abondance pendant la plus grande partie de l'année, elles ne ſauroient ſuffire long-tems à tant de productions: auſſi communément deviennent elles ſtériles au bout de trois ou

quatre ans. Les premiers œufs que pondent les poules ſont petits, & en général les œufs des ſeconde, troiſieme & quatrieme années ſont plus gros que ceux de la premiere année. Il y a des poules qui ne donnent qu'un œuf en trois jours, d'autres pondent de deux jours l'un, d'autres tous les jours. M. de Réaumur en a eu une qui pondoit deux œufs dans le même jour. Les poules ceſſent de pondre plutôt les unes que les autres.

La fécondité des poules eſt admirable; mais cette richeſſe de production tarit vers la fin de l'automne & en hiver. Ce ſeroit de ces œufs qui viennent dans le printems & dans l'été, qu'il ſeroit avantageux de conſerver frais. M. de Réaumur a éprouvé que rien n'eſt plus facile. Il ne s'agit que d'enduire les œufs d'un vernis, ou d'une graiſſe ou huile quelconque. Cette graiſſe empêche la tranſpiration qui ſe fait toujours à travers les pores de la coquille; ces œufs ſont alors en état d'être gardés pendant pluſieurs mois, & même pendant une année, auſſi frais que s'ils venoient d'être pondus. C'eſt même un moyen qu'on a pratiqué avec ſuccès pour faire venir des œufs d'oiſeaux étrangers, qu'on a fait couver ici par des poules, après avoir enlevé le vernis qui empêchoit la tranſpiration.

Les poules ne laiſſent pas de pondre ſans le commerce avec les coqs; ces œufs ſe conſervent encore mieux, & plus ſurement que ceux qui ont été fécondés; mais ils ne valent rien pour donner à couver, parcequ'il n'y a point de germe, & qu'il n'en naîtroit rien.

L'organiſation de l'œuf nous préſente un ſpectacle des plus curieux, mais dous le décrirons au mot général Œuf. On y ſaiſira d'un même coup d'œil l'organiſation des œufs d'oiſeaux, d'inſectes & de poiſſon; & l'on y verra réunis les divers moyens qu'emploie la nature pour la reproduction.

*Maniere dont les Poulets s'y prennent pour ſortir de l'œuf.*

La couvée dure vingt-un jours. Le dégré de chaleur de l'incubation eſt de trente-deux dégrés & demi au thermometre de M. de Réaumur; c'eſt à l'aide, de cette douce tranſpiration que ſe développent avec lenteur tou-

tes les parties du poulet. La poule ne se sert de son bec que pour retourner les œufs & les faire changer de place, & quelquefois pour jetter hors du nid les fragmens de la coquille, dont le poulet s'est débarrassé Le poulet renfermé dans l'œuf, est seul chargé par la nature de tout l'ouvrage, qui doit être fait avant qu'il se puisse mettre en liberté: ouvrage qu'on estimeroit bien au dessus de ses forces, si des observations journalieres n'apprenoient celles qu'il a, & comment il sait les employer, quand son état actuel lui fait sentir le besoin qu'il a de naître & de jouir de la liberté.

D'excellens Observateurs ont suivi jour par jour le progrès de l'accroissement du poulet pendant toute la durée de l'incubation. C'est dans leurs ouvrages qu'il faut chercher le détail de la marche que la Nature suit dans ce travail; nous nous contenterons de dire, qu'entre les parties qui étoient allongées & étendues dans les premiers jours, les unes dans les derniers jours sont pliées dans leurs articulations, les autres courbées, & toutes plus rapprochées du corps. Les parties du poulet prenant chaque jour de l'accroissement, les jambes & le col deviennent si longs, que le poulet est forcé de les plier, pour leur faire trouver place dans la cavité où il est logé. Dans ces derniers jours, sa masse totale prend donc nécessairement la forme d'une boule, & sa tête est passée sous l'aîle; c'est ici qu'on a lieu d'admirer, ainsi que dans toutes les opérations de la Nature, que ce qui semble fait par nécessité, est ce qui pouvoit être fait de mieux par choix.

La tête du poulet, ainsi que celle de tous les animaux naissants, est d'une grosseur considérable, par rapport au volume du corps, c'est à l'aide de la masse de cette tête armée d'un petit bec pointu, que l'oiseau frappe à coups redoublés les parois de la coquille qu'il faut percer. Ces coups sont souvent assez forts pour se faire entendre, & si on sait épier les momens, on les lui voit donner: la tête n'en reste pas moins sous l'aîle.

L'effet des premiers coups de bec du poulet, est une petite félure qui est ordinairement entre le milieu de l'œuf & son gros bout, mais plus près de celui-ci, parceque la partie antérieure du poulet est tournée vers cette

partie. Quand la félure est sensible, on dit que l'œuf est *béché*. On voit les éclats sauter, sans que la membrane qui tapisse l'intérieur de l'œuf paroisse percée, ce qui avoit fait penser que les œufs étoient béchés par la poule. Mais on conçoit aisément que la membrane étant flexible & appuyée sur la coquille, peut résister aux coups qui font fendre & éclater une matiere plus roide.

Tous les poulets n'emploient pas un tems égal à finir cette grande opération; il y en a qui parviennent à se tirer de leur coquille dans l'heure même où ils ont commencé à la bécher; d'autres n'éclosent qu'au bout de deux ou trois heures; quelques-uns sont plus long-tems, suivant l'épaisseur de la coquille, & suivant la force du poulet. Il y en a qui trop impatiens de voir le jour, attaquent de trop bonne heure leur coquille à coup de bec, mais ils paient cher cette impatience, car ils languissent & meurent quelques jours après être nés. La raison en est, suivant l'observation de M. de Réamur, que les poulets avant de naître, doivent avoir dans leur corps une provision de nourriture qui puisse les dispenser d'en prendre d'autre pendant plus de vingt quatre heures après qu'ils sont éclos. Cette provision consiste dans une portion considérable du jaune qui n'a pas été consommée, & qui entre dans le corps par le nombril. Le poulet qui sort de sa coquille avant que le jaune soit entré dans son corps, périt donc nécessairement.

Quand le poulet est parvenu à ouvrir sa coquille, dans le premier instant où on le voit, on en augure mal, on juge ses forces épuisées par les efforts qu'il a faits, & on le croit bien près d'expirer; mais au bout d'un tems, quelquefois assez court, il paroît tout autre; toutes ses parties se fortifient, il entreprend de se traîner sur ses jambes; ses plumes qui ne sont qu'un duvet fin, & qui pendant qu'elles étoient mouillées, faisoient paroître le Poulet presque nud, commencent à se développer. Le duvet étoit tenu dans des tuyaux de membranes, qui se brisent en se desséchant; les barbes du duvet prennent leur ressort, elles s'épanouissent, & quand elles sont toutes séchées & redressées, le poulet est revêtu très joliment & très chaudement. Au bout de vingt-quatre heures on voit ce petit peuple emplumé courant, trottant,

accourant à la voix de leur mere, becquetant le grain, & présentant par leur gentillesse le plus agréable spectacle, tandis que d'un autre côté, la mere présente un tableau des plus frappans des soins & de la tendresse maternelle. Rien de plus singulier que le spectacle d'une poule à qui l'on a fait couver des œufs de canards. Aussitôt que ces nouveaux nés apperçoivent un ruisseau, ils s'y jettent à la nage, on voit la mere les suivre de l'œil le long du bord, leur donner des avis, leur reprocher leur témérité, demander à tout le monde du secours contre ses inquiétudes.

### *De la maniere de faire éclore des Poulets.*

Les Egyptiens, à qui les autres peuples ont dû les premieres connoissances de la plupart des Arts, s'en sont conservé un, qui n'est encore mis en pratique que chez eux, celui de faire éclore des poulets sans le moyen des poules. Ils savent construire de longs & spacieux fours d'une forme particuliere, dans lesquels ils mettent une grande quantité d'œufs : par le moyen d'un feu doux & bien ménagé, ils leur procurent une chaleur égale à celle que les poules donnent aux œufs qu'elles couvent, & au bout d'un certain nombre de jours, on voit éclore un si grand nombre de poulets, qu'on peut les mesurer & les vendre au boisseau.

C'est cette science, précieuse pour la multiplication d'oiseaux domestiques d'une utilité si immense, que M de Réaumur a cherché à enlever aux Egyptiens. Il n'est sorte d'expériences qu'il n'ait tentées, & il est enfin parvenu à en faire un Art, dont il nous a donné la description dans son ouvrage intitulé : *Art de faire éclore & d'élever en toutes saisons des oiseaux domestiques de toute espece, soit par le moyen de la chaleur des couches de fumier, soit par le moyen de celle du feu ordinaire*, ouvrage excellent où brillent également la sagacité, l'exacte vérité, & le zele pour le bien public. L'intérêt que tout le monde peut prendre naturellement pour un art si utile, nous engage à en donner une légere esquisse.

Cette matiere vraiment importante, offre deux ob-

jets, celui de faire éclore des poulets, & celui de les élever. Les Egyptiens ont été dispensés par la chaleur de la contrée qu'ils habitent, de faire des recherches par rapport à ce second objet ; mais dans nos climats, c'est celui qui présente les plus grandes difficultés.

M. de Réaumur donne dans son ouvrage la construction de fours au moyen desquels on peut faire éclore des poulets comme en Egypte, & les élever. Il y indique aussi l'avantage qu'on peut retirer des fours & des fourneaux qui sont toute l'année en feu, pour y entretenir, dans des étuves qui contiendroient un grand nombre d'œufs, une chaleur propre à les couver : tels sont les fours de verrerie, les fourneaux où l'on fond les mines ; ceux des Patissiers, & sur-tout ceux des Boulangers. On pourroit même, dit-il, avoir de ces étuves dans toutes les campagnes où il y a des fours banaux qu'on chauffe tous les jours.

M. de Réaumur convient qu'il n'avoit pas assez pensé au parti qu'on peut tirer de la chaleur de ces fours ou fourneaux, lorsqu'il imagina de faire servir des couches de fumier à cet usage. Mais, au reste, ces couches peuvent devenir nécessaires dans les campagnes, où l'on peut manquer de ces secours. Ces moyens sont trop ingénieux pour que nous n'en donnions pas une légere idée.

Un tonneau défoncé par un bout, est presqu'un four tout fait, qu'il ne s'agit que de mettre en place. On établit une couche de fumier sous un angard, dans un lieu où il puisse régner un peu d'air. On place au milieu de cette couche, le tonneau défoncé qu'on enduit en dedans de plâtre, afin d'empêcher les vapeurs du fumier, qui seroient mortelles pour les poulets, de pénétrer dans l'intérieur du tonneau : on recouvre ce tonneau avec un couvercle percé d'un grand nombre de trous fermés avec des bouchons : ces trous multiplient les moyens de régler la chaleur à volonté, en donnant autant, & aussi peu d'air qu'on le désire. On suspend dans ce tonneau des paniers les uns au-dessus des autres, & on les remplit d'œufs : on leur procure, autant qu'il est possible, une chaleur de trente-deux dégrés au thermometre de M de Réaumur ; c'est-là la vraie chaleur de la poule qui couve ; trente-quatre dégrés sont

une chaleur forte, mais qui n'eſt point mortelle aux poulets; au lieu que celle de trente-ſix dégrés eſt abſolument trop forte. Lorſque les œufs ont eu à-peu-près une chaleur de trente-deux dégrés pendant toute la durée de la couvée, il eſt aſſez ordinaire d'en voir ſortir les poulets le vingtieme jour, c'eſt-à-dire un jour plutôt qu'ils ne ſortent dans ce pays des œufs couvés par une poule; la raiſon en vient de ce que ces œufs ne ſont pas expoſés au réfroidiſſement, comme le ſont de tems en tems ceux de la poule. Entre les œufs d'une même couvée, les uns écloſent plutôt, les autres plus tard, à raiſon de l'épaiſſeur plus ou moins grande de la coque, qui fait varier la tranſpiration.

Comme il tranſpire toujours du fumier de la couche une eſpece d'humidité, qui s'introduit par les trous qu'on eſt obligé d'ouvrir pour entretenir une chaleur égale; & que cette humidité, quoiqu'elle ne nous paroiſſe pas ſenſible, devient mortelle aux poulets, M. de Réaumur a éprouvé que le moyen certain de l'éviter eſt de coucher le tonneau, ou de lui ſubſtituer de longues caiſſes, qu'on diſpoſe de maniere qu'il y ait une eſpece de mur qui ſépare le corps de la caiſſe de l'ouverture: on entoure donc les caiſſes de fumier par derriere; & de cette maniere, l'humidité ne peut nullement ſe communiquer, & les poulets écloſent à merveille. Il paroîtroit par l'examen qu'on en a fait, qu'à égale quantité d'œufs il naît un plus grand nombre de poulets des œufs couvés dans les fours à fumier ou dans ceux qui ſont échauffés à l'aide du feu, que des œufs couvés par les poules, qui elles-mêmes en briſent quelquefois pluſieurs, ou abandonnent leurs œufs avant qu'ils ſoient éclos. On peut eſtimer qu'il vient, des œufs couvés dans les fours, à-peu-près les deux tiers de poulets.

Lorſque les petits poulets ſont éclos, il faut les mettre en état de jouir de la liberté néceſſaire, pour exercer leurs jambes & fortifier leur corps. Pour cet effet, on les met dans une boîte longue de cinq ou ſix pieds & recouverte d'une claie d'oſier. On peut donner à cette boîte le nom de *Pouſſiniere :* on la place au milieu d'une couche de fumier, qui lui communique une douce chaleur. On met dans cette *Pouſſiniere* de petits vaſes

qui contiennent la nourriture propre aux poulets. Quand on veut opérer des effets pareils à ceux que la Nature nous fait voir, il faut la copier dans ses procédés ; ainsi il faut donner aux poulets quelque chose d'équivalent à cette douce pression du ventre de la mere contre le dos des petits qu'elle couve ; pression qui leur est très nécessaire, puisque leur dos a plus besoin d'être échauffé, que toutes les autres parties du corps. On établit donc dans la Poussiniere une mere, ou une couveuse inanimée qui leur tient lieu d'une poule vivante. Qu'on se représente un pupitre, tel que ceux qu'on met sur une table à écrire, dont toutes les parois de la cavité intérieure sont revêtues d'une bonne fourrure d'agneau, on jugera qu'elle peut être, pour les poulets, l'équivalent d'une mere, & même valoir mieux pour eux. C'est un logement qui leur donne une libre entrée ; mais le toit étant peu élevé & incliné, ils ne sauroient avancer dans l'intérieur, sans que leur dos touche les poils de la peau, dont la surface intérieure de ce toit est recouverte : à mesure qu'ils s'enfoncent plus avant, leur dos presse davantage la fourrure, & ils la pressent plus ou moins à leur gré. C'est sous cette mere artificielle, que les poulets vont se réchauffer suivant leur besoin. Lorsque les poulets sont plus forts & plus gros que des merles, on les fait passer dans une grande cage, où ils peuvent se percher & faire usage de leurs aîles. Il est avantageux d'y pratiquer une mere artificielle, pour mettre les poulets à l'abri des vents froids & de la pluie. Lorsqu'après ces soins & avec le tems, les poulets sont devenus assez forts, on les laisse courir dans la basse-cour.

Ce que nous avons dit de la maniere d'élever des poulets, s'étend à tous les oiseaux qu'on aura fait éclore dans les fours, pourvû qu'ils soient du nombre de ceux qui, après être nés, se nourrissent d'eux-mêmes dès qu'ils ont à leur disposition des alimens convenables, & qui n'exigent point que leur pere & mere leur donne la becquée ; tels sont les *Dindonneaux*, les *Faisandeaux*, les *Perdreaux*, les *Cailleteaux*, & tant d'oiseaux de différentes especes, qui appartiennent à la classe des poules. Les oiseaux de la classe des *Canards* & des *Oies*

naissent aussi bien instruits ; mais ils ne sont pas contens s'ils ne trouvent de l'eau où ils puissent s'aller jetter de tems-en-tems, y manger & y barboter ; c'est pourquoi, il faut pratiquer dans les Poussinieres, préparées pour ces especes d'oiseaux, une terrine pleine d'eau, qui servira de petit bassin, dans lequel les *Cannetons* & les *Oisons* ne manqueront pas de s'aller baigner. L'observation d'un fait où se reconnoît la sagesse de la Nature, se présente ici tout naturellement. On a remarqué que les oiseaux, dont les petits sont en état de prendre eux-mêmes leur nourriture au sortir de la coquille, ont un très grand nombre de petits ; au lieu que ceux qui sont obligés de leur porter la becquée, en ont un plus petit nombre ; ces oiseaux n'auroient pu suffire à ce travail. La Mésange, qui a jusqu'à douze à quinze petits, n'est pas une exception à cette regle ; car elle nourrit ses petits avec des vers, dont un seul peut servir à en rassasier plusieurs.

Outre le grand profit que l'on peut tirer de cette méthode ingénieuse, pour multiplier beaucoup les poulets, on a l'avantage de mettre les poules dans le cas de ne pas perdre à couver le tems qu'elles emploiroient à pondre.

### *Coq de Bois* ou *de Bruyere.*

Quelques Naturalistes ne mettent point de différence entre ces deux oiseaux, & les regardent comme le même.

Le Coq de Bruyere, *Gallus silvestris*, est à-peu-près de la taille du *Coq d'Inde*. Cet oiseau paroît noir de loin ; mais lorsqu'on le regarde de plus près, on voit que ses plumes sont entre-mêlées de toutes sortes de couleurs. Au-dessus des yeux & autour des oreilles, on remarque de petites plumes rouges ; les deux aîles, aussi-bien que la queue, sont traversées d'une bande blanche, qui représente un beau cercle blanc quand l'oiseau étale sa queue, comme font le Paon & le Coq d'Inde.

Le Coq de Bruyere se plaît beaucoup dans les bois écartés, dont le terrein est marécageux & couvert de beaucoup de mousse. Il se nourrit de fruits & d'œufs de fourmis ;

fourmis : parmi les arbres, il s'attache principalement aux Chênes & aux Pins, dont les pommes lui servent de nourriture ; cependant il fait choix entre les Pins, & il dépouille quelquefois un arbre de toutes ses pommes, pendant qu'il ne touche pas à celles d'un autre. Ce Coq de Bruyere n'est rien moins qu'un oiseau de proie : c'est l'animal le plus paisible ; il n'offense pas le moindre insecte, & ne fait aucun dommage, ni aux champs, ni aux prés.

Les amours de cet oiseau présentent un spectacle assez curieux & assez singulier. Il commence à entrer en chaleur vers les premiers jours de Février : cette chaleur se manifeste dans toute sa force vers la fin de Mars, & elle continue jusqu'à ce que les feuilles poussent aux arbres.

Pendant toute cette saison, on voit ces oiseaux passionnés se promener sur un pin ou quelqu'autre arbre, dès la pointe du jour & à l'approche du soleil couchant, ayant la queue étalée en rond, le cou tendu, la tête enflée, & se mettant en toutes sortes de postures extraordinaires. Leur cri amoureux est une sorte explosion, qui devient ensuite un son semblable à celui d'une faulx qu'on éguise, & finit par une explosion semblable à la premiere. Ce cri cesse & recommence alternativement Tous les sens de cet oiseau sont tellement émus dans ces instans de passion, qu'il ne prend garde à rien ; les foudres du Chasseur tonneroient autour de lui, sans qu'il s'en apperçût ; au lieu que dans tout autre tems il a l'ouie si subtile, que le moindre bruit l'effarouche. C'est pourquoi, on choisit, pour le tirer, le tems où il crie. Lorsqu'il a fini ce singulier ramage, un Chasseur habile se garde bien de faire aucun bruit, parcequ'alors il entend très clair & fait attention à tout.

Chaque Coq de Bruyere, pendant sa chaleur, se tient dans un certain canton, d'où il ne sort point ; & souvent dans les forêts, ils se trouvent si près les uns des autres, que d'un même endroit on en entend plusieurs à la fois. Le Coq est d'abord seul ; mais aussi tôt que les poules l'entendent, elles lui répondent, s'approchent & l'attendent sous l'arbre. Chaque Coq a plusieurs pou-

les, comme le Coq domeſtique ; il deſcend de l'arbre, les coche & féconde leurs œufs.

La Poule de Bruyere eſt plus petite que le Coq, & reſſemble, par ſon plumage, à la Perdrix. Elle pond juſqu'à huit ou neuf œufs blancs, marquetés de jaune : elle les dépoſe au milieu de la mouſſe dans un lieu ſec. Lorſqu'elle eſt obligée d'aller chercher ſa nourriture, elle les couvre de mouſſe, & les cache de maniere qu'on a bien de la peine à les découvrir. Dès que les petits ſont éclos, la mere les promene dans les bois, où ils ſe nourriſſent d'œufs de fourmis, juſqu'à ce que devenus forts, ils s'accoutument à manger des pommes de pin. Quoique ces poules ſoient très fécondes, ces oiſeaux ne ſont pas très nombreux, parceque les oiſeaux de proie, les Renards & autres animaux en détruiſent beaucoup.

On voit quantité de ces oiſeaux dans le Nord de l'Angleterre & de l'Ecoſſe : on prétend qu'ordinairement les mâles ſe tiennent enſemble & les femelles à part.

## *Coq d'Inde.*

Le *Coq d'Inde* eſt un gros oiſeau, qui nous a été apporté des Indes occidentales. On l'a multiplié dans ce pays-ci, au point qu'il eſt devenu très commun. On conduit ces oiſeaux comme des troupeaux dans les champs pour les faire paître.

La tête & le cou du Coq d'Inde ſont recouverts d'une peau, qui, ordinairement eſt lâche & flaſque, & peu colorée, mais qui ſe gonfle, s'étend & devient d'un pourpre vif, lorſque l'oiſeau eſt animé de quelque paſſion ; le ſommet de ſa tête paroît alors de trois couleurs, qui ſont le blanc, le bleu & le pourpre. On le voit auſſi marcher avec la fierté du Paon, & étaler pompeuſement ſa queue en roue.

Cet oiſeau a un appendice charnu & rouge, qui lui tombe de deſſus le bec & deſcend d'un pouce plus bas ; lorſqu'il mange, cet appendice ſe raccourcit beaucoup. Le Coq d'Inde n'a pas d'éperons aux jambes. Quand les mâles ſont un peu âgés, on les diſtingue des femelles, par un petit bouquet de crin qui ſe trouve ſous la gorge.

Les femelles, que l'on nomme *Poules d'Inde*, ont, dans le même endroit, un petit morceau de chair sans crin.

Les Coqs d'Inde varient pour la couleur : il y en a dont les plumes sont noires, avec un peu de blanc à l'extrémité ; d'autres sont grisâtres ; d'autres d'un gris un peu rougeâtre. On dit que ces oiseaux ont une antipathie singuliere pour la couleur rouge, dont la vûe les fait presqu'entrer en fureur.

Les Poules d'Inde font deux pontes tous les ans ; l'une en Février, & l'autre au mois d'Août : chaque ponte est de quinze œufs ; une poule en peut couver à la fois vingt à vingt-cinq. Ces œufs sont blancs, parsemés de petites marques rougeâtres mêlées de jaune. Quoique cet oiseau se soit très bien habitué à notre climat, les petits sont délicats à élever dans leur premiere jeunesse ; mais lorsque ce tems critique est passé, ils deviennent fort vigoureux, supportent très bien le froid, & même c'est dans le tems des gelées que les Dindons engraissent le plus : ils supportent à merveille en plein air, le froid & les frimats.

Une Fermiere intelligente nous a dit avoir observé que l'espece des Dindons grisâtres est la plus robuste : elle a employé avec succès la méthode de les plonger dans l'eau à l'instant de leur naissance ; leur tempérament en est devenu plus fort, plus robuste ; & elle les a toujours élevés avec la plus grande facilité. Dans les premiers jours, on nourrit les Dindonneaux avec du pain & du vin, & ensuite avec une pâte de farine & d'orties hachées ; lorsqu'ils ont un mois, on peut les mener paître aux champs Il faut avoir soin de les mener boire, sur-tout dans le tems des grandes chaleurs.

Il y a des Provinces où on chaponne les Coqs d'Inde, & où on les engraisse, en leur faisant avaler de la pâtée faite d'orties, de son & d'œufs.

On voit à la Louisianne beaucoup de Coqs d'Inde ou Dindons sauvages : ils ont la forme des nôtres ; mais leur plumage est d'un gris de maure, bordé d'un filet doré ; ce qui les rend plus beaux. Lorsque les Naturels du pays veulent aller à la chasse de ces oiseaux, ils vont aux endroits où il y a le plus d'orties : ils font chasser leurs

chiens, les Dindons s'échappent d'abord en courant fort vîte; mais lorſqu'ils ſont prêts d'être atteints par les chiens, ils vont ſe percher ſur des branches d'arbres; alors les Chaſſeurs peuvent tourner tout autour, & les tuer l'un après l'autre, ſans qu'aucun s'envole. Les Naturels du pays treſſent les petites plumes de ces oiſeaux, pour ſe faire des mantes pour l'hiver : ils ſe ſervent de la queue pour faire des éventails & des paraſols.

COQ DE CURASSAU OU COQ INDIEN, *Gallus Indicus*. Cet oiſeau eſt fort différent du *Coq d'Inde*, quoique ces noms paroiſſent ſynonymes. On auroit mieux fait de l'appeller *Coq de Perſe*, du nom du lieu où il ſe trouve : on en voit auſſi en Afrique. Cet oiſeau n'eſt que de la grandeur d'un médiocre Poulet d'Inde : ſon plumage eſt noir, mêlé de quelqu'autre teinte de couleur. On le diſtingue aiſément du Coq d'Inde par ſa tête ſurmontée d'un panache, qui s'étend depuis le bec juſqu'au commencement du derriere du col; ce panache eſt compoſé de plumes noires, longues de deux pouces & plus.

Les Anglois ont une eſpece de Coq, qu'ils nomment le *Coq de Wendhover*, & qu'ils dreſſent à la chaſſe comme un oiſeau de proie.

Comme les Anglois ont beaucoup de goût pour le combat des Coqs, c'eſt ſans doute chez eux que l'on doit voir les plus belles eſpeces, & que même cet oiſeau peut ſe perfectionner par le mélange des races. Auſſi les Négocians Anglois font-ils venir de Hambourg des Coqs, ſurnommés du lieu *Coqs de Hambourg*. Ces Coqs ont un air majeſtueux, un riche plumage; les cuiſſes & le bas de leur ventre ſont d'un noir velouté; ce qui leur a fait donner auſſi le nom de *Culotte de velours*.

COQ DE BANTAM. C'eſt une eſpece de petit Coq, tout-à-fait hardi & courageux, & qui ne craint point l'ennemi le plus redoutable : il combat même contre des chiens & des chats. Ses plumes ſont d'une belle couleur orangée : la poitrine, le ventre & les cuiſſes ſont noires : le long des cuiſſes, on remarque des plumes longues & roides, qui paſſent les genoux de deux pouces, & qu'on appelle *Bottes*. Ces oiſeaux ſont originaires de Bantam dans les Indes.

COQ DE MARAIS. *Voyez* FRANCOLIN.

COQ DES JARDINS, *Costus Hortorum.* Cette plante, connue aussi sous le nom d'*Herbe du Coq*, est cultivée dans les jardins. Les uns la regardent comme une *Tanaisie;* d'autres la nomment *Menthe-Coq*, parceque ses racines fibreuses ressemblent à celles de la Menthe. Ses tiges sont cannelées, velues, rameuses, pâles, & hautes de deux pieds; ses feuilles oblongues, dentelées en leurs bords. Ses fleurs sont jaunâtres : elles naissent comme celles de la Tanaisie en bouquets, au sommet des branches; il leur succede des semences menues & sans aigrettes. Cette plante a une odeur forte & aromatique : elle est alexipharmaque, vermifuge, & propre à exciter les mois aux femmes. On en mettoit autrefois dans les sauces pour en relever le goût.

COQUE. Les Naturalistes expriment, par ce mot, toute enveloppe ou nid de différente texture & figure, formé par les insectes pour différens usages. On entend aussi par *Coque*, une pelotte de fil & de glu, sous laquelle les vers à soie & certaines chenilles se renferment lorsqu'elles deviennent *Nymphes* ou *Chrysalides.* Voyez *au mot* NYMPHE.

COQUELICOQ. *Voyez à l'article* PAVOT.

COQUELOURDE, *Pulsatilla.* Cette plante, qu'on appelle *Pulsatille* & *Passe-Fleur*, ou *Herbe du vent*, est naturellement champêtre, & croît aux lieux pierreux, incultes, secs & montagneux : on en trouve aux environs de Paris sur le Mont-Valérien; mais comme sa fleur est belle, on la cultive aussi dans les jardins. Sa racine est longue, grosse comme le petit doigt, noire, d'un goût âcre & amer, simple, ou divisée en plusieurs têtes, chevelue au collet. Elle pousse des feuilles attachées à des côtes longues, fort velues. Les feuilles ressemblent, par leur découpure & leurs poils, à celles du panais sauvage. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute d'environ neuf à dix pouces, ronde, creuse & velue : son sommet soutient une seule fleur à six grandes feuilles oblongues, pointues, disposées en rose, velues en dehors, glabres en dedans. Cette fleur paroît communément à la fin de Mars; les Anglois l'ont nommée, par cette raison, *Fleur de Pâques.* Sa couleur varie suivant le lieu où elle croît : elle est un peu colorée de pourpre

clair lorſqu'elle vient à l'ombre ; mais quand la plante vient à l'expoſition du ſoleil, la fleur eſt d'une belle couleur violette. Le piſtile de la fleur ſe change en un fruit formé en maniere de tête arrondie, chevelue, compoſée de pluſieurs ſemences, qui finiſſent par une queue barbue comme une plume.

La Coquelourde eſt inciſive & vulnéraire, propre contre les maladies ſoporeuſes : ſes feuilles fraîches ou deſſéchées & miſes dans le nez, ſont ſternutatoires. Les Maréchaux s'en ſervent pour déterger & incarner les vieux ulceres. Le peuple en applique les feuilles pilées aux poignets ou à la plante des pieds, où elles excitent des veſſies ; ce qui guérit ſouvent les fievres.

COQUERELLE. *Voyez* ALKEKENGE.

COQUES DU LEVANT, *Cocci Orientales*. Ce ſont de petits fruits ou des baies, groſſes comme de gros pois, ſphériques, d'un brun noirâtre, qu'on nous envoie ſéches des Indes Orientales : elles contiennent chacune une ſemence jaunâtre plus ou moins friable, mais très ſuſceptible de l'attaque du ver ; ce qui fait qu'en vieilliſſant, elles ſont preſque toujours vermoulues, & qu'elles deviennent de plus en plus vuides & fort légeres. Dans le commerce, on les trouve toujours avec une petite queue ; mais on ignore préciſément à quelle eſpece de plante ce fruit appartient. Quelques-uns, ſelon Lémeri, prétendent que c'eſt à une eſpece de Clématite ; les autres à un Thitymale ou à un Solanum d'Egypte ; peut-être appartient-il à cet arbre ſingulier dont nous avons parlé, ſous le nom d'*Arbre à ennivrer les poiſſons*. Quoi qu'il en ſoit, on s'en ſert comme du ſtaphis aigre pour faire mourir les poux : l'expérience a auſſi appris que les Coques du Levant étoient propres pour ennivrer & endormir tellement les poiſſons qui en avoient mangé, qu'ils paroiſſent comme morts & faciles à prendre. Moyen ſur, s'il en eſt un, de ſe procurer une pêche abondante, heureuſe & facile. Mais comme on a reconnu que la chair du poiſſon, pêché par cette méthode, étoit dangereuſe, on décerna, dans le ſiecle dernier, des peines pécuniaires & même afflictives, en cas de récidive, contre ceux qui uſeroient à l'avenir de cette méthode.

COQUILLAGE. Animal testacé, dont le corps est mol, sans articulation sensible, & recouvert, en tout ou en partie, d'une enveloppe de substance dure, de nature crétacée, que l'on nomme *Coquille;* substance soluble, avec effervescence, dans les acides, & à laquelle l'animal est attaché par un ou par plusieurs muscles. C'est elle qui le garantit du choc des corps étrangers, & il s'y retire au moindre danger. L'animal n'est attaché, dans l'intérieur de sa coquille, que par deux muscles, ou au plus quatre; en quoi il differe des crustacés & des insectes, qui en ont une grande quantité répandue sur toute la surface interne.

Si quelque chose peut nous donner lieu d'admirer comment la Nature parvient à ses fins par des moyens différens, c'est de voir que dans les animaux ordinaires, tels que les oiseaux, les quadrupedes, les poissons, les reptiles, &c. les os sont recouverts de muscles & de chairs, auxquels ils servent de point d'appui; ici la coquille, qu'on peut regarder comme l'os de l'animal, puisqu'elle en fait les fonctions en servant de base & d'appui, enveloppe au contraire les muscles & la chair.

Tous les coquillages ont une ressemblance générale; la figure & le nombre des parties, qui composent l'animal & la coquille, mettent entr'eux de grandes différences. Les parties de l'animal, qui sont extérieures, que la vûe & le toucher font appercevoir & reconnoître facilement, sont au nombre de vingt: elles ne se trouvent cependant pas toutes réunies dans toutes ces sortes d'animaux. Les parties de la coquille & qui ne sont pas toutes essentielles à chaque coquillage, sont au nombre de dix. Nous rapprocherons tous ces détails sous un même point de vûe.

*Distinction des Coquilles.*

M. Adanson, qui s'est autant & peut-être plus attaché à donner la description des animaux logés dans les coquilles, que celle de leurs robes ou des coquilles elles-mêmes, distingue quatre sortes de coquilles; 1°. celles d'une seule piece, qui sont les *Univalves*; 2°. celles qui sont composées de deux pieces inégales en grandeur, & souvent de nature différente, dont l'une est plate & sert

d'opercule ; ce sont les *Coquilles operculées* : 3°. celles dont les deux pieces, que l'on nomme *Battans*, sont à-peu-près égales ; elles sont nommées *Coquilles Bivalves* : 4°. celles qui sont formées par l'assemblage de plusieurs pieces ordinairement inégales, qui sont les *Coquilles multivalves*.

M. d'Argenville, qui fonde son systême des Coquilles sur des observations comparées & rectifiées d'après ce qu'en ont dit Aristote, Pline, Dioscoride, Aldrovande, Gesner, Jonston, Rondelet, Belon, Lister, Rumphius, Bonanni, Langius, &c. s'est attaché à considérer le Coquillage par l'extérieur, & l'enveloppe, ce qui ne comprend que la robe de l'animal ou coquille. En conséquence, il a divisé les coquilles en celles de mer, celles d'eau douce & celles de terre. Voici le systême de ce Naturaliste : trois classes contiennent les diverses Coquilles ; il les divise 1°. en *Univalves* ; 2°. en *Bivalves* ; 3°. en *Multivalves*.

La premiere classe comprend quinze familles ou genres ; savoir, les *Lepas*, l'*Oreille de mer*, les *Vermisseaux* ou *Coquilles à tuyaux*, les *Nautilles*, les *Limaçons à bouches rondes* ; ceux qui l'ont *demi-ronde*, & ceux qui l'ont *applatie* ; les *Buccins* ou *Trompes*, les *Vis*, les *Cornets* ou *Volutes*, les *Cylindres* ou *Rhombes*, les *Murex* ou *Rochers*, les *Pourpres*, les *Tonnes* & les *Porcelaines*.

La deuxieme classe fournit six genres ou familles ; savoir, les *Huitres*, les *Cames*, les *Moules*, les *Cœurs* ou *Boucardites*, les *Peignes* ou *Petoncles*, & les *Solen* ou *Couteliers*.

La troisieme classe, dont il a aussi formé six familles, renferme les *Oursins*, les *Glands*, les *Pousse-pieds*, les *Conques anatiferes*, les *Pholades* & l'*Oscabrion*.

Pour ce qui regarde les Coquillages fluviatiles, M. d'Argenville les divise en deux classes, en *Univalves* & en *Bivalves*. Il distingue les Coquillages terrestres en *vivans* & en *morts* ; les *vivans* sont toujours univalves ; ceux qui sont *morts* sont nommés fossiles, & comprennent les trois classes. Par cette division, qui plaît à beaucoup d'Amateurs, on voit que la mer, les eaux douces & la terre, nourrissent des Coquillages différens,

dont les organes sont appropriés à la nature de chacun de ces élémens. A l'égard des Coquilles de mer, que l'on trouve aussi dans les montagnes, & que l'on nomme *Fossiles*, rien ne prouve mieux le changement qui est arrivé à notre globe.

Comme la Coquille est ce qui frappe d'abord la vûe, examinons-la, d'après M. Adanson, pour en connoître les parties.

### *Définition des parties externes & internes des Coquillages.*

On nomme *Spires* les tours & circonvolutions que fait une Coquille en se repliant sur elle-même : on compte les Spires, en partant de l'ouverture de la Coquille, & en remontant vers le sommet. Les Spires, dans le plus grand nombre des Coquilles, vont de droite à gauche, en se supposant dans la Coquille à la place de l'animal ; les Coquilles, dans lesquelles les Spires tournent de gauche à droite, sont rares, & se nomment *Uniques*.

Le nombre des Spires & leur figure varient dans la même espece, par l'âge & par le sexe ; par l'âge, car l'accroîssement de la coquille se fait par l'ouverture, qui s'étend de jour en jour, d'où suit nécessairement que le coquillage a d'autant plus de Spires, qu'il est plus âgé ; par le sexe, car, suivant la curieuse observation de M. Adanson, on trouve des Coquillages de même espece, telles que ceux de la pourpre & du buccin, dont les spires sont plus nombreuses, plus allongées & plus renflées ; caractere du mâle : la coquille de la femelle est plus petite.

Le sommet est la partie qui fait ordinairement la pointe, & toujours le fond même de la coquille : cette partie varie un peu dans quelques-unes, telles que le *Lépas*, dans lequel il y a à la place un creux comme un ombilic ; le bouton est la pointe du sommet. La partie par où sort l'animal, est appellée ordinairement *Bouche ;* mais M. Adanson l'a désignée par celui d'*Ouverture*, afin de ne point confondre l'ouverture de la coquille avec la bouche de l'animal. La figure de l'ouver-

ture varie dans diverſes eſpeces de Coquillages. L'*Opercule* eſt une petite piece cartilagineuſe ou pierreuſe, de figure variable, qui eſt attachée au corps de l'animal. Dans quelques eſpeces, elle ferme exactement l'ouverture : l'animal l'ouvre lorſqu'il veut ſortir de la coquille, & la referme au moindre danger ; mais il y a des coquilles, telles que les *Rouleaux* & quelques eſpeces de *Pourpres*, dont l'opercule, beaucoup plus petite que l'ouverture, ne paroît pas propre à garantir l'animal contre l'attaque des corps étrangers. L'opercule, dans les eſpeces de limaçons operculés, eſt toujours ſillonnée de pluſieurs lignes concentriques & paralleles à ſes bords, elle eſt ou d'une nature crétacée, diſſoluble dans les acides, ou d'une ſubſtance cartilagineuſe, inaltérable aux acides ; miſe ſur le feu, elle répand ordinairement une odeur forte, inſurportable, mais quelquefois gracieuſe. Ces opercules ſont remarquables par leurs ſillons concentriques, & different eſſentiellement des opercules des limaçons terreſtres ; car ces premieres naiſſent avec l'animal, auquel elles ſont adhérentes, au lieu que celles des limaçons terreſtres n'adherent point à l'animal, mais ſont fermées tous les ans, une ou pluſieurs fois, par une bave viſqueuſe, ſortie du corps du limaçon. Cette bave ſe durcit, devient blanche, & le garantit de la grande ſécheresse, occaſionnée, ſoit par la grande chaleur, ſoit par le grand froid : on n'y obſerve point de rayons concentriques ; elle eſt diſſoluble dans les acides.

On nomme *Battans* les deux pieces des Coquillages bivalves, parcequ'elles ſont ordinairement toutes deux d'une forme aſſez ſemblable, comme le ſont les deux battans d'une porte. L'endroit ou les muſcles du corps de l'animal étoient attachés, ſe fait toujours reconnoître dans la ſurface interne de ces battans, où l'on voit une, deux ou pluſieurs taches enfoncées. La *charniere* ſe trouve placée proche des ſommets, accompagnée de dents qui contiennent les battans toujours dans la même place, ainſi qu'on l'obſerve dans la Nérite Le *ligament* eſt un corps ſpongieux, ou une eſpece de muſcle placé à la charniere, & dont l'uſage eſt de fermer ou d'ouvrir la coquille : il eſt en-dedans dans les coquilles qui ne ſont point dentées comme l'huitre ; mais il ſe trouve placé

en dehors dans celles qui le ſont : les Naturaliſtes nomment ce ligament *Ginglime.*

Les Coquilles ſont enveloppées extérieurement d'une membrane plus ou moins fine, ſuivant les eſpeces de Coquillage ; on peut la nommer le *Périoſte* : elle en fait réellement l'office, puiſqu'elle contribue à l'accroiſſement de la Coquille & à ſa conſervation. M. Adanſon ne diſtringue la nacre comme partie de la Coquille, que pour faire connoître par ce titre quelles ſont celles qui en portent, celles qui n'en portent pas, & enfin celles dont la ſubſtance tient le milieu entre la nacre & la nature ordinaire des Coquilles. Après cette légere deſcription des parties de la coquille, paſſons à celle de l'animal.

Suivant les excellentes obſervations de M. Adanſon, » entre les animaux renfermés dans les coquilles, les » uns ont une tête, une bouche, des mâchoires, des » dents, des cornes, des yeux, un cou, un manteau, » un pied, des trachées, des ouies, un anus & un » corps ; d'autres ont toutes ces parties, excepté les yeux, » les cornes & le manteau ; d'autres enfin n'ont que le » manteau, les trachées, les ouies, la bouche, l'anus » & quelquefois le pied. De-là deux diviſions généra- » les des Coquillages en limaçons & en conques ; de-là » la ſous-diviſion des limaçons en univalves & en oper- » culés, & celle des conques en bivalves & en multi- » valves.

On obſerve d'abord, dans les limaçons, à la partie ſupérieure du corps, une éminence ronde & charnue, dans laquelle Swammerdam a découvert un cerveau compoſé de deux parties globuleuſes ; ainſi on donne à cette éminence le nom de *Tête* : dans les conques, telles que l'huitre, on ne peut l'appercevoir. Les cornes ſont des tuyaux mobiles, qui ne ſe trouvent que dans les limaçons, & même point dans tous : elles ne ſont jamais moins de deux, ni jamais plus de quatre ; leur ſtructure varie dans diverſes eſpeces de coquillages. Dans le genre du limaçon terreſtre, c'eſt, ſelon les obſervations de Swammerdam, le nerf optique lui-même, ſous la forme d'un tuyau creux, qui a la propriété de ſe développer, & d'élever juſqu'à ſon extrémité, une eſpece de bulbe,

qui eſt l'œil de l'animal. Il a obſervé que cet œil eſt recouvert intérieurement d'une tunique, qu'il appelle *Uvée ;* dans l'intérieur, il a diſtingué trois humeurs ; ſavoir, l'*Aqueuſe*, la *Cryſtalline* & la *Vitrée.* Malgré tant d'appareil, le ſens de la vûe paroît très obtus dans ces animaux ; cependant c'eſt la partie de l'animal la plus ſenſible : au moindre choc, ce nerf eſt attiré dans l'intérieur de la tête par le moyen d'un muſcle. La ſtructure de cet organe eſt différente dans les autres limaçons ; leurs cornes ſont compoſées de fibres longitudinales, entre-coupées de muſcles annulaires, par le jeu deſquels l'animal développe, allonge & contracte à volonté ſes cornes ; mais elles conſervent toujours à l'extérieur une partie de leur longueur, & ne rentrent jamais entierement dans la tête. Leur uſage n'eſt point apparent. Swammerdam a contredit Pline, qui dit que les cornes de ces limaçons leur ſervent à ſonder le terrein où ils veulent marcher, & que ces parties ſont les organes les plus ſenſibles & les plus délicats de tout le corps de l'animal. Les limaçons n'ont jamais plus de deux yeux ; mais leur poſition varie : dans quelques-uns ils ſont ſur le ſommet de deux des cornes ; dans d'autres, à la baſe des cornes ou au milieu ; quelques-uns même en ſont privés.

La bouche, dans les limaçons, eſt placée au-deſſous de la tête, & elle varie dans les eſpeces par ſa grandeur, ſa forme & ſa poſition. Dans les Conques, telle que l'huitre, la bouche eſt placée dans la partie baſſe de la coquille près la charniere : elle eſt compoſée de quatre feuillets minces & d'un tiſſu fibreux, qui aboutiſſent à l'eſtomac par un œſophage fort court. Cette bouche, par ſon mouvement continuel, attire l'eau lorſque l'animal ouvre ſa coquille. Dans les limaçons, on obſerve deux mâchoires ; l'une ſupérieure, l'autre inférieure, qui, dans quelques-uns, ſont garnies de petites dents ou oſſelets cartilagineux, analogues à la corne, très dures, & dont la pointe eſt recourbée vers l'eſtomac ; ils ont auſſi une eſpece de langue, mais on n'a pu découvrir ces parties dans les conques. D'après cet examen, on ne doit plus être étonné du dégât que les limaçons font ſur nos fruits & ſur nos légumes.

Les Limaçons carnaciers ſont ordinairement dépourvus

de mâchoires ; mais ils ont à leur place une eſpece de trompe qui rentre dans leur corps à volonté : elle eſt plus ou moins longue, percée à ſon extrémité d'un trou rond, & bordée d'une membrane cartilagineuſe, armée de dents. Ces limaçons carnaciers s'attachent ſur les coquillages, les percent comme avec une tarriere, les ſuccent & s'en nourriſſent. Tous les limaçons ont une eſpece de cou plus ou moins long, qui ſupporte la tête & l'éloigne du reſte du corps. Les conques n'ont rien de ſemblable. Le corps des coquillages eſt contourné & moulé dans leur coquille : auſſi dans les limaçons eſt-il à ſpires, & dans les conques & patelles il eſt plat. Le *pied*, dans les coquillages, eſt cet aſſemblage de gros muſcles, à l'aide duquel & par un mouvement d'ondulation, l'animal ſe traine & ſe tranſporte d'un lieu à l'autre, mais toujours en gliſſant ; tel eſt le mouvement progreſſif des limaçons Cette partie, qui varie dans les conques, ne leur ſert point toujours à ces mêmes uſages : elle ſert de reſſort aux tellines pour ſauter avec force : elle n'exiſte point dans quelques genres, tels que l'huitre.

M. Adanſon donne le nom de *Manteau*, au lieu de celui de *Collier*, à une membrane muſculeuſe, ordinairement aſſez mince, qui recouvre & tapiſſe les parois intérieures de la coquille. L'inconſtance & l'irrégularité de ſa forme, qui varie ſuivant les divers mouvemens de l'animal, l'a déterminé à lui donner ce nom. Dans quelques coquillages, cette membrane environne le col de l'animal ; dans d'autres, elle forme effectivement une eſpece de manteau, qui enveloppe & recouvre non-ſeulement le dedans, mais même le dehors de la coquille. Dans les conques, telles que l'huitre, cette membrane ſe diviſe en deux, & recouvre tout le corps de l'animal. Le principal uſage du manteau dans les coquillages, eſt d'empêcher que l'eau n'entre dans la coquille contre la volonté de l'animal, ou de la retenir à ſon gré. Dans les conques, par exemple, où il eſt diviſé en deux lobbes, lorſque la coquille s'ouvre, les deux lobbes s'appliquent exactement l'un contre l'autre ; de maniere que l'eau du dehors ne peut y entrer, ni celle du dedans en ſortir, ſans la participation de l'animal.

On remarque à droite, sur le dos du limaçon, une ou deux ouvertures qui sont des trachées qui servent à la respiration de l'animal. Un peu au-dessous de cette trachée, on voit une ouverture séparée par une simple cloison; c'est son anus. Dans les conques, le manteau fait quelquefois deux ouvertures qui sont les trachées par où l'animal aspire l'air & l'eau chargée du limon qui fait sa nourriture. L'air & l'eau, que le limaçon aspire par ses trachées, sont portés dans quatre petites ouies, qui séparent & filtrent l'air nécessaire pour la vie de l'animal. Il est facile d'observer les ouies dans les conques, telles que l'huitre. Ce sont quatre feuillets membraneux, extrêmement minces, taillés en demi-lune, formés d'un tissu disposé comme de petits tuyaux d'orgues très serrés; sur le dos de chacun de ces feuillets, est un rang de petits trous ovales, par lesquels l'eau entre dans les tuyaux & les fait gonfler. Les excrémens des limaçons sont vermiculés, contournés comme de petits tourillons de corde ou de fil; au lieu que ceux des conques sont en petits grains. Dans les limaçons, le cœur a un mouvement très sensible, & est placé presque sur la surface du corps; au lieu que dans les conques, il est dans l'intérieur. Willis assure avoir apperçu dans l'huitre le mouvement de systole & de diastole.

Les limaçons univalves ne sont attachés à leur coquille, que par un seul muscle, en forme de ruban, adhérant à la coquille, & qui se ramifie dans le corps de l'animal; les limaçons operculés font mouvoir leur opercule à l'aide d'un autre muscle. Parmi les conques, il y en a qui, comme l'huitre, n'ont qu'un muscle, qui leur traverse le corps pour s'attacher au milieu des battans de la coquille, où l'on en voit toujours l'impression; dans d'autres especes, il y en a plus ou moins, & placés diversement. L'usage de ces muscles est d'écarter & de rapprocher les battans, au gré & suivant le besoin de l'animal. L'être le plus négligé de la nature en apparence, a, ainsi que les autres, une organisation merveilleuse; mais il n'y a peut-être pas d'endroit, ainsi que le dit très bien M. Adanson, par où les coquillages soient plus bizares, & en même tems plus admirables, que par le sexe. Dans les uns, le sexe est distingué; ou

voit des individus mâles & des individus femelles, comme dans la pourpre ; dans les autres, le sexe est réuni. Ceux ci sont appellés *Hermaphrodites.*

On peut, suivant les curieuses observations de cet Académicien, distinguer trois sortes d'hermaphrodisme dans les coquillages. 1°. Celui auquel on n'apperçoit aucune des parties de la génération, soit mâles, soit femelles ; & qui, sans aucune espece d'accouplement, produit son semblable : il est particulier aux conques. 2°. Celui qui, réunissant en lui les deux especes des parties sexuelles, ne peut se suffire à lui-même, mais a besoin du concours de deux individus qui se fécondent réciproquement & en même tems ; l'un servant de mâle à l'autre, pendant qu'il fait à son égard les fonctions de femelle : cet hermaphrodisme se voit dans les limaçons terrestres. 3°. Celui qui, possédant les deux especes de parties génitales, a besoin de la jonction de deux individus, mais qui ne peuvent se féconder en même tems, à cause de l'éloignement de leurs organes. Cette situation désavantageuse les oblige de monter les uns sur les autres pendant l'accouplement. Si un individu fait, à l'égard de l'autre, la fonction de mâle, ce mâle ne peut être en même tems fécondé par sa femelle, quoique hermaphrodite ; il ne le peut être que par un troisieme individu qui se met sur lui vers les côtés en qualité de mâle. C'est pour cette raison que l'on voit souvent un grand nombre de ces animaux accouplés en chapelet les uns à la queue des autres. Le seul avantage que cette espece d'hermaphrodites ait sur les limaçons, dont le sexe est partagé, c'est de pouvoir féconder, comme mâle, un second individu, & être fécondé en même tems, comme femelle, par un troisieme individu. Il ne leur manqueroit plus, selon les réflexions de M. Adanson, pour réunir toutes les especes d'hermaphrodismes, que de pouvoir se féconder eux-mêmes, & être en même tems le pere & la mere du même animal. La chose, ainsi qu'il l'observe, n'est pas impossible, puisque plusieurs sont pourvus des deux organes nécessaires ; & peut-être quelque Observateur y découvrira-t-il un jour cette sorte de génération, qui ne doit pas nous paroître plus étrange, que celle des conques, des polypes

& de tant d'autres animaux ſemblables, qui ſe reproduiſent ſans accouplement ſenſible, & ſans aucun des organes requis dans les autres animaux pour opérer la génération. Dans les limaçons dont le ſexe eſt partagé, l'ouverture de l'organe eſt placée ſur la droite de l'animal. Dans les hermaphrodites de la ſeconde eſpece, les parties maſculines & les parties feminines ſont unies enſemble : elles ont une ouverture commune qui ſe trouve ſur le côté droit, à l'origine des cornes. Dans les hermaphrodites de la troiſieme eſpece, chaque organe a ſon ouverture diſtinguée ; l'une à l'origine des cornes, & l'autre beaucoup au-deſſous.

Les conques & les limaçons different encore par la maniere de faire leurs petits. Les conques ſont *vivipares*, mais leurs petits ſont enveloppés dans une coquille, qui eſt nette au dehors dans les eſpeces qui changent de place, mais recouverte d'un *gluten* dans les coquillages, qui, comme les huitres, ſont deſtinés à reſter fixés ſur les lieux où ils ſont collés dès leur naiſſance. Quelques limaçons ſont *vivipares*, d'autres ſont *ovipares*. Il y en a dont les œufs ſont recouverts d'une croute, comme celle des œufs des oiſeaux & des reptiles ; tels ſont ceux des limaçons terreſtres. Il y en a d'autres dont les œufs ſont par paquets & enveloppés d'une matiere gélatineuſe, comme la glaire baveuſe qui recouvrte les œufs des grenouilles & de certains poiſſons ; tels ſont ceux des Pourpres. D'autres ont des œufs qui ſont des eſpeces de ſacs membraneux, ſphériques, quelquefois ſolitaires, ordinairement réunis en maſſe, ayant quelque reſſemblance aux célules d'une ruche à miel, ce qui leur a fait donner le nom de *favago*. Chaque ſac contient pluſieurs petits qui écloſent dans leur maturité. Ariſtote & Rondelet avoient dit le contraire de cette production des coquillages, perſuadés que tous ces animaux devoient uniquement leur origine au limon & à la pourriture. Les conques ſont les coquillages les plus féconds, le nombre de leurs petits va à pluſieurs milliers : la fécondité eſt beaucoup moindre dans les *Limaçons operculés*, & encore moindre dans les univalves.

Les *Coquillages* ont une partie dont on ignore encore l'uſage ; ce ſont les *filets*. On peut les obſerver le long du

du bord du manteau des huitres. Ils paroissent être de la même nature que leurs cornes, pour la structure & la sensibilité ; lorsqu'on coupe, par exemple, les filets d'une huitre, quoiqu'ils n'aient point de mouvement progressif, ils se meuvent avec tant de vivacité, que la vue en est fatiguée.

La derniere partie des coquillages dont il nous reste à parler sont les *fils*, qui sont d'une nature analogue à celle des cheveux ou des fibres nerveuses des quadrupedes. Leur usage est de fixer & d'attacher les conques au fond des eaux, comme l'ancre fixe un vaisseau sur les mers. Si on coupe les fils de ces animaux, ils ne tardent pas à en poser d'autres avec leur pied, qui leur sert de conducteur, & par le moyen duquel ils se fixent aux corps immobiles qu'ils rencontrent.

### *Maniere dont sont formées les Coquilles.*

D'après la connoissance organique du corps de l'animal qui habite la Coquille ; on concevra facilement la maniere dont elle s'est formée ; des expériences faites par M. de Reaumur sur des Coquillages de terre, de mer, de riviere le prouvent d'une maniere incontestable. Le corps de l'animal est couvert d'un grand nombre de tuyaux remplis de pores, dans lesquels s'éleve la liqueur dont il se nourrit : cette liqueur est mêlée de parties visqueuses qui se rassemblent sur la surface du corps de l'animal, qui s'y étendent successivement, s'y épaississent & s'y figent ; de la réunion de ces parties visqueuses se forme une petite croute solide, qui est la premiere couche ; à celle-là s'applique, par une semblable transpiration, une seconde, une troisieme couche, & ainsi plusieurs autres. Les Coquilles croissent en quelque maniere à la façon des pierres : la seule différence, est que l'application de la nouvelle matiere se fait en feuillets, & toujours en-dessous de la premiere couche. La preuve en est, que si l'on expose une Coquille au feu, ses couches se détachent comme une pâtisserie feuilletée, & l'on apperçoit alors aisément cette organisation. S'il existe quelque différence entre la formation de la Coquille des *conques* & celle des *limaçons*, c'est que les conques naissent

avec la premiere couche de la Coquille déja toute formée, au lieu que les limaçons ovipares naiſſent ſous une coque qui n'eſt point leur Coquille, laquelle eſt formée poſtérieurement de la maniere dont nous l'avons décrit. C'eſt toujours par l'ouverture que le Coquillage s'agrandit par le même méchaniſme. On reconnoît que les Coquilles des limaçons ſont à leur dernier période d'accroiſſement, lorſqu'on obſerve à l'ouverture de leur Coquille une eſpece de rebord d'une ligne de largeur qui tourne en-dehors ; c'eſt ce qu'on nomme *bourlet.* La Coquille qui ſert de maiſon à ces animaux devient d'autant plus épaiſſe, plus ſolide, plus contournée ou plus étendue, que l'animal vieillit davantage, ſans quoi l'animal en croiſſant ſeroit reſté nud.

*Couleurs des Coquilles.*

M. de Reaumur dit que la couleur des Coquilles eſt une ſuite néceſſaire de la maniere dont croît la Coquille du limaçon ; que tout le contour de cette maiſon doit être formé par ſon collier, comme étant la partie la plus proche de la tête ; ainſi il ſuffira que ce collier ſoit compoſé de différens cribles particuliers pour former extérieurement une Coquille de diverſes couleurs, & variée dans les nuances de ſes couleurs mêmes, au moyen des liqueurs de différentes nuances qui auront paſſé par les divers cribles. Ce méchaniſme étant une fois admis, on peut concevoir l'irrégularité de ces taches ſur quelques Coquilles ; le déplacement bruſque de l'animal ſuffit pour cela.

*Crue des Coquillages, leur mouvement & leur adhéſion.*

Entre les Coquillages, les uns ſont carnaciers, tels que les *Pourpres*, qui percent les Coquillages & mangent de petits poiſſons ; d'autres ſe nourriſſent des eaux qu'ils pompent, & qui contiennent des parties graſſes, herbacées, & même de petits inſectes ; car ces êtres innombrables ſont ſemés dans toute la nature, la moindre goutte d'eau en contient quelquefois un grand nombre. Parmi les Coquillages, les uns reſtent enſévelis dans le

limon ; d'autres s'en élevent pour respirer sur la surface de l'eau : les *Lepas*, qui sont attachés aux rochers, sortent de leur place pour aller chercher l'aliment. Les *Oreilles de mer* vont paître pendant les nuits des beaux jours. On remarque que les uns vont chercher leur nourriture, ainsi que tous les animaux ; les autres, collés dans le lieu de leur naissance, tels que les *Huitres* & les *Orgues de mer*, extraient, à la maniere des plantes, leur nourriture du fluide ou de la matiere ambiante. On peut croire que ces gros poissons à coquilles appellés *Ceti*, qui tiennent le fond des mers, y sont immobiles : leur grosseur & leur pesanteur spécifique, qui va quelquefois jusqu'à deux cens livres, sont des preuves de leur stabilité. Les Coquillages, ainsi que les autres animaux, ont des sensations proportionnées à leurs besoins. Celles des Coquillages ne paroissent pas bien exquises ; cependant on dit qu'ils se retirent lorsqu'ils entendent du bruit, & que lorsqu'on va pour les pêcher, on garde un profond silence. La nature, qui veille sur tous les êtres créés, leur a donné à tous les moyens nécessaires de conservation.

Les Coquillages qui vivent dans le sable & sous la boue ont un ou deux tuyaux, plus ou moins longs, selon que ces animaux s'enfoncent plus ou moins dans le sable. C'est par le moyen de ces tuyaux qu'ils se conservent une communication libre avec l'eau qui est au-dessus d'eux Certains Coquillages adherent d'une maniere involontaire sur les sables, les rochers ; entassés les uns sur les autres, ils y sont collés par une espece de glu, qui est le ciment universel dont la nature s'est servie toutes les fois qu'elle a voulu, pour ainsi dire, bâtir dans la mer. Ces Coquillages ainsi fixés dans les mers, résistent à la violence des eaux, dont les mouvemens brusques & violens les emporteroient ; d'autres se cramponent, tels sont les *Ecrevisses de mer*, les *Homars*, les *Moules de mer*, la *Pinne marine*, & autres ; ils s'attachent sur différens corps, & s'en détachent à volonté à l'aide de leurs fils ; d'autres, ainsi que *l'œil de Bouc*, s'attachent par une base très plate à des surfaces très polies ; & ils y adhérent avec tant de force, que mis dans une position verticale, il faut des poids de vingt & trente livres pour

leur faire lâcher priſe. Cette adhérence ſi forte de l'Œil de Bouc, vient d'une glu qui ſort de ſon corps.

Tout ce qui vient d'être dit de la ſtructure, tant interne qu'externe des Coquillages de mer, eſt applicable aux Coquillages d'eau douce. Ces derniers ſont ſeulement moins variés dans leurs genres & dans leurs eſpeces : ils n'ont ordinairement que deux cornes, au lieu qu'on en voit quatre dans les Coquillages de mer & dans ceux de terre. La mer fournit d'ailleurs infiniment plus de Coquillages, & plus beaux que tous les fleuves, les rivieres & les lacs pris enſemble. La couleur des Coquillages d'eau douce eſt de beaucoup inférieure à celle des Coquillages de mer ; effet que l'on attribue au défaut de particules ſalines : ce qui rend auſſi ces Coquillages mal ſains & peu propres pour la table, ſur-tout les Moules, dont la chair eſt dure & indigeſte. La terre nourrit, ainſi que les eaux, des Coquillages, dont les uns ſont recouverts de coquilles, & les autres ſont nuds. On ne connoît que cinq genres de ceux qui ſont couverts de coquilles, ſavoir les *Limaçons*, les *Buccins*, les *Conques ſphériques*, les *Vis* & les *Lepas*. La claſſe des animaux nuds, qui ſont de la même eſpece, ſe réduit à la ſeule Limace, dont il y a pluſieurs eſpeces. Les Limaces pondent des œufs tout bleus, & gros comme des grains de poivre, qu'elles cachent en terre avec grand ſoin. *Voyez* LIMACE.

De ce qui vient d'être dit ſur les Coquillages, il réſulte que l'animal eſt formé avant ſa coquille, & que leur ſtructure intérieure eſt bien différente de celle des autres poiſſons. Leur ventre ſuit la bouche, & la bouche s'attache aux inteſtins. Comme ces animaux ſont privés de ſang, l'humeur dont ils ſont remplis leur en tient lieu. Leur chair eſt moins attachée à la coquille que celle de tous les autres poiſſons : elle n'y tient que par un point au ſommet. On doit encore remarquer que dans les Coquillages qui, comme les huitres, doivent reſter fixés toute leur vie, la coquille eſt d'abord couverte d'une matiere mucilagineuſe capable de la coller aux différens corps auxquels elle peut toucher ; cette matiere fait la premiere adhéſion, qui ſe fortifie enſuite par les ſucs qui ſervent à l'accroiſſement de la coquille. Dans

les Coquillages destinés à changer de place, la coquille est fort nette au-dehors : toutes les coquilles sont égales, très polies en-dedans, & en-dehors souvent raboteuses.

Pourrions-nous terminer cet article sans rapporter l'usage que plusieurs peuples ont fait & font encore à présent des coquilles, corps qui, par la variété de leurs formes, de leurs couleurs & mille autres singularités, sont aujourd'hui l'objet de la recherche & de l'amusement de tant de Curieux. L'espece appellée *Monnoie de Guinée*, petite porcelaine qui est nommée vulgairement *Pucelage* ou *Colique*, sert en effet de monnoie en Guinée, & même aux Isles du Cap Verd, à Leonda, au Sénégal, à Bengale & dans quelques Isles Philippines. A Bengale on en fait encore des brasselets, des colliers & d'autres bijoux. Quelques Indiens, sur-tout à Zangaguara, s'en couvrent les parties naturelles. Les Canadiens en font des ceintures & des colliers. En Egypte & en Afrique les Dames pendent pour ornement des Coquillages à leurs oreilles & à leur col. Les Grecs en composent un fard avec du suc de citron ou avec de la pommade, dont ils se frottent le corps. Les habitans de Tyr retiroient autrefois du *Murex* une belle couleur pourpre, dont ils faisoient usage en teinture. Les Turcs & les Levantins garnissent avec les *Cauris* les harnois de leurs chevaux, & en revêtent des vases avec une adresse surprenante. Dans l'Isle de Sainte Marthe elles sont employées à orner les nattes de jonc & de palmes qui couvrent les murailles. Des Ouvriers ont l'art de tirer du *Burgau* une belle nacre, nommée dans le commerce *Burgaudine*, qu'on incruste d'or, & dont on fait des *navettes*. On fait avec les *Cames* des bagues sculptées, que l'on appelle *Camées*. Les Huitres produisent des perles qui servent d'ornement, & leur grosseur, ainsi que leur orient, contrebalancent souvent le brillant du diamant. Des personnes industrieuses font des bouquets de fleurs avec des coquilles ; & l'art avec lequel on choisit & on arrange ces petites coquilles, diversement colorées & figurées, trompe souvent les yeux. Chez les Romains, les coquilles nommées *Buccins* servoient de trompette à la guerre ; ce sont ces mêmes coquilles que les Hollan-

dois nomment *Trompettes*. Les Sauvages, peuple amateur du chant & de la danse, joignent ensemble des *Tonnés*, des *Buccins*, des *Porcelaines*, des *Casques*, & en forment des especes de lyres, qui étant exposées à un courant d'air, rendent un certain bruit propre à les animer dans leurs danses. On fait dans quelques pays avec les *Nautiles* des coupes, dont on se sert en place de verre à boire. Avant l'usage des feves, établi aujourd'hui dans plusieurs endroits, les coquilles servoient dans les grandes assemblées pour donner son suffrage. La Loi de l'Ostracisme tire son nom du mot ὀστρακον, qui signifie *huitre* ou *coquille*. Cette Loi, comme l'on sait, fut établie chez les Athéniens pour exiler pendant dix années ceux que leurs grandes richesses ou leur grand crédit avoient rendus suspects au peuple : on se servoit de coquilles, sur lesquelles on écrivoit le nom de l'exilé, & le nombre des suffrages devoit excéder celui de six cens. En Corse on fait des étoffes avec la soie ou byssus de la Pinne marine : cette soie a beaucoup de rapport avec le byssus des Anciens. On prétend qu'à la Chine, dans les Provinces de Kiam-si, on pile les coquilles, qu'on les enfouit dans terre, & qu'ensuite on les fait entrer dans les pâtes de porcelaine. Dans l'Isle de Goana on calcine les coquilles pour en faire de la chaux. En Anglettere, les coquilles servent à blanchir la cire : les Anglois s'en servent aussi, de même que les Cultivateurs de Sardaigne & de Sicile pour fertiliser les terres ; par ce moyen on produit une espece de *cron* ou de falunière telle qu'on en trouve en Touraine & en Vexin. En France on calcine quelquefois les écailles d'huitres pour faire de la chaux & pour blanchir les toiles. Il y a plusieurs especes de Coquillages dont bien des personnes mangent la chair avec délices, tels sont les Moules, les Huitres, les Lepas, les Limaçons, &c. Les Romains qui prétendoient que l'usage de ces animaux portoit à la volupté, en admettoient toujours dans leurs repas. On lit même dans Varron la maniere dont ils s'y prenoient pour engraisser les Coquillages afin de les rendre plus agréables au goût.

COQUILLES. *Voyez au mot* COQUILLAGE. On en

trouve dans la terre dont la figure est analogue à celles des mers, & qu'on appelle du même nom, avec l'épithete *Fossile.*

CORAIL, *Corallum.* C'est une des plus belles, des plus précieuses, & des plus singulieres substances marines. On l'a pris autrefois pour un arbrisseau de mer; mais les curieuses découvertes de M. Peissonel donnent tout lieu de penser que les Coraux sont des productions d'insectes, des especes de cellules formées par des *Polypes*, de même que les madrépores, les lithophytes, les éponges. *Voyez au mot* POLYPE les surprenantes observations qui ont été faites par M. Tremblei sur les *Polypes d'eau douce.*

La structure & la forme du Corail, qui ressemble à un arbrisseau dépouillé de feuilles, n'avoient pu manquer d'induire en erreur; ce tronc, d'où partent des branches latérales, cette espece d'écorce qui le couvre, tout concouroit à en imposer. M. de Marsigly, ce grand Observateur des productions naturelles de la mer, avoit cru y découvrir des fleurs; mais c'étoit les Polypes habitans de ces cellules, que son imagination séduite transformoit en fleurs. Quelques-uns, trompés par la dureté du Corail, l'avoient mis au nombre des pierres; d'autres avoient cru que c'étoit le produit d'un précipité de sels, de terre & d'autres principes.

Le Corail n'a point de racines: on le trouve collé fortement sur la surface de différens corps. On en a vu sur des os de baleine, sur des crânes, sur des bouteilles, communément sous les avances des rochers, dans les antres de la mer, & toujours la tête en bas. Ces corps servent simplement de base au Corail. La tige du Corail est pour l'ordinaire armée de branches; sa grosseur ne passe guere un pouce; la plus grande hauteur à laquelle il s'éleve dans la mer Adriatique, & même très rarement, est d'un pied ou un peu plus. Quoique la tige & les ramifications soient communément rondes, on en voit quelquefois de larges & plates. Le Corail rouge ou rose est le plus commun: on le trouve dans la mer Méditerranée: on en voit aussi du blanc dans cette mer & dans la Baltique. Pour ce qui concerne la nature du Corail noir,

ou bleu, ou verd, &c. & le Corail articulé, *Voyez* LITOPHYTE, *à la suite du mot* CORALLINE.

Lorsqu'on examine l'organisation du Corail, on observe que la tige & les branches paroissent formées d'une suite de petits tubes, dont plusieurs croissent ensemble parallelement les uns aux autres, & poussent des branches en différens sens; ce qui fait que le Corail ressemble à quelques arbrisseaux de mer pétrifiés. On remarque que ces petits tubes, qui rampent ensemble, varient leurs directions suivant les obstacles qu'ils trouvent en chemin; si, par exemple, il s'attache un coquillage à la tige ou aux branches du Corail, il ne manque pas d'être recouvert, en tout ou en partie, par la substance même du Corail. Ces tubes étant composés d'une matiere crétacée & mêlée avec la substance visqueuse des animaux qui habitent le Corail, ils se contractent, & deviennent solides, à mesure que leurs habitans les abandonnent; c'est-à-dire, que les différentes particules dont ils sont composés s'attirent fortement les unes les autres, & acquierent la dureté du marbre, avec la propriété d'en recevoir le poli. Les petits tubes qui forment l'enveloppe extérieure du Corail sont de couleur jaunâtre: ils ne sont point solides comme ceux qui sont plus en-dedans: on les trouve pleins d'une matiere laiteuse, qui est le corps tendre des *Polypes*.

A l'instant où on retire le Corail des mers, on le voit couvert d'une substance rouge & farineuse, qui semble en être l'écorce; elle est toute parsemée de cavités, en forme d'étoiles; ces cavités reçoivent cette figure des griffes des Polypes. Si on enleve l'enveloppe farineuse, on apperçoit que les étoiles ont une communication avec les tubes qui sont au-dessous, & qui sont formés par les Polypes, que l'on peut regarder comme les architectes & les habitans de ces belles habitations. Il y a lieu de penser que les Coraux se forment à la maniere des coquilles ou des madrépores. *Voyez au mot* COQUILLAGE *l'article de la formation des Coquilles, & à la fin du mot* CORALLINE.

Lorsqu'on met un morceau de Corail dans du vinaigre ou plutôt dans de l'esprit de nitre fumant, affoibli peu-

à-peu par six parties d'eau, sa partie calcaire se dissout d'abord, les cellules deviennent très visibles, & la partie membraneuse reste dans son entier; ce qui prouve bien que les Coraux doivent leur formation à des animaux.

Les Polypes qui habitent les Coraux paroissent ressembler beaucoup aux *Polypes d'eau douce*. Voyez ce mot & celui de POLYPE.

Ces insectes sont blancs, mous, un peu transparens, & leurs bras présentent la forme d'une étoile à huit rayons; ce sont ces bras qu'on avoit pris pour des pétales de fleurs. Tout ceci ne peut s'observer que dans le Corail récemment pêché, & tenu dans l'eau de la mer; car au moindre mouvement, les Polypes se contractent par un jeu semblable à celui des cornes de limaçons, & se replient dans leurs cellules. Ces Polypes se multiplient par des œufs extrêmement petits qui se détachent de l'animal; & par la mollesse de leur consistance ils s'attachent aux corps sur lesquels ils tombent. Tant que cette premiere cellule ou cet œuf du Polype est encore fermé, tout y est dans un état de mollesse; mais lorsqu'il s'est ouvert, on commence à y remarquer quelques petites lames dures, qui prenent peu-à-peu la vraie consistance de Corail. A mesure qu'il croît, les Polypes se multiplient, & il se forme de nouvelles ramifications; & à mesure que les Polypes abandonnent leur premiere habitation, le Corail acquiert de la grosseur, de la dureté, de la pesanteur. Pour achever de prendre une légere idée de la structure merveilleuse des Coraux, des madrépores, des lithophytes, &c. *Voyez à la suite du mot* CORALLINE.

Le Corail peut être employé seul comme absorbant ou alkali terreux. Dissous par l'acide du vinaigre, il donne un sel neutre savoneux, qui peut être regardé comme diuretique & tonique. On en fait aussi une teinture & un syrop astrigent.

Quoique le Corail soit très dur; lorsque par le tems ou par quelqu'accident il a perdu son écorce, il est sujet à être rongé par de petits insectes, qui le rendent si foible & si fragile, qu'on ne peut plus l'employer à rien. Les marbres les plus durs qui se trouvent dans le fond

des mers ne sont pas exempts des attaques de ces insectes.

La pêche du Corail se fait depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Juillet. Les Pêcheurs attachent deux chevrons en croix & les appésantissent avec un boulet ou avec un gros morceau de plomb, qu'ils mettent au milieu pour les faire tomber à fond ; ils entortillent négligemment du chanvre de la grosseur du pouce, & ils en entourent les chevrons, qui ont aussi à chaque bout un filet en maniere de bourse ; ils attachent ce bois à deux cordes, dont l'une tient à la proue & l'autre à la poupe de la barque ; ensuite ils le laissent aller à tâtons au courant & au fond de l'eau, afin que la machine s'accroche sous les avances des rochers ; par ce moyen le chanvre s'entortille autour des branches de Corail. On emploie cinq ou six personnes pour tirer les chevrons & pour arracher le Corail, qui reste attaché à la filasse ou qui tombe dans la bourse ; s'il tombe dans la mer, les Plongeurs le vont chercher.

On recherche beaucoup les grandes branches du Corail, pour les vendre aux personnes qui font des collections de curiosités naturelles, ou pour les polir avec le fil de chanvre, le blanc d'œuf & de l'emeril, ou pour les sculpter, & en faire des ornemens qu'on envoie dans l'Inde, en Asie, & sur-tout en Arabie. On en fait une infinité de petits ouvrages, comme des cuillers, des pommes de canne, des manches de couteau, des poignées d'épée, des colliers, des brasselets & des grains de chapelet. Les Mahométans de l'Arabie Heureuse comptent le nombre de leurs prieres sur un chapelet de Corail ; & l'on n'enterre presque personne parmi eux, sans lui mettre un de ces chapelets au col.

CORAIL FAUX. *Voyez* LITHOPHYTES, *au mot* CORALLINE.

CORAIL DE JARDIN. *Voyez* POIVRE DE GUINÉE.

CORAL. Couleuvre de la riviere des Amazones, remarquable par la variété & la vivacité de ses couleurs. Ce serpent est amphibie. On assure en avoir vu de vingt-cinq à trente pieds de longueur, sur un d'épaisseur. Un tel monstre est bien capable d'inspirer la terreur ; cepen-

dant M. de la Condamine dit qu'on peut en être mordu sans qu'il en résulte d'autre accident que celui d'une blessure ordinaire. Plusieurs Auteurs rapportent fort sérieusement des faits extraordinaires de ce serpent. Il habite ordinairement les grands lacs formés par l'épanchement des eaux des fleuves au-dedans des terres. Les Indiens Maynas l'appellent *Yacumana* ou *Mere d'eau.*

CORALLIN. On donne ce nom à un serpent de Siam, qui est très rare & très beau. Il est ceint de bandes autour du corps, qui, depuis la tête jusqu'à la queue, sont rouges & blanches successivement. Le corps de ce serpent est long & grêle, sa tête est fort belle.

CORALLINE. Coquillage bivalve, de la famille des *Peignes*. Cette coquille est rouge, striée, cannelée, ornée de bosses élevées & creuses : ses oreilles sont irrégulieres ; mais le chantournement de ses bords est régulier.

CORALLINE, *Corallina*. C'est le nom qu'on donne à des productions marines, qui ont la forme de plantes, & qui sont composées de plusieurs branches minces, & subdivisées en fines ramifications ; elles ressemblent à certaines mousses : aussi quelques Botanistes, avec Tournefort, ont-ils mis toutes les Corallines au rang de ces mousses ; mais les observations de M. Peyssonel, suivies de celles de l'illustre M. Bernard de Jussieu, ont appris à distinguer les *Corallines* en deux classes, dont les unes sont de vraies plantes, & les autres sont produites par des insectes, ainsi que le *Corail*. Voyez ce mot.

Les découvertes que l'on a faites, & que l'on fait tous les jours, prouvent que cette derniere classe est la plus nombreuse. On remarque que la plûpart des corps marins que leur figure avoit fait prendre jusqu'à présent pour des arbrisseaux, des plantes, des mousses de mer, sont non-seulement le domicile d'animaux, mais qu'ils sont encore leur ouvrage, & qu'ils servent à leur conservation, leur défense, leur propagation.

On s'attachera dans cet article à parler des *Corallines productions d'insectes*, comme d'objets nouveaux & dignes d'attirer l'attention, par leur beauté, leur élégance, leurs diversités, & plusieurs autres traits curieux. On

verra avec plaisir les demeures imperceptibles d'une multitude d'animaux, ou plutôt un nouveau monde, peuplé par des millions d'habitans, aussi remarquables par la diversité de leurs formes, que par la singularité des procédés industrieux qu'ils suivent pour leur conservation; mais ouvrons le Traité des Corallines de M. Ellis, & consultons ce qu'il en dit.

On distingue les *Corallines* en *vésiculeuses*, en *tubuleuses*, en *celluleuses* & en *Corallines articulées*. On regarde aussi comme productions d'insectes les *kératophytes*, les *escares*, les *éponges*, les *alcyons*. Nous parlerons sous ce même article de ces diverses productions, parcequ'étant réunies sous un seul point de vue, on peut jouir du plaisir de la comparaison.

Voyons d'abord la maniere dont on peut s'y prendre pour étudier des animaux si déliés.

C'est sur les rochers ou sur les bancs d'huitres, qui ont été négligés pendant quelque tems, que l'on trouve en petits buissons les Corallines les plus variées. Aussi-tôt que les Pêcheurs ont pris les huitres qui en sont chargées, il faut les mettre dans un grand vase de bois, & les couvrir d'eau de mer. Au bout d'une heure on voit s'épanouir les Polypes, qui s'étoient contractés à l'instant où on les avoit tirés de l'eau. Pour lors on verse doucement sur les bords du vase autant d'eau bouillante qu'il y a d'eau froide. Cela fait, on ôte promptement avec des pinces les Corallines de dessus les coquilles: on met les especes séparées dans de petits vases de cristal blanc, remplis d'un esprit de vin bien clair, mais affoibli par de l'eau au point de n'être pas plus fort que de bonne eau de vie: à l'instant les Polypes perdent la vie sans avoir le tems de se contracter. Il faut avoir soin que le diametre des petits vases de cristal n'excede point la longueur du foyer de la loupe avec laquelle on se propose de faire les observations. On ne peut faire ces sortes de collections que pendant l'été, parcequ'en hiver les Polypes sont contractés par le froid.

Les Polypes, architectes des cellules dont nous allons parler, ressemblent assez aux *Polypes d'eau douce*. Voyez ce mot. On remarque au Cabinet du Jardin du

Roi, dans un petit bocal, un petit morceau de Corail rouge, où l'on voit distinctement les Polypes blancs, qui se détachent sur ce fond rouge.

On verra au mot *Polype d'eau douce* la maniere de se nourrir, de croître, de se multiplier de ces insectes, qui vraisemblablement est la même que celle des Polypes de mer, suivant les observations de M. Ellis. La réunion de ces deux articles donnera l'histoire de ces singulieres productions de la nature. On va considérer les diverses especes de Corallines.

*Corallines vésiculeuses.* Ces Corallines se distinguent par leur substance, qui approche de celle de la corne, & par des branchages, qui sont autant de tuyaux, disposés de façon qu'ils paroissent former une très jolie plante. La plûpart de ces Corallines ont leurs branches dentelées, comme les feuilles des mousses. Dans certains tems de l'année on les trouve chargées de petits corps, qui, vus au microscope, paroissent comme autant de *vésicules.* Quelques Auteurs, faute d'avoir examiné ces Corallines animées dans les eaux de la mer, avoient pris ces vésicules pour des ampoules flottantes qui soutenoient les Corallines sur l'eau, semblables en cela à celles de l'*Aciniaire* & du *Chêne de mer.* Les observations de M. Ellis lui ont appris que ces *vésicules* sont les matrices ou habitations de jeunes Polypes, qui sortent du corps de leur mere, comme ceux d'eau douce, avec cette différence, que les corps des Polypes marins sont à l'abri sous cette couverture *vésiculeuse.* Lorsque le jeune Polype a pris un certain accroissement, le sommet de la *vésicule* commence à s'ouvrir ; l'animal s'avance en-dehors ; & déployant ses bras, cherche de tous côtés sa nourriture ; au moindre mouvement il se contracte & se retire au fond de sa vésicule, qui se referme en même-tems. La forme des vésicules varie dans différentes especes de Corallines. Il y en a quelques-unes dont les vésicules ont un petit couvercle élastique, qui en ferme l'entrée aussi-tôt que l'animal s'est retiré au fond. Lorsque les Polypes ont acquis un certain dégré de force, les vésicules tombent comme les fleurs ou les semences des plantes.

Parmi ces Corallines vésiculeuses, il y en a d'une très

jolie forme. L'une, que l'on nomme la *Queue d'écureuil*, forme un jet droit, garni d'une touffe épaiffe de branches placées en fpirale comme fur le pas d'une vis, & qui environnent la tige depuis fon fommet jufqu'à la racine. Les véficules d'une autre efpece, groffies au microfcope, ont la figure d'une fleur de lis ou d'une *pomme de Grenade* qui commence à s'ouvrir ; ce qui lui en fait donner le nom. Une autre efpece, qui eft très rare, & qui croît à la hauteur de dix à douze pouces, a mérité par fa forme élégante le nom de *Queue de faifan*. Les articulations de la Coralline que l'on nomme *Fil de mer*, & qui fe trouve fur les côtes d'Angleterre, font formées d'une matiere élaftique ; ce qui les rend très propres à réfifter à la violence des vagues. Ses véficules, placées fur des pédicules faits en forme de vis, cédent aifément à l'effort des ondes fans en être endommagées.

*Corallines tubuleufes.* La fubftance de ces Corallines eft de corne élaftique ; ce font de fimples tubes qui croiffent appliqués les uns aux autres ; ces Corallines font garnies de branches, mais elles n'ont point de véficules. Il y a des Corallines qui reffemblent à des tuyaux de paille d'avoine longs de cinq à fix pouces : c'eft à leur fommet que fe trouvent les Polypes ornés de crêtes garnies de plumes. Il y en a dont les Polypes font du rouge cramoifi le plus éclatant. On peut regarder cette efpece de Coralline comme la plus fimple de toutes, & en partant de celle-là, fuivre toutes les autres, à travers la variété infinie de leurs formes, & remonter jufqu'à la plus parfaite de toute l'efpece.

On peut remarquer que les *Polypes de mer*, deftinés par la nature à vivre dans le fein des flots agités, & au milieu d'un peuple d'ennemis de tout ordre, ont été pourvus de ce qui étoit néceffaire à leur confervation. Ils font fixés par leur bafe fur des corps folides & armés d'une enveloppe d'une matiere dure ou femblable à de la corne ; précaution inutile pour les Polypes d'eau douce, qui vivent dans les eaux tranquilles des étangs & des foffés.

*Corallines celluleufes.* La fubftance de ces Corallines eft cruftacée, caffante & tranfparente : groffies au microfcope, elles paroiffent toutes couvertes de petites

cellules très minces, où logent de petits animaux joints ensemble. M. Ellis s'est assuré, par plusieurs observations, que dans cette espece il y en a qui se métamorphosent en corps testacés de la forme des *Limaçons* ou des *Nérites ;* mais ils restent attachés à leurs cellules par un ligament umbilical, jusqu'à ce qu'ils puissent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. On peut penser qu'ils se multiplient en répandant leur frai par toute la coralline. Il y a aussi, dans cette classe, beaucoup de variétées pour les formes.

*Corallines articulées.* Ces corallines sont formées d'une matiere pierreuse ou crétacée & cassante, dont la surface est couverte de cellules de polypes. Les articulations de ces Corallines sont unies l'une à l'autre par une membrane rude & pliante, faite d'une infinité de petits tubes de la même nature & joints étroitement ensemble. Comme ces tubes sont très pliants dans l'eau, ils cedent sans se rompre à l'agitation des flots. Lorsqu'on met ces corallines dans le vinaigre, l'acide dissout la matiere crétacée, & laisse en entier l'autre partie, qui forme non-seulement les ligamens des articulations pierreuses, mais qui sert encore de fondement aux cellules de ces articulations. Les Corallines de ces especes sont de la forme la plus élégante. Il y en a de blanches, de rouges, de vertes & de cendrées : elles ont toutes de commun, que lorsqu'on les laisse exposées à l'air & au soleil : elles deviennent blanches.

Les Corallines articulées de nos climats sont si denses, & leur surface est si unie, qu'on peut à peine en découvrir les pores à l'aide du microscope. Celles des climats plus chauds sont généralement d'un tissu plus lâche, les cellules & les tubes, qui unissent les articulations, se voient à l'œil simple. Lorsque la matiere crétacée est dissoute, on apperçoit les petits tubes qui répondent à la surface des articulations, où ils sont terminés en petites coupes, qui, jointes ensemble par les côtés, représentent au naturel les gâteaux des abeilles. Le sommet de chacune de ces coupes répond à un pore de la surface crétacée.

## *Lithophytes* ou *Faux coraux.*

*Lithophytes* ou *Kératophytes.* Noms différens, que l'on donne à l'ouvrage d'eſpeces de Polypiers, de la nature de l'ortie de mer. Les Litophytes, au premier coup d'œil, paroiſſent conſiſter en une ſubſtance qui tient en partie de la nature du bois ou de la corne, & en partie de celle de la pierre. On y obſerve, comme dans les coraux, un tronc, des tiges, des ramifications qui ſont tellement entre-laſſées dans certaines eſpeces, qu'elles ont la forme d'un filet : cette diverſité de formes leur a fait donner auſſi les noms d'*Eventail de mer*, *de Plumes de mer*, & autres noms analogues à leur forme.

Les rameaux principaux de Litophytes paroiſſent tous compoſés de fibres longitudinales, étroitement ſerrées les unes contre les autres ; la même organiſation ſe retrouve juſques dans les plus petites ramifications qui ſont flexibles. Lorſqu'on en coupe tranſverſalement un tronc principal, on obſerve que tous ces tubes ſont placés en rond autour du centre du tronc, à-peu-près de même que les anneaux circulaires qui ſe forment dans le bois. Cette ſubſtance, qui n'eſt pas ſi dure que le corail, paroît tenir de la nature de la corne : elle en donne l'odeur lorſqu'on la brule, ce qu'on doit ſans doute regarder comme une des meilleures preuves, que c'eſt une matiere animale. Toute ſa ſurface eſt recouverte de cellules pierreuſes, qui ſont la demeure des Polypes. Les *Litophytes* reſſemblent donc au corail rouge, tant dans leur tiſſu, que dans les principes animaux que la Chymie en retire ; la différence eſt, en ce que les tubes du corail ſe changent en une matiere pierreuſe ; & ceux de l'autre, en une matiere cornée, de la nature de celle qui eſt connue communément ſous le nom de *Baleine.* Du reſte, c'eſt la même organiſation, & on voit que ces corps ſont peu éloignés l'un de l'autre dans la grande échelle de la nature. *Voyez* Corail.

Il eſt bon d'obſerver que les tubes longitudinaux des Lithophytes & des Coraux, ne ſont point unis par des fibres ou tuyaux latéraux, comme les vaiſſeaux longitudinaux du bois ; d'où il ſuit qu'il paroît que leur grande adhérence vient de la viſcoſité que répandent les Polypes.

On

On remarque que les Lithophytes des climats les plus chauds, ceux des Indes occidentales, ſont même beaucoup plus durs que le bois ; telle eſt l'eſpece, appellée improprement *Corail*, *noir Corail anthipates*, & qui n'eſt qu'un Kératophyte ou Lithophyte noir, creux intérieurement, formé en couches, poli en ſa ſuperficie, nullement diſſoluble dans les acides, brulant très bien ſans laiſſer de cendres comme les végétaux, mais ſeulement une matiere charbonneuſe très friable, comme de la corne brulée.

On trouve ſur les côtes de Norvége les plus beaux Lithophytes : on en a vu qui avoient juſqu'à ſeize pieds de haut. Leur empattement ſur les corps pierreux, eſt ſemblable à celui du corail, c'eſt-à-dire, que leur baſe n'eſt ni chevelue ni fibreuſe comme dans les végétaux, mais le plus ſouvent étendue en maniere de plaque ou de feuillet, qui, par ſa ſurface aſſez large, comme garnie de ſuçoirs inſinués foiblement dans les pores de leur ſoutien, embraſſe fortement les corps ſur leſquels ils ont pris naiſſance. On diroit quelquefois que cette plaque eſt un amas de cordons collés ſur la ſurface des cailloux qu'ils embraſſent.

## *Eſcares.*

Escares, *Eſchara*. Autres eſpeces de Polypiers, qui appartiennent proprement à la claſſe des *Millepores*. Ces Polypiers ont une très grande reſſemblance avec les feuilles des plantes nommées par les Botaniſtes *Fucus*. Leur caractere diſtinctif conſiſte en ce que les petites cellules, dont leur ſurface eſt parſemée, reſſemblent, par leur arrangement, à une toile ſur le métier.

On obſerve que dans ces Eſcares, les rangs des cellules ſortent de petits tubes, qui s'uniſſent enſemble & forment une ſorte de tige, qui, en s'élevant, ſe partage en feuilles étroites, dont les cellules ſont diſpoſées comme des rayons de miel. Ces eſpeces de Corallines, lorſqu'on les retire de la mer, ſont d'un tiſſu mou & ſpongieux : elles répandent une forte odeur de poiſſon ; mais lorſqu'elles ſont deſſéchées, elles deviennent ſemblables à de la corne ou à de certaines feuilles fanées.

Il y a auſſi de ces Polypes qui environnent quelques

fucus, & les enveloppent avec leurs cellules ; mais il ne faut point les confondre avec les Efcares & les Kératophytes.

C'eft dans le Cabinet du Jardin du Roi, qu'on a occafion d'admirer toute la richeffe de la nature dans la variété des productions à Polypiers. Quelle diverfité n'obferve t-on pas dans les formes, dans les organifations ! quelle fineffe dans le *Rétépore dentelle* ! quelle forme finguliere dans le *Chou de mer* ! C'eft dans cette même collection qu'on voit ces domiciles d'infectes dont nous avons parlé ; ainfi que ceux que nous aurons occafion de citer en exemple, & une multitude d'autres fous des noms appropriés à leur forme ou à leur organifation, tels que l'*Aftroite cerveau* & autres. *Voyez* ce mot.

### *Eponges.*

Éponge, *Spongia*. On avoit penfé, même avant Ariftote, qui avoit rejetté cette idée, que ces corps étoient fufceptibles de fentiment. On fut fans doute conduit à cette penfée par une forte d'expérience. Les Eponges étant le domicile des Polypes ou d'animalcules d'un ordre particulier, on ne peut pas douter que tant de milliers de petits animaux qui fe retirent fubitement & tous à la fois dans leurs cellules, ne faffent éprouver à la main qui veut arracher toute la colonie, une réfiftance d'une nature bien différente de l'impreffion que feroit fur elle un corps inanimé.

On ne remarque, dans les Eponges, d'autre organifation, que celle d'un tube creux, qui, par fes différentes inflexions, forme des figures très variées. Leur ftructure n'a pas encore été étudiée autant qu'elle pourroit l'être ; c'eft aux Obfervateurs des bords de la mer à nous en inftruire. On retire des Eponges, par la Chymie, le même produit animal, que des coraux & des corallines ; ce qui prouve bien encore leur origine animale.

### *Alcyons.*

Alcyon, *Alcyonium*. Ce font des productions marines, qu'on n'a encore pu rapporter à aucune autre

claſſe. Elles ſont principalement deſtinées à ſervir de nids & de matrices à des animaux de mer. Telle eſt la *Figue de mer*; qui, lorſqu'on l'ouvre, fait voir une multitude de petites particules jaunâtres, & qui contient une grande quantité de petits Polypes.

On met auſſi au rang des *Alcyons* le *Raiſin* ou la *Savonette de mer*, production marine, ainſi nommée de ſa forme, & parceque les matelots en font uſage pour ſe laver les mains en guiſe de ſavon. Elle eſt compoſée de petites veſſies de la groſſeur d'un pois, jaunes, rondes, appliquées enſemble en forme de boules. Ces veſſies ſont le frai ou les ovaires du buccin commun. Chacune d'elles contient pluſieurs embrions de petits coquillages, qui, lorſqu'ils grandiſſent, forcent une porte en forme de valvule qui eſt à la veſſie, & vont vivre au milieu des eaux. Le frai ou les ovaires du Buccin de la Virginie, ont la forme des coquillages nommés *Patelles*, qui ſeroient enfilés comme un chapelet; chacune des véſicules eſt pourvue d'une valvule, qui met les jeunes coquillages à l'abri de tout danger, & leur permet de ſortir lorſqu'ils ſont aſſez forts.

Les Alcyons faits en forme de petites coupes portées ſur des pédicules, renferment quelquefois des œufs; dans d'autres, on a découvert de petits *Pétoncles* très bien formés. Peut-être pourra-t-on y découvrir par la ſuite de petits polypes, comme dans la *Figue de mer*.

*Scolopendre de mer, qui conſtruit des Coraux tubuleux.*

Les Polypes ne ſont pas les ſeuls inſectes qui conſtruiſent des eſpeces de *Coraux* & des *Corallines tubuleuſes*. On trouve ſouvent ſur les bords de la mer auprès de Dieppe, après la marée, des maſſes de couleur de ſable foncé, organiſées d'un tiſſu caſſant & poreux. La maſſe ſabloneuſe, repréſente de petits entonnoirs un peu applatis, placés obliquement les uns ſur les autres; ces ouvertures ſe terminent en dedans par de petits tubes, qui ſont le domicile de l'animal. On remarque ſur la plupart des cellules un petit couvercle de ſable, que les animaux forment vraiſemblablement pour leur propre ſureté & pour leur dé-

fense, lorsque quittant la partie ouverte de l'entonnoir, ils se retirent dans leur tuyau.

L'animal qui habite ces coraux tubuleux, est une espece de *Scolopendre*, qui ressemble à une sangsue étendue & applatie : sa tête est garnie de trois rangs ovales de plumes plates, fermes, que l'animal agite à son gré, pour attirer la nourriture dans sa bouche.

Pour servir de récapitulation à ce que nous avons dit sur les Coraux, les Escares, les Lithophytes ou Kératophytes, les Alcyons, les Corallines, & autres productions à Polypiers de cette nature, telles que les Madrepores, nous ajouterons les remarques que nous avons eu occasion de faire à ce sujet en visitant les différens parages des mers de l'Europe. Sans prétendre rien ajouter aux découvertes de MM. Trembley, Peyssonel, Ellis, Donati, Réaumur & Bernard de Jussieu, nous attribuons aux Polypes, avec ces Philosophes, l'origine des matieres dont il est question. La répétition de leurs expériences, qui nous a réussi, est moins la preuve de notre assertion, que l'autorité de ces Savants Naturalistes. Que penser de l'opinion des Modernes, qui, pour se ranger du parti de Tournefort, & faire végéter, avec ce Botaniste, tous les corps pierreux, disent que les Coraux sont des plantes cryptogames, c'est-à-dire de l'ordre des plantes qui cachent leur fleur dans leurs feuilles ou leurs fruits ? Qui pourroit admettre cette sorte de systême, puisqu'on ne trouve point de feuilles dans les especes de Coraux, ni de fruits dans les Madrepores ?

Les Polypes, dont l'extrémité des branches de Corail se trouve remplie dans la mer, & qui ont été autrefois regardés, par M. de Marsigli, comme des fleurs, sont donc des animaux qui laissent appercevoir des mouvemens & une apparence de vie, & qui sont capables d'avoir produit le Corail. La seule difficulté qui nous reste à expliquer, c'est la maniere dont ces animaux ont formé un corps dur & roide, quelquefois perforé, quelquefois sans apparence de pores, & disposé en branches ou rameaux à la maniere des végétaux. Comment l'animal a-t il pu pénétrer à volonté, sortir, habiter dans l'intérieur des branches, ou entre l'écorce & la sub-

ſtance du Corail ? Tels ſont les problêmes que nous allons tâcher de réſoudre.

On ſait que les Polypes ſont des inſectes qui vivent en maniere de république : ils ſe pratiquent chacun une cellule qui s'obſtrue bientôt par une matiere gélatineuſe, plus ou moins calcaire, qui exude de leur corps, de la même maniere que le limaçon laiſſe ſortir de ſon collier la ſubſtance néceſſaire à l'augmentation de ſa coquille. La ſeule différence eſt que le limaçon travaille à augmenter la capacité de ſa maiſon pour ſe couvrir ; au lieu que les Polypes, étant des animaax imperceptibles & foibles, n'abandonnent leur premiere demeure, que quand elle eſt preſque pleine. Ils jettent les fondations d'une deuxieme ſur la premiere, & bâtiſſent ainſi de ſuite. L'ouvrage ſe continue toujours par *juxta-poſition*, & non par *intus-ſuſception*, comme dans les végétaux. L'extrême multiplication & l'eſpece de palingénéſie dont ces petits animaux Polypiers ſont ſuſceptibles, obligent les derniers venus ou reproduits à s'étendre, à former de petites colonies à part ; ce qui produit les branches dans les Coraux, les Madrepores, &c. Le trop grand nombre d'habitans détermine les deux tiers d'entr'eux à ſe diſperſer ailleurs, à former de nouveaux travaux ; il en reſte ſeulement quelques-uns, mais d'une autre eſpece : celle-ci eſt paraſite ou une ſimple locataire ; elle habite ſous l'écorce tartareuſe, qui recouvre le corail & tant d'autres corps marins. Ces animaux en ſortent quand ils veulent : on apperçoit leurs cellules ne maniere de proéminences. Voilà ſans doute l'eſpece d'animaux qui aura induit en erreur quelques perſonnes, & qui leur aura fait ſoupçonner que tous les Polypes qu'on découvre ſur les Coraux & les Madrepores, n'y ſont pas plus néceſſaires que les Bernards l'Hermites, qui vont ſe nicher dans les coquilles vuides des limaçons ou des buccins.

Une des objections les plus importantes qu'on m'ait faites, c'eſt de demander ſi le Corail dont on auroit ôté l'écorce, pouvoit vivre, parceque c'eſt le ſeul moyen de ſavoir ſi elle eſt néceſſaire à cette prétendue plante, & juſqu'où elle eſt redevable de ſa formation aux Polypes ? Voici ma réponſe. Il eſt connu par les différentes pêches du Corail rouge dans la Méditerrannée, &

du Corail blanc dans la Mer Baltique, qu'on retire souvent ces corps sans écorce, & auxquels on trouve des Polypes encore adhérens ; ainsi l'écorce me paroît absolument inutile aux divers Coraux : elle n'est peut-être pas même l'ouvrage des Polypes. Peut-être n'est-ce qu'une sorte de tartre marin & limoneux ; il n'a pas les mêmes propriétés du Corail : celui-ci est calcaire ; l'enveloppe au contraire est inattaquable aux acides, elle ne fait que s'y amollir comme dans tous les fluides ; en un mot, elle me paroît différer absolument des *Titano-Keratophytes*, ou écorces formées d'un amas immense de petits Polypes morts & desséchées dans leurs cellules, & qui recouvrent certaines especes de Lithophytes.

Voici une autre objection plus forte encore contre le systême qui établit les Corallines, les Eponges, les Alcyons, les Escares, &c. comme productions à Polypiers : c'est qu'il ne seroit pas possible, dit-on, que tantôt une même Coralline fût l'ouvrage uniforme de différentes especes de Polypes, & tantôt que la même espece de Polypes construisît des Corallines de formes différentes ; car on trouve, en effet, les mêmes sortes de Polypes sur des especes de Corallines qui se ressemblent très peu. Je dirai, pour répondre à cette objection, que dans le nombre des cinquante-trois sortes de Corallines, dont M. Ellis a parlé dans son Essai, il y en a qui sont souvent habitées & visitées par plusieurs Polypiers vagabonds, qui ne participent point au travail qui se fait dans ces Corallines qu'ils ne font que visiter ; mais qui deviennent, au contraire, habiles ouvriers dans leurs travaux propres. Par exemple, les Polypes des *Corallines à collier*, ceux de la *Main de mer* paroissent les mêmes : ces premiers ont cependant un plus grand nombre de bras ou rayons, & un plus grand nombre de griffes que les autres. Si leurs habitations sont assez voisines l'une de l'autre, comme il se rencontre très souvent, les Polypiers de la Coralline à collier, d'ailleurs très actifs, venant à sortir de leurs cellules, & à visiter celles de leurs voisins, y demeurent sans y travailler ; ceux de la Main de mer en font de même à l'égard de la Coralline à collier ; il en est sans doute de même pour les autres Corallines sertulaires. Il n'y a donc rien d'étrange

d'admettre, pour la construction des Coraux, des Madrepores, &c. que les Polypes n'ont pas besoin de faire un seul corps avec ces matieres. Si quelques uns, comme je le viens d'exposer, sont domiciliés & fixés ; les autres sont vagabonds, & ne tiennent nullement à leur domicile. Les Polypiers, instrumens des productions dont nous venons de faire mention, bâtissent le plus souvent en contre-bas. Chacune de ces productions a eu son espece particuliere d'ouvriers : le Corail est donc l'ouvrage d'une seule famille, & le Corail n'est en ce sens qu'un assemblage de cellules bâties par ces petits animaux. L'ouvrage est aux Polypiers ; ce que le Guêpier est aux Guêpes : tel bâtit à réseau ou à filet ou à mailles, un autre à cellules rondes ou hémisphériques, ou en stelloïdes, ou en feuillets, ou à petits trous symétriques, ou en entonnoir. De-là la différence de configuration dans leurs travaux ; la charpente en est mucilagineuse, cartilagineuse & étayée, consolidée par des parties calcaires, mais qu'on peut désunir par l'administration de l'acide nitreux affoibli : c'est alors qu'on ne peut voir, sans admiration, tout cet ouvrage devenir susceptible d'être plié & chiffoné en tous sens, & conserver cependant toute sa régularité Ce qui vient d'être dit, peut, jusqu'à certain point, s'appliquer à la formation & à la nature de la coquille, des perles, & entierement à la bizare construction du Corail articulé, qui semble formé, tantôt par le Polypier du Corail, & tantôt par celui du Lithophyte, comme si chacun de ces animaux devoient enter l'un sur l'autre respectivement leur ouvrage, &c.

Il n'y a que les Lithophytes ou Kératophytes qui ne produisent pas sensiblement d'effervescence avec les acides, comme ne contenant que peu ou point de parties calcaires. D'ailleurs leur substance convient avec la matiere mollasse des Madrepores : elle brule également, comme de la corne, en exhalant une odeur fétide urineuse, en un mot une odeur de plumes ou de baleine brulées.

CORALLOIDES. On donne ce nom à des productions en forme d'arbrisseau, qui se trouvent dans la mer contre les rochers, & qui sont plus ou moins dures : elles dif-

ferent en grandeur, en couleur & en figure: elles sont toujours étendues en branches comme les Coraux & les Madrepores.

CORBEAU, *Corvus*. Oiseau de moyenne grandeur, connu parmi le peuple sous le nom de *Colas*. Il a le bec robuste, gros, pointu, un peu voûté & très noir; les narines entourées de poil, la langue large & fendue; tout le corps noir, avec une certaine couleur bleue, luisante, qui se remarque sur-tout à la queue & aux aîles; le ventre tirant sur le brun; le milieu du dos revêtu seulement de duvet; les aîles & la queue longues; les ongles crochus, grands, principalement ceux de derriere; le pied écailleux & noirâtre.

Cet oiseau pousse un croassement épouventable: il a le gosier dilaté au-dessous du bec; ce qui forme une poche, dans laquelle il porte sa nourriture. Il vit très longtems, mange de tout, grains, insectes, charognes de quadrupedes, de poissons, d'oiseaux: il prend même des oiseaux vivans dans les basse-cours à la maniere des oiseaux de proie. Le jeune Corbeau se peut apprivoiser & dresser pour la fauconnerie: on lui apprend à parler. Le Corbeau se rencontre partout pays: il est hardi & doué d'un odorat exquis; il ne craint ni le froid ni le chaud. Cet oiseau est naturellement voleur. Il fait son nid dans les forêts épaisses, sur les arbres les plus élevés, ou dans de vieilles tours, au commencement de Mars; les femelles pondent quatre, cinq & jusqu'à six œufs, qui sont d'un verd pâle, tirant sur le bleu, tachetés de raies noirâtres: les petits s'appellent *Corbillards*. Le mâle marque un grand amour pour la femelle: il prend soin de la nourrir & de l'engraisser dans le tems de l'incubation; ils se caressent mutuellement bec à bec, comme font les pigeons avant de s'accoupler.

En Angleterre il est défendu de faire aucune violence au Corbeau, parce qu'il mange les charognes terrestres & des rivages, qui pourroient empuantir l'air. On le respecte aussi en Suede. Il est très estimé dans les Indes; mais en revanche dans l'Isle de Féroë, où il est de tous les oiseaux de proie le plus redoutable aux brebis, on lui fait la chasse; & il est d'usage qu'à certain jour de l'année, chaque habitant apporte à la Chambre de Jus-

tice un bec de *Corbeau*. On fait un monceau de tous ces becs, on y met le feu, & il y a amende pour ceux qui ne fourniſſent pas leur contingent. Les Corbeaux multiplient effectivement beaucoup dans les déſerts & ſur les rochers de l'Iſlande : on y en voit quelquefois de tout blancs. Ces terribles oiſeaux ſe jettent impitoyablement ſur les petits agneaux ; & après leur avoir crevé les yeux, pour les empêcher de ſe ſauver, ſouvent ils les ont mangés avant que les Payſans, qui ſont toujours au guet, ſoient arrivés au ſecours : s'ils arrivent aſſez tôt pour chaſſer le *Corbeau*, l'agneau n'en eſt pas moins aveuglé ; & comme dans cet état il ne ſauroit trouver ſa nourriture, ils le tuent & l'écorchent ſur le champ. C'eſt de là que viennent ces fourrures ou petites peaux douces qu'on trafique en Dannemarck & dans le pays de Holſtein, ſous le nom de *Sma-asken*, & qui ſont beaucoup en vogue parmi les gens du médiocre état. Le Corbeau a pour ennemi le Milan : ſon vol eſt peſant ; ſes pennes ſervent à faire des touches pour frapper les cordes des épinettes, & aux Artilliers pour empenner les traits. Par-tout où le Corbeau eſt établi, la Corneille ni les oiſeaux de ſon eſpece n'y peuvent prétendre aucune poſſeſſion. Les ſeuls pauvres gens mangent la chair du Corbeau : on prétend que les petits, calcinés au ſortir du nid, produiſent un excellent ſpécifique pour le mal caduc.

Il y a pluſieurs ſortes de Corbeaux, dont parlent les Naturaliſtes : ſavoir, le *Corbeau à collier*, qu'on ſoupçonne être une eſpece de *Vautour*. Voyez ce mot.

Le *Corbeau hupé*, dont les griffes ſont très fortes, & le plumage varié de verd, de bleu doré ; le *Corbeau des Indes*, dont le plumage reſſemble à celui du *Coq d'Inde* ; le *Corbeau Rhinoceros* ; le *Corbeau rouge*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Choucas rouge* ; le *Corbeau des bois* ; le *Corbeau de nuit*, dont le cri eſt ſi déſagréable, qu'on croit entendre un homme qui vomit ; le *Corbeau aquatique*, qui eſt le *Cormoran*. Voyez ce mot.

CORBEAU DE MER. *Voyez* FOU.

CORCHORE, *Melochia*. Plante fort jolie & cultivée avec ſoin dans les jardins en Egypte & en Judée. Sa tige eſt haute d'un pied & demi : ſes feuilles ſont alter-

nes & ſemblables à celles de la mercuriale ; ſes fleurs jaunes & petites, à cinq feuilles, & diſpoſées en roſe : il leur ſuccede des fruits ronds, qui renferment de petites graines cendrées, & d'un goût viſqueux.

Les Indiens mettent le Corchore au nombre de leurs plantes potageres : en Médecine elle a les mêmes propriétés que la guimauve.

CORDILE. *Voyez* THON.

CORDYLE, *Cordylus.* Lézard d'Amérique, qui devient très gros & très grand. En général cet animal tient du Crocodile & de la Salamandre ; par la tête & ſa gueule très fendue ; il a la figure de la Tortue ; ſes yeux ſont grands & brillans ; le trou des narines petit & rond ; la langue fourchue : ſes pattes de devant & de derriere ſe terminent en cinq doigts, armés de griffes crochues & pointues, & ſéparés comme ceux des Lézards ; ſon col eſt court & gros ; ſon corps eſt large & plat, couvert d'écailles dures, minces & jaune-brunâtres ; le deſſus de ſa groſſe queue eſt hériſſé juſqu'au bout d'une crête dentelée comme une ſcie : les autres écailles ſont oſſeuſes. On appelle le Cordyle *Fouette-queue*, parcequ'il friſe & entortille ſa queue en fouettant continuellement de côté & d'autre.

La chair du Cordyle eſt eſtimée d'auſſi bon goût que celle de la Poule. Cet animal eſt amphibie & ovipare : il ſe ſert de ſes pieds & de ſa queue pour marcher, grimper, nager & frapper tout ce qu'il approche.

On voit ſur les côtes d'Afrique un *Cordyle* de couleur bleue, & à queue épineuſe ; il a, comme le précédent, proche de la gueule une ouverture, ſous laquelle ſont les ouies : la gueule eſt couverte d'écailles, rangées en forme de tuiles.

CORIANDRE, *Coriandrum.* C'eſt une plante qu'on cultive dans les champs aux environs d'Aubervilliers, près Paris, & autres lieux voiſins ; ſa racine eſt petite, ſimple & blanche ; ſa tige eſt haute d'un pied & demi, ronde, grêle & rameuſe ; ſes feuilles inférieures ſont comme conjuguées, arrondies, dentelées ; les ſupérieures plus profondément découpées, & diviſées en lanieres fort étroites ; ſes fleurs ſont au ſommet des rameaux, diſpoſées en paraſol, de couleur de chair, compoſées

chacune de cinq feuilles, rangées en roſe : leur calice ſe change en un fruit compoſé de deux graines rondes, vertes d'abord, enſuite jaunâtres.

L'odeur de toute la plante eſt aromatique, forte, déſagréable ; quand on la briſe entre les doigts, elle rend une puanteur inſupportable, approchant de celle de la punaiſe, & portant à la tête ; mais elle s'adoucit avec le tems, & acquiert une ſaveur ſuave & agréable. Il n'y a que la graine qui ſoit aujourd'hui chez nous d'un uſage familier ; car la plupart des Arabes & des Grecs lui attribuent une vertu froide, narcotique, étourdiſſante, deſtructive, notamment au ſuc de la feuille, qui, pris en breuvage, eſt, ſelon eux, un auſſi grand poiſon que le ſuc de la ciguë. Tragus avertit auſſi les Droguiſtes de ne jamais vendre à qui que ce ſoit cette graine ſans être préparée avec du ſucre ou macerée dans le vinaigre, à moins, dit-il, qu'ils ne veulent vendre du poiſon à la place de remede : mais l'expérience a détruit depuis long-tems ce préjugé ; les Egyptiens font même un uſage ſingulier de cette plante verte ; les Eſpagnols en prennent fréquemment dans leurs cordiaux ; les Hollandois en mêlent dans leurs alimens : toutesfois l'on n'en doit uſer que modérement, & deſſéchée : c'eſt un bon carminatif & ſtomachique ; elle donne bonne haleine ; on l'emploie dans l'eau clairette ou le roſſolis des ſix graines, dans la bierre, dans l'eau des Carmes ; on la couvre de ſucre chez les Confiſeurs, pour en faire de petites dragées.

CORLIEU ou COURLIS, *Numenius*. Oiſeau ſcolopace, c'eſt-à-dire, à long bec, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Il y a le *grand Courlis*, le *petit Courlis*, le *Corlieu blanc*, le *Corlieu brun*, le *Corlieu rouge*, le *Corlieu noir* & le *Corlieu de plaine* ; comme tous ne different les uns des autres que par la grandeur ou la couleur, tant mâles que femelles, nous ne décrirons que la premiere eſpece.

Le grand Corlieu eſt de la grandeur de l'Aigrette ; ſon bec eſt long d'un demi-pied, & voûté en faucille ; ſon col eſt longuet, gros, & bien emplumé : la couleur de cet oiſeau eſt griſe, marquetée de brun ; le deſſous du ventre eſt blanchâtre, moucheté de noir ; ſa queue

eſt courte & bigarrée ; il a quatre doigts à chaque pied ; dont celui de derriere eſt fort court : la moitié de la cuiſſe, au-deſſus du genou, eſt toute dénuée de plumes, comme à tous les oiſeaux de marais : il eſt haut monté ſur ſes jambes.

Cet animal habite les marais, il court avec vîteſſe, il vole en troupe, & ſe nourrit dans les prairies humides de petits vers qu'il tire de terre avec ſon bec : il pond quatre œufs au mois d'Avril : ſa chair eſt d'un goût ſauvageon, mais aſſez bonne.

CORMIER ou SORBIER ou COCHESNE, en Latin *Sorbus*. C'eſt un de nos beaux arbres de forêts, dont le bois eſt dur, compact, rougeâtre : ſes feuilles ſont oblongues, crénelées, blanchâtres en-deſſous, ſtiptiques, rangées par paires ſur une côte, comme celles du frêne, garnies de ſtipules à leur inſertion ſur les branches : ſes fleurs ſont petites, blanches, en roſe, diſpoſées pluſieurs enſemble. Il leur ſuccede des fruits qui different un peu de forme & de couleur dans les diverſes eſpeces. Les Bucherons nomment *Cormieres* ceux dont les fruits ſont ſemblables à de petites poires de couleur un peu rouge, & *Cocheſnes* ceux dont les fruits ſont d'un beau rouge orangé, & raſſemblés par bouquets. Les Cormiers aiment une terre ſubſtantielle, & font un très bel effet dans les boſquets du printems, par la multitude de leurs fleurs blanches.

Les fruits des Cormiers donnent une bonne nourriture aux bêtes fauves : les fruits du Cocheſne, ſuſpendus aux arbres en automne, attirent les grives. Ce fruit, avant d'être mûr, eſt aſtringent ; on cueille celui des Cormiers cultivés en automne, on le laiſſe mûrir ſur la paille, & il eſt alors plus agréable que les nèfles. On peut retirer de ce fruit, par la fermentation, un cidre plus fort que celui des pommes. Le bois de Cormier eſt le plus dur de tous ceux que fourniſſent les arbres de nos forêts : il eſt recherché par les Menuiſiers, les Ebeniſtes ; il eſt ſurtout excellent pour les parties de machines expoſées à de grands frottemens, telles que des pieces de preſſoir, des outils de menuiſerie, des chevilles de moulins, &c. il a pour défaut d'être ſujet à ſe tourmenter un peu.

CORMORAN, *Corvus aquatiqus*. Oiſeau aquatique,

& excellent pêcheur, qui eſt de la groſſeur d'une *Oie*. Le Cormoran eſt remarquable par un bec long, crochu à l'extrêmité, dont les bords ſont tranchans, & dont il ſe ſert habilement pour attraper & retenir le poiſſon. On remarque dans le pied du Cormoran une ſtructure extraordinaire ; les quatre doigts ſont unis enſemble par trois membranes, ce qui donne à ces oiſeaux la facilité de voguer ſous l'eau avec une vîteſſe incroyable, au lieu que les autres *palmipedes* n'ont que deux membranes qui joignent les trois doigts de devant. Un autre avantage qu'à le Cormoran, c'eſt que ſes pattes ſont tournées en-dedans, au contraire des autres animaux qui nagent & qui ont des pattes de cette eſpece ; mais ce que dit Geſner, que les Cormorans prennent quelquefois leur proie avec un pied & l'apportent au rivage en nageant de l'autre, rend raiſon pourquoi les pattes de ces oiſeaux ſont tournées en dedans ; car au moyen de cette diſpoſition, une ſeule patte frappant l'eau, la pouſſe juſtement & directement ſous le milieu du ventre, & fait aller le corps de l'oiſeau droit ; au lieu qu'une ſeule patte, tournée en-dehors, n'eût donné à l'eau qu'une impulſion oblique par rapport au corps, & par conſéquent le Cormoran eût tourné en nageant, comme fait un bateau où l'on ne rame que d'un aviron. L'ongle du ſecond doigt de ces oiſeaux eſt dentelé comme une ſcie, ce qui lui donne encore la facilité de ſerrer & de retenir plus facilement le poiſſon dont les écailles ſont gliſſantes.

Cet oiſeau plonge dans l'eau pour attrapper le poiſſon. Lorſqu'il en ſaiſit quelqu'un avec ſon bec crochu, ſoit par le derriere, ſoit par le côté, comme il ne peut l'avaler commodément la queue la premiere, à cauſe des nageoires, des crêtes & des écailles qui l'empêchent d'entrer dans ſon goſier, il ne manque point, quand il en tient un dans ſon bec, de le jetter en l'air, en lui faiſant faire un demi-tour, afin que la tête retombe la premiere, & il les rattrape avec tant d'adreſſe, qu'il ne manque jamais ſon coup : ( raiſonnement bien juſte, ſi c'eſt le raiſonnement d'un animal ; inſtinct inconcevable, ſi c'eſt un inſtinct ! ) Auſſi ſe ſert-on de ces oiſeaux pour la pêche. Le Pere le Comte dit qu'à la Chine on les dreſſe pour la pêche, comme on dreſſe ici des *chiens* & des

*oiseaux* pour la chasse. Un Pêcheur peut aisément en gouverner jusqu'à cent : ils se perchent sur les bords du bateau ; & lorsqu'ils sont arrivés au lieu de la pêche, au moindre signal ils partent tous, & se dispersent sur un étang ; ils cherchent, ils plongent, ils reviennent cent fois sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé leur proie : alors ils la saisissent avec leur bec, & la portent incontinent à leur maître. Quand le poisson est trop gros, ils s'entraident mutuellement ; l'un le prend par la tête, l'autre par la queue, & ils l'amenent ainsi jusqu'au bateau, où on leur présente de longues rames, sur lesquelles ils se perchent avec leur poisson, qu'ils n'abandonnent que pour en aller chercher d'autres. On a la précaution de leur mettre un anneau de fer au bas du col, ou de leur lier le gosier avec une corde, de peur qu'ils n'avalent du poisson, & qu'ils n'aient plus envie de travailler. Ils peuvent avaler d'autant plus facilement un poisson d'une certaine grosseur, que leur œsophage est fort membraneux, & qu'en soufflant dedans, il peut s'élargir jusqu'à deux pouces de diametre.

Outre la grande espece de *Cormoran*, dont nous venons de parler, on en trouve une espece plus petite en Prusse & en Hollande. Ces oiseaux font leurs nids non-seulement sur les rochers du bord de la mer, mais aussi sur des arbres ; ce qui, suivant quelques Auteurs, est particulier au *grand* & au *petit Cormoran* entre tous les oiseaux qui ont des membranes aux pieds. Ils ne laissent point manquer leurs petits de poissons de toutes especes, car ces oiseaux fréquentent indifféremment les eaux douces & les eaux salées. La chair du Cormoran n'est pas excellente.

CORNALINE ou PIERRE DE SARDE, *Carnoelus.* C'est une pierre pesante, d'un grain fin, demi-transparente, de la nature de l'Agathe, mais dont on la distingue facilement par son tissu, semblable à de la corne, & d'un rouge vif, ou de couleur de chair ; on ne peut la confondre avec le jaspe, quelque rouge qu'il fût, puisqu'il est opaque.

La couleur & la dureté des Cornalines sont peu constantes : les Jouailliers nomment *Cornalines orientales* & de *vieille roche* celles qui sont dures, également trans-

parentes, & qui prennent un poli éclatant, de même qu'ils nomment *Cornalines occidentales* ou de *nouvelle roche* celles qui ſont tendres. Les plus parfaites approchent du Grenat pour la couleur, & même pour la tranſparence. Ces Cornalines ſont très rares : on prétend qu'elles ne ſe trouvoient qu'en Perſe, & qu'on n'en connoît plus aujourd'hui les carrieres : les Cornalines ordinaires viennent de l'Arabie & de l'Egypte.

*Cornaline onyce*, *Cornaline œillée*, *Cornaline herboriſée.* Les caracteres & les différences de ces eſpeces de *Cornalines* ſont les mêmes que dans l'Agathe, en ſuppoſant le rouge vif & toutes ſes nuances ſur un fond blanc ou blanchâtre. Les Cornalines herboriſées ſont plus eſtimées que les *Agathes herboriſées*, parceque le rouge vif ſur un fond blanc a plus d'éclat que le noir. *Voyez* AGATHE.

On fait avec la Cornaline des bagues, des cachets & d'autres bijoux ſemblables, qui ſont aujourd'hui très à la mode, ſur-tout quand on y remarque quelque accident ſingulier, ou qu'elle eſt aſſez dure pour recevoir la peinture à l'émail.

CORNE, *Cornu.* C'eſt ce corps organiſé, dur & ſolide qui croît ſur la tête de quelques animaux à quatre pieds, & qui eſt une de leurs armes défenſives. Les Cornes varient pour la forme, quoique d'ailleurs elles ſoient toutes aſſez ſemblables pour l'organiſation.

Le tiſſu de ce corps paroît compoſé de pluſieurs filets, qui naiſſent par étage, de toute la ſurface de la peau qui eſt ſous la Corne ; ce ne ſont que les productions des mamellons de la peau, ainſi que le prouve l'accroiſſement & le gonflement de la tige des *Cornes de Cerf.* Ces filets, ſoudés enſemble par une humeur viſqueuſe, forment autant de cornets de différentes hauteurs, enchaſſés les uns dans les autres ; ce qui eſt cauſe que la pointe, compoſée de toutes ces enveloppes, eſt plus ſolide que la baſe. L'intérieur de la Corne eſt revêtu d'une membrane, parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux qui portent la nourriture à toutes les parties.

L'accroiſſement des cornes ſe fait différemment dans les animaux à qui elles ne tombent point ; l'apophyſe de l'os du front qui ſert de premiere baſe à la Corne, & le péricrâne qui la couvrent, croiſſent & font croître la

Corne, par plusieurs couches qui s'appliquent les unes aux autres, & qui forment une croute.

On a vu dans quelques parties du corps, par exemple, sur le front, s'élever quelquefois une excroissance dure, longue, pointue, ayant l'apparence d'une Corne. Le cas le plus singulier de cette difformité, est celui d'un Paysan du tems d'Henri IV, auquel, à l'âge de sept ans, il avoit percé une Corne du côté droit de la tête, qui s'étendoit en se recourbant vers le côté gauche; ensorte que la pointe retomboit sur le crâne, si on ne l'eût coupée de tems en tems. Il ressentoit alors de grandes douleurs, ainsi que lorsqu'on la touchoit.

Ces sortes d'excroissances ne paroissent être que des productions des mamelons de la peau. Il y a lieu de penser qu'on pourroit prévenir ces difformités dès leur origine : il ne s'agiroit que de frotter l'excroissance naissante avec de l'esprit de sel; la racine s'en dessécheroit & tomberoit d'elle même. Il paroît qu'il y a une sorte de différence dans la nature des différentes Cornes des animaux. La Corne de Cerf & du Renne paroît se rapprocher plus de la nature osseuse de la défense du Narwalh & de celle de la Vache marine, &c. La Corne du Bouc, du Taureau, du Belier, se rapprochent davantage de la nature de l'*ongle* des animaux & de l'écaille de la Tortue. *Voyez chacun de ces mots.*

CORNE D'AMMON, *Cornu Ammonis.* C'est une coquille fossile, contournée en spirales, applatie, semblable à des Cornes de Belier : il y en a de différentes especes, qui varient par la grandeur, la matiere & la forme. Les unes sont unies comme les gros nautiles; d'autres sont striées, tuberculées, épineuses, ombiliquées ou à oreilles; plusieurs d'entr'elles paroissent superficiellement ornées d'arborisations. Ces arborisations ne sont qu'autant de sutures qui regnent dans l'intérieur, & par où s'unissent & se désunissent les parties de ces coquilles qui sont concamerées, sans être pour cela cloisonnées ou chambrées, comme le sont quelques nautiles, avec lesquelles elles ont de la ressemblance. *Voyez* NAUTILE.

On rencontre beaucoup de Cornes d'Ammon en Europe, notamment en Bourgogne près d'Agey; dans les

environs de Caën en Normandie, & entre Saint-Macaire & Marmande en Guyenne. Ces ſortes de foſſiles ne ſont communément que le noyau des coquilles, proprement dites, mais dont on ne trouve plus les analogues vivans.

Quelques Auteurs prétendent que le *Salagramen* des Indiens qui ſe trouve en Indoſtan, dans la riviere de Gandica, au Nord de Patna, eſt une ſorte de Corne d'Ammon vivante. Cette coquille eſt fort chere chez les Indiens. Les Bramines, qui leur font un ſacrifice tous les jours, en font un cas particulier, & les conſervent dans des boîtes précieuſes. On a nommé ce foſſile *Corne d'Ammon*, à cauſe de ſa forme, & parceque cette coquille étoit autrefois conſacrée dans les dévotions qu'on faiſoit à Jupiter Ammon; car les Anciens croyoient qu'elle avoit la vertu de faire expliquer les ſonges myſtérieux.

CORNE DU NARHWAL. *Voyez au mot* BALEINE, *à la deſcription du* NARHWAL.

CORNE DE CERF, *Coronopus.* C'eſt une plante dont on diſtingue deux eſpeces, l'une domeſtique & l'autre ſauvage. La premiere eſt cultivée dans les jardins potagers pour l'uſage des ſalades; ſa racine eſt petite; elle pouſſe beaucoup de feuilles, ſi étroites, tellement découpées & comme nerveuſes, qu'elles repréſentent de petits bois de Cerf; & c'eſt de-là qu'eſt venu le nom de *Corne de Cerf*: elles ſont d'un goût aſtringent, mais agréable: il s'éleve d'entre ces feuilles des tiges velues, hautes d'un pied & demi, portant des fleurs ſemblables à celles du plantain, & diſpoſées de même.

La Corne de Cerf ſauvage a des feuilles plus découpées, très velues, reſſemblantes au pied d'une Corneille: ſes tiges portent un épi également velu, où il naît des fleurs & des ſemences ſemblables aux précédentes; ſa racine eſt fibrée. Cette plante croît principalement aux lieux ſabloneux proche de la mer: elle eſt vulnéraire, apéritive, & propre à arrêter les hémorragies.

CORNE DE CERF D'EAU. *Voyez* CRESSON SAUVAGE.

CORNE (Pierre de). Il paroît que l'on donne ce nom à pluſieurs eſpeces de pierres de nature différente.

Henckel le donne à une pierre feuilletée qui ſe trouve en Saxe : elle eſt compoſée de petites couches de ſpath, d'améthyſte, de quartz, de jaſpe, de cryſtal, de calcédoine, qui ſont entremêlées les unes ſur les autres.

D'autres donnent le nom de *Pierre de Corne* à ces pierres à fuſil qu'on trouve ſouvent dans la craie, à cauſe de leur couleur. *Voyez la Nouvelle Expoſition du Regne Minéral.*

CORNEILLE, *Cornix*. Oiſeau plus petit que le Corbeau, & qui a le bec, les pieds & les jambes noirs, ainſi que tout le reſte du corps ; la Corneille fréquente les bois, les campagnes, les bords des eaux, & vit de toutes ſortes de ſubſtances animales & végétales. Elle fait ſon nid au haut des arbres & pond cinq à ſix œufs d'un blanc bleuâtre. Les petits qui en écloſent ſont bons à manger. Ces oiſeaux volent en troupes, leur vol eſt rapide, & leur marche lente ; leur bec eſt ſi fort qu'il peut caſſer des noix. Ils ſe retirent l'hiver dans les greniers, d'où les Hiboux les chaſſent ; leur nourriture ordinaire ſont les charognes, les vers, les limaçons, les chenilles, les grenouilles : lorſqu'ils crient ou qu'ils croaſſent, ils font beaucoup de bruit.

Le nom de Corneille eſt encore donné à d'autres eſpeces d'oiſeaux du genre des Corbeaux : tels que la *Corneille cendrée* ou *emmantellée* : la *Corneille noire*, qui eſt le *Freux* ou *Grole*, la *Corneille de la Jamaïque*, qui eſt très noire & fort criarde, la *Corneille des Indes*, dont le plumage eſt ſemblable à celui du *Pigeon bizet*, la *Corneille pourprée*, la *Corneille Choucas* de Cornouailles & la *Corneille des bois* des Cantons Suiſſes. On éleve toutes ces eſpeces de Corneilles en cage, & on les nourrit avec du bled de Turquie, &c. Au Cap il y a des Corneilles de mer, dont la chair eſt délicieuſe ; leurs plumes ſont noires & douces : on s'en ſert dans le pays pour garnir des lits & des oreillers.

CORNETS, *Voluta*. Coquillages univalves, & operculés du genre des *Volutes*, voyez *ce mot*. Ces eſpeces de coquilles ſont des plus agréables & des plus précieuſes ; leur forme eſt en cône, & leur robe eſt toujours richement bigarrée de jolies couleurs ; il y a le *Tigre jaune*, cornet rare par ſes taches blanches ſur un fond

jaune, l'*Aile de papillon*, la *Tinne de beurre*, l'*Amadis*, l'*Esplandian* l'*Amiral* & le *Vice-Amiral*, la *Flamboyante*, l'*Aumuce*, le *Pavillon d'Orange*, le *Spectre*, l'*Hébraïque*, le *Cierge*, la *Couronne Impériale*, le *Drap d'or*, la *Brunette*, &c.

CORNICHONS. *Voyez* au mot CONCOMBRE.

CORNOUILLIER ou CORNIER, en latin *Cornus*. C'est un arbre d'une grandeur médiocre, dont les feuilles sont ovales, opposées, relevées en dessous de nervures très saillantes qui partent de la nervure du milieu & vont circulairement se rendre à la pointe. Cet arbre fleurit dès le commencement du printems; il est si chargé de petites fleurs en rose, composées de quatre pétales jaunes & de fines étamines jaunâtres, qu'il en paroît tout jaune. A ces fleurs succèdent des fruits approchants de l'olive, mais d'un beau rouge. Lorsqu'ils sont mûrs, on les appelle *Cornouilles*. On peut alors les confire comme l'épine-vinette, car ils sont fort aigrelets. On prétend que ces fruits verds peuvent être confits au vinaigre, comme les olives. Il y a plusieurs autres especes de Cornouilliers à fruit blanc, à fruit jaune, à feuilles panachées: il y a aussi une espece de *Cornouiller nain de Canada*, qui n'est presque qu'une herbe, qui sera propre à faire des bordures si elle peut s'accommoder à notre climat; le Cornouillier peut être employé à des palissades basses, & on peut le mettre dans les remises. Son bois est très dur & son écorce pleine de nœuds.

CORNUPEDE. On donne ce nom à l'animal dont la tête est armée de cornes.

CORTUSE, *Cortusa*. Plante astringente & vulnéraire, dont les feuilles sont larges & découpées; ses fleurs sont semblables à celles de l'oreille d'ours & purpurines: sa racine est fibreuse: toute la plante est odorante: elle croît aux lieux ombrageux dans les terres argilleuses.

COS. *Voyez* PIERRE A AIGUISER OU A RASOIR.

COSTUS, *Costus iridem redolens*. Sa racine est célebre dans les antidotaires des Pharmaciens. La racine du Costus dont il est mention, est différente du *Costus corticosus* qui est la canelle blanche. *Voyez* ce mot. Le costus des boutiques est une racine coupée en morceaux oblongs, gros comme le pouce, légers, poreux, & ce-

pendant durs, mais friables, un peu résineux, d'un goût âcre de gingembre mêlé de quelque amertume, aromatique, d'une odeur légere de violette, d'un jaune gris ou brun : elle est tirée d'un arbrisseau qui ressemble beaucoup au sureau, & qui croît abondamment dans l'Arabie heureuse, en Malabar, au Bresil, & à Surinam : il porte une fleur odorante, que Linnæus dit être composée de trois feuilles avec un *nectarium.* Cette plante est le *Chianfou* des Chinois ; sa racine est mise au nombre des céphaliques : c'est un des ingrédiens de la grande thériaque d'Andromaque.

Le costus qu'on trouve dans les cabinets des curieux, est, ou blanc tirant sur le rouge, léger, d'une odeur très suave, d'un goût âcre, brûlant & mordant, & se nomme *Costus arabique*, ou il est léger, plein & noir, très amer, d'une odeur forte d'œillet : c'est le *Costus Indien*, ou enfin pesant, d'une couleur de buis, dont l'odeur porte à la tête : c'est le *Costus Syriaque* ou *Romain.*

Les Costus des anciens étoient beaucoup plus odorans que ceux de nos jours ; ils s'en servoient pour faire des aromates & des parfums, ils les brûloient sur les autels comme l'encens.

COTONNIER. C'est une des plantes les plus utiles que la nature nous présente dans l'une & l'autre Inde, & que l'industrie humaine travaille avec le plus d'art. Il y a plusieurs especes de cotonniers, dont les unes s'élevent en arbre, & une autre est herbacée, connue sous le nom de *Cotonnier commun*, en latin *Xylon herbaceum*, par opposition aux autres especes nommées *Xylon arboreum*, *Cotonnier arbre.*

Le cotonnier en arbre s'éleve, au rapport du P. Dutertre, du P. Labat & de M Frezier, à la hauteur de huit à neuf pieds ; ses feuilles sont divisées en trois, & posées alternativement ; il porte une fleur jaune monopétale en forme de cloche, & fendue jusqu'à la base en cinq ou six quartiers, de la grandeur de celle de la mauve appellée *rose d'outremer.* A ces fleurs succede un fruit de la grosseur d'une noix, divisé en plusieurs cellules, qui contiennent un duvet en floccons ou une filasse d'une grande blancheur qu'on nomme *coton*, & à laquelle sont attachées plusieurs graines noires de la grosseur

d'un pois Ce fruit s'ouvre de lui-même lorſqu'il eſt mûr, & ſi l'on n'en faiſoit la récolte à propos, le coton ſe diſperſeroit & ſe perdroit.

On peut diſtinguer trois eſpeces de ces cotonniers, qui different par la beauté & la fineſſe du coton qu'ils produiſent, & par l'arrangement des graines dans leurs gouſſes. Il en croît à la Martinique une eſpece dont les graines, au lieu d'être éparſes dans la gouſſe, ſont ſerrées & amoncelées dans le milieu en un flocon très dur, ce qui l'a fait nommer *coton de pierre*: c'eſt celle qui donne le plus beau coton. Des deux autres eſpeces, l'une donne le coton le plus commun, dont on fait des matelas & des toiles ordinaires, & l'autre un coton blanc & fin, dont on peut faire des ouvrages très déliés.

On cultive auſſi aux Antilles une quatrieme eſpece de cotonnier, qui ne differe preſque des précédentes, qu'en ce qu'elle donne un coton d'une belle couleur de chamois & très fin, que l'on nomme *coton de Siam*. On en fait des bas d'une extrême fineſſe, qui ſont fort recherchés à cauſe de leur couleur; peut-être cet arbre eſt il originaire de Siam. Il y a auſſi dans nos Iſles Françoiſes une autre eſpece de cotonnier qui donne un coton blanc, & que l'on nomme *coton de Siam à graine verte*.

Quelques Auteurs parlent d'une eſpece de cotonnier qui rampe comme la vigne; ils diſent auſſi qu'il croît au Breſil un cotonnier de la hauteur des plus grands chênes, & que dans l'Iſle de Sainte-Catherine il y en a une eſpece dont la feuille eſt large & diviſée en cinq ſegmens, & le fruit de la groſſeur d'un petit œuf de poule. Ce ſont nos Iſles Françoiſes de l'Amérique qui fourniſſent les meilleurs cotons qui ſont employés dans les Fabriques de Rouen & de Troye. Les Etrangers mêmes tirent les leurs de la Guadeloupe, de S. Domingue & des contrées adjacentes. On cultive auſſi des cotonniers dans la Sicile, dans la Pouille; en Syrie, en Chypre & à Malthe. Dans pluſieurs endroits du Levant, on cultive le cotonnier commun ou herbacé; ſa tige velue, ligneuſe, ne s'éleve qu'à trois ou quatre pieds, ſes feuilles ſont ſemblables à celles du petit érable, & ſon fruit eſt de la groſſeur d'une petite noix. C'eſt dans l'emploi de cette matiere, reçue toute brute des mains de la Nature, que

brille l'induſtrie humaine ; ſous combien de formes différentes & preſque contraires, ne voit-on pas paroître cette même matiere ! quelle différence de la mouſſeline à des tapiſſeries, des couvertures de toile de coton à du velours de coton ! cette diverſité dépend du choix de la matiere & de la maniere de l'employer.

Preſque tous les ouvrages faits avec le coton ſont mouſſeux, parceque les bouts des filaments paroiſſent ſur les toiles qui en ſont faites ; c'eſt cette eſpece de mouſſe qui a fait donner le nom de *mouſſeline* à toutes les toiles de coton fines, qui nous viennent des Indes, & qui en effet ont toutes ce duvet. Pour éviter ce défaut dans les mouſſelines très fines, on étoupe le coton, c'eſt-à-dire, qu'on enleve tous les filamens courts. Ces belles mouſſelines fines ſont les ouvrages les plus délicats & les plus beaux que l'on faſſe avec le coton filé. Outre ceux dont nous avons déja parlé, on en fait encore des futaines, des bazins, &c. Le coton entre auſſi dans une infinité d'étoffes où il ſe trouve tiſſu avec la ſoie, le fil & diverſes autres matieres.

Outre les cotons dont nous venons de parler, il y a auſſi en Amérique le coton du *Fromager* & celui du *Mahot. Voyez* FROMAGER & MAHOT.

A la Chine les Laboureurs ſement dans leurs champs, immédiatement après la moiſſon ordinaire, une eſpece de cotonnier herbacé, & ils en recueillent le coton peu de tems après. Les Egyptiens en font de même à l'égard de l'*Apocin* pour en retirer la houate. *Voyez* APOCIN. On croit que le cotonier de la Chine eſt une eſpece d'armoiſe très velue appellée *Moxa* On en ſépare le duvet ou coton (qui eſt une ſorte de bourre) en écraſant les feuilles; les Chinois, les Japonois, & même les Anglois en forment des mêches groſſes comme un tuyau de plume, deſquelles ils ſe ſervent pour guérir la goute ; ils mettent le feu à une de ces mêches, & ils en brulent la partie affligée d'une maniere à produire peu de douleur.

COUCOU, en latin *Cuculus*. Ce nom a été donné à cet oiſeau, du cri qu'il forme. Il y en a de pluſieurs eſpeces : ils different & pour la grandeur & pour la couleur. Le Coucou vulgaire eſt de la grandeur de l'Epervier ; il n'a point le bec ſi crochu, ni ſi fort, il a des

plumes jusque dessus les pieds, qui sont faits de telle façon, qu'il a deux doigts derriere, & deux doigts devant. Cet oiseau est carnacier & vorace, il se nourrit de chair de cadavres, de petits oiseaux, de chenilles, de mouches, de fruit. On n'apperçoit dans ce climat le Coucou, que depuis le commencement de Mai, jusqu'à la fin de Juillet, dans tout le reste de l'année il disparoît entiérement, soit qu'il se retire dans les pays éloignés, ce que sa pesanteur ne permet guere de croire, soit qu'il se cache dans des endroits où il n'est pas possible de le trouver.

La femelle de cet oiseau a une singularité qui la distingue de toutes les autres, c'est d'aller pondre son œuf, (car on dit qu'elle n'en pond qu'un seul), dans le nid d'un petit oiseau, comme Fauvette, Linotte, Mésange, Roitelet, & de laisser ainsi à cette nouvelle mere le soin de le couver : on est frappé d'une telle indifférence, comparée à cette tendresse générale qu'ont les autres oiseaux pour leurs petits. D'où peut venir ce désordre apparent, dans un ouvrage de la Nature où tout est fondé sur des raisons solides ? La bizarerie que nous croyons quelquefois y remarquer, n'est que l'effet de notre ignorance. M. Hérissant, de l'Académie Royale des Sciences, observe dans un Mémoire qu'il a donné sur le Coucou, que dans les autres oiseaux, l'estomac est presque joint au dos & totalement recouvert par les intestins, & qu'au contraire l'estomac du Coucou est placé d'une maniere toute différente, il se trouve dans la partie inférieure du ventre, & recouvre absolument les intestins. De cette position de l'estomac, il suit qu'il est aussi difficile au Coucou de couver ses œufs & ses petits, que cette opération est facile aux autres oiseaux, dans lesquels les parties qui doivent poser presque immédiatement sur les œufs, ou sur les petits, sont molles & capables de se prêter sans danger à la compression qu'elles doivent éprouver. Il n'en est pas de même du Coucou, les membranes de son estomac, chargées du poids de son corps, & comprimées entre les alimens qu'il renferme & des corps durs, éprouveroient une compression douloureuse & contraire à la digestion. Il suit encore de la structure de cet animal, que ses petits n'ont pas le même besoin

d'être couvés, que ceux des autres oiseaux, leur estomac étant plus à l'abri du froid sous la masse des intestins, & c'est peut-être la raison pour laquelle le Coucou donne toujours ses petits à élever à de très petits oiseaux; ils n'y perdent rien quant à l'incubation qui leur est moins nécessaire, & y gagnent par la facilité qu'ils ont, comme les plus forts, de vivre aux dépens des petits naturels de l'oiseau, qu'ils font périr avec leur mere nourrice, qui devient, après ses enfans, la victime du Coucou qu'elle a élevé. Plus on étudie la Nature, plus on voit que les effets les plus opposés se rapportent précisément aux mêmes plans & aux mêmes vues; mais il faut avouer aussi que le Poète a eu raison de dire: *Sic vos non vobis, nidificatis aves.*

COUDRIER ou NOISETIER, *Corylus.* Arbrisseau dont la racine est longue, grosse & robuste, enfoncée profondément dans la terre & étendue au large, poussant de grosses tiges qui se partagent en plusieurs branches fortes, & en des verges pliantes, sans nœuds & flexibles; dont le bois est blanc & tendre: ses feuilles sont larges, un peu ridées & dentelées, d'une couleur verte, & pâles en dessous; il a pour fleurs des chatons oblongs, & des houpes de filets rouges; les chatons sont d'abord verdâtres, ensuite jaunâtres, écailleux, & ne laissent après eux aucun fruit. Les fruits naissent sur le même arbre, mais en des endroits séparés, unis plusieurs ensemble: ce sont les *noisettes* que tout le monde connoît; elles sont enveloppées chacune dans une coëffe membraneuse & frangée par les bords; le fruit est ou rond ou ovale, son écorce est ligneuse, jaune rougeâtre, elle renferme une amande qui donne un suc laiteux, recouverte d'une pellicule rougeâtre dans les noisetiers cultivés, & roussâtre dans les autres: l'amande est très bonne à manger.

Le noisetier croît par la culture dans les jardins, les vignes & les vergers: ceux qui sont sauvages viennent par-tout, dans les forêts & le long des chemins. Parmi ceux que l'on cultive, & dont on se sert pour faire des haies dans les jardins, les uns portent des fruits longs cachés dans des calices de même figure, fermés, verds & frangés à leur bord, d'autres en portent de ronds &

dont le calice est court & plus ouvert : telles sont les *avelines*. Ce sont les meilleures noisettes : on nous les apporte du Lyonnois & d'Espagne. Les fruits des noisetiers sauvages sont petits & moins agréables à manger.

En général les noisettes nourrissent plus que les noix : on les couvre de sucre chez les Confiseurs : on en tire, par expression une huile essentielle, utile pour la toux invéterée. Le bois du coudrier est utile pour différens Arts méchaniques : on prétend aussi se servir des branches du coudrier pour découvrir des sources & des mines. *Voyez* BAGUETTE DIVINATOIRE.

COUGUAR. Animal féroce de l'Amérique, que l'on nomme *Tigre rouge* à la Guiane. Cet animal est assez haut sur ses jambes, effilé, levreté; il a la tête petite, la queue longue, le poil court & assez généralement d'un roux vif; il n'est marqué ni de bandes longues, comme le Tigre, ni de taches rondes & pleines, comme le Léopard, ni de taches en anneaux ou en roses, comme l'Once & la Panthere. Cet animal féroce grimpe sur un arbre touffu, s'y cache & s'élance de-là sur sa proie.

Le Couguar est assez commun à la Guiane; autrefois on a vu ces animaux voraces arriver à la nage & en nombre dans l'Isle de Cayenne, pour attaquer & dévaster les troupeaux; c'étoit dans les commencemens un fléau pour la Colonie; mais peu-à-peu on les a chassés, détruits ou relégués loin des habitans.

La légereté du Couguar & la longueur de ses jambes le rendent très propre à grimper aisément sur les arbres. Cet animal est paresseux & poltron dès qu'il est rassasié. Lorsqu'on est obligé de passer la nuit dans les bois, il suffit d'allumer du feu pour l'empêcher d'approcher.

On fait de la peau de ces animaux des housses de cheval; leur chair est maigre, & a un fumet désagréable.

COUI. Nom que l'on donne dans nos Colonies Françoises au Calebassier d'Amérique. *Voyez* CALEBASSIER.

COULEUVRE, *Coluber*. Espece de serpent, qui se dépouille de sa peau dans l'été. La tête est plate; la queue pointue, & ses dents sont vénimeuses, du moins dans plusieurs especes. Le Dictionnaire des animaux cite

plus de vingt especes de couleuvres, d'après MM. Linnæus, Seba, les Actes d'Upsal & les Voyageurs ; mais la plupart sont des viperes ou des serpens différens de la couleuvre. Nous ne parlerons que des plus connues.

La Couleuvre ordinaire est un reptile, long ordinairement comme le bras, rond & gros de deux pouces : sa tête est plate ; sa bouche garnie de dents aiguës ; sa langue est noire, & fourchue à l'extrémité ; étant en colere, elle la lance dehors. Sa morsure est un peu vénimeuse : elle cause au moins des inflammations douloureuses, qui occasionnent l'insomnie. Cet animal habite les bois, les lieux deserts & pierreux : il change de peau tous les ans. Sa chair, son cœur & son foie passent pour être sudorifiques ; sa graisse est émolliente. Les remedes, contre la morsure de ce serpent, sont les mêmes que pour la vipere, l'eau de Luce, & tous les alkalis volatils.

La Couleuvre cendrée de Suede ; celle qui est noire dans l'Angleterre, sont des viperes ; celle qui est de deux couleurs dans le Malabar, n'est point vénimeuse : les Indiens, chez qui elle est commune & familiere, la voïent avec plaisir : ils en mettent dans leur sein pour se raffraichir dans les grandes chaleurs de l'été. Les Couleuvres de Surinam, dont la couleur est bleue ou aurore, sont des serpens assez dangereux. La Couleuvre Esculape a des dents dont la morsure n'est pas plus à craindre que celle du Serpent Esculape. La Couleuvre cornue des Arabes & des Egyptiens, quoique privée de dents, passe pour être très vénimeuse : celles des Isles Françoises ne font aucun mal ; les habitans du pays marchent dessus impunément pieds nuds, & les prennent à la main sans aucun danger : on y en voit dont le regard est si affreux, que, quoique non vénimeuses, elles font quelquefois rebrousser chemin aux plus hardis ; la peau de celles-ci sert dans le pays à faire des baudriers.

Parmi les différentes especes de Couleuvres, il s'en trouve qui, bien loin de fuir, poursuivent opiniâtrement ceux qui osent les frapper. On en voit dans l'Isle de Saint-Domingue une espece grosse comme le bras, ayant douze pieds de longueur ; & qui, sans mordre ni piquer les poules, les entortille & les serre avec tant de force, qu'elle les fait mourir. La Couleuvre des Molu-

ques à jusqu'à trente-deux pieds de longueur : elle en veut particulierement aux hommes ; mais au défaut de chair humaine, elle a, dit-on, recours à un autre moyen : elle va mâcher des herbes sur le bord de la mer ; après quoi, elle monte sur les arbres qui avancent dans l'eau, & elle y dégorge ce qu'elle a mangé. Aussi-tôt divers poissons viennent pour avaler cet appas ; & à l'instant la Couleuvre, qui se tient suspendue au moyen de sa queue, se jette sur sa proie. Si elle la manque, elle la retrouve bientôt ; car le poisson qui a avalé de l'herbe dégorgée, tombe dans une sorte d'ivresse, qui le rend comme immobile sur la surface de l'eau.

Toutes les Couleuvres, dont la peau, diversement colorée, représente un tissu travaillé au métier, & qui ont la tête comme cizelée & ornée de perles, sont des serpens très lascifs, qui se meuvent moins en rampant que par sauts avec une vîtesse assez considérable. Toutes ces sortes de reptiles se nourrissent de grenouilles, de petits lézards, de ravets, de petits oiseaux, de rats & souris. La Couleuvre de notre pays, aime passionnément le lait : on en a vû entortillées aux jambes des vaches, leur succer le pis aux heures où on devoit traire ces animaux.

COULEUVRÉE *Voyez* BRIONNE.

COULILAWAN. C'est l'écorce d'un arbre aromatique, qu'on dit être différent de celui qui porte l'écorce de *Canelle géroflée.* Voyez *ce mot.*

Le Coulilawan croît naturellement aux Isles Moluques : son odeur revient à celle du gérofle & de la canelle. C'est une nouvelle espece d'épicerie, dont on se sert actuellement en Hollande : cette écorce est épaisse & compacte, brune en dehors, & d'une couleur claire en dedans, facile à réduire en poudre ; & alors elle exhale une odeur suave & forte. L'arbre qui porte cette écorce, est grand, & souvent si gros par en bas, qu'un homme ne peut l'embrasser. Sa cime est serrée & peu épaisse. Ses feuilles sont larges vers les pédicules, & pointues à l'extrémité opposée ; elles ont trois côtes ou nervures qui parcourent la longueur de la feuille, ainsi que dans les feuilles du malathrum & de la canelle. L'arbre Coulilawan semble n'être pas du genre de ces arbres, par la différence de ses

fleurs & de ses fruits. M. Cartheuser, dans une Dissertation inaugurale de Médecine sur l'écorce à odeur de gérofle d'Amboine, l'appelle *Laurum Canelliferam Amboinensem proceriorem, foliis longioribus atque trinervis, baccis calyculatis oblongo-rotundis.* La racine de cet arbre a le goût du sassafras, & lui ressemble quant à la dureté & à la couleur. Les Chirurgiens de la Compagnie des Indes Hollandoises s'en servent depuis 1676, tant à Batavia, que sur les vaisseaux, à la place du sassafras; & peut-être fait on de même en Hollande, puisqu'on n'y trouve aucune différence.

On retire de l'écorce du Coulilawan, au moyen de la distillation, une huile essentielle, qui passe dans toute la Hollande pour l'huile de gérofle. Les Indiens en font entrer l'écorce dans leur *Bobori*, qui est une espece d'onguent, souvent composé de seuls aromates. Ils s'en oignent le corps, tant pour se parfumer, que pour prévenir ou pour dissiper les douleurs qu'ils contractent par l'air froid des nuits, auquel ils s'exposent en couchant à la belle étoile. Une demi-livre de cette écorce ne fournit pas un demi gros d'huile. Cette huile est regardée comme un spécifique contre les fluxions: on en frotte les parties affectées. L'eau qu'elle distille est laiteuse, & répand une odeur très aromatique: son goût est amer. L'huile en est claire, transparente, & surnâge: on la distingue par une couleur jaunâtre. Une demi-once d'écorce pulvérisée & extraite avec l'esprit de-vin, a donné cinquante grains de résine; l'eau n'en a tiré que quarante huit grains de gomme. L'eau-de-vie de France n'a procuré que trente-quatre grains d'extrait, qui étoit moins aromatique que les précédens. On peut présumer que cette écorce, prise intérieurement, échauffe le sang, augmente son mouvement progressif & intestin, dissout la pituite dans l'estomac & dans les intestins, favorise la digestion, arrête les vomissemens, chasse les vents, dissipe les douleurs qui dérivent de la pituite, guérit les dévoiemens, désopile le mésentere & les autres visceres, amene les évacuations périodiques des femmes, augmente les sécrétions de la salive & de toutes les autres humeurs.

COUPEROSE NATURELLE. *Voy. au mot* VITRIOL.

COUQUELOURDE, *Lychnis.* Il y a plusieurs especes de cette plante, appellée autrement *Passe-fleur* ou *Œillet de Dieu*. Nous ne parlerons que de celle qui est cultivée & de la sauvage. La premiere pousse beaucoup de tiges lanugineuses, hautes de deux pieds & rameuses. Ses feuilles sont cotoneuses, molles, un peu semblables à celles de la sauge. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges, composées de cinq feuilles disposées en œillet, d'un rouge souvent marbré, belles à la vue, garnies intérieurement d'une espece de couronne. A cette fleur succede un fruit de figure conique, qui s'ouvre par la pointe, & laisse appercevoir des semences presque rondes : sa racine est fibreuse.

La Couquelourde sauvage en differe par ses tiges rougeâtres vers la base. Ses feuilles sont nerveuses & opposées. Ses fleurs sortent de l'aisselle des feuilles : elles sont d'ailleurs, ainsi que le fruit, semblables aux précédens. Sa racine est grosse, longue & plongée profondément en terre. Cette plante croît dans les champs contre les haies : son suc est une puissante errhine : ses semences sont purgatives & alexipharmaques.

COURBARI, *Courbaris bifolia, flore pyramidatos.* Espece de noix, ou plutôt de fruit légumineux, long & large comme la main, fait en poire, d'un brun rougeâtre extérieurement, se séparant en deux cosses, & contenant plusieurs noyaux très durs, de la figure & grosseur de nos fêves de marais, de la couleur des châtaignes, entourés d'une substance spongieuse, d'un goût aigrelet, & dont on se sert pour faire du pain. On nous l'apporte des Indes, & sur-tout des Isles Antilles.

L'arbre qui porte ce fruit est très grand & très long. Son bois sert à faire des rouleaux pour les moulins à sucre.

COURBARIL. *Voyez* Résine animée.

COURLIS. *Voyez* Corlieu.

COURGE ou CALEBASSE, *Cucurbita.* C'est une plante qui pousse plusieurs tiges sarmenteuses, grosses comme le doigt, très longues, rampantes à terre ou grimpant à des perches, à l'aide de ses vrilles ou mains. On distingue trois especes de Courges ; la *Courge longue*, la *grosse* & la *calebasse.* Elles sont annuelles :

elles portent des fleurs en cloche de deux especes. Les unes sont stériles ; aux autres succede le fruit, qui, dans la premiere espece, a quelquefois quatre pieds de longueur & plus : l'écorce en séchant jaunit & durcit comme du bois. La chair de cette espece est fongueuse & rafraîchissante. On en fait aujourd'hui une confiture assez estimée. La seconde espece a la figure d'un flacon rond, ventru : on s'en sert au même usage. La troisieme espece est nommée *Calebasse* ou *Flacon*, à cause de la figure de son fruit, qui est fait en bouteille. Lorsque ce fruit est bien sec, on le vuide, & il forme d'excellentes bouteilles à pelerin. Les graines de ces fruits sont mises au nombre des quatre semences froides majeures. On dit que les feuilles vertes de Courge, appliquées sur les mamelles, font perdre le lait.

COURONNE DE COULEURS. Ce sont ces couronnes ou anneaux lumineux, tantôt blanchâtres, tantôt d'une foible couleur d'arc-en ciel, qu'on observe quelquefois autour du soleil, des étoiles, des planettes. Ces anneaux sont formés par des nuages minces, ou un brouillard peu épais. Que l'on place entre son œil & une lumiere un vase plein d'eau chaude, les vapeurs qui s'élevent feront appercevoir de semblables couronnes ; aussi lorsque le tems est bien serein, on ne voit point de ces anneaux lumineux. Lorsque l'atmosphere est chargée de vapeurs, on voit souvent la lune entourée d'un petit cercle lumineux qui tire un peu sur le jaune.

COURONNE D'ETHIOPIE. Coquillage univalve du genre des *Conques sphériques* ou *Tonnes*. Voy. *ce mot*.

COURONNE IMPÉRIALLE. *Corona Imperialis*. Plante originaire des pays Orientaux, qui tire son nom de la disposition de ses fleurs, & qu'on cultive dans les jardins. Sa racine est une bulbe non écailleuse ou lamineuse, comme celle des lys ; mais solide comme celle de l'oignon, composée de tuniques qui s'emboîtent les unes dans les autres, fibreuse en dessous, & d'une odeur d'ail. Sa tige & ses feuilles sont semblables à celles du lys sauvage ; ses fleurs sont disposées comme en couronne, surmontées d'un bouquet de feuilles. Chacune de ces fleurs a six feuilles disposées en cloche, de couleur

purpurine, tirant sur le jaune ; à cette fleur succede un fruit oblong, cannelé, divisé intérieurement en trois loges remplies de semences plates : cette plante est émolliente & sa racine digestive ; mais on ne la cultive que pour son agrément.

COURONNE IMPÉRIALLE. Coquille univalve dont la couronne est dentée en maniere d'épines : elle est du genre des *Volutes*. Voyez *ce mot*.

COURTILLE ou COURTILLIERE. *Voyez* GRILLON TAUPE.

COUSIN, *Culex*. Petit insecte, connu de tout le monde par son bruit incommode qui trouble quelquefois le repos de la nuit, & encore plus par ses piquures cruelles. Les nôtres sont pacifiques, si on les compare à ceux de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, au rapport de tous les Voyageurs, qui en ont été cruellement tourmentés : on les nomme dans ces pays *Maringuoins*. Leur piquure met le corps tout en feu : leurs aiguillons pénétrent à travers les étoffes les plus serrées. Les habitans sont souvent obligés, pour s'en garantir, de s'envelopper dans des nuages de fumée, dont ils remplissent leur case ; d'autres se renferment dans des tentes, faites de lin & d'écorce d'arbre. Les Lapons mêmes sont incommodés cruellement de ces insectes, qui ne sont pas plus gros que des *Puces*, mais d'une opiniâtreté sans égale. Comme il paroît que la métamorphose de ces insectes est semblable à celle des *Cousins*, l'histoire de ces derniers pourra servir à faire connoître les autres.

Le Cousin est monté sur de hautes jambes, & habite de préférence le long des eaux & des marais. On peut quelquefois le confondre avec la *Tipule*, insecte assez semblable ; mais celui-ci en differe parcequ'il est beaucoup plus grand, monté sur des jambes très hautes & proportionnées à la longueur effilée de son corps. La différence la plus essentielle pour notre repos, est que la *Tipule* n'a point, comme le Cousin, la tête armée d'un aiguillon. Ce caractere distingue très bien, même les petites especes de Tipules d'avec les Cousins.

On distingue aux environs de Paris trois especes différentes de Cousins ; mais nous ne nous arrêterons qu'à

ce qu'il y a de commun à tous les Cousins en général, & qui peut intéresser notre curiosité.

Le corps léger des Cousins est soutenu par six longues jambes : leur tête est armée d'un aiguillon dont la structure est des plus curieuses, & elle est ornée de belles antennes à panaches, qui, ainsi que dans tous les insectes, sont plus belles & plus touffues chez les mâles que chez les femelles : ces insectes sont les mieux empennachés de tous les animaux connus. Ils ont des *yeux à reseau* & quatre *stigmates*, organes de la respiration. *Voyez au mot* INSECTE *la description intéressante de ces parties.*

Cet insecte n'a que deux aîles, & derriere ces aîles deux petits *balanciers*, qui lui sont communs avec toutes les Mouches à deux aîles, mais que n'ont point les mouches à quatre aîles ; ce qui donneroit lieu de penser que ces balanciers dans celle-ci ont un usage qui supplée à la paire d'aîles qui lui manquent. Les aîles de cet insecte, vues au microscope, paroissent transparentes comme le talc, & recouvertes de petites écailles, dans un ordre agréable & régulier.

La trompe ou l'aiguillon du Cousin est composée d'un nombre prodigieux de parties d'une délicatesse infinie, & jouant toutes ensemble pour concourir à l'usage dont elles sont à l'insecte. Ce que l'on apperçoit à l'œil, n'est que le tuyau qui contient le dard ; ce tuyau est fendu ; cette fente est ménagée, pour que le tuyau, qui est d'une matiere ferme & non flexible, puisse s'écarter du dard, & ne se plier que comme s'il se cassoit, & cela plus ou moins, à proportion que le dard se plonge dans la plaie. De ce tuyau, qui est percé, & dont l'extrêmité fait l'effet d'un anneau, sort un aiguillon, qui a le jeu d'une pompe d'une structure bien simple, & par-là même d'autant plus admirable. Cet aiguillon est composé de cinq à six petites lames, semblables à des lancettes appliquées les unes sur les autres; les unes sont dentelées à leur extrêmité en forme de fer de fleche, les autres sont simplement tranchantes. Lorsque le faisceau de ces lames est introduit dans la veine, le sang s'éleve dans la longueur de ces lames, comme dans des tuyaux capillaires ; & il s'éleve d'autant plus haut, que ces diametres sont plus petits. Cette méchanique de construction & d'ascension

cension des liqueurs s'observe mieux dans l'aiguillon du *Taon*, qui est plus gros, mais construit sur le même modele. *Voyez* TAON.

Dans l'instant que le Cousin lance son dard dans la veine, il laisse écouler quelques gouttes d'une liqueur, qui nous occasionne ensuite des démangeaisons insupportables. On pense que cette liqueur, que le Cousin darde ainsi dans la plaie, sert à rendre notre sang plus fluide, afin que l'animal le pompe alors plus aisément; si cela est, nous payons cher l'avantage que l'insecte en retire.

Il y a des personnes que ces piquûres réduisent dans un état cruel. La peau de certaines personnes paroît être plus de leur goût. Il n'y a pas lieu de croire que ce soit à raison de finesse, puisqu'on voit des Dames dont la peau, quoique très fine & très délicate, n'en est point attaquée. M. de Reaumur croit qu'on pourroit trouver quelque moyen de rendre notre peau désagréable aux Cousins, en la frottant, par exemple, de l'infusion de quelques plantes qui leur fussent désagréables. Si on pouvoit en remarquer quelqu'une sur laquelle les Cousins n'aimassent pas à se reposer, ce seroit un moyen d'abréger les essais. Un remede contre la piquûre de ces insectes est, dit-on, de gratter un peu ferme la partie qui vient d'être blessée, & de la laver avec de l'eau fraîche; mais il est essentiel de le faire aussi-tôt après que l'on a été piqué; si on ne s'en est point apperçu, ce qui arrive très souvent, & qu'on ait laissé au poison le tems de fermenter, on ne fait le plus communément en grattant qu'augmenter l'enflure & les cuissons. Le meilleur remede alors est d'humecter la plaie avec la salive, & de résister, s'il est possible, à la démangeaison de gratter.

### *Métamorphose du Cousin.*

Le Cousin est un de ces insectes qui jouissent successivement de deux genres de vie, qui paroissent bien opposés: ils naissent poissons, & finissent par être habitans de l'air. Depuis le mois de Mai jusqu'au commencement de l'hiver, les eaux dormantes des marais & celles qu'on laisse croupir dans des baquets fourmillent de petits vers,

qui, comme la plupart des insectes, ont trois métamorphoses à subir. Ces vers sont très aisés à reconnoître dans l'eau, parcequ'on les voit presque toujours suspendus, la partie postérieure à la surface de l'eau, & la tête en-bas. De la partie postérieure de ces vers, il part d'un côté une espece de petit tuyau ou sarbacane, s'évasant à son extrêmité comme un entonnoir; c'est-là l'organe de leur respiration: de l'autre côté de cette même partie postérieure sont quatre petites nâgeoires. Dès qu'on agite l'eau, on voit ces vers se précipiter au fond avec la plus grande promptitude, à l'aide de ces nageoires; mais l'instant d'après on les voit revenir à la surface, parceque l'organe de leur respiration n'étant point propre comme les ouies des poissons à extraire l'air de l'eau, ils sont obligés de venir à la surface pour respirer. Ces vers sont longuets: leur tête est armée de crochets qui sont dans un mouvement continuel, & qui leur servent à attrapper les insectes imperceptibles, les petits brins de plantes, ou les petits grains de terre dont ils se nourrissent. Ces insectes restent ainsi dans l'état de ver environ quinze jours ou trois semaines, suivant que la saison est plus ou moins chaude; & pendant ce tems ils changent trois fois de peau.

Au bout de ce tems, ces vers se transforment en une *nymphe*, qui est le Cousin même, mais enveloppé d'une membrane très fine, destinée à tenir en brassiere tous les membres de l'insecte, qui se forment & se fortifient sous cette enveloppe, où il reste huit à dix jours. Pendant ce tems la *nymphe* ne prend & n'a besoin d'aucune nourriture; les organes de la respiration ont changé de lieu & de forme; elle respire par deux especes de cornets qui sont proche de la tête, mais qui, lorsqu'elle sera passée à l'état d'insecte aîlé, deviendront des *stigmates*. Elle se tient, ainsi que le ver, à la surface de l'eau pour respirer, mais roulée sur elle-même. Au moindre mouvement, elle descend dans l'eau en se déroulant, à l'aide des rames dont elle est munie à la partie postérieure. L'agilité & la maniere de se mouvoir de ces *nymphes* est un spectacle singulier.

Dans les jours chauds de l'été il est très facile de voir passer les *nymphes* à l'état de Cousin dans un baquet

d'eau. La *nymphe* ſe déroule ; elle éleve une partie de ſon corps hors de l'eau ; elle ſe gonfle & fait crever ſon enveloppe dans cet endroit. On voit paroître la tête du Couſin hors de l'eau ; l'inſecte continue à ſortir de ſon enveloppe ; & ce qui lui ſervoit il n'y a qu'un moment de robe, change d'uſage, & lui tient préſentement lieu de bateau : il vogue au gré des vents : il eſt lui-même la voile & le mât du navire. L'inſecte eſt alors en danger : pour peu qu'il faſſe le moindre vent, l'eau entre dans le bateau, le fait couler à fond, & l'inſecte ſe noie. Dans les jours où le vent ſoufle avec violence, on voit parmi les Couſins une image terrible des effets de la tempête ; car ces inſectes, qui l'inſtant d'auparavant, ſeroient péris ſi on les avoit tenus pendant un tems aſſez court hors de l'eau, n'ont rien alors autant à craindre que l'eau.

Le Couſin n'eſt pas plutôt devenu aîlé, qu'il cherche ſa nourriture dans le ſang des animaux, & auſſi, à ce que l'on penſe, dans le ſuc des feuilles ſur leſquelles il eſt pendant la chaleur du jour. L'accouplement de ces inſectes, dont il n'y avoit cependant point lieu de douter, avoit échappé à M. de Reaumur & aux plus induſtrieux Obſervateurs. Il ne faut pas en être étonné, puiſque, ſuivant les obſervations de M. Godheu, qu'on lit dans le tome troiſieme de la partie étrangere des Mémoires de l'Académie, cette ſcene ſe paſſe en l'air & en volant ; & on ne s'étoit point aviſé de la chercher là. Peut-être ces inſectes ne ſont-ils pas les ſeuls qui s'accouplent en l'air ; mais il eſt bien certain qu'ils s'y accouplent, & que cet élément fait, comme la terre & les eaux, partie de l'empire de l'amour.

On diſtingue facilement le Couſin d'avec ſa femelle : le Couſin eſt plus allongé qu'elle, & il a à la partie poſtérieure deux crochets, qui lui ſervent, ainſi que dans pluſieurs inſectes, à retenir la femelle : celle-ci n'en a point ; mais à leur place ſont deux palettes, qui lui ſervent pour arranger ſes œufs dans le tems de la ponte. Le mâle ſe diſtingue de plus par la beauté de ſes panaches.

*Ponte de la femelle du Cousin.*

Lorsque la femelle a été fécondée, elle va déposer ses œufs sur la surface de l'eau, pour que le ver naissant se trouve dans l'élément qui lui sera alors nécessaire. Pour cet effet, elle s'attache sur une feuille ou à quelqu'autre corps sur la surface de l'eau; elle croise ses jambes de derriere, & place dans l'angle qu'elles forment son premier œuf, avec le bout de son anus, qui dans ces insectes a une flexibilité merveilleuse : elle dépose successivement ses autres œufs, qui se collent les uns aux autres; en écartant ses pattes, elle donne à cet assemblage d'œufs une forme de bateau qui a sa proue & sa poupe. Cette espece de petit bâtiment vogue sur les eaux, à raison de sa légereté; mais il y est quelquefois englouti par les tempêtes. La ponte du Cousin est depuis deux cens jusqu'à trois cens cinquante œufs, de chacun desquels sort un ver au bout de deux ou trois jours: comme il ne faut qu'environ un mois d'une génération à l'autre, on en peut compter six ou sept par an; ensorte que nous serions certainement ensevelis dans des nuages de Cousins, s'ils ne devenoient la proie des oiseaux, & sur tout de l'hirondelle, & d'une multitude d'insectes carnassiers.

COUSSINET DES MARAIS. *Voyez* CANNEBERGE.

COUTELIER ou MANCHE DE COUTEAU, *Solen.* Genre de coquillage bivalve, nommé ainsi de sa forme, & qui se trouve abondamment sur le bord de presque toutes les mers. On nomme aussi ces coquilles *Canaux*, *Gouttieres* & *Seringues* : il y en a de droits, d'autres courbés en sabre, colorés en rose ou en violet.

Ce coquillage vit dans le sable, où il s'enfonce quelquefois jusqu'à deux pieds de profondeur, & dans une position verticale : toute sa manœuvre, tout son mouvement progressif consiste alors à remonter du fond de son trou jusqu'au dessus du sable, & à rentrer ensuite sous le sable. Lorsque la mer est retirée, on reconnoît leur domicile par ces trous. Pour attirer l'animal sur la surface du sol, le Pêcheur jette une pincée de sel dans chaque trou; aussi tôt on apperçoit du mouvement dans le sable, l'animal sort, & le Pêcheur le saisit promptement; car s'il rentre dans son trou, il ne se laisse plus

attraper à ce piege : on a recours alors à de longs fers pointus pour les amener sur le sol.

COUVERCLE DE COQUILLE. On donne ce nom à l'*Opercule. Voyez ce mot.* Les Apoticaires se servoient autrefois de celui qui étoit cartilagineux, sous le nom de *Blatta Byzantia.*

CRABE, *Cancer.* Animal du genre des *crustacés*, dont on a plusieurs especes. En général les Crabes ont la queue composée de tables, rabattue en-dessous, & appliquée sur le ventre : la tête n'est pas séparée du corps. Ils ont dix jambes, cinq de chaque côté, y compris les bras. Le Crabe fait usage des serres noires qui sont au bout de ses bras avec la même dextérité que le quadrupede se sert de ses pieds de devant. On nomme ces serres, *forces*, *pinces*, *mordans* ou *tenailles*. Les Pêcheurs sont obligés, avant de porter ces animaux au marché, de leur lier étroitement les bras dans un sac ; sans cette précaution, ils s'entre-tueroient & se couperoient les jambes. C'est une chose assez curieuse que de les voir marcher avec tout leur attirail de pied. Le Crabe a beaucoup de conformité avec le *Cancre. Voyez ce mot.* Son corps est recouvert d'une croute dure, fort évasée, souvent noirâtre & plombée, & chargée de proéminences ou d'incrustations. Si on ouvre la bouche d'un Crabe, on y remarque plusieurs dents, des appendices, des pellicules, & tant de petits détails, qu'on ne peut s'empêcher d'y admirer l'artifice de la nature. Ses yeux sont noirs, un peu éloignés l'un de l'autre : tantôt l'animal les fait sortir en-dehors, tantôt il les fait rentrer dans leur orbite. C'est à la partie inférieure de la table velue proche l'anus que s'attachent les œufs par des appendices en forme de grappe de raisin. La femelle a cette partie plus large que le mâle.

Le Crabe est un animal assez hideux à voir : il n'habite guere que les bords des rochers ; si le flot s'en retourne & qu'il le laisse à sec, il retire ses jambes à lui, & demeure immobile. On trouve toujours les Crabes par bandes : ils marchent tantôt en avant ou à reculons, tantôt de travers ou de côté : ils sont amphibies. Quelques personnes prétendent en avoir conservé, un à deux mois, dans une cave sans eau. Les combats de ces animaux

ſont cruels, ſur-tout dans le tems de l'amour ; ils s'entrebattent, ſe heurtent de front à diverſes repriſes à la maniere des Béliers ; & lorſqu'il s'agit de l'accouplement, le mâle renverſe ſur le dos ſa femelle ; ils s'emboitent, ſe lient enſemble ventre à ventre & queue contre queue ; enſuite le mâle aide la femelle à ſe remettre ſur les pattes. Les Crabes, ainſi que tous les cruſtacés & les ſerpens, ont la propriété ſinguliere de ſe dépouiller au printems de leur vieille robe : ils ſe tiennent cachés dans le ſable juſqu'à ce qu'ils aient recouvré un habit, qui, en les préſervant des injures de l'air, leur permet de reprendre des forces & leur caractere courageux. Ils ſe défendent très bien contre les ſeches, les calmars & les polypes : ils aiment les vers, les mouches, les ſangſues & les grenouilles. On en voit d'une grandeur démeſurée dans l'Iſle des Cancres en Amérique ; ce fut dans cet endroit, & par ces mêmes animaux, que le fameux Navigateur François Drack périt miſérablement ; quoiqu'armé, il lui fallut ſuccomber & devenir la proie des Crabes : ſouvent les Pêcheurs de nos côtes en ſont cruellement pincés. La chair du Crabe eſt un peu difficile à digérer : ſes œufs ſont meilleurs, ainſi que le *Taumalin* ; ſubſtance verdâtre & grainue, qui ſe trouve ſous l'écaille du dos, & dont on fait la ſauſſe pour les manger. On le fait cuire comme l'écreviſſe : ſes pattes noires ſervent en Pharmacie dans la poudre alexipharmaque de la Comteſſe de Kent.

Les Crabes de terre ou de montagne ſont aſſez petits ; on les nomme en Amérique *Tourlouroux* : ils ſont aſſez délicats ; mais quand ils ont mangé des pommes de *Mancelinier* ou des feuilles de *Senſitive*, ils s'empoiſonnent & empoiſonnent ceux qui les mangent. Si on prend les Crabes par une jambe ou par un mordant, ils la laiſſent à la main & s'enfuient. On les trouve communément dans les montagnes & les cannes un peu éloignées de la mer, excepté dans le mois de Juin, tems où ils ſe baignent. Les Crabes blancs habitent les lieux marécageux.

En général les Crabes ſont une vraie manne dans bien des pays. Les Caraïbes ne vivent preſque d'autre choſe : les Negres s'en nourriſſent au lieu de viande ſalée ; les Blancs ſavent auſſi les accommoder, de maniere qu'on

en sert sur toutes les tables. Les Chinois aiment à compter parmi leurs mets les Crabes des Moluques : ils les trouvent exquis.

Le Crabe de Vase ou de Paletuviers, est une espece d'écrevisse très commune à Cayenne, dont les Esclaves & les petites Gens font leur nourriture la plus ordinaire : on voit aux Antilles de petits Crabes, semblables à ceux de nos côtes. Ils sont toujours en vedette pour butiner, & tiennent dans une de leurs serres un petit caillou ; comme ils ont l'industrie d'épier les huitres & les moules que la marée amene, ils attendent qu'elles ouvrent leurs coquilles, & y jettent un petit caillou qui les empêche de se refermer ; par ce moyen, ils les mangent facilement.

On trouve dans la terre presque tous les analogues des Crabes devenus fossiles.

CRAM. *Voyez* RAIFORT.

CRAMPE ou TREMBLE. *Voyez* TORPILLE.

CRANE, *Cranium.* On exprime par ce mot, la boîte osseuse qui renferme le cerveau des animaux, & notamment cette partie supérieure qui lui sert de heaume. *Voy. au mot* HOMME.

CRAPAUD, *Bufo.* Espece particuliere d'amphibie à quatre pattes, du genre & de la famille des *Grenouilles;* cependant différent en ce qu'il se traine par terre, & que la grenouille saute. *Voyez* en quoi il differe encore au mot GRENOUILLE.

Le Crapaud est gros environ comme le poing, laid, hideux : il a la tête un peu grosse ; les yeux saillans & pleins de feu ; la gueule grande ; les gencives fortes, non dentées, mais raboteuses, & qui ne lâchent pas prise aisément ; les pieds de devant courts, terminés chacun par une main fendue à quatre doigts, à-peu-près égaux, & ceux de derriere garnis de six doigts, liés ensemble par une membrane ; le dos large & plat ; le ventre enflé & tacheté ; la gorge pâle jaunâtre ; un seul ventricule au cœur ; la peau épaisse, difficile à percer, grise-brunâtre, hérissée de verrues ou de taches noirâtres & livides, qui semblent autant de pustules. Le Crapaud s'accouple comme les grenouilles, c'est-à dire, que

le mâle, monté ſur le dos de la femelle, l'embraſſe avec ſes pattes de devant.

Parmi les Crapauds, il y en a d'aquatiques & de terreſtres. On diviſe encore ces derniers en grande & petite eſpece; & quoique nés dans l'eau, ils n'y paſſent que les premiers jours de leur vie. C'eſt dans les Crapauds terreſtres de la petite eſpece, que le haſard (auteur de preſque de toutes les découvertes) a fourni à M. Demours l'occaſion d'examiner l'accouplement de ces animaux, & d'obſerver deux faits ſinguliers qui regardent l'accouchement de la femelle. Le premier, eſt la difficulté extrême, pour ne pas dire l'impoſſibilité, qu'éprouve la femelle à faire ſortir ſes œufs de ſon corps, ſans un ſecours étranger. Le ſecond, eſt que le mâle travaille de toute ſa force & avec les pattes de derriere à lui arracher ſes œufs Voici la méchanique de cet accouchement, où M. Demours préſida. C'eſt avec les doigts de ſes pieds que le mâle tire les œufs du fondement de ſa femelle, parceque le receptacle en eſt près la partie inférieure du *Rectum.* Ces œufs forment une eſpece de chapelet, & ſont renfermés chacun dans une coque membraneuſe, qui contient l'embryon. La tâche de la femelle eſt de faire ſortir le premier œuf; alors le mâle commence à exercer ſa fonction d'Accoucheur ou de Matrône, & il s'en acquitte avec une adreſſe, qu'on ne ſoupçonneroit pas dans un animal qui paroît ſi engourdi. Ce mâle paſſe entre-deux doigts, tantôt du pied de derriere, tantôt du pied droit, le cordon du chapelet; & en allongeant ſa patte vis-à-vis le fondement de ſa femelle, qui demeure alors immobile, il continue ſon ouvrage avec vigueur, & toujours avec de nouveaux ſuccès, puiſqu'à chaque effort ou repriſe, il fait ſortir autant d'œufs.

Nous avons déja inſinué que le Crapaud eſt un animal horrible à voir: il entre en colere pour peu qu'on le touche: il gonfle ſa peau comme un ballon & réſiſte aux coups qu'on lui porte, tant il a la vie dure: il ne lâche point ce qu'il a une fois ſaiſi entre ſes mâchoires, à moins qu'on ne l'expoſe aux rayons du ſoleil, qu'il ne peut ſouffrir. Le Crapaud marche lentement, parcequ'il a le ventre gros, le corps lourd & les pattes courtes.

Quand il se sent pressé, il lance par derriere, au visage de celui qui le poursuit, une liqueur limpide, qui passe pour vénimeuse, & qu'on prend improprement pour son urine. Cette liqueur virulente & fluide est contenue dans une bourse particuliere, analogue à la vessie. Leur bave est également vénimeuse : il est arrivé souvent que des champignons, des salades & des fruits ont causé des indigestions nauséabondes, qui n'avoient point d'autre cause que la virulence de ces animaux. Ces exemples suffisent pour blâmer l'indiscretion de ceux qui mangent des herbes ou des fruits nouvellement cueillis à terre, sans les laver auparavant. Les Crapauds des pays chauds sont les plus dangereux : on en trouve en Italie qui sont gros comme la tête d'un homme, & qui portent quelquefois leurs petits sur leur dos. Le Crapaud habite, pour l'ordinaire, dans des fossés, des cavernes, des fumiers, des décombres, dans les haies, sous des tas de pierres, aux lieux ombrageux, humides, solitaires & puans : il se tient renfermé pendant le jour, à moins que la pluie ne l'invite à sortir. Au printems, il s'annonce le soir, vers le coucher du soleil, par son cri qui est assez doux, & la nuit il butine d'un côté & d'autre. Il est vorace & se nourrit, comme les grenouilles, d'insectes, de mouches, de vers, de scarabées, de petits limaçons, de saugé, de ciguë & de camomille puante.

Les symptômes que cause le venin du Crapaud, sont la couleur jaune de la peau, l'enflure, la difficulté de respirer, l'engourdissement, le vertige, les convulsions, la défaillance, les sueurs froides & la mort. Les émétiques, les lavemens & la thériaque en sont les antidotes : nous ajouterons cependant que le Crapaud ne paroît vénimeux, que selon les circonstances.

Outre le Crapaud terrestre ou commun dont nous avons parlé, il y a le Crapaud d'eau, qui n'est pas moins horrible à voir que le précédent, & qui habite dans les lieux remplis d'eaux croupies : on le dit moins vénimeux. Avant son état de perfection, il passe à celui de *Têtard*, comme la grenouille : son cri est semblable au chant du coucou ; s'ils croassent plusieurs ensemble, l'on croiroit entendre une meutte de chiens courans qui sont à la

chasse. On regarde le Crapaud, réduit en poudre, comme un grand sudorifique & diurétique.

On prépare, avec les Crapauds vivans, une huile par infusion & décoction. Cette huile est anodine & détersive : les Crapauds entrent aussi dans le baume tranquille.

On trouve dans le Bresil un Crapaud, dont la peau est d'un rouge clair-grainelé, qui la fait paroître comme toute couverte de perles. Sa tête est presque triangulaire, comme un bonnet de Prêtre, ornée de franges pointues, & à-peu-près semblable à la mitre d'un Evêque. Ses yeux sont pleins de feu ; sa peau est d'un brun rouge ; ses pieds sont perlés & ses oncles crenelés. Le Crapaud de Virginie n'est pas moins remarquable : il est monstrueux, cornu & épineux, & il a les pieds frangés : on y trouve aussi le Crapaud Acéphale, qui est dangereux. Sa tête est presque confondue avec son corps.

Ceux de la Côte d'Or & de Surinam sont d'une grosseur monstrueuse : celui qui est appellé, par les Américains, *Pipal*, est fort célebre chez les Naturalistes, en ce que sa femelle procrée ses petits dans sa propre peau & sur le dos ; exemple qui est presque contraire au cours de la nature. Elle porte sur le dos des especes d'yeux, qui sont autant d'œufs couverts de leur coque ; ces œufs sont enfoncés profondément dans la peau, & recouverts d'une croute membraneuse, d'un roux jaunâtre & luisant ; l'intervalle de chaque œuf est rempli de petites pustules, qui ressemblent à des perles. La difficulté est de concevoir comment l'humeur prolifique du mâle peut percer le dos osseux de sa femelle pour la féconder : ce fait est digne d'admiration, & tout-à-fait extraordinaire. Les Negres de l'Amérique font leurs délices des cuisses du *Pipal* mâle. Sa bave & son urine causent de fâcheux accidens, ainsi que son sang pris intérieurement. Des malheureux empoisonnent dans le pays avec la poudre de cette espece de Crapaud.

Tous les Crapauds different entr'eux par leur grandeur & par leur couleur, qui varie suivant les différens jours : ils different aussi par la forme de leurs pieds, & par la force virulente de leur liqueur. Le plus dangereux est le

Crapaud verdier; au reste ils sont tous nuisibles aux fondemens des anciens murs : ils y font des trous à la maniere des taupes; notamment dans les étables, dans les caves & les selliers : ils ravagent aussi les fraisiers dans les jardins. Les Jardiniers les chassent de leurs jardins, en y brulant du vieux cuir.

CRAPAUD VOLANT. *Voyez* TETTE-CHEVRE.

CRAPAUDINE, *Bufonites.* C'est une dent de poisson pétrifiée : on l'a nommée *Crapaudine*, parcequ'on croyoit qu'elle tiroit son origine du crapaud. Une étude plus exacte de la Nature a appris que c'est une vraie dent molaire de *Dorade*, ou d'un poisson du Bresil, nommé le *Grondeur* : on en tire la preuve de l'analogie de la forme. Toute la surface intérieure des deux mâchoires du Grondeur, est comme parée de tubercules inégaux posés les uns à côté des autres, & qui sont autant de dents; elles sont concaves en dedans & assez minces. Lorsqu'elles sont pétrifiées, on donne aux plus grosses le nom de *crapaudines*, & aux plus petites celui d'*yeux de serpens*. Les Crapaudines sont lisses en dehors; on en voit de toutes rondes; il y en a de grises, de rousses, de brunes, de blanches, de noires, de verdâtres; quelques-unes ont des taches colorées. La crapaudine étoit autrefois portée en amulette; mais depuis long-tems on n'ajoute plus de foi à ses prétendues vertus.

CRAPAUDINE, *Sideritis.* Plante qui croît fréquemment aux lieux arides, montagneux, sabloneux, & dans les champs incultes. Sa racine est ligneuse & vivace; elle pousse plusieurs tiges longues d'un à deux pieds, quarrées, velues, jaunâtres, & communément couchées par terre; ses feuilles sont opposées le long des branches, & ressemblent à celles de la sauge; ses fleurs sont en gueule verticillées, & maculées comme la peau du crapaud, d'où vient son nom; ces fleurs éclosent depuis Juin jusqu'en automne : il leur succede quatre semences oblongues noirâtres, renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Cette plante a une odeur puante approchante de celle de l'*ortie morte*. Voyez *ce mot*.

Cette plante est vulnéraire, propre pour les hernies appliquée en cataplasme, & pour arrêter les fleurs

blanches, étant prise en décoction. Les Allemands s'en servent communément dans les bains destinés à ouvrir les pores de la peau : on remarque même que l'eau du bain, faite avec sa décoction, devient toute trouble & gélatineuse après qu'on en est sorti, tant elle est chargée des crasses qui fermoient l'issue à la transpiration On prétend que les Juifs ont été les premiers qui ont mis cette plante en usage dans la Médecine.

CRAVAN. Oiseau aquatique, autrement nommé *Oie nonette*. Voyez *ce mot*.

CRAYE, *Creta*. C'est une terre calcaire, friable, farineuse, privée de saveur & d'odeur, communément blanchâtre & peu compacte, calcinable, attaquable par les acides, tant végétaux, que minéraux, s'étendant considérablement dans l'eau ; attirant ou absorbant beaucoup l'humidité de l'atmosphere. On trouve la craye dans des montagnes, en masses très considérables, remplies de *cailloux silex*, qui y forment un banc continu & horisontal, & de coquilles ou de madrepores dispersés çà & là, mais souvent dans un état de spath, & plus ou moins bien conservés. La craye qu'on trouve autrement, & privée de corps organisés, est une terre de transport.

Les divers sentimens sur l'origine de cette terre sont peu décisifs : est-ce une terre primitive & de toute antiquité ? Est-elle le résultat de la décomposition de la pierre à fusil ? ou ne seroit-elle pas plutôt une terrification des productions marines, telles que les madrepores & les coquilles? Ce qui nous feroit adopter cette derniere opinion, c'est qu'on ne trouve pas de carriere de craye primitive qui ne contienne, ou des coquilles, ou des madrepores, qui venant à se détruire, à se comminuer, forment la craye. Ne pourroit-on pas expliquer aussi la présence des pierres à fusil qui y forment des bancs horisontaux, en disant que toutes les montagnes, où l'on trouve la craye ainsi mêlée de cailloux, font un angle avancé : or sur le bord de la mer, les montagnes qui y font semblablement un angle saillant, sont des rochers qui contiennent beaucoup de pierres à fusil, lesquelles s'en détachent au flux & reflux des deux principales marées de l'année, & tombent sur le sol horison-

tal de la plage, qui alors est formé de coquilles & d'autres productions semblables, que la mer y a délaissées : par ce moyen une couche de cailloux aura recouvert le sol coquillier; celui ci, à une marée suivante, aura couvert à son tour le banc de cailloux, qui sont assez durs pour se conserver, étant privés d'air ; mais les coquilles plus tendres se seront en partie terrifiées. La retraite des eaux de la mer aura facilité la formation d'une masse de craye, qui, par le laps du tems, aura été couverte de l'*humus* ou terre *végétale.*

Nous avons dit plus haut que la craye, qui ne contenoit point de corps organisés, étoit une craye de transport ; en effet elle est très friable, très douce au toucher, d'un grain égal : ce sont des eaux souterraines qui l'ont entrainée, chariée, déposée dans les lieux où on la trouve.

En réfléchissant sur cet exposé, on ne doit pas être étonné de la différence dans les couleurs, la densité & le dégré de pureté qu'on observe dans divers morceaux de craye ; étant susceptible de s'étendre dans l'eau, la craye a pû être accidentellement mêlangée avec des terres ou des débris de pierre d'une nature différente, & former en se déposant ce qu'on nomme *agaric minéral*, *osteocolle*, *le Guhr de craye*, &c. *Voyez* la Nouvelle Mineralogie.

On trouve de la craye en Champagne, en Bourgogne, à Meudon près de Paris, & dans plusieurs autres endroits du Royaume : on s'en sert pour fertiliser les terres trop argilleuses ou trop friables ; on en fait des crayons. Le blanc de Troye, si utile pour blanchir les plafonds, les couvertures de laine, & certains gros draps, n'est que de la craye. Cette terre a beaucoup de rapport avec le *Fulchrum*, ou le soutien des os, avec la terre des coquilles d'œufs & avec celle des coquilles, tant fluviatiles que marines, même des coraux, des perles & des madrepores, &c.

CRAYE DE BRIANÇON : n'est point une craye, mais une pierre réfractaire. *Voyez* au mot Talc.

CRAYON NOIR ou Mine de plomb des Peintres. *Voyez* à la suite du mot Talc.

CRAYON NOIR ou Pierre noire, *Ampelitis*,

C'eſt une pierre ſchiſteuſe, noire, tendre, friable, dont les Charpentiers & les Deſſinateurs ſe ſervent pour tracer des lignes : cette pierre qu'on trouve abondamment à la Ferriere-Bechet, entre Séez & Alençon en Normandie, a une ſaveur âcre, ſtyptique, & une odeur bitumineuſe; elle ſe décompoſe facilement à l'air, à la maniere des pyrites ſulfureuſes; alors elle produit du vitriol martial, & peut noircir la teinture de noix de galle; expoſée au feu, elle brûle un peu, & l'on voit ſa couleur noire ſe changer en rouge; quelquefois cette pierre contient de l'alun, ou a la propriété de faire efferveſcence avec les acides; cette derniere, par la vertu de ſa baſe, convient ſinguliérement aux engrais des terres à vignobles. Il y a même un pays en Allemagne (Bacharab) où les habitans amaſſent de la pierre noire atramentaire, la mettent en tas, & la laiſſent décompoſer, juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite en une eſpece d'argille, ils la diſperſent enſuite en maniere de fumier ſur la terre à vigne qu'ils veulent fertiliſer; & par cette opération, ils font périr les vers qui montent aux ſarmens, améliorent le ſol, & le fruit de la vigne prend alors un goût d'ardoiſe, tel qu'on le remarque dans le vin de Moſelle : on ſe ſert encore en quelques pays de cette pierre pour teindre les cheveux en noir.

CRAYON ROUGE ou SANGUINE, *Rubrica.* C'eſt une terre endurcie, ou une pierre friable, d'un rouge plus ou moins foncé, facile à tailler en crayons pour l'uſage des Deſſinateurs : on nous l'envoie de Cappadoce & d'Angleterre.

L'on n'eſt pas encore certain de l'origine de cette pierre : on croit que c'eſt une eſpece d'ochre de fer précipitée dans une terre argilleuſe, ou une ſtéatite tendre, mêlée à une hæmatite décompoſée. Le crayon rouge, pulvériſé avec l'eau, forme une maſſe qu'on peut pêtrir; ſi on l'expoſe en cet état à un dégré de feu aſſez fort & gradué, il ſe durcira au point de recevoir le poli, & de donner des étincelles avec le briquet.

CRÉPUSCULE. C'eſt cette lumiere qui augmente ou qui diminue par dégrés inſenſibles, depuis la pointe du jour, juſqu'au lever du ſoleil, & depuis le coucher du ſoleil, juſqu'à la nuit fermée; cependant on donne vulgaire-

ment le nom d'*Aurore* à la lumiere qui précéde le lever du ſoleil, & celui de *Crépuſcule* à celle qui ſuit ſon coucher. On ſuppoſe ordinairement que le crépuſcule commence & finit, quand le ſoleil eſt à dix-huit dégrés au deſſous de l'horiſon. Il dure plus long-tems dans les ſolſtices, que dans les équinoxes, & dans la ſphere oblique, que dans la ſphere droite. Peut-on réfléchir ſans admiration à cet effet merveilleux produit par l'atmoſphere, dans lequel ſe réfractent les rayons de lumiere, & par le moyen duquel nous paſſons de la nuit au jour, & du jour à la nuit par degrés inſenſibles? Que d'avantages n'en réſulte-t-il pas? Le commencement du crépuſcule arrive, lorſque les étoiles de la ſixieme grandeur diſparoiſſent le matin; mais il finit quand elles commencent à paroître ſur le ſoir; la lumiere du ſoleil, dont l'air eſt pénétré, étant le ſeul obſtacle qui les empêchoit de paroître. Les crépuſcules d'hiver ſont moins longs que ceux d'été, parcequ'en hiver l'air, étant plus condenſé, doit avoir moins de hauteur, & par conſéquent les crépuſcules finiſſent plutôt; c'eſt le contraire en été. De plus, les crépuſcules du matin ſont plus courts que ceux du ſoir: car l'air eſt plus denſe & plus bas le matin que le ſoir, parceque la chaleur du jour le dilate & le raréfie, & par conſéquent augmente ſon volume & ſa hauteur. Cet effet ſuit néceſſairement, puiſque la réfraction de la lumiere eſt proportionnelle au volume & à la hauteur du milieu dans lequel elle ſe fait.

CRESSON DE FONTAINE. *Naſturtium aquaticum.* Plante aquatique, qu'on nomme auſſi *Creſſon de ruiſſeaux* ou *d'eau*, parcequ'elle croît dans les marais & les ruiſſeaux. Elle a une racine blanche, filamenteuſe; ſes tiges ſont longues d'environ un pied, groſſes, courbées, creuſes, canelées, d'un verd tirant ſur le rougeâtre; ſes feuilles ſont ſucculentes, preſque rondes, toujours vertes obſcures, rangées pluſieurs ſur un côté, odorantes, & d'un goût piquant & agréable; ſes fleurs ſont petites, blanches, compoſées chacune de quatre feuilles diſpoſées en croix, avec pluſieurs étamines à ſommets jaunes; elles naiſſent aux ſommités des tiges & des branches, il leur ſuccede des ſiliques un peu courbées, qui ſe

divisent en deux loges, remplies de petites semences arrondies, & âcres au goût.

Cette plante fleurit en Juillet & en Août; elle est toujours verdâtre, aussi peut-on en user dans les salades: celle qu'on nomme *Cailli* à Rouen, est un cresson cultivé, fort tendre, d'un goût exquis, & préférable à tout autre; le cresson préfere les ruisseaux dont l'eau est claire. On en fait avec les écrevisses d'excellens bouillons propres à purifier la masse du sang des scorbutiques: on fait une eau distillée, un syrop & un extrait de cresson également spécifiques pour la même maladie. Plusieurs grands Praticiens recommandent l'usage du lait au cresson dans les embarras des reins & de la vessie; le cresson, ainsi que la semence de moutarde, le cochléaria, le beccabunga, & toutes les plantes cruciferes, contiennent beaucoup de sel volatil.

CRESSON DES JARDINS ou CRESSON ALENOIS, ou NASITOR. (*Nasturtium hortense.*) On cultive ce cresson dans les jardins, pour mettre, au défaut du précédent, dans les salades. Sa tige rameuse est couverte d'une espece de poussiere bleuâtre; ses feuilles sont oblongues, très découpées & âcres; ses fleurs sont en croix de couleur blanche purpurine, auxquelles succedent de petits fruits, lesquels se partagent en deux loges, qui contiennent chacune une semence âcre & rougeâtre. On seme ce cresson au printems; il fleurit en Mai & Juin; & reste également verd dans l'hiver: son usage est familier dans nos alimens.

CRESSON DES PRÉS ou CARDAMINE ou PASSERAGE SAUVAGE, *Nasturtium pratense sylvestre.* Les feuilles de cette plante, qui croît dans les prés & autres lieux humides, sont oblongues, arrondies, attachées à de longues queues; il s'éleve de leur milieu une tige haute de dix pouces; ses fleurs, composées de quatre feuilles en croix, sont blanches un peu purpurines; à ces fleurs succedent de petites siliques divisées en deux loges, contenant de petites semences arrondies. Sa racine est menue & fibreuse: toutes les parties de cette plante sont apéritives & antiscorbutiques.

CRESSON SAUVAGE ou CORNE DE CERF D'EAU, *Nasturtium*

*Nasturtium verrucarium.* Cette espece de cresson appellée quelquefois *Ambrosie sauvage rampante* ou *Pied de Corneille de Ruel*, vient le long des chemins & dans les endroits humides ; sa racine est grosse, & pousse des tiges rampantes ; ses feuilles sont découpées, ressemblantes à la corne de cerf & au cresson ; ses fleurs petites également disposées en croix ; ses fruits sont autant de verrues, grosses comme un petit pois, renfermant, entre deux panneaux, des semences noirâtres, pareilles à-peu-près à un pepin de raisin : ce cresson est en vigueur dans tout l'été : on le confit comme le pourpier au sel ou au vinaigre, pour l'usage de la salade : on frotte les poireaux des mains avec la feuille de cette plante pour les faire passer.

CRÊTE DE COQ, *Crista Galli.* C'est une espece de pédiculaire qu'on distingue en mâle & femelle ; la premiere pousse des tiges quarrées, vuides, & hautes d'un pied & demi ; ses feuilles naissent sans queue, crenelées de maniere à imiter la crête de coq ; ses fleurs sont des especes de tuyaux jaunes qui sortent de l'aisselle des feuilles : il leur succede un petit fruit membraneux, rempli de semences oblongues de couleur obscure. La deuxieme espece n'en differe que par la petitesse de toutes ses parties ; l'une & l'autre croissent dans les champs & dans les prés. On prétend que les animaux qui mangent de cette plante, sont aussi tôt attaqués d'une grande quantité de poux.

CRÊTE DE COQ. On donne ce nom à deux coquilles bivalves, du genre des *Huitres* ; l'une est pliée comme la crête du coq, & en a la couleur ; l'autre est appellée *Oreille de cochon* ; sa couleur est violette.

CREVETTE. *Voyez* CHEVRETTE.

CRIN. *Voyez* POIL.

CRINONS, *Comedones.* C'est un de ces insectes qui affligent l'humanité : ils mangent les alimens que les enfans ont pris, & ne sont pas plus gros que des cheveux ou poils courts, *crinones* : ce sont de petits vers qui viennent de préférence sur la peau des enfans maigres & délicats ; avec le microscope on distingue ces animaux de couleur cendrée, ayant deux cornes, les yeux ronds, la queue longue & velue au bout ; ces

vers ſont horribles à voir. Ils occupent ordinairement les parties muſculeuſes du dos, des épaules, du gras de la jambe, ſous l'épiderme, & cauſent une démangeaiſon continuelle & fâcheuſe qui eſt très ſenſible, ainſi que des inquiétudes, des cris, des inſomnies qui maigriſſent les enfans & les font tomber en langueur. La cauſe des crinons eſt le défaut de tranſpiration inſenſible : la matiere retenue s'altere, s'échauffe & fait éclore les œufs de ces petits inſectes. Dans ces cas on met l'enfant dans un bain, où on le frotte avec du miel; les crinons ſortent avec la ſueur, & il eſt facile de les racler avec une croute de pain, lorſqu'ils montrent la tête. D'autres mettent l'enfant juſqu'au col dans une leſſive où ils ont fait bouillir de la fiente de poule, l'y laiſſent ſuer, & excitent les crinons à ſortir avec leurs mains enduites de miel; ils les raclent enſuite comme nous venons de le dire : il faut continuer cette opération juſqu'à ce qu'on ne voie plus ſortir de ces inſectes.

CRISTAL : *Cryſtallum.* En hiſtoire naturelle, on donne ce nom à toutes les ſubſtances minérales, qui prennent d'elles-mêmes une figure conſtante & déterminée. Il y a donc autant de différentes eſpeces de criſtaux, qu'il y a de ſubſtances qui affectent une figure réguliere : un grand nombre de pierres calcaires, gypſeuſes, vitrifiables, réfractaires, de métaux, de demi-métaux, les pyrites, le ſoufre, ſont dans ce cas, & prennent une forme diſtinctive à laquelle il eſt aiſé de les connoître.

La criſtalliſation dans ces corps naturels, paroît ſe faire ſuivant les mêmes loix que la criſtalliſation des ſels dans le laboratoire du Chimiſte. L'aggrégation lente des parties homogénes & conſtituantes des corps, accompagnée de certaines circonſtances, les fait paſſer de l'état de fluides à celui de ſolides. La preuve inconteſtable que les criſtaux ont d'abord été dans un état de fluidité, ſe tire des corps étrangers; tels que des gouttes d'eau, des inſectes, des plantes, &c. des métaux, &c. qui s'y trouvent ſouvent renfermés. Ce ſont particuliérement ces morceaux dont les Curieux ornent leurs cabinets. On donne le nom de *fluores* à tous les *criſtaux colorés*, de quelque nature qu'ils ſoient;

ainsi, par exemple, on appelle les *Cristaux* de spath colorés, *fluores spathici.* Il est démontré que les Cristaux sont colorés par des substances métalliques, qui ont été mises en dissolution dans le sein de la terre, & entraînées par les eaux, ou élevées sous la forme de vapeurs, qui se sont venues joindre à la matiere encore liquide, dont les Cristaux devoient être formés. La couleur indique souvent la nature des métaux colorans; le cuivre donne du verd & du bleu; le plomb donne du jaune, & le fer donne du rouge & quelquefois aussi du bleu.

La nature qui travaille avec lenteur, mais qui travaille incessamment, forme tous les jours dans le sein de la terre, à l'aide des veinules d'eau qui y sont répandues, ces Cristaux, ces Minéraux : elle altere & change la forme des fossiles répandus dans son sein; c'est ainsi qu'elle nous fait voir des cornes d'Ammon, & les creux de quelques pierres, tapissés de Cristaux, ou recouverts d'un éclat métallique : on voit aussi dans les Cabinets des mines d'*étain* & de *fer* en Cristaux: *Voy. Etain* & *Fer.*

CRISTAL D'ISLANDE. Ce Cristal tire son nom de l'Isle où il se trouve : c'est une espece de *spath calcaire*, de figure rhomboïdale, transparent comme du *Cristal de roche*, dissoluble dans les acides, & qui devient phosphorique après la calcination. La propriété distinctive & la plus remarquable de ce *Cristal d'Islande*, est celle de faire paroître double les objets qu'on voit à travers. Cet effet singulier vient de ce que le rayon qui le traverse, souffre une double réfraction, au lieu qu'elle est simple dans les autres corps transparens dont l'arrangement des parties n'est pas de même. Ainsi on voit nécessairemenr doubles les objets qu'on regarde au travers : on peut observer ce phénomene, en lisant l'étiquette du *Cristal d'Islande* qui se trouve dans l'armoire des pierres précieuses du Cabinet du Roi.

CRISTAL DE ROCHE : *Crystallum rupeum.* On donne ce nom, ou celui de Cristal par excellence, à une pierre transparente, non colorée, qui fait feu avec l'acier, qui a la forme d'un prisme à six côtés, terminé à ses deux extrêmités par une pyramide hexa-

gone, quand ſa conformation eſt parfaite. On peut obſerver dans certains *Criſtaux de roche*, qu'ils ne ſont compoſés que de lames extrêmement fines appliquées les unes ſur les autres. Les Anciens faiſoient différens vaſes de Criſtal de roche, dont le prix étoit très conſidérable : on admire encore aujourd'hui les beaux luſtres de *Criſtal de roche*; mais ordinairement on les imite en verre de Bohême.

On trouve le Criſtal de roche dans toutes les parties du monde. En Europe, c'eſt le Mont Saint-Gothard qui en fournit la plus grande quantité. On a vu des pieces de Criſtal de roche qui peſoient juſqu'à 250 livres : au rapport de quelques Voyageurs, on en a même tiré dans l'iſle de Madagaſcar des morceaux de ſix pieds de long, & de quatre de large, ſur autant d'épaiſſeur. La mine de Fiſbach au Wallais fournit aujourd'hui les maſſes les plus groſſes & les plus parfaites de Criſtal de roche. On en trouve quelquefois dans des rivieres, des morceaux qui ont été arrondis par le roulement des eaux; *les cailloux de Médoc* & du Rhin paroiſſent être dans ce cas.

On ſoupçonne avec aſſez de vraiſemblance, que le *Criſtal de roche* eſt la baſe des pierres précieuſes ( v. ce mot ) car réellement il n'en differe que par la dureté. Auſſi lorſqu'il eſt coloré, on l'appelle du nom de la pierre précieuſe à laquelle il reſſemble par la couleur, en y ajoutant l'épithéte de *faux*. L'art fait uſage du criſtal de roche pour imiter les pierres précieuſes. On le fait fondre à l'aide d'un alkali fixe & du plomb, & on y mêle les matieres colorantes propres à chaque pierre précieuſe que l'on veut imiter. C'eſt dans l'*art de la Verrerie* de Neri, commenté par Kunckel, qu'on peut apprendre la méthode de faire en ce genre marcher l'art preſque de pair avec la nature : ces ſortes de pierreries artificielles ſe nomment *Criſtallins*, ou *émaux clairs* : on colore auſſi les Criſtaux à froid ou à chaud par les ſucs des vegétaux étendus dans des liqueurs éthérées : ces Criſtaux ſe nomment *rubaſſes*.

CRISTE-MARINE. *Voy.* PASSEPIERRE.

CROCODILE : *Crocodilus* : animal ovipare & amphibie, l'un des plus gros d'entre les Lézards, très

commun en Egypte, dans une partie de l'Inde & dans plusieurs Contrées chaudes de l'Amérique. On croit que c'est lui dont il est fait mention dans l'Ecriture Sainte, sous le nom de *Leviathan*.

Le Crocodile est un monstre d'une voracité dangereuse, qui differe des autres Lezards par ses dents nombreuses, qui sont longues, très pointues, rangées comme celles d'un peigne : celles de la machoire supérieure s'emboîtent dans l'intervalle de celles d'en bas, & celles-ci dans l'intervalle des supérieures. Sa langue est si courte, à proportion de celles des Lézards, qu'on a dit du Crocodile qu'il n'avoit pas de langue. Il y a une autre différence essentielle entre le Crocodile & le Cayman dont nous avons parlé : celui-ci a le corps plus ramassé, la tête élevée, le museau abaissé & court, formant un angle à sa racine ; & au contraire le Crocodile, sur-tout celui du Nil, a le corps étroit, le museau en ligne égale & très allongé, l'ouverture de la gueule beaucoup plus ample : il différe encore du Cayman par les écailles, les anneaux de la queue, la dureté des os, la couleur du corps, & par plusieurs autres particularités qu'on reconnoîtra dans la description que nous en allons donner.

Le Crocodile est, ainsi que le Cayman, le plus fort & le plus grand de tous les Lézards ; lorsque sa crue est faite, il a au-delà de vingt pieds de longueur : il est couvert d'une peau fort dure, écailleuse, couleur de bronze ou d'un brun jaunâtre, marquetée de blanc & de verd : sa tête est large ; il a un museau de cochon : sa gueule s'ouvre jusqu'aux oreilles ; son gosier est fort ample ; ses machoires sont garnies d'un nombre de dents canines, longues & rondes, blanches & pointues qui passent les unes entre les autres exactement : les racines de ces dents sont creuses & plus longues que les dents mêmes. Cet animal n'a que la machoire supérieure de mobile ; elle s'articule à la nuque du col : il a deux petits trous en forme de croissant, qui sont les narines ; les ouvertures des oreilles sont au-dessus des yeux. La machoire inférieure est immobile, attachée à l'os du *sternum* pour augmenter sa force ; son immobilité fait que le Crocodile va tou-

jours en regardant en avant, portant la tête droite & directement allongée : ses yeux sont semblables à ceux du cochon, quelquefois étincelans, sortans hors de la tête, placés en sureté dans leur orbite osseux, mais immobiles : ses cuisses se plient de côté ; ses pieds de devant sont armés de cinq griffes fort crochues & aiguës ; ceux de derriere de quatre : sa queue est ronde & aussi longue que le reste du corps.

Les écailles du Crocodile sont de trois sortes ; celles qui couvrent les flancs, les bras, les jambes & une partie du col sont à peu près rondes ; celles du dos, du milieu du col & de dessus la queue sont par bandes, gravées, & non tuilées comme celles du ventre : sur le dos, au milieu de chaque écaille, il y a une crête dont l'élévation diminue insensiblement vers les flancs : la queue qui commence au-delà des pieds de derriere, a aussi deux de ces rangs de crêtes fort élevés, qui s'unissent pour ne former qu'un seul rang à un pied du bout de la queue : cette disposition de queue aide beaucoup à l'animal pour nager ; les écailles qui garnissent le ventre, le dessous de la queue, du col & de la machoire, même des pattes & le dedans des jambes, sont minces, flexibles, sans crêtes, non tuilées, presque quarrées, moins dures que celles du dos : sous le ventre, un peu au-delà des pieds de derriere, est une ouverture large, qui probablement est l'anus.

Nous avons déja dit qu'on trouve des Crocodiles dans le Gange, dans le Nil & le Niger, en Asie, en Afrique & dans plusieurs grands fleuves en Amérique ; la plupart de ceux que nous voyons en France viennent du Nil en Égypte, où il y en a grande quantité : ils habitent dans les rivieres & dans la vase des rivages chauds ; ils y sont comme immobiles : ils mangent beaucoup de poisson, des limaçons, & sont fort friands de chair humaine : ceux du Nil dévorent le menu bétail ; ils commencent par l'assommer de leur queue ; ils mangent aussi des enfans ; ceux de l'Amérique dévorent les hommes qu'ils peuvent attraper. Ils pondent vingt œufs, comme les tortues, dans le sable sur les rivages, & ils éclosent de même à l'ardeur du soleil. Ces œufs sont gros comme ceux des oies : leur goût n'est

point désagréable ; le Peuple en Amérique, & les Négres en mangent ainsi que de la chair du Crocodile. Dans l'isle de Boutan, on apprivoise quelques-uns de ces animaux ; on les engraisse & on les tue pour en faire un mets très estimé.

On ne peut prendre les Crocodiles qu'avec des hameçons de fer ; car leur peau, excepté le ventre, est une cuirasse si dure qu'elle est impénétrable aux traits, aux flêches & à toute espece d'arquebusade. A Siam, pour prendre ces animaux, on tend au travers des rivieres trois ou quatre rangs de filets destinés à cet usage ; on les place de distance en distance ; le Crocodile épuise ses forces au premier & au second filet : puis des Mercenaires accourent dans leurs *balons*, achevent de l'épuiser par plusieurs coups dans les endroits les moins dangereux, & de l'affoiblir entiérement par la perte de son sang ; ensuite ils lui serrent fortement la gueule, & avec la même corde ils attachent la tête à la queue, & lient les pates ensemble sur le dos ; toutes ces précautions ne sont pas inutiles, car cet animal reprenant bientôt ses forces, feroit d'étranges ravages.

On prétend que cet animal craint la vue & l'odeur du safran, & que ses entrailles ont une odeur musquée, il a cela de commun avec toutes les autres especes de *Crocodiles* dont nous ferons mention ci-après. La plus grande force du Crocodile consiste dans sa gueule, son dos, ses griffes & sa queue : c'est avec ces terribles armes qu'il saisit, renverse & déchire sa proie ; il est plus dangereux dans l'eau que sur terre, parcequ'il se meut facilement dans ce fluide ; sur terre, il se retourne difficilement ; mais quoiqu'il soit d'une lourde masse, il ne laisse pas de marcher fort vîte dans un terrein uni. Malgré tant de dangers d'approcher cet anthropophage, les Négres n'en ont pas peur ; ils font souvent luter leur adresse contre la force du Crocodile : pour cela ils tâchent de surprendre cet animal dans un endroit où il ne peut pas se soutenir sans nager, & ils vont à lui hardiment avec un cuir de bœuf entortillé au bras gauche, & une bayonette dans la main droite ; ils lui mettent le bras garni de cuir dans la gueule & la lui tiennent ouverte ; & comme il n'a

qu'une très petite langue, il s'emplit d'eau & se noie : pour le faire mourir plutôt, ils lui donnent des coups de bayonette dans la gorge, & lui crevent les yeux.

Le Crocodile est plus gros & plus grand dans certaines contrées que dans d'autres ; celui qu'on appelle *Cayman* est, dit-on, le plus grand : Voy. *ce mot.* Cependant on voit des Crocodiles dans la Guinée, dans le Senegal & la Gambra, même dans le fleuve des Amazones, qui ont jusqu'à trente & trente-trois pieds de longueur : il n'y a pas d'animal qui après être né si petit, devienne si grand : l'espece de Crocodile, nommée *Alligator*, a depuis huit jusqu'à douze & quinze pieds de longueur. Près le Palais Royal à Saba, sur la côte des Esclaves, le Roi de cette contrée tient à honneur, comme une magnificence extraordinaire, d'avoir deux étangs remplis d'*Alligators*. Les Crocodiles des Moluques, au contraire de ceux des autres pays, sont voraces & dangereux sur terre ; & dans la mer, ils sont si lâches & si engourdis, qu'ils se laissent prendre aisément, parceque leurs doigts des pieds de derriere, n'étant attachés par aucune membrane, cela les empêche de nâger avec facilité. Quand le mâle veut copuler sa femelle, il la renverse sur le dos (car on prétend que leur accouplement se fait ventre à ventre) ensuite il lui aide à reprendre sa premiere posture.

Le Crocodile a été autrefois adoré & nourri par crainte dans la ville d'Arsinoë, autrement *Ville des Crocodiles*, voisine du Lac Meris, où il y en avoit une grande quantité. En Amérique, on les mange comme viande de Carême.

CROISETTE, *Cruciata.* Cette plante vient abondamment dans les haies, dans les buissons, aux bords des fossés & des ruisseaux. Sa racine est noueuse, fibreuse, jaunâtre & rampante ; ses tiges sont hautes d'environ un pied, grêles, quarrées, velues & fort noueuses : il sort de chaque nœud quatre feuilles, disposées en croix, velues, mousses & sans queue. Ses fleurs sont verticillées, de couleur jaune ; leur calice se change en un fruit sec, composé de deux graines arrondies. Cette plante est un bon vulnéraire, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, & très propre pour les hernies.

CROIX DE JERUSALEM OU DE MALTE, OU FLEUR DE CONSTANTINOPLE, *Lychnis Chalcedonica*. Cette plante, nommée ainsi de la Ville d'où elle a été apportée & de la ressemblance de sa fleur avec la Croix de l'Ordre de Malte, est une espece de Lychnis qu'on ne cultive dans les jardins que pour l'agrément : sa racine pousse plusieurs tiges, hautes de trois pieds, velues, menues & vuides : ses feuilles sont oblongues, vertes, velues, & embrassent leur tige par la base : ses fleurs sont disposées en ombelles, d'un bel aspect, quelquefois blanches, variées d'incarnat, d'une odeur agréable ; chacune de ces fleurs est composée ordinairement de cinq feuilles, rangées en œillet, fendues en deux parties égales, & garnies le plus souvent au-delà de leur moitié de deux ou trois pointes, qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne. On en voit dont la fleur est double, & dans lesquelles la petite Croix de Malte est environ de la moitié plus basse. Il succede à cette fleur un petit fruit velu, de figure conique, qui renferme un tas de semences rousses hémisphériques.

CRON. *Voyez* FALUN.

CROPIOT. Petit fruit ridé de l'Amérique, qui contient une semence semblable au poivre noir d'Ethiopie, d'un goût très âcre : les Indiens en mêlent dans leur tabac quand ils veulent fumer ; il soulage le mal de tête.

CROTALAIRE, *Crotalaria Asiatica, folio singulari verrucoso, floribus cœruleis*. Cette plante est étrangere : on la cultive en Europe dans quelques jardins ; sa racine est ligneuse & fibreuse ; sa tige haute de deux pieds, noueuse, & jettant beaucoup de rameaux disposés en rond ; ses feuilles sont obtuses, vertes en dessus, blanchâtres en-dessous, parsemées de verrues, & ondées en leurs bords : ses fleurs sont disposées en épis, légumineuses, & de couleur bleue ; il leur succede des gousses enflées, noirâtres, velues, contenant de petites semences jaunâtres, âcres au goût, & qui ont la figure d'un petit rein.

CRUSTACÉS, *Crustacea*. On entend par ce mot des animaux couverts d'une croute dure par elle même, mais molle en comparaison des écailles ou coquilles

pierreuses des *Testacés. Voyez ce mot.* On met au nombre des Crustacés, le Cancre, l'Ecrevisse, le Homar, les Squilles & toutes les sortes de Crabes dont les écailles tiennent le milieu entre les *Testacés* & les *animaux mous.*

Les Crustacés n'ont point de sang ni d'os : on leur distingue une tête, un estomac, un ventre & des intestins. La tête & le ventre de ces animaux sont immobiles & tiennent avec tout le corps : les deux ptemieres dents qu'ils ont sont extérieures, & doivent être regardées comme des molaires destinées à broyer la nourriture qu'ils prennent ; entre ces deux dents, ils ont une espece de langue. Leurs yeux sont situés au-dessus de la bouche : ils n'ont point de paupieres ; leur tête est armée de deux petites cornes, qui leur servent à se défendre contre leurs ennemis, & à sonder leur route : ils ont huit pieds & deux especes de bras : leur chair est rougeâtre.

Les Crustacés habitent les étangs marins, l'embouchure des rivieres, les lieux limoneux, & les fentes des rochers : ils vivent de bourbe, d'ordure & de chair : le mâle est plus gros & plus grand que la femelle : ils s'accouplent dans le printems, & restent très long-tems dans cet état : la femelle produit de petits œufs rouges, couverts d'une légere membrane, & qui sont attachés au ventre : les œufs qui sont en-dehors sont imparfaits, & prennent avec le tems leur accroissement. Leur chair est plus ou moins agréable au goût, mais difficile à digérer. Tous les Cruttacés changent tous les ans de peau.

CUBÉBES ou QUABÉBES, *Cubebæ.* Plusieurs prétendent que les Cubébes sont des fruits très anciennemens connus : ce qu'on en dit est fort incertain.

Les Cubébes des boutiques sont de petits fruits secs, sphériques, à-peu-près de la grosseur du poivre, grisâtres, ridés, garnis d'une petite queue, & d'une odeur aromatique : ses grains sont fragiles, d'un goût fort âcre, qui attire beaucoup de salive.

On nous apporte les Cubébes des Indes : elles croissent abondamment aux Isles de Java à un arbrisseau rampant, & qui s'attache aux arbres voisins, comme le lierre. Cet arbrisseau approche du *smilax aspera.* P. Herman l'ap-

pelle *Curane* : ſes feuilles ſont petites, ſes fleurs odorantes. Il leur ſuccede des grappes chargées de baies rondes, qui ſont les Cubébes : on les met ſécher au ſoleil pour les tranſporter : les habitans du pays ſont fort jaloux de leur culture.

Les habitans de Maſcaraigne (Iſle de Bourbon) appellent *Cubébes*, *Poivre à queue*, un poivre aromatique qui n'eſt guere plus gros qu'un grain de millet : il vient en bouquet à l'extrêmité des branches d'une plante ſarmenteuſe qui croît dans les bois : ces petits fruits s'appellent *Cubébes de Bourbon.*

Les Cubébes corrigent la puanteur de la bouche & le dégoût, conviennent dans l'apopléxie, fortifient l'eſtomac ; étant mâchées long-tems avec du maſtic en larmes, elles excitent aux plaiſirs de l'amour : auſſi les Indiens font-ils un grand uſage des Cubébes macérées dans le vin pour s'exciter à l'acte vénérien : les peuples de l'Iſle Java s'en ſervent pour échauffer l'eſtomac & procurer de l'appétit.

CUCI. Fruit délicieux, d'un goût doux & agréable, rond & oblong, gros comme une petite orange, renfermant un gros noyau, très dur, lequel croît dans les Indes Orientales & en Ethyopie, ſur une eſpece de palmier appellé *Cuciophera* ou *Cuciophoron.* Il eſt cordial & reſtaurant.

CUCUJU ou COCOJUS. *Voyez* ACUDIA.

CUCURUCU. Serpent du Breſil, plus gros que le ſerpent à ſonnettes, quelquefois long de douze pieds, couvert d'écailles jaunâtres tachetées de noir : ſa tête eſt très venimeuſe ; les Sauvages la coupent & la jettent pour pouvoir manger la chair de ce ſerpent. Ceux qui en ſont mordus ſont pris d'un vertige & attaqués d'une fievre tremblante, une ſueur froide s'empare de tout leur corps, & ils meurent en moins d'un jour. Le venin de ce ſerpent produit le même effet que le poiſon de l'*Hæmorrhois* : il ronge les veines, & cauſe une ſi grande inflammation, que le ſang ſort par les narines, par les oreilles & par le deſſous des ongles, tant des mains que des pieds.

CUGELIER. *Voyez* ALOUETTE.

CUIR. *Voyez* PEAU.

CUIR FOSSILLE. C'est une espece d'amiante à filets très flexibles, & entrelacés de maniere qu'ils forment des especes de feuillets. La couleur en est grisâtre : on trouve cette substance dans la vallée de Campan aux Pyrenées ; il y en a encore une espece, qui ressemble à du papier gris, ce qui l'a fait nommer aussi *Papier fossille.*

CUIVRE, *Cuprum.* C'est de tous les métaux imparfaits celui qui approche le plus de l'or & de l'argent pour les qualités. Il est d'une couleur rougeâtre, éclatante, très sonore, très dur, ductile & malléable, & si facile à rouiller, que tous les dissolvants, tels que l'eau, les huiles, les acides agissent sur lui, & qu'il les colore en verd. C'est à cette couleur verte, nommée *Ærugo*, qu'il est facile de reconnoître la présence du cuivre. Les alkalis volatils changent cette couleur verte en bleu. Rien n'est plus propre que cet alkali pour découvrir si une liqueur contient des parties cuivreuses. Quelque petite que soit la portion de ce métal contenue dans une liqueur, dès qu'on y verse de l'akali, il la fait voir à l'instant en développant la couleur bleue.

Le Cuivre se trouve dans la terre sous diverses formes & sous un nombre infini de couleurs, & mêlé ou combiné avec différentes matieres. On le rencontre rarement sous sa véritable forme métallique ; mais cependant plus fréquemment que le fer, qu'on n'y rencontre jamais. Aussi paroît il que le Cuivre a été le premier métal connu des Anciens. Les Romains ont eu l'art de le durcir, & de l'amener presque à l'état de l'acier, à l'aide de la trempe & du marteau. Ils faisoient avec ce métal les instrumens de premiere nécessité, tels que des charrues, des couteaux, des haches, des épées, des fers de lances, &c.

Il y a des mines de Cuivre dans toutes les parties du monde : elles sont disposées par filons qui pénétrent la terre à des profondeurs extrêmes. La Suede, le Dannemarck & l'Allemagne sont aujourd'hui les pays qui en fournissent le plus. Le Cuivre du Japon est fort estimé, à cause de sa dureté ; celui du Pérou est peu recherché.

Le *Cuivre natif* & malléable, quoiqu'il ne soit pas aussi pur que le *Cuivre de rosette*, ne se trouve point ordinairement en grosses masses, mais par petits grains, par petits feuillets minces, ou par petites paillettes dans

les fentes des rochers. Le *Verd de montagne* ou *Chrysocole verte* est une mine de Cuivre qui a été mise en dissolution dans le sein de la terre, & qui en se précipitant s'est unie à diverses especes de terres ou de pierres : on la trouve ou en globules, ou en cristallisations, en bouquets, ou en houppes soyeuses. La mine de Cuivre verte de la Chine, qui est si recherchée des Curieux, est de cette nature. La *Chrysoçole bleue* est la mine de Cuivre dissoute par l'alkali volatil. Il y a d'autres mines de Cuivre, grises, blanches, noirâtres, fauves, &c. La mine de Cuivre la plus commune est d'un jaune d'or très éclatant, entremêlé de différentes couleurs très brillantes. Les couleurs vertes & bleues donnent lieu de soupçonner la présence du Cuivre ; cependant le fer donne aussi quelquefois les mêmes couleurs. Que de travaux, que d'industrie n'emploie-t on point pour séparer le Cuivre des diverses substances avec lesquelles il est combiné ! Il est un des métaux les plus difficiles à séparer de la mine ; en un mot, le travail des mines de Cuivre est le chef d'œuvre de la métallurgie. Le Cuivre bien dégagé de toutes matieres étrangeres & bien pur, se nomme *Cuivre de rosette*, & a pour lors toutes les qualités qui constituent le Cuivre.

Le Cuivre, par son mélange avec diverses autres substances, donne naissance en quelque sorte à de nouveaux métaux, qui acquierent de nouvelles propriétés, & dont quelques-uns sont d'une grande beauté. Si on le fond avec le *Zinc*, il donne le *Tombac*, le *Pinchebeck*, le *Similor* & le *Métal de Prince* ; avec la *Calamine*, il forme le *Cuivre jaune* ou *Laiton*. Par ce dernier alliage, le Cuivre perd sa grande ductilité, mais il devient capable de se bien mouler ; étant fondu, il coule aisément dans les moules qu'on lui présente, & prend plus fidelement tous les traits qu'on veut lui imprimer. Le Laiton étant poli, prend l'éclat de l'or ; on en garnit des armoires, des commodes, des pendules sous mille formes gracieuses. On en fait des lampes, des lustres, des flambeaux, des candelabres de toute espece, & diverses pieces d'une serrurerie délicate, plus connue chez nos voisins que parmi nous, telles que des pentures de tableaux, des targettes, des charnieres, des compas, des alhidades

de Géometrie, les instrumens des Astronomes, & tout le rouage de l'Horlogerie, &c. Si on mêle le Cuivre avec de l'Orpiment & de l'Etain, on aura une composition propre à faire des miroirs métalliques; uni avec de l'arsenic, il devient blanc, fragile & cassant: on le nomme alors *Cuivre blanc*. Le Cuivre allié avec de l'Etain fait une composition très sonnante, connue sous le nom de *Bronze*. Cette composition se jette en fonte pour faire des cloches, & sur-tout pour faire ces statues colossales destinées à immortaliser les grands hommes, & à conserver la mémoire des événemens mémorables. On en fait des monnoies, des médailles & tout l'attirail meurtrier de la guerre. Une petite quantité de Cuivre que l'on allie à l'or & à l'argent, donne à ces métaux une dureté qu'ils n'auroient point sans cela; elle les rend plus faciles à travailler; leur conserve leur ductilité, & les perfectionne en quelque sorte. Le Cuivre, privé de son phlogistique, & réduit en chaux métallique, se nomme *Safran de Vénus*, *Ecailles de Cuivre* ou *Æs ustum* (Cuivre brûlé): alors il est propre à colorer en verd les verres, les émaux, & à peindre la fayence & la porcelaine.

Le Cuivre dissous par l'acide vitriolique donne des cristaux bleus. Lorsqu'il est dissous par l'acide marin, il produit des cristaux soyeux & par bouquets, qui sont d'un beau verd: ce sel neutre est propre à colorer en verd les feux d'artifice; pour peu qu'on en mette dans un brasier, la flamme conserve long-tems une couleur d'ar-en-ciel très vive. Une dissolution de cuivre dans laquelle on fait tremper une lame de fer, peut en imposer à des yeux ignorans, & présenter l'image de la *transmutation* du fer en Cuivre. Lorsqu'on plonge la lame, l'acide dissout le fer, & le Cuivre se dépose sur la lame de fer, dont la superficie recouverte des parties Cuivreuses, prend un coup d'œil de Cuivre. La nature opere quelquefois cette transmutation dans les lieux souterrains; & le Cuivre précipité ainsi se nomme *Cuivre de cémentation*.

Le Cuivre est un des métaux les plus employés dans les Arts & Métiers, parcequ'il a beaucoup de malléabilité, de flexibilité, de ductilité, de dureté & d'élasticité. On

en fait mille ustensiles ; des cordes de claveſſin, des feuilles pour les faux galons, c'eſt ce que l'on appelle *oripeau* ou *clinquant*. Les feuilles plus battues s'appellent *Or d'Allemagne* ; réduites en poudre, elles produiſent ce qu'on appelle *Or en coquilles*, &c. le Cuivre entre dans les caracteres d'Imprimerie. Par ſa propriété de ſe diſſoudre dans les acides, tant végétaux que minéraux, on en forme du verd-de-gris avec les rafles du raiſin & de la vinaſſe (gros vin), préparées exprès ; matiere d'un ſi grand uſage en Peinture, en Teinture & dans la Pelleterie. *Voyez la Théorie qu'en a donnée M. Montet, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.*

Si on ſe contente de diſſoudre le *Verdet* dans du vinaigre diſtillé, & de faire évaporer cette diſſolution filtrée, on en obtiendra par la voie de la criſtalliſation le *Verdet diſtillé* dont on ſe ſert en migniature pour peindre en verd.

Quoique tout le monde ſoit inſtruit des dangereux & terribles effets du Cuivre pris intérieurement, & qu'on ait établi par-tout des fabriques de porcelaine & de fayence, l'uſage de ce métal ne tombe point : il eſt la matiere ordinaire des fontaines, des cuvettes & de toute la batterie de nos cuiſines. Il eſt étonnant de voir avec quelle ſécurité on prépare encore un grand nombre de nos alimens, & ſouvent avec combien peu de précaution on met la boiſſon dans des vaſes qui portent dans leur ſein un poiſon dont nous ne ſommes garantis que par une légere lame d'Etain. La Suede nous préſente un exemple de ſageſſe à ſuivre ; quoique le Cuivre ſoit un préſent que la nature a fait à cette contrée, & qu'il ſoit un des objets les plus conſidérables de ſon commerce, le Gouvernement en a défendu l'uſage dans tous le Hôpitaux & dans tous les autres établiſſemens qui ſont de ſon reſſort.

CUIVRE DE CORINTHE, *Æs Corinthiacum.* C'eſt cette fameuſe & précieuſe compoſition métallique ſi vantée pour ſa beauté, ſa ſolidité, ſa rareté, & qu'on préféroit à l'or même. Ce Cuivre étoit compoſé d'un mêlange de Cuivre, d'Or & d'Argent, fait par art, & non pas un alliage fortuitement arrivé lors de l'embraſement de Corinthe, comme le dit Florus. L'*Orichalque*

factice des Anciens, *Auri-chalcum*, étoit vraiſemblablement une eſpece de Cuivre de Corinthe.

CUL-BLANC ou VITREC, *Vitriflora.* Petit oiſeau dont il y a pluſieurs eſpeces, qui different par la groſſeur, la couleur & le lieu qu'ils habitent. Le Cul-Blanc eſt ordinairement gris par deſſus, mais il a le ventre blanc, ainſi que les plumes du croupion; ce qui l'a fait appeller *Cul-Blanc ;* d'autres ſont cendrés, & ont le croupion également blanc, &c.

Le *Cul-Blanc* eſt grand comme le Moineau, & gros comme la Méſange: ſon bec noir reſſemble à celui du Pluvier: ſes jambes & l'extrêmité de ſa queue ſont noires: ſon vol n'eſt pas long; il fait un petit cri en partant, & vole à fleur d'eau: il n'a aucun chant ſuivi. Cet oiſeau ne vit ni en cage ni en voliere; ſa chair eſt peu délicate. Il fait ſon nid dans les trous des amas de pierres ou des vieilles mazures. Il pond cinq ou ſix œufs. On le voit ſuivre les Laboureurs pour manger les vers & tous les inſectes que la charrue découvre.

Celui d'Angleterre fait ſes petits dans de vieux trous de Lapins: on l'appelle *Moteux.* On prend beaucoup de ces oiſeaux aux gluaux, à l'aide d'un appeau qui les attire.

CUL-JAUNE. Eſt le *Pic-Verd de Cayenne.*

CUL-ROUGE. Eſt le nom qu'on donne à l'*Epeiche*, eſpece de *Pic. Voyez* Pic.

CUMIN, *Cuminum.* Cette plante, que l'on cultive à Malte, ſous le nom d'*Anis âcre*, eſt ombellifere, annuelle, haute d'un pied, & diviſée en pluſieurs branches: ſa racine eſt petite, blanche & fibrée; elle périt quand la ſemence eſt mûre: ſes feuilles ſont peu nombreuſes & capillaires: ſes fleurs naiſſent aux ſommets des rameaux, & ſont diſpoſées en paraſol arrondi. Il leur ſuccede des graines oblongues, d'un gris brun, jointes deux à deux, cannelées comme celles du fenouil, pointues par les deux bouts, convexes d'un côté, applaties de l'autre, d'une ſaveur un peu amere, aromatique, âcre, déſagréable, d'une odeur forte, que les pigeons aiment beaucoup.

Ses graines ſont d'uſage chez les Hollandois, qui en mettent dans leurs fromages: il y a des perſonnes qui en

mêlent dans la pâte du pain. Quoique moins carminative que la graine du carvi, elle convient fort dans la colique venteuse. Il y a des Provinces où, pour attirer beaucoup de pigeons dans les colombiers, on y met une pâte faite avec de la terre imbibée d'huile d'aspic, & lardée de graine de Cumin.

CUNOLITE, *Cunnolites*. C'est un fossile, gros comme une pomme, applati d'un côté, arrondi de l'autre, orné d'une figure qui représente les parties génitales de la femelle de certains animaux. Par l'examen de ceux de ces fossiles que nous avons eu occasion de voir, nous croyons que la Cunolite est une sorte de madrepore, analogue à l'espece appellée *Champignon de mer*. En effet, si on met tremper ce fossile pendant quelque tems dans de l'eau forte affoiblie, on y découvrira à la partie supérieure les feuillets cellulaires, qui s'étendent d'un centre commun à la circonférence, comme dans les champignons de mer : la base paroît formée de cercles concentriques.

CURAGE. *Voyez* PERSICAIRE ACRE.

CURCUMA. *Voyez* TERRA MERITA.

CURUPA. C'est le nom que les Omaguas, Nation de l'Amérique donnent à une plante, au moyen de laquelle ils se procurent une ivresse qui dure vingt-quatre heures, pendant laquelle ils ont des visions agréables. Ils prennent aussi cette plante réduite en poudre, comme nous prenons le tabac, mais avec plus d'appareil. Ils se servent pour cela d'un tuyau de roseau terminé en fourche, ils font entrer chaque branche dans une narine : cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire une grimace fort ridicule, mais qui passe pour un agrément dans leur pays. ( *Voyez* le voyage de M. de la Condamine. )

CURURU, est le *Crapaud Pipal* de Surinam & du Bresil, dont la bave, l'urine & le fiel servent à quelques malheureux endurcis aux crimes, pour faire un poison lent qu'il est difficile de détruire. *Voyez* à la suite du mot CRAPAUD.

CUSCUTE, *Cuscuta*. Plante parasite d'une espece bien singuliere, puisqu'elle ne le devient qu'après avoir

tiré sa premiere nourriture de la terre par un filet qui lui sert de racine. Cette plante n'a point de feuilles & ne pousse que des filets ou cheveux rougeâtres. Ces cheveux au moyen de certains tubercules qui font l'office de racines, s'inserent dans l'écorce des autres plantes, auxquelles ils peuvent atteindre, de telle sorte qu'ils rompent les vaisseaux qui y distribuent le suc nouricier, & deviennent autant de suçoirs, qui portent la nourriture à la plante parasite, aux dépens de celle à laquelle elle s'attache. La cuscute s'accommode de toutes les plantes, qui sont pour elle, ce que la terre est pour celles qui y jettent leurs racines. Le suc doux & mucilagineux des plantes papilionacées & labiées, lui convient aussi bien que le suc âcre & caustique des plantes cruciferes. Elle pousse avec la derniere vigueur sur l'ortie, & particuliérement sur la vigne, où elle croît en si grande abondance qu'elle forme ce qu'on appelle le *Raisin barbu*. *Voyez* RAISIN BARBU.

Les fleurs de cette plante naissent en petites têtes distribuées de côté & d'autre sur les filamens capillaires; elles sont en cloches, blanchâtres ou rougeâtres; il leur succede un fruit arrondi, qui contient de petites graines. Cette plante se renouvelle tous les ans par le moyen de sa graine. Si l'on seme cette graine dans des pots de terre, elle leve très bien, mais elle périt bientôt entiérement, quand elle ne trouve pas près d'elle des plantes, sur lesquelles elle puisse grimper pour en tirer le suc nourricier.

Les différentes plantes auxquelles s'attache la cuscute, & dont elle doit prendre en partie les propriétés, par le suc qu'elle en pompe, lui ont fait donner les noms d'*Epithyme*, d'*Epithymbre*, d'*angoure de lin*, d'*épi marrube*, d'*épi lavande*. Au reste la cuscute ne vient pas seulement sur les plantes dont elle a emprunté le nom; ces noms marquent seulement qu'elle se rencontre plus communément sur ces plantes; mais on la trouve sur un si grand nombre d'autres, qu'on pourroit peut-être croire qu'elle peut s'attacher indistinctement sur toutes sortes de plantes.

La cuscute croît dans tous les pays chauds, froids,

tempérés. On en trouve dans les boutiques, de deux sortes, celle de Candie & de Venise. Cette plante est plus curieuse qu'utile : car elle ne possede qu'à un dégré très foible, les propriétés des plantes sur lesquelles elle croît. *Voyez* PLANTES PARASITES.

CYGNE, *Cygnus*. Oiseau le plus grand de tous les palmipedes, & le plus beau de tous les oiseaux aquatiques. Il nage avec une noblesse, une aisance & une grace singulieres; son plumage est cendré avec quelques nuances de jaune dans la premiere année; mais au bout d'un an il devient d'une blancheur qui a passé en proverbe. Le Cygne a quatre pieds & plus de longueur, & plus de sept pieds d'envergeure : tout son corps est recouvert d'un plumage mollet & délicat, sur lequel les riches cherchent quelquefois en vain le sommeil : on en fait aussi des houpes à poudrer. Le bec du Cygne est terminé par un appendice en forme d'ongle; il est d'abord de couleur livide, & devient rougeâtre lorsque l'oiseau n'est plus dans la premiere jeunesse. Ce bec est large, pour que le Cygne puisse prendre à la fois, une plus grande quantité de limon, & y saisir ce qui s'y trouve de vermisseaux, en éparpillant le reste. Le dessus est percé, ainsi que dans l'Oie & le Canard, pour que l'animal puisse rejetter l'eau par cette ouverture, & avaler seulement les herbes aquatiques, ou les œufs de poisson qu'il a pris. La Nature a pourvu ces oiseaux d'un long col, parceque ne pouvant s'enfoncer, ils atteignent, par son moyen, profondément dans l'eau, en nageant de côté & d'autre, pour chercher leur nourriture.

L'anatomie a observé, que l'âpre-artere de cet oiseau, est réfléchie en maniere de trompe, ce qui contribue à donner de la force à sa voix; mais on n'en doit pas moins regarder, comme fabuleux, ce que les Anciens ont dit de la mélodie du Cygne mourant. La trachée de la Grue est dans le même cas, & cependant cet oiseau n'est guere vanté pour son chant & pour sa mélodie. On peut soupçonner avec Aldovrande, que quand le Cygne sauvage tient pendant près d'une demi-heure toute la tête & le col plongés au fond de l'eau, pour y chercher sa nourriture, ayant les pieds élevés vers le ciel; cette par-

tie de la trachée-artere, qui eſt renfermée dans la capſule du ſternon, lui peut ſervir de réſervoir, d'où il tire aſſez d'air pour reſpirer.

On a dit que le Cygne avoit ſervi de modele pour perfectionner la fabrique des navires. Les premiers fabricateurs ayant formé ſur le col & la poitrine la proue & la quille; ſur le ventre & la queue, la poupe & le gouvernail; ſur les aîles, les voiles, & ſur les pieds, les rames. On ne ſauroit voir, il eſt vrai, de ſpectacle plus agréable & plus élégant, que celui d'une troupe de Cygnes au milieu des eaux, lorſqu'ayant ſoulevé leurs aîles avec grace, en forme de voiles, le vent fait voguer avec rapidité cette flotte emplumée.

On prétend que le Cygne vit très long-tems. La femelle pond cinq ou ſix œufs, & elle les couve pendant près de deux mois. On peut croire en effet que la vie de ces animaux eſt longue, ſi ſuivant la remarque de Pline, les animaux qui ſont portés plus long-tems dans le ventre de la mere, ont une vie de plus longue durée; car l'incubation répond au ſéjour du fœtus dans la matrice.

La femelle aime éperduement ſes petits, & les défend vigoureuſement. Après l'accouplement, le mâle & la femelle ſe plongent dans l'eau à diverſes repriſes, & courent l'un après l'autre en ſe jouant, comme font les oies, les canards, & les autres animaux aquatiques.

Le Cygne ſauvage eſt moins grand & moins peſant que le Cygne domeſtique: la baſe du bec de cet oiſeau, eſt recouverte par une peau jaune; & toutes ſes plumes ne ſont pas blanches comme celles du Cygne domeſtique.

Le Cygne étoit autrefois plus à la mode en France, qu'il ne l'eſt aujourd'hui: on en voyoit par-tout ſur la riviere de Seine; on en élevoit autrefois beaucoup dans l'Iſle des Cygnes, appellée aujourd'hui *Iſle Maquerelle.* Quelques perſonnes riches ſe font encore un plaiſir d'en avoir dans leurs baſſins.

La chair du Cygne eſt de difficile digeſtion; les jeunes Cygnes, tendres & délicats, ſont cependant aſſez bons à manger. La graiſſe de Cygne, mêlée avec du vin, diſſipe, dit-on, les taches de rouſſeur. La peau du Cy-

gne, étant recouverte d'une grande quantité de duvet ; est d'usage contre les rhumatismes, parcequ'elle occasionne une douce transpiration, propre à dissiper les humeurs arrêtées dans les parties sur lesquelles on l'applique. On fait usage des plumes de Cygne pour écrire.

On dit qu'il y a en Amérique une espece de Cygne, dont le pied droit est comme les serres d'un oiseau de proie ; & le pied gauche, comme celui des autres Cygnes : il se sert du premier pour saisir sa proie en plongeant, & il emploie l'autre pour nâger.

CYGNE CAPUCHONNÉ, *Cygnus cucullatus.* On voit aux Indes Orientales, dans l'Isle Maurice, une espece de Cygne, qui tient du *Coq d'Inde* & de l'*Autruche*, & dont la tête est couverte d'une peau faite en forme de coqueluchon : son bec est fort, crochu, de couleur bleue ; l'oiseau est revêtu de plumes grises : on dit qu'il est très stupide, & qu'il se laisse prendre aisément.

CYLINDRES ou ROULEAUX, *Rhombi.* Genre de Coquillages univalves, arrondis ou pointus comme les Cornets ; nommés ainsi de leur figure, & dont la bouche est toujours allongée & operculée. Les Conchyliophytes recherchent, dans cette famille de coquilles, celles que l'on appelle le *Drap d'or*, la *Brunette*, le *Brocard de soie*, la *Moire*, le *Cylindre porphyre*, l'*Olive de Panama.* La robe de ces coquilles est une des plus sujettes à être altérée par ceux qui les vendent aux Curieux. Les Spires de ce coquillage sont plattes, & comme roulées les unes sur les autres.

CYLINDRITES, sont les coquilles précédentes devenues fossiles.

CYNOCÉPHALE. Espece de Singe, plus grand & plus farouche que les singes ordinaires, & qui a la tête d'un chien. *Voyez* SINGE.

CYNOGLOSE ou LANGUE DE CHIEN, *Cynoglossum.* Cette plante croît aux lieux arides : sa racine est droite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, semblable à une rave, d'une odeur forte, & d'un goût fade, mucilagineux. Ses tiges sont rameuses, lanugineuses, hautes de deux pieds : ses feuilles, longues, étroites, poin-

tues, lanugineuſes & d'une odeur forte : ſes fleurs naiſſent le long des branches, & ſont à-peu-près ſemblables à celles de la bugloſſe ; d'une couleur rouge ſale. A ces fleurs ſuccede un fruit à quatre capſules, hériſſées de poils piquans, qui s'attachent aux habits. Chaque capſule contient une ſemence applatie. Sa racine & ſes feuilles ſont d'uſage pour arrêter les flux de toute eſpece : on les eſtime auſſi narcotiques & anodines.

On donne auſſi le nom de *Cynogloſe* à une eſpece de Sole courte, qui ſe trouve dans la Méditerranée & dans l'Océan.

CYPRÈS, *Cupreſſus*. C'eſt un grand arbre toujours verd, dont il y a pluſieurs eſpeces ; l'une s'éleve en pyramide, & eſt nommée improprement *Cyprès femelle* ; l'autre eſpece, qui étend ſes branches de tous côtés, eſt nommée *Cyprès mâle*. Les fleurs mâles & les fleurs femelles du Cyprès, viennent ſur le même arbre, mais ſur différentes parties. Les fleurs mâles ſont de petits chatons ovales, d'où ſortent des étamines, qui répandent, en certains jours de printems, une ſi grande quantité de pouſſiere fécondante, que l'on croiroit voir de la fumée s'élever des gros Cyprès. Cette pouſſiere féconde les fleurs femelles qui ſortent d'un petit cône écailleux.

Les feuilles du Cyprès ſont toujours vertes, d'une odeur pénétrante & aſſez agréable lorſqu'on les écraſe, comme articulées les unes dans les autres, & diſpoſées en rameaux, qui ſemblent tout couverts d'écailles très fines. A ces fleurs ſuccedent des fruits ronds, raboteux, d'une ſaveur acerbe, que l'on nomme *Noix de Cyprès*, *Nuces Cupreſſi*. Ces fruits ſe deſſechent, ſe crevaſſent, & laiſſent échapper des graines applaties & anguleuſes, dont les fourmis ſont fort friandes. Lorſqu'on veut faire germer ces graines avec ſuccès, il faut cueillir, au mois de Mars & d'Avril, les fruits qui commencent à ſe fendre, les mettre au grenier dans une boîte expoſée au ſoleil, & ne ſemer que la graine qui tombe au fond de la boîte. Cette graine ne demande qu'à être légerement recouverte de terre. Comme cet arbre eſt originaire des pays Orientaux, il vaut mieux

en tirer la graine de nos Provinces Méridionales, de la Provence & du Languedoc. Le bois de cet arbre, dont le tronc devient droit & gros, est dur, pâle, ou d'un jaune rougeâtre, parsemé de veines foncées, d'une odeur agréable : il se corrompt difficilement. Ce bois peut être substitué au cedre : il résiste mieux aux injures de l'air que le chêne : on pourroit l'employer avantageusement pour faire des palissades, des échalats & des treillages. Il seroit à desirer, dit M. Duhamel, qu'on en multipliât les plantations : les jeunes Cyprès sont un peu délicats, mais lorsqu'ils ont bien pris racine, ils résistent très bien aux hivers. Les Cyprès fournissent de la résine, par incision, dans les pays chauds ; mais nullement dans ce pays-ci : on voit seulement transpirer de l'écorce des jeunes Cyprès, une substance blanche, qui ressemble à la gomme adragante. M. Duhamel a vu des abeilles se donner bien de la peine pour la détacher ; apparemment qu'elles emploient cette matiere dans leur *Propolis*. Les fruits de Cyprès sont estimés astringens & fébrifuges à la dose d'une dragme.

CYTISE, *Cytisus*. Il y en a de plusieurs especes. Les uns sont de très jolis arbustes, cultivés dans les jardins par les Fleuristes ; & les autres, de grands arbres, qui croîssent naturellement sur les Alpes. Les Cytises portent des fleurs légumineuses, auxquelles succedent des fruits composés de deux cosses lisses, applaties, longues de deux pouces au moins, sur trois lignes de largeur, & qui renferment des semences dures, taillées en cœur. Les feuilles de tous les Cytises sont disposées en trefle, ou composées de trois folioles, soutenues sur une même queue, & placées alternativement sur les branches ; la grandeur & la figure sont très différentes, suivant les especes. Les petits Cytises font un effet charmant dans les bosquets printaniers, par la multitude de leurs feuilles & de leurs fleurs jaunes. On les taille en boule.

Le *Trifolium* des Jardiniers est un petit Cytise à feuilles lisses & arrondies.

Les grands Cytises des Alpes font également un très bel effet par leurs belles grappes de fleurs jaunes pendantes. Le bois de ces arbres est très dur, & d'une cou-

leur d'ébène verte, qui le fait ressembler au bois des Isles; c'est pourquoi on le nomme l'*Ebenier des Alpes* ou *Fausse Ebene.* On fait, avec son bois, des manches de couteaux : on dit qu'il est assez liant pour en faire des brancards de chaise. Les fleurs & la semence de Cytise sont estimées apéritives : on en confit les boutons au vinaigre.



DABUH. *Voyez* HYÊNE.

DACTYLE ou DACTYLITE. Plusieurs Naturalistes expriment, par ce nom, une *Bélemnite.* Voyez *ce mot.*

Quelques Auteurs ont donné encore ce nom de *Dactyle* à l'Antale; à la Dentale, fossiles, & à tous les tuyaux cloisonnés ou non concamerés, &c.

DAGUET. *Voyez* CERF.

DAILS. *Voyez* PHOLLADE.

DAIM, *Dama recentiorum, seu Cervus palmatus.* L'animal, auquel nous donnons le nom de *Daim*, ressemble beaucoup au Cerf; mais il est plus petit, & il en differe sur-tout en ce que ses cornes sont larges & plattes par le bout : on a comparé cette partie à la paume de la main, parcequ'elle est entourée de petites andouilleres en forme de doigts. La tête de la femelle du Daim n'est point ornée de bois.

Quoiqu'aucune espece ne soit plus voisine d'une autre, que l'espece du Daim l'est de celle du Cerf, ces animaux, qui se ressemblent à tant d'égards, dit M. de Buffon, ne vont point ensemble, se fuient, ne se mêlent jamais, & ne forment par conséquent aucune race intermédiaire.

Les Daims paroissent être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du Cerf : ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les éleve dans des parcs, où ils sont, pour ainsi dire, à demi-domestiques. L'Angleterre est l'endroit de l'Europe où il y en a le plus, & où l'on fait le plus de cas de cette venaison. Il y a des Daims aux environs de Paris, & dans quelques Provinces de France : il y en a en Espagne & en Allemagne; il y en a aussi en Amérique, qui, peut-être, y ont été transportés d'Europe. Il semble que ce soit un animal des climats tempérés; car on n'en trouve point, ou que très rarement, dans les forêts du Nord. Comme le Daim est moins sauvage, plus délicat, &, pour ainsi dire, plus domestique que le Cerf, il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés.

La tête de tous les Daims, mue comme celle des Cerfs; mais elle tombe plus tard: ils sont à-peu-près le même tems à la refaire. Les Daims raient, comme le cerf, dans le tems du rut, mais d'une voix basse & entre-coupée: ils ne s'excedent pas autant que le Cerf, & ne s'épuisent point par le rut: ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher des femelles; cependant ils se les disputent & se battent à toute outrance: ils sont portés à demeurer ensemble: ils se mettent en hardes, & restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, dit M. de Buffon, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui sont bien distinctes, bien séparées, & qui, bientôt, deviennent ennemies, parcequ'ils veulent également occuper le même endroit du parc. Chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, & c'est le plus fort & le plus âgé; les autres suivent, & tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y régner: ils s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres, & ne se croient pas vaincus par un seul échec; car le combat se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles, & les releguent dans le mauvais pays. Ils aiment les terreins élevés & les collines. La chasse du Daim & celle du Cerf n'ont entr'elles aucune différence essentielle.

Le Daim se nourrit, de même que le Cerf, de grains & de bois; comme il broute de plus près que le cerf, le bois coupé par la dent du Daim repousse plus difficilement, que celui qui l'a été par la dent du Cerf. Les Daims ruminent: ils recherchent les femelles dès la seconde année de leur vie: ils ne s'attachent pas à la même comme le Chevreuil; mais ils en changent comme le Cerf. Ces animaux s'apprivoisent aisément.

La Daine porte huit mois & quelques jours, comme la Biche: elle produit de même ordinairement un *Faon*; quelquefois deux, & très rarement trois. Ils sont en état d'engendrer & de produire dès l'âge de deux ans, jusqu'à 15 ou 16 ans: enfin ils ressemblent au Cerf par presque toutes les habitudes naturelles; & la plus grande

différence qu'il y ait entre ces animaux, c'eſt dans la durée de la vie. *Voyez* Cerf.

Les Cerfs vivent vingt-cinq à trente ans ; & les Daims ne vivent qu'environ vingt ans : comme ils ſont plus petits, il y a apparence, dit M. de Buffon, que leur accroîſſement eſt encore plus prompt que celui du Cerf ; car dans tous les animaux, la durée de la vie eſt proportionnée à celle de l'accroiſſement, & non pas au tems de la geſtation, comme on pourroit le croire, puiſqu'ici le tems de la geſtation eſt le même ; & que dans d'autres eſpeces, comme celle du *Bœuf*, on trouve que, quoique le tems de la geſtation ſoit fort long, la vie n'en eſt pas moins courte.

DAME DES SERPENS. Eſpece de Boicininga ou de Serpent à ſonnettes, dont les couleurs imitent les taffetas flambés.

DANTE. *Voyez* Beoril.

DARD ou VANDOISE, *Jaculus.* Petit poiſſon de riviere, de la longueur d'un hareng, qui va fort vite dans l'eau : il ſemble qu'il s'y élance comme un dard, d'où lui eſt venu ſon nom. Ce poiſſon eſt de l'eſpece des poiſſons blancs : il eſt long de neuf doigts ; il a le corps large & le muſeau pointu : il eſt couvert d'écailles moyennes & de petites lignes. La nâgeoire de l'anus eſt compoſée de dix arrêtes : ſa couleur eſt entre le brun, le vert & le jaune. Il a l'eſtomac petit & le foie blanc, où eſt attachée la bourſe du fiel : il devient fort gras. Sa chair eſt molle, mais bonne, agréable au goût, & meilleure que celle de tous les autres muges, dans la famille deſquels il eſt. Cette chair eſt ſi ſaine, qu'on dit en proverbe : *Sain comme Dard.*

DATTES, *Dactyli.* Ce ſont des fruits oblongs, gros comme le pouce, longs d'un pouce & demi, compoſés d'une pellicule mince, rouſſâtre, dont la pulpe ou la chair eſt jaunâtre, graſſe, ferme, bonne à manger, douce, d'un goût vineux & ſucré. Cette chair environne un gros noyau, allongé, griſâtre, cylindrique, dur & creuſé d'un ſillon dans ſa longueur. Ces fruits naiſſent en Barbarie & en Eſpagne : il nous en vient de Salé & de Provence, qui ſont maigres, & ſe corrompent très faci-

lement. Nous donnerons la maniere d'en faire la récolte & leur usage, après avoir décrit l'espece de Palmier qui les produit.

### *Histoire du Palmier Dattier.*

Le *Palmier Dattier* est un arbre de la grande espece des *Palmiers* : il pousse une racine, qui souvent est simple, & toujours épaisse & ligneuse : elle est environnée vers son colet de menues branches, un peu tortueuses, nues & serpentantes : le bois & l'écorce de ces premieres branches sont fibrés, flexibles, roussâtres & d'un goût acerbe. Le tronc du Palmier est gros, droit, cylindrique & sans branches ; avec le tems, sa hauteur surpasse huit brasses : il a pour écorce les queues ou chicots des branches feuillées, qui restent après qu'on les a coupées, & qui sont placées symétriquement, y en ayant toujours six autour du tronc; de sorte que les six qui sont au-dessus répondent à l'endroit des interstices qui se trouvent entre les queues des branches inférieures. Cette espece d'écorce est d'ailleurs épaisse & chargée d'écailles, ce qui facilite pour monter à l'arbre. Quand la superficie du tronc est nue, elle est de couleur fauve : la substance intérieure du tronc est composée de fibres longitudinales, épaisses, ligneuses, cependant légeres, étant unies par une matiere fongueuse. Le peu de solidité de ce bois le rend très difficile à travailler. Le jeune Palmier Dattier a dans le milieu de son tronc une espece de nerf ligneux : au bout d'un an il contient une moëlle bonne à manger ; avancé en âge, le tronc s'endurcit, il n'y a que le sommet de bon à manger ; plus vieux encore, il n'y a que les boutons du sommet où se trouve cette moëlle molle, blanche, tendre, charnue, cassante, douceâtre & savoureuse. Les Persans & les Arabes en sont fort friands ; mais comme cette moëlle est le germe productif des branches qui doivent naître, &c. l'arbre meurt lorsqu'on la coupe.

Le *Palmier Dattier* est communément terminé par une seule tête conique, qui est composée au moins de quarante branches feuillées, & de quatre-vingts au plus,

placées en rond ; les plus anciennes se courbent bientôt en arc vers l'horison, & enfin se fanent. Des aisselles des branches feuillées sortent des grappes branchues, qui ont chacune leur enveloppe, & qui portent des fleurs dans le Palmier mâle, & des fruits dans le Palmier femelle. La côte de la branche feuillée est très grande, longue d'environ trois brasses, verdâtre, lisse ; étant jeune, luisante & jaunâtre ; étant vieille, courbée & creusée en gouttiere ; d'une substance fibreuse & analogue à celle du tronc : cette côte est composée vers son extrêmité de feuilles semblables à celles du roseau ; elles durent toujours, elles sont aîlées & en très-grand nombre, soutenues sur des especes de queues ligneuses, si fortement attachées à la côte, qu'on ne peut les en arracher qu'avec peine : ces feuilles sont situées obliquement & alternativement, larges de deux pouces, & longues d'une coudée, fort pointues, d'un verd pâle, & pliées par le milieu, fort dures, seches & pleines de nervures.

Au sommet du *Palmier Dattier*, & à la base des côtes, se trouvent trois ou quatre sortes d'enveloppes à réseau, semblables à de l'étoupe ou au gros chanvre, représentant par leur figure une nasse, ou par leur usage une bande : ces enveloppes, plus ou moins larges, & colorées en jaune, selon la vétusté de l'arbre, servent à affermir un nombre de branches, & à mettre à couvert des injures extérieures, non-seulement les branches feuillées, mais encore principalement celles des jeunes grappes.

Les fleurs du *Palmier Dattier* naissent encloses dans une autre grosse enveloppe, qu'on appelle *Elaté* : cette enveloppe s'ouvre quand elle a atteint une certaine grosseur, & elle laisse paroître des fleurs blanches, disposées en grappe. A ces fleurs, placées au haut du tronc & aux aisselles des branches feuillées, succedent sur le même rameau en grappe, appellé *Regime*, cent quatre-vngt à deux cens Dattes, dont nous avons déja parlé, & qui étant mûres, servent de nourriture à un grand nombre de personnes dans les Indes, en Perse, en Syrie, en Afrique, en Egypte & en Judée. Celles qu'on nous envoie ne sont employées que pour la Médecine. *Voyez la maniere de les conserver, à la fin de cet Article.*

*Culture du Palmier Dattier.*

Le Palmier qui naît de lui-même des racines d'un autre, commence à donner des fruits après quatre années de transplantation dans un terroir fertile ; dans un terrein stérile, il ne rapporteroit qu'au bout de six à sept ans ; mais celui qui vient d'un noyau est bien plus long-tems à donner du fruit. On ne peut pas distinguer par l'extérieur la grappe du Palmier mâle d'avec celle du Palmier femelle : l'intérieur est rempli d'une substance charnue comme une truffe, & qui est bonne à manger.

Voici l'ordre dans lequel les Palmiers, soit mâles, soit femelles, produisent leurs différentes fleurs. Vers le mois de Février, ces arbres poussent leurs boutons dans les aisselles des branches feuillées ; il en résulte des *Spathes* chargées de duvet, qui croissent peu-à-peu, & grossissent au point, que le mois suivant elles s'entrouvrent dans leur longueur, & laissent paroître une espece de truffe. Ce corps ainsi dégagé, prend bientôt la figure d'une grappe composée d'un grand nombre de pédicules, qui soutiennent de petites fleurs dans les mâles, & des especes de petites prunes dans le Palmier femelle : les fleurs fécondent ces fruits naissans, qui mûrissent dans l'espace de cinq mois. Les Palmiers les plus vigoureux portent huit ou dix grappes ; la grappe mâle est parsemée d'un grand nombre de petites fleurs oblongues, à trois pétales & à étamines velues ; elle porte deux cens pédicules, dont les plus courts supportent quarante petites fleurs, les moyens soixante, & les plus longs quatre-vingt. Au commencement de Mars, les spathes se rompent ; les grappes femelles paroissent d'abord, & peu de jours après elles sont nues, & portent un très grand nombre d'embryons, gros & ronds comme un grain de poivre, luisants & d'un goût acerbe. Dans le mois de Mai, ces fruits sont déja gros comme nos cerises : leur couleur est verte. En Juin, leur osselet ou noyau grossit, leur chair devient plus solide, & ils mûrissent dans le mois d'Août, sans que la chair pulpeuse continue d'être adhérente à son noyau.

Le Palmier se plaît dans les terreins sablonneux des pays chauds. On le cultive dans la Grece, dans l'Italie &

un peu en France. Lorſqu'on ſeme des noyaux, il en naît des Palmiers mâles & femelles ; mais lorſqu'on plante des racines, les Palmiers qui naiſſent ſuivent le ſexe de leur mere racine. Quand on a planté dans la terre les jeunes pouſſes de deux ou trois ans, on a ſoin de les arroſer pendant l'été : on extirpe celles qui pullulent autour du Palmier, ainſi que tous les inſectes qui pourroient nuire à l'arbre. Lorſque les Palmiers ſont en état de porter des fleurs & des fruits, on prend ſoin d'en multiplier & accélérer la fécondité. Pour y réuſſir, on cueille ſur la fin de Février au ſommet de l'arbre les ſpathes mâles remplies de fleurs fécondantes; on retire les grappes dont les fleurs ne ſont pas encore épanouies; on partage ces grappes en de petites baguettes fourchues, & on les fixe tranſverſalement ſur le milieu des grappes femelles, juſqu'à ce que les jeunes embryons aient acquis de la vigueur, étant couverts de la pouſſiere ſéminale des petites fleurs mâles. Les grappes femelles peuvent auſſi être fécondées ſans le ſecours de l'homme, mais par le moyen de l'air qui tranſporte la pouſſiere fécondante du Palmier mâle ſur les Palmiers femelles qui n'en ſont pas éloignés.

*Maniere de récolter, de conſerver les Dattes, & l'uſage qu'on en fait.*

Lorſque les Dattes ſont mûres, on en diſtingue trois ſortes, ſelon les trois dégrés de maturité : la premiere, eſt de celles qui ne ſont mûres qu'à l'extrêmité ; la deuxieme, de celles qui ſont mûres juſqu'à environ la moitié, & la troiſieme eſt de celles qui ſont entierement mûres. On les récolte ſouvent en même-tems, parceque trois jours d'intervalle achevent le dégré de maturité dans celles qui ne le ſont pas ; & comme elles tombent d'elles-mêmes étant mûres, on eſt obligé, de peur qu'elles ne ſe meurtriſſent en tombant, de les cueillir à la main ſur les grands Palmiers, ou de ſecouer les grappes des petits Palmiers dans un filet. Cette récolte de Dattes ſe fait en Automne, en deux ou trois fois, juſqu'à ce qu'on les ait toutes recueillies dans l'eſpace de trois mois.

Pour achever de mûrir & ſécher ces trois claſſes de

fruits, on les expoſe au ſoleil ſur des nattes. Elles deviennent d'abord molles, & ſe changent en pulpe ; enfin elles s'épaiſſiſſent & ſe bonifient au point de n'être que peu ou point ſujettes à ſe pourrir. Les Dattes étant deſſéchées, ou les met au preſſoir pour en tirer le ſuc mielleux, & on les renferme dans des peaux de chevres, de veaux, de moutons, ou dans de longs panniers faits de feuilles de Palmiers ſauvages, en forme de ſacs ; ces ſortes de Dattes ſont la nourriture la plus ordinaire du peuple du pays : ou bien après en avoir tiré le ſuc, on les arroſe de nouveau avec le même ſuc avant que de les renfermer : ou enfin on ne les exprime point, & on les renferme dans des cruches avec une grande quantité de ſirop ; celles-ci ne ſont deſtinées que pour les riches : on appelle ces Dattes, ainſi préparées, *Caryotes*, *Caryotæ*.

Celles qu'on nous envoie dans le commerce, de Syrie & d'Egypte en Europe, ſont en partie ſéchées ſur l'arbre même ; ou plus communément, lorſqu'elles étoient prêtes à mûrir, on les a cueillies, enſuite percées, enfilées & ſuſpendues, pour les faire ſécher.

On tire, par expreſſion, de ces Dattes récoltées & deſſéchées en la derniere maniere, une ſorte de ſirop, qui tient lieu de beurre, étant gras & doux, & qui ſert de ſauce & d'aſſaiſonnement dans les alimens. Le peuple du pays ſe ſert effectivement de ce ſirop en guiſe de beurre, pour la patiſſerie, pour aſſaiſonner le riz & la fine farine, lorſqu'on veut ſe régaler dans les feſtins & les jours de fêtes. Pour retirer ce ſuc, les uns mettent une claie d'oſier ſur une table de pierre ou de bois inclinée, en plein air, & font un creux au plancher, pour y placer un vaſe de terre, propre à recevoir le ſirop. Enſuite ils chargent ces claies d'autant de Dattes ſéches qu'elles en peuvent contenir. Les Dattes venant à fermenter & étant preſſées par leur propre poids, laiſſent échapper leur liqueur, qui coule dans le vaſe de terre : quelquefois on ſerre les claies avec des cordes, & on les charge de groſſes pierres : on réitere cette opération juſqu'à ce qu'on ait exprimé à-peu près tout le ſuc des Dattes, qui ſont propres alors à être renfermées & conſervées dans des vaſes.

Kempfer, *Amœnit. exot. fascicul. v.* dit que les Bassréens & les Arabes, qui ont une grande qnantité de Palmiers, emploient, en place de pressoir, une chambre à double plancher, & dont les murailles sont tapissées de rameaux. Le plancher supérieur est mobile : ils jettent sur l'inférieur, une certaine quantité de Dattes, qui sont devenues assez molles en se séchant ; quelquefois aussi ils y jettent de l'eau bouillante ; ensuite ils laissent tomber le plancher mobile, qu'ils chargent à volonté. Le sirop, extrait de cette maniere, est plus liquide que le précédent ; mais moins fluide que celui des paysans qui habitent les montagnes voisines, où il n'y a que peu ou point de Palmiers Dattiers : ces Paysans achetent le marc des Dattes passées au pressoir, & les font bouillir jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une bouillie très claire, mais peu agréable & peu nourrissante.

Le bois du tronc de Palmier Dattier sert en Afrique en place de bois de charpente : on en fait des pieux qui résistent long-tems dans l'eau. Ses feuilles, ou les branches feuillées, servent à couvrir les cabanes des paysans : ils en font aussi des fagots : ils font des balais avec les grappes, des vases & des plats avec les spathes ou enveloppes, auxquelles ils donnent la figure qu'ils veulent ; & avec les hampes des grappes, ils font des cordes très fortes pour leur marine, & même des chaussures. Nous avons déja dit que la moëlle du sommet de ce Palmier & ses tendres branches feuillées, qui sont en forme de cône, fournissent aussi une nourriture délicate. On prétend que les jeunes grappes mâles & femelles, sont aussi très bonnes ; on peut manger toutes ces parties crues, ou cuites avec la viande de mouton. Les Dattes, elles-mêmes, fournissent naturellement & par les préparations de l'art, une diversité de mets fort agréables. Les Dattes, comme nous avons dit ci-dessus, étant récentes, sont un aliment salutaire aux Egyptiens, aux Afriquains, & surtout pour ceux qui ne boivent que de l'eau : desséchées, elles sont plus difficiles à digérer. On fait bouillir les noyaux pour les amollir, & ils servent de nourriture aux bœufs que l'on fait reposer. A la Chine, on fait bruler ces osselets, & on les fait souvent entrer dans la composition de l'*Encre de la Chine.* En Espagne, on les

brule pour faire une poudre propre à nétoyer les dents : on en fait aussi de faux ivoire brulé. En Natolie, on est dans l'usage de jetter de l'eau sur les Dattes pour les faire fermenter, & en tirer du vin qui peut se changer en vinaigre. Souvent on tire de ce vin un esprit ; & comme l'usage des liqueurs spiritueuses est défendu par la Religion de Mahomet, on le fait passer passer sous le nom de *Remede*, pour soulager les crudités & les coliques d'estomac ; afin de mieux guérir ces maux, les gens riches ajoutent, avant la distillation, de la squine, de l'ambre & des aromates ; mais le commun du peuple y met de la racine de réglisse & de l'absinthe de Perse, ou de la petite racine de vrai-jonc odorant, ou de la Semen-tine de Turquie ou de Perse. Le Nectar de Dattes, que boivent les Souverains du Congo, est la liqueur spiritueuse pure des Dattes fermentées.

Le Palmier renferme ses vertus alimentaires dans la moëlle de son tronc & dans ses fruits : on trouve encore dans ces derniers, une vertu médicinale. L'expérience a appris que les fruits du Dattier sont légerement astringens, & moderent les cours de ventre ; qu'ils fortifient l'estomac, adoucissent la poitrine & tous les organes du poumon, même les douleurs des reins & de la vessie ; mais il faut en user modérément. Autrement, elles causent le mal de tête & l'affoiblissement de la vue, produisent des obstructions & la mélancholie.

DATTES DE MER. On donne ce nom, ou a des coquilles multivalves, connues sous celui de *Dails* & de *Pholades*, voyez *ces mots*, ou à des corps mols, que M. Cestoni, habile Pharmacien de Livourne, dit être les véritables fruits de l'*Algue à feuilles étroites, des Verriers*. On en trouve la figure dans un Livre intitulé la *Gallerie de Minerve*.

DATURA. Plante étrangere, qui croît dans l'Amérique ; en Malavar, aux lieux ombrageux & le long des eaux. Quelques Botanistes l'ont décrite comme une espece de *Stramonium épineux*. Cette plante croît à la hauteur d'un homme : sa racine a une odeur de raifort ; sa tige est grosse & rameuse ; ses feuilles sont semblables à celles de l'épinar, d'une odeur très puante, ainsi que sa fleur, qui est purpurine, violette & faite en campane.

A cette fleur succede un fruit gros comme une petite pomme, sphérique, verdâtre, garni, en son contour, d'épines trop molles pour piquer. Ce fruit, qui est la *Noix Methel* des Arabes, contient un nombre de semences noirâtres, grosses comme des lentilles, ayant la figure d'un petit rein, blanchâtres & moëlleuses en dedans, d'un assez mauvais goût. Toute la plante a un goût amer. Les habitans de Malavar l'appellent *Ummata Caya ;* & ceux de Canarie, *Datiro.*

Les Indiens font un usage singulier de la semence pulvérisée de cette plante : il leur suffit d'en faire avaler un demi-gros à ceux qu'ils veulent rendre hébétés pour quelque tems ; si l'on en prend une plus grande dose, l'on est empoisonné, où l'on tombe au moins dans un profond sommeil, qui tient d'une extrême & longue léthargie. Les remedes consistent dans les vomitifs & les sudorifiques : la racine du *Datura* excite l'éternument.

On connoît deux autres especes de *Datura*, qui approchent de la jusquiame : quelques Médecins Brachmanes en emploient la semence dans une composition de pilules, dont l'effet est astringent.

Cette plante est encore désignée dans certains Auteurs, sous les noms de *Tatoula*, *Marana* & *Dutroa ;* quelques personnes l'ont appellée l'*Hippomanes végétal.*

DAUCUS DE CANDIE, *Daucus Creticus.* Cette plante, qui vient communément sur les endroits pierreux & montagneux, dans l'Isle de Crête, aujourd'hui de Candie, & dans les Alpes, a une racine longue, grosse comme le doigt, fibrée & d'un goût de panais. Sa tige est haute d'un pied, cannelée & velue. Ses feuilles sont cotonneuses, cendrées & découpées comme celles du fenouil. Les sommets de ses branches soutiennent des ombelles, lanugineuses, blanchâtres, d'une odeur agréable, & d'un goût piquant : elles sont composées de petites fleurs en rose, à cinq pétales blancs, dont le calice se change en un fruit formé de deux semences oblongues, cannelées, convexes d'un côté, & applaties de l'autre.

On donne aussi le nom de *Daucus* à la Carotte sauvage ; autrement appellée *Chirouis* ou *Faux Chervi.* *Voyez aux mots* CAROTTE, &c.

La ſemence du Daucus de Candie eſt eſtimée lithontriptique, hyſtérique & carminative : elle eſt la premiere des quatre ſemences chaudes mineures, qui ſont celles d'*Ammi*, d'*Ache*, de *Perſil* & de *Daucus*. On ſubſtitue ſouvent la ſemence du Chirouis à celle du Daucus de Candie, qui eſt l'un des ingrédiens de la grande thériaque. Les Daucus ſont des eſpeces de panais ſauvages. Dans le Levant, on fait un vin de Daucus pour réſiſter au venin, & pour provoquer les regles.

DAUPHIN. *Voyez* à la ſuite du mot BALEINE.

DAUPHIN. On donne auſſi ce nom à une coquille univalve, qui eſt du genre des limaçons à bouche ronde. *Voyez* LIMAÇON DE MER : les contours de cette coquille ſont armées de pointes déchiquetées.

DÉLUGE, *Diluvium.* Ce mot exprime la plus grande alluvion qui ait jamais couvert la terre ; celle qui a dérangé l'harmonie premiere, ou plutôt la ſtructure de l'ancien monde ; celle qui, par une cauſe des plus violentes & extraordinaire, a produit les effets les plus terribles, en bouleverſant la terre, ſoulevant ou applaniſſant des montagnes, diſperſant les habitans des mers, couche par couche ſur la terre ; celle enfin qui a ſemé juſques dans les entrailles du globe terreſtre, les monumens étrangers que nous y trouvons, & qui doit être la plus grande, la plus anciénne & la plus générale cataſtrophe dont il ſoit mention dans l'hiſtoire.

M. Pluche dit que les dépouilles de l'Océan parlent à tous les yeux, que le langage des pétrifications eſt entendu du peuple le plus groſſier ; que ce ſont des monumens dûs au plus mémorable de tous les évenemens, & qu'ils ſont à côté de l'hiſtoire de Moyſe, ce que ſont les médailles à côté de l'Hiſtoire Romaine. Nous aurons occaſion de dire notre ſentiment ſur l'origine des foſſiles, ſinon au mot TERRE de cet ouvrage, au moins dans le Traité de la Terre que nous avons promis au public il y a deux ans.

DEMI-MÊTAUX, *Semi-Metalla.* On donne ce nom à des ſubſtances peſantes, plus ou moins ſolides & opaques, qui ont un grand rapport avec les métaux par leur éclat, & par la fuſibilité dont ils ſont ſuſceptibles, qui ſe purifient au feu par ſublimation, & qui prennent en ſe

réfroidiſſant une ſurface convexe ; en un mot qui poſſedent les propriétés métalliques , à l'exception de la fixité & de la ductilité. Ainſi toute ſubſtance qui a la peſanteur , l'éclat métallique , qui ne peut ſe purifier ſans ſe ſublimer , ou qui ſe réduit en vapeurs , ou en flammes , eſt un demi métal.

Ceci étant , les demi-métaux different eſſentiellement des minéraux proprement dits , qui ne ſont qu'un aſſemblage de matieres terreuſes ou pierreuſes , entremêlées de ſels , de bitumes , & de portions metalliques , le tout ſuſceptible d'être réduit en pierre , en ſcories , en verre , & de ne contracter que peu ou point d'union avec les demi métaux.

Toutes ces propriétés ſi eſſentielles pour la diſtribution des êtres qui compoſent le regne minéral , nous font reconnoître ſix demi-métaux , dont cinq ſont ſolides , & le ſixieme eſt fluide.

Les demi-métaux ſolides, purifiés par la Nature ou par l'Art ( ce qui s'entend de leur état de régule ) ſont , l'*Arſenic*, le *Cobalt* , le *Biſmuth* , l'*Antimoine* , & le *Zinc*.

Le demi-métal fluide , ( qu'il ſoit vierge , ou révivifié du *Cinabre* ) eſt le *Mercure*.

Les demi-métaux , tels que la nature les préſente, ſont, ainſi que les métaux , rarement dans leur état de pureté ou de régule; ils ſont toujours alliés à d'autres ſubſtances métalliques , ou adultérés par des matieres minéraliſantes , qui ſont le *ſoufre* & l'*arſénic*. Voyez *ces mots*.

A l'égard du Mercure , les Chymiſtes ſont auſſi embarraſſés que les Naturaliſtes , ſur le rang qu'il doit tenir parmi les minéraux ; il n'a pas la malléabilité naturelle, ni la fixité , ni la ſolidité des métaux : le défaut de ces propriétés le rapproche des demi-métaux. Il eſt , comme eux , ſuſceptible de la plus grande volatilité ; d'un autre côté, il n'eſt point combuſtible , il eſt fluide habituellement : ce n'eſt que par le mêlange qu'on le rend ſolide , ou par un froid exceſſif & artificiel qu'il devient malléable : d'où l'on peut déduire que le Mercure eſt unique de ſon eſpece. On cite tous les jours la deſcription d'un nouveau demi-métal , dont M. Cronſtad a fait mention dans les Mémoires des Savans de Suede en 1751 ; mais cette ſubſtance métallique eſt encore trop peu con-

nue ; pour en pouvoir dire quelque chose de certain. *Voyez les mots* MINÉRAUX & MINES.

DEMI RENARD. Nom que les François de l'Amérique donnent au Didelphe ou Philandre, animal d'Afrique & des deux Indes. *Voyez* DIDELPHE.

DEMOISELLES MOUCHES. Sous ce nom on comprend ; 1°. les Demoiselles qui ont été des *Formica-leo* : 2°. ces jolies petites mouches, qui dans leur premier âge ont été des vers à six pieds nommés *petits lions* ou *lions de pucerons*, parcequ'ils se nourrissent principalement de ces insectes, si tranquilles & si peu capables de se défendre contre eux : 3°. les Demoiselles plus généralement connues de ceux qui n'ont pas fait une étude particuliere des petits animaux. Comme ces mouches naissent & croissent dans des lieux très différens, & que leur histoire peut intéresser la curiosité & l'instruction du Lecteur, nous ferons des articles séparés de chaque espece de ces animaux, & nous les ferons passer en revue, chacun dans leurs trois états différens, celui de *ver*, celui de *chrysalide*, & celui de *mouche*.

DEMOISELLES AQUATIQUES, *Libellæ aut Mordellæ*. C'est l'espece de mouches connue dans presque toute la France, même par les enfans, sous le nom de *Demoiselles* : on prétend qu'elles doivent ce nom à la longueur de leur corps, & à leur taille fine : car l'on ne connoit point de mouches qui aient le corps plus long & plus délié que celui de plusieurs especes de ces Demoiselles aquatiques : on y compte ordinairement onze anneaux. M. de Réaumur en distingue trois genres : savoir, *Demoiselles* à corps court & applati, *Demoiselles* à tête grosse & sphérique, *Demoiselles* à tête petite & large. M. Linnæus les divise en moyennes, petites, & grandes Demoiselles : ce qui revient à la distinction de M. de Réaumur. Le Naturaliste du Nord en compte quatre especes dans les moyennes, autant dans les petites, & huit dans les grandes : toutes ont les antennes courtes, la queue fourchue, & la bouche garnie de mâchoires.

*Origine des Demoiſelles aquatiques, leur état de Nymphe & leur Métamorphoſe.*

Cette mouche naît dans l'eau, & y prend un accroiſſement complet. Elle commence par être un ver hexapode ou à ſix pieds: le ver eſt encore jeune & très petit quand il devient nymphe; il a déja la même proportion dans toutes ſes parties, qu'il aura étant transformé: ainſi les Demoiſelles à corps court, viennent des nymphes les plus courtes, &c.

Les nymphes des trois genres de Demoiſelles aquatiques, ſont pour la plupart d'un verd brun, ſouvent ſalies par la boue qui s'eſt attachée à leur corps: celles de quelques autres eſpeces qui ſe tiennent dans l'eau claire, montrent des taches blanchâtres ou verdâtres très joliment diſtribuées. M. de Réaumur leur a trouvé à toutes, une tête, un col, un corſelet, un corps compoſé de dix à onze anneaux, & ſix jambes attachées au corſelet; ces nymphes vivent dans l'eau, y nagent avec leurs jambes, & la reſpirent. M. Poupart croit avoir remarqué que les animaux d'où ſortent ces mouches, ſont de véritables poiſſons, & qu'il en a obſervé les ouies.

Chaque eſpece de nymphe porte un maſque dont la forme eſt différente: l'une porte un caſque, l'autre un maſque applati, & la troiſieme un maſque plat & effilé: toutes ces nymphes vivent dix à onze mois ſous l'eau, avant que d'être en état de ſe transformer en Demoiſelles. Les tems les plus favorables à leur métamorphoſe & à leur accroiſſement, ſont depuis le mois d'Avril, juſques & compris celui d'Octobre; c'eſt hors de l'eau que doit s'accomplir la grande opération, qui fait paſſer l'inſecte de l'état de poiſſon, à celui d'habitant de l'air. Après être reſté au bord de l'eau d'où il eſt ſorti, pendant le tems néceſſaire pour ſe bien ſécher, il ſe met en marche, & cherche un lieu où ſa transformation puiſſe ſe faire commodément; ſouvent la nymphe ſe détermine pour une plante ſur laquelle elle grimpe Après l'avoir parcourue, elle ſe fixe, la tête en haut, ſoit con-

tre la tige, ſoit contre une branche, ou contre une feuille : quelquefois elle s'attache contre un brin de bois ſec. La métamorphoſe de cette nymphe en Demoiſelle, eſt la même que celle des autres nymphes en mouches, ſoit à deux ou à quatre aîles : c'eſt auſſi la même que celle des chryſalides en papillons.

Les Demoiſelles aquatiques ont quatre aîles très tranſparentes, ſemblables à la gaze la plus fine & la plus éclatante, ou à du talc ouvragé. Cette eſpece de petite étoffe eſt argentée ou dorée dans les unes, ornée de taches colorées dans d'autres : ces aîles ſont moins grandes que celles des Demoiſelles terreſtres ; cependant les Demoiſelles aquatiques volent beaucoup plus, & avec plus de grace : on diroit qu'elles planent comme un oiſeau, en un mot elles ne ſont pas obligées de lever leurs aîles auſſi haut, ni de les faire deſcendre auſſi bas que les Demoiſelles terreſtres, dont le vol eſt lourd, & ſemble n'avancer qu'au moyen de grands battemens d'aîles.

DEMOISELLE DU FORMICA-LEO, *Libella gracilis.* Mouche qui a été *Formica-leo*, & qui eſt d'un genre différent de celui des Demoiſelles qui aiment à voler le long des rivieres. Quoiqu'elle ait des aîles plus longues & plus larges que ſon corps, ſon vol a quelque choſe de peſant, & le cede beaucoup en agilité au vol des Demoiſelles les plus communes. Mais avant de parler de cette jolie mouche, conſidérons la au berceau & avec ſon maſque, c'eſt-à-dire, dans l'état de *Formica-leo.*

### *Fourmi-Lion* ou *Formica-Leo.*

Il n'y a gueres plus de ſoixante ans qu'on a obſervé cet inſecte, & les particularités qui l'ont rendu célebre. Le nom de *Formica-leo* ( Lion des fourmis ) qui lui a été donné d'abord par les François, a été généralement adopté, & ce nom lui convient d'autant mieux, que malgré la ruſe dont cet animal ſe ſert pour détruire les inſectes, il paroit ſe plaire davantage à attrapper des fourmis ; il en eſt le lion & l'ennemi le plus redoutable.

*Description du Formica-Leo.*

Le Fourmi-lion est un ver hexapode, c'est-à'dire, qui a six pieds, & de ceux qui doivent se transformer en une mouche à quatre aîles. Il est de la longueur d'un cloporte commun; il est plus large, a une tête assez longue, & le corps arrondi en s'allongeant vers la queue, sa couleur est d'une espece de gris sale marqueté de points noirs; les six jambes qui soutiennent le corps, l'élevent peu: on remarque trois parties distinctes dans la longueur de cet animal, le *corps*, le *corselet*, & la *tête*. Le corps est la partie la plus considérable: on y compte onze petits anneaux membraneux: avec la loupe, on y apperçoit un nombre de poils noirs & courts, & des houpes disposées en fils qui sont les organes de la respiration de l'insecte. Son corselet est court & étroit: la premiere paire de jambes y est attachée, les deux autres paires le sont aux deux premiers anneaux du corps: au dessus de sa tête est une espece de col, dont la position la lui fait remuer en tous sens. Sa tête differe du commun des insectes; elle est plate & plus large à son bout extérieur, que par tout ailleurs. M. de Réaumur y a remarqué deux bouches ou trompes placées aux deux extrémités en maniere de cornes: elles sont destinées à pomper le suc du corps des insectes dont le Formica-leo se nourrit. Ces trompes lisses en apparence, sont écailleuses, mobiles, dures, longues de deux lignes, & peuvent aller à la rencontre l'une de l'autre, comme font les dents des chenilles & de plusieurs autres insectes. Le Formica-leo a vers la base de ses cornes deux petits yeux noirs, très vifs, qui lui font appercevoir le moindre objet. Les autres animaux ont reçu des aîles ou du moins des pieds pour s'avancer sur leur proie; celui-ci ne fait que fuir ou marcher à reculons par petites secousses; il ne court point après sa proie, il mourroit plutôt de faim que de faire un pas vers elle, il faut que sa proie vienne le trouver, il a le secret de la faire tomber dans une embuscade qu'il lui dresse: c'est l'unique moyen qui lui ait été donné pour vivre: c'est toute sa science, mais elle lui suffit.

*Description de la fosse du Formica-Leo, & Ruses de cet insecte pour se nourrir.*

Lorsque le Formica-leo veut attrapper les insectes, il se place ordinairement sous le pied d'une vieille muraille, pour être à couvert de la pluie, dans des terreins secs & composés de grains fins. Quelquefois il fait ses trous sous un arbre planté dans un sol aride & grainelé, alors le pied de l'arbre lui sert de mur, & la pluie ne peut renverser son ouvrage : il est essentiel que le terrein soit un sable sec & mobile pour obéir à ses efforts. Quand il veut creuser la fosse où il prend son gibier, il commence par courber son derriere qui est en pointe, & il l'enfonce comme un soc de charrue en labourant le sable à reculons : c'est ainsi qu'il trace à plusieurs reprises & à petites secousses un sillon circulaire, dont le diametre se trouve toujours égal à la profondeur qu'il veut donner à sa fosse. Sur le bord de ce dernier sillon, il en creuse un second, puis un troisieme, & enfin d'autres toujours plus petits que les précédens : il s'enfonce de plus en plus dans le sable qu'il jette avec ses cornes sur les bords, & même beaucoup plus loin, en marchant toujours en arriere sur une ligne spirale ; à mesure qu'il s'enfonce, ses coups de tête réitérés jettent le sable hors du cercle, & en vuident peu à peu le dedans. Sûr dans ses opérations, il décrit un cercle parfait & trace une volute sans compas. Il donne à la pente du terrein qu'il creuse, la plus grande roideur qu'il est possible, sans en attirer l'éboulement. Sa fosse ressemble assez bien à un cône renversé, ou plutôt au dedans d'un entonnoir.

Quand le fourmi-Lion est nouvellement éclos, la fosse qu'il fait est fort petite ; mais il l'aggrandit en proportion de son accroissement, jusqu'à lui donner plus de 2 pouces de diametre à son ouverture, sur autant de profondeur. Lorsque son ouvrage est fini, il se met en embuscade, en se cachant tout en bas sous le sable, de maniere que ses deux cornes embrassent justement le point qui termine le fond de l'entonnoir. Le voilà jour & nuit en védette ; & pour lors malheur au cloporte, au puceron,

à la fourmi, & à tout insecte, mal-avisé, qui vient roder sur les bords de ce précipice, que le Fourmi-Lion n'a fait en pente & dans le sable, que pour faire rouler en bas tous ceux qui s'y présenteroient.

C'est principalement sur la fourmi, que le Formica-Leo fonde sa cuisine : elle n'a point d'aîles pour se tirer de ce trou; des insectes aîlés y périssent aussi par l'adresse du Chasseur. Dès qu'il est averti par la chute de quelques grains de sable qu'il y a une capture à faire, il se retire quelque peu, & ébranle, par son mouvement, le pied du sable qui s'éboule aussi-tôt, & roule jusqu'au fond, en entraînant sa proie. Si cette proie est agile; si elle remonte vite; & sur-tout si elle a des aîles, le Fourmi-Lion fait partir, à diverses reprises, quantité de sable qu'il lance plus haut qu'elle; c'est une grêle de pierres pour un animal tel qu'un moucheron ou qu'une fourmi. Aveuglé & accablé de la sorte par un déluge de pierres qui pleuvent de toutes parts, & entraîné par la mobilité du sable qui s'écroule sous ses pieds, l'insecte, quel qu'il soit, tombe entre les deux serres de son ennemi, qui les lui plonge dans le corps, l'attire violemment sous le sable & en fait son repas. Il n'y a que les insectes trop gros, & ceux dont la peau est trop dure pour être percée avec ses cornes qu'il laisse en liberté. Quand il ne reste plus que le cadavre, il se garde bien de le laisser chez lui : un tel aspect pourroit empêcher de nouvelles visites. Pour s'en débarrasser, il l'étend sur ces cornes; & d'un mouvement brusque, il le jette à plus d'un demi-pied du bord de sa fosse. Si sa fosse est un peu dérangée par cette expédition; si elle s'est remplie, & que l'ouverture, étant devenue trop grande pour la profondeur, il n'y ait pas assez de pente, il retravaille le tout : il arrondit, creuse, évacue, & enfin se remet à l'affût pour une seconde capture.

Le Fourmi Lion fait voir combien la patience & la ruse sont nécessaires dans le métier de Chasseur. Cet animal passe quelquefois les semaines & les mois entiers sans remuer; & ce qui est plus étonnant, sans manger.

Sa sobriété est telle, qu'on en a vû vivre plus de six mois dans une boîte exactement fermée, où il n'y avoit que du sable : néanmoins, pour ne pas être exposés à

un jeûne trop rigoureux, ils ſavent placer leur trou dans des lieux fréquentés par les inſectes.

*Métamorphoſe du Formica-Leo en Nymphe.*

Les *Formica-Leo* naiſſent en été ou en automne, & ſe transforment une ou deux années après; quelquefois plutôt, d'autrefois plus tard. Quoi qu'il en ſoit, quand le Fourmi-Lion eſt parvenu à un certain âge, & qu'il veut ſe renouveller pour paroître ſous ſa derniere forme, alors il ne fait plus de foſſe; mais il ſe met à labourer le ſable, & à y tracer une multitude de routes irrégulieres: ce qu'il fait apparemment pour ſe mettre en ſueur; après quoi, il ſe cache ſous le ſable, comme dans ſon tombeau. La ſueur qui lui ſort de tout le corps, réunit, peut-être, tous les grains qu'elle touche. Peut-être auſſi le Fourmi-Lion attache-t-il tous ces grains avec un fil gluant, & qu'il s'en forme ainſi une croute qui le couvre de toutes parts. Qu'on ſe figure une petite boule de cinq ou ſix lignes de diametre, ſous laquelle l'animal conſerve encore la liberté de ſe mouvoir. Mais il ne ſe contente pas d'une muraille toute nue, qui le morfondroit, il fait un autre uſage de ſon fil, qui eſt beaucoup plus délié que celui du ver à ſoie, & qu'il file à-peu-près comme fait l'araignée. Il attache ce fil à un endroit; puis le mene à un autre, & cela en tous ſens: ſes fils ſont croiſés & recroiſés, & même collés les uns ſur les autres: il tapiſſe & drappe tout l'intérieur de ſa retraite d'une très belle étoffe, qui eſt comme ſatinée & de couleur perlée. Dans cet ouvrage; toute la propreté & la commodité ſont pour le dedans; il ne paroît au-dehors qu'un peu de ſable. On confond le logis du Fourmi-Lion avec la terre voiſine; par là il ſe met à couvert de la recherche dés oiſeaux mal intentionnés: il gagne à être oublié; il vit en repos; au lieu qu'il ſeroit perdu, ſi des dehors plus éclatans attiroient les yeux ſur lui.

Il demeure enfermé de la ſorte ſix ſemaines ou deux mois, quelquefois plus; dans ce tems de repos, ſa tête eſt entre ſes jambes. Quand il eſt tems de changer de figure, il ſe défait de ſes yeux, de ſes poils, de ſes pattes, de ſes cornes, & de ſa premiere peau. Toute ſa

dépouille se retire au fond de la boule comme un chiffon. Il reste de lui une Nymphe ou une forme de vermisseau, qui a d'autres yeux, d'autres pattes, d'autres entrailles, & quatre aîles membraneuses ; le tout empaqueté sous une pellicule qui paroît n'être autre chose qu'une liqueur desséchée, comme il arrive à tous les papillons, lorsqu'ils se défont de la dépouille de ver, pour devenir chrysalide.

*Métamorphose du Formica-Leo Nymphe, en Mouche* ou *Demoiselle.*

Dans l'état de Nymphe ou de Vermisseau, l'animal n'a pas plus de trois lignes de long. Il paroît alors avoir, comme nous venons de le dire, quatre aîles membraneuses, six pieds, deux grosses cornes ou antennes molles & creuses ; deux yeux noirs & deux tenailles en forme de scie, qui lui servent de dents. Ce Vermisseau reste encore quelque tems dans sa petite retraite, avant que de paroître sous une nouvelle & derniere forme. Le tems de l'entiere métamorphose étant arrivé, les membres du nouvel animal ont acquis la consistance & la vigueur nécessaires : il veut sortir de sa loge ; il déchire la tapisserie de sa chambre, & perce en rond la muraille de sa maison avec ses dents, qui sont toutes semblables à celles des sauterelles : il fait effort ; il élargit l'ouverture ; il passe la moitié du corps ; il sort enfin. Son long corps, qui est replié circulairement comme une volute, & qui n'occupe pas plus de trois lignes d'espace, se développe, s'étend, & acquiert en un instant quinze à seize lignes de long. Ses quatre aîles, qui étoient serrées à petits plis, & qui n'occupoient dans l'étui, où elles étoient emboîtées, que l'espace de deux lignes, se défroncent, & en deux minutes deviennent plus longues que le corps. Enfin le chétif Fourmi-Lion devient une grande & belle mouche, appellée *Demoiselle*, qui, après avoir été quelque tems immobile, & comme étonnée du spectacle de la nature, secoue ses aîles, & va jouir d'une liberté qu'elle n'avoit pas connue dans l'obscurité de sa vie précédente. Avec les lambeaux de sa premiere nature, elle a quitté en même tems sa

pesanteur, sa férocité, & ses inclinations sanguinaires: tout est nouveau en elle: on n'y apperçoit plus que gaieté, qu'agilité, que noblesse & dignité.

Si l'on considere le fourreau membraneux, qui n'est plus ni vermisseau vivant, ni destiné à devenir mouche, on reconnoîtra que cet étui est transparent, qu'il y a des cornes ou antennes, des yeux, des dents, des aîles, des pieds, &c., qui étoient les fourreaux de semblables parties de la Demoiselle; on reconnoîtra aussi qu'elle en est sortie par une crevasse qui s'est formée sur son dos proche de la tête.

La Demoiselle commence à sortir de sa coque dans les premiers jours de Juillet. Lorsqu'elle marche, elle porte ses aîles en forme de toit au-dessus du corps, lequel est alors entierement caché. Son corps est grisâtre; chaque anneau est bordé d'un peu de jaune; les aîles sont une espece de gaze presque blanche. On remarque six ou sept petites taches brunes sur chacune des supérieures, & trois ou quatre sur chacune des inférieures.

A en juger par la force de leurs dents & les différens accompagnemens de leur bouche, ces mouches sont autant *Graminivores*, qu'elles étoient *Carnivores* dans leur premier âge sous la forme de *Formica-Leo*. Les femelles ont besoin d'être fécondées peu de tems après leur transformation. M. de Réaumur croit que le nombre de leurs œufs est petit; mais la grosseur en est assez considérable: ils sont cylindriques, un peu courbés, la coque en est dure & un peu rougeâtre. Les meres pondent ces œufs un à un dans un terrein sablonneux; où, dès que le petit *Formica-Leo* est éclos, il se fait une fosse proportionnée à son corps, & en peu de tems il devient chasseur.

Les mâles sont plus petits que les femelles. Ces *Demoiselles* n'ont pas les petits yeux disposés en triangle sur la tête, comme plusieurs mouches & les Demoiselles les plus communes.

DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS. C'est une très jolie mouche, dont le corps est fort long & semblable à celui des longues mouches, nommées aussi *Demoiselles*.

Comme ces mouches viennent de vers métamorphosés & nommés *Lions de Pucerons*, nous croyons devoir commencer par donner l'histoire de ces vers.

### *Description du Lion des Pucerons.*

Le Lion-Puceron est un ver à six jambes, qui est l'ennemi des Pucerons, d'où on l'a appellé *Petit-Lion* ou *Lion des Pucerons*. Ce petit animal a des cornes semblables à celles du *Formica-Leo*, avec lesquelles il suce les Pucerons. Comme il peut marcher en avant avec assez de vitesse, il va à la chasse : ces caracteres le distinguent essentiellement du *Formica-Leo*, qui ne marche qu'à reculons, & qui est un chasseur permanent. Le corps du Lion-Puceron est allongé & applati. L'endroit où il a plus de largeur est auprès du corselet; de-là jusqu'au corselet, il se retrecit insensiblement, de façon que le bout du derriere est pointu. Le corselet est court & porte la premiere paire de jambes; les deux autres paires partent des deux premiers anneaux du corps. Quand le *Lion-Puceron* marche, il recourbe le bout de son derriere, & s'en sert de maniere qu'il lui tient lieu d'une septieme jambe : le dessous de son corps est tout ridé & sillonné.

Cette description convient à trois genres de *Lions-Pucerons*, qui different entr'eux ou par des mamelons, ou par des aigrettes composées de dix à douze poils, ou par les couleurs différentes, soit rouges, soit citrines, ou enfin par les diverses grandeurs. Nous en pourons dire encore quelque chose à l'article des diverses mouches.

Quand un de ces vers a saisi un Puceron, il le suce en un instant. Le *Lion-Puceron* est, en naissant, extrêmement petit; cependant en moins de quinze jours, il acquiert à-peu-près toute la grandeur à laquelle il peut parvenir. Lorsqu'un de ces vers peut attraper entre ses cornes un autre ver de son espece, il le suce aussi impitoyablement que si c'étoit un Puceron.

### *Métamorphose du Lion-Puceron en Nymphe.*

Au bout de quinze à seize jours de vie, cet animal se

prépare à la métamorphose. Il se retire de dessus les feuilles peuplées de Pucerons, & va se mettre dans les plis de quelques autres feuilles ; ou bien il se fixe dans quelqu'autre place qui lui a paru commode. Là il file une boule d'une soie très blanche, dans laquelle il se renferme à la maniere des chenilles dans leurs chrysalides. Les tours du fil qui composent cette coque, sont très serrés les uns contre les autres ; & ce fil étant fort par lui-même, le tissu se trouve très solide. Les coques des plus grands de ces insectes ne sont pas plus grosses qu'un pois. Peu de tems après que cette coque est finie, ce petit Lion se transforme en Nymphe.

### *Métamorphose du Lion-Puceron Nymphe, en Demoiselle.*

La transformation en Nymphe du Lion-Puceron étant arrivée, cet animal devient, après sa derniere métamorphose, une fort jolie mouche. Cette mouche du Lion des Pucerons, a des aîles plus amples que celles des Demoiselles du Fourmi-Lion : elle les porte aussi tout autrement. Quand elle est en repos, ces aîles forment alors un toît, au-dessous duquel le corps est logé. Ces aîles sont plus délicates que la gaze même, & l'on peut lire facilement au travers. Ce tissu est d'un verd tendre & éclatant ; quelquefois il paroît avoir une teinte d'or. Le corselet de ces mouches est aussi de ce même verd ; mais ce qu'elles ont de plus brillant, ce sont deux yeux gros & saillans, placés chacun sur un côté de la tête. Ils sont de la couleur du plus beau bronze rouge.

Ces mouches font leurs œufs sur les feuilles du sureau : elles les attachent au moyen d'une matiere visqueuse, propre à être filée. On prendroit alors ces feuilles pour être chargées de fleurs, ou pour des plantes parasites. C'est dans ces œufs, soutenus en l'air, que se forme l'insecte : il perce, par la suite, sa coque, & descend sur les feuilles, où il trouve des Pucerons qui deviennent bientôt sa proie. Un Savant avoit fait graver dans les Ephémérides d'Allemagne, des feuilles de sureau, chargées de ces œufs, qu'il avoit pris pour de petites fleurs très singulieres, & dont l'origine lui paroissoit très

difficile

difficile à expliquer. Feu M. de Réaumur, dont la sagacité ne laissoit rien échapper, dévoila la véritable nature de ces fleurs prétendues.

*Remarques sur les Demoiselles.*

En général les *Demoiselles* ont une grosse tête en comparaison de leur corps, & elle ne tient à la poitrine que par un filet fort menu : elles ont, comme les autres mouches & les papillons, des aîles supérieures & des aîles inférieures. Il y a des Demoiselles, qui, dans leurs momens de tranquillité, les tiennent toutes quatre appliquées les unes contre les autres ; d'autres laissent voir leurs quatre aîles, en les tenant un peu écartées les unes des autres, un peu élevées au dessus du corps.

Dès que les Demoiselles, de quelque genre & de quelque espece que ce soit, ont leurs aîles suffisamment affermies, elles prennent l'essor comme les oiseaux de proie, & pour la même fin. Elles doivent passer une partie de leur vie, au milieu des airs : elles y font cent tours & retours pour y découvrir des insectes aîlés, plus foibles qu'elles, & dont elles s'emparent. Les mâles ont encore un autre objet dans leurs courses. C'est de trouver des femelles, auxquelles ils puissent s'unir : leurs amours, & la maniere dont ils s'y prennent pour perpétuer leur espece conjointement avec leurs femelles, méritent d'être connues.

Depuis le printems jusques vers le milieu de l'automne, on les voit dans les prairies bordées par une riviere ou par un ruisseau ; les unes posées sur des plantes, les autres volant en l'air ; & parmi ces dernieres, on en remarque qui volent par paires singulierement disposées : le bout du corps de celle qui est antérieure, est posé sur le col de la postérieure ; toutes deux, également amoureuses & animées des mêmes désirs, volent de concert, & elles ont alors le corps étendu en ligne droite. L'antérieure est le mâle, qui, avec les crochets qu'il a au bout du derriere, tient sa femelle saisie par le col, & la conduit en ravisseur, où il lui plaît d'aller : celle-ci paroît se laisser conduire volontiers,

puiſqu'elle agite ſes aîles pour aller en avant, comme elle feroit ſi elle étoit entierement libre.

Les parties propres au mâle, ſont tout autrement placées dans le corps des Demoiſelles, que dans celui des autres mouches. M. de Réaumur a reconnu cette partie maſculine ſous le corps, près de ſa jonction avec le corſelet, c'eſt-à-dire aux premiers anneaux. Il a obſervé juſqu'à divers petits maneges qui précedent l'accouplement de ces mouches, dont le détail a été décrit par M. Homberg (Voyez *les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1699, pag. 145.*) Cet Auteur, en faiſant connoître le bizare accouplement des Demoiſelle, qui ſont, dit-il, des deux ſexes tout à la fois, & qui en font les fonctions en même tems, nous fait voir combien la nature eſt féconde & inépuiſable en inventions pour parvenir à ſes fins.

Les Demoiſelles ſont des inſectes fort vifs; les couleurs, dont elles ſont ornées, ſervent à diſtinguer le caractere dominant du ſexe: les plus petites ſont ordinairement les mâles; celles qui habitent les prairies & qui s'y font remarquer par leur belle couleur bleue, s'accouplent avec des Demoiſelles d'un verdâtre doré, & avec d'autres purement griſâtres. Les femelles pondent leurs œufs réunis en grappe; quelquefois elles les dépoſent un à un.

DEMOISELLE DE NUMIDIE, ou GRUE DE NUMIDIE. Oiſeau ainſi nommé des anciens Naturaliſtes, de ce qu'il vient de cette Province de l'Afrique, & parce qu'il a certaines allures qui ſemblent imiter les geſtes d'une femme qui affecte de la grace dans ſon port & dans ſa maniere de marcher.

La *Demoiſelle de Numidie* eſt rare: ſon plumage eſt gris & plombé, & comme bleuâtre: elle a ſur la tête des plumes élevées en forme de crête, longues d'un pouce & demi; les côtés de cette crête ſont noirâtres. On remarque au coin de chaque œil un trait de plumes blanches & déliées, qui paſſe ſous l'appendice, & qui lui forme des éminences ou des eſpeces de grandes oreilles. Le devant de ſon col a des plumes noires plus déliées encore qui pendent ſur l'eſtomac avec grace; ſes

jambes sont couvertes d'écailles ; ses ongles sont noirs & médiocrement crochus ; la plante de ses pieds est picotée comme du chagrin. On a vu quelques-uns de ces oiseaux à la Ménagerie de Versailles. *Voyez les Mémoires de l'Academie des Sciences de Paris, tome 3, partie 2.*

DEMOISELLE. Petit poisson épineux ou armé d'aiguillons, qui se trouve aux Indes Orientales. On lui a donné le nom de Demoiselle, à cause des bandes transversales de différentes couleurs, les plus belles & les plus vives, qui ornent sa robe. Dans les uns le ventre est jaune, le dos est orné de bandes rouges, & les côtés le sont de lignes bleues; dans d'autres de la même espece, la tête est rouge & la bouche bleue, le corps chargé de taches violettes, quelquefois blanchâtres, mêlées de noir : les aiguillons de ce poisson sortent de la queue & des nageoires.

On donne aussi le nom de *Demoiselle monstrueuse* au poisson appellé *Marteau*. Voyez ce mot.

DEMOISELLE. Petit poisson de la Côte de Genes & d'Antibes. *Voyez* Girella.

DENDERITES. Communément on donne ce nom à des pierres qui portent l'image des végétaux & des animaux.

Tout le monde connoît cette espece de peinture naturelle, ces jeux de la nature dont toutes les variétés ont beaucoup de convenances entr'elles par les ramifications, &c. elles sont couchées à plat dans l'intérieur d'une fente de pierre, ou formées sur des plans réguliers dans l'endroit de la fracture de la pierre : souvent ces peintures sont aussi correctes que si c'étoit le pinceau du plus habile Artiste qui les eût tracées. Ce sont autant de migniatures naturelles, que M. Pluche a nommées *Dendrophores*, mais que M. Linnæus a mises au rang des pétrifications qui imitent la Peinture. On présume qu'elles ont été formées par des fluides chargés de minéraux, différemment colorés & comprimés entre deux surfaces, de la même maniere que le broyeur de couleurs en produit, lorsqu'il enleve à plomb sa molette de dessus la matiere broyée. La seule difficulté, est que dans la nature l'écartement ne peut se faire d'une maniere uniforme dans les plans immobiles des Denderites ; cependant toutes ces arbori-

ſations partent des fentes dont la direction eſt ſouvent parallele entre elles : ſouvent ces mêmes fentes, en gardant ce parallelliſme, coupent le plan, tantôt obliquement, tantôt à angles droits : ce qui eſt cauſe que le moindre coup de marteau fait communément découvrir dans le ſein d'une pierre des Denderites diſpoſées en tout ſens.

On appelle *Pierres herboriſées* les Denderites qui repréſentent des végétaux, & *Zoomorphites* celles qui portent l'image des animaux : on en fait des tableaux, avec ou ſans pieces de rapport, & qui ſont des plus agréables, quand les pierres, qui leur ſervent de toile, peuvent ſouffrir le poli.

Aux yeux d'un Phyſicien, il ne doit pas paroître étonnant qu'un fluide comprimé ait formé, en s'extravaſant & en ſe deſſéchant, des figures qui ont un certain rapport ſoit avec des corps naturels, ſoit avec des produits de l'art : ce fluide peut repréſenter des eſpeces de figures humaines ſur des pierres accidentellement taillées, ſculptées & gravées par la nature. Le hazard & les circonſtances locales peuvent occaſionner des bizarreries dans la conformation des corps pierreux, de même que dans la cryſtalliſation des ſels.

Quant aux noms qu'on donne aux pierres figurées, tout dépend de la fiction & d'une imagination vive qui ſe plaît dans le merveilleux. Le Naturaliſte voit ſur les belles agates herboriſées qui viennent de Moka, des buiſſons, des terraſſes, des côteaux, des vergers, des bocages, des forêts de plantes épaiſſes, des vaiſſeaux : on voit auſſi ſur quelques morceaux de marbre de Florence, des buſtes, des ruines d'architecture, des lointains, des nuages, un ciel, un crépuſcule, ou une aurore, &c.

Comme ces ſortes de pierres figurées, ou jeux de la Nature, ont de tout tems été recherchées par les Curieux, l'on doit être moins ſurpris, ſi tant d'auteurs Phyſiciens ont écrit ſur les *Denderites*. Pline, Aldovrande, Kircker, Boccone, Agricola, Ferrante Imperati, ont preſque tous prétendu que la formation des arbuſtes figurés ſur la pierre, eſt due à certaines exhalaiſons d'une matiere minérale colorée, qui s'eſt infiltrée dans le ſein de la terre, & juſques dans les moindres interſtices des pierres. Tel eſt le ſentiment des anciens & de bien des mo-

dernes. Il feroit ridicule de remonter à l'époque du déluge univerfel, pour amener des plantes étrangeres, dont le dépôt fur les pierres, leur auroit donné ces fortes d'empreintes. Les Denderites, quoique régulieres en apparence, different cependant des véritables impreffions de plantes, en ce qu'elles paroiffent toujours fans racines, fans feuillages reconnoiffables, fans fruits, ni graines apparentes : elles repréfentent prefque toutes des parties de peupliers, des ifs, des Picea ou des mélezes. Mais l'illufion ceffe lorfqu'on les compare avec les corps naturels ; elles ne font au fond que des figures, des images, des apparences, des ombres de végétaux. *Voyez* les favantes differtations fur les Denderites des Docteurs Scheuchzer & Salerne, & de M. l'Abbé de Sauvage.

DENDROITES, *Dendroïtes.* On donne ce nom à toute efpece de foffille qui eft ramifiée, ou qui a des branches comme les arbres ; telle eft la *mine d'argent ramifiée*, &c. on les appelle auffi *Dendromorphes.*

DENDROPHORE ou DENDROPHYTE. *Voyez* DENDERITES.

DENTAIRE, *Dentaria.* Plante qui croît aux lieux montagneux & ombrageux, & dont on connoît quatre efpeces.

La premiere pouffe, de fa racine écailleufe ou dentée & blanchâtre, une tige haute d'un pied, qui porte fur une côte fept feuilles oblongues, pointues, verdâtres & dentelées tout au tour, rudes au toucher : fes fleurs naiffent attachées à des pédicules, femblables à celles du Géroflier, blanchâtres, & difpofées en croix : à chaque fleur fuccede une filique remplie de femences rondes.

La feconde efpece differe de la précédente par fa petiteffe & par fes fleurs purpurines : elle porte cinq feuilles.

La troifieme, outre les filiques, pouffe entre les aiffelles des feuilles certains tubercules écailleux, noirâtres & de mauvais goût : ces tubercules font de petites racines, qui en fe détachant de deffus la plante, tombent dans la terre, & produifent chacune une nouvelle plante dentaire : elle porte fept feuilles.

La quatrieme eſpece, a des fleurs de couleur herbeuſe & d'un goût fort mordicant, elle porte neuf feuilles.

Toutes les dentaires ſont carminatives & vulnéraires : on emploie les deux premieres intérieurement, & les deux autres extérieurement.

DENTAIRE OROBANCHE, *Dentaria orobanche.* Plante qui croît ſous les arbres & aux lieux ombrageux : on en diſtingue trois eſpeces.

La premiere pouſſe de ſa racine tuberculeuſe & dentée, une tige haute d'un pied, groſſe comme le petit doigt, ronde, fragile, & pulpeuſe; elle n'a point de feuilles, mais il naît à leur place certaines oreillettes membraneuſes. Ses fleurs ſont en tuyaux, évaſées, & d'un pourpre mêlé de blanc : il leur ſuccede des fruits gros comme de moyennes ceriſes, renfermés à moitié dans un calice velu ou feuillu : chaque fruit contient un nombre de petites ſemences rondes & noirâtres : toute la plante a un goût aqueux, un peu amer & acerbe.

La ſeconde eſpece eſt plus petite, & ſes fleurs ſont moins nombreuſes : ſa tige eſt tranſparente.

La troiſieme eſpece eſt une plante baſſe, pleine de ſuc; ſes fleurs ſont petites, un peu ſemblables à celles de l'orchis : ſa racine eſt rameuſe & blanche.

On a vu de grands ſuccès de ces plantes pour les ulceres du poumon, pour les hernies & la colique.

DENTALE, *Dentalium.* Petit coquillage univalve, non contourné, de l'ordre ou famille des *Tuyaux de mer.* Voyez *ce mot.* Sa figure eſt conique; il eſt étroit, long, cannelé & courbé, blanc, quelquefois verdâtre par la partie la plus renflée. On le trouve ſur les côtes d'Angleterre, & quelquefois ſur celles de Normandie. On nomme les Dentales foſſiles *Dentalites.* Quelques auteurs rangent avec ces corps, les *Lituites* ou Tuyaux cloiſonnés. *Voyez* ORTHOCERATITES; ils y rapportent auſſi les *alvéoles* ou *noyaux* de ces foſſilles, leſquels ſont faits comme des paquets de verres de montre empilés, & formant un cône tronqué, & qui appartiennent à des vermiſſeaux teſtacés & cloiſonnés.

DENTALE, *Dentex.* On donne ce nom à un poiſſon du genre des Spares, qui ſorti de l'eau, s'agite &

palpite toujours; il vit proche des rivages autour des rochers dans la Méditerannée : il ressemble un peu à la Dorade par la figure, les nâgeoires, les aiguillons, les écailles & la couleur qui tire entre le rouge & le blanc. Ses écailles sont légerement tachetées : il a quatre dents à chaque mâchoire qui se distinguent parmi les petites. Le Dentale de la mer Baltique devient plus grand que celui de la Méditérannée : ce poisson étant petit, est le *Synagris* de bien des auteurs, & quand il est devenu très grand, c'est le *Synodon*.

DENT DE CHIEN, *Dens canis.* Plante que l'on cultive quelquefois dans les jardins, & qui croît aux lieux montagneux : on en connoit de deux especes.

La premiere, pousse de sa racine oblongue, charnue, fibreuse, & faite en dent de chien, deux autres feuilles marbrées & rampantes à terre, semblables à celles du lys des vallées. Il s'éleve d'entr'elles un gros pédicule, rouge, portant une belle fleur à six feuilles, recoquillées vers le haut, & marbrées, ayant en leur milieu six étamines purpurines : à ces fleurs succede un fruit marbré, arrondi & relevé par trois petits angles, renfermant dans trois loges des semences oblongues & jaunâtres.

La deuxieme espece a des feuilles plus longues & plus étroites, la fleur plus grande, & la racine plus grosse.

On ne se sert que des racines de ces plantes pour amollir & résoudre les tumeurs.

DENT DE LION ou PISSENLIT, *Dens leonis.* C'est une plante basse très commune dans tous les environs de Paris, & que l'on cultive aussi dans les jardins ; elle a une racine laiteuse, de la grosseur du petit doigt ; ses feuilles sont oblongues, médiocrement larges, découpées comme celles de la chicorée sauvage, & couchées sur terre : il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs d'une palme, ronds, nuds, fistuleux, tendres, un peu velus, rougeâtres, quoiqu'empreints d'un suc laiteux, soutenant en leur sommet une belle fleur composée de demi-fleurons jaunâtres, d'une odeur assez agréable ; à cette fleur succedent des graines rougeâtres, garnies d'aigrettes, & disposées en rond ; ces semences tombent

dans leur maturité, & elles ſont emportées par le vent: on appelle *Tête de Moine* la couche chauve, qui reſte après la chute de la fleur.

Toutes les parties de cette plante ſont ameres, un peu aſtringentes, & remplies d'un ſuc laiteux : on ne fait uſage que de la racine & des feuilles : elles ſont eſtimées, comme les autres chicoracées, vulnéraires, fébrifuges & apéritives, propres dans les obſtructions du foie & du meſentere, & dans toutes les eſpeces de jauniſſe. Au printems, on mange auſſi les feuilles tendres du Piſſenlit en ſalade.

DENTS FOSSILES ou PÉTRIFIÉES, *Dentes foſſiles.* On donne ce nom à toutes ſortes de dents d'animaux, tant quadrupedes, que poiſſons, & qui ſont improprement connues ſous les noms de *Dent de ſerpent* ou *Gloſſopétre*, *Bufonite* ou *Crapaudine*, & *Yvoire foſſile.* Voyez *ces mots.*

DENTELAIRE, *Dentellaria.* Plante qui croît aux pays chauds de l'Europe; ſa racine eſt fort fibreuſe, & pouſſe pluſieurs tiges cannelées à la hauteur de deux pieds ou environ, ſes feuilles ſont dentelées & ſemblables à celles de la Conyſe : ſes fleurs, de couleur purpurine & échancrées, ſe changent chacune en une capſule qui contient une ſemence pointue comme un grain de ſeigle & farineuſe. Cette plante eſt eſtimée propre à guérir les cors des pieds, & les durillons qui ſe forment proche le fondement en allant à cheval : ſa racine eſt ſalivaire & imprime une couleur plombée aux dents.

DEPONE. Nom d'un grand & rare ſerpent du Mexique, orné de taches différemment colorées. Sa tête eſt extrêmement grande & garnie de mâchoires, armées, tant en haut qu'en bas, de dents longues, tranchantes, & affermies dans leurs alvéoles, comme dans le brochet. Parmi ces dents, on en diſtingue dans la mâchoire ſupérieure, deux principales, qu'on peut nommer défenſes, & que n'ont point les ſerpens, même plus grands Ces défenſes ne ſont point cachées dans un foureau ſitué le long de la mâchoire, mais dans le ratelier. Ses yeux ſont ſi gros & ſi grands, qu'ils lui donnent un aſpect horrible. Quoique les écailles de ſon front ſoient arrangées avec beaucoup

d'art, on remarque avec plus de plaisir encore la grande & double chaîne d'écailles qui tapissent son dos, & dont les bouts sont joints ensemble en maniere de bouclier. Les côtés sont ornés & armés tout à la fois d'écailles quadrangulaires ou rhomboïdales, marbrées de vastes taches sphériques ; celles du ventre sont transversales, amples, paillées & relevées d'une moucheture roussâtre : ces taches ornent également sa queue qui est grêle, longue & pointue. Ces sortes de serpens, sont saisis de frayeur à la vue d'un homme : ils sont attaqués d'une espece singuliere de poux qui se fourrent entre leurs écailles, les mordent, & les désolent.

Ces Poux, qui en général sont le fléau des serpens, ont six pieds en devant, cachés sous la tête, & leur derriere est casqué comme une tortue.

DÉPOUILLE DE SERPENT, *Senecta Anguium.* On donne ce nom à la peau que le serpent quitte quand il mue : on la trouve, tantôt entre les pierres, tantôt dans des trous en terre, quelquefois sous des racines d'arbres : on se servoit beaucoup autrefois de cette vieille peau de serpent pour les douleurs des oreilles, des dents, & des yeux : on la faisoit infuser. Quelquefois encore les femmes enceintes en portent sur les reins pour empêcher l'avortement, & aux cuisses pour faciliter l'accouchement : tant est grand le préjugé !

DERBIO. *Voyez* GLAUCUS.

DERMESTES. On donne ce nom à un genre d'insectes coléopteres, qui sont des *Scarabées dissequeurs*, & dont le caractere est d'avoir les antennes en forme de massue, & à feuillets posés transversalement. Les Naturalistes connoissent dix-sept especes de cet insecte, qui toutes, sont le fléau des peaux des animaux, soit à poil, ou à plume, ainsi qu'on l'observe dans les cabinets des Curieux, où l'on garde des animaux empaillés, ou conservés autrement que dans les liqueurs.

DESTRUCTEUR DES CHENILLES. Goëdard donne avec raison ce nom à un ver qui a au-devant de la tête deux pinces, qui étant serrées, forment un anneau, & dont il se sert pour attrapper adroitement les chenilles par le ventre, en sorte qu'elles y demeurent attachées.

Ce ver eſt d'un beau jaune luiſant, & eſt ſi bien armé, qu'il peut aiſément nuire à toutes ſortes de chenilles. Quand il a bleſſé avec ſes cornes une chenille, celle ci ſe tourmente fort & s'élance de tous côtés, pendant que le ver demeure tout étendu, comme s'il étoit mort : on remarque qu'après que le ver l'a quittée, l'endroit où il l'a pincée, s'enfle auſſitôt, ce qui paroît être l'effet d'une ſorte de venin qu'il jette.

Le Deſtructeur des chenilles ſouffre aiſément le froid, il ſe retire dans la terre : ſi on le jette au feu, il produit une flamme ſemblable à celle que produit l'huile qui brule. Ce ver ne vit gueres plus de deux jours ; après ſa métamorphoſe, il devient un animal aîlé garni de deux crochets, dont il ſe ſert pour percer les œufs des fourmis & des taupes-grillons, dont il eſt avide. On l'appelle alors *Mange-œufs de Grillons* ; mais ce petit animal, ennemi de preſque tous les inſectes, tombe à ſon tour dans les piéges du Taupe-Grillon qui le dévore.

DÉVORANTE. *Voyez* MOUCHE DÉVORANTE.

DEZ FOSSILES, *Teſſeræ badenſes vel foſſiles.* On les trouve à quelques pieds de profondeur dans la terre près de Zurzach & de Bade en Suiſſe. Ces dez ſont en tout ſemblables à ceux dont nous nous ſervons aujourd'hui ; ils ſont ſeulement plus petits ; il y en a qui ſemblent être d'os, d'autres de bois, & d'autres de terre cuite. Scheuchzer & Altman ont démontré que ces dez ſont l'ouvrage de l'art, qu'ils ſervoient autrefois pour jouer, & qu'ils ſont marqués pour cela. Le lieu où on les trouve, fait ſoupçonner qu'il peut y en avoir eu autrefois une fabrique, ou qu'ils y ont ſervi à l'amuſement des Légions Romaines qui ont ſéjourné dans ces contrées, & qui ne jouoient alors qu'avec des poignées de dez : ces prétendus dez foſſiles ont été tellement recherchés, & deviennent actuellement ſi rares, que quelques ouvriers de ces lieux-là les ont contrefaits pour attrapper l'argent des Voyageurs curieux.

DIABLE DE JAVA ET DE TAVOYEN. *Voyez* à l'article LÉZARD ÉCAILLEUX.

DIABLE DE MER. C'eſt notre macreuſe, dont le plumage eſt tout-à-fait noir, à l'exception d'une tache blanche ſur la tête. *Voyez* MACREUSE. On donne auſſi

le nom de *Diable de mer* au *Pêcheur marin*, *Rana piscatrix*; poiſſon cartilagineux que Rondelet a nommé *Galanga. Voyez ce mot.*

DIABLE DE MER. Les Pêcheurs des côtes d'Afrique donnent ce nom à un monſtre qu'ils prennent quelquefois, & dont on voit la dépouille dans les cabinets des Naturaliſtes. Cet animal a environ quatre pieds de long & un pied d'épaiſſeur; ſon dos eſt orné d'une boſſe armée d'aiguillons ſemblables à ceux des Hériſſons; ſa peau eſt noirâtre, dure, & inégale comme celle des chiens de mer; ſa tête eſt platte, garnie de petites boſſes, entre leſquelles on voit deux yeux noirs qui ſont fort petits; ſa gueule qui eſt extraordinairement fendue, eſt armée de pluſieurs dents fort aiguës, dont il y en a deux de crochues, comme celles d'un ſanglier. Cet animal a quatre nâgeoires & une queue aſſez large, & fourchue par le bout: on prétend que ce qu'il lui a fait donner le nom de *Diable*, ce ſont deux petites cornes noires aſſez pointues qu'il a au-deſſus des yeux, & qui ſe recourbent ſur ſon dos, comme celles du Belier. Sa chair eſt un poiſon qui provoque des vomiſſemens & des défaillances qui cauſeroient bientôt la mort, ſi on n'y remédioit par quelque antidote.

On trouve encore une autre ſorte de *Diable de mer*, dont la chair n'eſt pas ſi vénimeuſe, mais qui n'eſt pas moins hideux à voir, quoique la figure en ſoit différente. Les plus grands n'ont gueres qu'un pied de longueur & autant de largeur. Quand ils veulent, ils s'enflent tellement, qu'ils paroiſſent auſſi ronds qu'une boule: ils ont en petit les mêmes yeux & les mêmes dents que l'eſpece précédente, avec une ſeule corne; leur queue eſt faite comme une rame: ils ont une forte nâgeoire ſur le dos, & une autre ſous le ventre. On leur remarque auſſi deux fauſſes pattes ou nâgeoires ſur les côtés; chacune d'elles a huit doigts, munis d'ongles aſſez piquans. Leur peau eſt hériſſée comme celle du requin, excepté ſous le ventre, où elle eſt tachetée & comme ondulée de noir.

Sur la côte d'Or & ſur la côte d'Yvoire, en Afrique, on trouve une eſpece de raie, que les Habitans appellent auſſi *Diable de mer.* Ce poiſſon eſt long de vingt-

cinq pieds, & large de dix-huit, ſur trois d'épaiſſeur : ſes côtés ſont garnis d'angles ſaillans, auſſi durs que la corne, & dont les coups ſont très dangereux. Sa queue eſt longue comme un fouet, & armée d'une pointe aſſez redoutable. Le dos eſt armé de pointes longues de deux pouces, & aiguës comme des clous : ſa tête, qui eſt jointe immédiatement au corps, eſt garnie de dents plattes & tranchantes. Pour rendre cet animal plus inévitable, la Nature lui a donné quatre yeux : il en a deux près du gozier, qui ſont ronds & fort grands ; deux autres ſur la tête vers les côtés, mais plus petits. A chaque côté du gozier, il y a trois cornes de longueur & d'épaiſſeur différentes : celle du milieu, au côté droit, eſt longue de trois pieds, ſur un pouce & demi de large : celle du milieu, du côté gauche, eſt plus petite : heureuſement que ces cornes ſont flexibles, & peuvent nuire difficilement. La peau de cet animal eſt rude & ſeche comme celle du requin. Sa chair eſt coriace & de mauvais goût : ſon foie donne de fort bonne huile.

Le Diable de la mer Méditerranée, ſe nomme *Baudroye* : il reſſemble beaucoup à la premiere eſpece dont nous avons parlé. Sa gueule énorme eſt garnie de dents comme celle du requin. Son gozier ou l'œſophage, en eſt auſſi garni de plus petites : il ſemble ſortir du fond une eſpece de bourelet épineux.

DIABLE DES PALETUVIERS. Dans l'Iſle de Cayenne on donne ce nom à une eſpece de Corbeau aquatique, dont le plumage eſt d'un bleu noirâtre.

DIABLOTINS. Oiſeaux de la Dominique & de la Guadeloupe, où ils viennent, depuis le mois de Septembre juſqu'en Novembre, s'accoupler, pondre & élever leurs petits : ils ſont de la groſſeur d'une poule & de la forme d'un canard ordinaire. Leur plumage eſt noir, mêlé de blanc ; leurs jambes ſont courtes ; leurs pieds ſont palmés, & cependant armés d'ongles longs & crochus ; leur bec eſt ſemblable à celui des oiſeaux du genre des Corbeaux : ils ont des yeux à fleur de tête, & voient admirablement bien la nuit ; mais ils voient ſi peu dans le jour, que quand ils ſont ſurpris par la lumiere, hors de leur retraite, ils heurtent contre tout ce qu'ils rencontrent, & enfin tombent à terre. Ces animaux ſont

d'excellens pêcheurs de nuit, & repairent toujours deux à deux, vers les montagnes : ils s'y tiennent dans des trous comme des lapins ; c'est-là qu'ils pondent, couvent & élevent leurs petits.

Dans le mois de Mars, on trouve dans les trous la mere avec ses deux petits, qui sont couverts d'un duvet épais & jaune, tel que celui des oiseaux. Ces petits sont en état de s'envoler vers la fin de Mai : tous reviennent régulierement en Septembre. Leur chair est noirâtre & un peu huileuse ; d'ailleurs elle est fort nourrissante.

DIAMANT, *Adamas.* C'est la pierre précieuse la plus pure, la plus dure, la plus pesante & la plus diaphane ; étant polie, c'est la plus brillante de toutes les pierreries & de toutes les cristallisations.

Le Diamant a naturellement dans sa miniere primitive, qui est une matrice sablonneuse, quelquefois argilleuse & noire, une cristallisation, tantôt octaedre, en pointe ; & tantôt cubique. Tous les Diamans du commerce sont bruts, arrondis, & couverts d'une croute grisâtre, qu'ils ont acquise par les frottemens réitérés, en roulant & tombant en cascades avec les torrens.

Le Diamant se divise par tablettes, à l'aide d'un instrument pointu : il est vitreux dans ses fractures : il est ordinairement sans couleur, & d'une dureté si considérable, qu'on ne le peut user qu'avec la poudre d'*égrisée*, qui provient de l'écorce des autres Diamans noirs entiers. Cette pierre précieuse résiste à la lime, & acquiert la propriété de reluire dans l'obscurité, soit en la frottant contre un verre dans les ténebres, soit en l'exposant quelque tems aux rayons du soleil, soit en la faisant chauffer fortement dans un creuset, ou en la plongeant dans de l'eau chauffée au dégré moyen de l'ébullition. Le Diamant, comme la plupart des pierres transparentes, a la propriété d'attirer (immédiatement après avoir été frotté) la paille, les plumes, les feuilles d'or, le papier, la soie & les poils ; mais il n'a pas la propriété de résister à la violence de toutes les especes de feu, sans en être altéré. Des expériences faites en dernier lieu à Florence, & dont on trouve le détail dans

la nouvelle édition françoise des Œuvres de Henckel, *in*-4°., démontrent que le Diamant est altérable au feu solaire, au point d'y disparoître ; tandis que le Rubis y résiste & ne fait que s'y amollir.

Le Diamant bien examiné n'est peut-être qu'un cristal très pur, qui, pendant sa cristallisation qui s'est opérée avec lenteur, a acquis une figure réguliere, une grande dureté, une pesanteur spécifique considérable, en un mot une belle eau ou transparence : mais il faut la réunion d'un trop grand nombre de circonstances, pour que la Nature nous offre beaucoup de beaux Diamans ; c'est pourquoi nous voyons plus de cristaux de Roches ou des Diamans pleins de défauts, que de Diamans parfaits. Les défauts les plus ordinaires du Diamant, sont les *Points* & les *Gendarmes* : on appelle *Points* de petits grains blancs & noirs ; & *Gendarmes* des grains plus grands, en façon de glaces. Ces défauts sont, ou naturels, ou artificiels ; *naturels* quand l'éclat interrom puprovient de l'arrangement des parties constituantes, qui ont été brusquées dans leur coagulation ; *artificielles*, lorsque les Diamants reflettent mal, à cause des gerçures ou étonnemens produits par des contre-chocs.

Les Lapidaires, dont le talent est de tailler & de polir ces pierres, retranchent au besoin les endroits défectueux, & en font des tablettes ou des pendeloques : ils appellent *Diamant rose*, le Diamant taillé à facettes par-dessus, & plat par-dessous : ils nomment *Diamant brillant*, celui qui est taillé à facettes par-dessous comme par-dessus.

Un beau Diamant est d'autant plus estimé, qu'il a moins de défauts, & qu'il a plus de hauteur & de fond : le prix en est souvent arbitraire;tout dépend de la fantaisie, de la mode & des moyens : cependant on estime leur valeur, dans le commerce, par *Karats*. Chaque *Karat* équivaut à quatre grains dans un très petit Diamant ; mais si la pierre pese plusieurs grains ou karats, ce tarif cesse, & la différence en est très grande, puisque le Karat peut être estimé pour trente-deux grains, & même pour soixante-quatre.

Les meilleures mines de Diamans & les plus riches,

ſont dans les pays de Golconde & de Viſapour, dans les Etats du Grand Mogol, à cent milles de Maſulipatan. Tout le monde connoît de nom le Diamant qui orne le Trône du Prince qui y regne : ce Diamant, qui peſe deux cent ſoixante-dix-neuf Karats & demi, a été eſtimé, par Tavernier, près de douze millions. Le Diamant du Duc de Toſcane peſe cent trente-neuf Karats & demi, & ſa valeur eſt de deux millions 608335 liv. Les Diamans du Roi de France ; l'un appellé le *Sancy*, peſe cent vingt-ſix Karats, & a couté 600000 liv. ; l'autre, nommé le *Régent*, peſe cinq cens quarante-ſept grains, & a couté deux millions & demi ; mais on l'eſtime à cinq millions. On trouve encore des Diamants à Bengale, à Borneo, à Biſnagar, à Malacca, en Arabie. Ceux de Portugal viennent de la riviere de Melheverde, dans le Breſil : ceux du Canada ne ſont que des criſtaux.

DICTAME BLANC ou FRAXINELLE, *Fraxinella.* Cette plante vient d'elle-même dans les bois du Languedoc, de la Provence & de l'Italie : elle n'eſt pas de la famille du *Dictame de Crête*, dont nous parlerons ci-après.

Le Dictame blanc ou Fraxinelle, a des racines branchues, fibreuſes, de la groſſeur du doigt, d'où ſortent des tiges rougeâtres, qui croîſſent à la hauteur d'un pied & demi, rondes, velues & remplies de moëlle ; garnies de feuilles luiſantes, d'un verd clair, fermes, crenelées & de la forme des feuilles de frêne ; ce qui a fait donner le nom de *Fraxinelle* à cette plante. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges ; elles ſont belles, grandes, diſpoſées en maniere d'épi, compoſées chacune de cinq feuilles, de couleur purpurine, d'une odeur approchante de celle du bouc. A cette fleur ſuccede un fruit compoſé de pluſieurs graines, qui contiennent de petites ſemences pointues, noirâtres & luiſantes.

Les extrémités des tiges, & les calices des fleurs, ſont couvertes d'une infinité de véſicules pleines d'huile eſſentielle, comme on peut l'obſerver facilement à l'aide d'un microſcope : elles répandent, dans les jours d'été, des vapeurs æthérées, inflammables, & en telle abondance, que ſi l'on place au pied de cette plante une bou-

gie allumée, il s'éleve tout-à-coup une grande flamme, qui se répand sur toute la plante.

En Médecine, on ne se sert que de la racine mondée de Fraxinelle : elle est employée dans les médicamens cordiaux, sudorifiques & hystériques : elle est très utile contre les poisons & les blessures faites avec des armes empoisonnées, même pour l'épilepsie.

DICTAME DE CRÉTE, *Dictamnus cretica.* Ce Dictame est une espece d'origan, fort agréable à l'odorat & à la vue, & qui croît en Candie, sur le Mont-Ida, d'où on nous l'apporte sec. Cette plante croît aussi d'elle-même dans les fentes des rochers de la Grece : elle a des racines brunes & fibreuses, des tiges dures & lanugineuses, hautes de neuf pouces, un peu purpurines & rameuses. Les feuilles naissent deux à deux aux nœuds des tiges : elles sont arrondies, longues d'un pouce, verdâtres, & couvertes d'un duvet épais & blanchâtre. Leur odeur est agréable & pénétrante, mais leur saveur est très âcre. Ses fleurs naissent dans des épis grêles & écailleux, de couleur violette ou purpurine en dehors. Chaque fleur est en gueule, portée sur un calice en cornet, cannelé & contenant quatre graines arrondies très menues.

De tous tems les Médecins ont recommandé l'usage des feuilles odorantes de Dictame pour provoquer les regles, & pour la sortie du fœtus & de l'arriere-faix.

DICTAME FAUX, *Pseudo-Dictamnus.* Est une plante que l'on cultive dans nos jardins, & qui a un certain rapport avec le vrai Dictame de Créte. Sa racine est menue, ligneuse & fibrée : ses tiges sont grêles, nouées, velues, blanchâtres ; ses feuilles lanugineuses ont quelque ressemblance avec celles du Dictame vrai. Ses fleurs sont en gueule, verticillées, de couleur purpurine, & découpées par le haut en deux levres : il leur succede des semences oblongues. Toutes les propriétés de cette plante sont les mêmes que celles du vrai Dictame ; mais beaucoup inférieures.

DIDELPHE, *Didelphis.* Petit animal quadrupede, grand comme un lapin, qui se trouve dans les deux Indes & en Afrique : c'est le Rat des bois de la Louisiane & de Surinam, nommé *Loir sauvage* de l'Amérique

par

par M. Gautier, & *Philandre* par bien des Savans.

On connoît plusieurs especes de *Didelphes* ou *Philandres* : leur caractere est d'avoir la gueule bien fendue, dix dents incisives à la mâchoire supérieure, huit à l'inférieure, & des dents canines & molaires, très blanches, & dont le nombre varie. A chaque pied, qui est semblable à celui des singes, ils ont cinq doigts onguiculés, & dont le pouce est très distinct. Ils s'appuient sur le talon en marchant. Leur queue est semblable à celle du Rat, mais plus ou moins longue, chauve à son extrêmité. Ils ont les oreilles minces comme celles de la Chauve-souris, la tête comme celle du Renard, & un museau garni de deux larges narines.

Ces animaux ont été décrits par divers Auteurs, sous les noms de *Rat du Bresil*, *Opassum*, *Manicou*. M. Brisson, d'après qui nous avons assigné au Didelphe les caracteres précédens, donne neuf especes de Philandres.

Dans quelques-unes de ces especes, les femelles ont à la partie inférieure du ventre, auprès des jambes de derriere, un petit sac ou manchon fourré & détaché, dont l'ouverture a environ trois pouces & demi, dans lequel sont renfermées leurs mamelles, & où elles mettent leurs petits nouvellement nés.

Toutes les especes de *Didelphes* ont les pattes de derriere moins bien organisées ou plus mal faites que les antérieures : ils s'asseient aisément sur leur cul, & peuvent faire mille singeries avec leurs pattes : ils grimpent à merveilles sur les arbres, & ne se nourrissent souvent que de feuilles, de fruits & d'écorces de certains arbres : il est difficile d'en élever en Europe.

M. Gautier, dans ses Observations d'Histoire Naturelle, dit avoir apperçu sous la peau du ventre d'une femelle Didelphe le sac dont nous avons déja fait mention : c'est, dit-il, une espece de manchon détaché, & d'une forme singuliere, bien fourré en-dehors & en-dedans, où l'on pourroit enfoncer le poing : il l'a pris d'abord pour une piece rapportée ; mais l'ayant examinée de près, il a vu que c'étoit une poche naturelle. Nous avons eu occasion de faire les mêmes observations dans nos voyages.

La femelle de cet animal est avantagée de ce sac par la nature, pour satisfaire à l'amour extraordinaire qu'elle a pour ses petits, qui naissent nuds & pelés, les yeux clos, & par conséquent dans le besoin d'être secourus. La mere les soigne elle-même, ne les quitte pas, les caresse sans cesse, les nourr t, les met dans sa poche ou dans son manchon pour les réchauffer : elle les porte par-tout avec elle, sans les exposer à l'air & au froid. Elle les allaite à l'entrée de ce berceau portatif avec ses mammellons, rangés exprès pour la commodité de ces petits marmots, à l'endroit qu'il faut & à leur portée. La mere les fait sortir de tems en tems, surtout quand il pleut, pour les laver; elle les essuie ensuite avec ses pattes, les leche & les remet promptement dans sa poche : quelquefois elle les expose au soleil, quand il fait beau; & lorsqu'ils ont les yeux ouverts, elle les amuse, elle danse avec eux, les agite, leur apprend à marcher; mais aussi-tôt qu'ils sont assez forts pour chercher leur nourriture, elle feint de les chasser, pour les exciter à se passer des soins maternels; cependant elle les suit de loin & veille à leur conduite; & si par hazard le moindre bruit l'avertit de quelque danger, elle court aux uns & aux autres, les met tous dans sa poche, & les emporte dans un endroit plus sûr & plus tranquille. Elle ne voit aucun mâle jusqu'à ce que la petite famille soit en état de s'approvisionner, de pourvoir à tout, en un mot de se passer entierement de son secours; elle ne la quitte qu'après mille caresses & mille gambades.

Les mâles sont des infideles, des libertins, qui courent les champs, & cherchent pendant ce tems là de bonnes fortunes : cependant comme à femelles égales ils préférent celles qu'ils ont épousées les premieres, ils délaissent leur conquête passagere, & reviennent à leurs premieres femelles dès qu'elles sont débarrassées de toutes les attentions qu'elles donnent à leur petit ménage.

DIGITALE, *Digitalis*. Cette plante, qu'on nomme aussi *Gands de Notre-Dame*, croît sans culture aux lieux pierreux & sabloneux, sur les montagnes, ou avec culture dans les jardins des environs de Paris, &c. sa racine est fibreuse & amere; sa tige est haute de deux à trois

pieds, grosse comme le pouce, velue, rougeâtre & creuse; ses feuilles sont en quelque façon semblables à celles du bouillon blanc, d'un goût amer; ses fleurs sont en grand nombre, de couleur purpurine & diversifiée, fort agréables à voir, percées dans le fond, & évasées par l'autre bout, presque semblables à un dé à coudre. A ces fleurs succedent des fruits oblongs, velus, qui sont des coques divisées chacune en deux loges, remplies de semences menues, un peu anguleuses & roussâtres.

La Digitale est émétique: le peuple de Sommerset en Angleterre se fait vomir & se cause quelquefois des super purgations avec la décoction de cette plante, qui est d'ailleurs déterssive & laxative: les fleurs de cette plante, bouillies dans le saindoux, font une pommade excellente pour les maladies scrophuleuses. Il y a un ancien proverbe en Italie qui dit que la Digitale guérit toutes les plaies: *Aralda che tutte piaghe salda.*

DINDON. *Voyez* Coq-d'Inde, *à l'article* Coq.

DIPSADE, *Dipsas.* Serpent de la Lybie & de la Syrie, des plus dangereux, & qui, selon Kolbe, a environ trois quarts d'aune de longueur: il est fort gros au bas de la tête, & cette grosseur va toujours en diminuant jusqu'à la queue; son col est assez long; le corps est blanc, moucheté de taches rousses & noires; la queue est très mince.

Les *Dipsades* naissent plus abondamment en Afrique & dans l'Arabie que par-tout ailleurs: elles habitent les lieux maritimes, & se retirent toujours dans les terres salées. Ce serpent est très agile quand il s'agit d'attaquer sa proie; sa morsure est si venimeuse, qu'elle enflamme tout-à coup le sang, & qu'elle cause une soif dévorante à ceux qui en sont attaqués. Lucain, dans sa Pharsale, rapporte qu'Aulus Tuscus, l'un des soldats de Caton, fut mordu d'une Dipsade, & qu'il ne pût éteindre sa soif brûlante, ni avec l'eau, ni avec son propre sang. Tels sont les effets de la morsure de la Dipsade: d'abord on paroît comme immobile ou paralytique, le ventre devient enflé, souvent on perd connoissance: on ne peut rendre l'eau ni par la bouche, ni par les urines, ni par les sueurs: le poil tombe ensuite; les démangeaisons

ſont violentes ; le ventre ſe lâche, & le malade termine ſes douleurs par la mort qui lui arrive. Il n'y a point d'autre remede que d'appliquer ſur-le champ le feu à la partie bleſſée & la ſcarifier, puis employer de puiſſans vomitifs & ſudorifiques, & faire manger abondamment de la viande ſalée. Si l'on a été mordu au bras ou à la jambe, il faut promptement faire une forte ligature au-deſſus de la plaie, pour empêcher le poiſon de faire du progrès ; enſuite on doit uſer des moyens preſcrits.

DISSEQUEUR ou SCARABÉE DISSEQUEUR. *Voy.* DERMESTES.

DODO. Eſt le Cygne capuchonné. *Voyez au mot* CYGNE.

DOGLINGE. Eſt une eſpece de Baleine, qui ne ſe rencontre que dans la baie de Qualhoë, dépendante des Iſles de Feroë, où l'on fait la pêche des plus belles Baleines. *Voyez au mot* BALEINE.

Le Doglinge a cela de ſingulier, que non-ſeulement ſa chair eſt de mauvais goût, mais encore ſon lard ; & que ſi quelqu'un en mangeoit, ce lard pénétreroit à travers les pores de la peau avec l'humeur de la tranſpiration, & communiqueroit à la chemiſe une couleur jaune & une odeur fétide : cette graiſſe eſt ſi pénétrante, qu'elle tranſude à travers les tonneaux où on la met : auſſi les Pêcheurs font peu de cas de cette Baleine.

DOGUE. Eſt un chien de la grande eſpece, qu'on apprivoiſe facilement, & dont on ſe ſert pour garder les maiſons, ou pour combattre contre les taureaux & autres bêtes : on nomme *Doguins* les Dogues de petite eſpece. *Voyez ces mots à l'article* CHIEN.

DOIGT MARIN ou MANCHE DE COUTEAU. *Voyez* COUTELIER.

DOMPTE-VENIN, *Aſclepias.* Cette plante, que les Eſpagnols nomment auſſi *Vince-toxicum*, a une racine très fibrée. De la racine, il ſort pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds, rondes, pliantes, nouées, ſerpentantes, & qui s'attachent quelquefois aux plantes voiſines : ſes feuilles naiſſent oppoſées deux à deux, & ont à peu-près la figure de celles du lierre ; de l'aiſſelle des feuilles ſortent des pédicules diviſés en pluſieurs autres, qui portent des fleurs blanchâtres d'une ſeule

piece, en cloche, & disposées en maniere de rosette: il leur succede un fruit à deux graines membraneuses, oblongues, contenant des semences roussâtres, & garnies d'une aigrette, couchées par écailles, & attachées à un placenta. Cette plante croît abondamment dans le Levant, le Canada & aux environs de Paris.

Les racines du Dompte-venin sont seules d'usage en Médecine: elles sont d'une saveur amere, un peu âcres, aromatiques, d'une odeur à-peu-près semblable à celles du fenouil: le suc de cette racine est limpide. Ses propriétés sont sudorifiques & alexipharmaques: elle excite à quelques-uns des nausées & un léger vomissement. Paracelse assure que le vin de Dompte-venin chasse, par la plante des pieds, les eaux qui sont entre cuir & chair.

On se sert quelquefois extérieurement des feuilles & graines pilées de cette plante pour résoudre & mondifier les ulceres sordides des mamelles. Asclepias fut le premier Médecin qui mit cette plante en usage; & c'est delà que lui est venu un de ses noms.

DONZELLE, *Donzella*. Petit poisson de rocher, l'un des plus beaux de la Méditerranée: il a sur le dos toutes les couleurs variées de l'arc-en-ciel: son corps est oblong, menu, & gros comme le pouce; ses écailles sont fort fines, ses yeux petits, la prunelle noire, l'iris rouge, les dents fort blanches, aiguës & crochues: l'anus est au milieu du ventre: il a deux nageoires au dos & au ventre. On en voit beaucoup à Gênes & à Antibes, où ils nagent en troupes, & viennent mordre ceux qui se baignent. On ne les pêche guere qu'à la ligne.

DORADE, *Aurata vulgaris*. Espece de poisson de mer, nommé ainsi d'une ligne de couleur d'or, qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue.

La Dorade est très commune dans les Indes Orientales & Occidentales, en Afrique, le long de la Côte d'or, à Madagascar, à la Chine, au Bresil; il s'en trouve aussi beaucoup dans la Méditerannée, puisqu'on s'en nourrit communément en Languedoc pendant le Carême. C'est un poisson fort craintif, & à qui le froid est fort contraire; il est plus grand qu'une très grosse alose, son corps est large & plat, sa queue longue & large: il est couvert d'écailles moyennes de différentes couleurs.

Sorti de l'eau, il a le ventre couleur de lait, les côtés comme argentés, le dos est d'un bleu noirâtre ; mais dans l'eau, il est sans contredit le plus beau poisson de la mer ; il paroît couvert d'or sur un fond verd azuré : ses yeux sont gros, rouges & pleins de feu : ses deux mâchoires se divisent en quatre parties, & sont garnies chacune, indépendamment des dents incisives, canines, & petites molaires, d'une grosse molaire, ronde ou oblongue que l'on enchasse souvent dans de l'or : on leur donne le nom de *Crapaudine*. Voyez *ce mot*.

La Dorade est le plus léger de tous les animaux qui nagent ; elle est fort vive & gourmande, elle est l'ennemi mortel des poissons volans, elle les chasse avec un tel acharnement, qu'elle se laisse prendre souvent à leur apparence : car il suffit de lier en croix deux plumes de poule ou de pigeon à l'hameçon qu'on laisse trainer à l'arriere du navire. Lorsqu'elle voit ces plumes qu'elle prend pour un poisson volant, elle engloutit l'hameçon qui est recouvert d'un peu de toile blanche, & se prend ainsi en croyant faire elle-même une excellente capture. Sa chair est blanche, ferme, un peu seche, mais d'un très bon goût.

Quelquefois les Dorades passent dans les lacs qui s'abouchent aux mers ; elles y vivent, mais leur chair y acquiert un goût bourbeux. Leur foie desseché, pulvérisé, & mis dans du vin, est employé pour guérir de la dyssenterie.

On prétend que le petit *Poisson d'or* appellé des Chinois Kin-yu, est une espece de Dorade d'eau douce qu'on nourrit en cette contrée dans de petits étangs très profonds faits pour cet usage, & qui servent d'ornement aux maisons de campagne.

Les plus jolies Dorades Chinoises sont d'un beau rouge, comme tacheté de poudre d'or ou d'essence rouge d'Orient : on en voit aussi d'argentées. On prétend que les premieres sont les mâles, & les dernieres sont les femelles : on observe à celles-ci des taches blanches au tour des ouies, & de petites nâgeoires ; l'une & l'autre sont très vives & actives, elles se plaisent à jouer sur la surface de l'eau ; mais elles ont à craindre la moindre impression de l'air, qui les fait bientôt périr. A Peking

où l'on en éleve chez les Grands, on ne leur donne rien à manger pendant l'hiver : elles avalent la matiere gélatineuse des parois du bassin ; elles se nourrissent aussi de petits vers rougeâtres qu'elles trouvent dans les racines des herbes qui croissent au fond des étangs. Souvent on les prend pendant cette saison pour les conserver dans des vases de porcelaine plus profonds que larges, mais sans aucune nourriture. En Europe on leur donne un peu de pâte de froment détrempé, des jaunes d'œufs & des limaçons ; au printems, on les remet dans leurs bassins. Les Grands se plaisent à les élever, à les appeller, & à observer les mouvemens agiles de ces petits poissons, dont la propagation est assez abondante, même excessive, dans la Province de Fokien en Chine, & dans toutes les régions chaudes de cet Empire. On a soin de changer deux fois par semaine l'eau des bassins où l'on tient ce petit poisson, & d'y mettre au fond un pot de terre renversé & percé de trous, afin qu'ils puissent s'y mettre à couvert de la chaleur du soleil : on a soin aussi de jetter des herbes vertes sur la surface du bassin pour en entretenir la fraicheur & l'ombre qu'ils recherchent volontiers : on ne doit toucher ce poisson qu'avec le filet, ou une truble faite exprès. Si on le touche avec la main, il meurt ou tombe en langueur, le bruit d'un orage, du tonnerre ou du canon, & l'odeur de la poix leur est très préjudiciable. Dans le mois de Mai, lorsque ce poisson a déposé son fray on est attentif à enlever aussitôt celui qui nage sur l'eau, sans quoi, les Dorades le dévoreroient. On le met dans un vase exposé au soleil, jusqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes Dorades, qui paroissent d'abord noires, & qui par dégrés deviennent rouges ou blanches, c'est-à-dire, de couleur d'or ou d'argent : ces belles couleurs commencent toujours à paroître par l'extremité de la queue. Les Chinois font un commerce considérable de ces petits poissons qui sont alors gros comme le petit doigt, mais qui deviennent avec le tems gros comme un hareng. Il y a des Provinces en Chine où l'on ne retire pas le fray de l'étang, mais on y jette des herbes, afin qu'il puisse s'y attacher. Après ce tems, & lorsqu'on s'apperçoit que les mâles cessent de suivre les femelles,

on transporte le poisson dans un autre lieu ; & le frai doit rester exposé au soleil trois ou quatre jours ; ensuite on en laisse passer quarante ou cinquante, au bout desquels l'eau doit être changée, parceque le fray commence à prendre distinctement la forme de poisson.

La Dorade Chinoise ressemble assez à une petite Brême, sa tête est grosse & assez plate par en haut, toute unie & sans piquans aux ouies ; sa bouche est obtuse, garnie à l'entrée du gozier, & non dans la bouche, de trois fortes dents. Les narines sont remarquables : car elles sont doubles ; ses yeux sont grands, ronds & élevés, le dos est un peu élevé, le ventre renflé, les écailles grandes, tuilées & disposées par bandes ou lignes droites. Ce poisson a huit nâgeoires : savoir, une au dos, deux à la poitrine, autant à la partie antérieure du ventre, autant à la postérieure, la derniere enfin est la queue, & elle est la plus grande de toutes ; elle est en forme de trident, repliée des deux côtés comme la queue d'une poule, & le poisson peut la lever de la même maniere que le Coq d'Inde leve sa queue, lorsqu'il est irrité : la vessie est double comme dans les Ables, les Brêmes, & dans tous les poissons du genre des Carpes, dont il est une espece. Le boyau est de la longueur du poisson plié en trois, & couvert de graisse. Les trois dents sont placées précisément à l'endroit de la tête où le boyau commence : savoir, deux aux côtés, & une troisieme plus pointue que les autres contre le dos. Les principaux caracteres, tant intérieurs qu'extérieurs de ce poisson, sont 1°. trois arrêtes renfermées dans la membrane qui couvre les ouies : 2°. les dents qui se trouvent dans le gozier, & non dans la bouche : 3°. la vessie divisée en deux parties inégales : 4°. l'os nasal, qui dans tout ce genre de poissons, ressemble à un pied de vache : 5°. une double nâgeoire postérieure à côté du ventre : 6°. la nâgeoire de la queue, fendue en trois, ou en forme de trident : 7°. enfin, une queue qui n'est ni horizontale, comme dans les Cetacées, ni perpendiculaire, comme dans les autres poissons, mais repliée des deux côtés.

La Dorade Chinoise ou Poisson d'or, perd sa belle couleur dans l'esprit-de-vin : elle la conserve un peu

mieux, si on veut dessécher peu à peu ce poisson. On peut reconnoître très aisément la figure de ce poisson avec ses couleurs naturelles sur la plupart des vaisseaux de porcelaines de la Chine.

DORÉE ou POISSON DE S. PIERRE. Ce poisson a depuis un pied jusqu'à seize pouces de longueur ; sa forme est platte ; sa tête & le dos sont de couleur brune, ses nâgeoires noires, & ses côtés dorés. Au milieu du corps il a une tache ronde, large d'un demi pouce, ses écailles sont presque imperceptibles : on y distingue une ligne tortueuse de la tête à la queue ; ses yeux sont grands, & au dessus il porte deux aiguillons, dont la pointe est tournée vers la queue ; il a sur le dos dix autres aiguillons de grandeur inégale. D'entre deux aiguillons sortent des poils semblables à des soies de cochon, à la racine desquels il y a de petits os, qui ressemblent à des clous à deux têtes, dont l'une est tournée vers la tête, & l'autre vers la queue. Il a, au bas du ventre, une nâgeoire fournie de cinq aiguillons : le reste du ventre est garni d'os tranchans comme des couteaux : il a quatre nâgeoires en dessus & en dessous des ouies; sa queue fait sa derniere nâgeoire. Sa bouche est fort fendue & ouverte, avec quatre ouies de chaque côté ; ses boyaux sont menus & entortillés les uns dans les autres ; ses œufs sont rouges ; son foie est blanc, sa ratte rouge & petite ; la partie basse de son cœur est rouge ; mais le haut & le milieu tirent sur le blanc, ce qui est rare dans les poissons ; sa chair est moins dure que celle du Turbot, d'un bon suc, facile à cuire & à digérer : elle étoit fort estimée des Anciens.

La *Dorée* vit de cadavres & de tout ce qu'elle trouve dans la mer ; elle est peu timide, & habite volontiers les rochers, ou de l'Océan, ou de la Méditerannée : on la nomme *Dorée* à cause de la couleur jaune qu'elle a sur les côtés ; le peuple lui a donné le nom de *Poisson de S. Pierre*, parcequ'il a cru que cet Apôtre avoit pris un tel poisson, par commandement du SAUVEUR, & avoit tiré de sa bouche une piece de monnoie pour payer le tribut, & que l'empreinte de ses doigts avoit formé sur les côtés la tache que l'on y voit.

DORONIC, *Doronicum.* Plante fameuse chez les

Arabes, chez les Grecs & les Botanistes Européens du dernier siecle.

Cette plante, qui croît sur les montagnes en Suisse, proche de Genève, en Autriche, en Stirie, en Provence & en Languedoc, a de petites racines tuberculées, ou comme articulées par des nœuds, représentant, en quelque façon, la figure du scorpion, serpentant obliquement & légerement fibrées. De ces racines sortent plusieurs feuilles larges, verdâtres, molles & lanugineuses, comme celles du concombre. Sa tige est haute d'environ un pied, cannelée, chargée de duvet, & partagée en un petit nombre de rameaux, qui portent à leur sommet des fleurs radiées, dont le disque est formé de plusieurs fleurons jaunes, & la couronne de demi-fleurons, appuyés sur des embryons & renfermés dans un calice, échancré jusqu'à la base en plusieurs parties. A ces fleurs succedent des semences noirâtres, menues & garnies chacune d'une aigrette.

On trouve chez les Droguistes la racine séchée & mondée du *Doronic.* Plusieurs Colleges de Médecine l'estiment un poison; d'autres un contre-poison. Ce qu'il y a de certain, c'est que les animaux à quatre pattes, particulierement les chiens, meurent immanquablement sept à huit heures après en avoir mangé. L'Illustre Gesner, pour satisfaire le célebre Mathiole, qui lui disoit, à l'égard des propriétés du Doronic, *Quid tentare nocebit* ? prit intérieurement deux gros de cette racine: il n'en fut pas incommodé dans le même espace de tems que les animaux dont nous avons parlé; mais après ce tems, il enfla par-tout le corps, & tomba en foiblesse pendant deux jours: il ne put faire cesser ces symptômes, qu'en prenant un bain d'eau chaude. Cette racine est donc dangereuse, & doit être exclue des cordiaux en Pharmacie.

Les Allemands refuseront de comprendre dans cette censure le *Doronic* de leur pays, ou l'*Arnica* de Schroder, puisqu'ils en font un grand usage, & qu'ils s'en trouvent bien; mais ce Doronic est différent du précédent. Il ressemble par ses feuilles au Plantain velu: sa racine & ses feuilles sont aromatiques, ainsi que ses fleurs qui sont d'un jaune doré. On les fait bouillir ou infuser

dans de la bierre ou dans du vin, & on l'adminiſtre aux perſonnes qui ont fait des chûtes. Dès qu'on en a fait uſage, on reſſent de cruelles douleurs; ſouvent elle intercepte un peu la reſpiration; mais ces ſymptômes s'appaiſent promptement, ou par un flux d'urine, ou par le vomiſſement, ou par la ſaignée. La maniere bruſque d'opérer de cette eſpece de Doronic, quoique ſalutaire aux Allemands, fait ſoupçonner que ce remede pourroit être fâcheux à tout homme d'un autre pays.

DOTRALE DES ANGLOIS. C'eſt une eſpece de *Guignard* ou de *Pluvier*. Voyez *ce mot*.

DOUBLE C. C'eſt un papillon fort connu des Naturaliſtes, ou ſous ce nom, ou ſous celui de *Delta*. Ce papillon a quatre pieds, les jambes blanches; les premieres aîles ſont en angles, fauves & tachetées de noir; les ſecondes aîles ſont marquées d'un V blanc: on le trouve ſur l'ortie & autres plantes ſur leſquelles la Chenille de l'ortie ſe nourrit.

On donne auſſi le nom de *Double W* à un phalene, ou Papillon nocturne, dont les antennes ſont blanches & dentelées dans les mâles, & ſétacées dans les femelles; ſes élytres ſont applaties. La Chenille de ce papillon eſt d'un verd jaunâtre, & ſe trouve communément dans les jardins.

DOUBLE MARCHEUR, *Amphisbæna*. On donne ce nom à ſix eſpeces principales de Serpens, qui ont été nommées *Serpens à deux têtes*, quoiqu'ils n'en aient qu'une, mais à cauſe de l'égale groſſeur de leurs extrémités. En effet, leur queue eſt obtuſe; tellement arrondie par le bout, & extérieurement ſi conforme avec la tête, qu'on ne peut à la ſimple vue diſcerner, d'une maniere diſtincte, quelle partie eſt la tête ou la queue; c'eſt la même difficulté qu'on rencontre dans les vers de terre.

L'*Amphisbene* marche en avant & en arriere, comme une écreviſſe ou le ver de terre. Il eſt comme imbécile: il a les ouies ſi larges, qu'elles lui couvrent, en quelque ſorte, les yeux & le rendent preſque aveugle: c'eſt par ſa maniere de ramper, tantôt par un bout & tantôt par l'autre, qu'on l'a nommé *Double marcheur*. Les ſegmens des anneaux de cet animal ſont ſemblables à ceux

des vers. Sa queue est très forte : il se nourrit de fourmis, de limaçons, & principalement de vers. Quoique M. Linnæus dise que cette sorte de Serpent manquant de dents canines ou molaires, sa morsure ne doit point être dangereuse ; cependant les Portugais disent qu'il mord d'une maniere assez vénimeuse, pour causer d'abord une douleur semblable à la piquûre d'une abeille ; ensuite une inflammation semblable à celle que cause la morsure de la vipere, & enfin qu'il en résulte la mort. Les six especes d'*Amphisbenes* sont :

1°. Celui de Ceylan, qui est couvert de petites écailles rousses, oblongues, jaspées de noir. Les écailles de sa tête sont grandes, faites en forme de cœur, & d'un jaune clair. Ce Serpent a un odorat très fin ; ce qui lui est fort utile pour chercher sa nourriture.

2°. Celui d'Amboine, à peau émaillée, d'un rouge clair-cendré, orné de petites raies blanches & irrégulieres. Ses yeux sont très petits & couverts d'une membrane : on remarque cet anneau blanc autour de la tête.

3°. Un autre *Double marcheur* d'Amboine, à écailles rouges. On ne découvre dans sa tête ni yeux ni narines ; mais elle est ornée d'une crête brunâtre, tachetée de blanc.

4°. L'*Amphisbæna*, qu'on rencontre par toute la terre, & particulierement dans la Lybie, dont le corps est en partie jaune, en partie rouge, marqueté de blanc ; ses marbrures & sa grosseur varient suivant les divers pays.

5°. Le *Double marcheur* d'Amérique, qui est grêle de corps, long de taille, couvert d'écailles blanchâtres par tout le corps, & qui est orné, par intervalles réguliers, de bandes d'un beau bleu Turquin.

6°. Le *Double marcheur* du Bresil, qui est d'un rouge de corail : on le nomme *Petola*. Ce Serpent est magnifique : il a le corps couvert d'écailles rhomboïdales, qui sont d'un rouge incarnat ; les angles inférieurs des écailles sont vergetés de taches ponceau. Le ventre est d'un jaune safrané : toutes ces écailles jettent un admirable éclat.

On donne encore le nom d'*Amphisbene* à plusieurs autres Serpens, qui sont effectivement des *Doubles mar-*

*cheurs* & des Serpens aveugles, *Cæcilia*, & qui ne different des précédens que par les couleurs. Les anneaux, qui ſont autour du corps & de la queue, ſont conformés de même. Nous banniſſons tout ce que l'enthouſiaſme a fait dire de merveilleux aux Voyageurs au ſujet des Amphisbenes : il ſuffit d'ouvrir les Ouvrages de Ruiſch, de Seba, &c. pour y reconnoître la Fable.

DOUCE AMERE, *Dulcamara.* Cette plante, qui croît au lieux aquatiques, le long des ruiſſeaux & des foſſés, eſt encore connue ſous le nom de *Vigne de Judée* ou de *Morelle rampante*, *Solanum ſcandens.* Sa racine eſt petite & fibreuſe : ſes branches ſont grêles, longues de cinq à ſix pieds, & grimpantes ſur les haies ou ſur les arbriſſeaux. Dans les jeunes branches l'écorce eſt verte ; dans les vieilles, elle eſt gerſée & cendrée, & d'un goût doux & amer, d'où lui vient ſon nom de *Dulcamara.* Son bois renferme une moëlle fongueuſe & caſſante. Ses feuilles ſont oblongues, liſſes, pointues & rangées alternativement le long des branches ; aſſez ſemblables à celles de la Morelle ordinaire, de couleur verte-brune, d'une ſaveur fade, & d'une odeur narcotique. Ses fleurs ſont petites & naiſſent en bouquet, d'une odeur déſagréable, mais aſſez agréables à la vue. Chacune de ces fleurs eſt une roſette découpée en cinq parties. A ces fleurs ſuccedent des baies ovales, molles, ſucculentes, rougeâtres, viſqueuſes, d'une ſaveur vineuſe, & contenant pluſieurs ſemences applaties & blanchâtres.

Cette plante eſt diurétique, anodine, diſſout le ſang extravaſé & grumelé dans les viſceres, & purge quelquefois violemment par les ſelles & par les urines qu'elle rend noires. Les Dames de Toſcane employoient autrefois le ſuc des grains de cette plante, pour ſe farder & pour enlever les taches du viſage.

DOUCETTE. Nom que l'on donne, ainſi que celui de *Bourſette*, à la *Mâche* que l'on mange en ſalade. *Voyez* MACHE.

DOUVE. Eſt une eſpece de Renoncule de prés, qui eſt mortelle à tous les beſtiaux, particulierement aux moutons qui en mangent. *Voyez à l'article* RENONCULE.

DRACONCULE, *Draconculus.* Poiſſon épineux de la Méditerranée ; que les Languedociens nomment *Poiſſon lézard*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le Lézard de terre. Sa tête eſt applatie : il rejette l'eau par des trous qui lui ſervent peut-être de narines. Ses nâgeoires ſont longues & de couleur d'or mêlée d'argent. Sa peau eſt fine & marquetée de différentes couleurs : ſon ventre eſt large, plat & blanc : ſa chair eſt ſemblable à celle des petits Goujons. La derniere nâgeoire du dos a cinq pointes faites comme cinq épis d'orge ; mais la piquûre n'en eſt pas ſi dangereuſe, que celle de l'Araignée de mer.

DRAGÉES DE TIVOLI, *Confetti di Tivoli.* En Hiſtoire Naturelle, on donne ce nom à des concrétions poreuſes, de la nature des *Stalagmites.* Voyez *ce mot.* Les dragées de Tivoli ſont de petits grains arrondis, qu'on trouve dans les antres ſouterrains par tout pays, & notamment aux environs de Tivoli : ils ſont blancs, & paroiſſent ſouvent comme vernissés.

DRAGON, *Draco.* Il n'eſt pas encore bien décidé ſi cet animal, dont il eſt fait mention dans toutes les langues Orientales, &c. exiſte ou non. Les deſcriptions ridicules, d'ailleurs ſi peu conſtantes, qu'en ont fait la plupart des auteurs, donnent tout lieu de croire que c'eſt un être imaginaire. Si nous en croyons certains Ecrivains, le Dragon habite par toute la terre, & la maniere pompeuſe avec laquelle il ſe préſente ſur le théâtre des animaux, eſt digne de curioſité ; il eſt décrit, tantôt comme un animal à figure humaine avec un beau viſage, & qui ne ſe nourrit que de plantes venimeuſes : (tel étoit, dit l'auteur *de natura rerum*, cité par Ruiſch, l'animal qui ſéduiſit Adam & Eve) ; tantôt on le repréſente ayant la figure d'un cochon, le corps menu, le bec fort, les dents de ſanglier, & les yeux auſſi brillans qu'une pierre précieuſe ; tantôt comme un volatil ornithophage, moitié aigle, & moitié louve, & qui eſt engendré par l'accouplement de ces deux animaux ; tantôt comme un ſerpent ennemi de l'élephant, & capable d'infecter par ſon haleine une très grande atmoſphere ; tantôt enfin comme un animal crêté & bigarré, de cent quarante coudées de long, qui ne ſe couche que ſur l'or,

& qui tue par sa vue perçante. Voilà une ébauche du merveilleux qu'on lit dans les auteurs Il paroît qu'il faut ranger le Dragon sur la ligne de l'*Argus* à cent yeux, de l'*Hydre* à cent têtes, & du *Cerbere*, portier de l'Enfer à cent gueules.

Laissons de côté toutes ces fables, & exposons d'après quelques Historiens ou Voyageurs plus dignes de foi, ce qu'on entend par *Dragons aîlés*, & *Dragons de mer*.

DRAGON AILÉ, *Draco volans*. On donne ce nom à une sorte de lézard aîlé comme une chauve-souris, qui a quatre pieds, & qui se cache dans des antres. Nicolas Grimmius en a dessiné un dans les Indes, & il paroît par la description qu'en donne Ray, que c'est un lézard volant; que cet animal se perche sur les branches des arbres fruitiers, & se nourrit de fourmis, de mouches, de papillons, & d'autres plus petits insectes; mais qu'il ne fait aucun mal, ni aux autres especes d'animaux, ni aux hommes. Il reste à savoir si ce lézard volant est le même que le serpent volant. M. Linnæus croit que le Dragon volant de Seba, est le lézard volant d'Afrique.

Selon ce Naturaliste, le Dragon volant a sous le gozier deux especes de vessies jaunâtres, & qui s'enflent quand il vole; ses aîles sont composées de six rayons, fort semblables aux nâgeoires d'une grosse Perche, & éloignés de ses bras; elles sont attachées à ses cuisses & occupent le côté du bas ventre: il a les pieds garnis de cinq doigts inégaux, & dont les ongles sont aigus & crochus; la queue de cet animal paroît comme articulée, & moins longue que son corps, elle est couverte d'écailles carinées, imbricées & en forme d'angle: celles du corps sont obtuses; sa couleur tire sur le bleu avec des raies noires: son col est chargé de rugosités, & d'une espece de capuchon cartilagineux, qui fait l'office d'une vessie aérienne. En effet l'animal peut l'emplir d'air à volonté, soit pour s'aider à voler, ou pour s'empêcher de trop enfoncer dans l'eau; il peut pareillement en retirer l'air, & se plonger s'il veut au fond de l'eau; excepté le capuchon, la tête de ce dragon ressemble à celle des lézards. Les trous des oreilles

ſont ronds & concaves, ceux des narines ſont convexes ; on remarque proche des yeux une verrue calleuſe, & à côté de la gueule, une crête partagée en quatre : quelques auteurs prétendent que c'eſt-là le vrai *Baſilic*.

Quoi qu'il en ſoit, Seba dit que cet animal vit également dans l'eau & ſur la terre, qu'il peut nager & voler, qu'il arrange, ramaſſe, ou déploie ſes aîles, ſelon les divers beſoins : on voit très peu de Dragons volants en Europe. Nous n'en avons vu qu'un dans tous nos voyages : c'étoit dans un cabinet de curioſités naturelles en Hollande. Seba donne la deſcription de trois eſpeces différentes, qui ſe trouvent, dit-il en Amérique & en Afrique.

DRAGON DE MER, *Araneus piſcis*. Cet animal qui eſt la *Vive des François*, eſt un poiſſon de mer à nâgeoires épineuſes, que l'on pêche dans la Méditerranée & dans l'Océan. Celui de la Méditerranée n'eſt pas plus grand que la paume de la main ; celui de l'Océan a juſqu'à la longueur d'une coudée.

Ce poiſſon eſt long, & ſerré depuis la tête juſqu'à la queue : le ſommet de ſa tête va de niveau avec ſon dos : ſa bouche eſt fort grande ; étant fermée, elle paroît pointue : la mâchoire inférieure eſt beaucoup plus longue que la ſupérieure ; il a une infinité de petites dents, tant aux deux mâchoires, qu'au palais & à la langue : ſes deux narines ſont placées ſur le ſommet de la tête, & munies d'un petit aiguillon ; ſes yeux ſont d'un beau verd, ſitués auſſi ſur le haut de la tête, aſſez voiſins l'un de l'autre, & couverts d'une membrane : ils paroiſſent ſortir de la tête ; l'iris eſt de couleur d'or, les orbites ſont grands & munis de deux aiguillons : la membrane des ouies eſt compoſée de ſix arrêtes larges : la couleur du dos eſt plus obſcure que celle du ventre qui eſt blanche : les nâgeoires du dos ſont ſillonnées dans toute leur longueur, & tout le corps eſt marqué de lignes obliques : l'animal a les flancs ſerrés, le ventre un peu en forme de faulx, ſa queue eſt fourchue, mais étant étendue, elle paroît égale. Ce poiſſon a en tout huit nâgeoires, dont deux au dos, autant à la poitrine & au ventre, une à l'anus, & une à la queue.

Toutes ces nâgeoires, quoique cartilagineuſes, ſont

très fores, pointues comme une alene, cependant rudes & rameuses depuis le milieu jusqu'au bout. Indépendamment des petits aiguillons que ce poisson porte aux orbites des yeux, il a sur la tête un autre aiguillon fort & pointu.

Ce poisson a communément huit à dix pouces de long, ou la grandeur d'un maquereau; sa chair est tendre, blanche, ferme, courte, d'un très bon goût, & facile à digerer; sa peau est dure & seche. On en pêche beaucoup dans les mois de Juin & de Juillet: lorsqu'il se sent pris, il devient fort agile, & tache de se cacher dans la bourbe.

Les Pêcheurs Hollandois portent au marché une grande quantité de ce poisson; le peuple de ce pays en fait en partie sa nourriture, & lui donne le nom de *Pieterman*, qui signifie *Homme de pierre*: ils donnent aussi ce nom à tous les poissons armés d'aiguillons. Les mêmes Pêcheurs disent qu'une certaine humeur qui sort des arrêtes tranchantes de la premiere nâgeoire du dos de la Vive, est un poison. Cet animal, pour la façon de vivre, & la pointe venimeuse, ressemble assez au Scorpion.

On prétend que les Anciens n'ont nommé ce poisson *Dragon*, qu'à cause de ses grands & beaux yeux, & de la piqure de ses aiguillons, qui est très dangereuse, sur-tout de ceux qui sont au haut du dos: c'est pourquoi les Pêcheurs & les Poissonniers ne manient le Dragon de mer qu'avec précaution, ainsi que les Cuisiniers; & on le sert sur les tables la tête coupée: ces aiguillons sont la seule défense de la Vive contre les Pêcheurs. S'ils en sont piqués, la partie s'enfle, & la tumeur est accompagnée ordinairement d'inflammation, de douleur & de fievre. Ces aiguillons n'ont pas même perdu tout leur venin, quand l'animal est mort; & quand par hazard les Cuisiniers en sont piqués, il leur arrive presque les mêmes accidens, que si l'animal eut été vivant. C'est encore d'après cette singuliere propriété, qu'il est ordonné par les reglemens de police aux Pêcheurs & aux Marchands de poisson de les couper.

Selon Lemery, le remede à ce mal consiste à se servir de matieres âcres & volatiles, &c. comme d'esprit-de-vin, d'un mêlange d'oignons & de sel, ou bien de la

chair même de la Vive ; selon M. Andry, il faut appliquer sur la blessure le foie écrasé de l'animal même.

DRAGON DE MURAILLE. Les Chinois donnent ce nom à une espece de lézard qui court sur les murailles ; ils lui ont donné aussi le nom de *Garde du Palais*, ou de *Dame de la Cour*, parceque l'usage des Empereurs Chinois est de faire oindre le poignet de leurs concubines d'un onguent composé de la chair de cet animal & d'autres ingrédiens. Cette marque, disent-ils, dure tant que leurs Concubines ne reçoivent pas les caresses d'un autre homme ; mais aussitôt qu'elles oublient leur devoir, le signe de fidélité disparoit, & leur incontinence est découverte.

DRAGON VÉGÉTAL. Arbre des Indes qui porte le *Sang de Dragon*. Voyez *ce mot*.

DRAGONNEAU. Les Médecins donnent ce nom à un petit animal, qui a la figure & la tortuosité d'un petit serpent ou d'un ver long & large, qui se met entre cuir & chair, particulierement aux jambes & aux muscles du bras. Ceux qui habitent les pays chauds sont fort sujets à être incommodés de cet animal, qui leur paroît sur-tout sous la peau des côtes.

DRAP D'OR & DRAP ORANGÉ. On donne chacun de ces noms à deux sortes de coquillages univalves, dont le compartiment est ou doré, ou formé de grandes taches & de lignes aurores sur un fond blanc. On apperçoit dans les fascies du Drap d'or une nuance bleuâtre. Selon les observations de M. Adanson, il paroît que ce coquillage est *operculé*, & du genre des *Rouleaux*. Voyez ce mot.

DRAPIER. *Voyez* MARTINET, PÊCHEUR.

DRAVE, *Draba*. Plante fort commune sur les bords des chemins du Languedoc & des autres pays chauds. On la regarde comme une sorte de *Passerage* : elle est haute d'un pied; sa tige est ferme, canelée & rameuse ; ses feuilles sont oblongues, grisâtres & dentées ; ses fleurs sont petites, attachées à des ombelles, & disposées en croix. Il leur succede un fruit formé en petit cœur, rempli de semences menues, rousses & âcres. La racine de cette plante est petite, ligneuse & blanchâtre.

La Drave est incisive & carminative.

DROGUIER. Eſt une collection de différens ouvrages de la nature, dans les trois regnes, *Minéraux*, *Végétaux* & *Animaux*. Le Naturaliſte, dans ſes excurſions philoſophiques, ramaſſe toutes les différentes productions naturelles; il les étudie pour les diſtribuer par claſſes, ordres, genres & eſpeces; il préſente tous ces tréſors exotiques ou indigenes à la Pharmacie, à la Chymie, à la Teinture, à la Peinture, à l'Orfévrerie, à tous les Arts & à toutes les Sciences. C'eſt dans le cabinet du Naturaliſte, qu'on voit les échantillons de ce que les hommes peuvent recueillir, échanger, fabriquer & mettre en œuvre, comme auſſi de toutes les falſifications qu'on y peut faire; en un mot, on y trouve la matiere du commerce & de l'induſtrie. Un Droguier bien compoſé ſatisfait aux beſoins & à l'agrément de la vie, en inſtruiſant des particularités de chaque pays. Tel eſt le motif qui engage maintenant les Grands à avoir des Droguiers. M. l'Abbé Pluche dit à ce ſujet, que plus les Princes poſſedent les détails de ces ſortes de collections, plus ils ſe montrent au fait des intérêts & des travaux de la ſociété qu'ils gouvernent.

DROMADAIRE. *Voyez au mot* CHAMEAU.

DRONTE. Eſpece d'Autruche des Indes Orientales, qui habite ordinairement dans l'Iſle Maurice ſi renommée par le beau bois d'ébene qui en vient. Cet animal eſt fort ſtupide: ſa grandeur & ſa figure tiennent du Coq d'Inde & de l'Autruche: ſa tête eſt longue, groſſe & difforme, couverte d'une peau en forme de capuchon: ſes yeux ſont noirs & grands: ſon bec eſt très long, gros, robuſte, pointu & crochu, de couleur d'un bleu pâle: ſon col eſt grand, gras & courbé: le corps gros & rond, couvert de plumes griſes, comme celui de l'Autruche: ſes jambes ſont groſſes, courtes & jaunâtres: il a quatre doigts & marche lentement: ſa chair eſt graſſe, & ſi nourriſſante, que trois ou quatre Drontes ſuffiſent pour raſſaſier cent perſonnes. On trouve communément des pierres dans l'eſtomac de cet animal.

DRUSE, *Druſen*. Nom Allemand, qui ſignifie *Glande*, & que les Naturaliſtes François commencent à adopter pour déſigner des grouppes ou amas de criſtalliſations,

ſoit minérales, ſoit ſpathiques, &c. qui tapiſſent les cavités des filons.

Les Mineurs entendent auſſi par ce mot, des filons ſpongieux & dépourvus de la matiere métallique, qu'ils ont perdue, ſoit par l'action d'un feu ſouterrain, ſoit par des diſſolvans, &c.

DRYINUS. Eſt un ſerpent d'Amérique, & qui ſe trouve auſſi aux environs de Conſtantinople. Il eſt ainſi appellé du mot grec Δρύινος, qui ſignifie *Chêne*, parcequ'il a la couleur de cet arbre, & qu'il ſe cache dans le creux du chêne. Ce ſerpent eſt de la longueur & groſſeur d'une médiocre anguille: il a un regard affreux; ſa tête eſt fort joliment marquetée; ſa gueule eſt armée de dents pointues; le deſſus de ſon corps eſt couvert de grandes écailles, qui vont en rond, dont chacune eſt barrée de raies rouges. Dès que quelque animal ou quelque homme le touche, il jette une certaine liqueur, extrêmement puante, d'une odeur pareille à celle des tanneries: quand le Dryinus a fait cette évacuation, il eſt moins dangereux. Il mord ordinairement au talon & au pied: ceux qui en ſont mordus deviennent tout défigurés, & meurent en langueur, exhalant de tout leur corps une puanteur inſupportable. Le remede à ſa morſure eſt le même que pour celle de la Vipere, c'eſt-à-dire, l'uſage de l'*alkali volatil*. Le Dryinus ſe retire dans les prés humides, où il ſe nourrit d'eſpeces de Sauterelles & de petites Grenouilles.

DUB. Sorte de Lézard, non venimeux, qui ſe trouve dans les déſerts de la Lybie en Afrique: il a un pied & demi de longueur, & trois pouces de largeur. L'eau le fait mourir. Il fait des œufs ſemblables à ceux du Crapaud. Les Arabes le mangent rôti: ſa chair a le goût de la Grenouille. Ce Lézard eſt fort diſpos, & ſi fort, que lorſqu'il a la tête dans un trou, quoique ſa queue demeure dehors, il eſt impoſſible de l'en arracher, quelque effort que l'on faſſe; les Chaſſeurs, pour l'en retirer, ſont obligés d'agrandir ce trou avec un hoyau. Au bout de trois jours qu'on l'a tué, ſi on le met auprès du feu, il remue comme s'il expiroit.

DUC, *Bubo*. Oiſeau de nuit, que Linnæus met à la

tête des oiseaux de proie. On distingue plusieurs especes de *Ducs*, dont le caractere est d'avoir trois doigts en devant & un par derriere ; le dernier est tourné en arriere : la superficie du bec, depuis la base jusqu'à la pointe, est crochue : les narines sont couvertes de plumes qui ont la rudesse du poil : il n'a point autour du bec le *Cera* de la plupart des oiseaux de proie.

La premiere espece est le *grand Duc* ; c'est une sorte de Hibou, très fort, le plus grand des oiseaux nocturnes, qui fait beaucoup de dégât parmi les Corneilles, & qui l'hiver passe souvent la nuit sur les toîts des greniers. Il chasse si adroitement, que sans faire un bruit sensible, il assemble en une nuit une proie très considérable, soit d'oiseaux, soit de petites bêtes à quatre pieds. On en distingue de trois sortes, moins par la taille, qui est égale, que par le plumage, dont les couleurs sont assez différentes. Le premier a la tête comme celle d'un Chat ; son cri semble exprimer un animal souffrant, c'est pour cette raison qu'en France nous l'appellons *Chat-huant* : il a des plumes noirâtres, qui s'élevent de trois doigts au-dessus des oreilles, & en maniere de cornes. Le deuxieme differe du précédent par ses jambes, qui sont couvertes de plumes duvetées jusqu'à l'extrêmité des doigts, qui sont aussi plus petits : tout le champ de son pennage est fauve. Le troisieme a les jambes moins velues, & les serres plus foibles.

Le grand Duc ne fait pas seulement sa retraite dans les sombres cavernes des montagnes & des rochers, mais aussi dans les arbres creux, dans les édifices ruinés & dans les mazures abandonnées, sous les toîts des grandes maisons, dans des trous de tours & de murailles, enfin dans des lieux peu fréquentés par les hommes : c'est-là où cet animal dépose ses œufs.

La deuxieme espece est le *moyen Duc*, qui est encore un *Chat-huant cornu* ou *Hibou cornu*. On en distingue aussi de deux sortes ; la premiere a le champ du pennage plus cendré & plus blanchâtre ; l'autre est plus fauve, & d'une couleur de rouille plus lavée : leur tête est chamarée & ronde, de même que dans tous les oiseaux qui ne butinent que la nuit : les oreilles sont composées de deux cornes de plume : toute la face, depuis les sourcils jus-

qu'aux naſeaux, & tout ce qui eſt autour des yeux & du bec, eſt orné & environné de petites plumes, déliées comme des poils : cette ſorte de collet ou de couronnes de plumes eſt ou fauve ou d'un cendré blanchâtre : les yeux ſont grands, la prunelle noire, le tour jaune : le bec, d'un brun noirâtre, mais moins courbé que celui du *Hibou* : les plumes du vol ſont grandes & jaſpées ; celles de la queue ne s'étendent pas beaucoup au delà du vol : les ſerres ſont longues & robuſtes, garnies de beaux ongles noirs, aigus & courbés ; les jambes fortes : ceux qui ſont jaunes ou fauves les ont, ainſi que les griffes, couvertes de plumes velues juſqu'audeſſus des ſerres.

La troiſieme eſpece eſt le *petit Duc* : il eſt plus petit que le Hibou & la Huette : il a le pennage, les cornes, le génie & l'inclination du *grand Duc*, dont il ne ſemble différer que par la petiteſſe. Le champ du plumage des différentes eſpeces de *Ducs* eſt orné de taches aſſez conſtantes, la couleur du pennage intermédiaire ne l'eſt pas moins.

On ſe ſert de cette ſorte d'oiſeau de proie pour attirer des oiſeaux : on le poſe ſur une perche près de quelque arbre iſolé, & voiſin d'une fenêtre, d'où l'on tire facilement ſur les oiſeaux, qui viennent en foule pour faire la guerre à leur ennemi commun.

DURION, *Durio*. Grand arbre des Indes en Malaca, dont le bois eſt fort & ſolide, couvert d'une écorce griſâtre, très rameux, & garni de feuilles, larges de deux pouces, & longues de ſix doigts, fort dentelées, & de couleur rouſſe : ſa fleur eſt d'un blanc jaunâtre : les habitans l'appellent *Buaa.* A cette fleur ſuccede des fruits gros comme un melon, couverts d'une écorce ferme, ſillonnée comme celle du melon, mais hériſſée de forts piquans. Ce fruit eſt intérieurement diviſé en quatre cellules, qui contiennent chacune, dans trois ou quatre autres réceptacles, des amandes ou fruits forts blancs, de la groſſeur d'un œuf de poule. Ces fruits paroiſſent d'abord déſagréables au goût à ceux qui n'en ont pas encore mangé, & d'une odeur d'oignons pourris, mais après s'y être accoutumé, on trouve que le goût en eſt exquis. Les Indiens appellent cet arbre *Batan*, & ſon fruit

*Duryaoen.* Ils eſtiment ce fruit apéritif, carminatif & ſudorifique. Quand ils craignent d'en avoir trop mangé, ils mâchent du *Bétel*, pour prévenir l'indigeſtion.

DUTROA. Quelques Auteurs vantent beaucoup ſous ce nom une eſpece d'herbe de l'Amérique, dont la graine reſſemble à celle du melon. On prétend que ſi on en mêle dans une liqueur, elle cauſe une joie inſenſée, qui fait perdre la raiſon & la mémoire On prétend que le Dutroa eſt la même choſe que le *Datura*. Voyez ce mot.

DYTISCUS. On donne ce nom à un genre d'inſectes, nommés en François *Scarabées d'eau*, dont le caractere eſt d'avoir le plus ſouvent des antennes ſetacées & des pieds propres à nager & ſans poils.



# EAU

EAU, *Aqua.* Eſt un corps ſans couleur, tranſparent, volatil, rareſcible, inſipide, inodore, qui a la propriété de mouiller tout ce qu'il touche, & qui eſt ordinairement fluide.

Du moins, telles ſont les propriétés de l'Eau pure; car nous verrons plus bas, que la nature nous préſente quelquefois de l'Eau chargée de matieres étrangeres qui lui donnent de l'odeur, de la couleur, de la ſaveur, & que l'Eau eſt auſſi quelquefois dans un état de ſolidité.

### *Différences des Eaux.*

Leurs différences ſont d'être froides ou chaudes, ſimples ou compoſées, concretes ou liquides.

Il paroît hors de doute, que l'état le plus naturel de l'Eau eſt d'être froide & fluide, & que ce n'eſt que par accident qu'elle devient chaude, ou qu'elle ſe trouve dans un état de ſolidité.

Dans le premier cas, on l'appelle *Eau thermale*; dans le ſecond, elle prend le nom, ou de *glace*, ou de *neige*, ou de *grêle*. On compte preſque autant d'eſpeces d'Eaux qu'il y a de matieres que l'Eau peut tenir en diſſolution, ſoit par elle-même, ſoit au moyen de quelque corps qui ſerve d'interméde. Sous ce rapport, les Eaux ſont, ou ſavonneuſes, ou ſulphureuſes, ou bitumineuſes, ou alumineuſes, ou vitrioliques, ou muriatiques, ou minérales métalliques, c'eſt-à-dire, pyriteuſes: ainſi qu'on le verra par les détails ſuivans.

Nous ſuivrons ici la diviſion générale des eaux qu'on lit dans la nouvelle Minéralogie: nous les conſidérerons comme ſimples, ou comme compoſées.

### *Eaux ſimples.*

Comme *Eaux ſimples*, elles ſont reputées ne contenir aucunes ſubſtances étrangeres à celles qui conſtituent l'élément aqueux: mais les Chymiſtes, en les analyſant,

ont toujours trouvé quelque résidu salin ou terreux, &c. qui fait conclure que la simplicité qu'on leur attribue, est une simplicité purement relative. MM. Boherhave & Marcgraff ont aussi prouvé que l'Eau la plus pure en apparence, à l'odeur & à la saveur, donnoit encore, après la distillation la plus scrupuleusement cohobée, des parties héterogènes. M. Hartsoëcher, a également observé qu'une Eau de fontaine très limpide, exposée à l'air, est remplie d'une infinité d'animaux, avec lesquels ceux de l'air s'accouplent, & multiplient prodigieusement en très peu de tems, & deviennent ensuite de petits insectes volans.

Les *Eaux simples* sont les plus communes, & ne pesent que soixante-dix livres par pied cube : elles sont ou aëriennes ou terrestres. Les Eaux de l'air sont, ou fluides, comme la pluie, ou congelées, comme la neige & la grêle; elles désalterent peu les animaux ; mais elles conviennent merveilleusement à la végétation. La pluie tombe en gouttes plus ou moins grosses, & avec plus ou moins de frequence : celle de tempête est fort grosse : la pluie fine donne la bruine. Ces Eaux, après être tombées sur la terre, coulent dans les ruisseaux, les rivieres & dans la mer, d'où elles sont enlevées de nouveau dans l'Athmosphere, & donnent en retombant les météores connus sous les noms de *Brouillard* & de *Rosée*. Voyez *ces mots.*

Les *Eaux du Ciel congelées*, sont les moins altérables ; mais quoiqu'on les emploie, sans inconvenient, dans les brasseries, on observe, qu'en général, elles sont mal saines étant fondues : quantité d habitans du Tirol & de la Suisse en font une funeste expérience : ils prétendent que c'est l'usage d'une telle Eau qui leur donne les goitres auxquels ils sont sujets ; & l'on sait que toutes les Eaux de la Suisse ne proviennent, pour la plûpart, que des neiges fondues. Parmi les Eaux congelées, on compte la *grêle*, la *neige*, & les metéores connus sous le nom de *Frimat*, de *Verglas*, de *Givre*, &c. Voyez *chacun de ces mots.*

Les *Eaux terrestres*, sont celles que l'on rencontre, tant à la surface qu'à l'intérieur de notre Globe : elles sont ou stagnantes, ou coulantes, ou glacées.

L'*Eau coulante*, est d'un usage indispensable aux divers besoins & agrémens de la vie : c'est la plus saine, la plus savoureuse aux organes du goût, & la plus propre à appaiser la soif de tous les animaux ; elle est plus pesante, plus longtems à s'échauffer, à se refroidir & à bouillir que l'Eau céleste : parmi ces Eaux, l'Eau de fontaine ou de source est la plus claire & la plus legere ; on la nomme aussi *Eau de roche* : on ne lui reconnoît de saveur que celle du sol qu'elle arrose dans son trajet souterrain. Ce sont de semblables Eaux qu'on distribue, comme à commandement, ( d'un seul coup de clef ) au buffet, à la cuisine, au bassin du parterre, & aux cuvettes du potager.

Il y a des Eaux de sources qui coulent continuellement, & d'autres périodiquement ; c'est-à-dire, à certains tems de l'année ou de la journée, &c. Il est vraisemblable que la source primitive de ces dernieres Eaux est due à des fontes de neige opérées immédiatement après que le soleil a paru sur l'horison du lieu : d'autres sont périodiques irrégulieres, & suivent dans leur écoulement les variations du tems. *Voyez ce que nous en disons à l'Article* FONTAINE.

L'*Eau de puits*, est également une Eau souterraine, dont l'origine & les propriétés paroissent peu différentes de la précédente : il est certain cependant, qu'elle est plus indigeste, & plus propre à donner, par une sorte d'astriction, ou une autre propriété équivalente, de l'intensité aux couleurs rouges qu'on imprégne sur la toile, le coton, la futaine & autres étoffes. Les Jardiniers se gardent bien d'en employer l'eau sans l'avoir exposée à l'air ; à moins que le puits ne soit peu profond : autrement ils feroient périr les racines des plantes. On verra aux Articles FONTAINE & MINES, que les Eaux souterraines, dont l'existence est généralement connue, se trouvent à toutes les profondeurs de la terre, où il y a de l'air à respirer : & que les odeurs suaves, qu'exhalent plusieurs d'entre ces Eaux, ne proviennent visiblement que de ce qu'elles ont lavé les montagnes, & baigné les prairies dans le tems des fleurs, avant leur infiltration souterraine.

L'*Eau de riviere*, qui tire son origine des fontaines,

ſources & ruiſſeaux, eſt ſouvent impure, ſur-tout près des grandes Villes qu'elle a arroſées, ou immédiatement après des orages: elle s'épure enſuite, & devient propre à appaiſer la ſoif, à préparer nos alimens, à blanchir le linge; elle diſſout mieux le ſavon, nettoie plus à fond le linge; elle eſt plus onctueuſe; enfin, elle eſt préférable à toutes ſortes d'Eaux pour faire preſque toutes les couleurs de la teinture.

Les *Eaux ſtagnantes* ſont ſans écoulement, elles ſont troubles & griſâtres, d'une odeur vappide, & d'un goût bourbeux: elles dépoſent beaucoup de limon, & elles ſe corrompent d'autant plus facilement, qu'elles ont déjà un commencement de putréfaction: telles ſont les Eaux de mare ou de marais & d'étang. Ces Eaux ſe deſſéchent aiſément en été, & ſe réduiſent en une matiere bourbeuſe, excepté celle d'abyme: le fond des Eaux bourbeuſes & marécageuſes, eſt toujours orné de buiſſons & de mouſſes: il eſt, en outre, la retraite d'une infinité d'inſectes, & ſe change peu à peu en une excellente terre combuſtible.

Les *Eaux de citerne* ne ſont qu'une Eau de pluie, ramaſſée dans des trous ombragés, & auſſi larges que profonds. Souvent une large citerne reçoit en un inſtant toute l'Eau qu'un orage paſſager répand ſur les bâtimens & dans les cours: la citerne eſt une reſſource, quand la ſechereſſe tarit les puits & les ruiſſeaux: cette Eau eſt fort legere & admirable pour les arroſemens: toutes les parties limoneuſes que l'eau a balayées dans les cours forment, au fond de la citerne, un ſédiment que le Jardinier préfére à toutes les eſpéces de terreaux: la citerne eſt en cela une eſpece de mare.

Les *Eaux de lacs* ſont ou ſtagnantes, ou en partie coulantes & en partie ſtagnantes; leur peſanteur, & leurs propriétés générales, tiennent le milieu entre ces deux eſpéces d'Eaux. On remarque ſouvent des couleurs & des phénomenes extraordinaires dans ces Eaux. *Voyez l'Article* LAC.

La *Glace* eſt une Eau ſolide & très poreuſe, qui contient beaucoup d'air, & qui a la propriété de refracter & de reflechir les rayons de la lumiere comme fait un morceau de criſtal. Les expériences faites en 1740, ſur

la glace, par M. de Mairan, fixent l'augmentation du volume, que l'eau prend en se glaçant, à la quatorzieme partie de celui qu'elle avoit, étant fluide. *Voyez le mot* GLACE.

### *Eaux composées.*

On appelle les Eaux composées, *Eaux minérales.* Elles sont, ou froides, ou chaudes : ces propriétés leur sont étrangeres, & les rendent d'un usage particulier : on ne les rencontre pas par-tout indifféremment : on peut les séparer de leur alliage, soit par l'évaporation, ou par la distillation, soit par la filtration ou par la précipitation.

Les *Eaux minérales*, *froides* en été, sont un peu chaudes en hyver, & contiennent alors plus de cet esprit éthéré, que quelques Hydrologistes nomment l'*Ame de l'Eau minérale.*

L'*Eau minérale terreuse* est la plus pesante de toutes les Eaux, & très propre à former des dépôts, des incrustations & des stalactites; on l'appelle *Eau pétrifiante* : telles sont celles d'Arcueil, près Paris; de Gressy, près Meaux; d'Albert, en Picardie; de Carlsbad, en Bohême, &c. nous en parlerons à l'Article STALACTITE. L'usage de ces Eaux est fort suspect pour les personnes sujettes à la gravelle.

L'*Eau minérale ammoniacale*, contient un sel urineux & fétide; elle donne une teinture bleue au cuivre dissous dans l'acide nitreux : elle purge violemment : il y en a une fontaine près de Francfort sur le Mein.

L'*Eau vitriolique* a un goût astringent : elle s'approprie quelquefois dans la terre une substance argilleuse; alors elle forme l'Eau alumineuse; si elle a rencontré une terre ou pyrite martiale, elle se convertit en une Eau ferrugineuse, dont la propriété est de noircir l'infusion de Noix de Galle & d'autres végetaux astringens, comme aussi de déposer une ochre jaunâtre. Quand l'*Eau vitriolique* trouve le moyen d'attaquer du cuivre, elle devient Eau cuivreuse, & alors lorsqu'on y trempe un morceau de fer, elle abandonne son cuivre, qui se precipite sur le fer avec la couleur rouge qui lui est propre; cette couleur, qui est l'effet d'un cuivre de cé-

mentation, a fait croire à plusieurs, que la transmutation de ces métaux, l'un en l'autre, étoit constante. On travaille à cette opération pour d'autres vues, dans la Hongrie & dans le Lyonnois. Enfin si l'*Eau vitriolique* vient à attaquer du zinc, elle acquiere en même tems la propriété de colorer en jaune le cuivre : on appelle ces sortes d'Eaux, *Eaux cémentatoires*.

L'*Eau muriatique* ou *Eau marine* chargée de sel commun, est la plus abondamment repandue dans la nature : elle varie en dégrés de salûre, en couleur, & en pesanteur dans les différentes contrées de l'Ocean. *Voyez au mot* MER : elle pese ordinairement trois livres par pied cube plus que l'Eau simple ordinaire : on trouve en Franche-Comté & dans le Palatinat du Rhin, même en différens autres endroits de l'Europe, des fontaines ou puits, dont l'Eau est également chargée de sel marin : le sel qu'on en tire est beaucoup plus clair, mais il a moins de saveur.

L'*Eau alcaline naturelle* fait effervescence avec tous les acides, & verdit le syrop de violettes : telle est celle de Freyenwald.

L'*Eau qui contient du sel neutre*, telles que sont celles d'Ebshom en Angleterre, & d'Egra en Bohême, ne fait aucune effervescence, soit avec les acides, soit avec les alcalis.

Les *Eaux savonneuses* ou *Eaux smectites*, ont un œil laiteux, & sont grasses au toucher, comme l'Eau lixivielle du savon : on s'en sert en divers lieux d'Angleterre, & même à Acqs, dans le Comté de Foix, pour dégraisser & blanchir les étoffes.

Les *Eaux bitumineuses* sont grasses, volatiles, en partie inflammables, parcequ'elles sont chargées de pétrole : on appelle les sources qui les contiennent, *Fontaines brulantes* : il y en a de cette espéce près de Cracovie en Pologne : on en trouve aussi en Suisse, à Tremolac en France, & près d'Edimbourg en Ecosse ; leur couleur est fort variée, leur saveur est acide & pénétrante ; elles font mourir tous les animaux qui se trouvent dans les rivieres où elles se déchargent.

Les *Eaux minérales chaudes*, sont, ou simples, ou composées, plus ou moins colorées, pesantes & limpides :

elles ont un dégré de chaleur, & contiennent une quantité de matiere éthérée, plus ou moins considérable : il s'en trouve cependant, dans lesquelles on ne peut reconnoître aucune mixtion, ce qui fait distinguer ces sortes d'*Eaux chaudes*, en *Eaux thermales simples*, & en *Eaux thermales composées.*

Les *Eaux thermales simples* paroissent pures, à l'exception d'une substance éthérée ; elles sont insipides, très legeres, & assez spiritueuses pour causer une espece d'ivresse à ceux qui en boivent quelques verrées : telle est celle de Pfeffer en Suisse : leur chaleur proviendroit-elle de ce qu'elles coulent sur un lit pierreux, échauffé au-dessous par un lit de matieres pyritueuses en décomposition ? Si la pierre, qui sert de sol aux *Eaux thermales simples*, est un peu poreuse, il n'en faut pas davantage, pour que les vapeurs des pyrites y pénétrent & se mêlent à ces Eaux & les rendent un peu vitrioliques, ce seront alors des Eaux composées, qui agiront sur l'infusion de noix de galle : telles sont les Eaux de Pise & de quantité d'autres lieux en Italie.

Les *Eaux thermales composées* sont plus pesantes & en bien plus grand nombre que les Eaux thermales simples : si elles sont vitriolico-martiales, elles décelent dès leur source les substances minérales ochracées, qui entrent dans leur composition ; ces Eaux noircissent beaucoup la teinture de la noix de galle ; telles sont celles de Forges. Si les *Eaux thermales* sont sulfureuses, elles auront une odeur de foie de soufre, plus ou moins forte en certains tems de l'année. Leur sédiment, qui est inflammable, forme effectivement, avec le sel de tartre, un *hepar sulphuris.* Ces Eaux noircissent l'argent, & ont une couleur de girasol. Le sol, qui sert de lit à de semblables Eaux, est toujours plein d'excavations, remplies de belles fleurs de soufre jaunâtres & inflammables : elles exhalent en quantité d'endroits des vapeurs nuisibles à la respiration, & on les sent de fort loin ; telles sont les Eaux d'Aquazolfa, situées entre Rome & Tivoli.

La curiosité nous a conduit dans divers lieux où ces sortes d'Eaux sourdent. Nous en avons examiné les environs, & nous y avons toujours reconnu, ou des amas

de pyrites faciles à se décomposer, ou des terres alumineuses, ou des filons de charbons très sulfureux : nous les avons trouvées communément dans des terreins glaiseux d'une part, poreux & calcaires de l'autre, enfin voisins de montagnes. D'après cette inspection, nous croyons de voir plutôt attribuer les différens dégrés de chaleur de ces Eaux, à des mélanges de pyrites, qui s'échauffent en se décomposant, qu'à des feux souterrains. L'odeur, le goût & les propriétés qui en résultent, lorsqu'on boit ces Eaux minérales, ou quand on s'y baigne, la nature des lieux d'où elles sortent, tout indique la cause de ce phénomene. Les Eaux minérales ordinaires peuvent paroître froides à leur issue, & avoir cependant été chaudes dans les souterrains ; tout dépend de la distance qui se trouve entre l'endroit où l'eau a sa sortie, & celui où réside la cause de la chaleur.

Enfin il y a des Eaux colorées de différentes nuances, par diverses matieres qui s'y trouvent accidentellement interposées au moment d'une alluvion un peu considérable, ou d'une éruption souterraine qui s'est faite dans le lieu où elles coulent.

Telle est l'histoire abrégée & particuliere des différentes especes d'Eaux les plus remarquables. D'après ces notions préliminaires, il nous reste à considérer l'Eau dans ses propriétés générales, dans ce qu'elle peut offrir de plus intéressant, relativement à l'Histoire Naturelle, à la Physique, & aux besoins les plus importans de la vie.

## *Propriétés générales des Eaux.*

On reconnoît toutes les Eaux, par leur goût, par leur couleur & leur limpidité, & plus encore par d'autres épreuves inventées à cet effet : les moyens en sont assez différens ; 1°. ou par les sens extérieurs, c'est-à-dire, par la vue, par la saveur & par l'odorat ; 2°. par la balance hydrostatique ; 3°. par les épreuves chymiques, dont on voit l'explication dans les Ouvrages des Hydrologistes, dans le Dictionnaire de Chymie, & même dans la Table raisonnée qui se trouve à la fin de la classe des Eaux, dans la Nouvelle exposition du Regne

minéral. Cette derniere maniere de distinguer les Eaux est la moins équivoque ; mais il n'en est pas moins vrai que les mélanges qui se trouvent dans cet élément, sont souvent très compliqués & très difficiles à reconnoître.

Une des propriétés physiques de l'Eau, est de pouvoir augmenter de volume jusqu'à ce qu'elle soit en ébullition : elle peut même être dilatée à un point qui passe l'imagination ; puisqu'une goutte d'eau, exposée à un dégré de chaleur, un peu plus grande que celle de l'ébullition, occupe, en se convertissant en vapeurs, un espace quatorze mille fois plus grand que celui qu'elle occupoit sous sa forme de liqueur. L'Eau n'est point compressible dans son état ordinaire ; mais dans l'état de vapeur, elle devient élastique & compressible. On a fait usage de ce principe dans les pompes à feu, pour épuiser l'eau des mines les plus profondes, & dans plusieurs autres machines ingénieuses, telles que le digesteur de Papin pour ramollir les os, & l'auge à courber ou redresser le bois de marine. La plus grande partie de ce qui compose les ballons de fumée, n'est encore que de l'eau en vapeur : c'est sur ce principe que quelques-uns l'ont appliquée à une méchanique fort ingénieuse & curieuse, dont voici l'utilité. On construit, dans la cheminée de la cuisine, une roue, dont les palles sont de tole : la roue est posée horisontalement sur un pivot ; à l'axe de la roue est un pignon à dents, qui, à mesure que les vapeurs poussent, font mouvoir la broche qui y est assujettie par une corde.

La dilatabilité de l'eau produit encore quelquefois des effets plus violents que ceux de la poudre à canon, puisqu'étant enfermée & poussée à une certaine violence de feu, elle brise avec explosion les vaisseaux qui la contiennent. L'Eau produit encore ce dernier phénomene, lorsqu'elle contient une trop petite quantité de feu, qu'elle perd sa fluidité, & qu'elle se change en glace.

Toutes les especes d'Eaux s'échauffent jusqu'au dégré d'ébullition : elles ne peuvent outrepasser ce dégré, quelque violence de feu qu'on leur fasse éprouver, parcequ'alors elles se dissipent en vapeurs ; cependant elles peuvent bien dans leur expansion, acquérir un dégré de chaleur beaucoup plus grand.

La fluidité de l'eau s'accommode à toutes sortes de figures : elle remonte à son niveau dans les siphons qui ne sont pas capillaires. On la voit courir, s'arrêter, s'étendre, se resserrer, s'élancer, & même s'élever à telle hauteur qu'il nous plaît, & permettre qu'un vaisseau la traverse sans obstacle : c'est cette même fluidité ou souplesse de l'eau qui la fait entrer dans les canaux qu'on lui présente, & se répandre dans les jardins, dans les appartemens, dans les bassins, & les magasins hydrauliques des Teintureries, des Brasseries, des Tanneries, &c.

On dit qu'elle est poreuse, en ce que d'une part elle transmet la lumiere, & que de l'autre elle contient une quantité d'air considérable, qui y est encore sous sa forme d'air élastique : elle est quatorze fois moins pesante que le mercure; mais elle pese huit cens quarante fois plus que l'air : elle est plus coulante que l'huile : elle est le dissolvant des sels, &c. Ses parties sont si déliées, qu'elles peuvent pénétrer au travers du bois tendre, du cuir, & d'autres corps où l'air ne peut passer. Tous les bois, de quelque nature qu'ils soient, augmentent de volume & de pesanteur, lorsqu'ils sont dans l'eau : on a vu des cables mouillés se gonfler aux dépens de leur longueur, & faire rapprocher du point fixe, où ils étoient attachés, des masses prodigieuses. C'est encore en vertu de la fluidité de l'eau, & de la propriété qu'ont toutes les parties de sa surface de se tenir à une égale distance du centre de la terre, qu'elle nous offre un moyen facile pour niveller les terreins.

C'est par sa volatilité & rarescibilité, qu'elle s'éleve avec les particules aérienes & ignées dans l'atmosphere, pour y former les *nuées*, les *brouillards*, la *rosée*, la *pluie*, le *givre*, le *verglas* & tant d'autres *météores* de même nature.

Enfin c'est par une circulation continuelle, que cet élément humecte l'air & la terre, & met celle-ci en état de contribuer à la production des minéraux, à la formation & à l'entretien des fontaines, des lacs, des rivieres, & particulierement à la conservation de la vie des animaux & à la végétation. En effet, quantité de plantes, telles que des citrouilles, des oignons, des

plantes légumineuſes, & pluſieurs autres, reçoivent de l'accroiſſement & muriſſent dans l'eau, tandis qu'elles périroient en terre dans les tems de ſécheresſe. *Voyez l'Expérience de Vanhelmont.*

C'eſt à l'eau que nous ſommes redevables de l'extrême clarté & ſalubrité de l'air, en ce que tombant de la moyenne région, elle le purge des corps hétérogenes, qui y étoient ſuſpendus, & qu'elle entraîne avec elle. Que de phénomenes dignes de nos réflexions, ſi l'habitude ne les avoit en quelque façon avilis à nos yeux! c'eſt elle qui fait jouer les machines propres à moudre, à fouler, à fendre, à forger, à ſcier, à réduire en bouillie le chiffon dont on fait le papier, à exprimer l'huile des fruits, le ſucre de la canne, & à devider la ſoie; c'eſt ſon écoulement qui nous amene à peu de frais des quantités innombrables de trains de bois propres à la conſtruction ou à nos foyers, &c.

Ceux qui n'ont pas appris l'art de nager, ſe plongent ſouvent dans l'eau de maniere à ne pouvoir s'en retirer facilement; & quelquefois ils y ſont ſuffoqués, à raiſon de la trop petite quantité d'air qui ſe trouve dans l'eau, inſuffiſante pour maintenir le jeu des poumons, (car ce n'eſt pas la quantité d'eau qu'ils ont avalée qui les fait périr, puiſqu'à peine leur en trouve-t-on une pinte dans l'eſtomac). S'il y a quelque eſpoir de rendre la vie à un homme qu'on a retiré de l'eau, on doit l'envelopper promptement dans des draps ou dans des couvertures, pour prévenir les ravages que l'air pourroit cauſer dans les poumons, en y pénétrant trop ſubitement; enſuite il faut le porter dans un lit très chaud, & l'y tourmenter ou agiter de cent façons différentes: ce n'eſt pas ſans ſuccès qu'on y joint l'uſage des frictions ſpiritueuſes, comme, par exemple, celle d'eſprit de vin camphré. Les potions cordiales anti-apoplectiques & tous les médicamens qui peuvent remuer fortement la machine & le genre nerveux, étant adminiſtrés, ſoit par le haut, ſoit par le bas, ſont encore fort utiles dans cette occaſion.

ÉBENE. On donne ce nom à une eſpece de bois, qui vient des Indes: il eſt très dur & très peſant, & par conſéquent ſuſceptible de recevoir un très beau poli, auſſi

l'emploie-t-on dans les ouvrages de marqueterie & de mosaïque.

On distingue trois sortes d'*Ebenes* des Indes : savoir, le *noir*, le *rouge* & le *verd*. Le noir est le plus estimé, & on en fait d'autant plus de cas, qu'il est noir comme du *Jayet*, sans aubier, & très massif. L'arbre qui donne l'*Ebene noir* croît à Madagascar : il devient, au rapport de M. Flaccourt, qui y a résidé en qualité de Gouverneur, très grand & très gros : son écorce est noire, & ses feuilles sont assez semblables à celles de notre myrthe. Quelques Voyageurs prétendent que les habitans des Isles ont soin d'enterrer leurs arbres aussi-tôt qu'ils sont abattus, pour augmenter leur belle couleur noire. L'écorce de ce bois, infusée dans l'eau, est bonne, dit-on, contre la pituite & les maux vénériens ; si on en jette sur des charbons allumés, elle exhale une odeur agréable.

L'arbre qui donne l'*Ebene verd* est très touffu : ses feuilles sont unies, d'un beau verd ; sous la premiere écorce de l'arbre, on en trouve une seconde, blanche, de l'épaisseur de deux pouces, & qui est l'aubier ; le reste, jusqu'au cœur, est d'un verd foncé, tirant sur le noir, mêlé quelquefois de veines jaunes. On fait usage de ce bois, non-seulement dans la mosaïque, mais aussi en teinture, parcequ'il donne un très beau verd naissant. Comme l'*Ebene verd* est très gras, il prend aisément feu. On peut donner à une pierre une couleur brune en la frottant avec ce bois. C'est de ce bois que les Indiens font les statues de leurs Dieux & les sceptres de leurs Rois.

Ces *bois d'Ebenes noir & verd* se trouvent non-seulement à Madagascar, mais aussi à Sainte-Maurice dans les Antilles, & surtout dans l'Isle de Tabago.

Quant à l'*Ebene rouge*, appellé aussi *Grénadille*, il n'est guere connu que de nom.

Les Ébenistes & les Tabletiers ont trouvé l'art d'imiter le *bois d'Ebene* avec le poirier & d'autres bois durs, qu'ils colorent en noir d'Ebene avec une décoction chaude d'encre à écrire. On applique cette couleur sur les bois avec une brosse rude, & on se sert d'un peu de cire chaude pour donner le poli. Le véritable *bois d'Ebene*

*noir* est de tous les bois le plus propre à recevoir le poli, & cependant celui qu'on emploie le moins en marqueterie. On a avec raison donné la préférence aux bois de couleurs, qui, par la variété de leurs veines, semblent présenter des desseins différens, tels que le *bois violet*, le *bois de rose*, &c.

ÉBENE DE CRETE. On donne ce nom à l'arbrisseau nommé aussi *Barbe de Jupiter.* Voyez ce mot.

ÉBENIER DES ALPES OU ÉBENE FAUSSE. *Voyez au mot* CYTISE.

ÉCAILLE. C'est en général cette substance résistante, & quelquefois fort dure, qui couvre un grand nombre de poissons, & qui peut s'en détacher par pieces. Elle differe beaucoup pour la forme, la consistance & les autres qualités, suivant les différentes especes d'animaux, comme on le voit, par exemple, dans la *Carpe*, dans l'*Huitre* & dans la *Tortue*. Voyez *au mot* ABLE ce que l'on peut penser au sujet de la formation des Écailles de poisson.

ECAILLE ou GRANDE ECAILLE. On donne ce nom à un poisson de l'Amérique, long de deux pieds, dont le dos est assez rond, le ventre gros, & la queue fort large; il est couvert d'écailles, larges de plus d'un pouce. La chair de l'*Ecaille* est fort blanche, ferme, grasse, délicate & d'un bon goût. On pêche ce poisson au fond des ports & dans les étangs qui communiquent à la mer.

ECHALOTTE, *Cepa Ascalonica.* Plante fort cultivée dans les jardins potagers : sa racine est un assemblage de plusieurs bulbes unies ensemble. Cette racine est grosse comme une aveline, oblongue, & ressemble assez à l'ail pour l'odeur & pour la saveur : elle est portée sur un paquet d'autres racines fibreuses. Ces bulbes poussent des tiges creuses, ou des especes de feuilles longues, fistuleuses, droites, longues & lisses, ayant la même saveur que la bulbe. Ses fleurs naissent en bouquets ou paquets sphériques; chacune d'elle est composée de six feuilles, rangées en fleurs de lys : il leur succede des fruits sphériques, remplis de semences arrondies.

La racine bulbeuse est d'un grand usage pour assaisonner les sauces; elle produit d'ailleurs le même effet que

les autres genres d'*Oignons.* Voyez *ce mot.* Elle excite l'appétit & la soif. C'est un bon vermifuge & un alexipharmaque.

Les *Echalottes d'Espagne* ou *Roquemboles* sont des tubercules, qui viennent sur les têtes d'une espece d'*Ail* qu'on cultive en Espagne & dans nos jardins. On plante l'Echalotte autour des planches d'Oignons : sa culture est très facile, ainsi que celle de l'ail, pour peu que le terrein soit convenable. Sur la fin de l'été, on arrache de terre les Echalottes, & elles se conservent tout l'hiver.

ECHARBON. Nom qu'on donne à la *Chataigne d'eau*, qui croît près des rivieres, dont la graine est fort dure : elle est épineuse, ses feuilles sont larges. Il y a encore un *Echarbon terrestre*, qui est également épineux, & qui croît dans les mazures.

ECHINITES. On donne ce nom à des Oursins fossiles. *Voyez* OURSIN.

ECHINOPE. *Voyez* CHARDON ECHINOPE.

ECHINOPHORE, *Echinophora.* Coquillage univalve du genre des *Conques sphériques.* Voyez TONNES.

Il y a des Auteurs qui l'appellent *Buccinite.* Voyez BUCCIN.

ECLAIR. *Voyez* TONNERRE.

ECLAIRE ou FELOUGNE. *Voyez* CHÉLIDOINE.

ECORCE, *Cortex.* L'écorce des arbres est la partie du végétal qui reçoit extérieurement la premiere les influences de l'atmosphere, si salutaires ou si pernicieuses à la végétation. Elle est en même-tems celle qui reçoit la derniere les effets des productions medullaires qui se font au centre.

Nous avons dit au mot *Arbre* que l'écorce est composée de trois parties différentes entr'elles, & faciles à distinguer : savoir, 1°. du *liber*, cette peau fine qui touche immédiatement au bois; 2°. de l'*épiderme*, qui est la peau extérieure; 3°. enfin de l'*écorce moyenne*, qui se trouve entre le *liber* & l'*épiderme.*

Le *liber* se détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce; & en s'unissant avec l'*aubier*, il produit sur toute la circonférence de l'arbre une nouvelle couche, qui en augmente le diametre.

Il semble que l'écorce des arbres est la partie où la seve & les principes végétaux abondent davantage. En effet, le sel, l'huile, &c. s'y manifestent par la bonté des cendres de l'écorce, toujours préférables à celles du bois pelard ou écorcé. Ne pourroit-on pas déduire de cette même cause l'effet du *Tan* ou écorce du chêne, qui étant pulvérisé, est si utile pour façonner le cuir, le pénétrer, l'affermir, le rendre souple, l'empêcher de se corrompre, le rendre impénétrable à l'eau, le disposer à se prêter à différentes formes; en un mot, le rendre propre à notre usage? *Voyez le mot* TAN, *à l'article* CHÊNE.

Il y a d'autres écorces d'arbres dont on fait un commerce considérable: il y en a d'aromatiques, comme est l'écorce du *Cannelier* de Ceylan & de *Cascarille*; de médecinales, comme le *Quinquina;* de propres à filer, telle qu'est celle du lin, du chanvre, de l'ortie & de certains arbres des Indes, sur lesquels on leve de longs filamens, dont on fait des étoffes mêlées de soie ou de coton. L'écorce intérieure & blanche du *Lagette* est composée de douze ou quatorze couches, qui peuvent être séparées en autant de pieces d'étoffes ou de toile. Le liege, qui sert à conserver quantité de liqueurs précieuses, n'est que l'écorce d'un grand chêne verd des pays méridionaux de l'Europe: c'est en coupant circulairement, ou pour l'ordinaire en incisant quelque peu l'écorce de certains arbres, qu'on en retire des liqueurs, des gommes & des résines d'un usage fort varié. Le pin, incisé de cette maniere, nous donne la poix, le godron, le brai liquide pour poisser les vaisseaux & les cordages. Le sapin, le melése, le cedre, le cyprès, le thérébinthe, le lentisque, &c. nous donnent la thérébentine, le mastic en larmes, l'encens, le sandarac, le benjoin, le storax, le baume de Judée, celui de copahu, & toutes les différentes résines dont on compose des vernis, des parfums & des remedes. On trouve tous ces détails répandus dans le corps de cet ouvrage, sous les noms qui leur sont propres.

ECORCE DE L'ARBRE QUI PORTE L'ENCENS. *Voyez au mot* OLIBAN.

ECORCE DE CARYOCOSTIN OU DE WINTER, OU

*Sine pari.* Voyez *au mot* CANELLE BLANCHE.

ECORCE DE GEROFLE. *Voyez* CANELLE GEROFLÉE.

ECORCE SANS PAREILLE. *Voyez à l'article* CANELLE BLANCHE.

ÉCORCHÉE. Nom que l'on donne à un coquillage univalve & operculé, du genre des *Rouleaux.* Voyez *ce mot.*

ÉCORCHEUR. *Voyez* LANIER.

ÉCOUFLE. Belon donne ce nom au *Milan Royal*, oiseau de proie, d'autant plus dangereux, qu'il ne fait aucun bruit en volant. *Voyez* MILAN ROYAL.

ÉCREVISSE, *Astacus* Poisson crustacée d'un genre différent des *Cancres* & des *Crabes* On en distingue deux especes principales : savoir, les *Ecrevisses de mer*, qui sont le *Hommard*, la *Langouste*, &c. & les *Ecrevisses de riviere* : toutes ont le corps & la queue allongés.

Le Hommard est une très grosse Ecrevisse de mer, dont il y a de deux sortes : l'une a deux gros mordans plus longs & plus larges que la main, & beaucoup plus forts que ceux des crabes : l'autre a seulement deux grands barbillons, longs comme le bras & hérissés de la même sorte que les pieds des crabes. L'un & l'autre croissent à une grandeur extraordinaire : on en voit qui ont deux à trois pieds de longueur : on en trouve quantité dans les Antilles, où les insulaires les prennent la nuit à la clarté de la lune ou d'un flambeau, dans des lieux pierreux, où la mer, après s'être retirée, laisse de petites fosses pleines d'eau : ils les enfilent avec une fourche de fer, ou les coupent en deux.

Les gros Hommards sont aussi fort communs dans nos mers, sur nos côtes ; leur cuirasse crustacée est semée de taches bleues plus ou moins grandes sur un fond rougeâtre, qui couvre le tissu blanc. Lorsque ces animaux sont cuits, leur cuirasse devient toute rouge : ils ont devant les yeux deux cornes longues & plus menues que celles de la Langouste, & deux autres plus petites ; il sort aussi du milieu du front une autre petite corne platte, large & découpée en scie des deux côtés Le Hommard a dix pieds, y compris ses deux bras faits en tenailles, dont l'animal se sert comme d'une main ; ses bras sont

ſans jointure abſolue, & ne ſont point velus; mais il en a deux autres plus petits qui le ſont : les bouts ſont faits comme des becs d'oiſeaux, la partie de deſſus eſt mobile & ſerrée contre celle de deſſous, qui eſt immobile : ces ſerres ſont dentées en dedans : on remarque qu'un des deux bras eſt toujours plus gros que l'autre : il n'y a que le premier de chaque côté ( les plus proches des grands bras ) qui ſoient fendus par le bout. La queue eſt couverte de cinq anneaux cruſtacés, le bout en eſt large, & comme garni d'aîles pour nager. Les yeux des Hommars ſont courts, petits, ce qui eſt au contraire dans la Langouſte; mais leur bouche eſt également fendue en long : les dents & la langue, ainſi que l'eſtomac, le conduit par où deſcend la nourriture, & les autres parties intérieures, ſont comme dans la Langouſte.

La petite eſpece de Hommards a la tête & la poitrine plus découpées, mieux arrondies, la corne dentée de la tête fort longue, & mobile à la volonté de l'animal; les cornes ſont flexibles & articulées : le corps eſt couvert de tablettes rougeâtres, chargées de traits bleus en travers : cette eſpece de Hommard eſt aſſez rare.

A l'égard de la Langouste; *Locuſta*. On en connoît de pluſieurs eſpeces; ce cruſtacée n'a point de ſang, non plus que les précédens; ſa croute eſt molle, ſes deux cornes ſont longues & garnies d'aiguillons devant les yeux, avec deux autres cornes au deſſus, plus déliées & plus courbes; ſon dos eſt rude & plein d'aiguillons; ſa queue eſt comme celle de l'écreviſſe, & elle ſe dépouille de ſa croute, de même que le font tous les cruſtacées. La Langouſte differe des écreviſſes, en ce qu'elle a deux pieds de chaque côté ſans pinces plattes, ou qu'elle a au plus une pince à crochet; elle a cinq nâgeoires à la queue, le reſte eſt couvert de tablettes minces. Les Langouſtes vivent dans les lieux pierreux : elles repairent pendant l'hiver ſur le bord des rivieres, & dans l'été elles ſe retirent dans les lieux profonds : elles ſe battent entr'elles avec leurs cornes : elles ſe nourriſſent de petits poiſſons qu'elles trouvent autour d'elles : on appelle auſſi la Langouſte; *Sauterelle de mer* & *Hyppocampe*; cependant l'*Hyppocampe* eſt tout différent. *Voyez* ce mot.

L'ÉCREVISSE DE RIVIERE, *Astacus fluviatilis*, est d'une grosseur bien inférieure au Hommard. Elle naît dans les rivieres ou dans les ruisseaux d'eau bien courante. Le tronc de son corps est rond ; & sa tête finit par une corne assez large, courte & pointue, sous laquelle sont ses yeux : elle a devant la tête quatre autres cornes, dont deux sont longues & deux courtes, articulées, flexibles, & qui se terminent par une pointe velue ou de poil. Ses bras sont fourchus, dentelés & articulés en cinq parties. C'est avec ces bras qu'elle est en état de pincer & de blesser. Les deux premieres jambes, qui suivent les deux bras, sont également fendues au bout, &, de plus, velues. Les deux suivantes sont munies d'un ergot : la bouche est garnie de dents, comme celle des Langoustes & des Cancres. La queue lui sert à nâger & même à marcher sur terre, mais seulement à reculons : elle a, comme les Ecrevisses de mer, des excroissances de chair, où sont logés ses œufs. Sa croute rougit intérieurement par la cuisson. La chair en est molle & humide.

Les Ecrevisses se nourrissent de charognes & d'ordures : en vieillissant, il se forme, dans la région de leur estomac, deux especes de petites pierres, qu'on appelle improprement *Yeux d'Ecrevisses*.

Dans toutes les bonnes tables, on fait cas des Ecrevisses, tant de mer que de riviere, sur-tout des dernieres. Leur chair est fort nourrissante, de bon goût, fortifiante, un peu difficile à digérer, sur tout celle des Ecrevisses de mer : elles conviennent dans les chaleurs de poitrine, & dans les indispositions qui proviennent d'une trop grande âcreté d'humeurs, pourvu qu'on en use modérément.

Lorsque les Ecrevisses, ainsi que les Hommards & les Crabes, ont perdu une de leurs grosses jambes, il leur en renaît une autre en la même place, mais plus petite : c'est un fait avancé, d'après l'expérience, par M. de Réaumur.

*Autres especes d'Ecrevisses.*

On trouve beaucoup d'Ecrevisses dans les rivieres de l'Amérique, dont les mordans sont plus forts que ceux

des nôtres : on y fait également, avec ces Ecrevisses, d'excellentes soupes ; celles du Sénégal sont les plus exquises. Il n'en est pas de même de celles des Moluques, qui causent la mort dans l'espace de vingt-quatre heures à ceux qui en mangent. Ces Ecrevisses sont terrestres : elles ressemblent un peu aux Langoustes ; elles repairent sous certains arbres, dont l'ombre ne soufre aucune herbe, & qui causent même des maladies à ceux qui s'y endorment.

Les Ecrevisses de la côte d'Or, sont de couleur pourpre : elles font des trous en terre à la maniere des taupes. Leur chair est fort délicate : celles de l'Isle de Tabago sont verdâtres & de bon goût.

### *Génération des Ecrevisses.*

Selon L. A. Portius, l'Ecrevisse de riviere a des œufs plus gros, à proportion, que l'Ecrevisse de mer : celle-ci a deux ouvertures par où sortent les œufs, & qui sont situées, l'une à droite & l'autre à gauche, à côté de l'endroit où se réunissent les os qui recouvrent le ventre, ou plutôt la partie antérieure de l'animal. Cette couverture differe dans l'Ecrevisse d'eau douce, en ce qu'elle est composée de plusieurs os, qui ont tous ensemble la figure d'un bouclier allongé.

Pour indiquer les caracteres, par lesquels on peut distinguer une Ecrevisse mâle, d'avec une Ecrevisse femelle, il faut distinguer le corps de l'animal en trois parties ; savoir, le ventre, la queue & les membres. Le ventre contient tous les visceres & les ovaires dans les femelles, & dans les mâles les testicules, les vaisseaux spermatiques, &c. Nous avons déja dit que la queue est composée de beaucoup de lames dures & osseuses, qui s'articulent ensemble, & de beaucoup de muscles. Les membres de l'Ecrevisse sont de deux especes ; savoir, les gros & les petits. Les gros ont des pinces, & s'appellent *Bras* ; les autres se nomment *Jambes* ou *Pattes*. Tous les membres sont plus gros dans les mâles que dans les femelles : c'est par les petits membres, ainsi que par les barbes de la queue, qu'on distingue les mâles d'avec les femelles : celles-ci n'en ont que quatre paires ; les mâles

en ont cinq. Les femelles ont à l'extrémité des barbes de petits fibres, auxquels les œufs ſont attachés. Portius dit que dans chacun des bras de la troiſieme paire, chez toutes les Ecreviſſes, il y a un petit orifice ovale. Les canaux membraneux, qui tirent leur origine des ovaires, aboutiſſent à ces orifices, par leſquels ſortent les œufs, après avoir, dit-il, parcouru toute la longueur des canaux membraneux. Les organes de la génération des Ecreviſſes ſont formés de maniere qu'il eſt difficile de concevoir un accouplement dans ces animaux. Peut-être le mâle féconde-t-il les œufs pondus par ſa femelle, en les arroſant de ſa ſemence : ce qui feroit rentrer les Ecreviſſes dans la claſſe des poiſſons proprement dits.

### *Pierres d'Ecreviſſes.*

Ce qu'on appelle en Médecine *Yeux d'Ecreviſſes*, ne ſont point les yeux de cet animal, & n'y reſſemblent nullement. Ce ſont de petites pierres blanches, rondes, ordinairement applaties qui ſe trouvent dans la région de leur eſtomac. M. Geofroi, le jeune, a fait voir (*Hiſt. de l'Acad. des Scien. ann.* 1703, *pag.* 15 & 16) que les Ecreviſſes muent dans le printems : non-ſeulement elles ſe dépouillent alors de leur enveloppe, mais encore de leur eſtomac : c'eſt dans ce tems qu'on trouve les pierres, appellées improprement *Yeux d'Ecreviſſes.* Ces pierres commencent, dit-il, à ſe former quand l'ancien eſtomac ſe détruit, & ſont enſuite enveloppées dans le nouveau, où elles diminuent toujours de grandeur, juſqu'à ce qu'enfin elles diſparoiſſent. M. Geofroi croit qu'elles contribuent auſſi à nourrir l'animal pendant ſa mue. MM. de Réaumur, & Mounſey Médecin de Ruſſie, ont auſſi parlé de cette eſpece de calcul. Voici comme s'exprime ce dernier Auteur.

Les Pierres, fauſſement appellées *Yeux d'Ecreviſſes*, ſe trouvent dans le corps des animaux de ce nom. Chaque Ecreviſſe en produit deux tous les ans ; ſavoir, une de chaque côté de la partie antérieure & inférieure de l'eſtomac. Ces deux pierres prennent leur origine entre les deux membranes de cet organe. Le côté plat ou concave touche la membrane interne qui eſt mince & tranſ-

parente, quoique forte & d'une ſubſtance cornée. Le côté convexe eſt conſtamment vers le dehors : il eſt couvert des membranes charnues & molles de l'eſtomac, & leurs fibres laiſſent des traces ſur la ſurface de la pierre. Elle croît peu à-peu, & en lames entre ces deux membranes extérieures.

L'intérieure, qui n'eſt que de la corne, ne ſert qu'à réſiſter ; c'eſt ce qui fait que toutes les pierres ſont convexes de ce côté. La premiere écaille qu'on peut obſerver, & ſur laquelle toutes les autres s'appliquent, eſt placée vers le centre, & l'on reconnoît très bien les couches qui s'appliquent ſucceſſivement. Avant que l'on puiſſe trouver ces pierres dans l'animal, on apperçoit de petites taches circulaires, un peu opaques, & plus blanches que le reſte de l'eſtomac. Ces taches ſont à la place que doivent occuper les pierres, vis-à-vis des ſubſtances tenaces & mucilagineuſes, appellées *Glandes* par quelques-uns ; c'eſt à tort qu'on croit que ces glandes s'endurciſſent peu à peu, au point de devenir ce qu'on appelle *yeux d'écreviſſes*. M. Mounſey prétend que c'eſt encore une erreur de croire que les écreviſſes ſe défont de ces pierres, lorſqu'elles ſe dépouillent de leur écaille : car dans ce tems, dit-il, les pierres percent la tunique interne & cornée de leur eſtomac ; les trois dents de ce viſcere briſent les pierres, & en peu de jours les liqueurs, qui y abondent, les diſſolvent ; voilà la raiſon pourquoi l'on trouve tant d'yeux d'écreviſſes à moitié conſommés : cet auteur prétend qu'on trouve peu de pierres dans les rivieres que les écreviſſes habitent. La plupart des Naturaliſtes croient aujourd'hui que ces pierres ont été le réſervoir de la matiere que les écreviſſes emploient pour réparer la perte de leurs écailles.

Les pierres dont la teinte eſt brune, ſont celles qui ſe ſont trouvées dans l'eſtomac de l'écreviſſe, au moment qu'elle a été priſe. C'eſt dans les grands fleuves du côté d'Aſtracan qu'on trouve les écreviſſes qui ont les pierres les plus grandes. Les pêcheurs n'y prennent en quelque ſorte ces poiſſons, qu'à cauſe de leurs pierres. Pour les tirer de leur eſtomac, les uns les écraſſent avec un pilon de bois, ils mettent enſuite le tout dans l'eau, & l'on trouve les pierres au fond des baquets ; d'autres

mettent des écrevisses en tas, & les y laisse pourrir ; ensuite, au moyen de l'eau, ils en séparent les pierres, qu'ils vendent quatre ou cinq sols la livre. On auroit peine à croire la quantité prodigieuse qu'on en exporte dans les divers pays, où malgré la modicité de ce prix, on les contrefait avec des substances argillo-calcaires, blanches & sans odeur : on a l'art d'en former des especes de pastilles, grosses comme des poix ou de petits boutons, applaties, orbiculaires, caves d'un côté, convexes de l'autre, faciles à rompre, & qui imitent les Pierres d'Ecrevisses naturelles.

Les Pierres d'Ecrevisses n'ont ni saveur ni odeur apparentes : on les fait prendre en poudre, pour adoucir les aigres de l'estomac.

ECREVISSE NOIRE. Goëdard donne ce nom à une chenille noire, qui se trouve sur les feuilles de frêne, qui en mange la substance la plus tendre, & n'en laisse que la peau, par laquelle la feuille reçoit sa nourriture.

ÉCRITURE ARABIQUE ou CHINOISE. On donne ce nom à une coquille bivalve, de la famille des cames, qui a sur les deux valves plusieurs lignes noires, dont la disposition bizarre paroît former des caracteres singuliers. *Voyez* CAME.

ÉCROUELLES. *Voyez* AGROUELLES.

ÉCU DE BRATTENBOURG. Coquillage bivalve, très commun en Scanie, qui a une écaille très concave en dedans, l'autre convexe & turbinée en dehors.

ÉCUELLE D'EAU, *Hydrocotile.* Cette plante, qui croit abondamment dans les marais, a une racine fibreuse, qui pousse plusieurs petites tiges grêles, sarmenteuses, rampantes : ses feuilles sont rondes creusées, & attachées à de petites queues ; ses fleurs sont petites, blanchâtres, à cinq feuilles, & disposées en rose : il leur succéde des fruits composés de deux graines fort applaties & très convexes. Cette plante est âcre au goût : elle est détersive, vulnéraire, apéritive.

ÉCUME DE MER ou MERDE DE CORMARIN. On donne ce nom à l'*Alcyonium.* Voyez *ce mot & celui de* POLYPIER.

ÉCUREUIL VULGAIRE, *Sciurus.* Petit animal quadrupéde, connu de tout le monde, dont la tête &

le dos ſont de couleur fauve ; & le ventre blanc. Ces animaux ont deux dents inciſives à chaque machoire, ils n'ont point de dents canines ; leurs doigts ſont onguiculés : auſſi grimpent-ils, avec la derniere agilité, ſur les arbres, même ſur ceux dont l'écorce eſt la plus liſſe. Il y a dans divers pays des Ecureuils de pluſieurs autres couleurs ; mais il eſt inutile de les décrire, un ſeul coup d'œil jetté dans les cabinets des Naturaliſtes en donnera une connoiſſance bien plus exacte. Au lieu de détailler ces diverſes eſpéces d'Ecureuils, nous croyons faire plus de plaiſir à nos Lecteurs, en peignant l'Ecureuil, & décrivant ſes mœurs d'après l'illuſtre M. de Buffon.

L'Ecureuil eſt un joli petit animal, qui n'eſt qu'à demi ſauvage, &, qui, par ſa gentilleſſe, par ſa docilité, par l'innocence même de ſes mœurs, mériteroit d'être épargné ; il n'eſt ni carnaſſier, ni nuiſible, quoiqu'il ſaiſiſſe quelquefois des oiſeaux : ſa nourriture ordinaire, ſont des fruits, des amandes, des noiſettes, du gland, &c. Il eſt propre, leſte, vif, très alerte, très éveillé, très induſtrieux ; il a les yeux pleins de feu, la phyſionomie fine, le corps nerveux, les membres très diſpos ; ſa jolie figure eſt rehauſſée & parée par une belle queue, en forme de panache, qu'il releve juſque deſſus ſa tête, & ſous laquelle il ſe met à l'ombre. Le deſſous de ſon corps eſt garni d'un appareil tout auſſi remarquable, & qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de ſa génération.

Il eſt, pour ainſi dire, moins quadrupede que les autres ; il ſe tient ordinairement aſſis, preſque debout, & ſe ſe ſert de ſes pieds de devant, comme d'une main, pour porter à ſa bouche. Au lieu de ſe cacher ſous terre, il eſt toujours en l'air : il approche des oiſeaux par ſa légéreté : il demeure, comme eux, ſur la cime des arbres, parcourt les forêts, en ſautant de l'un à l'autre, y fait ſon nid, cueille les graines, boit la roſée, & ne deſcend à terre que quand les arbres ſont agitées par la violence des vents. On ne le voit jamais que ſur les grands arbres de haute futaie. Il craint l'eau plus que la terre, & l'on aſſure que lorſqu'il faut la paſſer, il ſe ſert d'une écorce pour vaiſſeau, & de ſa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le Loire, pendant

l'hyver, il eſt en tout tems très éveillé, & pour peu que l'on touche au pied de l'arbre, ſur lequel il repoſe, il ſort de ſa petite bauge, & fuit ſur un autre arbre.

Il ramaſſe des noiſettes pendant l'été, en remplit le tronc & les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hyver à ſa proviſion; il les cherche auſſi ſous la neige, qu'il detourne en grattant. Il a la voix éclatante, & plus perçante encore que celle de la Fouine: il a de plus un petit grognement de mécontentement, qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irite: il eſt trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits ſauts, & quelquefois par bonds.

On entend les Ecureuils, pendant les belles nuits d'été, crier, en courant ſur les arbres les uns après les autres: ils ſemblent craindre l'ardeur du ſoleil: ils demeurent pendant le jour, à l'abri, dans leur domicile, dont ils ſortent le ſoir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger: ce domicile eſt chaud, propre & impénétrable à la pluie. C'eſt ordinairement ſur l'enfourchure d'une branche qu'ils s'établiſſent; ils commencent par tranſporter des buchettes, qu'ils mêlent, qu'ils entrelaſſent avec de la mouſſe; ils la ſerrent enſuite, ils la foulent, & donnent aſſez de capacité & de ſolidité à leur ouvrage, pour y être à l'aiſe & en ſureté avec leurs petits: il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juſte, étroite, & qui ſuffit à peine pour paſſer. Au deſſus de l'ouverture, eſt une eſpece de couvert en cône, qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie découle par les côtés, & ne pénétre pas. Ils entrent en amour au printems, & mettent bas au mois de Mai ou au commencement de Juin; ils produiſent ordinairement trois ou quatre petits: ils muent au ſortir de l'hyver: ils ſont propres, ſe peignent & ſe poliſſent avec leurs mains & leurs dents: ils n'ont aucune mauvaiſe odeur; leur chair eſt aſſez bonne à manger: le poil de leur queue ſert à faire des pinceaux; mais leur peau n'eſt pas une fort bonne fourrure.

On lit, dans l'Encyclopédie, que les Auteurs font mention d'autres Ecureuils étrangers; mais il reſte à ſavoir, s'ils ſont de la même eſpece que l'Ecureuil ordinaire, ou ſi c'eſt improprement qu'on leur a donné le nom d'*Ecureuil*; pour s'en aſſurer, il faudroit avoir

des descriptions exactes de ces animaux. L'abus des noms n'est que trop fréquent dans l'Histoire Naturelle ; on en a un exemple frappant dans l'Ecureuil volant, qui nous a paru être, si ressemblant à de certains rats, qu'on seroit tenté de croire que ceux qui l'ont nommé *Ecureuil*, n'avoient jamais vu ni Ecureuils, ni Loirs, ni Lérots. Cependant comme cet animal est connu sous ce nom, nous allons en donner ici une légére esquisse.

L'ECUREUIL VOLANT, *Sciurus volans*, est un petit animal long d'environ cinq pouces, dont les oreilles sont rondes, les yeux grands & noirs : il porte une moustache composée de poils noirs, longs d'un pouce & demi : les pieds de devant sont armés de quatre ongles pointus & recourbés : la peau des côtés, qui est attachée aux jambes de devant & à celles de derriere, peut être étendue comme une membrane ; c'est à l'aide de cette membrane, qui présente une grande surface à l'air, que cet animal peut parcourir en l'air l'espace de plusieurs toises ; il ne peut en volant, ni s'élever, ni garder la ligne horizontale ; mais il descend obliquement. Les poils de cet animal sont très épais, très doux au toucher, & d'un gris obscur.

On voit de ces animaux en Pologne, en Laponie, dans la Finlande, en Virginie, dans la Nouvelle Espagne & en Canada. Ceux qu'on voit à la Louisianne sont de la grosseur d'une souris, & s'élancent d'un arbre à un autre jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds de distance : ces animaux sont fort jolis ; on peut les apprivoiser : il est cependant bon de leur mettre une petite chaîne ; car aimant la liberté, ils regagneroient promptement les bois.

ECUSSON, ou FRAGMENS D'ECHINITE, *Echinodermatum fragmenta*. On donne ce nom à des pieces quarrées ou orbiculaires, dont l'assemblage, en très grand nombre, composent la coquille de l'*Oursin*. Voyez *ce mot*.

Communément les Ecussons sont des parties pétrifiées du ventre de l'échinite spatagoïde : on en trouve aussi de crénelés ou dentelés, & qui appartiennent à l'Oursin, appellé *Echinométrite* par quelques Auteurs ; d'autres échancrés au bord, comme les sutures du crane,

&

& qui proviennent de l'Ourſin diſcoïde. On ne peut guerre avoir une idée nette de tout ceci, qu'en liſant le mot OURSIN.

EDERDON ou EDREDON. *Voyez au mot* CANARD A DUVET.

EELPOUT. *Voyez* LOTTE.

EDOLIO. Oiſeau qu'on voit au Cap de Bonne-Eſpérance, & qui reſſemble parfaitement au Coucou. On le rencontre toujours dans des buiſſons épais, ou ſur de hauts arbres. Dès qu'il fait beau, il crie d'un ton lamentable *Edolio*, *Edolio* : il articule cette petite chanſon auſſi diſtinctement qu'un homme peut le faire ; c'eſt de là que lui eſt venu ſon nom.

EFFRAYE. Eſpéce d'oiſeau de nuit, autrement appellé *Freſaye. Voyez ce mot.*

EGAGROPILE, *Ægagro-pileus.* On donne ce nom à des Pelotes ou Boules ſphériques de poil, qu'on trouve dans l'eſtomac & dans les inteſtins de pluſieurs quadrupedes ruminans, tels que le bœuf, le veau, la vache, le mouton, la chevre, le chamois, &c. Ces boules ſont formées de l'aſſemblage des poils que ces animaux détachent & avalent en ſe léchant : leur ſalive colle ces poils les uns ſur les autres ; le mouvement inutile, que leur eſtomac fait pour digérer ces poils, leur fait prendre, avec le temps, la forme ſphérique qu'on remarque dans l'Egagropile. Ces boules ſont quelquefois velues en dehors comme en dedans, & d'autres fois unies, & comme enduites, ou enveloppées d'une croute brunâtre ſemblable à du cuir.

On trouve ſouvent dans le ventricule de l'Yſard ou Chamois une pelotte groſſe comme un œuf de poule, ovale, un peu applatie, très légere, & revêtue d'une écorce dure, noirâtre & luiſante ; l'intérieur eſt compoſé d'herbes mâchées en pelottons, faiſant partie de celles que l'animal avoit avalées pour ſa nourriture. On l'appelle *Bezoard d'Allemagne.*

EGLANTIER & EGLANTINE. *Voyez* ROSIER SAUVAGE *à l'article* ROSIER.

EGLEDUN ou EGLEDON, eſt le *Canard à duvet* ou *à plumes molles*, dont il eſt parlé dans la ſuite de l'article CANARD. *Voyez ce mot.*

EGLEFIN ou EGREFIN, *Eglefinus*. On donne ce nom à une espece de *Morue* ou *Merlu*. Voyez *ces mots*.

EGUILLETTE. Nom qu'on donne en Bretagne à l'*Orphie*. Voyez *ce mot*. Goëdart le donne aussi à la *Chenille de ronce*.

EIDER. *Voyez* CANARD A DUVET.

EISENMAN ou EISENRAM, est un minéral ferrugineux, qui accompagne quelquefois les mines d'étain, qui leur sert d'enveloppe, de cadre, ou en décele des filons assez riches. L'Eisenram est regardé par tous les Minéralogistes du Nord, comme une mine de fer réfractaire, arsenicale, vorace, & stérile en métal : elle est remplie de mica, ou écailleuse, grisâtre, & devient rouge à mesure qu'on en détache des parties avec la lime. *Voyez l'article* FER. On donne encore le nom d'*Eisenram* à de l'*or de lavage*, qui, dans la séparation qu'on fait par la sebile, des parties sabloneuses & limoneuses, avec lesquelles on le trouve mêlé, s'est attaché à de petits grains bruns ou noirâtres de fer, attirable à l'aimant.

EGRISÉE. Les Lapidaires donnent ce nom à la poudre de diamants noirs, dont on se sert pour user les bords des autres diamants, & pour en adoucir les inégalités des facettes.

ELAN ou ELLEND, en latin *Alce*. Animal du genre des Cerfs, & que l'on regarde comme l'Alcée des Anciens.

L'Elan est un animal quadrupede & cornu, sauvage, grand comme un cheval, & habitant les pays Septentrionaux. On en trouve en Moscovie, en Lithuanie, en Pologne, en Suede, en Laponie & en Canada ; plus rarement dans ces quatre derniers pays ; mais sur-tout en Prusse. Il a plus de cinq pieds & demi, depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue, qui n'a que deux pouces de longueur ; sa tête est fort grosse, ses yeux sont étincelans, ses lévres sont grandes & grosses, ses dents sont médiocres, ses oreilles ressemblent assez à celles de l'Ane pour la largeur & pour la longueur ; son ventre est ample comme celui de la vache, sa queue est fort petite, ses jambes sont longues & menues, ses pieds noirâtres, & ses ongles fendus comme ceux du Bœuf : son poil, d'un jaune obscur, mêlé

d'un gris cendré, approche assez, pour la couleur, de celui du Chameau; cependant, on dit que la couleur varie suivant les saisons de l'année, qu'il est plus pâle en été qu'en hyver, au contraire de ce que nous voyons arriver aux Daims & aux autres animaux. Ce poil a jusqu'à trois pouces de longueur; lorsqu'on le coupe, son milieu paroît, au microscope, spongieux en dedans comme le jonc. Comme ce poil est élastique, il est propre à faire des matelats & à garnir des selles. Il faut que les jambes de cet animal soient extrêmement fortes & roides, puisque d'un coup de pied il terrasse l'animal ou le Chasseur qui ose l'approcher. Il a les jambes si fermes qu'il court sur la glace avec une extrême vitesse sans tomber, ce qui lui donne moyen de se sauver des loups qui ne peuvent l'y suivre. Si l'on peut croire que cet animal soit sujet à l'épilepsie, on ne croira cependant pas, que lorsqu'il est attaqué de l'accès de ce mal, il s'en guérit en portant son pied gauche jusque dans son oreille, & que la corne de ce pied, nommée *Ungula alces*, est un remede infaillible pour l'épilepsie, sur tout lorsqu'on dit que le simple attouchement de cet ongle, porté en bague ou en amulette, guérit de cette funeste maladie : s'il pouvoit être de quelque utilité, ce seroit rapé & mis dans quelque infusion, à cause du sel volatil qu'il contient.

Il n'y a que l'Élan mâle qui porte des cornes : elles excedent assez communément la largeur de deux palmes, tandis qu'elles égalent à peine la longueur de deux pieds. On a vu des cornes d'Elan munies de dix-huit à vingt cornichons si amples & si espacés, que deux hommes pouvoient s'y asseoir à la fois. L'Elan met bas ses cornes tous les ans aux mois de Février & de Mars, la démangeaison qu'il y sent l'engage à se frotter la tête contre les arbres pour s'en débarasser. Il lui en croît de nouvelles, qui, lorsqu'elles sont encore tendres & cartilagineuses, sont revêtues d'une peau molle & lanugineuse qui les garantit du froid jusqu'à ce qu'elles aient acquis une dureté convenable; au mois d'Août, sa tête se trouve ornée d'un nouveau bois.

Dans la dissection anatomique de cet animal, on a observé que la glande pineale est d'une grandeur ex-

traordinaire, puiſqu'elle a plus de trois lignes de long; ainſi que celle du Dromadaire. Cette obſervation eſt favorable à ceux qui attribuent, à la différente conformation des organes du cerveau, les diverſes opérations des ſens intérieurs; car on remarque que les Lions, les Ours, & les autres bêtes courageuſes & cruelles, ont cette partie ſi petite, qu'elle eſt preſque imperceptible, au lieu qu'elle eſt fort grande à ceux qui ſont timides, comme eſt l'Elan. On a remarqué auſſi, que l'organe de l'odorat eſt très étendu dans cet animal, ce qui rend raiſon de la fineſſe de ſon odorat.

L'Elan aime les lieux ombrageux & humides; il ſe nourrit de feuilles, d'écorces d'arbres, de mouſſes. Ces animaux pour l'ordinaire vont en troupes, ils ſont auſſi habiles à nager que le Cerf. Le mâle ne ſe bat point pour la femelle au tems du rut, qui arrive vers la fin d'Août; dans ce tems il pouſſe un cri ſemblable à celui du Cerf, & bat fréquemment la terre avec les pieds de devant: ſon bois & ſes pieds, ſont ſes armes défenſives. La femelle met bas vers la mi-Mai, & ne fait qu'un Faon ou deux: ces Faons ſuivent leurs meres pendant deux ou trois ans, & ils leur ſont ſi attachés, qu'ils ſe feroient plutôt tuer que de les abandonner. En prennant ces faons tout jeunes, on peut les apprivoiſer: on les fait téter des vaches qui les ſouffrent volontiers.

L'Elan, comme animal peureux, ſe retire dans les profondes ſolitudes des bois les plus épais. On les prend de diverſes manieres, ſoit avec des baliveaux aſſujettis avec des cordes, qui, en faiſant l'effet de reſſort, lorſque l'animal vient à paſſer, ſerrent une corde qui le ſaiſit à la gorge & l'étrangle, ſoit en le chaſſant avec des chiens dans des filets, ou en le faiſant tomber dans des foſſés: lorſque cet animal a été bleſſé, ſi le Chaſſeur ne ſe ſauve au plus vîte, l'Elan en fureur revient ſur lui, le foule ſous ſes pieds ou l'éleve ſur ſes cornes, & vient ſouvent à bout de le tuer.

L'Elan ſe plait dans les ſapinieres; on le prend facilement dans les neiges où il s'enfonce. On en envoie en France la peau, dont on ſe ſert pour faire des bufles. Les plus grandes peaux s'appellent *Chapons.* On dit que la peau d'Elan eſt propre à faire des cuiraſſes,

parcequ'elle eſt très épaiſſe & très dure, & preſque impénétrable aux coups de feu. On en fait encore uſage dans pluſieurs arts & métiers.

L'animal connu dans l'Amérique ſeptentrionale ſous le nom d'*Orignac*, paroît ê re abſolument l'*Elan*. Tout ce que Denys, dans ſon Hiſtoire Naturelle, en rapporte, s'accorde avec ce que nous avons dit de l'Elan : il dit, que la chair de cet animal ſent un peu la venaiſon, & eſt auſſi agréable à manger que celle du Cerf. L'Orignac a pour ennemi, dans ce pays, le RENARD & le QUINCAJOU. *Voyez ces mots.*

Quoique l'Elan ſoit un animal des pays ſeptentrionaux, on en trouve cependant auſſi en Afrique; mais qui ſont plus gros que ceux d'Europe; on en voit dans quelques cantons de la Cordeliere, & dans le voiſinage de Quito : on en trouve auſſi beaucoup à la Chine.

ELECTRUM. On donne ce nom au SUCCIN. *Voyez ce mot.*

ELEMI. *Voyez* RESINE ÉLEMI.

ELEPHANT, *Elephas.* Le plus grand des quadrupédes, comme la Baleine eſt le plus grand des poiſſons, & l'Autruche le plus grand des oiſeaux. L'Eléphant eſt un des plus ſinguliers, d'entre les quadrupedes, pour la conformation de pluſieurs parties du corps. En conſidérant cet animal, relativement à l'idée que nous avons de la juſteſſe des proportions, il ſemble mal proportionné, à cauſe de ſon corps gros & court, de ſes jambes roides & mal formées, de ſes pieds ronds & tortus, de ſa groſſe tête, de ſes petits yeux & de ſes grandes oreilles : on pourroit dire auſſi que l'habit dont il eſt couvert eſt encore plus mal taillé & plus mal fait : ſa trompe, ſes défenſes, ſes pieds le rendent auſſi extraordinaire que la grandeur de ſa taille. La deſcription de ſes parties, & l'hiſtoire de leurs uſages ne donnera pas moins d'admiration, que leur aſpect cauſe de ſurpriſe.

Les pays chauds de l'Afrique & de l'Aſie ſont les lieux où naiſſent les Eléphans; ceux des Indes ſont beaucoup plus grands, & par conſéquent plus forts que ceux d'Afrique. C'eſt ſous ces climats brulants que ſe trouvent

toujours les plus grands animaux, ainsi qu'on l'a observé.

Quoique les climats tempérés soient peu propres à l'Eléphant, on en a cependant vu un vivre, dans la Ménagerie du Roi, pendant treize ans. Cet Eléphant étoit du Royaume de Congo, il fut envoyé au Roi en 1668, par le Roi de Portugal. Quoique cet animal n'eût que quatre ans, il avoit alors six pieds & demi de hauteur, à prendre depuis la terre jusqu'au dessus du dos. Pendant les treize années qu'il vécut, il ne crut que d'un pied : on peut présumer que ce fut le changement du pays & de la nourriture qui retardât son accroissement à ce point. Lorsque MM de l'Académie Royale des Science en firent la description, il n'avoit que sept pieds & demi de hauteur ; son corps avoit douze pieds & demi de tour ; sa longueur étoit presque égale à sa hauteur. Cet animal étoit petit, en comparaison de ceux que l'on voit en Asie, & qui ont, dit on, jusqu'à treize, quatorze ou quinze pieds, & même plus, de hauteur.

Lorsque l'Eléphant est revêtu de sa chair & de sa peau, les jambes de derriere paroissent plus courtes que celles de devant, parcequ'elles sont moins dégagées de la masse du corps ; ces jambes ressemblent plus à celles de l'homme qu'à celles de la plupart des quadrupedes, en ce que le talon pose à terre, & que le pied est fort court : la plante de leurs pieds est garnie d'une corne en forme de semelle, qui est dure, solide & épaisse d'un pouce : il y a lieu de croire que cette partie varie de forme dans les divers individus. La force des jambes de l'Eléphant est proportionnée à sa lourde masse ; aussi on dit qu'il va fort vîte, & que de son pas il atteint aisément un homme qui court. Il nage assez bien, tant à cause du grand volume d'eau, que sa masse déplace, que parcequ'il est sujet à avoir le ventre enflé par des veines qui le lui rendent fort gros. Quelques Auteurs ont dit, que le peu de souplesse des jambes, empêchoit l'Eléphant de se relever lorsqu'il étoit couché : on a appris de ceux qui ont gouverné celui de la Ménagerie, que les huit premieres années qu'il y a vécu, il se couchoit & se relevoit avec beaucoup de facilité, & que

les cinq dernieres années il ne ſe couchoit plus pour dormir ; mais qu'il s'appuyoit contre le mur de ſa loge : enſorte que s'il arrivoit qu'il ſe couchât, lorſqu'il étoit malade, il falloit percer le plancher d'au-deſſus, pour le relever avec des engins. Mais vraiſemblablement, cet animal, dans ſon climat & dans ſon état naturel, n'auroit pas perdu ſi promptement la ſoupleſſe de ſes jambes ; & l'on peut regarder comme incertain, ce que pluſieurs Auteurs ont avancé, que pour ſe rendre maître d'un Eléphant, on obſerve l'arbre ſur lequel il s'appuie pour dormir pendant la nuit ; qu'on le ſcie preſque tout-à-fait pendant ſon abſence, & que lorſque ce peſant animal vient à s'appuyer contre l'arbre pour prendre ſon repos, il tombe ſans pouvoir ſe relever ; du moins pourroit-on penſer que cette méthode ne peut ſervir au plus que pour prendre les vieux éléphans.

L'organe le plus admirable & le plus particulier à l'éléphant, eſt ſa trompe dans laquelle on remarque des mouvemens & des uſages qui ne ſe trouvent point dans les autres animaux ; ſa ſtructure eſt tout-à fait ſinguliere.

Cette trompe eſt très longue, & l'animal l'allonge & la raccourcit à volonté. Cette partie, qui à proprement parler, n'eſt que ſon nez, eſt charnue, nerveuſe, creuſe comme un tuyau, extrêmement flexible dans tous les ſens ; l'extrêmité de cette trompe s'élargit comme le haut d'un vaſe, & fait un rebord dont la partie de deſſous eſt plus épaiſſe que les côtés ; ce rebord s'allonge par le deſſus, & forme alors comme le bout d'un doigt. Au fond de cette eſpece de petite taſſe, on apperçoit deux trous, qui ſont les narines ; c'eſt par le moyen de ce rebord qui eſt à l'extrêmité de la trompe, ou de cet eſpece de doigt, que l'éléphant fait tout ce qu'on peut faire avec la main, juſqu'au point que l'éléphant de la Ménagerie dénouoit les cordes qui l'attachoient, qu'il prenoit avec adreſſe les choſes les plus petites, & qu'il les rompoit.

Lorſque cet animal applique les bords de l'extrêmité de ſa trompe ſur quelque corps, & qu'il retire en même-tems ſon haleine : ce corps reſte collé contre la trompe, & en ſuit les divers mouvemens ; c'eſt ainſi que

l'éléphant enleve des choses fort pesantes, & même jusqu'au poids de deux cens livres.

L'Eléphant a le col trop court pour pouvoir baisser sa tête jusqu'à terre, & brouter l'herbe avec la bouche, ou boire facilement : lorsqu'il a soif, il trempe le bout de sa trompe dans l'eau, & en aspirant, il en remplit toute la cavité, ensuite il la recourbe en dessous pour la porter dans sa bouche, & l'enfonce jusque dans le gozier au-delà de l'épiglotte. L'eau poussée par la simple expiration, descend dans l'ésophage, & par cette admirable prévoyance de la nature, il n'entre point d'eau dans le larinx, ce qui seroit arrivé nécessairement sans cela. Quand l'Eléphant veut manger, il arrache l'herbe avec sa trompe, & en fait des paquets qu'il porte dans sa bouche. Tout cela peut faire penser que le petit éléphant tette avec sa trompe, & qu'il la recourbe ensuite dans sa bouche pour avaler le lait. Cette trompe lui sert non-seulement de main, mais encore d'un bras très nerveux : car on dit qu'il s'en sert pour arracher les arbres médiocres, & briser les branches d'arbres lorsqu'il veut se faire un passage dans les forêts. Il fait jaillir au loin, & dirige à son gré l'eau dont il a rempli sa trompe : on dit qu'elle peut en contenir plusieurs seaux.

La tête de l'éléphant a quelque chose de monstrueux ; elle supporte deux oreilles très longues, très larges, & très épaisses, disposées à peu près comme celles de l'homme ; toute la tête est recouverte d'une peau fort épaisse ; & le crane, sur-tout à l'endroit du front, a jusqu'à sept pouces d'épaisseur, ce qui supplée aux sutures qui lui deviennent inutiles pour l'usage qu'on leur attribue, d'empêcher que les fractures ne s'étendent trop loin. Il est certain que cette épaisseur extraordinaire des os du crâne de cet animal, les empêche d'être sujets à des fractures qui lui soient aussi dangereuses, qu'elles le sont aux autres animaux, à qui la moindre fêlure des os du crane, peut être mortelle. C'est apparemment cette épaisseur qui fait que les fleches peuvent percer la tête de l'éléphant assez avant, sans le blesser dangereusement ; & même sans en faire sortir du sang. Mais au milieu du derriere de la tête, le crane n'a pas l'épaisseur d'une demi ligne ; cependant cet endroit du cerveau,

est celui dont la blessure est la plus mortelle, ne pouvant être si légerement blessé, que l'animal ne meure dans le même instant. C'est-là, que celui qui conduit l'éléphant, le frappe; lorsqu'il arrive que cet animal entre en fureur, & qu'il n'y a point d'autre moyen d'éviter le danger; pour cela le conducteur fiche un clou dans la fosse qu'il a au derriere de la tête, & qui est située entre deux petites éminences. Vraisemblablement il est rare que l'éléphant entre dans de semblables fureurs, cet animal étant d'un naturel doux & docile. Il est digne de remarque que le cerveau de ce monstrueux animal, est extraordinairement petit.

La bouche de l'Eléphant est la partie la plus basse de sa tête, & semble plutôt être jointe à sa poitrine qu'à sa tête; elle n'est armée que de huit dents, quatre à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure. Comme sa trompe & ses huit dents seroient une trop foible défense, la nature lui en a encore donné deux autres, qui sortent de la mâchoire supérieure, & qui sont très fortes. Elles sont longues de quelques pieds & un peu recourbées en haut; l'animal s'en sert pour attaquer, & se défendre vivement contre ses ennemis. La femelle est armée de défenses de même que le mâle, ainsi qu'on l'a vu dans l'éléphant femelle de Versailles. Ces défenses n'ont pas tombé pendant treize années que cet animal a vécu à la Ménagerie; ce qui doit faire croire que ces défenses ne sont pas sujettes à tomber comme le bois du Cerf. Elles sont creuses dans leur naissance, & environ jusqu'à la moitié de leur longueur, & même plus; le reste jusqu'à la pointe est solide; leur substance est-ce qu'on nomme l'*ivoire*, & approche plus de la nature de la corne, que de celle des dents: car elle s'ammollit au feu, ce qui n'arrive pas à celle des dents. Ces défenses sont si fortes que l'éléphant de la Ménagerie les avoit employées à faire deux trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui sortoit du mur de sa loge. Lorsqu'il vouloit dormir, il faisoit entrer ses défenses dans ces trous, & cela lui servoit de point d'appui.

L'Eléphant a des yeux très petits; ses paupieres sont garnies de poils, ce qui lui est particulier avec l'*Homme*, le *Singe*, l'*Autruche* & le *Grand Vautour*. Son corps est

couvert d'une peau toute composée de rides, ce qui la fait paroître fort vilaine, d'autant plus qu'elle est garnie en quelques endroits seulement de soie semblable à celle du Sanglier. On en observe sur-tout à la partie convexe de la trompe, aux paupieres, & à la queue, qui en est garnie en toute sa longueur, & terminée par une houppe, dont les poils sont assez longs. Les Indiens attribuent à ces poils de grandes vertus qui ne sont qu'imaginaires; les Africains, tant hommes que femmes, s'en servent dans leurs parures.

### *Nourriture de l'Elephant, & ses Ennemis.*

Ces animaux, qui sont très commodes & très utiles pour les services qu'ils rendent, & dont nous parlerons plus bas, sont couteux à nourrir; aussi la largeur de leurs intestins surpasse-t-elle de beaucoup la proportion qu'ils ont coutume d'avoir avec le reste du corps dans les animaux qui ne ruminent pas comme celui-ci. Un éléphant consomme plus en huit jours, que ne consommeroient trente Negres. Fr. Pierre de Laval rapporte dans ses voyages qu'un éléphant mange cent livres de ris par jour. Ils s'accommodent de tout ce qu'on leur donne, même de la viande; la nourriture du petit éléphant de la Ménagerie, sans y comprendre ce qui lui étoit donné par ceux qui le visitoient, consistoit tous les jours en quatre-vingts livres de pain, douze pintes de vin, & deux seaux de potage où il entroit quatre ou cinq livres de pain; au lieu du potage, on lui donnoit de deux jours l'un, deux seaux de ris cuit dans l'eau. Il avoit aussi tous les jours une gerbe de bled pour s'amuser: car après avoir mangé les grains des épis, il faisoit des poignées de paille, dont il chassoit les mouches, & prenoit plaisir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faisoit fort adroitement avec le bout de sa trompe; il mangeoit aussi de l'herbe dans les promenades qu'on lui faisoit faire tous les jours.

Plus ces animaux s'éloignent de leur climat naturel, plus il est nécessaire, pour les conserver, de leur donner une nourriture chaude, qui puisse entretenir leur chaleur naturelle. Thevenot, dans ses voyages, dit même

qu'à Delhy, non-ſeulement on leur fait manger de la viande, mais qu'on leur fait boire de l'eau de-vie, & qu'on leur donne une pâte de farine, de ſucre & de beurre.

Les Eléphans ſauvages vivent d'herbes, de fruits, & même de branches d'arbres, dont ils mangent du bois aſſez gros. Dans les mois d'Août & de Septembre, ils viennent dans les champs de bled ou de mil, où ils font encore plus de dégats par les grains qu'ils foulent aux pieds, que par ceux qu'ils conſomment. Les Africains pour garder leurs champs, allument de côtés & d'autres des feux, dont l'éclat les épouvante. Ces terribles mangeurs peuvent cependant très bien reſter juſqu'à ſept à huit jours ſans boire ni manger. Leur boiſſon eſt de l'eau, qu'ils ont ſoin de troubler avant que de la boire, ainſi que le fait le Chameau : on remarque la même choſe dans les Oies, les Ducs & autres oiſeaux, qui avalent de petites pierres, & mêlent fort ſouvent du ſable & du gravier avec l'eau qu'ils boivent.

Les Eléphans ſauvages entrent quelquefois dans des champs de tabac, qu'ils ravagent. Si la plante eſt encore jeune & beaucoup aqueuſe, elle ne leur fait point de mal ; mais ſi elle eſt mûre ou proche de ſa maturité, elle les enivre, & leur fait faire des poſtures très plaiſantes. Quand par malheur pour eux, la doſe en eſt un peu trop forte, ils s'endorment, & alors les Negres ſe vengent aiſément du dommage qu'ils ont reçu de leurs pieds & de leur trompe. La fiente de ces animaux ne vaut rien pour engraiſſer les terres, parcequ'elle produit quantité de racines, d'herbes, & quelquefois de tabac. La raiſon en eſt, que comme la digeſtion ne ſe fait jamais parfaitement bien dans leur vaſte eſtomac, les graines ſont rendues quelquefois auſſi peu altérées qu'elles l'étoient avant d'avoir été avalées.

Les Eléphans ſont très fréquens ſur la Côte d'or, où ils font beaucoup de tort aux arbres fruitiers & aux Bananiers.

Quoique l'Eléphant ſoit ſupérieur à tous les autres quadrupedes par la maſſe, qu'il ait dans ſa trompe & dans ſes longues & vigoureuſes défenſes des armes

terribles, il eſt cependant attaqué & vaincu par d'autres animaux féroces, dont quelques-uns ont la force jointe à la légereté des mouvemens. Ses ennemis ſont le *Tigre*, le *Lion*, les *Serpens*, le *Rhinoceros*, ſur-tout l'homme qui emploie divers moyens pour l'attrapper, le réduire en Eſclavage, ou le faire mourir pour lui enlever ſes défenſes d'ivoire.

Le Rhinoceros ſe ſert de la corne qu'il porte au deſſus du nez pour tâcher de percer le ventre de l'Eléphant. Quoique le Lion ſoit pour l'Eléphant un ennemi des plus dangereux, étant armé de griffes terribles, & de dents acérées & vigoureuſes, on dit qu'il eſt encore moins redoutable pour lui, que le Tigre, parceque celui-ci, à la faveur de ſon agilité prodigieuſe, l'attaque, pour ainſi dire, de tous les côtés en même tems. Lorſque le Tigre peut parvenir à ſaiſir la trompe, il la déchire, ou la preſſe ſi fort, qu'il étouffe quelquefois l'éléphant, ou le fait mourir de faim, quand il a rendu ſa trompe inutile par les bleſſures qu'il y a faites.

### *Mœurs & inſtinct de l'Elephant.*

L'Eléphant a beaucoup d'inſtinct & de docilité: on dit qu'il eſt ſuſceptible d'attachement, d'affection, & de reconnoiſſance, juſqu'à ſécher de douleur, lorſqu'il a perdu ſon gouverneur. On l'apprivoiſe ſi aiſément, & on le ſoumet à tant d'exercices différens, que l'on eſt ſurpris qu'une bête auſſi lourde, prenne ſi facilement les habitudes qu'on lui donne.

Ces animaux ſont fort tranquilles, & ne s'irritent que lorſqu'on les offenſe. Suivant le rapport de ceux qui gouvernoient l'Eléphant de la Ménagerie, il ſembloit connoître quand on ſe moquoit de lui, & s'en ſouvenir pour s'en vanger, quand il en trouvoit l'occaſion. Un homme l'ayant trompé en faiſant ſemblant de lui jetter quelque choſe dans la gueule, il lui donna un coup de ſa trompe qui lui rompit deux côtes, il le foula aux pieds, lui caſſa une jambe, & voulut lui enfoncer ſes défenſes dans le ventre; mais heureuſement elles entrérent dans la terre aux deux côtés de la cuiſſe qui ne fut point bleſſée. Un Peintre voulant le deſſiner en une atti-

tude extraordinaire, qui étoit de tenir ſa trompe levée & ſa gueule ouverte, le valet du Peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jettoit des fruits dans la gueule, & le plus ſouvent n'en faiſoit que le geſte. A la fin l'Eléphant en fut indigné, & comme s'il eut connu que l'envie que le Peintre avoit de le deſſiner, étoit la cauſe de cette importunité, au lieu de s'en prendre au valet, il s'adreſſa au maître, & lui jetta par ſa trompe une quantité d'eau, dont il gâta le papier ſur lequel il deſſinoit. La fureur de ces animaux eſt très dangereuſe, mais comme ils craignent beaucoup le feu, on arrête cette fureur en leur jettant des pieces d'artifice enflammées.

Lorſque les Eléphans ſont en chaleur, ils deviennent furieux, mais on dit que cela n'arrive guere à ceux qui ſont apprivoiſés. Il y a beaucoup d'incertitude ſur le tems de la portée de la femelle de l'Eléphant, & ſur la durée du tems qu'elle allaite ſon petit; quelques auteurs diſent qu'elle ne conçoit que tous les ſept ou huit ans. Il y a auſſi beaucoup de diverſité ſur la maniere dont ſe fait leur accouplement. On prétend que la femelle amaſſe des feuilles avec ſa trompe, en fait une ſorte de lit, s'y couche ſur le dos quand elle veut recevoir le mâle, & l'appelle par des cris; que leur accouplement ne ſe fait que dans les lieux écartés & les plus ſolitaires. Tous ces faits ſont très incertains : on n'a pu les obſerver ſur les Eléphans domeſtiques, puiſqu'ils ne s'accouplent pas, & il n'eſt guere poſſible de ſuivre des Eléphans ſauvages d'aſſez près & aſſez long-tems, pour faire de telles obſervations. La durée de la vie de ces animaux, n'eſt guere mieux connue, les uns diſent qu'ils vivent juſqu'à cent vingt & même cent cinquante ans; d'autres ont prolongé la vie de ces animaux juſquà cinq cens ans. Si l'on connoiſſoit bien la durée de leur accroiſſement, on pourroit juger de la durée de leur âge; puiſque, ſuivant l'obſervation de M. de Buffon, la longueur de la vie eſt proportionnelle à la durée de l'accroiſſement.

Une obſervation remarquable & aſſurée par l'examen, c'eſt que l'orifice extérieur de la matrice n'eſt point dans la femelle de l'éléphant au même endroit où elle ſe voit aux autres animaux. Dans l'Eléphant, elle eſt ſituée au milieu du ventre près du nombril; elle étoit

placée dans l'Eléphant de la Ménagerie que l'on a disséqué, à l'extrêmité d'un conduit qui formoit une éminence depuis l'anus jusqu'à l'ouverture placée près du nombril ; ce conduit qui avoit deux pieds & demi de long, enfermoit un clitoris de la même longueur ; ensorte qu'il paroissoit remplir entierement ce conduit, ainsi que le fait la verge des mâles de la plupart des brutes ; cette structure avoit même toujours fait croire avant la dissection, que cet Eléphant étoit un mâle. Les mamelles dans la femelle de l'Eléphant, sont au nombre de deux, & placées à la poitrine comme aux femmes.

On feroit une longue histoire de l'Eléphant, si on rapportoit tout ce qu'on a dit de son instinct, & tous les détails du cérémonial établi chez différens peuples qui ont beaucoup de vénération pour cet animal. On verroit que l'amour du merveilleux a fait croire que l'Eléphant a des vertus & des vices, qu'il est chaste & modeste, orgueilleux, &c. Des nations entieres ont fait des guerres longues & cruelles, & des milliers d'hommes se sont égorgés pour la conquête de l'*Eléphant blanc*, qui n'est qu'une variété accessoire de la nature. Cent Officiers soignent un Eléphant de cette couleur à Siam ; il est servi en vaisselle d'or, promené sous un dais, logé dans un pavillon magnifique, dont les lambris sont dorés. Plusieurs Rois de l'Orient préferent à tout autre titre, celui de *Possesseur de l'Eléphant blanc*. Plusieurs Voyageurs disent qu'en Orient on dresse des Eléphans à avoir pour le Prince la vénération due à la Majesté Royale ; aussitôt qu'ils l'apperçoivent, ils fléchissent les genoux pour l'adorer à la maniere des Orientaux, & se relevent un moment après.

On a observé que les Eléphans qui vivent dans les plaines, dans les pays gras, & sur le bord du Niger, qui est fort fréquenté par les hommes, sont plus doux, plus aisés à apprivoiser, que ceux qui vivent dans les montagnes & dans les deserts de l'Afrique : parceque ceux-ci vivant toujours au milieu des bêtes féroces qui cherchent à les surprendre pour les dévorer, en deviennent eux-mêmes plus sauvages & plus féroces.

*Usage que l'on fait des Eléphants.*

Ces animaux rendent des services proportionnés à leur force. Ils portent toutes sortes de fardeaux d'un poids énorme, jusqu'à de petites pieces de canon sur leur affut. En Perse & aux Indes, les Femmes de qualité & les grands Seigneurs voyagent sur ces animaux : on dispose sur leur dos de larges pavillons richement ornés, dans lesquels plusieurs personnes peuvent se coucher ou s'asseoir.

On leur fait aussi porter des tours dans lesquelles on place plusieurs hommes armés pour la guerre. Ces tours, au moins dans certains endroits, sont longues & larges comme un grand lit, & placées en travers sur le dos de l'Eléphant ; elles peuvent contenir six ou sept personnes assises à la maniere des Lévantins. Tout le monde sait que les Orientaux furent les premiers à mener de ces animaux en troupe aux combats. Ils rompoient les rangs, épouvantoient les chevaux, écrasoient les hommes sous leurs pieds, & il étoit difficile de les blesser. On les avoit même dressés à saisir les hommes avec leurs trompes, & à les jetter dans la tour qu'ils portoient ; cette tour contenoit des soldats qui faisoient pleuvoir des javelots de toutes parts. Lorsqu'on menoit l'Eléphant au combat, on attachoit à l'extrêmité de sa trompe une chaîne ou un sabre nud, dont il se servoit fort adroitement contre les ennemis.

On trouva à la fin le moyen de leur résister, ou à l'aide du feu qui les épouvante, ou avec des armes en forme de faulx, dont on leur coupoit la trompe, & de longues piques qu'on leur enfonçoit sous la queue à l'endroit où la peau est moins épaisse ; enfin on leur opposa d'autres Eléphans. On vit alors les animaux les plus terribles, prendre part dans les querelles des hommes, & s'entre-détruire pour les défendre ou pour les vanger.

Les Romains en ayant pris sur leurs ennemis en décorerent leurs triomphes, & en attelerent à leurs chars. César se fit éclairer par quarante Eléphans qui portoient devant lui des flambeaux à la guerre. On en exposa quelquefois dans le cirque, où l'on vit des Eléphans

vaincus quelquefois par un seul homme : exemple frappant de la supériorité de l'adresse sur la force !

La charge du plus fort Eléphant est de plus de trois mille livres ; lorsqu'on le presse, il peut faire en un jour le chemin de six journées ; il peut courir au galop. Lorsqu'on est poursuivi par cet animal, on ne peut l'éviter qu'en faisant des détours, parcequ'il n'est pas aussi prompt à se retourner de côté, qu'à marcher en avant.

Pour conduire l'Eléphant, on se met sur son col, on tient à la main une grosse verge de fer très pointue par un bout, & terminée à l'autre par un crochet pointu. On se sert de la pointe au lieu d'éperon, & le crochet supplée à la bride : car le conducteur ainsi placé, pique l'animal aux oreilles & au museau, pour diriger sa marche. Ces animaux ont le pied très sûr, & ne bronchent presque jamais : on dit que les Romains en avoient dressé à marcher sur la corde. Les Eléphans sont une des principales forces du Grand Mogol, & en même tems un des principaux ornemens de son Palais. Il en nourrit plus de cinq cens, dont les harnois sont d'une magnificence qui étonne.

*Chasse de l'Elephant.*

Les Princes Orientaux font ordinairement leurs chasses avec pompe, il y emploient tant de monde, qu'on diroit que le Prince part à la tête de ses troupes pour aller livrer bataille. Voici le tableau d'une des chasses aux Eléphans, du Roi de Siam. On commence par attirer le plus grand nombre d'Eléphans sauvages qu'il est possible dans un parc spacieux, environné par de gros pieux qui laissent de grandes ouvertures de distances en distances : on les y fait venir par le moyen d'une femelle, on les épouvante par le son des trompettes, des tambours, & sur-tout par des feux que l'on distribue en divers endroits de la forêt, pour les faire fuir dans le parc.

Lorsqu'ils y sont arrivés, on fait autour une enceinte d'Eléphans de guerre, pour empêcher que les Eléphans sauvages ne franchissent les palissades ; ensuite on mene dans le parc à peu près autant d'Eléphans privés des plus forts, qu'il y a d'Eléphans sauvages : les premiers sont

montés

montés chacun par deux Chasseurs, qui portent de grosses cordes à nœuds coulants, dont les bouts sont attachés à l'éléphant. Les conducteurs de chacun de ces éléphans, les font courir contre un éléphant sauvage, qui fuit aussitôt, & se présente aux ouvertures du parc pour en sortir, mais il est repoussé par les éléphans de guerre qui forment l'enceinte du dehors. Pendant qu'ils marchent ainsi dans le parc, les Chasseurs jettent leurs nœuds si à propos dans les endroits où l'éléphant doit mettre le pied, qu'en peu de tems tous les éléphans sauvages sont attachés. A l'instant on met aux côtés de chacun d'eux deux éléphans domestiques, un de chaque côté, & on les attache avec eux; un troisieme marche devant & tire l'éléphant sauvage par une corde, un quatrieme le suit, & le fait marcher à grands coups de tête qu'il lui donne par derriere. On conduit ainsi les éléphans sauvages chacun à une espece de remise où on les attache à un gros pilier qui tourne comme un cabestan de navire : on les laisse là pour leur donner le tems d'appaiser leur fureur, & au bout de peu de jours, ils deviennent doux & sont bien apprivoisés.

Au Pégu, on emploie pour cette chasse plus d'art, mais moins de monde : on attire de même les éléphans dans un parc environné de gros & forts pieux, plantés à telle distance l'un de l'autre, qu'un homme peut passer entre deux, mais non pas un éléphant, excepté à l'entrée du parc. Lorsque les éléphans sauvages, attirés par les femelles, y sont entrés, on ferme la grande ouverture par une herse; les éléphans femelles que suivent les éléphans sauvages, entrent dans les écuries qu'on leur a ménagées, & à l'instant on baisse la coulisse des portes. Les éléphans sauvages se voyant seuls enfermés dans ce parc, entrent en fureur, poursuivent les hommes qui s'y trouvent pour faire les manœuvres nécessaires; mais ceux-ci s'échappent entre les pieux. Ces animaux en fureur jettent des cris, gémissent, font des efforts contre les pieux pendant deux ou trois heures; enfin les forces leur manquent, la sueur tombe de toutes les parties de leurs corps; ils laissent pendre leur trompe à terre. Lorsqu'ils sont dans cet état, on fait rentrer les femelles dans le parc; aussitôt les éléphans

ſauvages commencent à les ſuivre; celles-ci entrent dans d'autres écuries, les éléphans les y ſuivent, y entrent, mais ils s'y trouvent pris tous ſeuls, parceque les femelles ſortent par une autre porte. Ils ſont quatre ou cinq jours ſans boire ni manger, mais au bout de ce tems, ils s'accoutument à leur eſclavage.

A Patane, Royaume dépendant de celui de Siam, on mene ſeulement un fort éléphant privé dans les bois; dès que l'éléphant ſauvage l'apperçoit, il vient l'attaquer. Ces deux éléphans croiſent leurs trompes, s'efforçant de ſe renverſer l'un l'autre; pendant que la trompe de l'éléphant ſauvage eſt embarraſſée, on lui lie les jambes de devant, & on s'en empare, parcequ'il n'oſe plus remuer, ayant peur de tomber.

Le P. Labat dit plaiſament, qu'il ne ſait ſi les éléphans d'Afrique ſont plus bêtes que ceux des autres pays, ou ſi les Negres ont moins d'eſprit & d'adreſſe que les Indiens, toujours eſt-il certain que les Negres ne ſe ſont pas encore aviſés d'apprivoiſer ces animaux, & d'en faire aucun uſage. Ils les attrappent dans des foſſes profondes recouvertes ſeulement de branches avec un peu de terre, & là, ils les tuent à coup de fleches. D'autres vont vingt-cinq ou trente enſemble, & oſent les attaquer; le plus hardi d'entre eux ſe gliſſe auprès de l'éléphant, lui donne un coup de ſaguaie, & ſe ſauve vers l'endroit où ſes camarades ſont cachés; ceux-ci lui portent de nouveaux coups dans les endroits les plus foibles; tandis qu'il en veut pourſuivre un, les autres le frappent de nouveau; il périt enfin ſous leurs coups. Ceci ſuppoſe une grande adreſſe, qui eſt aſſez naturelle à l'homme ſauvage. Les Negres font commerce avec les Européens de défenſes d'éléphans; ils font des boucliers avec ſa peau, ils aiment ſa chair & la trouvent excellente, ſur-tout lorſqu'elle a acquis beaucoup de fumet.

Les grandes défenſes dont nous avons parlé, ſont ce qu'on nomme l'*ivoire*, dont on fait uſage en Médecine, mais ſur-tout dans les Arts. On en fait les ouvrages les plus jolis en ſculpture & en marqueterie. L'ivoire pour l'uſage intérieur a à peu près les mêmes propriétés que la corne de cerf. La majeure partie de l'ivoire qui ſe voit dans le commerce ſe tire des Côtes d'Afrique. L'ivoire

de Ceylan est le plus estimé, parcequ'il est moins sujet à jaunir. La facilité que l'ivoire a à se fendre, le rend très difficile à travailler ; c'est pourquoi plusieurs personnes ont cherché le moyen de remédier à cet inconvénient, en donnant à cette substance des préparations qui l'amollissent. Plusieurs de ces préparations ont assez bien réussi pour faire espérer un succès plus heureux.

On tire de l'ivoire, ainsi que de la corne de cerf, en les faisant bruler dans des vaisseaux clos, une poudre d'un très beau noir, qui est d'usage dans la peinture, & qu'on nomme *noir d'ivoire.* Il est à remarquer que plus les matieres dont on fait les noirs, sont blanches, plus les noirs qui en proviennent sont beaux & hauts en couleur.

ELKE ou ELEND est l'*Hippelaphe* ou *Cheval Cerf*, ou *Rene* des montagnes de la Laponie. *Voyez ce mot.*

ELLEBORE. *Voyez* HELLEBORE.

EMBERIZA : nom que l'on donne à l'*Ortolan jaune* & au *Traquet blanc.*

EMÉ ou EMEU. *Voyez* CASOAR.

EMERAUDE, *Smaragdus.* Est une pierre précieuse, diaphane, resplendissante, d'un couleur verte, plus ou moins foncée, & plus ou moins amie de l'œil pendant le jour : car aux lumieres elle paroît noire ; sa cristallisation naturelle, d'une figure indéterminée, tantôt cylindrique ou cubique, tantôt prismatique triangulaire ou quadrangulaire : elle est communément en canons, dont les côtés sont inégaux & les angles obtus. Elle a pour matrice, ou le quartz, ou le cristal, ou le spath fusible, colorés en verd. On donne à ces matrices pierreuses & verdâtres le nom de *Prase* ou de *Mere d'Emeraude* ; elles sont trop tendres, trop gercées, & trop inégalement colorées, pour qu'on en fasse cas.

L'émeraude tient le cinquieme rang dans les pierres précieuses, eu égard à la dureté ; la lime a un peu de prise sur elle, cependant elle reçoit un poli vif & des plus éclatans. L'émeraude résiste long-tems au feu ordinaire, sans que sa couleur ; que l'on soupçonne être due au fer & au cuivre, s'altere. Néanmoins un feu violent & continu en dégage la couleur sous la forme d'une vapeur verdâtre & bleuâtre ; alors la pierre reste sans cou-

leur, & se détruit souvent dans l'action du feu. Si on se contente de chauffer l'émeraude fortement dans le feu, jusqu'à rougir, elle y deviendra bleue, ensuite phosphorique dans l'obscurité : mais elle ne garde cette couleur & sa propriété noctiluque, qu'autant qu'elle est pénétrée par le feu, puisqu'en se réfroidissant, elle reprend sa premiere couleur naturelle.

L'émeraude d'un verd avivé, d'une belle eau, bien rayonnante, & la plus dure, est regardée par les Jouailliers, comme *Orientale* & de *vieille roche* : les Arabes appellent cette émeraude *Zamarut*, les Persans, les Indiens *Pachée* : on en trouve de grosses comme le pouce dans les Indes Orientales, & près de la Ville d'Asuan en Egypte.

On donne le nom d'*Emeraude Occidentale* à celle dont la couleur est plus délayée, c'est-à dire, d'un verd clair, & agréable à la vue : elles rayonnent moins que les Orientales : elles viennent du Pérou & de Carthagene, d'où on en apporta une quantité prodigieuse, lors de la conquête de ces pays par les Espagnols.

Les *Emeraudes bâtardes* sont très tendres, nullement rayonnantes, & très peu estimées : on en trouve dont la couleur verte est mêlée de jaune légerement bruni : alors on nomme cette émeraude *Peridot*.

La plupart des émeraudes que l'on trouve chez les Droguistes, comme faisant partie des cinq fragmens précieux, pour l'usage médicinal, ne sont que des fluors, des spaths fusibles, verdâtres, que l'on rencontre dans le Bourbonnois & dans l'Auvergne : ces fausses émeraudes ne sont ni plus ni moins salutaires au corps humain, que les émeraudes fines : l'une & l'autre ne sont que des verres naturels.

Les émeraudes fines ont une valeur peu constante dans le commerce des Diamantaires ; tout dépend de la grandeur & épaisseur de la pierre, de son beau verd de prairie, exempt de taches ou onglets. Les Anciens distinguoient douze sortes d'émeraudes par les intensités des couleurs, & ils avoient tant d'estime pour cette pierre, qu'il étoit expressément défendu de rien graver dessus. Les trois plus belles especes étoient la *Scythiene*, la *Bactriene*, & l'*Egyptienne*. On l'a appellée par la

ſuite *Pierre de Domitien* & de *Néron*. Celles d'entre les émeraudes qui étoient entiérement opaques & d'une groſſeur énorme, n'étoient que des jaſpes verds, & rarement des criſtaux; en un mot des émeraudes bâtardes ou fauſſes, comme il eſt dit ci-deſſus.

EMERIL, *Smyris*. Eſt la plus dure, la plus ingrate, la plus ſtérile mine de fer, & l'une des plus réfractaires, & des plus voraces. *Voyez* ſa deſcription à l'article FER.

EMERILLON. On donne ce nom au plus petit des oiſeaux de proie; il eſt paſſager, le plus léger & le plus vîte de tous les oiſeaux de chaſſe. Il eſt de la groſſeur d'un merle, ſa tête & le deſſous de ſon corps ſont bigarrés, & de même couleur que le Faucon; le bec & les ſerres ſont noirs; il a le tour du bec, celui des yeux, les iambes & les pattes fort jaunes. Cet oiſeau eſt vif, hardi; c'eſt un plaiſir de voir ſon courage à la pouſuite des oiſeaux qu'il attaque pour en faire ſa proie. Cet oiſeau eſt toujours en action: c'eſt le ſeul des oiſeaux de proie, dont on ait peine à diſtinguer le mâle d'avec la femelle, étant de même groſſeur. L'émerillon eſt un des oiſeaux qu'il étoit défendu aux Juifs de manger.

Les habitans des Iſles Antilles ont un émerillon, qu'ils nomment *Gri-gri* à cauſe du cri qu'il fait & qui exprime ces deux ſyllabes. Il eſt plus petit que le nôtre, & ne fait la chaſſe qu'aux petits lézards & aux ſauterelles qui ſont ſur les arbres, quelquefois aux petits poulets nouvellement éclos.

EMGALO. Eſpece de cochon ſauvage & extraordinaire de la Baſſe Ethiopie, qui a deux terribles défenſes dans la gueule. Les Portugais font un cas ſingulier de la rapure de ſes dents: ils en mettent dans leurs bouillons pour les rendre alexipharmaques ou fébrifuges. Dapper dit, que quand cet animal ſe ſent malade, il rappe ſes dents contre une pierre, & qu'il leche auſſi-tôt cette limure pour ſe guérir.

EMISOLE. Eſpece de chien de mer, dont les machoires ne ſont point garnies de dents, mais ſeulement âpres & rudes: pour les ouies, la figure & les nageoires, il reſſemble en tout au *Chien de mer Aquillat*. Voyez *ce mot*. On en trouve une deſcription anatomique dans les Actes de Coppenhague. *T. IV. p.* 282.

EMOUCHET ou MOUCHET. Oiseau de proie qui est le *Tiercelet* ou mâle de l'*Epervier*, qui ne vaut rien en Fauconnerie. *Voyez au mot* EPERVIER.

EMPAKASSE ou IMPANGUEZZE. C'est le nom qu'on donne dans les pays de Congo & d'Angola à des especes de vaches sauvages, dont la couleur du poil est ou rouge, ou noire, ou cendrée : on prétend que cet animal rugit comme le lion, & qu'il ressemble un peu au Buffle pour la figure & les mœurs. Il est d'une légereté extrême à la course : la chasse en est très dangereuse, car s'il se sent blessé, il fait face au chasseur, l'attaque furieusement, & le tue, s'il ne trouve un arbre pour asyle. Cet animal a toujours de l'inimitié pour les chasseurs : car s'il en surprend quelqu'un, il le frappe de son museau, parce-qu'il ne peut se servir de ses cornes, il le foule aux pieds, & ne le quitte que mort ou mourant. Lorsque cet animal n'est point attaqué, il regarde les passans non armés, d'un œil fixe, mais sans leur nuire. L'Empakasse a les cornes & les oreilles d'une longueur excessive ; les cornes un peu semblables à celles du bouc, unies, luisantes, & tirant sur le noir. Les Negres en font quantité de petits ustensiles & de parures, même des instrumens de musique. On transporte en Portugal la peau de ces animaux, & de-là dans les Pays-Bas, où l'on en fait des corselets & des plastrons ; les habitans s'en servent pour leurs excellentes targettes, mais ils n'ont point l'art de les préparer.

Des Voyageurs attestent, qu'une Vache ordinaire meurt à l'instant, si elle paît dans le même paturage qu'un Empakasse, ou même qu'un Buffle ; d'où l'on pourroit conclure que l'haleine de ces animaux est un poison pour les autres bestiaux. La femelle de l'Empakasse est l'impanguezze des Naturalistes, l'un & l'autre se tiennent compagnie fidellement. Leur chair, quoique grossiere & glaireuse, est cependant nourrissante, les esclaves en mangent volontiers, & la trouvent de bon goût ; après l'avoir coupée en pieces, ils la font sécher au soleil. La moëlle qui se tire de leurs os est, dit on, un remede infaillible pour les humeurs froides & les tranchées.

EMPALANGA. Animal quadrupede & cornu du pays de

Benguela, dont le cops tient de la Mule,& la tête du Bœuf ſauvage; ſes cornes ſont larges & tortueuſes : on juge de l'âge de cet animal au nombre des entrelaceures des cornes. L'Empalanga n'habite que les forêts, mais on l'a retiré des mains de la nature pour le civiliſer & l'aſſervir au joug du labourage & d'autres ſervices également importans : on mange ſa chair : la peau de ſon col eſt d'un fort bon uſage pour les ſemelles de ſouliers.

EMPEREUR, *Gladius.* Eſt un grand poiſſon ſans dents, dont le muſeau eſt fait en épée ou en couteau; il a huit ouies de chaque côté, le corps rond : il eſt connu dans l'Archipel & dans la mer d'Afrique : les uns l'appellent *Epée*, d'autres *Eſpadon.* Voyez *ces mots* à la ſuite de l'article BALEINE.

EMPEREUR, *Imperator.* Quelques Entomologiſtes donnent ce nom à une eſpece de Papillons des jardins,dont la couleur des aîles eſt admirable. Il a quatre pieds, des aîles rondes & dentelées, de couleur tirant ſur le roux, tacheté de noir, & deſſus des lignes argentées avec des lignes noirâtres qui traverſent.

EMPEREUR. Eſt un ſerpent de Guadalafáre dans le Mexique, très connu des Naturaliſtes. L'habillement de cet animal eſt éclatant & magnifique; ſes écailles blanchâtres ſont délicatement taillées & relevées d'une belle marbrure de taches noires, qui repréſentent comme des armoiries; toutes ſes autres écailles ſont ornées de points noirâtres, ou d'eſpeces de nuages de différentes couleurs. Sa tête ne le cede point en coloris & en magnificence aux autres parties du corps. Sa gueule eſt toute garnie de dents pointues : les écailles du ventre ſont légerement tiquetées de taches & de points noirs. Sa queue finit en une pointe très fine, & dure : ſes teſticules ſont très remarquables dans la Planche où Seba le repréſente.

L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, dit que les Mexicains appellent auſſi ce reptile, *Devin* ou *Serpent qui préſage les choſes à venir.* Ils prétendent que lorſqu'ils ſont menacés de tempêtes, de grandes maladies, de peſtes, & d'autres pareils malheurs, ce ſerpent les annonce par des ſifflemens ſinguliers, qui font aſſembler pluſieurs autres eſpeces de ſerpens. Quand les payſans entendent les cris aigus & diſſonans de ces ſerpens, ils

en sont extrêmement allarmés, s'attendant à toutes sortes de malheurs. Ils rendent par crainte un culte & des honneurs à ces serpens, comme doués d'un génie prophétique, par lequel ils peuvent avertir à tems les hommes des maux futurs.

EMPREINTES. Les Lithologistes donnent ce nom à des pierres qui portent l'empreinte distincte de végétaux ou d'animaux; soit en tout soit en partie. On en compte de plusieurs especes dans l'un & l'autre regne.

Le regne animal présente des empreintes de Madrepores, d'insectes, de Coquilles de toutes especes, de crustacées, de Poissons d'Amphibies, d'oiseaux, de quadrupedes, même d'hommes, & d'especes de Zoophites.

On reconnoît dans les empreintes végétales, des capillaires, des mousses, des chien-dents, des bruyeres, des tuyaux de plantes, des feuilles d'arbres, des graines, des siliques & épis. Les Lithographes instruits, décident au premier coup d'œil, la différence qu'il y a entre l'origine des Denderites & celle des Empreintes: ils suivent, dans la distribution des variétés qui se trouvent dans les empreintes dont nous venons de parler, le même ordre que les Botanistes ont établi dans les classes des plantes vivantes.

Que le Déluge universel, ou quelqu'éboulement particulier des terres, soient la cause primordiale de ce phénomene, il n'en est pas moins permis de croire, que des parties végétales ou animales ont été ou imprimées sur de la pierre encore molle, ou enfermées accidentellement dans des terres argilleuses d'abord dissoutes, mais qui se sont ensuite endurcies par le laps du tems, à la maniere des ardoises. Ces pierres, encore molles, ont reçu facilement l'empreinte parfaite, & en creux, de la plante, ou de quelqu'une de ses parties, & qui ordinairement s'est détruite ensuite; & comme elles ont laissé vuide l'espace qu'elles occupoient, on en peut encore discerner l'espece sur ces pierres, aux traits évidens & relatifs, tant de la structure, que de la grandeur naturelle de la plante.

Toutes les empreintes végétales, & presque toutes les animales, se trouvent dans de l'ardoise voisine des char-

bonnieres : celles que nous trouvons en Europe, sont à des profondeurs très considérables, & sont, pour l'ordinaire, exotiques, c'est-à-dire, qu'elles ont leur analogue en Asie ou en Amérique : c'est ainsi que M. de Jussieu a trouvé, dans la carriere schisteuse de S. Chaumont en Lyonnois, l'empreinte du fruit de l'*Arbre triste*. Voyez *ce mot*.

Dans notre Litholisation publique de 1758, nous avons trouvé, dans un des lits glaiseux de la carriere de Fontarabie, près Paris, une Lonchite étrangere, qui étoit en nature & très bien conservée, à la couleur près : nous avons encore trouvé, dans une des Charbonnieres de Bretagne, à plus de neuf cens pieds de profondeur, l'empreinte de la *Fougere arbrisseau* qui végete en Chine & en Amérique : nous conservons ces morceaux rares dans notre Cabinet.

La régularité de presque toutes les Empreintes, comparées avec leurs analogues vivans, fait présumer que ces plantes ont dû nâger dans une eau limoneuse, fort épaisse, dont la terre s'est précipitée dessus & en a pris l'empreinte. Une autre singularité, c'est que les Empreintes, qui se trouvent à peu de profodeur, portent communément des marques du pays où elles se trouvent.

ENCARDITES, *Encardia*. Des Naturalistes donnent ce nom à des coquilles fossiles, bivalves, & qui congénerent aux *Boucardites*, ou à des noyaux de *Multivalves fossiles* & congénerés aux oursins.

ENCENS. *Voyez* OLIBAN.

ENCENS BLANC & MARBRÉ. *Voyez au mot* POIX.

ENCEPHALOIDE, *Encephalites*. On donne ce nom à des *Astroïtes* ou à des *Coralloïdes*, en forme de champignon ondulé, approchant du *Cerveau de Neptune*. *Voyez* MÉANDRITES.

ENCHOIX. *Voyez* ANCHOIS.

ENCRINITES. *Voyez* PALMIER MARIN.

ENDIVE *Voyez au mot* CHICORÉE.

ENFANT EN MAILLOT. Des Conchyliologistes donnent ce nom à une espece de coquillage de la classe des *Univalves*, & de la familles des *Vis*. Voyez VIS.

ENFLE-BŒUF, est un nom donné par les Bergers à un Proscarabé du genre des Cantharides, dont les aîles sont renfermées dans des étuis de couleur d'or. Cet insecte

eſt plus long que la Cantharide : ſes jambes ſont auſſi plus longues & plus groſſes : ſes yeux ſont fort enfoncés. Il ſort de ſon front deux longues cornes : ſa tête eſt petite, & armée de dents en forme de tenailles, avec leſquelles il fait des morſures cruelles.

L'Enfle-Bœuf eſt carnaſſier : il ſe nourrit de chenilles, de lézards, de vers & autres inſectes : il tue l'araignée, & ne ſe nourrit point, dit-on, des animaux & des inſectes qu'il trouve morts. Il mange ce qu'il tue, & emporte le reſte de ſa proie dans les endroits où il ſe retire. Son odeur eſt très inſuportable ; on dit que ſon poiſon eſt ſi ſubtile, que tout ce qu'il touche devient empoiſonné. Auſſi-tôt que les Bœufs ou autres animaux en ont mangé, ils enflent ; il leur ſurvient une ſupreſſion d'urine & ils périſſent, parceque ces inſectes contiennent des parties capables de cauſer des ulcérations.

ENGRI. Animal de la Baſſe Ethyopie, & qu'on croit être une ſorte de *Tigre.* Voyez *ce mot.*

Le quadrupede dont il s'agit, eſt d'autant plus particulier, qu'il n'attaque jamais les hommes blancs ; & l'on remarque, que dans l'inſtant où il rencontre un Negre avec un Européen, il ſe jette ſeulement ſur l'Ethyopien : c'eſt pourquoi le Roi de Congo, pour dépeupler ſon pays de cette ſorte d'animaux féroces, met leur vie à prix, & fait récompenſer celui de ſes Sujets, qui, en apportant la peau d'un Engri, donne par là une preuve qu'il l'a tué. Les Ethyopiens diſent que la chair de ce quadrupede eſt un poiſon ſi ſubtile, qu'on tombe en phrénéſie dès qu'on en a mangé.

ENHYDRE. On donne ce nom à un Géode rempli d'eau. *Voyez* GÉODE.

Si ſa forme a quelque reſſemblance avec les teſticules, on l'appelle *Enorchyte.* Son nom change ſuivant le nombre de ces pierres figurées ; ſont-elles grouppées deux enſemble, c'eſt un *Diorchyte.* Lorſqu'elle en a trois, on dit *Triorchyte*, &c.

ENSADE. C'eſt une eſpece de *Figuier* de la Baſſe Ethyopie, & de pluſieurs parties des Indes Orientales, dont les rameaux ſe courbant juſqu'à terre, y prennent racine, & pouſſent d'autres troncs, dont il ſe forme ainſi des forêts entieres : on fait des étoffes de ſon écorce.

ENTOMOLITHES, *Entomolithi.* Sous ce nom on montre, dans les Cabinets des Curieux, des pierres schisteuses, dans lesquelles on remarque diverses parties d'animaux pétrifiés; tels que des *Scarabées*, des *Mouches*: on nomme *Astacolites*, les Cancres & Ecrevisses, &c. qui sont pétrifiés de même.

ENTROQUES. *Voyez* PALMIER MARIN.

ÉNULE CAMPANE. *Voyez* AUNÉE.

EOUSE, ou YEUSE, ou CHÊNE VERD. *Voyez ces deux derniers mots.*

ÉPAGNEUL. Est un petit Chien de chasse & de chambre, dont le poil est longuet, de différentes couleurs, qui a la queue épaisse & touffue. On s'en sert pour la chasse de la Caille & de la Perdrix; & comme les meilleurs viennent d'Espagne, il paroît que leur nom est une corruption du nom du lieu de leur origine. *Voyez l'article* CHIEN.

ÉPAULARD, *Orca.* C'est une espece de Dauphin, mais vingt fois plus gros, & qui sert utilement le pêcheur de la Baleine, en ce qu'il la mord, la fait mugir horriblement, & la fait fuir sur les côtes. L'Epaulard a quatre dents très tranchantes & grandes. *Voyez l'article* BALEINE.

ÉPEAUTRE. *Voyez à l'article* FROMENT.

ÉPÉE DE MER. *Voyez, au mot* BALEINE, *l'article* ESPADON.

ÉPEICHE ou CUL-ROUGE. *Voyez à l'article* PIC VERD.

ÉPERLAN, *Epelanus.* Ce petit poisson est ainsi nommé par sa blancheur, qui ressemble à celle des perles. Il a beaucoup de rapport avec les petits merlans; mais il est en tout semblable à l'*Able*, excepté par les nâgeoires dont les racines sont rouges comme celles du *Gardon.* L'Eperlan prend naissance dans la mer, & remonte ensuite dans les rivieres, particulierement dans la Seine. Il a une ligne au milieu & le long des côtés, qui va jusqu'à la queue, faite en espece d'arc: il est long de quatre pouces, sur un de grosseur ou environ. Sa chair est molle, tendre, exquise au goût, & sentant la violette: elle se digere bien, mais nourrit peu: elle convient

à tout âge & à toutes ſortes de tempéramens. L'Eperlan multiplie beaucoup ; étant dépouillé de ſes écailles perlées, on lui voit ſur le corps différentes couleurs, ſemblables à celles de l'arc-en-ciel. Les plus eſtimés ſe prennent depuis la fin de l'été juſqu'à Pâques vers Caudebec : on le pêche à la naſſe ou aux grands filets ; quelquefois on pratique des bâtardeaux pour détourner des petits ruiſſeaux qu'il ſuit volontiers, & où on le prend facilement. On l'envoie à Paris, &c. arrangé & lié ſur de petits panniers plats.

Il y a auſſi un *Eperlan de mer*, dont le corps eſt plus épais & plus court : il n'eſt bon qu'au ſortir de la mer ; ſans quoi, il eſt nuiſible à la ſanté.

ÉPERON. Nom qu'on donne à un coquillage univalve de la famille des *Limaçons à bouche ronde* : il eſt régulierement chargé de pointes aiguës.

ÉPERVIER ou ÉPREVIER. C'eſt un oiſeau carnivore, de la longueur d'un pied ; celle des aîles étendues, eſt de deux pieds ; il a la tête ronde, le bec court & gros, crochu, d'un bleu noirâtre : le bec ſupérieur a un appendice angulaire des deux côtés des narines ; ſa langue eſt noire, les yeux cavés & d'une grandeur médiocre, l'iris jaune, le col longuet, le plumage ſupérieur d'un brun ſombre marqueté de taches tirant plus ſur le noir : la poitrine & les flancs un peu jaunâtres, tiquetés de brun : les aîles s'étendent juſqu'au milieu de la queue : les cuiſſes ſont fortes & charnues, comme celle des autres oiſeaux de proie : les jambes menues, longues, jaunâtres & de niveau avec la queue : les doigts en ſont longs, armés de griffes courbées & noires.

L'Epervier vit d'oiſeaux, & marque peu de goût pour les cerfs-volans & autres inſectes ; mais il eſt friand de lapins, de rats, & des grenouilles. Il eſt hardi, intrépide, vole bien les Faiſans, les Perdrix, les Cailles, & dans quelques endroits le Merle, l'Etourneau, la Grive, la Pie, & le Geai. Les Oiſeleurs les attrappent quelquefois dans leurs filets, en prenant d'autres oiſeaux à la glu. Les meilleurs Eperviers nous viennent d'Eſclavonie ; ceux d'entre ces oiſeaux qui ſont niais, ou ont été pris dans le nid, ou n'ont pas encore mué, ou n'ont point

élevé de petits; mais ceux qui ont toujours été à eux, sont très rusés : comme nous le dirons dans un moment.

Le mâle de l'Epervier se nomme *Mouchet* ou *Emouchet* : il est à peu près de la grandeur du pigeon : il a le bec, les narines, le croc angulaire, la langue & l'iris comme la femelle : le plumage est un peu plus sombre, traversé de taches rougeâtre & ondées : ses cuisses, ses jambes & ses serres, sont de même que dans l'Epervier.

L'Epervier fait son nid sur les rochers & les arbres les plus élevés; il pond cinq œufs blancs, mouchetés, vers la pointe qui est obtuse, d'un cercle de taches purpurines.

La muë de cette espece d'oiseaux, est au commencement du printems : on les met dans une chambre en liberté & en leur particulier ; pour cela, il faut qu'il y ait deux cages ; l'une au levant, l'autre au couchant : dans le milieu de la chambre sont plusieurs perches, au haut desquelles on attache de la viande de mouton, de poule, ou de vieux pigeons : on leur en donne deux fois par jour ; mais une fois seulement, lorsqu'on veut les faire voler le lendemain, afin de les affamer un peu, & qu'ils poursuivent mieux leur proie. L'épervier quitte facilement son maître, pour peu qu'on le contredise, & quelquefois lorsqu'il n'a pu prendre l'oiseau, il s'envole, va se percher sur un arbre, & ne veut plus revenir.

L'épervier étant jeune, est d'une chair tendre & assez bonne à manger. Quelques Médecins en recommandent l'usage contre l'épilepsie ; ses serres rapées & réduites en poudre, sont anti-dyssenteriques : on prétend que ses excrémens hâtent & facilitent l'accouchement, & que sa graisse a la vertu de remédier aux vices de la peau.

Il n'y a point d'oiseau plus commun en Egypte que l'épervier ; les Anciens de cette contrée lui rendoient des honneurs divins.

EPERVIER MARIN. *Voyez* FOU.

EPERVIERS. On donne ce nom à des *Papillons bourdonneurs* qui se tiennent au dessus des fleurs, c'est-à-dire, dans l'air, & sans presque changer de place, pendant que leur trompe allongée en suce la liqueur miellée.

EPHÉMERE, *Musca ephemera.* Les Naturalistes ont donné ce nom à plusieurs especes de *Mouches*, dont la vie est d'une très courte durée, & peut-être que le mot d'*ephémere* n'exprime pas assez la courte durée qui a été prescrite à la vie de quelques-unes. Il y en a qui ne doivent pas voir luire le soleil, qui ne naissent en été qu'après qu'il est couché, & qui périssent avant qu'il se leve. On pourroit même dire que celles-ci jouissent d'une vie très longue, en comparaison d'autres ephémeres; puisqu'il y en a qui vivent à peine une heure ou une demi-heure; mais aussi il y en a quelques especes qui vivent plusieurs jours.

On distingue un grand nombre d'especes de mouches ephémeres, qui different entre elles, suivant les pays où elles naissent, par la grandeur, la couleur de leurs aîles, &c. mais elles ont des ressemblances générales par le peu de durée de leur vie, & par leurs aîles qui ont la forme de celles des papillons; ces aîles ne different de celles des papillons, que parcequ'elles sont minces, trasparentes, & qu'elles ne sont point couvertes d'écailles.

Les ephémeres ont quatre aîles, très joliment tissues, dont deux sont placées en dessus, deux en dessous: les aîles supérieures sont de beaucoup plus grandes que les inférieures; ces dernieres sont même si petites dans quelques especes, qu'à peine peut-on les appercevoir. Lorsque ces mouches sont en repos, elles portent leurs quatre aîles sur le dos, appliquées les unes contre les autres, & perpendiculairement au plan de leur position, comme les portent la plupart des papillons diurnes. Le corps de ces mouches est allongé, composé de dix anneaux; il sort du dernier une queue beaucoup plus longue que l'animal, & formé par deux ou trois filets extrêmement fragiles. Ces mouches se tiennent à volonté sur les eaux à l'aide des trois branches de cette queue, qu'elles savent étendre si adroitement, que les autres parties du corps paroissent hors de l'eau sans se mouiller.

Ces insectes avant de paroître ainsi sous l'état de mouche, vivent dans l'eau pendant une, deux ou trois années sous la forme de ver, & ensuite de nymphe. *Voy. le mot* NYMPHE. Si on les considere dans ces différens

états, leur vie est longue relativement à la vie ordinaire des insectes. Il n'y a de différence entre le ver & la nymphe, qu'en ce que celle-ci a de plus que le ver, des foureaux d'aîles sur le corcelet. L'un & l'autre ont six jambes écailleuses attachées au corcelet ; leur tête est un peu triangulaire & applatie ; leur bouche est garnie de dents ; leur partie postérieure est garnie, ainsi que dans leur état de mouches, de trois filets, qui sont bordés chacun des deux côtés de franges de poil, & qui vraisemblablement sont d'usage à cet insecte lorsqu'il nage. Lorsqu'on examine ces insectes avec attention, on observe le long de leurs corps de chaque côté, des sortes de petites houpes, qui ont un mouvement fort rapide ; elles varient de forme dans les différentes especes, il y en a qui ressemblent à des rames de galere. Ces parties sont, suivant l'exact examen qu'en a fait M. de Réaumur, les ouies qui servent à la respiration de cet insecte, qui est par là en quelque sorte une espece de poisson.

Ces insectes qui doivent se transformer en mouche, ne nâgent que très rarement dans l'eau ; mais comme cet élément leur est absolument nécessaire, ils se creusent de petits trous dans les terres de consistance glaiseuse, qui se trouvent sur les bords des rivieres. Lorsque les eaux de la Marne & de la Seine viennent à baisser : on voit sur les bords de ces rivieres, jusqu'à deux ou trois pieds au dessus du niveau de l'eau, la terre toute criblée de petits trous, dont l'ouverture peut avoir deux à trois lignes de diametre. Ces trous sont vuides, les insectes les ont abandonnés, lorsqu'ils se sont vus à sec, & ont été creuser plus bas dans la terre baignée par l'eau. Ces trous qui servent d'habitation à ces insectes, sont dirigés horizontalement ; ils ont deux ouvertures placées l'une à côté de l'autre, de sorte que la cavité du trou est semblable à celle d'un tuyau coudé ; l'insecte entre par une ouverture, & sort par l'autre ; il proportionne la capacité de ce tuyau à ses différens états d'accroissement. La transformation de ces nymphes en mouches se fait avec la plus grande facilité ; quelquefois elles emportent encore leurs dépouilles de nymphes qui leur tient à la queue.

Dans chaque pays, les mouches éphémeres paroiſſent tous les ans avec une ſorte de régularité ; ce n'eſt auſſi que pendant un certain nombre de jours conſécutifs, qu'elles rempliſſent l'air aux environs des rivieres ; enfin ce n'eſt qu'à une certaine heure de chaque jour, que les premieres commencent à ſortir de l'eau, pour devenir habitante de l'air. Cette heure n'eſt pas la même pour les éphémeres de différentes eſpeces, celles du Rhin, de la Meuſe, &c. commencent à voler deux heures environ avant le coucher du ſoleil. Les plus diligentes de celles de la Seine & de la Marne, ne s'élevent en l'air, que lorſque le ſoleil eſt prêt à ſe coucher ; ce n'eſt qu'après qu'il l'eſt, que le gros de ces mouches forme des nuées. Elles ſe répandent par tout en un inſtant : ſi l'on tient une lumiere, elles s'y portent de toutes parts, elles décrivent des cercles tout au tour & en tous ſens.

Ce n'eſt guere que vers la S. Jean que paroiſſent des nuées d'éphémeres dans des pays plus froids que le notre, & c'eſt vers la mi-Août, que ces nuées ſe montrent aux environs de Paris. Les Pêcheurs ſavent par expérience le tems où les éphémeres doivent paroître ſur une riviere. Plus de chaud, ou plus de froid, des eaux plus hautes ou plus baſſes, & d'autres circonſtances peuvent rendre une année plus avancée ou plus tardive en mouches éphémeres.

Ces mouches qui écloſent toutes à-peu-près dans le même moment, n'ont preſqu'un inſtant à vivre, mais cet inſtant ſuffit pour remplir la fin à laquelle elles ſont deſtinées, c'eſt-à-dire, pour perpétuer leur eſpece. A peine les femelles ſont-elles nées, qu'elles ſont prêtes à pondre, & qu'elles pondent en effet. Quelques Naturaliſtes penſent que le mâle féconde les œufs, comme le poiſſon, à l'inſtant de la ponte ; mais M. de Réaumur croit que les mâles s'accouplent avec les femelles.

Ces accouplemens, il eſt vrai, peuvent difficilement être apperçus par l'Obſervateur ; car, comme la vie de ces mouches eſt la plus courte de celle des animaux connus, leur accouplement eſt vraiſemblablement le plus court de tous, & beaucoup plus court même que celui des oiſeaux qui dure ſi peu. C'eſt à l'eau de la riviere, que la plupart des Mouches éphémeres confient leurs

œufs ;

œufs; d'autres les laiſſent attachés aux corps ſur leſquels il leur arrive de ſe poſer où de tomber, tant elles paroiſſent preſſées du beſoin de s'en débarraſſer.

Il n'y a point de femelle d'inſecte qui mettent au jour un auſſi grand nombre d'œufs, que celui qu'y met une Mouche éphémere. En un inſtant, on voit ſortir de ſa partie poſtérieure une multitude d'œufs, diſpoſés en maniere de grappe, dont les grains ſe touchent. Chaque grappe contient plus de trois cens cinquante œufs; ainſi en un inſtant la Mouche éphémere pond ſept à huit cens œufs. Ces grappes d'œufs ne ſont pas plutôt ſorties du corps de la femelle, qu'elles tombent au fond de l'eau; les œufs qui échappent à la voracité des poiſſons, donnent naiſſance à de petits vers, qui vont ſe mettre en ſureté ſur les bords de la riviere, dans les trous qu'ils ſe pratiquent.

Les Mouches éphémeres ſont en ſi grande abondance dans de certaines années, que dès que leur inſtant de vie eſt paſſé, on les voit tomber comme les flocons de la neige la plus abondante; la ſurface de l'eau en eſt couverte; la terre en eſt toute jonchée ſur le bord des rivieres, où elles s'ammoncelent & forment une couche d'une épaiſſeur conſidérable. Les Pêcheurs regardent les Ephémeres comme une manne qui ſert de nourriture aux poiſſons, & ils prétendent que cette manne ne tombe que pendant trois jours. En effet, ces inſectes ne paroiſſent que pendant trois jours de ſuite en grande abondance, & ce ſpectacle ſingulier ne dure chaque jour que l'eſpace d'une demi-heure.

Les Mouches éphémeres, qui ont une vie de pluſieurs jours, préſentent une particularité qui ne s'obſerve dans aucune mouche des autres eſpeces, ni même dans aucune eſpece d'inſecte aîlé; c'eſt qu'étant dans leur état de Mouches, elles ont encore à ſe défaire d'une dépouille. C'eſt pourquoi on voit ces Mouches cramponées contre une muraille ou contre un arbre: elles reſtent quelquefois plus de vingt-quatre heures dans cette poſition, en attendant qu'elles puiſſent quitter leur vêtement.

ÉPICERIES. On entend par ce mot, les ſubſtances végétales étrangeres, plus ou moins douées d'odeur &

de ſaveur, & dont tous les peuples aujourd'hui font uſage dans leurs divers alimens : il convient d'en citer en exemple quelques-unes. Les *Racines* nous donnent le Gingembre. Les *Ecorces*, la Canelle & la Caſcarille. Les *Bois*, celui d'Anis, de Roſe & d'Aſpalat. Les *Tiges*, l'Orcanette, le Shænante & le Calamus aromatique. Les *Feuilles*, le Thé, le Dictame & le Laurier. Les *Fleurs*, le Safran du Levant, les Balauſtes & la Fleur d'orange. Les *Fruits*, le Citron, la Bergamotte, les Dattes, les Poivres, le Cacao, les Piſtaches, la Muſcade, le Gérofle & le Caffé. Les *Graines* ou *Semences*, les différentes eſpeces d'Anis, le Fenouil, le Cumin, la Graine d'Avignon, le Daucus, le Carvi, l'Ambrette, &c. *Voyez chacun de ces mots.*

De tout tems l'Epicerie a été la plus belle branche du commerce ; & en ſe conciliant le trafic de la Droguerie, elle eſt devenue la plus immenſe & la plus importante partie du négoce. A peine eût-on renouvellé la navigation, par l'invention de la bouſſole, que l'étude de l'Hiſtoire Naturelle, & celle de la véritable Phyſique, réveillerent l'induſtrie du commerce. Dès le quatorzieme ſiecle, les Négocians de tout le Midi de l'Europe, envoyerent en Afrique & dans toutes les Echelles du Levant : on en rapporta le Coton, l'Opium, le Riz & les Noix de galle. Les Vénitiens, jaloux des entrepriſes des Marchands de toute la grande Hanſe ou Aſſociation qui s'étoit formée pour le commerce de la Mer Baltique & de tout le Nord ; les Vénitiens, dis-je, trafiquerent fort heureuſement à Alexandrie & au Caire les marchandiſes que les Arabes & les Egyptiens alloient chercher aux Indes & dans tout l'Orient par la Mer Rouge. On ſe reſſouvient toujours du profit qu'ils firent alors ſur le Coton, ſur la ſoie, ſur l'or, ſur les poivres, ſur les perles, ſur les pierreries, & ſur toutes les Drogues de l'Aſie. Ils étoient les ſeuls diſtributeurs des Epiceries ; & dans toutes les tables, on ne connoiſſoit rien de plus exquis que ces productions de l'Inde & des Moluques. Le ſucre n'étoit point encore connu en Europe ; les ſeules Epiceries faiſoient le principal ornement des grandes fêtes : on ne connoiſſoit rien de plus propre à

être présenté, avec bienséance, aux Juges après la décision d'un procès. De-là est venu le nom d'*Epices du Palais*.

Dans les festins de noces, l'épouse en distribuoit à toute l'assemblée; & les Universités, dans leurs réjouissances, s'étoient conformées à cet usage. Les Hollandois savent très bien que le débit de cette marchandise n'a jamais baissé; mais les François savent mieux qu'aucunes Nations, jusqu'où l'art des Cuisiniers en a porté l'usage.

ÉPI D'EAU, *Potamogeton*. Plante qui croît dans les marais, les étangs, proche des fontaines, des rivieres & de tous les lieux humides. Cette plante aquatique a des racines grosses, rondes, nouées, blanches, rampantes, garnies de fibres déliées, qui s'étendent beaucoup sous les eaux : elle pousse plusieurs tiges longues, grêles, également nouées & rameuses. Ses feuilles, qui naissent dans l'eau, sont longues & étroites; mais quand la plante a crû suffisamment pour surpasser l'eau, elles deviennent larges, comme celles du plantain. Elles sont presque ovales, nerveuses, luisantes, & d'un verd pâle, attachées à de longues queues Il s'éleve d'entre ses feuilles des pédicules qui soutiennent des épis de fleurs purpurines à quatre feuilles, & disposées en croix A ces fleurs succedent des capsules ramassées quatre à quatre, en maniere de tête. Ces capsules sont oblongues, assez grandes, dures, rougeâtres, & remplies d'une graine blanche.

Cette plante, prise en décoction, est astringente & rafraichissante : elle convient extérieurement pour les dartres & les autres démangeaisons de la peau.

ÉPINARS, *Spinacia* Plante potagere, très en usage dans nos cuisines. Sa racine est simple, menue, blanche & fibreuse; ses tiges croissent à la hauteur d'environ un pied : elles sont rondes, fistuleuses & rameuses. Ses feuilles sont larges, pointues, découpées, anguleuses, tendres, d'un verd obscur, succulentes, & attachées à de longues queues. Les tiges sont revêtues depuis leur milieu jusqu'en haut, de fleurs à étamines, de couleur herbeuse ou purpurine : il ne leur succede aucun fruit ni semences. Les fruits naissent en des endroits

séparés, & ils deviennent des capsules ovales, épineuses, qui renferment chacune une semence presque arrondie.

Les Epinars sont adoucissans & bons à purifier le sang; mais le grand usage que l'on en fait, est pour les alimens.

L'Epinar sauvage est le *Bon-Henri*. Voyez *ce mot.*

Les Epinars se multiplient de graine que l'on seme à la mi-Août sur une planche bien labourée, & dans des rigoles ou rayons profonds de deux doigts, tirés au cordeau, éloignés d'un pied l'un de l'autre, & couverts de terre : on a soin de les sarcler & de les arroser. On en récolte à la mi-Octobre, en Carême & au commencement de Mai, selon le tems de la semaison.

ÉPINE BLANCHE. *Voyez au mot* NÉFLIER.

ÉPINE BLANCHE SAUVAGE. *Voyez* CHARDON COMMUN.

ÉPINE DE BOUC. Est l'arbrisseau d'où découle la Gomme adraganthe. *Voyez* BARBE DE RENARD.

ÉPINE JAUNE, *Scolymus*. Plante qui a beaucoup de rapport avec le Chardon à fleur dorée. L'Epine jaune, qui croît communément dans les pays chauds, en Italie & en Languedoc, a une racine longue & grosse comme le pouce, tendre, jaunâtre, empreinte d'un suc laiteux, assez agréable au goût, & dont les cochons sont fort friands. La tige est haute d'un pied & demi, velue & rameuse. Ses feuilles, qui sortent les premieres de sa racine, sont longues, larges, sinueuses, éparses à terre, épineuses, & d'un verd marbré de blanc. Les feuilles des tiges & des rameaux sont plus courtes, plus découpées, & les épines en sont plus roides. Sa fleur est un bouquet à demi-fleurons jaunes-dorés & séparés A cette fleur succede une tête composée de plusieurs semences larges, plattes & pailleuses, enveloppées par le calice. La racine de l'Epine jaune est apéritive, & convient, dit Lemery, pour arrêter la semence.

EPINETTE ou SAPINETTE DU CANADA est l'espece de sapin d'où découle le *Baume de Canada.* Voyez *ce mot*, & *celui de* SAPIN.

ÉPINE-VINETTE ou VINÉTIER, *Berberis*. Arbrisseau épineux, qui vient communément dans les jardins,

où il sert de haies, aux environs de Paris : on en trouve aussi dans les lieux incultes, au bord des bois & dans les buissons. Cet arbrisseau est assez haut : ses racines sont jaunâtres, branchues, fibreuses & rampantes : ses jets ou surgeons sont longs de trois coudées, branchus, épineux, jaunes & gluants en dedans; l'écorce en est blanche, mince & lisse. Ses feuilles sont petites, oblongues, crenelées tout au tour, & entourées d'aiguillons mols, d'un verd gai, lisses & d'un goût acide. Les fleurs ont une odeur forte : elles sont disposées en petites grappes, & composées chacune de plusieurs petites feuilles jaunes, rangées en rose. La fleur de l'Epine-Vinette a une singularité remarquable, & qui mérite d'être mise au nombre des phénomenes végétaux : lorsqu'on touche avec un stilet le pédicule de ses étamines, elles se replient du côté du pistile ; il n'est pas rare qu'elles entrainent avec elles les pétales, & que la fleur se referme. Lorsque ces fleurs sont passées, le pistille se change en un fruit cylindrique, mol, long de quatre lignes, qui devient rouge en murissant, & qui est rempli d'une sorte de pulpe acide, assez agréable, & d'un ou de deux noyaux oblongs.

La racine, les fruits & les graines du Vinétier sont d'usage en Médecine : le suc des fruits colore en rouge le papier bleu. La racine est amere : les fruits sont rafraichissans & astringens: ils temperent le bouillonnement des humeurs, appaisent le flux de ventre bilieux, arrêtent les dyssenteries, fortifient l'estomac & excitent l'appétit. On les mange seuls, lorsqu'ils sont murs, ou confits avec le sucre. On en fait en Pharmacie un sirop, une gelée, un rob ou raisiné, qui sont comptés parmi les cordiaux.

Les Médecins Egyptiens font user de ces fruits en décoction, dans les fievres malignes & pestilentielles, & particulierement contre les diarrhées : ils y mêlent un peu de graine de fenouil, pour empêcher qu'ils ne nuisent à l'estomac. Les pepins ou les graines sont des astringens convenables pour les fleurs blanches. La décoction des racines est bonne pour la jaunisse. Les Teinturiers emploient aussi cette même racine, macérée dans la lessive, pour teindre certaines étoffes en jaune.

On cultive aujourd'hui dans les jardins, un Vinétier qui a été apporté du Canada, & qui differe du précédent par la grandeur de ses feuilles, & la grosseur de ses fruits.

Les fruits de ces deux Vinétiers se trouvent quelquefois manquer de pepins apparens. Le mot *Berberis* est Arabe.

Le plant de notre Vinétier est fort utile à la campagne, parcequ'il sert de sujet pour greffer les arbres fruitiers. Il se plaît dans les lieux frais.

EPINOCHE, *Piscis aculeatus*. Petit poisson sans écailles, qui se pêche dans les lacs & dans les rivieres, & dont on distingue de deux sortes; la grande & la petite espéce: la grande est armée de trois éguillons sur le dos, & de trois au ventre, qui se tiennent, & qui ressemblent à la feuille d'épinars, ce qui l'a fait appeller aussi *Poisson épinarde*. Ces éguillons sont pointus & forts; l'animal les dresse quand il a peur, ou quand il s'agit de se défendre contre les autres poissons. L'Epinoche est un poisson si abondant en certaines contrées, que quand on pêche les étangs, on en laisse une grande quantité aux pauvres gens, qui s'en nourrissent.

La seconde espece d'Epinoche a six éguillons sur le dos; elle descend la riviere du Nar, en Ombrie, pour entrer dans le Tibre.

EPITHYM, EPY-LAVANDE, EPY-MARRUBE. Sont des *Plantes parasytes*. Voyez *ce mot & celui de* CUSCUTE.

EPONGE DE MER. *Voyez* CORALLINE.

ÉPONGE DE RIVIERE. *Voyez* l'article *Plantes parasytes* au mot PLANTE.

ÉPONGE D'EGLANTIER. *Voyez à l'article* ROSIER SAUVAGE.

EPONGE PYROTECHNIQUE. On donne ce nom à l'*Amadou* fait avec certains grands champignons qui croissent autour des vieux arbres.

EPURGE ou CATAPUCE. *Voyez* TITHYMALE.

ERABLE, *Acer*. C'est un genre d'arbres, dont il y a un grand nombre d'espéces, qui offrent beaucoup de variétés pour l'embellissement des jardins; la verdure de leurs feuillages faisant autant de différentes nuances qu'il y a d'especes d'Erables. Il est peu d'arbres qui

rassemblent autant de variété, d'agrément & d'utilité que ceux-ci; qui croissent avec plus de vitesse & d'uniformité; qui s'accommodent mieux des plus mauvaises expositions, qui exigent moins de soins & de culture; qui résistent mieux à toutes les intempéries des saisons, & que l'on puisse multiplier avec plus de facilité. Plusieurs de ces espéces d'Erables croissent naturellement en Europe, quelques-unes dans le Levant, & le plus grand nombre dans l'Amérique.

Ces arbres fleurissent en Avril, & portent des fleurs en roses de peu d'éclat, auxquelles succedent des fruits composés de deux ou trois capsules, qui sont terminées par un feuillet membraneux: on trouve dans chacune de ces capsules une semence ovale. Une des marques caractéristiques des Erables, est d'avoir, pour la plupart, les feuilles découpées plus ou moins profondement, & plus ou moins grandes, mais qui sont toutes posées deux à deux sur les branches.

Toutes les espéces d'Erables que l'on connoît, semblent faites pour la température de notre climat: elles y réussissent à souhait; elles s'y soutiennent contre quantité d'obstacles qui arrêtent beaucoup d'autres arbres, & remplissent tout ce qu'on peut en attendre. On peut distinguer les différentes especes d'Erables en grands & petits: les grands Erables forment de belles tiges bien droites, ils ont l'écorce unie, la feuille fort grande: les petits Erables ont le bois plus menu, la feuille plus petite, & sont d'autant plus propres à former ou à regarnir des palissades, qu'ils ont le mérite singulier de croître à l'ombre & sous les autres arbres.

Nous allons présenter, dans cet article, un tableau des diverses espéces d'Erables les plus connus, & dont on retire le plus d'avantage.

Erable blanc de Montagne ou Sycomore, *Acer Montanum Candidum*. Le Sycomore devient en peu de tems un grand & gros arbre; il se garnit d'un feuillage épais, qui donne beaucoup d'ombre & de fraîcheur; sa tige s'éleve droite, son écorce est unie, roussâtre; sa feuille large, lisse, découpée en cinq parties principales, d'un verd brun en dessus & blanchâtre en dessous; ses fleurs, qui sont d'une couleur herbacée,

viennent en grappes longues & pendantes.

Cet arbre a été autrefois fort à la mode pour faire des avenues & des ſalles dans les parcs ; mais on l'a preſque abandonné, parcequ'il ſe dépouille de très bonne heure, & que ſes feuilles ſont ſujettes à être dévorées par les inſectes : un de ſes défauts, eſt d'avoir les feuilles d'une verdure trop foncée, & ſur-tout lorſque l'arbre commence à pouſſer, ce qui eſt entierement oppoſé au verd tendre & naiſſant de preſque tous les arbres ; mais il y auroit peut-être de l'art à profiter même de ce contraſte de verdure.

Cet arbre a des qualités qui rachetent amplement ces petits défauts ; il ſe multiplie de toute maniere avec la plus grande facilité, même par le moyen de la greffe ſur les autres Erables ; il eſt d'un tempérament ſi robuſte, qu'il s'accommode à toutes ſortes de terreins ; il ſe ſoutient contre les grandes chaleurs, & les longues ſécherelſes, même dans les Provinces méridionales de ce Royaume, où l'on n'a pas eu de meilleure reſſource, que de recourir au Sycomore, pour remplacer, avec ſuccès, différentes autres eſpéces d'arbres qui avoient péri ſucceſſivement dans une partie du Cours de la Ville d'Aix en Provence. Un avantage très grand & particulier à cet arbre, c'eſt qu'il réſiſte parfaitement à la violence & à la continuité des vents ; enſorte, qu'on doit l'employer par préférence, lorſqu'on veut garantir quelques bâtimens ou quelques plantations de l'impétuoſité des vents.

Le Sycomore, eſt, au rapport de M. Miller, celui, de tous les arbres, qui eſt le moins affecté par les vapeurs de la mer : il réſiſte aux hyvers les plus rigoureux, même dans ſa premiere jeuneſſe, & il ſoutient le froid exceſſif du Canada, où cet arbre eſt fort commun, & dont on tire par inciſion une ſeve dont on fait de bon ſucre, que l'on nomme *Sucre d'Erable*, comme on en retire auſſi d'une autre eſpéce d'Erable, que l'on nomme le *Petit Erable plane* ou l'*Erable à ſucre*. Nous expliquerons, à l'Article de cette eſpece d'Erable, les circonſtances qu'il faut choiſir, & la maniere dont on doit s'y prendre pour retirer le ſucre de ces arbres.

C'eſt ordinairement dans les pays de Montagne,

que croît naturellement le Sycomorre : on le trouve dans quelques forêts de l'Europe & de l'Amérique Septentrionale ; comme cet arbre croît au mieux dans les terreins les plus ſecs & les plus arides, ſon bois eſt ſec, léger, ſonore, brillant : auſſi les Luthiers s'en ſervent-ils avantageuſement, pour faire leurs inſtruments. C'eſt le meilleur de tous les bois blancs, il n'eſt point ſujet à ſe tourmenter, à ſe déjetter, ni à ſe fendre ; qualités que les Ebéniſtes, les Armuriers, les Sculpteurs, les Tourneurs, les Menuiſiers & autres, recherchent pour la fabrique de pluſieurs petits ouvrages.

*L'Erable Sycomore panaché* n'eſt qu'une variété de l'eſpece dont nous venons de parler ; elle n'en différe que par ſes feuilles bigarées de jaune & de verd, qui font un agrément ſingulier : cette variété de couleur, qui n'eſt qu'un accident occaſionné par la foibleſſe ou la maladie de l'arbre, ou par la mauvaiſe qualité du terrein, ne ſe ſoutient, dans la plupart des autres arbres panachés, qu'en les multipliant par la greffe ou en couchant leurs branches, & nullement en ſemant leurs graines, attendu que les plantes, qui en naiſſent, rentrent dans leur état naturel ; mais dans l'eſpece des Sycomores panachés, on peut multiplier cette variété, même par la graine, qui, lorſqu'on la ſeme, produit des plants qui ſont preſque tous panachés.

Erable plane ou a feuilles de platane. Cet arbre pouſſe une belle tige droite, & peut ſe diſtinguer du Sycomore par ſon écorce, qui eſt blanchâtre ſur le vieux bois ; par ſes boutons rougeâtres pendant l'hyver ; par ſes feuilles plattes, minces, aſſez ſemblables à celles du Platane, quoique d'un verd un peu moins tendre, & qui ne ſont point blanches en deſſous ; par ſes fleurs jaunes diſpoſées en bouquet. Le Sycomore, au contraire, a l'écorce rouſſeâtre ; les boutons jaunes en hyver ; la feuille plus épaiſſe, plus brune ; les fleurs d'un petit jaune verdâtre moins apparent.

L'Erable plane, eſt, après le Platane, un des plus beaux arbres que l'on puiſſe employer pour l'ornement des jardins : il n'a point les petits défauts du Sycomore ; car ſa verdure tendre & agréable ſe ſoutient avec égalité pendant toutes les ſaiſons, & ſes feuilles ne ſont jamais

attaquées par les insectes : il a de plus toutes les bonnes qualités du Sycomore, avec lequel il a tant d'analogie, qu'on peut lui appliquer tout ce que nous avons dit plus haut du Sycomore : cet Erable plane donne un ombrage plus épais, & il croît même plus vîte que le Sycomore. On a vu des plants de cet arbre, venus de semence dans un terrein sec, s'élever jusqu'à douze pieds en trois ans. Les Anglois donnent à cet arbre le nom d'*Erable de Norvege*, parceque vraisemblablement il leur est venu de ce pays là, où il est très commun.

L'*Erable plane panaché*, n'est qu'une variété de l'espece dont nous venons de parler : il n'est pas encore certain que la graine de cette espéce, étant semée, donne des plants qui conservent la variété des couleurs de la plante, comme le fait la graine du Sycomore panaché.

Petit Erable plane ou Erable a sucre, *Acer Virginianum.* Cet arbre est de moyenne grandeur, il croît naturellement en Virginie, où il est fort commun ; on l'y nomme l'*Erable à sucre* : la feuille de cet arbre a assez de ressemblance avec celle de l'Erable plane ordinaire, mais elle est plus grande, plus mince, & d'un verd plus pâle, tenant du jaunâtre en dessus, & un peu bleuâtre en dessous, il a aussi un accroissement bien plus lent. Cet arbre, ainsi qu'on le lit dans l'Encyclopédie, est encore fort rare en France ; cependant nous en avons vu plusieurs plants dans les jardins de M. de Buffon à Montbard en Bourgogne, qui, quoiqu'agés de dix ans, n'ont encore donné ni fleurs, ni graine. Cet arbre est très robuste, il soutient très bien les grandes chaleurs & les grandes sécheresses, il prend plus d'accroissement dans les terreins secs & élévés, que dans les bonnes terres de vallée.

On retire par incision, dans la Virginie & au Canada, du petit Erable plane, dont nous parlons, & du Sycomore, une liqueur fluide & limpide comme l'eau la mieux filtrée, qui laisse dans la bouche un petit goût sucré fort agréable : la premiere se nomme *Sucre de Plaine*, & la seconde *Sucre d'Erable*. L'eau d'Erable est plus sucrée que celle de Plaine, mais le sucre que l'on retire de l'eau de Plaine, en la concentrant par épavoration, est plus agréable que celui d'Erable. L'une & l'autre espece

d'eau est fort sucrée : on n'a jamais remarqué qu'elle ait incommodé ceux qui en ont bu, même étant en sueur : elle passe très promptement par les urines.

On retire la liqueur sucrée de ces deux especes d'érables, en faisant une incision ovale vers le bas de l'arbre : il faut que cette incision pénétre dans le bois, jusqu'à la profondeur de deux ou trois pouces, parceque ce sont les fibres ligneuses, & non les fibres corticales, qui fournissent la liqueur sucrée. Dès que les arbres entrent en séve, que leur écorce commence à se détacher du bois, c'est-à-dire, vers le mois de Mai, la séve ne coule presque plus, ou celle qui découle a un goût d'herbe désagréable, & on ne peut parvenir à l'ammener à l'état de sucre : les habitans en font alors une espece de sirop capillaire. C'est depuis la mi-Mars jusqu'à la mi-Mai, que ces arbres donnent cette liqueur sucrée en plus grande abondance : on fiche au-dessous de la plaie un tuyau de bois mince, qui reçoit la séve, & la conduit dans un vase que l'on met au pied de l'arbre. Lorsque les circonstances sont favorables, c'est-à-dire, après le dégel, la liqueur coule si abondamment qu'elle forme un filet de la grosseur d'un tuyau de plume, & qu'elle remplit une mesure de pinte de Paris dans un quart d'heure. Les vieux arbres donnent moins de liqueur que les jeunes, mais elle est plus sucrée.

Il est essentiel, lorsqu'on veut conserver les arbres, de ne leur faire qu'une seule entaille ; car si on en fait quatre ou cinq, dans la vue d'en tirer une plus grande quantité de liqueur, alors les arbres dépérissent, & les années suivantes on en tire bien moins de liqueur. Pour ammener cette liqueur à l'état de sucre, on la fait évaporer par l'action du feu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais, & on la verse ensuite dans des moules de terre ou d'écorce de bouleau : en se refroidissant le syrop se durcit, & l'on obtient des pains ou des tablettes d'un sucre roux & presque transparent, qui est assez agréable, si l'on a su saisir le dégré de cuisson convenable ; car le sucre d'Erable trop cuit a un goût de mélasse ou de gros sirop de sucre, qui est peu gracieux. Deux cens livres de cette liqueur sucrée produisent ordinairement dix livres de sucre. Quelques habi-

tans de ces pays ſophiſtiquent le ſucre d'Erable avec un peu de farine de froment, qui lui communique plus de blancheur; mais ce ſucre alors a une odeur moins agréable, & une ſaveur moins douce.

Le ſucre d'Erable, pour être bon, doit être dur, d'une couleur rouſſe, un peu tranſparent, d'une odeur ſuave, & fort doux ſur la langue; on l'emploie au Canada pour le même uſage que celui des cannes à ſucre. On eſtime que l'on fait tous les ans au Canada douze à quinze milliers peſant de ce ſucre.

Juſqu'à préſent on n'a point encore retiré en France de liqueur ſucrée de l'Erable: on peut remarquer ſeulement ſur les feuilles du Sycomore, & ſur celles du petit Erable, une humidité viſqueuſe très ſucrée, qui n'eſt que le ſuc extravaſé de ces arbres, qui ſe condenſe ſur les feuilles.

Il croît en Virginie une eſpece d'Erable, dont les feuilles ſont d'un verd brillant en deſſus, & argentin en deſſous; auſſi l'a-t on nommé *Erable blanc*. Dès le mois de Janvier, dans les hyvers peu rigoureux, il commence à donner des fleurs rouges, qui font un aſpect très agréable dans une ſemblable ſaiſon: on leur voit ſuccéder les fruits, qui, ayant la même couleur, font durer le même agrément; il ne ſe plaît que dans une bonne terre.

Il croît auſſi à la Virgine une autre eſpece d'Erable, dont les feuilles different, pour la forme, de celles des autres Erables, & ont quelque rapport avec les feuilles du Frêne, ce qui la fait nommer *Erable à feuilles de Frêne*: cet arbre a un très beau feuillage d'un verd tendre, il réuſſit & croît très vite dans toutes ſortes de terreins: on devroit s'attacher à le multiplier, à cauſe de l'utilité que l'on pourroit retirer de ſon bois.

On voit en Italie, le long des chemins, une eſpece d'Erable à feuilles rondes, que l'on nomme *Opale*, dont le feuillage eſt très beau, & qui mériteroit d'être multiplié.

L'Erable commun ou le petit Erable, eſt d'une reſſource infinie pour ſuppléer à la Charmille, par tout où elle refuſe de venir, & pour remplacer les vuides, où tout autre plant périt. De toutes les eſpeces d'Erable, celui de Candie eſt le plus petit.

Lorſqu'on veut ſemer des graines d'Erable; comme les mulots en ſont fort friands & en détruiſent beaucoup, le mieux eſt de les ſtratifier, ( c'eſt à-dire, les mettre alternativement couches par couches ) avec de la terre légérement humide, ou avec du ſable, pour ne les ſemer qu'au printems pêle-mêle avec ce ſable; elles leveront alors très promtement, ſur-tout ſi on ne les a pas miſes trop avant dans la terre.

On donne le nom de *Brouſſin d'Erable*, (*Molluſcum*,) à une excroiſſance ondée & tachetée fort agréablement, qui vient pour l'ordinaire ſur l'Erable: cette ſubſtance étoit d'un grand prix chez les Romains: on s'en ſert encore aujourd'hui pour faire des caſſettes, des tablettes, & quelques autres ouvrages.

ERGOT ou BLÉ CORNU. *Voyez à l'article* SEIGLE.

ERMINE. *Voyez* HERMINE.

ERS. *Voyez* OROBE.

ESCALIER. Nom donné par quelques-uns à un coquillage univalve de la famille des Vis, & qui, lorſqu'il eſt d'une certaine grandeur, eſt très recherché & très précieux, on l'appelle auſſi *Scalata*. Voyez *ce mot*. Le Golfe Adriatique en produit beaucoup de petits.

ESCARBOT, *Scarabeus*. Inſecte volant & coleoptere, c'eſt à-dire, dont les aîles ſont renfermées dans des étuis. Quelques Naturaliſtes donnent le nom d'*Eſcarbot* à tous les Scarabées; mais ce nom paroît plus particulierement affecté à l'inſecte, que nous nommons *Fouille-merde ou Scarabée pilulaire*, *Scarabeus pilularis*, ainſi qu'à celui qu'on nomme *Scarabée onctueux ou Proſcarabée*, *Proſcarabeus*; deux eſpeces d'inſectes, qui ſont de quelqu'uſage dans la Médecine. M. Linneus a étendu beaucoup la claſſe des Eſcarbots, qu'il diſtingue de celle des Scarabées. *Voyez* SCARABÉES.

L'ESCARBOT COMMUN, connu vulgairement ſous le nom de *Fouille-merde*, a le corps large, épais, de couleur noire, luiſante, mêlée d'une teinte de bleu; ſa tête, qui eſt bombée en deſſus, ſoutient deux antennes, dont les extrémités ſont diviſées par pluſieurs filets; la bouche de l'inſecte eſt garnie de deux machoires rabatues, & parſemées d'un duvet tanné; les jambes ſont anterieurement dentelées en maniere de ſcie, ſtructure

appropriée à l'usage dont elles sont à l'insecte, car il s'en sert pour former des pilules ou boules de fiente dans lesquelles il dépose ses œufs, qui y éclosent à l'aide de cette douce chaleur du fumier dont ils sont enveloppés. Il paroît que cet insecte prend un soin particulier de cette boule, & qu'il la transporte par-tout avec lui.

Le Fouille-merde, ainsi que la plupart des Escarbots, est vraiment Nyctalope, c'est-à dire, qu'il voit plus clair de nuit que de jour; le soleil ou le grand jour l'éblouit. C'est toujours dans les fientes de vache ou de cheval que l'on trouve ces insectes; cependant on croira avec peine ce que disent quelques Auteurs, que cet insecte déteste les roses, & que la seule odeur de ces fleurs le fait mourir.

On distingue plusieurs autres especes de Fouille-merde, qui different de celui dont nous venons de parler par leur petitesse, & quelques autres accidens. Comme ces insectes contiennent beaucoup d'huile & de sel volatil, on les met dans de l'huile de lin, & on les laisse infuser au soleil: cette huile acquierre une vertu résolutive, adoucissante & fortifiante: on l'emploie avec succès en liniment, en y trempant du coton pour résoudre les hémorrhoïdes, & pour en appaiser les douleurs.

L'Escarbot ou Scarabée onctueux ou Proscarabée, est le plus grand des Escarbots; il est gros comme le doigt, & a quelquefois un pouce & demi de longueur: en général, il est tout noir & molasse, sa tête & son col sont d'un pourpre foncé ou violet: on apperçoit autour du corps plusieurs cercles nuancés de bleu, de verd & de jaune.

On nomme cet insecte *Scarabée onctueux*, parcequ'il suinte de toutes les jointures de ses jambes, une liqueur grasse, onctueuse, de couleur jaune, qui teint les mains, & qui est d'une assez bonne odeur. C'est ordinairement vers le mois de Mai, rarement plus tard, que l'on trouve ces insectes, dans les bois, le long des chemins, ou dans les prés humides: ils se nourrissent de vers, mais principalement de feuilles de violettes & d'herbes tendres. Cet insecte fut adoré autrefois par les Egyptiens.

La liqueur qui ſuinte de cet Eſcarbot eſt pleine d'huile & de ſel volatil. On dit que cette liqueur onctueuſe eſt un bon topique pour les plaies ; on la fait entrer dans les emplâtres contre les bubons & les charbons peſtilentiels : l'huile, par infuſion, faite avec ces inſectes, eſt eſtimée bonne contre la piquure des Scorpions.

Entre les inſectes, que M. Linnæus place dans la claſſe des Eſcarbots, les plus plus curieux à connoître, ſont le *Naſicorne ou Eſcarbot licorne*, qui a une corne qui ſe courbe en arc ſur les épaules : l'*Eſcarbot mouche*, qui bat des ailes avec une viteſſe incroyable : les *Eſcarbots verds & dorés*, qui ſont des eſpeces de Cantharides : les *Eſcarbots ſauterelles*, qui, après avoir ramaſſé enſemble leur tête & leur poitrine, font un ſaut en allongeant le corps ; & l'*Eſcarbot joueur de lyre*, ainſi nommé, parcequ'il rend un ſon ſemblable à celui de la lyre, par le mouvement de ſa tête qu'il frotte contre ſon ventre. Ces Eſcarbots, ainſi que tous les autres, avant que de paroître dans cet état, ont été dans celui de ver & ont ſubi d'autres métamorphoſes, ainſi qu'on le peut voir au mot SCARABÉE.

Parmi les Eſcarbots étrangers, un des plus ſinguliers, eſt celui qu'on voit à Moka : il eſt d'un noir brillant & poli comme un miroir : au milieu de ſes deux cornes, on remarque une trompe comme celle de l'Éléphant.

ESCARGOT. Nom que l'on donne au Limaçon terreſtre. *Voyez* LIMAÇON.

ESCARBOUCLE ou PIERRE DE CHARBON ARDENT, *Carbunculus*. Les Anciens ont donné ce nom à preſque toutes les pierres précieuſes tranſparentes & rouges : aujourd'hui on entend par *Eſcarboucle* le vrai *Rubis*. Voyez *ce mot*.

ESCARE. *Voyez* ſon article au mot CORALLINE.

ESCOURGEON : eſt l'*orge d'automne* dont l'épi a quatre côtés, au lieu que l'orge ordinaire n'en a que deux.

On recueille ce grain dès le mois de Juin, & c'eſt un ſecours pour les pauvres gens ; ils en vivent, en attendant que la moiſſon leur fourniſſe leur proviſion pour l'hiver. L'eſcourgeon ſe peut couper en verd, & repouſſer

deux & trois fois ; les chevaux en aiment également le verd & le grain. *Voyez* l'article ORGE.

ESCULAPE. Les Zoologiſtes donnent par excellence ce nom à un ſerpent jouflu & à groſſes babines, qui ne cauſe point la mort, & qui ne fait même aucun mal, à moins qu'il ne ſoit irrité : car alors il mord un peu. Ce ſerpent naît dans l'Iſle de Caprée, & dans preſque toutes les parties du monde habité ; en Italie il eſt ſi familier, qu'on en trouve dans les lits, & qu'il vit volontiers avec les hommes.

M. Linnæus en cite un, qui eſt long d'environ un pied & demi & de la groſſeur d'un doigt, ſa queue n'a de longueur que la ſixieme partie de ſon corps : on lui compte quarante-deux écailles, qui ſont égales en grandeur.

Séba fait mention de ſept eſpeces d'Eſculape de diverſes couleurs magnifiques, & qui ſe trouvent ou au Breſil, ou à Panama, & en d'autres pays de l'Amérique : leur gueule eſt armée de dents pointues & un peu crochues ; auſſi dès que ce ſerpent a une fois un morceau dans la gueule, il le pouſſe aiſément dans ſon gozier ; mais il ne ſauroit enſuite le rejetter à cauſe de ſes dents en crochets : ce qui fait, qu'avant de prendre ſon repas, qui conſiſte ordinairement en rats champêtres, en loirs & en oiſeaux, il ne manque pas de les flairer, ſe donnant de garde de porter à ſa gueule ce qu'il ne juge pas pouvoir avaller commodément.

ESPADON. *Voyez* au mot BALEINE.

ESPARSETTE. *Voyez* SAIN-FOIN.

ESPATULE. *Voyez* GLAYEUL PUANT.

ESPATULE. M. Barrere dit qu'on a donné ce nom à une eſpece de Héron blanc qui ſe trouve dans l'Iſle de Cayenne, & dont le bec eſt ſemblable en quelque ſorte à l'eſpatule dont les Apoticaires ſe ſervent pour remuer leurs drogues ; les plumes de cet oiſeau changent de couleur en vieilliſſant ; elles deviennent tantôt jaunes & tantôt rouges ; changement qui s'obſerve dans le plumage de pluſieurs autres oiſeaux de l'Amérique.

ESQUAQUE ou ESCAYE. *Voyez* le mot ANGE.

ESQUINE. *Voyez* SQUINE.

ESTRAGON, *Dracunculus esculentus.* Plante qu'on cultive dans tous les jardins potagers : sa racine est longue, branchue, & vivace ; elle pousse tous les ans de nouvelles branches ou tiges, de la hauteur de deux ou trois pieds, dures, grêles, un peu anguleuses, rameuses ; ses premieres feuilles sont découpées ; celles qui leur succedent, sont longues, étroites, & semblables à celles du lin ou de l'hyssope, d'un verd obscur, luisantes, d'une saveur âcre, aromatique, mêlée d'une douceur agréable, approchante de celle de l'anis. Ses fleurs sont rangées à l'extrémité des rameaux, comme dans l'aurone ordinaire ; mais elles sont si petites, qu'à peine peut-on les voir : elles sont composées de plusieurs fleurons tubulés, partagés en étoile, formant ensemble de petits bouquets ; à ces fleurs succedent de petits fruits arrondis & écailleux qui contiennent des semences nues & sans aigrette. On multiplie l'estragon de graines & de plants enracinés : on le plante au mois de Mars, & on l'espace de quelques pouces.

Toute cette plante a une grande acrimonie : elle est employée dans les salades, pendant qu'elle est encore jeune & tendre : elle est puissamment incisive, apéritive & digestive ; elle donne de l'appétit, dissippe les vents, excite les regles & la salive. En Angleterre, son eau distillée, est la plus estimée de toutes pour empêcher la contagion de la peste.

ESSAIM. *Voyez* au mot ABEILLE.

ESTURGEON ou ETURGEON en latin, *Accipenser, seu Sturio.* Poisson de la classe des cartilagineux, c'est-à-dire, de ceux dont les nageoires sont soutenues par des cartilages, & qui au lieu d'os, ont des cartilages dans leur intérieur.

Dans le genre des Esturgeons, il y a sur-tout deux especes intéressantes à connoître, par l'utilité qu'on en retire. La premiere est l'Esturgeon ordinaire ou commun, si estimé pour son bon goût ; & l'autre espece est le grand Esturgeon, dont la chair n'est pas bien bonne à manger, mais dont on retire la colle de poisson qui est d'un si grand usage dans les arts ; aussi ce poisson est-il nommé par quelques auteurs, *Piscis ichtyocolla*, *l'icthyocolle.*

Les marques caractéristiques du genre des Esturgeons, sont d'avoir un trou de chaque côté de la tête, que quelques auteurs regardent comme les ouies, d'autres comme les narines; une bouche située au dessous en forme de tuyau & sans dents; un corps oblong muni ordinairement de sept nageoires.

L'Esturgeon ordinaire, & dont on fait tant de cas, a le corps long; mais en même tems d'une forme pentagone ou à cinq angles, qui sont formés par autant de rangs d'écailles. Les écailles de chaque rang ont toutes en général à leur sommet une épine courte, forte, recourbée en arriere. Sa tête est de médiocre grosseur, hérissée aussi de petites pointes ou de petits tubercules; ses yeux sont petits, son iris argenté; le museau est long, large, finissant en pointe, la bouche est dépourvue de dents, faite comme une sorte de tuyau, qui peut s'avancer jusqu'à un certain point, puis se retirer. Comme cet animal n'a point de machoires, il paroît clairement qu'il ne se nourrit qu'en suçant, & qu'il fait sa plus grande nourriture d'insectes de mer, ainsi qu'on l'a observé par l'examen qu'on a fait de ce qui se trouvoit dans son estomac; la queue de ce poisson est semblable à celle des chiens de mer, fourchue de maniere que la partie supérieure avec le corps même aminci, s'avance loin au-delà de l'inférieure.

On dit que tant que l'Esturgeon reste dans la mer, il n'y devient pas bien gros, & que sa chair alors n'est pas bien bonne; mais que lorsqu'il remonte dans les fleuves d'eau douce, il y devient aussi grand qu'un poisson cétacé. Ce poisson se rencontre fréquemment dans les grands fleuves, tels que le *Nil*, le *Don*, le *Danube* & le *Pô*; on le pêche aussi dans les grandes rivieres; ceux qu'on pêche dans la Loire, ont quelquefois jusqu'à trois aulnes de longueur. On en présenta un à François I. qui étoit long de dix-huit pieds: on en pêche quelquefois dans l'Elbe qui pesent jusqu'à deux cens livres.

Les Esturgeons sont d'un très grand revenu par tout, mais singuliérement sur le Pont-Euxin: car en sortant de la mer, ils entrent en très grande quantité dans le *Palus meotide*, où l'on en pêche beaucoup à l'embouchure du Don. Les Esturgeons ne peuvent se pêcher à

l'hameçon, on ne les prend qu'au filet, parceque ces poissons se nourrissent plutôt en suçant qu'en dévorant. On ne leur trouve jamais dans l'estomac de nourriture grossiere ; ce qui a fait dire proverbialement en Allemand, *sobre ou frugal comme un Esturgeon.* On prétend que ce poisson cherche sa vie sous l'eau en fouillant la terre avec son museau.

L'Esturgeon est d'une force considérable dans l'eau, & non sur la terre ; quand il a le ventre appuyé, il renverse d'un coup de queue l'homme le plus robuste, pour peu qu'il le touche, & même il peut casser de très fortes perches. Si les Pêcheurs ne prenoient point leurs précautions, ils risqueroient d'avoir quelquefois les jambes cassées ; aussi pour l'empêcher de donner des coups de queue, ils tachent de lui attacher de court la queue avec la tête, en forme de demi cercle.

La pêche de ce poisson commence en Février dans la riviere de la garonne du côté de Bordeaux, & dure jusqu'en Juillet ou Août, & même un peu plus tard, suivant la saison. Quand les Pêcheurs s'apperçoivent qu'il y a des Esturgeons de pris, ils les retirent, & les attachent à des bateaux, en leur passant des cordes qui traversent les ouies & la gueule du poisson. Ils peuvent les conserver ainsi vivans pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour les mener à Bordeaux, où ce poisson est si commun, que tout le monde en mange. La chair de son dos a, dit on, le goût du veau, & celle de son ventre, celui du cochon. Aussi sa chair est-elle regardée par quelques Medecins, comme de très difficile digestion, & comme n'étant propre qu'aux estomacs robustes. Les laitances de ce poisson, sont de la plus grande délicatesse. Comme il se rencontre dans les mêmes endroits que le Saumon ; les Pêcheurs le nomment le *Conducteur des Saumons.*

Les Pêcheurs qui vont à la pêche de l'Esturgeon sur le Palus méotide à l'embouchure du Don, en tirent un double profit. Aussitôt qu'ils ont pêché des Esturgeons, ils les salent, les suspendent à des perches pour les faire sécher au soleil, & vont vendre cette marchandise en Grece, où on nomme ces poissons ainsi salés *Moronna*, & lorsqu'ils sont frais, *Xirichi.* On transporte aussi de

cette chair ſalée en Italie, où elle prend le nom de *Spinalia.* Cette ſaline eſt auſſi commune en Grece, que chez nous le *Hareng*, & en Italie la *Thonine.*

On donne le nom de *Caviar* aux œufs de l'Eſturgeon, que l'on prépare auſſitôt après la pêche, en les lavant bien dans du vin blanc, & en ôtant certains ligamens dans leſquels ils ſont entremêlés; on les fait un peu ſécher, on les met enſuite avec du ſel dans un vaiſſeau percé de petits trous: on les y écraſe avec la main; lorſque toute l'humidité ſuperflue eſt bien diſſippée, ce caviar reſſemble pour la couleur & pour la conſiſtance, au ſavon verd de Hambourg; on le met dans des bariques, & on l'envoie en divers lieux éloignés de la mer, où l'on trouve cette denrée excellente. On en porte ſur-tout beaucoup aux Moſcovites, qui ont trois carêmes qu'ils obſervent très ſcrupuleuſement. Il n'y a qu'une ſeule eſpece d'Eſturgeon dont on puiſſe faire le caviar.

En Hollande on coupe les Eſturgeons par morceaux qu'on garde dans des barils après les avoir confits dans le ſel & la ſaumure. On fait grand cas en Angleterre de la chair d'Eſturgeon confite de cette maniere. On fait encore avec les veſſies blanches qui s'étendent le long du dos de ce poiſſon, une eſpece d'icthyocolle ou de colle de poiſſon griſe, jaunâtre, que les Droguiſtes vendent en feuilles, ſans être roulées. Elle eſt plus difficile à diſſoudre que celle dont nous allons parler; mais quand elle eſt diſſoute, elle a les mêmes propriétés.

Le *grand Eſturgeon* ou l'*Icthyocolle*, *Icthyocolla piſcis*, a la peau douce, blanche, ſans épines ni écailles, & pour épine du dos, un cartilage percé comme avec une tarriere d'un grand trou, vuide depuis la tête juſqu'à la queue: on en voit qui peſent depuis deux cens juſqu'à quatre cens livres & qui ont juſqu'à vingt-quatre pieds de longueur.

Ce poiſſon paſſe tous les ans de la Mer dans le Danube, où l'on en prend une grande quantité; mais principalement en Valachie vers les embouchures de ce fleuve. Cette émigration ſe fait depuis l'automne juſqu'au mois de Janvier; le plus fort de la pêche eſt en Novembre & Octobre Il s'en débite communément tous les vendredis à Vienne en Autriche, juſqu'à ſoixante

& même cent. Ces poiſſons nagent toujours en bande & accourent au ſon des trompettes, ce qui donne aux Pêcheurs la facilité de les envelopper dans leurs filets, & de les amener à bord. Le grand Eſturgeon eſt ſi timide, que le plus petit poiſſon le fait fuir.

*Colle de Poiſſon.*

La chair de ce poiſſon eſt douceâtre, gluante, & ne devient ſupportable à manger, que lorſqu'elle a été ſalée. Ce qu'il fournit de plus utile, ſoit pour la Médecine, ſoit pour les Arts : c'eſt l'*icthyocolle*, autrement nommée *colle de poiſſon*, qui n'eſt, à proprement parler qu'une gelée de poiſſon extraite par le moyen de l'eau chaude. On prend la peau, les entrailles, l'eſtomac, les nâgeoires, la queue, & la veſſie d'air de ce poiſſon ; on les réduit en bouillie, dans de l'eau chaude ; on étend cette bouillie, afin qu'en ſéchant, elle ſe réduiſe en forme de parchemin ; quand elle eſt preſque ſeche, on la roule ordinairement en cordons ; c'eſt alors ce qu'on nomme *colle de poiſſon*. La meilleure eſt en petits cordons, blancheâtre, claire, tranſparente, ſans odeur, & ſans ſaveur. Celle qui eſt en gros cordons, eſt ſujette à être remplie d'une colle jaune, de mauvaiſe odeur. Il faut conſerver cette ſubſtance dans un lieu ſec, car elle s'humecte à l'air. Toute la colle de poiſſon que nous voyons en France, nous eſt fournie par les Hollandois, qui la tirent de Moſcovie où l'on en prépare beaucoup.

Comme la colle de poiſſon poſſede une qualité deſſicative, incarnative, anodine, & un peu émolliente, on l'emploie avec ſuccès dans les ulcérations de la gorge & des poulmons, & dans la dyſſenterie : on l'emploie auſſi dans les emplâtres agglutinatives.

La colle de poiſſon eſt d'uſage pour donner du luſtre aux rubans de ſoie, pour blanchir les gazes, pour contrefaire les perles fines, & pour pluſieurs autres pratiques des arts. On la fait fondre avec du ſucre, & on la recuit en une eſpece de colle jaune & tranſparente qu'on laiſſe fondre dans la bouche pour coller le papier. Les Deſſinateurs ſe ſervent de la colle de poiſſon ainſi préparée ſous le nom de *colle à bouche* ; les Limona-

diers se servent de colle de poisson pour éclaircir le caffé : les Marchands de vin la font dissoudre dans du vin, & s'en servent pour éclaircir le vin ; on jette ce mêlange dans le tonneau, il se forme sur la surface de la liqueur, une eau qui en se précipitant peu à peu jusqu'au fond, entraîne avec elle toutes les parties grossieres ; ensorte que l'on peut dire que c'est le filtre qui passe à travers la liqueur, & non la liqueur à travers le filtre.

ESULE GRANDE ET PETITE. *Voyez* TITHYMALE.

ÉTAIN, *Stannum.* Est l'un des métaux imparfaits & le plus mou après le plomb. Sa couleur est blanche & brillante, il est facile à ternir, mais il ne se rouille pas : il est peu ductile, & quand on le courbe en différens sens, il produit une espece de cri : il est plus tenace & plus élastique que le plomb, & peu sonore par lui-même. Plus ce métal est pur & moins il pese, c'est le plus léger de tous les métaux, mais étant dans l'état de *minerai*, sa pesanteur spécifique l'emporte sur celle de tous les métaux minéralisés. L'étain d'Angleterre est le plus pesant, & celui qui contient la plus grande quantité d'arsenic.

L'étain possede beaucoup de propriétés, qui le rapprochent du plomb ; il se fond promptement, & à une chaleur modérée, mais à un certain dégré de feu, il se calcine, & finit par se changer, à l'aide d'un fondant, en un verre laiteux, opalin, comme le font aussi les os calcinés, si on les jette dans du verre tenu en fusion. Un atôme de ce métal en vapeur, rend une grande quantité d'or, aigre & cassant, de la même maniere que le fer devient aigre dans la forge des Serruriers, pour peu qu'on en approche du cuivre de trop près. L'étain s'amalgame très bien avec les demi-métaux & le plomb : excepté ce dernier métal, il leur enleve à tous la ductilité & la malléabilité ; si on met du fer dans de l'étain fondu, ils contractent une sorte d'alliage, mais si l'on met de l'étain dans du fer fondu, ils se convertissent aussi-tôt l'un & l'autre en petits globules qui crevent, & font explosion comme des grenades.

On lit dans la *Nouvelle Exposition du regne minéral*, plusieurs détails circonstanciés sur ce métal, qui seroient

déplacés ici, nous y renvoyons nos Lecteurs : nous dirons seulement que l'étain a ses mines particulieres ; qu'il naît ordinairement dans les endroits sabloneux des montagnes à filons ou à couches, & en masse plus ou moins considérables ; ainsi qu'on l'observe en Allemagne, en Suede & en Pologne, en Angleterre & aux Indes : ce métal est minéralisé, ou par le soufre, ou par le fer, ou par la pyrite blanche arsénicale, & englobé ou interposé dans des fluors spathiques : on n'en voit que peu ou point de pur.

La mine d'étain la plus ordinaire, est celle de Cornouailles, qui est cristallisée, en polyedres irréguliers, & dont la couleur est noirâtre ; elle est striée intérieurement, ou grainue, ou poreuse.

Les cristaux d'étain proprement dits, sont une mine d'étain, dont la figure extérieure est à pans indeterminés, le tissu intérieur est feuilleté, de couleurs & transparences différentes : ils deviennent rouges à la comminution, & donnent à la fonte 70 l. ou environ par quintal.

Les Grenats d'Etain sont quelquefois d'un beau rouge, & ressemblent entierement à ceux dont on fait des bijoux. Ce que l'on nomme *Sable d'étain*, est une mine de transport, formée des débris des précédentes mines, & que des courans d'eau ont détachée de ces minieres, & déposée ensuite dans l'endroit où des Pailloteurs la retirent par le lavage avec la sébille. On appelle *Mundick* une mine d'étain trop pauvre ou trop adultérée pour valoir la peine de l'exploitation. *Voyez* MUNDICK.

Toutes les mines d'étain sont enveloppées ou dans de la roche de corne cristallisée, ou dans de la mine arsenicale, réfractaire & rapace, qui est le *Wolfram*, voyez *ce mot* ; rarement dans la *Molybdêne*. La surenveloppe est schisteuse & sableuse.

Pour ébranler & détacher l'étain de sa miniere, il faut mettre le feu dans le souterrain, afin d'y produire des gerçures, par lesquelles la sonde, les leviers, les pics puissent avoir prise ; ensuite on extrait le métal de sa mine, par le triage, la torréfaction, puis le pilage, le lavage & la fonte. On trouvera dans la *Nouvelle Minéralogie*, *T. II*, *pag. 124 & suiv.* le détail de ces opéra-

tions, où la théorie & la pratique sont exposés, d'après ce que nous avons vu sur les lieux mêmes.

La mine étant purifiée (mais avant la fusion) se nomme *Pierre d'étain* La partie supérieure de l'Etain fondu est si intraitable, si peu ductile, qu'on est obligé d'y allier trois livres de cuivre, par quintal d'Etain de fonte. On en met deux livres dans la partie du milieu; & dans la couche inférieure, on met dix huit livres de plomb. Il y a cependant des mines d'étain, dont la nature est telle, qu'il ne faut que peu d'alliage pour le rendre sonore & malléable.

On distingue, dans le commerce, trois différentes sortes d'Etain; savoir, 1°. l'*Etain plané* ou de *Marais:* il est assez pur, mais point sonore, & trop liant; on lui donne encore les noms d'*Etain d'Angleterre*, *Etain cristallin* & à la *rose*.

2°. L'*Etain commun*, qui se trouve chez tous les Potiers d'Etain: c'est un alliage d'Etain plané, de Plomb, & quelquefois de Cuivre jaune.

3°. L'*Etain sonnant*, qui est un mélange d'Etain plané, de Bismuth, de Cuivre rouge & de Zinc: il est le plus éclatant, le plus sonore, le plus facile à ouvrager: on y ajoute, au besoin, du Régule d'Etain, pour en augmenter la dureté.

Le mélange de l'étain doit être annoncé par la marque qu'on est obligé d'y apposer: l'Etain mélangé avec un tiers de plomb, doit porter deux marques ou contrôles; s'il est composé de cinq parties contre une de plomb, il doit avoir trois marques; enfin s'il contient trois livres d'alliage de plomb par quintal, il faut qu'il ait quatre contrôles.

L'Etain de Siam, & celui de Malacca, viennent en lingots, formés en maniere de cubes, avec un rebord; c'est ce que les Marchands appellent *Etain en chapeau*. On les désigne encore différemment dans le commerce: on appelle *Etain à l'agneau*, celui qui est contre-marqué des Armes de la ville de Rouen; & *Etain de brique*, celui qui provient d'Allemagne, & à qui on a donné cette marque à Hambourg.

L'Etain entre dans la composition des miroirs métal-

ſiques & des cloches. L'expérience a appris à l'altérer différemment, pour en former toutes ſortes de vaiſſelles : on s'en ſert pour étamer le cuivre, & pour la fabrique des tuyaux d'orgues. On en fait, par une légere calcination, une chaux griſe, qui eſt la *Potée d'étain*, ſi propre aux Diamantaires, & à d'autres ouvriers pour polir leurs ouvrages : il entre dans la compoſition des émaux. On peut battre l'Etain en feuilles minces, & les charger de mercure ; par ce moyen, elles acquerront la propriété (étant appliquées derriere une glace) de peindre ou de réfléchir les objets, ainſi qu'on en connoît l'effet dans un miroir. Ces feuilles non amagalmées, mais peintes ou vernies, ſont connues ſous le nom d'*Appeau* : on en met aux torches de cire, pour faire des armoiries de deuil : on s'en ſert auſſi pour faux-argenter les décorations d'artifice & de théâtre, ou pour faire de l'avanturine blanche. La diſſolution d'étain, par l'eau régale, a la propriété de donner beaucoup déclat aux couleurs rouges : auſſi les Teinturiers s'en ſervent-ils pour faire la belle écarlate, &c.

ÉTAIN-DE GLACE. *Voyez* BISMUTH.

ÉTALON. Eſt un cheval entier, choiſi & deſtiné à à l'accouplement, & dont on veut faire race. *Voyez* HARAS, *au mot* CHEVAL.

ÉTANG, *Stagnum.* Eſpece de petit *Lac* ou de réſervoir, qui reçoit de l'eau ſans en dégorger, & qui eſt moins ſujet à ſe deſſécher que les *Mares.* On y nourrit du poiſſon. Les anciens Latins ont nommé l'Etang, *Piſcina.* Les Etangs de la Chine ſont des eſpeces de *Citernes.* Voyez *ce mot, à l'article* EAUX.

Il y a auſſi des Etangs ſalés ; tel eſt celui de l'Iſle Maguelone, où l'on travaille à la criſtalliſation du ſel marin.

ÉTITES, *Ætitæ.* Ce ſont des pierres, pour l'ordinaire ferrugineuſes, au-dedans deſquelles il y a une cavité qui eſt tantôt vuide & tantôt pleine. La figure extérieure de ces pierres eſt peu conſtante : elle eſt ou ronde, ou ovale, ou triangulaire, ou quarrée, &c.

On a prétendu, mal-à-propos, que ces pierres ſe trouvoient dans les nids des Aigles, d'où leur eſt venu le nom de *Pierres d'Aigles*. C'eſt avec auſſi peu de fondement, que le peuple attribue encore à ces ſortes de pier-

res, les vertus admirables que les Anciens Naturalistes prétendoient y avoir reconnues.

Les Etites sont composées de plusieurs couches, d'un rouge brun, olivâtre, & qu'on peut séparer aisément. Il est évident qu'elles ont été formées d'une matiere d'abord molle, qui s'est agglutinée peu-à-peu, & a laissé une cavité en dedans. Ces couches enveloppent un noyau limoneux ou ochreux qu'elles portent dans leur centre, & qui s'y est conservé depuis la formation de l'Etite. Ce noyau est ou fixe ou mobile : on l'appelle *Callimus.*

On trouve l'Etite dans bien des mines de fer de la France, même dans la chaîne des montagnes d'Alais en Languedoc. La plus grande quantité se rencontre près de Terrané, village situé sur le bord du Nil, & dans la grande Mer du Desert, que les Arabes appellent *Baharlabaama*, c'est à-dire *Lac desséché* ou *Mer sans eau* : elles sont bigarrées, graveleuses, de couleur cendrée ou jaunâtre & brunissent avec le tems. Il y en a depuis la grosseur d'un œuf d'Autruche jusqu'à celle d'une aveline : il n'est pas rare de les trouver grouppées en grande quantité.

Le noyau ou callimus des Etites, étant communément argilleux & venant à se dessécher, cesse d'occuper toute la cavité, & produit un certain bruit quand on vient à agiter brusquement la Pierre d'Aigle. Les Arabes ont nommé l'Etite *Maské*, c'est-à dire Pierre sonnante. La concavité est un caractere plus essentiel au Géode qu'à la Pierre d'Aigle.

On rencontre quelquefois, dans les environs d'Alençon, près des mines de fer, des Etites brillantes, noirâtres & très pesantes, susceptibles d'efflorescence : on les doit regarder comme une sorte de pyrite vitriolique, caverneuse. *Voyez l'article* PYRITE.

ÉTOILE MARINE PÉTRIFIÉE. Les Lithologistes donnent ce nom à quantité de pierres en forme d'Etoiles, ou marquées d'Etoiles en relief ou en gravure, ou parsemées d'Etoiles. De-là vient que toutes les especes de madrepores fossiles peuvent réclamer ce nom. M. Bertrand dit avec raison qu'on auroit dû réserver cette dénomination aux parties de l'*Etoile marine*, proprement dite, & dont on trouve les articulations ou bourrelets en différens endroits, particulierement en Suisse & en Tour-

taine. Les Lithographes peuvent aussi imposer ce nom aux articles des différentes *Etoiles de mer* ou *Astrophites*, connues sous le nom de *Tête de Méduse.* Voyez *ce mot.*

Les pédicules ou branches des Encrinites, des Entroques, &c. peuvent aussi être comprises sous ce nom. *Voyez l'article* PALMIER MARIN.

ÉTOILES. *Voyez le mot* PLANETTE. Nous y disons un mot des Etoiles, qui, comme l'on sait, sont bien différentes des Planettes.

ÉTOILE. *Stella avis.* Oiseau de la Côte d'Or, en Afrique : il a la grosseur d'un merle : son plumage est très agréablement diversifié par trois couleurs, savoir, le blanc, le jaune & le noir : ses pieds sont jaunâtres, on y compte trois doigts ; les ongles sont noirs & très courts : son bec est assez long, courbé & noirâtre par le bout, le dessous en est blanchâtre ; sa voix est très forte, & ressemble au rugissement. Si les Negres l'entendent crier du côté gauche dans leurs voyages, ils retournent aussi-tôt sur leurs pas, tant ils regardent comme sinistre le cri de cet oiseau.

ÉTOILE DE MER. *Voyez* LIMAÇON DU CAP.

ÉTOILE DE MER, *Stella marina.* Insecte de mer, auquel les Naturalistes ont donné ce nom, à cause de sa figure. On en connoît plusieurs especes, qui varient par la couleur, par le nombre des rayons & par le méchanisme particulier qu'ils nous font voir dans leur marche. Nous en avons ramassé sur les parages du Texel & de Squeveling en Hollande, dont les unes avoient une, deux, trois, quatre & cinq branches ou pans ; nous en avons recueilli au Confluent du Sund qui avoient treize rayons : on en apporte des Indes qui en ont jusqu'à trente-sept, & qu'on nomme *Soleil de mer*, à cause de leur figure & de la quantité de leurs rayons. Toutes celles que nous avons ramassées sur les divers rivages de la Méditerranée sont garnies d'épines en leurs bords : & on ne les prend pas toujours aussi impunément dans les mains que celles des environs de l'Islande, qui en sont entierement dépourvues.

Parmi les Etoiles de mer, il y en a dont les rayons sont renflés dans le milieu, d'autres sont obtus, & d'autres ont une forme pyramidale. L'espece la plus ordinaire est divisée en cinq rayons ; toutes ont au milieu

ou centre du corps une ouverture ſphérique, que les Naturaliſtes regardent comme la *bouche* de l'animal, & autour de laquelle ſont cinq dents ou fourchettes, dures & comme oſſeuſes, dont les Etoiles ſe ſervent pour tenir les coquillages, qui ſont leur nourriture : peut-être que c'eſt avec ces mêmes pointes qu'elles ouvrent les coquilles à deux pieces. La ſurface ſupérieure de l'*Etoile de mer* & de chacun des rayons, eſt recouverte d'un cuir calleux, diverſement coloré ; & hériſſée de diverſes petites éminences, de matiere dure, qui reſſemblent beaucoup à des os ou à des coquilles. Chaque rayon de l'*Etoile de mer* eſt garni à ſa ſurface inférieure d'un grand nombre de jambes.

Les jambes de l'*Etoile de mer* à cinq pans, ſont en ſi grand nombre, qu'elles garniſſent preſque toute la ſurface des rayons du côté où elles ſont attachées. Elles y ſont poſées dans quatre rangs différens, chacun deſquels contient environ ſoixante & ſeize jambes, & par conſéquent l'Etoile entiere eſt pourvue de quinze cens vingt jambes. L'*Etoile de mer* ne marche cependant qu'avec beaucoup de lenteur. Ces jambes, il eſt vrai, ſont ſi molles, qu'elles ne ſemblent guere mériter le nom de jambes. Ce ne ſont, à proprement parler, que des eſpeces de cornes, aſſez ſemblables à celles du limaçon : elles en ont la couleur, la conſiſtance & la forme; elles ſont aſſez ſouvent retirées comme les cornes du limaçon, ce n'eſt que lorſque l'animal veut marcher qu'il les développe.

On peut en remarquer très aiſément la méchanique admirable ; il ne s'agit que de mettre à découvert les parties intérieures d'un des rayons de l'Etoile, en coupant la peau du côté de la ſurface ſupérieure de ce rayon. Lorſque cette opération eſt faite, on obſerve que chaque rayon eſt compoſé d'un grand nombre de *vertebres*, conſtruites de façon, qu'il ſe trouve une couliſſe au milieu du corps, qu'elles ferment par leur aſſemblage. A chaque côté de cette couliſſe, on obſerve deux rangs d'eſpeces de petites boules ou perles, claires, tranſparentes, rangées les unes auprès des autres. Ces petites boules ſont formées d'une membrane mince, dont l'intérieur eſt rempli d'eau. Auſſi-tôt qu'on vient à preſſer ces boules avec le doigt, on en découvre toute l'ingé-

nieuſe méchanique. Ces boules ſe vuident, & l'eau qui en ſort fait étendre & gonfler les jambes qui y correſpondent; lorſqu'on ceſſe de preſſer, les jambes ſe contractent par leur reſſort naturel, & font remonter l'eau dans les boules. On conçoit aiſément que tout ce que l'*Etoile* a à faire pour enfler ſes jambes, c'eſt de preſſer les boules par contraction. C'eſt de ces jambes ainſi allongées que les Etoiles ſe ſervent pour marcher ſur les pierres & le ſable, ſoit qu'elles ſoient à ſec, ſoit que l'eau de mer les couvre.

Il y a quelques années que parcourant les rivages de la mer d'Ecoſſe, je trouvai l'occaſion d'y ramaſſer quantité d'Etoiles de mer, & de ſatisfaire ma curioſité ſur leur mouvement & ſur la maniere dont elles ſe nourriſſent. J'étois placé fort avantageuſement pour ces obſervations; il y avoit pluſieurs petites mares d'eau ſur la greve, j'y portai toutes les Etoiles que j'avois ramaſſées, & en les voyant cheminer, j'obſervai que ces animaux, qui ſont mols, préſentoient une convexité d'un côté, & une concavité de l'autre : celle-ci étoit le côté de la bouche. Cette forme eſt celle qu'il m'a paru être naturelle à toutes les eſpeces d'Etoiles marines lorſqu'elles nagent: elles ſe ſuſpendoient obliquement dans l'eau, & formoient avec leurs rayons de légeres ondulations, ce qui ſans doute provenoit moins du frottement de l'eau, que du mouvement de contraction & de rallongement qu'elles exercent à l'inſtant où elles cheminent. L'animal veut-il deſcendre ſur le ſol, il ceſſe ſes mouvemens & éprouve une eſpece d'inertie, & ſa peſanteur ſpécifique le fait tomber perpendiculairement (dans l'eau tranquille) ſur deux de ſes pans; mais ſi l'eau eſt agitée, il ſuit en tombant une direction oblique. Eſt-il deſcendu ſur le ſol, il s'attache à la vaſe, & fait ſortir & avancer à volonté les centaines de pieds dont nous avons parlé ci-deſſus, & qui paroiſſent être autant de ſuçoirs mobiles, tendineux, ſuſceptibles d'allongement & de contraction, mais très propres à fixer ces animaux au beſoin dans le lieu qui leur eſt le plus convenable. En un mot, l'animal peut reculer, aller de côté, en avant, en tous ſens, ſans changer de poſition abſolue. Les dents ou fourchettes des Etoiles de mer ſervent à comminuer leurs alimens : il ſe

trouve, dans l'intervalle, des vaſcules très convenables pour la déglutition. Chacun de ces inſtrumens eſt adapté à autant d'eſpeces de trachées, leſquelles s'uniſſent à des eſpeces de petites poches greles: ceux-ci ſont recouverts d'une grande quantité d'une ſubſtance qui eſt comme laiteuſe, gélatineuſe, grumuleuſe, ſemblable à la chair de l'ourſin.

Les Etoiles de mer font la déjection de leurs excrémens par autant d'anus intérieurs qu'elles ont de fourchettes. Chaque eſpece de *boyau rectum* a ſon rendez-vous à-peu près au centre de l'animal, où l'on voit une *verrue* ou une eſpece d'*opercule* : cette verrue eſt blanchâtre & oſſeuſe; elle eſt ſituée dans la partie cruſtacée & à l'oppoſite de l'ouverture que l'on dit être la bouche. Il eſt étonnant que Linckus, qui a donné un Traité *in-folio* & avec figures de ces animaux, n'ait pas été inſtruit de la méchanique & des moyens que les Etoiles marines employent, ſoit pour manger, ſoit pour déjecter. M. de Reaumur les avoit preſque tous connus, ainſi qu'on peut le voir dans un *Mémoire* qu'il a donné à ce ſujet *à l'Académie des Sciences*, *année* 1710.

Les Etoiles marines ſont ſujettes à perdre un, deux ou pluſieurs de leurs rayons, & à les réparer, le tout de la même maniere qu'on l'obſerve dans les écreviſſes. Les excrémens des Etoiles marines ſont noirâtres, précédés & ſuccédés d'une goutte de liqueur fraîche, âcre, demi-tranſparente, blanchâtre, ſemblable au *Noſtoch uſnée*, qui ſe trouve dans les champs immédiatement après les orages, & dont MM. Geoffroi & de Reaumur ont parlé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. L'odeur de la chair des Etoiles de mer eſt analogue à celle de l'ourſin, & le goût à celui des cruſtacées.

Il y a de certaines eſpeces d'Etoiles de mer dont les rayons ne ſont point garnis de jambes, ces rayons leur ſervent eux-mêmes de jambes. L'animal en accroche deux à l'endroit vers lequel il veut s'avancer, & ſe traîne ſur ces deux-là, tandis que le rayon qui leur eſt oppoſé ſe recourbe en un ſens contraire, s'appuie ſur le ſable & pouſſe l'Etoile vers le même endroit.

Parmi les diverſes eſpeces d'Etoiles, il y en a une entr'autres d'une ſtructure très ſinguliere: ſes rayons ſe ſub-

divisent en quelque ſorte comme des rameaux d'arbres. On remarque d'abord cinq gros troncs, au milieu deſquels eſt la bouche ; entre l'eſpace des branches il y a un trou, chaque branche ſe partage en deux rameaux, ces rameaux en deux autres, & ainſi ſucceſſivement juſqu'au bout, & les derniers ſont auſſi fins que des cheveux. Toutes ces branches & les rameaux qui en ſortent ſont recourbés en-dedans, ſe plient, & ſont faits pour prendre la proie & la porter à la bouche. Telle eſt la *Tête de Méduſe*, qu'on voit dans tous les cabinets de Naturaliſtes, & qui eſt plus ou moins eſtimée, à raiſon de ſa groſſeur, de ſa couleur, du nombre & de la conſervation de ſes *rayons* ou *branches*.

Il y a une autre eſpece de *petite Etoile*, qui avance & ſe remue par le moyen de ſes branches, qu'elle plie & replie comme font les ſerpens ; ces branches détachées du centre, ont encore du mouvement, comme cela arrive aux *Vers* ou aux *Couleuvres* qu'on a coupés en pluſieurs morceaux.

La petite Etoile de mer, que l'on nomme *Etoile à rayons à queue de lézard*, a effectivement des rayons auſſi fragiles que la queue des lézards. Les moindres chocs que leur font eſſuyer les flots contre des pierres, leur font perdre des rayons. Mais la nature a pourvu à ces pertes fréquentes auxquelles ſont expoſées les diverſes Etoiles de mer ; à peine ont-elles perdu quelque rayon, qu'il leur en croît un nouveau. Pour éviter ce danger, les petites Etoiles dont nous venons de parler ſe tiennent ſur des côtes unies qui ne ſont couvertes que de ſable : on les trouve ſouvent enfoncées ſous ce ſable, où elles marchent fort lentement.

On voit beaucoup d'Etoiles marines aux Antilles : ces animaux ſe promenent pendant le calme ; mais auſſi-tôt qu'ils prévoient l'orage, ils s'attachent, à l'aide de toutes leurs pattes, contre les rochers : ces pattes deviennent pour eux autant d'ancres, qui les tiennent ſi fortement appliquées, que toute la violence des eaux irritées ne peut les en détacher.

ÉTOILE TOMBANTE. C'eſt un phénomene que l'on peut obſerver aſſez ſouvent dans les ſoirées du printems & de l'automne. Il ſemble voir une Etoile ſe détacher du ciel, & tendre par ſa chûte au bas de l'horiſon, ou quel-

quefois se perdre dans le vague des airs. Cette Etoile apparente est un petit globe de feu, qui répand une lumiere vive, semblable à celle de l'Etoile : souvent il se dissipe dans les airs, quelquefois il parvient jusques sur la terre : alors on trouve au lieu de sa chûte une matiere de couleur jaunâtre & visqueuse comme de la colle, la matiere combustible ayant été entierement consumée. Les Physiciens parviennent à imiter ce météore. Pour cet effet, on forme une boule avec du nitre, du camphre & du limon ; on l'humecte avec de l'eau de vie, on y met le feu, on la lance dans les airs ; sa lumiere & les circonstances de sa chûte sont entierement semblables a celle du météore.

ETOURNEAU ou SANSONNET, *Sturnus*. Oiseau assez connu par la beauté de son plumage. On en distingue plusieurs especes : savoir, l'*Etourneau vulgaire*, les *Etourneaux blancs*, l'*Etourneau des Indes*, l'*Etourneau marin*, l'*Etourneau à rouges aîles*, &c.

L'*Etourneau commun* est un oiseau qui vit de tout, & se trouve par-tout : il est de la grosseur d'un merle : son plumage est noirâtre, tacheté de gris, de blanc, quelquefois de bleu, de jaune & de rouge : son bec est semblable à celui de la pie : sa langue est dure, de la nature de la corne, & fendue : le mâle a un filet noir en dessous : il a l'œil noir ; & la femelle a une petite maille dans le blanc de l'œil : son plumage est aussi moins tacheté que celui du mâle : la queue de l'Etourneau est courte & noire : il a les pieds jaunes & les ongles presque noirs. Le jeune Etourneau n'a qu'une tache sur tout son plumage, c'est pourquoi bien des personnes ont de la peine à le distinguer alors d'avec le merle ordinaire. L'Etourneau a les cuisses garnies de plumes jusqu'aux genoux : il habite en été les endroits aqueux, vers les prés ; & en hiver, sur les tours & les toîts des maisons : il vit de vers, de chair de cadavres, de baies, de raisins & de semences : on le nourrit aussi en cage : il pond quatre ou cinq œufs, qui sont légerement teints d'un bleu-verdâtre : il fait son nid dans des trous de maisons ou d'arbres.

Les Etourneaux sont des oiseaux de société, qui volent & demeurent ensemble ; leur vol est en quelque sorte circulaire, parcequ'ils tâchent de gagner toujours le milieu de la bande. Cet oiseau vit vingt ans & plus : il est fort

fort docile ; on l'apprivoiſe facilement, & on lui apprend à répéter quelques mots ; on lui fait la chaſſe vers le tems des vendanges, parcequ'alors il eſt gras & aſſez bon à manger.

Les Anciens faiſoient grand cas de la chair des Etourneaux, ils en ſervoient ſouvent ſur leurs tables. La tête ſent un peu l'odeur de la fourmi, c'eſt pourquoi on la retire avant que d'apprêter l'oiſeau; on en ôte auſſi la peau, parcequ'elle eſt amere.

ETTALCH. Eſt un arbre étranger, aſſez grand, épineux, dont le branchage & les feuilles ont beaucoup de rapport avec le cedre ou avec le genevrier : ſon bois en Numidie eſt blanc ; en Lybie, violet & noir ; & en Ethyopie, très noir. Les Italiens l'appellent *Sangu*. Il en découle une réſine fort analogue à celle du maſtic de Crete. Son bois eſt ſudorifique, & ſert auſſi à faire des inſtrumens de Muſique.

ÉVENTAIL DE MER. *Voyez au mot* CORALLINE.

EVENTAIL ou POISSON EN EVENTAIL. C'eſt le *Waycoviſch* des Hollandois. Ce poiſſon a des nâgeoires fort longues ſur le dos, qui ſe recourbent vers la tête, & forment en quelque façon la figure d'un *éventail*, d'où lui eſt venu ſon nom. On lui remarque ſur la tête deux proéminences, en maniere de cornes : il eſt armé ſur le dos & au bas du ventre d'un grand nombre d'aiguillons, qui ſe joignent par une membrane : il a ſur le dos trois taches rouges & quarrées ; le reſte de ſon corps eſt d'un bleu aſſez clair. Les Indiens le font deſſécher & fumer pour le manger. Ce poiſſon eſt rare en Europe.

EVÊQUE. Nom donné à un petit oiſeau de la Louiſiane & de l'Amérique, dont le plumage eſt bleu : ſes aîles, qui forment une eſpece d'écharpe, tirent ſur le violet : il eſt moins grand que le ſerin : par la mélodie de ſon ramage, il ſurpaſſe le chant de nos roſſignols ; il chante pendant l'eſpace d'un quart de minute, ſans qu'on s'apperçoive qu'il reprenne ſa reſpiration. Après s'être repoſé deux fois autant de tems qn'il a chanté, il recommence & continue toujours de même pendant deux heures.

EVERTZEN. Eſt un poiſſon des Indes, qui ſemble être de la famille des *Brêmes de mer*. Voyez *ce mot*. Les





Navigateurs l'appellent *Maître* ; les Portugais, *Meris* ; & les Bréſilois, *Gugapu-Guacu* : ſa couleur eſt noirâtre : il a ſur le dos ſix aiguillons, qui tiennent à ſes nâgeoires, & des taches blanches ; on en voit auſſi à la queue & aux nâgeoires ; tout le corps eſt tiqueté de marques de différentes couleurs. Il y a une ſaiſon où ce poiſſon eſt excellent à manger : alors ſa chair eſt graſſe ; mais dans un autre tems elle eſt ſi dure & ſi coriace, que les mâchoires les mieux dentées ne peuvent la déchirer. On en mange dans l'Iſle d'Amboine & dans tous les autres lieux maritimes des Indes.

EUFRAISE, *Eufraſia.* Plante très commune ſur les montagnes, dans les forêts & dans les prés : elle a une racine ſimple, menue, ligneuſe, tortueuſe & garnie de fibres : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges, hautes de ſix pouces ou environ, greles, velues, noirâtres, tantôt branchues, tantôt nues : ſes feuilles ſont petites, vénées, luiſantes & inciſées autour, d'un verd foncé, d'une ſaveur viſqueuſe & un peu amere : ſes fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, repréſentant un mufle à deux levres, de couleur blanche, tachetées de points purpurins & jaunes : il ſuccede à cette fleur un petit fruit ou capſule, partagée en deux loges, qui renferment des ſemences menues & blanches.

Cette plante eſt d'uſage étant fleurie ; elle rend les humeurs plus propres à la circulation, & affermit le ton des fibres relâchées dans les glandes du cerveau. C'eſt pourquoi on dit que l'*Eufraiſe* eſt ophthalmique & céphalique ; en effet, elle fortifie merveilleuſement la vue, & la rétablit ſouvent lorſqu'elle eſt foible & prête à ſe perdre. Tous les jours, des vieillards ſeptuagenaires qui ont perdu preſqu'entierement la vue par des veilles & de longues études, la recouvrent par l'uſage du ſuc exprimé de cette plante, infiltré dans les coins de l'œil, ou pris intérieurement avec de la poudre de cloporte, à l'entrée du ſommeil. Quelques-uns fument l'Euphraiſe deſſéchée en guiſe de tabac : on en fait auſſi une ſorte de vin, en la cuiſant avec du moût dans le tems de la vendange.

EUPATOIRE, *Eupatorium.* Cette plante, ainſi appellée du nom du Roi *Mithridate Eupator*, qui la mit le premier en uſage pour les maladies du foie, croît na-



turellement aux lieux humides dans les environs de Paris : sa racine est oblique, fibreuse, blanchâtre & amere : sa tige est rameuse, haute de quatre pieds, droite, cylindrique, velue & d'un verd purpurin, remplie d'une moëlle blanche, jettant une odeur aromatique quand on la coupe : ses feuilles sont nombreuses, attachées trois ensemble sur une même queue, un peu semblables à celles du chanvre, oblongues, d'un goût amer : ses fleurs sont des bouquets à fleurons & évasés : ses semences sont oblongues & garnies d'une aigrette.

L'Eupatoire est toute d'usage. M. Geoffroi dit que les feuilles de cette plante contiennent un sel semblable au natron des Anciens. Elles sont vulnéraires & bonnes pour les maladies du foie. On en fait sur-tout usage dans la cachexie & pour les personnes qui deviennent bouffies & menacées d'hydropisie : elle convient pour toutes les maladies de la peau. Gesner, qui éprouvoit sur lui-même la vertu de chaque remede, avec autant d'attention que Sanctorius faisoit ses expériences sur la transpiration, dit avoir bu la colature des fibres de la racine d'Eupatoire bouillies dans du vin ; qu'il lui en survint des évacuations abondantes par les selles & par les urines ; qu'il vomit douze fois, & rejetta plus de pituite & plus facilement qu'on ne le fait par l'*hellebore*.

On donne aussi le nom d'*Eupatoire femelle* au *Bidens* ou *Achmella*, qui a presque le même port, & dont on vante les qualités pour les difficultés d'uriner, & pour résister au venin que produit la morsure de certains serpens.

EUPHORBE, *Euphorbium*. Plante de l'Afrique, ainsi appellée du nom d'Euphorbius, Médecin du Roi Juba, qui mit le premier en usage la gomme résine qui en découle, & en guérit Auguste-César. Nous parlerons de cette substance après avoir décrit l'*Euphorbier*, que plusieurs Botanistes ont mis dans le genre des *Tithymales*, à cause de ses fleurs. Il y a sept à huit especes différentes d'Euphorbier, qui ont la plûpart beaucoup de rapport avec le cierge épineux, dont elles different cependant non-seulement par la fleur & par le fruit, mais encore par le suc laiteux & âcre dont elles sont empreintes en abon-

dance. *Voyez l'Histoire des Plantes rares du Jardin d'Amsterdam, par Commelin.*

L'*Euphorbier* est un arbrisseau qui dans les terres sablonneuses est haut de plus de dix pieds : sa racine est grosse, pivotante & fibreuse, blanche intérieurement, & recouverte en-dehors d'une écorce brune : sa tige, qui est simple, a trois ou quatre angles ; elle est comme articulée & entrecoupée de différens nœuds : les bords anguleux sont échancrés entre les nœuds, & garnis d'épines roides, brunes & placées deux à deux : cette tige est couverte d'une écorce épaisse, verte-brune, & remplie d'une espece de pulpe blanchâtre, très laiteuse ; elle se partage en plusieurs branches, dénuées de feuilles, mais garnies de quelques petits appendices, ronds, épais, laiteux, & placés seuls à seuls sur les bords : les fleurs naissent principalement du fond des sinuosités qui se trouvent sur les bords anguleux ; elles sont au nombre de trois ensemble ; leur pédicule est laiteux ; leur calice est renflé, & divisé en cinq quartiers : il succede à ces fleurs des fruits gros comme des pois; ce sont des capsules à trois loges, applaties, laiteuses, vertes d'abord, qui rougissent un peu dans la suite : ces capsules contiennent trois graines arrondies & blanchâtres.

Toute cette plante est abondamment remplie d'un suc laiteux & âcre qui en découle, en quelque endroit qu'on y fasse l'incision. L'Euphorbier croît dans la Lybie sur le Mont Atlas, en Afrique, en Malabar & aux Indes Orientales.

Quand on veut faire des incisions à l'Euphorbier d'Afrique, on se couvre le visage autant qu'on peut, ou bien on les fait de loin avec une lance, afin d'éviter l'incommodité que produisent les premieres exhalaisons du suc laiteux, qui sont très subtiles, très âcres, très pénétrantes & très violentes. Lemery dit qu'on reçoit ce suc dans des peaux de mouton, qu'on place autour de la plante, où il se condense & se durcit dans l'état où nous le recevons ; on nomme ce suc *Euphorbe*. C'est une gomme résine ; on l'apporte en Barbarie des pays de l'Afrique les plus éloignés de la mer, par la ville de *Salé*, d'où on le transporte en Europe. L'Euphorbe est en larmes, d'un jaune plus ou moins foncé, branchues, caverneuses,

friables, ſans odeur, mais d'un goût très âcre, brûlant, qui cauſe des nauſées : il ſuffit d'en toucher légerement la langue pour avoir la bouche enflammée.

Toutes les parties de l'Euphorbier ſont ſi ſubtiles, qu'il ſuffit de les flairer pour éternuer ; ſi de ſon huile on ſe frotte les narines, il en découle beaucoup d'humeurs aqueuſes ; ſi on en prend la poudre en guiſe de tabac, il en réſulte une très forte irritation, ſouvent une hémorragie, & il enflamme quelquefois les membranes du cerveau : ſon acrimonie ſi violente fait qu'on ne pulvériſe l'Euphorbe qu'avec beaucoup de peine : auſſi les Droguiſtes & les Apoticaires ont ſoin de n'employer à cet effet que des perſonnes robuſtes ; on les avertit de ſe détourner le viſage de deſſus le mortier, qui d'ailleurs eſt recouvert d'une peau de mouton. Malgré toutes ces précautions, il s'en exhale une vapeur ſubtile qui frappe ſi fort les narines & le cerveau, que l'éternuement, la chaleur, la douleur, les larmes & le crachement viennent tout-à-la fois.

Les Anciens ne nous diſent rien des vertus médicinales de l'Euphorbe. Les nouveaux Grecs, les Arabes, & avec eux les Médecins modernes de l'Europe, lui attribuent une puiſſante vertu de tirer la ſéroſité de tout le corps. Il eſt étonnant que ce remede, qui eſt le plus âcre, le plus ardent de tous les hydragogues, ſoit employé intérieurement. En effet, l'Euphorbe ne purge pas ſans cauſer la defaillance, une ſueur froide, & ſouvent des ulcéres dans l'eſtomac & les inteſtins : les acides & les adouciſſans émouſſent ſa vertu éroſive ; mais, malgré ces précautions, combien eſt peu ſûr ce remede ! Il convient tout au plus pour ébranler les membranes des viſceres attaqués de paralyſie ; comme irritant, il convient encore dans les affections ſoporeuſes & l'apoplexie. L'Euphorbe appliquée extérieurement, inciſe les humeurs épaiſſes, cauſe de la rougeur, de l'inflammation, & quelquefois des ulceres. Elle eſt utile dans le tremblement, dans la léthargie, & pour ceux qui perdent la mémoire.

Les Maréchaux ſe ſervent de l'Euphorbe en poudre pour le farcin & la galle des chevaux. Des perſonnes trop inconſidérées croient s'amuſer fort innocemment en ſemant de cette poudre ſur le parquet d'une chambre où

l'on tient assemblée de danse : à peine les Dames ont-elles fait quelques pas, que leur robe volante agite la poudre & la fait monter au visage des spectateurs, qui tous éprouvent aussi-tôt les petites convulsions d'un éternuement violent, & une fonte d'humeurs très considérable.

EUROES. Est la *Pierre de Judée*. Voyez ce mot.

EXCREMENT, *Excrementum*. Ce terme est employé dans un sens plus ou moins étendu : il signifie, en général, toute matiere, soit fluide, soit solide, qui est évacuée du corps des animaux, parcequ'elle est surabondante, inutile ou nuisible. Les Excrémens varient dans les animaux à raison de leurs especes & de la diversité de leurs alimens. Les Excrémens des animaux, sont pour la plupart d'excellens engrais, dont la nature varie, & est par conséquent plus ou moins propre à différentes terres; car on observe de la différence pour les effets, entre le fumier de cheval, celui de vache, les crottins de moutons, & la fiente de pigeon. *Voyez l'article* FUMIER.

Les Excremens sont aussi d'usage en Médecine ou pour les arts. La *Merde du chien*, connue sous le nom d'*Album Græcum*, est employée pour teindre en noir certains cuirs avec de la vieille féraille. L'*Excrement du Paon* est d'usage pour l'épilepsie; celui de la *Corneille*, pour la dyssenterie; celui de l'*Hirondelle*, pour la squinancie & la colique néphrétique; celui du *Mulet*, pour exciter la sueur; celui de *Poules*, pour les tranchées rouges des chevaux; celui du *Rat*, pour faire croître les cheveux; celui du *Cheval*, pour la pleurésie : celui de *Pigeon* & des *Martres*, pour contrefaire le musc; enfin celui de l'*Homme*, pour faire venir les bubons pestilentiels à suppuration, & pour désacérer l'acier.

EXHALAISON. C'est la fumée ou vapeur qui sort d'une substance, & qui se répand dans l'air. On doit donner proprement le nom de *Vapeur* aux fumées humides, qui s'élevent de l'eau & des autres corps liquides; & celui d'*Exhalaison* aux fumées séches, qui s'exhalent des corps solides, tels que la terre, le feu, les mineraux, les soufres, les sels : ces corpuscules s'élevent des

corps durs & terreſtres, ſoit par la chaleur de l'air, ſoit par quelqu'autre cauſe, & ſont conjointement, avec les vapeurs, les ſources des météores aëriens.

On ne ſauroit éviter avec trop d'attention de s'expoſer aux Exhalaiſons qui s'élevent quelquefois de certains corps & dans certaines circonſtances, car ces Exhalaiſons ſont ſouvent mortelles, on en a des exemples de toute eſpéce : il arrive même quelquefois qu'on eſt ſuffoqué par ces vapeurs, avant d'avoir pu en reconnoître les mauvais effets. Il eſt rapporté dans les Mémoires de l'Académie, année 1701, qu'un Maçon qui travailloit auprès d'un puits, dans la ville de Rennes, ayant laiſſé tomber ſon marteau, un Manœuvre qui fut envoyé pour le chercher, fut ſuffoqué avant d'être arrivé à la ſurface de l'eau; deux autres hommes qu'on y deſcendit après, furent ſuffoqués de même; on y deſcendit un quatrieme, à qui on recommanda de crier dès qu'il ſentiroit quelque choſe; il cria bien vite, dès qu'il fut près de la ſurface de l'eau; & on le retira auſſitôt; mais il mourut trois jours après. Il dit qu'il avoit ſenti une chaleur qui lui devoroit les entrailles. On deſcendit enſuite un chien, qui cria dès qu'il fut arrivé au même endroit, & qui s'évanouit dès qu'il fut en plein air : on le fit revenir en lui jettant de l'eau, comme il arrive à ceux qui ont été jettés dans la Grotte du Chien près de Naples. *Voyez* GROTTE DU CHIEN.

Après avoir retiré les trois cadavres avec des crocs, on les ouvrit, & on ne remarqua aucune cauſe apparente de mort : ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'on buvoit de l'eau de ce puits ſans qu'elle fît aucun mal. Les Exhalaiſons, en détruiſant ſeulement l'élaſticité de l'air, le privent de cette puiſſance qui le rend la ſource de la vie.

Voici un autre accident occaſionné par des Exhalaiſons d'un autre genre; mais non moins funeſtes. Un Boulanger de Chartres, avoit mis dans ſa cave de braiſe de ſon four : ſon fils y étant deſcendu avec de nouvelle braiſe, la lumiere qu'il portoit s'éteignit au milieu de l'eſcalier; il remonta, la ralluma & redeſcendit : dès qu'il fut dans la cave, il cria qu'il n'en pouvoit plus, & ceſſa bientôt de crier; ſon frere voulut courir à ſon

ſecours ; mais il n'en revint point : trois autres perſonnes qui eurent la même hardieſſe y périrent.

Le lendemain un Boulanger trop hardi, voulant retirer ces corps avec un croc, ſe fit deſcendre dans la cave avec une corde, & recommanda qu'on le retirât dès qu'il crieroit : il cria bien vîte ; mais la corde s'étant rompue, il retomba, & quelque diligence que l'on fît pour renouer la corde, on ne put que le retirer mort : on l'ouvrit, & on trouva toute l'organiſation du corps très altérée, les lobes du poulmon tachetés de marques noirâtres, les inteſtins gros comme le bras, rouges, enflammés ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, tous les muſcles des bras, des cuiſſes & des jambes étoient comme ſéparés de ces parties. Le Magiſtrat prit connoiſſance de ce fait, & on conſulta des Médecins. Il fut conclu que la braiſe, qui avoit été miſe dans la cave, étoit ſans doute mal éteinte, & avoit fait élever une vapeur maligne & mortelle ; qu'il falloit par conſéquent jetter dans la cave une grande quantité d'eau, pour éteindre le feu & arrêter le mal, ce qui fut exécuté : enſuite on deſcendit dans la cave un chien, & une chandelle allumée, le chien ne mourut point, & la chandelle ne s'éteignit point, preuve certaine que le péril étoit paſſé.

Ces Exhalaiſons malignes agiſſent diverſement ſuivant leur nature, ainſi que le prouve le fait ſuivant. Quelques perſonnes creuſoient la terre dans une cave à Paris, croyant y trouver un tréſor caché : après qu'elles eurent travaillé quelque tems, la ſervante étant deſcendue pour appeller ſon maître, les trouva tous dans la poſture de gens qui travailloient, ayant les yeux ouverts, la bouche béante, de maniere qu'ils ſembloient encore reſpirer ; mais ils étoient roides comme des ſtatues, & froids comme marbre.

Exhalaisons minérales. Il ſort des entrailles de la terre & ſur-tout des filons ou veines métalliques, qui ſont proches de la ſurface de la terre, des galeries ou des ſouterrains d'où on retire le charbon de terre & autres ſubſtances minérales, il ſort, dis-je, des exhalaiſons de différentes eſpéces, & qui produiſent des effets tous différens : nous allons les réunir ici ſous un ſeul

point de vue. Ces Exhalaiſons ſont nommées différemment par les Mineurs, ſuivant leur nature : les unes ſont nommées proprement *Exhalaiſons*, les autres *Feu Briſou*, d'autres *Mouphette* ou *Pouſſe*.

Les Mineurs nomment proprement *Exhalaiſons*, celles qui ſont très ſenſibles & très conſidérables, & qui ſe font voir, ſur-tout le matin, dans le tems que la roſée tombe à la ſurface de la terre & dans ſon intérieur. A la ſuite de ces Exhalaiſons, les Mineurs trouvent les filons de mines qui ſont dans le voiſinage, ſtériles, dépourvus du minéral qu'ils contenoient, & ſemblables à des os cariés, ou à des rayons de miel. Quelquefois l'effet en eſt plus rapide; les vapeurs paroiſſent enflammées, elles ſortent de la terre accompagnées d'épaiſſes fumées, & produiſent des éruptions, à la ſuite deſquelles les veines métalliques ſe trouvent détruites : ces phénoménes tiennent aux mêmes cauſes que les inflammations des Volcans. *Voyez* VOLCAN.

Enfin, il regne dans les mines qui ont été long-tems abandonnées des vapeurs ſouterraines, que l'on nomme *Inhalations*, qui contribuent infiniment à la compoſition & décompoſition des minéraux métalliques, puiſque par leur moyen il ſe fait continuellement des diſſolutions, qui ſont enſuite ſuivies de nouvelles combinaiſons : ce ſont ces Exhalaiſons minérales qui jouent le plus grand rôle dans la criſtalliſation & la minéraliſation.

### *Feu Briſou.*

On donne ce nom a des Exhalaiſons qui s'élevent dans les mines de charbons, & dont les effets ſont auſſi terribles que ſinguliers. Cette vapeur ſort avec une eſpece de ſifflement par les fentes des ſouterrains où on travaille : elle ſe rend même ſenſible aux yeux, & paroît ſous la forme de ces ſortes de toiles d'araignées ou fils blancs que l'on voit voltiger dans l'air à la fin de l'été. Lorſque l'air circule librement dans les ſouterrains & qu'il a aſſez de jeu, on n'y fait point beaucoup d'attention; mais lorſque cette vapeur ou matiere n'eſt point aſſez diviſée par l'air, elle s'allume aux lampes des ouvriers, & produit

des effets semblables à ceux du tonnerre & de la poudre à canon.

Pour prévenir ces effets dangereux, voici comme s'y prennent les ouvriers. Ils ont l'œil à ces fils blancs, qu'ils entendent & qu'ils voient sortir des fentes : ils les saisissent avant qu'ils puissent s'allumer à leurs lampes, & les écrasent entre leurs mains. Lorsqu'ils sont en trop grande quantité, ils éteignent la lumiere qui les éclaire, se jettent ventre à terre, & par leurs cris avertissent leurs camarades d'en faire autant. Alors la matiere enflammée passe par dessus leur dos, & ne fait de mal qu'à ceux qui n'ont pas eu la même précaution ; ceux-là sont exposés à être tués ou blessés. On entend cette matiere sortir avec bruit & mugir dans les monceaux de charbon, même à l'air libre & après qu'ils ont été tirés hors de la mine ; mais alors on n'en doit plus rien craindre.

Quand les Mines de Charbon sont sujettes à des vapeurs de cette espece, il est très dangereux pour les ouvriers d'y entrer, sur-tout le lendemain d'un jour pendant lequel on n'y a point travaillé, parceque la matiere s'est amassée dans le tems qu'il n'y avoit aucune commotion dans l'air. Aussi en Angleterre & en Ecosse a-t-on recours à un expédient avant d'entrer dans la mine. On y fait descendre un homme vêtu de toile cirée ou de linges mouillés : il tient une longue perche, au bout de laquelle est une lumiere : lorsqu'il est descendu, il se met ventre à terre ; & dans cette posture, il s'avance, & approche sa lumiere de l'endroit d'où part la vapeur : elle s'enflamme sur-le-champ avec un bruit effroyable, qui ressemble à celui d'un violent coup de tonnerre, & va sortir par un des puits. Cette opération purifie l'air, & l'on peut ensuite descendre sans crainte dans la mine : il est très rare qu'il arrive malheur à l'ouvrier qui a allumé la vapeur, pourvu qu'il se tienne étroitement couché contre terre, parceque toute la violence de l'action de ce tonnerre souterrain, se déploie contre le toît supérieur de la mine.

Les vapeurs des mines peuvent être de natures différentes ; les unes sont simplement inflammables, telles

étoient celles que l'on vit sortir à travers de l'eau dans une mine de charbon. M. Maud, de la Société Royale de Londres, produisit par art une vapeur qui présentoit les mêmes phénomenes : pour cet effet, il recueillit dans une vessie les vapeurs qui s'éleverent d'un mélange d'acide vitriolique, d'eau commune & de limaille de fer. L'inflammation d'autres vapeurs est accompagnée d'explosions terribles; on lit dans les Transactions philosophiques, qu'un homme s'étant approché imprudemment avec sa lumiere de l'ouverture d'un des puits d'une mine, pendant que la vapeur en sortoit, elle s'enflamma sur-le-champ ; il se fit par trois ouvertures différentes une éruption de feu, accompagnée d'un bruit effroyable : il périt soixante & neuf personnes dans cette occasion. Deux hommes & une femme, qui étoient au fond du puits de cinquante-sept brasses de profondeur, furent poussés dehors, & jettés à une distance considérable. La secousse de la terre fut si violente, que l'on trouva un grand nombre de poissons morts, flottans à la surface de l'eau d'un petit ruisseau qui étoit à quelque distance de l'ouverture de la mine.

Le phénomene le plus singulier que les exhalaisons nous présentent, est celui que les Mineurs nomment *Ballon* : il paroît à la partie supérieure des galeries des mines, sous la forme d'une espece de poche arrondie, dont la peau ressemble à de la toile d'araignée. Si ce sac vient à se crever, la matiere qui y étoit renfermée se répand dans les souterrains, & fait périr tous ceux qui la respirent.

### *Mouphette* ou *Moffette* ou *Pousse*.

C'est une vapeur dangereuse, qui s'éleve assez communément, sur-tout dans les chaleurs de l'été, dans les mines de charbon que l'on exploite.

Cette vapeur ressemble à un brouillard épais : elle a la propriété d'éteindre peu à peu les lampes & les charbons ardens : elle suffoque les ouvriers, lorsqu'ils s'en laissent surprendre. Aussi est-ce une maxime parmi eux, qu'il faut avoir l'œil, autant à la lumiere qu'à son ouvrage. Lorsqu'ils apperçoivent que la lumiere de leurs

lampes s'affoiblit, le plus sûr pour eux est de se faire retirer promptement de la mine. L'effet de cette vapeur est d'appésantir & d'endormir ; mais elle agit quelquefois si promptement, que les ouvriers tombent de l'échelle en descendant dans la mine.

Lorsqu'on les secoure à tems, on peut les sauver ; on les porte au grand air, où ils restent quelque tems sans donner aucun signe de vie. Le remede le plus efficace, est de couper un gazon, de coucher le malade sur le ventre, de façon que sa bouche pose sur le trou fait dans la terre, d'appliquer ensuite ce gazon sur sa tête. S'il n'a pas été trop long tems exposé à la vapeur, il revient peu à-peu, comme d'un profond sommeil. D'autres leur font avaller de l'eau tiede avec de l'esprit-de-vin ; ce mélange leur procure un vomissement très abondant de matieres noires ; mais souvent il reste au malade une toux convulsive pour le reste de ses jours.

Ces terribles effets sont produits par un air stagnant, qui a perdu son élasticité étant chargé de particules acides sulfureuses. Pour ne point s'exposer à ces dangers, avant de se remettre à l'ouvrage, on descend par le puits une chandelle allumée pour reconnoître l'état de l'air.

Heureusement ces exhalaisons ne regnent pas continuellement dans les mines ; & d'ailleurs, on a grand soin d'employer tous les moyens que l'art peut suggérer pour faciliter la circulation de l'air dans les souterrains. Pour cet effet, on ouvre une galerie horizontale au pied de la montagne ; & cette galerie fait, avec les bures ou puits perpendiculaires de la mine, une espece de syphon, qui favorise le renouvellement. Mais de toutes les méthodes que l'on peut employer, il n'y en a pas de plus sûre que la Machine de Sutton.



FABAGO. Plante amere qui eſt une eſpece de *Peplus*, qu'on trouve dans la Romanie, & qu'on cultive à Paris au Jardin du Roi, &c. Sa racine eſt menue & ſerpentante; ſes tiges ſont rameuſes, ſes feuilles oblongues, un peu ſemblables à celles du pourpier, nerveuſes & ameres au goût. Il ſort de leurs aiſſelles des pédicules qui ſoutiennent chacun une fleur rouge, diſpoſée en roſe; à cette fleur ſuccede un fruit membraneux, long, cannelé, qui contient pluſieurs ſemences applaties. Le Fabago eſt eſtimé un excellent vermifuge.

FAINE ou FOUESNE. *Voyez* au mot HÊTRE.

FAISAN, *Phaſianus*. Le Coq Faiſan eſt admirable par la variété & par l'éclat de ſon plumage: il reſſemble un peu au coq ordinaire. Quand le Faiſan eſt en amour, ſa tête eſt extrêmement rouge, & ſes yeux ſont étincelans, comme du feu. Le plumage de cet oiſeau eſt de trois couleurs, brun, de couleur d'or, & verd; le deſſus de ſa tête eſt d'un cendré luiſant. A l'endroit des oreilles, il s'éleve des plumes plus longues que les autres. La Poule Faiſande n'a point des couleurs auſſi brillantes que le mâle, elle eſt à peu près de la couleur de la Caille; les plumes des Faiſans ſervent quelquefois pour mettre aux chapeaux, au lieu de plumes d'Autruches.

Les Faiſans ne ſont pas naturellement fort communs dans ce pays-ci; mais par les ſoins qu'en font prendre les Princes & les Seigneurs, ils les multiplient beaucoup dans leurs parcs. Le goût de ce gibier eſt des plus exquis, lorſqu'il eſt ſuffiſamment attendu: ſa chair eſt très nourriſſante. Pour faciliter la multiplication de ces oiſeaux, on en éleve dans des enceintes murées, que l'on nomme *Faiſanderies*; telle eſt celle d'auprès de Verſailles.

Cette éducation domeſtique que l'on fait des Faiſans & des Perdrix rouges ou griſes, eſt le meilleur moyen d'en peupler une terre, & de réparer la deſtruction que la chaſſe en fait. Par ces ſoins, on met les œufs & ces jeunes oiſeaux à l'abri d'une multitude d'ennemis, tels que

les *Fouines*, les *Renards*, les *Oiseaux de proie*, qui mangent les œufs ou les petits encore foibles. La maniere d'élever les Faisans, est presque la même que pour les Perdrix rouges ou grises.

### *Maniere d'élever des Faisans.*

Le lieu où l'on établit la Faisanderie, doit être disposé de maniere que l'herbe croisse dans la plus grande partie, & qu'il y ait un assez bon nombre de petits buissons épais & fourrés, pour que chaque bande de Faisandeaux puisse s'y retirer à part pendant la grande chaleur.

Pour se procurer beaucoup d'œufs de Faisans, il faut nourrir pendant toute l'année un certain nombre de Poules-Faisandes. On les tient enfermées au nombre de sept avec un Coq, dans de petits enclos séparés, où elles sont à l'abri de tous les animaux malfaisans. Il faut que chaque enclos soit bien séparé, & que les Coqs ne se voient pas : car la rivalité les troubleroit & nuiroit à la propagation. Au commencement de Mars, il est bon de leur donner un peu de sarrazin pour les échauffer & hâter le tems de l'amour ; il seroit dangereux que les poules fussent trop grasses, elles en ponderoient moins, & la coquille de leurs œufs seroit si molle, qu'ils courroient risque d'être écrasés dans l'incubation.

C'est vers la fin d'Avril que commence la ponte des Poules-Faisandes. On a soin d'aller ramasser le soir tous les œufs ; si on ne prenoit point ce soin, ils se trouveroient souvent cassés, & mangés par les poules mêmes. On fait ensuite couver ces œufs par une poule de basse-cour, qui doit être bonne couveuse, c'est-à-dire, qui doit rester avec attache sur les œufs. Au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours les Faisandeaux éclosent. On les enferme avec la poule sous une caisse aérée, & dont on augmente la longueur à mesure qu'ils grandissent. Les Faisandeaux demandent beaucoup de soin pour leur nourriture ; il est nécessaire dans le premier mois de les nourrir principalement avec des vers de fourmis que l'on nomme improprement *œuf de fourmis*, ainsi qu'on le peut voir au mot FOURMI.

Si on ne peut en trouver, on y supplée en leur don-

nant des œufs durs hachés & mêlés avec de la mie de pain, & un peu de laitue ; à mesure qu'ils deviennent plus forts, on leur donne du grain. Ces jeunes oiseaux sont sujets à être attaqués par une espece de poux, qui leur est commune avec la volaille, ils maigrissent alors & meurent même quelquefois. Le meilleur remede pour les en garântir, est de les tenir proprement. Lorsque les Faisandeaux ont un peu plus de deux mois, les plumes de leur queue tombent & il leur en pousse de nouvelles. Ce moment est assez critique à passer, l'usage des œufs de fourmis le rend moins dangereux. Un des soins les plus importans, c'est de leur donner toujours de l'eau nouvelle; ce défaut d'attention leur cause une maladie commune aux poulets, qu'on nomme la *pépie*, & qui se manifeste par une pellicule blanche qui recouvre leur langue : cette maladie est presque toujours mortelle aux Faisandeaux.

La méthode est la même pour élever les perdrix, il faut observer seulement que les perdreaux rouges sont plus délicats que les Faisandeaux, & que les œufs de fourmis leur sont plus nécessaires. Dès que les Perdreaux rouges ont atteint six semaines, il seroit dangereux de les vouloir tenir renfermés, ils deviennent alors sujets à une maladie contagieuse, qu'on ne prévient qu'en les laissant libres à la campagne. Cette maladie s'annonce par une enflure considérable à la tête & aux pieds, & elle est accompagnée d'une soif qui hâte la mort, quand on la satisfait. On ne doit donner la liberté aux Faisans, que lorsqu'ils ont deux mois & demi. La Perdrix grise ne demande pas tant de soin, & s'éleve beaucoup plus aisément que la Perdrix rouge.

Les Faisans se perchent la nuit dans les hautes futaies; le jour ils fréquentent les bois taillis, les buissons & les lieux remplis de broussailles. La femelle fait son nid à terre dans les buissons les plus épais ; elle pond pour le moins autant d'œufs que la Perdrix. Les Coqs Faisans sont moins lascifs que nos Coqs domestiques; cependant ils se battent quelquefois jusqu'à se tuer, pour jouir d'une femelle.

On dit que la Poule domestique donne avec le Coq-Faisan, des œufs marquetés de noir, beaucoup plus

gros que les œufs de la Poule commune, & que les petits qui en proviennent, sont si semblables à de vrais Faisandeaux, qu'on pourroit s'y tromper. On prétend même que les femelles qui proviennent de ces œufs, produiroient des Faisans parfaits à la premiere ou à la seconde couvée, si on les accouploit avec leur pere. Il y a beaucoup de variétés parmi les Faisans, selon la diversité des pays où ils naissent.

Le plus beau de tous les Faisans, est sans contredit le Faisan rouge de la Chine. Cet oiseau est huppé, il a le plumage doré, citron, couleur d'écarlatte, d'émeraude, bleu céleste, brun, jaune; toutes ces couleurs qui tranchent les unes sur les autres, font un très agréable mêlange; il porte une belle & longue queue; cet oiseau conservé avec tout l'art possible se fait remarquer, par la richesse de ses couleurs, parmi ceux du Cabinet du jardin du Roi: on y voit aussi le Faisan blanc de la Chine.

On trouve encore beaucoup de Faisans dans plusieurs autres contrées, & qui varient, soit par le plumage, ou par quelqu'autre particularité. Le Faisan de l'Amérique a le plumage noir, & une crête rouge pendante comme celle d'une petite Poule d'Inde: ses pieds sont rouges. Le Faisan du Bresil a sur la tête une crête huppée, le dessous de sa gorge est sans plumes, & la peau en est rouge. Le Faisan des Antilles a le col très long, la tête & le bec d'un Corbeau; dans une basse-cour, il fait une guerre cruelle à tous les oiseaux domestiques. Il n'en est pas de même du Faisan de Carasow ou des Indes Occidentales; son caractere est doux, sociable, il vit fort bien avec les autres oiseaux; il a sur la mâchoire supérieure une excrescence ronde, jaune & dure, & de la grosseur d'une aveline; la tête est huppée, d'un noir velouté & panaché. Le Faisan-Paon, est ainsi nommé des especes de plumes de Paon qu'il a sur le dos, il se trouve en Chine, sa femelle est brune. Le Faisan des Caffres a le plumage blanc moucheté de gris; ceux de Congo sont noirs & bleus; celui de Juida à la Côte d'or, est d'un blanc mêlé de bleu, & a la tête couronnée d'une touffe noire. Le Faisan de Madagascar est violet: on le rencontre aussi dans l'Isle des Amazones; sa tête

eſt ſurmontée d'une huppe étagée de plumes noires & blanches, & qui baiſſent ou ſe dreſſent à la volonté de l'oiſeau ; ſa démarche eſt noble & fiere. La chair de toutes ces ſortes de Faiſans, eſt d'un goût exquis, & convient à tous les tempéramens.

FAISAN BRUANT ou FAISAN DE MONTAGNE : eſt le *Coq des bois* ou *Coq de bruyere. Voyez* ce mot à la ſuite de l'article COQ.

FAISAN D'EAU. Nom qu'on a donné au *Turbot.* Voyez *ce mot.*

FAISAN DE MER. *Voyez au mot* CANARD A DUVET : on l'appelle auſſi PINTAIL.

FAITIERE, *Imbricata.* Nom donné à une eſpece de coquillage bivalve de la famille des *Cœurs.* Voy *ce mot.*

La Faitiere préſente de côté un cœur ouvert, mais le faitage de deſſus eſt ſon caractere ſpécifique. On remarque ſur ſa coquille ſept principales & grandes ſtries, avec de grandes cavités entre deux, traverſées de différentes lignes qui forment des étages & des couches.

FALAISE. Non qu'on donne aux côtes de la mer qui ſont élevées, eſcarpées, & garnies de Landes à leur baſe.

FALANGES. On donne ce nom à de groſſes mouches des Iſles Antilles, qui ont la tête & le muſeau comme un ſinge. Il y en a de pluſieurs eſpeces, les unes qui ont des trompes, d'autres qui ont des cornes.

FALTRANCHS. Dans le commerce on donne ce nom a un mélange des principales herbes vulnéraires qu'on a récoltées fleuries & dans leur plus grande vigueur, ſur les montagnes de la Suiſſe & de l'Auvergne. Les Payſans Genevois & Suiſſes, dès qu'ils les ont ramaſſées, les coupent par petits morceaux pour les déguiſer, puis les font ſécher pour s'en ſervir en infuſion théi forme. Ces herbes vulnéraires ſont ordinairement les feuilles & fleurs de *Sanicle*, de *Bugle*, de *Pervenche*, de *Veronique*, de *Pyrole*, de *Pied de Chat*, de *Pied de Lion*, de *Langue de Cerf*, de *Capillaire*, d'*Armoiſe*, de *Pulmonaire*, de *Brunelle*, de *Bétoine*, de *Verveine*, de *Scrophulaire*, d'*Aigremoine*, de *petite Centaurée*, de *Menthe*, de *Piloſelle* & de pluſieurs autres plantes. *Voyez ces mots.*

Les Suiſſes vendent ordinairement aux Droguiſtes leurs

*Faltranchs* en paquets de deux onces. Lorſque l'odeur, la couleur & la ſaveur ſont de la qualité requiſe, les propriétés en ſont plus efficaces : on s'en ſert comme de bons diurétiques : ils ſont propres pour la jauniſſe, pour les rhumes invétérés, & pour diſſoudre le ſang coagulé. *Faltranck* eſt un nom Allemand, composé de *Fallen*, tomber, & de *Trank*, boiſſon ; ce qui ſignifie *Liqueur propre pour ceux qui ſont tombés.*

FALUN ou CRON, ou FELUNIERE. Noms donnés vulgairement à des bancs de terre, composés d'un amas conſidérable de *Tritus de coquilles foſſiles* & de *Madreporites* qui ont perdu leur vernis. Ces bancs ſe trouvent particulierement en Tourraine & au Vexin. On ſe ſert de Falun dans quelques pays, au lieu de marne, pour améliorer certaines terres.

La longueur, l'épaiſſeur & la profondeur de ces couches, qui ſe trouvent ſous terre, où elles ont été formées par des dépôts ſucceſſifs, varient beaucoup ; quelquefois on y trouve encore des corps marins, peu calcinés, ou non réduits en poudre : alors l'on peut les reconnoître, à la couleur près, par les caracteres qui leur ſont communs avec les analogues vivans ; on y diſtingue ſurtout différentes eſpeces de *Madrepores*, des *Coraux*, des *Dents*, des vertebres d'*Etoiles marines*, des *Entroques*, des os de poiſſons, des fragmens de coquilles de tous genres. Ce *Cron* eſt communément dans l'état d'un ſable plus ou moins attenué. Combien de couches de terre calcaire ſemblent n'être que le réſultat de *Felunieres* très comminuées ! telles ſont peut être les couches de craies de tranſport.

Les Payſans répandent du *Falun* ſur leurs champs pour les fertiliſer ; une terre une fois *falunée*, l'eſt pour trente ans.

FAMOCANTRATON. Eſpece de lézard de l'Iſle de Madagaſcar, qui vit d'inſectes, & qui ſe tient attaché à à l'écorce des arbres, où l'on a peine à l'appercevoir. Au-deſſus du dos, de la queue, des jambes, du col & à l'extrêmité du muſeau, ſe trouvent des griffes, qui lui ſervent à s'attacher contre les arbres. Il tient toujours ſon goſier ouvert, pour y recevoir des araignées & des mouches, dont il fait ſa principale nourriture. Cet animal s'élance

très rapidement ſur la poitrine des Negres lorſqu'ils s'approchent d'un arbre où il ſe trouve ; ils le craignent beaucoup, parcequ'il ſe colle ſi fortement ſur leur peau, qu'ils ne peuvent s'en défaire qu'avec le ſecours d'un raſoir. DAPPER, *Deſcription de l'Afrique*, *page* 4, 8, dit que le mot *Famocantraton* ſignifie en langue du pays, *Sauteur à la poitrine.*

FAON. Eſt le petit d'une *Biche* : on donne auſſi ce nom au petit du *Chevreuil* & du *Daim*

FARAFES : ſont des animaux ſauvages de l'Iſle de Madagaſcar, fort ſemblables aux loups, mais encore plus voraces. Les habitans ſont obligés d'entretenir continuellement du feu dans leurs caſes pour en éloigner ces dangereux ennemis

FARINE. Eſt du grain moulu & réduit en poudre, dont on a ſéparé le ſon avec des bluteaux. Les farines propres à faire du pain, ſont celles de froment, de ſeigle, de ſarraſin, de maïs, & toutes celles qui étant mêlées avec de l'eau, ſont alimenteuſes & ſuſceptibles de la fermentation *panaire*, ou de former par la coction une eſpece de gelée connue ſous le nom d'*empois.*

FARINE EMPOISONNÉE. Les Mineurs donnent ce nom à l'arſénic en fleurs que l'on trouve quelquefois attachée aux voutes de la miniere de cette ſubſtance. *Voy.* ARSENIC.

On appelle auſſi *farine empoiſonnée* le dépôt blanchâtre que produit une fumée condenſée dans des vaiſſeaux faits exprès, lorſqu'on travaille à retirer le bleu d'émail du *cobalt*, ordinairement allié à l'*arſénic. Voy.* COBALT. Cette farine eſt également arſénicale ou empoiſonnée.

FARINE FOSSILE ou MINÉRALE, *Farina foſſilis.* Nom qu'on a donné par une ſuite d'erreurs populaires à une ſubſtance crétacée, ou eſpece de *Guhr* calcaire, blanchâtre, reſſemblant à de la groſſe farine, & dont Bukmann, *Epiſt. itin. de farin. foſſil.* rapporte que les gens du commun firent autrefois uſage, comme d'une farine céleſte. Il ajoute ſérieuſement, qu'ils en reconnurent bientôt la mauvaiſe qualité ; ce qui n'eſt pas difficile à croire.

Il n'y a pas une grande différence entre la *farine foſ-*

ſile, l'*agaric minéral*, le *lait de lune foſſile*, & les *Guhrs de craie. Voyez* ces différents mots.

La ſolidité, la ténuité, la couleur & la configuration y mettent peut-être la plus grande différence. *Voyez* Ludwig, Pott & Scheuchzer. Si la farine foſſile eſt marbrée, on l'appelle *Terre miraculeuſe*.

Comme l'on trouve toujours la farine foſſile dans des endroits caverneux, un peu expoſés à l'air, il y a lieu de croire qu'elle eſt, ou le réſultat d'une ſtalactite décompoſée, ou d'un guhr de craie deſſeché, & qui y a été apporté par le courant des eaux ſouterraines. *Voyez* Guhr.

FASCIOLA. Eſpece de ver du genre des *Tænia*. Voy. *ce mot*, & dont M. Linnæus donne la figure dans ſon *Syſt. Nat. p.* 70. *tab.* 7. *n.* 1. Il y en a plus dans les poiſſons & dans les chiens, que dans le corps de l'homme. C'eſt un ver aquatique qui ſe trouve dans les torrens & ſous les pierres; ſon corps eſt d'une figure ovale, & à peine de la grandeur d'une ſemence de melon, un peu plus gros que le vrai Tænia ou ver ſolitaire; l'on en trouve de la longueur d'une aulne, mais ſans articulations ſenſibles: ce qui fait qu'on ne peut pas déterminer, ſi c'eſt un ſeul ver ou pluſieurs enſemble, comme on le préſume à l'égard du Tænia, dont la vraie longueur eſt indéterminée, & qui eſt diviſé en travers, c'eſt-à dire, par anneaux.

Le Faſciola eſt applati, ſes deux extrémités ſont rondes, ſes ſurfaces plates ſont chargées de trois lignes longitudinales, & ſes côtés ſont crenelés.

FASÉOLE. Eſpece de *feve* qui ſe mange verte, & qui eſt plus commune en Italie qu'en France. Il y en a de blanches, de jaunes, de rouges & de bigarrées. *Voyez* Haricot.

Les Antilles produiſent une ſorte de *Faſéoles* brunes, qui rampent ordinairement au bord de la mer dans le ſable, mais qui paſſent pour dangereuſes, ainſi que les *Ricins*. Voyez ce mot.

FAU. *Voyez* Hêtre.

FAUCHEUR ou ARAIGNÉE DES CHAMPS. *Voyez ce mot.*

FAUCON, *Falco*. Genre d'oiſeau de proie, dont il y

a plusieurs especes. Ils ont été nommés ainsi, parceque leurs griffes sont faites en forme de faulx. C'est parmi ces oiseaux de proie qu'on a choisi les especes les plus courageuses & les moins rebelles pour les dresser à la chasse du vol. Ces oiseaux bien dressés poursuivent le *Lievre*, & même les bêtes fauves, telles que le *Loup*, le *Sanglier*, &c.

On divise les *Faucons* en huit especes, dont quatre volent haut, & les quatre autres volent bas. Les quatre premiers sont, l'*Autour*, l'*Epervier*, le *Gerfault* & l'*Emerillon*; les quatre autres sont, le *Faucon*, le *Lanier*, le *Sacre* & le *Hobereau*. De tous ces oiseaux, le Faucon & l'Autour sont d'un service plus sûr & plus ordinaire que les autres.

Le *Faucon Gerfault* approche beaucoup de l'*Aigle* pour la grandeur; c'est, après lui, l'oiseau le plus fier, le plus hardi & le plus fort; ses plumes sont toutes blanches, excepté celles du dos & des ailes, qui ont des taches noires en forme de cœur; sa tête est applatie; son bec & ses jambes sont de couleur bleue.

Cette espéce de Faucon aire en Prusse & en Russie: c'est de Norwege, du Dannemark, & principalement de l'Islande que viennent les meilleurs: on lui fait voler le Milan, le Héron, l'Outarde, la Grue & tout le gros gibier. Son Tiercelet est plus délicat, & plus difficile à gouverner. *Voyez le mot* TIERCELET.

Le *Faucon Sacre* est plus petit que le *Gerfault*, mais il le surpasse en courage & en agilité: on en distingue plusieurs especes. Le meilleur Sacre, selon les habiles Fauconniers, se connoît par sa couleur tannée, rouge & grise: il doit avoir les jambes & le bec courts; les doigts des pieds bleus, de même que le bec; le corps allongé; les ailes & la queue longues.

On distingue plusieurs especes de *Faucons-Lanier*; elles ne different que par le plumage, qui, en général, tire sur le grisâtre: ces oiseaux ont le bec d'une médiocre grandeur, & un peu crochu par le bout.

Le *Faucon Emérillon*, a le plumage brun; la partie inférieure de son corps est couleur de paille. *Voyez* EMERILLON.

L'*Autour*, l'*Epervier*, ont été décrits ſous ces noms. *Voyez ces mots.*

Le *Faucon*, proprement dit, eſt de couleur griſe, armé d'un bec fort crochu & de ſerres vigoureuſes. Les Faucons blancs ſont les plus rares, mais peut être auſſi les plus braves : on en trouve en Iſlande, en Moſcovie. Le Roi de Dannemark envoie tous les ans quelques-uns de ſes Fauconniers en Iſlande, pour prendre & tranſporter à Coppenhague autant de Faucons capables de ſervir qu'on en peut avoir ; ſoit pour ſa propre fauconnerie, ſoit pour en faire des préſens dans les Cours Etrangeres.

En Iſlande on prend les Faucons par le moyen d'oiſeaux dreſſés exprès à cet effet, & poſés à terre dans des cages. Ces animaux voient en l'air le Faucon à des diſtances incroyables, ils en avertiſſent, par certains cris, leurs Maîtres, qui ſe tiennent cachés dans une petite tente couverte de verdure, d'où ils lâchent auſſi-tôt un pigeon attaché à une ficelle : le Faucon, qui l'apperçoit, ſe plonge deſſus, & il eſt pris vivant dans un filet qu'on jette ſur lui. On les embarque dans des vaiſſeaux : on les nourrit de viande de bœuf & de mouton, & on en prend tous les ſoins imaginables : on les fait repoſer ſur des chaſſis de lattes minces, couverts de gaſon & de gros draps, afin qu'ils ſoient mollement, & en même-tems fraîchement, ſans quoi leurs jambes s'échauffent & deviennent ſujettes à une eſpece de goutte.

Il y a aux Indes Orientales une eſpece de Faucon huppé très beau : ſa grandeur approche de celle de l'Autour ; il a une double huppe ſur la tête ; ſon col eſt rouge, ſon plumage eſt traverſé de lignes blanches & noires ; l'iris de ſes yeux eſt jaune ; ſon bec eſt d'un bleu foncé ; ſes jambes ſont garnies de plumes qui lui tombent juſque ſur les pieds. Il y a pluſieurs autres eſpéces de Faucons, dont il ſeroit trop long de donner les deſcriptions.

*Maniere dont on dreſſe les Faucons à la chaſſe du vol.*

Les oiſeaux de proie, que l'on dreſſe à la chaſſe du

vol, ſont, ou des oiſeaux Niais, ou des oiſeaux Hagards. On appelle oiſeaux *Niais* ou *Béjaunes*, ceux qui ont été pris dans le nid; ceux-ci ſont les plus aiſés à dreſſer. Les oiſeaux *Hagards*, ſont ceux qui ont joui de la liberté avant d'être pris: ces derniers ſont plus difficiles à apprivoiſer. Les beſoins étant le principe de la dépendance de l'oiſeau: s'il eſt trop farouche, on l'affame, on cherche même à lui augmenter le beſoin de manger en nettoyant ſon eſtomac par des cures, qui ſont de petits pelotons de filaſſe qu'on lui fait avaler, & qui augmentent ſon appetit; on l'empêche de dormir pendant pluſieurs jours & pendant pluſieurs nuits: s'il eſt méchant, on lui plonge la tête dans l'eau, & enfin on ſatisfait ſon appetit. Se voyant bien traité, l'oiſeau ſe familiariſe, & le Fauconnier en fait enſuite tout ce qu'il veut. Il y a pluſieurs ſignes de force & de courage dans un oiſeau de proie, tels ſont, le bec court, la poitrine nerveuſe, les jambes courtes, les ongles fermes & recourbés. Une marque des moins équivoques de bonté dans ces oiſeaux, c'eſt de chevaucher le vent, c'eſt-à-dire, de ſe roidir contre, & de tenir ferme ſur le poing quand on les y expoſe.

Le principal ſoin du Fauconnier, eſt d'accoutumer l'oiſeau de proie à ſe tenir ſur le poing, à partir quand il le jette, à connoître ſa voix ou tel autre ſignal qu'il lui donne, & à revenir à ſon ordre. Pour amener l'oiſeau à ce point, il faut ſe ſervir du leurre.

Le leurre eſt une repréſentation de proie; c'eſt un morceau d'étoffe ou de bois, garni d'un bec, de pieds & d'ailes. On y attache de quoi paître l'oiſeau. On lui jette le leurre quand on veut le reclamer, ou le rappeller. La vue d'une nourriture qu'il aime, jointe au cri que fait le Fauconnier, le ramene bien vite. Dans la ſuite la voix ſeule ſuffit. On donne le nom de *Tiroir* aux différens plumages, dont on équippe le leurre. On change le plumage ſuivant l'eſpéce d'oiſeau, à la chaſſe duquel on veut le dreſſer, on ſubſtitue à celui du Perdreau, celui du Heron, ou du Milan. Pour affriander l'oiſeau à ſon objet, on attache ſur le leurre de la chair de poulet ou autre, mais toujours cachée ſous les plumes du gibier: on y ajoute du ſucre, de la canelle, de la

moëlle & autres ingrédiens propres à échauffer le Faucon plutôt à une chasse qu'à une autre : de sorte que par la suite, quand il s'agit de chasser réellement, il tombe sur sa proie avec une ardeur merveilleuse. Quand on exerce ainsi l'oiseau, on le tient attaché à une ficelle qui a plusieurs toises de longueur.

Après plusieurs semaines d'exercice, on essaie l'oiseau en pleine campagne. On lui attache des grelots aux pieds pour être plutôt instruit de ses mouvemens. On le tient toujours chaperonné, c'est-à-dire, la tête couverte d'un cuir qui lui descend sur les yeux, afin qu'il ne voie que ce qu'on lui veut montrer ; & si-tôt que les chiens arrêtent ou font lever le gibier que l'on cherche, le Fauconnier déchaperonne l'oiseau & le jette en l'air après sa proie. C'est alors une chose divertissante, que de le voir ramer, planer, voler en pointe, monter & s'élever par dégrés & à reprises, jusqu'à se perdre de vûe dans la moyenne région de l'air. Il domine ainsi sur la plaine : il étudie les mouvemens de sa proie que l'éloignement de l'ennemi a rassurée ; puis tout à coup il fond dessus comme un trait, & la rapporte à son maître qui le reclame. On ne manque pas, sur-tout dans les commencemens, à lui donner, quand il est retourné sur le poing, le gezier & les entrailles de la proie qu'il a apportée. Ces récompenses & les caresses du Fauconnier animent l'oiseau à bien faire, & à n'être pas libertin ou dépiteux, c'est-à dire à ne pas s'enfuir pour ne plus revenir, ce qui lui arrive quelquefois.

On dresse ces oiseaux au poil, c'est-à-dire à poursuivre le lievre ; & il y en a qui sont au poil & à la plume. On peut même dresser de jeunes Faucons forts & vigoureux à la chasse du Chevreuil, du sanglier & du loup. Pour y parvenir, on bourre la peau d'un de ces animaux : on met dans le creux de ses yeux la nourriture que l'on a préparée pour le Faucon, & on a soin de ne lui en point donner d'autre : on traine l'animal mort, pour le faire paroître en mouvement, comme s'il avoit vie, le Faucon se jette aussi-tôt dessus ; le besoin de manger le rend industrieux & attentif à se bien coller sur le crâne pour fourer son bec dans l'œil, malgré le mouvement. Quand on mene l'oiseau à la chasse, il

ne manque pas de fondre sur la premiere bête qu'il apperçoit, & de se planter d'abord sur sa tête pour lui becqueter les yeux : il l'arrête par ce moyen, & donne ainsi au Chasseur le tems de venir & de la tuer sans risque, pendant qu'elle est plus occupée de l'oiseau que du Chasseur.

FAUFEL. Nom d'une noisette des Indes, platte d'un côté & convexe de l'autre, un peu semblable à la noix muscade, mais sans odeur ni saveur. Les Indiens s'en servent comme d'un raffraichissant & d'un astringent.

FAULX ou FLAMBEAU. Espece de Tænia. *Voyez* FLAMBEAU.

FAUNE. Les Zoologistes donnent ce nom à un papillon qui se trouve dans les forêts. Le dessus de ses aîles est brun, & a des taches jaunes irrégulieres ; les premieres aîles sont jaunes par-dessus, & ont les bords nébuleux. Sur chacune, il y a un point blanc qui a la figure d'un œil. Les secondes aîles sont d'une couleur sombre, mêlée de blanc & de noir : on voit, avec plaisir, ce papillon dans les Cabinets des Curieux.

FAU-PERDRIEU. Est un oiseau de rapine, qui prend les Cailles & les Perdrix : il leurre aussi le Lapin, court sur le Duc, & s'enfuit quand il apperçoit le Sacre. Il vole au loin, proche de terre, & non en haut, comme le Milan. Il vole moins bien que le Faucon, le Tiercelet & le Sacre.

Le Fau-Perdrieu est beaucoup plus fort que le Milan. Ses jambes sont plus grandes, fort déliées, jaunes & couvertes de tablettes : son bec & ses ongles sont de couleur plombée & moins crochus que chez tous les autres oiseaux carnivores : il a la queue & le bout des aîles noires ; le plumage fauve. Le dessus de la tête & le dessous de la gorge sont blanchâtres & rougeâtres, de même que le pli de ses aîles, aux deux côtés de l'estomac ; les plumes qui lui couvrent les ouies sont noires.

Le Fau-Perdrieu fait son nid au plus haut des arbres isolés dans les plaines de l'Auvergne, le long des garennes, où il fait beaucoup de dégât.

FAUSSE BRANC-URSINE. *Voyez* BERCE.

FAUSSE CHELIDOINE. *Voyez* PIERRE D'HIRONDELLE.

FAUSSES CHENILLES. *Voyez ce mot à l'article* MOUCHES A SCIE.

FAUSSES GALLES. *Voyez* GALLES DE CHÊNE.

FAUSSE GUIMAUVE, *Abutilon.* Cette plante, qui croît dans les jardins, a une racine branchue, des tiges rameuſes & hautes de quatre pieds ou environ, revetues de feuilles un peu velues & ſemblables à celles des courges. Ses fleurs naiſſent dans l'aiſſelle des feuilles : elles ſont jaunâtres, & reſſemblent à celles des Mauves. Son fruit eſt arrondi, cannelé, & composé de pluſieurs gaînes membraneuſes, qui s'ouvrent en deux parties, & renferment quelques ſemences noirâtres, qui ont la figure d'un petit rein. Cette plante eſt diurétique, pectorale, agglutinante & conſolidante.

FAUSSES PLANTES PARASYTES. *Voyez au mot* PLANTES PARASYTES.

FAUSSES TEIGNES. *Voyez à la ſuite de l'article* TEIGNES.

FAUVE. Eſt un oiſeau des Iſles Antilles, ainſi appellé de la couleur de ſon plumage. Sa groſſeur égale celle d'une poule d'eau. Son ventre eſt blanc.

Les Fauves ſont très maigres, & elles n'ont de valeur que par leurs plumes, dont on fait un bon débit. Ces oiſeaux ont les pieds palmés, comme les Cannes, & le bec pointu, comme la Bécaſſe. Nul oiſeau n'eſt auſſi ſtupide que le Fauve ; car, ſoit qu'il ſe laſſe de voler, ſoit parcequ'il prend des barques pour des rochers flottans, ou des vaiſſeaux pour des arbres, dès qu'il en apperçoit quelqu'un à l'approche de la nuit, il vient auſſi-tôt ſe poſer deſſus, & avec une telle confiance ou étourderie, qu'il ſe laiſſe prendre ſans aucune difficulté.

FAUVETTE, *Motacilla.* Eſt un petit oiſeau très connu par le ſon mélodieux de ſon chant : on en diſtingue pluſieurs eſpeces ; ſavoir, la *Fauvette brune*, la *Fauvette rouſſe*, la *Fauvette fauve*, la *Fauvette à tête noire*, & la *Fauvette de couleur diverſifiée.*

La *Fauvette brune* eſt preſque ſemblable au Roſſignol, mais plus petite. On l'éleve en cage, où elle chante : elle ſe retire dans les creux des murailles, & differe de ſon mâle par le ſommet de la tête qui eſt de couleur tannée : elle fréquente le bord des ruiſſeaux, où on l'en-

tend chanter : elle fait ſon nid ſur le bord des grands chemins ; & ce nid eſt très artificieuſement tiſſu de crins de cheval. Les œufs qu'elle pond ont communément une couleur cendrée, avec des taches de couleur de fer.

La *Fauvette à tête rouſſe* ſe retire dans les chennevieres, où elle chante continuellement : elle ſe nourrit de vers qu'elle va chercher autour des buiſſons & des petits arbriſſeaux. Sa gorge, ſa poitrine & ſon ventre ſont d'un blanc tirant ſur le jaune ; le reſte eſt brunâtre. Elle a le bec jaunâtre & longuet ; la tête platte ; la queue courte & jaunâtre par-deſſous, le deſſus eſt de couleur de rouille ; les environs des cuiſſes ſont noirâtres ; ſes pieds ſont longs, déliés & d'un jaune pâle ; ſes ongles ſont noirs : le pennage du mâle eſt plus rougeâtre. La femelle pond quantité d'œufs : elle conſtruit ſon nid dans des maſures, des buiſſons & derriere des murailles.

La *Fauvette fauve* eſt de couleur de chataigne, excepté par le devant qui eſt entierement blanchâtre dans la femelle, & cendré dans le mâle. Les grandes plumes des aîles ſont noires & tachetées de blanc.

La *Fauvette à tête noire* porte ſur la tête une grande tache noire. Son col eſt cendré ; le dos d'un verd obſcur ; la poitrine & le ventre ſont d'un gris blanchâtre ; le bec eſt noir, & les pieds ſont plombés.

Toutes les Fauvettes ſe nourriſſent de mouches & de vers : elles aiment les lieux aquatiques. Leur chair eſt apéritive, & fort bonne à manger. On éleve de préférence les Faûvettes à tête noire, à cauſe de leur chant. On nourrit les petits, ſix jours après qu'ils ſont éclos, avec une pâtée faite de chennevi écraſé, de perſil haché & de mie de pain bien arroſée. On les tient dans une cage, où il n'entre de l'air que par la porte, & on a ſoin de les tenir chaudement dans l'hiver.

FAUX, *Facinellus.* Oiſeau imantopede ou de la taille du Héron, & qui a toutes les mêmes façons de faire : il approche beaucoup de l'Ibis. Ses cuiſſes, le ventre, le dos, le col & la poitrine ſont d'un beau rouge tirant ſur le brun. Ces deux dernieres parties ſont particulierement couvertes de longues taches brunes ; & le milieu du dos eſt rempli de tâches d'un verd obſcur. Cette même cou-

leur se voit encore en quelques endroits des aîles & de la queue; son bec est noir, fort long, & conformé par-devant en maniere de *Faulx*, d'où lui est venu son nom. Ses jambes & ses pieds sont de la même couleur, & d'une étendue assez considérable.

FAUX ACACIA. *Voyez* ACACIA COMMUN.

FAUX ALBATRE : *voyez* ALABASTRITE.

FAUX-ASBESTE, *Pseudo-Asbestus.* Cette substance, qu'on appelle aussi *Faux alun de plume*, est une espece d'amiante imparfait ou non mur, fibreux, se réduisant facilement en poudre. Sa couleur est blanche : il est moins réfractaire au feu que l'amiante, & ne se dissout pas dans l'eau comme l'alun; il n'en a pas la saveur, c'est pourquoi on lui donne l'épithete de *Faux.* On le vend mal-à-propos dans les boutiques sous le nom d'*Alun de plume :* il nous vient de Norvege. Lorsqu'on brise cette matiere entre les doigts, & qu'on en met la poudre sur la peau : elle y excite un picotement semblable à celui que causeroient de petites pointes d'aiguilles.

Quoique l'on ait omis de parler de l'Asbeste en son lieu, on peut ici en donner une idée, & dire qu'il ne differe de l'amiante, qu'en ce que les fibres de celui-ci sont souples & nâgent sur l'eau; tandis que celles de l'Asbeste sont rudes, & se précipitent dans l'eau : *voyez la Nouvelle exposition du Regne minéral. Volume I, pag. 107, &c.*

FAUX BOURDONS. On donne ce nom aux mâles des Abeilles : *voyez* ABEILLE.

FAUX CORAIL. On donne ce nom aux *Madrepores* & aux *Eponges vésiculaires.* Voyez *l'article* CORAIL, & *celui de* CORALLINE.

FAUX DICTAMNE, *Pseudo Dictamnus.* Est une plante qu'on cultive quelquefois dans les jardins. Sa racine est menue, ligneuse & fibrée : elle pousse beaucoup de petites tiges menues, nouées, velues & blanchâtres. Ses feuilles sont arrondies, ressemblent un peu à celles du Dictamne de Crête, & sont triangulaires comme elles. Ses fleurs sont en gueule, verticillées, de couleur purpurine : il leur succede des semences oblongues. Cette plante est dessicative, & possede d'ailleurs les vertus

du véritable Dictamne, mais dans un dégré beaucoup inférieur.

FAUX GRENATS. Ce sont les *Grenats d'or.* Voy. *ce mot à l'article* Or, & *à celui de* Grenat.

FAUX LAPIS. Est l'émail bleu qu'on retire du *Cobalt.* Voyez *ce mot.*

Pour la maniere de retirer cette chaux colorante du Cobalt, *voyez* la *Nouvelle Minéralogie* & le *Dictionnaire de Chymie.*

FAUX-PISTACHIER ou NEZ COUPÉ, *Staphilodendron.* Les fleurs de cet arbrisseau viennent par grappes pendantes, elles sont longuettes, disposées en rose de couleur jaune. Aux fleurs succedent des fruits membraneux, ou plutôt des vessies remplies d'air, divisées deux à deux, ou trois à trois par des cloisons membraneuses. On trouve dans l'intérieur de leurs fruits deux ou trois noyaux applatis, dont on fait des chapelets qui ressemblent à ceux du bois de coco. Les fruits du faux-pistachier croissent si mal dans ce pays ci, & les amandes en sont si petites, qu'on ne peut en retirer de l'huile, comme on le fait dans les climats chauds. Les feuilles de cet arbrisseau sont composées de trois ou cinq folioles ovales, attachées à une nervure commune; elles sont opposées sur les branches.

Le faux-pistachier étant taillé, peut former de fort jolis buissons, qui font un effet très agréable dans les bosquets du printems, lorsqu'on fait contraster leurs grappes jaunes avec les grappes blanches des Cytises, en entremêlant alternativement ces deux especes d'arbrisseaux.

FAUX SANTAL DE CANDIE, *Abelicea.* On donne ce nom à un grand & bel arbre, droit & rameux, qui croît sur le haut des montagnes de l'Isle de Candie; ses feuilles ressemblent à celles de l'Alaterne, mais elles sont plus arrondies & dentelées profondément. Son fruit est une baie de la grosseur & de la figure du poivre, de couleur verte-noirâtre; son bois est dur, rouge, peu odorant, imitant assez le santal rouge, quand il est en poudre.

FAUX-SEIGLE. *Voyez* Ray-grass.

FAUX TURBITH. *Voyez* à l'article Turbith.

FELD-SPATH ou SPATH DES CHAMPS. Selon les Minéralogistes Allemands, ce n'est qu'un quartz irrégulier : *voyez* QUARTZ.

FELOGNE : *voyez* CHÉLIDOINE.

FEMME & FILLE : *voyez* au mot HOMME.

FEMME MARINE : *voyez* le mot HOMME MARIN.

FENOUIL, *Fœniculum.* On en distingue deux especes principales : savoir, le *Fenouil commun*, & le *Fenouil doux.*

LE FENOUIL COMMUN ou FENOUIL DES VIGNES, *Fœniculum vulgare*, est celui qu'on vend quelquefois à Paris sous les faux noms d'*anis*, & d'*aneth*, voyez *ces mots :* & qui, dans les pays chauds, vient sans culture parmi les cailloux. La racine de ce fenouil est vivace & dure plusieurs années ; elle est de la grosseur du doigt, droite, blanche, odorante, d'un goût un peu doux & aromatique ; elle pousse une tige haute de cinq pieds ou environ, droite, cannelée, noueuse, lisse, couverte d'une écorce mince, & de couleur verte brune. Cette tige est remplie intérieurement d'une moëlle fongueuse & blanche ; elle est rameuse vers sa sommité ; ses feuilles sont laciniées en filamens longs, d'un verd foncé, d'un goût aromatique. Ses sommités soutiennent des ombelles ou bouquets larges, jaunâtres, odorans, appuyés sur un calice qui se change en un fruit composé de deux graines oblongues, arrondies, convexes & cannelées sur le dos, applaties de l'autre côté, noirâtres, d'un goût âcre un peu fort. Cette graine est adoucie par la culture, & la plante devient un peu différente ; de-là naissent les variétés de cette espece de fenouil : on la cultive dans nos jardins. On se sert en cuisine & en Médecine de ses graines, de ses feuilles & de ses racines.

LE FENOUIL DOUX, *Fœniculum dulce*, ne differe du précédent que par sa tige qui est moins haute, plus grêle, & par ses feuilles qui sont plus petites ; en revanche ses graines qui jaunissent avec le tems, sont beaucoup plus grandes, plus douces, & moins âcres : en un mot plus agréables au goût & à l'odorat.

Nous venons de dire ci dessus que le fenouil commun devient doux par la culture ; de même le fenouil doux ou cultivé, dégenere à mesure qu'on le reseme & re-

devient fenouil commun. On prétend que le fenouil eſt originaire de Syrie & des Iſles açores. La racine de cette plante tient le premier rang parmi les cinq grandes racines apéritives : ſon ſuc pris à jeun guérit les fievres intermittentes ; c'eſt un ſudorifique & un carminatif, qui ſouvent excite des rots fétides. Toutes les parties du fenouil fortifient l'eſtomac ; ſes feuilles en décoction fortifient la vue, & excitent le lait aux Nourrices.

La graine de fenouil deſſechée, eſt une des quatre grandes ſemences chaudes, elle facilite la digeſtion, & donne bonne bouche étant mâchée : c'eſt un ſpécifique dans les fievres putrides accompagnées de malignité. Son uſage eſt excellent dans les coliques : car elle fait ſortir des vents par haut & par bas : d'où eſt venu ce proverbe :

Semen fœniculi reſerat ſpiracula culi.

On en fait avec l'eau-de-vie & le ſucre une eau de fenouil qui eſt fort eſtimée. On tire de cette graine une huile par la diſtillation, qui mêlée avec du ſucre, n'eſt pas moins bonne pour guérir la colique venteuſe, aider la digeſtion, & qui eſt utile aux aſthmatiques. On dit que toute la plante cuite dans du bouillon ou de la bouillie, eſt employée utilement pour faire maigrir ceux qui ont trop d'embonpoint. En Italie & en Languedoc, on préſente au deſſert les jeunes pouſſes de fenouil avec la tête de la racine, aſſaiſonnées avec le poivre, l'huile, &c. comme on fait pour la ſalade : on met auſſi les ſommités du fenouil dans les ragoûts & dans le court-bouillon du poiſſon, pour les rendre plus ſavoureux.

On ne cultivoit autrefois le fenouil qu'à Florence, mais on en cultive aujourdhui dans le Languedoc, & dans d'autres lieux ſecs & chauds : on en ſeme la graine en planches : on cueille la plante au mois d'Août, & elle repouſſe après qu'on l'a coupée.

FENOUIL MARIN : *voyez* PASSE-PIERRE.

FENOUIL DE PORC : *voyez* QUEUE DE POURCEAU.

FENOUIL TORTU : *voyez* SESELI DE MARSEILLE.

FENTES MINÉRALES : *voyez* l'article FILONS.

FENU-GREC, *Fœnum-græcum*. On en diſtingue deux eſpeces, l'une cultivée, & l'autre ſauvage. Comme cette

derniere ne differe de l'autre, que par le défaut de culture, nous ne parlerons que de la premiere espece.

Le fenu-grec que l'on cultive dans les champs a une racine menue, blanche, simple & ligneuse; sa tige est seule, haute de six pouces ou environ, grêle, verte, creuse en dedans, & rameuse; ses feuilles sont rangées trois à trois sur une queue; elles sont semblables à celles du treffle des prés, mais plus petites, un peu dentelées tout au tour, vertes en dessus, cendrées en dessous: ses fleurs sortent des aisselles de ses feuilles; elles sont légumineuses, blanchâtres: il leur succede des gousses longues, plates, pointues, courbées, étroites, remplies de graines à-peu-près rhomboïdales avec une échancrure, de substance mucilagineuse, d'une odeur & d'un goût désagréables qui portent à la tête.

On cultive cette plante principalement à Aubervilliers, d'où on nous apporte la semence seche à Paris, &c. Cette graine est d'usage en Médecine; elle est émolliente, & propre à appaiser les douleurs: on en fait du mucilage en la mettant tremper dans de l'eau chaude: on l'emploie dans presque toutes les fomentations: c'est un excellent anodin en lavement pour le flux de ventre & les inflammations des intestins, excepté pour les femmes sujettes à la passion hystérique: son mucilage convient aussi dans les ophtalmies. La graine du fenu-grec entre dans les farines résolutives. Les Indiens ont l'art d'en tirer un vin doux qu'ils savent approprier au besoin.

FER, *Ferrum.* Le fer est un métal peu malléable, mais très compacte, solide, très dur, sonore, & le plus élastique des métaux. Les ressorts ou arcs d'acier, les outils propres à limer, le son & l'extension des cordes de clavessin, font preuve de ces propriétés. Il n'y a point de métal si utile à l'homme que le fer. Sa couleur est d'un gris obscur, brillant dans l'endroit de la fracture, où l'on remarque des grains rhomboïdaux; il est, après l'étain, le plus léger des métaux. La violence des coups de marteau redoublés, un frottement violent & rapide suffisent pour le faire rougir au point d'enflammer des corps combustibles; échauffé dans le feu, il pétille, jette de longues étincelles, & rougit long-tems avant que

que de se fondre ; alors il exhale beaucoup de vapeurs sulfureuses ; exposé au miroir ardent, il se demi-vitrifie en une matiere noirâtre, spongieuse, ou bien se dissipe en écailles étincelantes. Il se rouille à l'air & dans l'eau, & son ochre est plus ou moins foncée ; il devient verd dans l'acide vitriolique, jaune dans l'acide du sel marin, & rouge dans l'acide nitreux. Autant il marque d'antipathie pour le *mercure*, autant il a de simpathie avec l'*aimant*, quand il ne s'y rencontre point d'antimoine interposé, qui puisse en empêcher le jeu, puisqu'ils s'attirent réciproquement ; & c'est un moyen suffisant pour reconnoître le fer par-tout où il est sous sa forme métallique : telles sont les principales propriétés générales du fer. La nature qui a donné au fer des propriétés sans nombre & si utiles, l'a répandu aussi plus abondamment dans les entrailles de la terre, qu'aucun autre métal.

Dès les premiers tems, les hommes ont connu le fer : on lit dans les annales de Leangt-cheou, que ce métal a été mis en usage, même avant les premiers conducteurs des Chinois, & que les anciens habitans de Pekin, connurent la castine du fer, & l'on présume avec assez de vraisemblance que le grand YA s'est servi d'instrumens de fer pour couper les montagnes, & creuser ces grands canaux qu'il fit pour donner un libre cours aux eaux qui inondoient alors les terres.

Le fer a ses mines propres & particulieres ; il y a peu de pays qui n'ait dans ses environs des mines & des fonderies de fer. La miniere de ce métal est la moins profonde. Il y en a même beaucoup qui se trouvent à la superficie de la terre, ou à huit, à douze pieds ; rarement les trouve-t-on à cinquante ou soixante pieds de profondeur. Les bords des mines de fer sont âpres, raboteux, noirâtres ou jaunâtres & fort secs ; le minerai y est toujours disposé par lits ou couches horisontales, comme celles des carieres d'où l'on tire la pierre calcaire à bâtir, ou pierre de taille : cependant on en trouve dans l'ancienne terre en filons inclinés à l'horison. Le minerai de la nouvelle terre est communément répandu dans la premiere couche de la terre & en morceaux de différentes

formes, grosseurs & couleurs. Voici les diverses especes de fer dont font mention les Métallurgistes.

Le fer est rarement pur dans la terre ; les ouvrages des Minéralogistes & les cabinets de quelques Curieux, en offrent divers morceaux, qui vraisemblablement ne doivent leur existence qu'à des feux souterrains. Ce fer naturel peut être traité plus facilement sous le marteau, que la fonte de fer : il est en grains ou en masses irrégulieres.

La *mine de fer cristallisée* est aussi très rare ; elle est cubique, sa couleur varie & tire pour l'ordinaire sur la rouille : elle est trop minéralisée pour que l'aimant l'attire.

Ce qui suit va faire connoître que le fer, ainsi que le cuivre, est susceptible d'avoir dans l'état de mine toutes les formes & couleurs possibles.

La *mine de fer, blanche*, est rameuse & en stalactite ; elle contient pour l'ordinaire très peu de fer : telle est celle des Pyrenées : on en trouve cependant qui produit à la fonte depuis vingt-cinq jusqu'à quatre-vingt-dix livres de fer par quintal, mais elle n'est pas attirable à l'aimant : on nomme cette mine de fer, *Flos ferri* : telle est celle de Styrie. La mine de fer blanche en cristaux ou poreuse est grisâtre ; celle qui ressemble à du spath chatoyant, est d'une couleur fauve ; elle est très bonne à la fonte, mais nos Fondeurs n'ont pas toujours l'art d'en tirer tout le fer, ni d'en séparer l'alliage. Telle est la mine d'Alvare en Dauphiné qui est remplie de plomb blanc, de galêne & de pyrite de cuivre. La mine de Champelite en Franche-Comté a une grande ressemblance à de la castine ou marne blanche.

La *mine spéculaire* de fer est d'un brun fauve : elle est ou lamelleuse, ou rhomboïdale & luisante, comme du spath vitreux ; c'est pourquoi on l'appelle *mine de fer à facettes* ou *mirottée* : elle contient beaucoup de bon fer : on en trouve à Valdajo en Lorraine, & particuliérement dans la mine d'Alvare.

La *mine de fer d'un gris de cendre* est très riche en métal, elle blanchit à la comminution : elle est souvent mêlée d'arsénic & d'antimoine : c'est peut-être une des

causes pourquoi l'aimant ne l'attire pas. Les Fondeurs mettent cette sorte de mine au nombre des mines seches : on en trouve beaucoup en Suede.

La *mine de fer bleuâtre* est quelquefois rougeâtre dans l'endroit de sa fracture : quoique riche en fer, elle n'est que peu ou point attirée par l'aimant : elle est plus ou moins facile à fondre, selon la quantité de Spath vitreux & de pyrites qui s'y rencontrent. On en trouve considérablement en Suede : on croit que sa couleur bleue est l'effet d'une inhalation.

La *mine de fer noirâtre*, est très pesante, d'une couleur plus foncée que n'est le fer purifié : cette mine contient tant de métal, qu'il n'est pas rare de la voir fortement attirée par l'aimant, & rendre à la fonte depuis 50, jusqu'à 60 & même 80 liv. par quintal. Cependant les Fondeurs de mines la regardent comme une des principales mines seches ; on en trouve quelquefois de beaux morceaux à Geromagny.

Rien n'est plus varié que la figure des parties de cette espece de mine.

La *Mine de Fer arsenicale* est minéralisée par l'arsenic, &c. Elle est très dure, de la plus difficile fusion, même vorace & réfractaire. Sa couleur est ou argentine, brillante, ou noirâtre : elle est ou striée ou lamelleuse, ressemblant un peu ou à de la mine d'antimoine ou aux cristaux d'étain minéralisés : elle donne quelquefois des étincelles avec l'acier : elle devient rouge à mesure qu'on l'écrase. Il n'est pas rare d'y rencontrer de la Pyrite ou de la Galêne de plomb ; c'est pourquoi on la nomme *Galêne de fer.* On en trouve en Suede, & quelque peu en Lorraine. C'est une espece de *Wolfram* ou d'*Eisenram.* Voyez *ces mots.*

La *Mine de fer*, appellée *Pierre hæmatite*, ou *Ferret d'Espagne* ou *Sanguine à brunir; Hæmatites Schistus*, est, en quelque sorte, la mine de fer la plus riche. Sa forme est ou mamelonnée ou striée ; toujours convexe en sa superficie ; ses aiguilles forment intérieurement une pyramide irréguliere. On en trouve des morceaux qui s'éclatent, & qui ont la configuration de bois un peu pourri ; c'est pourquoi on l'appelle *Fer scissile.* Cette mine est brillante en dehors & dans l'intérieur, très dure,

compacte, nullement attirable par l'aimant. Le fer qu'elle fournit est aigre, cassant, au point qu'on ne peut le rendre malléable, qu'en le mêlant avec une mine de fer doux & plus pauvre : elle produit souvent dans la fonte, depuis 40 jusqu'à 60 & même 80 liv. de fer par quintal. Ce fer devient alors très attirable à l'aimant. Les principales mines de pierre hæmatite sont en Espagne, dans la Galice. Les Habitans de Compostelle en font un assez bon commerce, parceque cette mine de fer est très recherchée par sa dureté & par la propriété qu'elle a de polir les glaces, l'or en feuilles, l'acier & les autres métaux. Les Doreurs & les Orfevres s'en servent pour brunir. L'*Hæmatite d'Espagne* est rouge pourpre; celle du pays de Hesse est rouge brun; celle de l'Isle d'Ilva, en Toscane, est brune-noirâtre; celle de la Lombardie & de la Forêt noire, en Allemagne, est globuleuse & noire.

La Mine de fer appellée *Aimant* (*Magnes*) est grainelée, de différentes couleurs & figures. On ne réduit point l'aimant dans les fonderies de fer, parceque ce minerai entre très difficilement en fusion, & qu'il ne donne qu'une très petite quantité d'un assez mauvais fer. On reconnoît cette mine à la propriété qu'elle a d'attirer la limaille & des petits morceaux de fer, & d'indiquer les Pôles. *Voyez le mot* AIMANT pour ses propriétés physiques.

Tous les pays qui ont des mines de fer, ont aussi du minerai d'aimant. L'Afrique en a dans l'Ethyopie; l'Espagne dans la Biscaye; la France dans l'Auvergne & le Saumurrois; le Nord dans la Suede, &c.

La Mine de fer, appellée *Emeril* (*Smyris*) est vorace, réfractaire; & si pauvre, qu'on n'en tire presque rien. Sa couleur est tantôt cendrée ou grisâtre, tantôt brune ou rougeâtre : elle est très pesante; & si dure, que pour la mettre en poudre, l'on est obligé de se servir de moulins ou de machines d'acier, inventées à cet effet. Le peu de métal que contient l'Emeril, n'est point attirable à l'aimant : il durcit au feu, & ne peut se fondre sans un flux très puissant; mais ce n'est point pour le réduire en métal, qu'on exploite l'Emeril; car on n'en tireroit que difficilement très peu de fer : c'est à cause de

ſes propriétés pour les Arts ; divers Ouvriers s'en ſervent ou pour dégroſſir ou pour polir les ouvrages de verrerie & les métaux, tels que les armes de fer & d'acier, & les glaces ; pour tailler, nétoyer & adoucir quantité de matieres pierreuſes. On appelle *Potée* ou *Boue d'Emeril* la ſubſtance qui ſe trouve au fond de l'auge des Lapidaires qui emploient l'Emeril.

Les mines d'Emeril qui ſe trouvent à Gerſey & à Greneſey, Iſles Angloiſes, proches des côtes de Normandie, donnent un minerai griſâtre & ſolide ; celui d'Eſpagne eſt également grisâtre, mais lamelleux ; celui du Pérou eſt rougeâtre, brunâtre, tendre, graveleux, plein de paillettes de *mica*, & parſemé de petits points d'or & d'argent effectifs ; ce qui le fait nommer *Emeril d'or*, *Emeril d'argent* ou *Emeril de cuivre.* On ne voit cette ſorte d'Emeril que dans les plus riches Cabinets où il y a des Droguiers complets. L'Emeril noirâtre eſt auſſi fort rare : il eſt orné de points pyriteux ; on le trouve en Pologne & en Angleterre.

La Mine de Fer, appellée *Manganaiſe* ou *Magnéſie* par les Verriers, eſt encore une mine réfractaire, pauvre & aigre : elle eſt grainelée ou ſtriée, d'un bleu noirâtre & ſalit les mains. La Manganaiſe ne contient gueres que dix livres de métal par cent ; encore M. Pott prétend-il que le fer eſt étranger à la vraie condition de la Manganaiſe. Le tiſſu de cette mine n'eſt pas toujours grainelé ; ſouvent il eſt compoſé de ſtries plus ou moins fines, qui ſe croiſent. Cette mine eſt ſouvent traverſée de filons quartzeux ou pyriteux : elle produit au feu un verre jaune ou violet. On la trouve dans le Piémont, dans la Toſcane, dans la Bohême & en Angleterre, proche les collines de Mendippo, dans le Comté de Sommerſet.

La Manganaiſe ſert aux Potiers-de-Terre pour noircir les couvertes de leurs ouvrages ; les Verriers en mettent auſſi dans le verre fondu, pour lui enlever ſa couleur bleuâtre ou verdâtre, & lui donner une tranſparence ſans couleur ; c'eſt de-là qu'on l'a appellée le *Savon du verre.* Les Emailleurs ont remarqué que, quand on en met trop dans le verre fondu, loin de le purifier & de le blanchir, elle augmente la couleur bleuâtre, &

le rend un peu opaque ou d'une couleur pourpre ; tel est le défaut trop commun du verre de Saxe & de Bohême.

La Mine de Fer, appellée *Pierre du Périgord* (*Lapis petracorius*) est une substance métallique, que l'on peut mettre au nombre des Mines de Fer de la moindre espece ou pauvres. La Pierre du Périgord a été nommée ainsi, parceque la premiere a été trouvée en terre perdue, à deux lieues aux environs de Perouse dans le Périgord. Ce que les Droguistes vendent sous le nom de *Pierre de Périgueux*, a des formes & des propriétés peu constantes : nous en avons vu qui étoit à tous égards une sorte de Manganaise ; d'autre, qui n'étoit qu'une espece de scorie de fer ou de mâche-fer. Cette derniere, qui est la plus ordinaire, est poreuse, d'un noir jaunâtre, facile à casser, mais difficile à réduire en poudre, semblable à cette sorte de faux fer, que l'on trouve répandu sur la surface des terres, dans les vallées, dans les bois, & par-tout où il y a eu autrefois des fonderies ou forges portatives : on en trouve aussi dans les environs des Volcans.

La *Mine de fer micacée* est arsenicale, composée d'écailles très minces & peu compactes, facile à écraser. Sa couleur est tannée, obscure : elle devient rouge par le frottement : elle donne à la fusion un fer aigre & cassant.

La *Mine de fer limoneuse* est composée de particules de fer très atténuées. Leur couleur est ou bleuâtre ou jaunâtre comme du fer rouillé. Dans le premier cas, c'est une bonne mine de fer noirâtre, comminuée & chariée par des courans d'eau qui se rendent dans des lacs ou des étangs, ou au bord des rivieres ; c'est-là que les portions métalliques se seront déposées en forme de sédiment ou de mine égarée. Dans le second cas, c'est une eau vitriolique, qui arrose des mines de fer, en charie, décompose & précipite une partie sous la forme d'*ochre* ; c'est communément dans des endroits creux & serrés, qu'on trouve cette espece de mine de fer.

Les Mines limoneuses sont toujours graveleuses, sabloneuses & caverneuses : on les trouve sous l'eau, & sous la forme d'une matiere terreuse peu compacte, dans les endroits humides ou marécageux : elles semblent s'y

être formées comme le *Tuf*. Le fer qu'on en retire par la réduction, n'est que peu ou point attirable à l'aimant; tantôt il est cassant à froid; tantôt il casse à chaud : c'est à proprement parler une Mine ochracée de fer, mais qui differe un peu de l'ochre : *voyez* OCHRE.

Il est rare qu'on travaille à réduire les Mines d'ochre, tandis que les Mineurs exploitent & fondent volontiers les Mines limoneuses. La figure bizarre qu'on remarque dans les diverses glebes ou morceaux de cette espece de mine est assez difficile à expliquer. L'une est tantôt rougeâtre & à petit grain; une autre est verdâtre, happe à la langue, & est ou sableuse ou en grains gros comme des avelines; une autre est noire comme du fer brulé, ou poreuse comme l'osteocolle, ou en bâtons comme des stalactites, ce qui la fait appeller *Mine de fer à tuyau ;* ou en globules, détachés & arrondis comme des pois, ou applatis comme des fêves, ce qui la fait appeller *Mine de pois* ou *Mine de fêves*. La Mine de fer limoneuse en godets, en géodes ou pierres d'aigles, ou lenticulaire, appartient encore à cette espece.

La Mine de fer sableuse n'est communément qu'un amas de grains de fer qui ont été entraînés de leur miniere par où l'eau a passé, dégrossis par le frottement & la longueur du roulis, enfin déposés sur les Havres, dans les endroits où l'eau se perd dans la mer. Ce fer est souvent très riche & attirable à l'aimant. Sa couleur est d'un noir plus ou moins foncé : il rend à la fusion jusqu'à quatre-vingt-dix livres par quintal. La Mine de fer sableuse n'est donc qu'une mine de transport.

*Observations générales sur le fer & ses usages.*

On voit, par ce qui vient d'être exposé, que le fer se rencontre dans les eaux, dans les différentes terres, & dans les pierres : il est allié à quantité de minéraux, de pyrites, de demi-métaux & de métaux : il donne la couleur à quantité de marbres, de pétrifications & de fossiles : il se trouve dans les végétaux & dans les animaux; en un mot tout notre globle & tout ce qui y est contenu est mêlé de parties de fer; mais si le fer est le métal le plus

abondant dans les mines, il est aussi celui qu'il est le plus facile d'en tirer.

C'est en consultant les Ouvrages des Métallurgistes, le Dictionnaire de Chymie, celui des Arts & Métiers, & la Nouvelle exposition du Regne minéral, qu'on y apprendra les moyens de l'approprier à nos besoins. Communément il faut écraser & laver la mine de fer dans une fosse appellée *Lavoir* ou *Patrouillard*, avec une eau courante, qui emporte les parties terreuses inutiles. On le fond ensuite à l'aide d'un fondant & d'un feu violent & entretenu à force de charbon : on le tient fondu pendant douze heures ; puis on le coule en lingots, dans des moules ou ruisseaux triangulaires de sable. Ce fer de premiere fonte, s'appelle *Fer en gueuse* ou *Fer de fonte.* Chaque lingot pese 1800 liv. ou environ : c'est avec ce fer qu'on fait des pots, des vases, des tuyaux, des boulets de canon, des bombes, des mortiers, des marmites, des poids à peser, des contre-cœurs de cheminée. Si l'on vouloit des ustensiles plus fins, il faudroit tenir le fer en fusion pendant seize heures au moins. C'est la propriété qu'a le fer d'augmenter de volume en cessant d'être fluide, qui donne aux vases, jettés en moule, la régularité & la précision.

On peut, dans l'instant de la fonte, connoître si le fer est cassant à froid ou à chaud. Le premier est le fer doux : il est ductile, très malléable étant rouge ; mais il est fragile & casse sous le marteau étant réfroidi. Le fer cassant à chaud est le fer ferme ; étant rougi, il se casse sous le marteau, & se sépare par éclats en beaucoup de morceaux ; mais étant réfroidi, il prend du corps, résiste au marteau, & s'y laisse, en quelque sorte, étendre plutôt que d'y casser. Pour purifier davantage le fer, on le fait passer par la forge de l'affinerie, où on le fond de nouveau, en le remuant fortement avec des barres de fer. Lorsqu'il est à demi-refroidi, on le porte sur des enclumes, où, à l'aide d'un marteau de plus de six cens livres pesant, on le bat & rebat en tous sens ; alors le fer est malléable. On le porte de-là à la chaufferie, & on le travaille de nouveau sur l'enclume, pour l'étendre de la maniere que l'on veut, en barres rondes,

ou quarrées, ou plattes; en carillons, en bottes, en courçons, en cornettes, en plaques, en tôle : c'eſt ainſi que ſe fabrique le fer forgé, & que par le moyen du martelage, on peut le réduire en feuilles, qu'on enduit d'étain pour le préſerver de la rouille : on le nomme alors *Fer-blanc.* Les cordes de clavecin, de pſaltérion, &c. ſe tirent du fer en barre, qu'on fend en deux avec des roues d'acier, pour en former des verges de fer : on paſſe celles-ci par une filiere ou planche de fer percée d'un nombre de trous de différens diametres : on les amene par ce moyen à la fineſſe d'un cheveu.

L'acier n'eſt qu'un fer purifié & raffiné par la cémentation, ſurchargé de phlogiſtique, & enſuite trempé. En cet état, il peut couper & limer le fer : il a une flexibilité élaſtique. On en fait des rapes, des ciſeaux, des lancettes, des raſoirs, des aiguilles, des filieres pour les Tireurs d'or, & des burins pour les Graveurs. On lui retire cette abondance de phlogiſtique en le cémentant avec des ſubſtances maigres, & il reprend alors ſa premiere condition de fer.

Le Fer de fonte, celui de forge & l'acier, ſont d'un uſage continuel & indiſpenſable. Le Fer ſeul fournit à la navigation, au charois & à tous les arts les uſtenſiles dont ils ont beſoin, pour abattre, pour affermir, pour creuſer, pour tailler, pour embellir, pour produire en un mot toutes les commodités de la vie. Les Sauvages en ſentent auſſi bien le prix que les Nations les plus policées, puiſqu'ils donnent à nos Voyageurs commerçans une aſſez grande quantité d'or & d'argent ou d'épiceries, pour une ſerpe, une bêche, un hoyau, ou quelqu'autre inſtrument de fer.

Le Fer eſt auſſi d'uſage en Médecine, au moins l'ordonne-t-on dans la jauniſſe, pour exciter la circulation du ſang, &c., ou en limaille, ou après avoir été expoſé a la roſée de Mai pour en faire un Safran de Mars apéritif.

Le Fer & le Soufre combinés produiſent quelquefois, dans l'intérieur de la terre, des ravages redoutables. *Voyez* l'article PYRITES, celui de VOLCANS, & celui de TREMBLEMENS DE TERRE. C'eſt par le moyen du Fer & des mélanges convenables qu'on imite ces

phénomenes désastreux & les météores ignés ; tels que le *Tonnerre* & les *Eclairs*. Voyez *ces mots*.

FER DE CHEVAL, *Ferrum equinum*. Plante qui croît aux lieux incultes dans les pays chauds. Sa racine est ligneuse & un peu fibrée : elle pousse plusieurs tiges hautes comme la main, menues, anguleuses & garnies de feuilles oblongues, un peu semblables à celles de la Lentille. Sa fleur est légumineuse & jaune : il lui succede une gousse platte, composée de plusieurs piéces courbées en fer à cheval, & attachées bout-à-bout. Chacune de ces pieces renferme une semence figurée en croissant. On estime cette plante vulnéraire, stomachique & alexipharmaque.

FER SCISSILE. *Voyez* l'article *Pierre hæmatite* au mot FER.

FEROCOSSE. Dans l'Isle de Madagascar on donne ce nom à un arbrisseau qui porte une espece de petit chou rond, dont les Insulaires se nourrissent.

FERRET D'ESPAGNE : *voyez* l'article *Pierre hæmatite au mot* FER.

FERRUGO. On donne ce nom à la rouille de fer qui se produit naturellement sur les barres de ce métal, exposées à l'impression des fluides.

FÉRULE, *Ferula*. Plante qui croît en plusieurs pays de l'Afrique, de l'Asie & de l'Europe, aux lieux chauds. Sa racine est grande, branchue, droite, noirâtre, & pleine d'un suc laiteux. Sa tige est haute de sept à huit pieds, grosse, fongueuse, moëlleuse, rameuse ; devenant dure vers l'automne, & ensuite ligneuse. Ses feuilles ressemblent à celles du Fenouil ; mais elles sont plus amples : il naît, aux sommités, des fleurs en ombelles, jaunâtres & disposées en rose. Lorsque la fleur est passée, il paroît des semences jointes deux-à-deux, grandes, ovales, minces & enveloppées d'une membrane : on en cultive en Languedoc dans les jardins.

La moëlle de la Férule, prise en décoction, est astringente & sudorifique. Sa semence est carminative : on se sert de ses tiges, encore molles, pour lier & supporter les plantes qui s'inclinent trop. C'est ce farment fongueux & verdâtre, dont les Régens des Colleges se

servoient autrefois pour châtier leurs Disciples; d'où vient que Martial a appellé la Férule, *Sceptrum Pædagogorum.*

Les arbres ou arbrisseaux, d'où découlent les gommes résines, telles que la *Gomme ammoniac*, l'*Assa-fatida*, &c., sont du genre des *Férulacées.*

FÉTICHE. Poisson qui se pêche à l'embouchure du Niger, en Afrique; & qui tient son nom du respect ou de l'espece de culte que les Negres d'Afrique lui rendent, comme à l'interprete de leur Divinité. Il est d'une rare beauté. Sa peau, qui est brune sur le dos, devient plus claire & plus brillante près de l'estomac & du ventre. Son museau est droit, & terminé par une espece de corne dure & pointue, de trois pouces de longueur. Ses yeux sont grands & vifs : aux deux côtés du corps, proche des ouies, on découvre quatre ouvertures longues, dont on ignore l'usage : on en voit de sept pieds de longueur & plus. *Hist. Genér. des Voyag. L. II, pag. 147.*

FÉTU, *Festuca.* Espece de Gramen, qui semble être un seigle batard, & qu'on trouve en quantité entre les bleds, parmi l'orge & le plus souvent entre les seigles, quand l'hyver a été humide. Le Fetu pousse des tiges ou tuyaux bas, menus, faciles à se fendre, & garnies de feuilles semblables à celles du froment : ses sommités soutiennent des épis pareils à ceux de l'avoine; ils renferment des grains grêles, oblongs, rougeâtres & barbus : ces épis sont quelquefois ramassés comme un petit paquet, d'autres fois ils sont dispersés. Cette plante est bonne pour conduire les tumeurs à la supuration.

FÉTU-EN-CUL ou OISEAU DU TROPIQUE. *Voy.* PAILLE-EN CUL.

FEU, *Ignis.* On doit considérer le feu sous deux états différens; ou entrant comme principe dans la composition des corps, ou bien seul dans son état naturel. L'examen du Feu consideré comme entrant dans la composition des corps, & qu'on nomme alors phlogistique, est absolument du ressort de la Chymie, & pour le connoître sous ce point de vue, nous renvoyons au *Dictionnaire de Chymie*, ainsi qu'aux Ouvrages des Pyrologistes.

Le Feu, considéré dans son état naturel, mérite proprement le nom de Feu, de matiere du soleil, de la lumiere, de la chaleur. Cet élément nait avec nous, pénétre notre propre substance; ses effets nous suivent par-tout; rien ne nous est plus familier, & c'est peut-être une des raisons qui nous empêchent d'en connoître plus particulierement la nature. Le soleil paroît être comme le reservoir général de cette substance qui semble s'en émaner perpétuellement. Le feu se répand dans tous les corps que nous connoissons; mais non pas comme principe essentiel à leur mixtion, puisqu'on peut les en priver, du moins en grande partie, sans qu'ils souffrent pour cela la moindre décomposition. Le plus grand changement que sa présence ou son absence leur cause, est de les rendre ou fluides ou solides, en sorte qu'on peut regarder la plupart des autres corps comme solides de leur nature; & le feu, comme fluide par essence, & principe de la fluidité des autres.

Une des principales propriétés de ce feu pur, est de pénétrer facilement tous les corps, & de se distribuer entre eux avec une sorte d'égalité. Une autre propriété du feu, est de dilater tous les corps qu'il pénétre. Les Physiciens ont profité de cet effet pour construire des thermometres, qui leur font connoître les variations de la temperature de l'athmosphere.

Quoique le Feu soit par-tout, il a fallu que les hommes, pour l'approprier à leurs besoins, inventassent des moyens de le faire paroître: le frottement, le mêlange de certaines liqueurs, la plupart des phosphores, les miroirs concaves, & les verres convexes, sont les principaux moyens que l'industrie des hommes a imaginés pour commander en quelque maniere à cet élément.

Les expériences de l'électricité, qui paroissent avoir un rapport si intime avec le phénomene du tonnerre, prouvent d'une maniere bien sensible, avec quelle profusion le feu est répandu dans toute la nature. *Voyez* TONNERRE.

Lorsque le feu est caché dans les corps, il y est paisible, & dans une sorte d'inertie; mais s'il agit visiblement, il les consume. D'après cette derniere propriété, nous dirons que le Feu est cet être actif que nous recon-

noissons à son éclat, qui nous cause de la douleur lorsque nous en approchons de trop près; mais qui, à une certaine distance, nous fait éprouver une sensation à peu près égale à celle que nous ressentons dans une saison moyenne & tempérée : toutes ses parties se mettent en équilibre avec elles-mêmes, agissent & se répandent avec égalité dans les corps; mais sans tendre vers aucun point de la terre : ses principales propriétés, sont de causer l'évaporation des fluides, la vitrification des terres & pierres, la calcination & réduction des métaux, l'incinération des végétaux & des animaux; mais il a besoin d'aliment, & les matieres les plus propres à lui en servir, sont les huiles, les tourbes, les différentes especes de charbons, le bois, &c.

FEU BRISOU. *Voyez son article au mot* EXHALAISONS.

FEU S. ELME. C'est le nom que l'on donne à de petites flammes que l'on voit sur mer dans les tems d'orage aux mats, aux pavillons, à toutes les parties saillantes & supérieures des vaisseaux. Ce phénomene est très fréquent sur les vaisseaux surpris par la tempête dans la mer des Indes: ces petites flammes tombent ça & là sur le vaisseau sans faire aucun mal, & par conséquent sans le bruler ni le couler à fond, quoi qu'en disent Pline & Cardan. Ce feu, qu'on a nommé aussi *Castor & Pollux*, n'est autre chose que le feu électrique.

FEUX FOLLETS, *Ambulones*. Ce sont de petites flammes foibles, qui volent dans l'air à peu de distance de la terre, & qui paroissent aller çà & là à l'avanture. Ces feux se voient dans les lieux d'où s'élevent des parties volatiles inflammables, tels que les cimetieres, les gibets, les lieux marécageux & où l'on tire de la tourbe. C'est en été & au commencement de l'automne qu'ils se font voir, sur-tout dans les pays chauds. Les Feux follets sont la terreur des gens de campagne, parcequ'ils fuient ceux qui les poursuivent, & poursuivent ceux qui les fuient; effet tout naturel produit par l'air comprimé, qui chasse cette flamme légere devant celui qui la poursuit, tandis qu'elle paroît poursuivre celui qui fuit, parcequ'elle se précipite dans le vuide qu'il laisse en fuyant. Lorsqu'on les saisit, on trouve que ce n'est au-

tre chose qu'une matiere lumineuse, glaireuse comme le frai de Grenouille, & qui n'est ni brulante ni chaude.

Il y a une autre espece de feu follet nommé *Ignis lambens*, c'est une petite flamme ou lumiere que l'on apperçoit quelquefois sur la tête des enfans, des hommes & sur la criniere des chevaux lorsqu'on les peigne. Cet effet est produit par des exhalaisons onctueuses, qui s'attachent aux cheveux & aux crins, & s'enflamment par le frottement sans donner de chaleur. Les étincelles qui sortent dans l'obscurité du dos des chats, en le frottant à contre poil, tiennent, ainsi que l'*Ignis lambens* & mêmes les Feux folets, aux phénomenes électriques.

FEVE, *Faba*. Ce nom convient à plusieurs especes de graines légumineuses : nous le restreindrons ici à la Feve de marais, & à la Feve petite ou Feverolle.

La FEVE DE MARAIS, *Faba major vulgaris*, est une plante légumineuse, fort connue, & qu'on cultive dans les jardins & les marais, &c. sa racine est en partie droite, & en partie rampante, garnie de tubercules & de fibres : ses tiges sont hautes d'environ trois pieds, quarrées, creuses en dedans, couvertes de plusieurs côtes qui naissent par intervalles, auxquelles sont attachées des paires de feuilles oblongues, arrondies, un peu épaisses, bleuâtres, veinées & lisses ; ses fleurs sont légumineuses, oblongues, de couleur tantôt blanche, marquée de taches noires, tantôt purpurine & noirâtre ; il leur succéde des gousses, longues, grosses, relevées, charnues, composées chacune de deux cosses, qui renferment quatre ou cinq grosses Feves applaties, oblongues, ordinairement blanches, mais quelquefois rouges, purpurines, ayant une marque longue & noire à l'endroit où elles sont attachées à leur gousse ; l'écorce de cette Feve est épaisse & comme coriace ; sa substance intérieure étant desséchée, est dure & se partage aisément en deux parties ; on y observe alors, à une des extrémités, la plantule apparente.

La FEVEROLLE, *Faba minor*, qu'il ne faut pas confondre, comme quelques-uns, avec le *Haricot* (voyez *ce mot*) ne differe de la précédente, que par sa petitesse, & parcequ'elle est plus garnie de feuilles, de fleurs & de fruits ; ses Feves sont de couleur, ou blan-

châtre, ou jaunâtre ou noire; on la cultive dans les champs.

La tige, les feuilles, les fleurs, les gousses & les graines des Feves de marais sont d'usage en Médecine. Les Feves se mangent vertes ou mures. Isidore prétend, *liv.* 17, *origin. chap.* 4, que les Feves ont été le premier légume dont les hommes ont fait usage. Pline dit que l'on a essayé d'en faire du pain. Les Feves sont venteuses, indigestes étant vertes, & fournissent une nourriture trop grossiere pour les personnes délicates; ceux qui sont accoutumés à de gros travaux peuvent s'en accommoder. Les personnes qui sont sujettes à la colique, au mal de tête & au resserrement de ventre, doivent s'en abstenir. On sert tous les jours sur les meilleures tables des Feves vertes; on les prépare de diverses manieres, après en avoir ôté l'écorce pour les rendre plus tendres. La farine de Feves pelées, faite par trituration, est au nombre des quatres farines résolutives, qui sont, *les farines d'Orge, d'Orobe, de Lupin & de Feves :* on met aussi la farine de Feves parmi les cosmétiques pour les taches du visage. Dans les boutiques on trouve une eau distillée des fleurs de Feves, propre à décrasser & à adoucir la peau. Les Egyptiens ont regardé les Féves comme impures, & leurs Prêtres s'en abstenoient. Les Féves ont servi autrefois pour donner les suffrages dans l'élection des Magistrats.

FEVE DE L'AMÉRIQUE ou INDIQUE. *Voyez au mot* RICIN.

FEVE D'EGYPTE. *Voyez* CHOU-CARAÏBE.

FEVE EPAISSE. *Voyez* ORPIN.

FEVE DE S. IGNACE. Petit fruit des Indes Orientales, qui est un puissant purgatif. *Voyez l'article* NOIX VOMIQUE.

FEVE MARINE ou PIERRE DE STE. MARGUERITE, *Faba marina.* Est l'opercule rouge d'un petit *Limaçon à bouche ronde.* Voyez *ce mot.*

FEVE DU MEDICINIER. *Voyez au mot* RICIN.

FEVE PURGATIVE, Occidentale : *voyez* RICIN.

FEVEROLLE : *voyez* FEVE DE MARAIS & HARICOT.

FEUILLE & FEUILLAGE, *Folium.* On donne le nom

de Feuillage à l'assemblage de branches & de feuilles que l'on voit sur les arbres & sur les plantes. Les Feuilles proprement dites, viennent ordinairement au printems, & tombent au commencement de l'automne : tout le monde sait qu'il y a des plantes qui les conservent, & d'autres qui n'en ont point, comme les Truffes & quelques espéces de Champignons. Nous ne parlerons ici que des Feuilles des plantes mêmes, car on donne aussi le nom de Feuilles aux *Petales des fleurs.*

Nous avons eu soin, en décrivant chaque plante, de considerer les feuilles par rapport à leur structure, à leur superficie, à leur figure, à leur consistance, à leur découpure, à leur situation & à leur grandeur ; aux moins dans celles qui exigeoient ces sortes de détails botaniques. On peut consulter sur les Feuilles, l'ouvrage de M. Bonnet, publié à Leyde, en 1754, *in* 4, avec figures.

*Utilités des Feuilles.*

Les Feuilles sont utiles sur l'arbre, & le sont encore après leur chute : sur l'arbre, elles sont une des plus grandes beautés de la nature : nos arbres fruitiers n'ont rien qui approche de la verdure des forêts : elles procurent une ombre communément salutaire à toutes les espéces d'animaux, & peut être qu'elles fournissent la vie aux arbres mêmes. L'air influe beaucoup sur les végétaux, & les Feuilles semblent être les premieres parties de l'arbre destinées à en recevoir les impressions : il y a lieu de croire qu'elles sont aussi les premiers organes de la seve : en effet le fruit perit sur les branches dégarnies de feuilles : il a moins de gout si on n'en retire qu'une partie ; enfin le fruit est dans toute sa bonté, si on y laisse toutes les feuilles. Pendant le jour la chaleur fait monter la seve dans les feuilles, directement & latéralement : cette seve transpire même quelquefois par les pores des Feuilles. Au retour de la nuit & de la fraicheur, il se fait un mouvement de la seve tout contraire au précédent; les Feuilles qui ont exhalé tout le jour, pompent de nuit la rosée, & elles en humectent les branches, les fleurs, les fruits, & l'arbre entier : c'est ce qui a déterminé plusieurs personnes à faire arroser dans les chaleurs,

chaleurs, non ſeulement le pied de leurs eſpaliers & de leurs arbres de tige, mais même le feuillage entier, ſur-tout quand il ſe fanne; pratique qui leur a réuſſi.

La ſeve, qui circule avec moins d'activité en hyver qu'en été, fait que le ſuc des Feuilles s'épaiſſit à l'arrivée des froids; elles tombent par leur propre poids, ou bien elles jauniſſent, s'éventent & ſe diſſipent à la moindre ſecouſſe de vent; la terre en eſt bientôt couverte, elles ſe pourriſſent au pied des arbres, & forment un terreau qui les fertiliſe Cette jonchée de Feuilles préſerve, ſous ſon épaiſſeur, les racines des plantes encore jeunes, & les met à l'abri du grand hâle & des vents froids : elle couvre les glands & toutes les graines, & entretient autour d'elle une humidité qui les aide à germer comme ſi elles étoient dans la terre. Les pauvres gens de la campagne en font ſouvent de grands amas : ils brulent ces feuilles pendant l'hiver pour ſe chauffer, & ſe ſervent encore des cendres pour fertiliſer les terres fortes ou ſtériles.

FEUILLE AMBULANTE. On donne ce nom à une eſpece de ſauterelle, qui provient d'un œuf gros comme un grain de coriandre & verdâtre. Lorſque les œufs viennent à éclore, il en ſort de petits inſectes noirs, ſemblables à des fourmis : ils ne prennent point la forme de nymphe ni de chryſalide pour devenir papillons ou mouches. Quand cet inſecte a acquis une certaine grandeur dans ſon nid, qui eſt pendu à un arbre, il y file une toile dont il s'enveloppe en quelque maniere : enſuite il s'agite violemment juſqu'à ce que ſes ailes, étant libres, puiſſent s'étendre; alors plus vigoureux, il briſe cette toile & tombe de l'arbre, ou s'envole. A peine ces inſectes ont-ils acquis leur grandeur & groſſeur naturelles, qu'il leur vient des ailes proportionnées à leur force progreſſive : leurs aîles reſſemblent à une feuille morte : il y en a d'un verd clair ou brun; d'autres marbrées & griſes, quelquefois ſemblables à une Feuille de citronnier deſſéchée : il n'eſt donc pas étonnant que de ſimples amateurs aient été perſuadés, (d'après la couleur, la configuration & le lieu où l'on obſerve ces animaux,) que la Feuille ambulante provenoit des arbres mêmes d'où elle tombe,

( *Hist. des Insect. de Surinam.* ) On voit plusieurs de ces insectes ailés dans divers Cabinets d'Histoire naturelle en Hollande.

FEUILLE INDIENNE, *Folium Indum.* Cet ingrédient, qui entre dans la grande thériaque & dans d'autres semblables antidotes, est une Feuille semblable à celle du cannelier ou du citronier, dont elle ne differe que par l'odeur & le goût : elle est oblongue, pointue, compacte, luisante, distinguée par trois fortes nervures, qui vont de la queue à la pointe ; d'un verd pâle, luisante, d'une legere odeur & saveur aromatique, qui approche un peu du Gérofle. Cette Feuille naît sur un arbre qui croît en Cambaya, dans les Indes, d'où l'on nous l'apporte séche.

L'arbre qui porte cette Feuille s'appelle chez les Indiens *Katou-Karua*, en Latin *Canella Silvestris Malabarica* : il croît dans les Montagnes du Malabar. Cet arbre ressemble au Cannelier de Ceylan, mais il est plus grand & plus haut : les fleurs sont petites, disposées en ombelle, sans odeur, d'un verd blanchâtre & à cinq petales : il leur succéde de petites baies, qui ressemblent à nos groseilles rouges : les fleurs paroissent en Juillet & Août, & les fruits sont mûrs en Décembre ou en Janvier : on ne se sert que des Feuilles comme d'un alexipharmaque.

FEUILLES PETRIFIÉES, *Lithophylla.* L'exemple des Feuilles pétrifiées ou incrustées n'est pas rare. On trouve communément dans des carrieres de tuf en divers endroits de la France & particulierement près de Montpellier, des Feuilles de roseaux, de Vignes & de plusieurs autres especes de végétaux : il ne faut pas confondre cette pétrification & incrustation avec les *Empreintes*. Voyez *ce mot*.

Scheuchzer, *Herbar. Diluvian.*, en cite une assez grande quantité, qu'on trouve aussi rapportées dans le *Dictionnaire Oryctologique* de M. Bertrand.

FIATOLE, *Fiatola.* Poisson excellent, très connu à Rome, & qui se trouve dans la Mer Rouge & dans la Méditerranée. Il a des traits tortus & dorés sur-tout le corps : on en voit qui ont le dos & les côtés bleus, le ventre blanc, argenté, & les levres rouges. Ce poisson

eſt preſque rond & plat : ſa langue approche en figure de celle de l'homme : ſa chair eſt molle, mais très bonne à manger. Les Vénitiens nomment le Fiatole, *Liſette.*

FICOIDE, *Ficoites.* Voyez FONGITE & FIGUE FOSSILE.

FIEL DE TERRE. *Voyez* FUMETERRE.

FIENTE : *voyez* EXCREMENT.

FIGUE. Les Conchyliologues donnent ce nom à une eſpece de coquillage de la claſſe des *Univalves* & du genre des *Conques ſphériques.* La coquille en eſt allongée & recourbée, & ſa couleur imite aſſez la figure d'une *Figue.*

FIGUES ou POIRES FOSSILLES, *Ficoites.* Ce ſont des corps que l'on trouve dans l'intérieur de la terre, dont la reſſemblance extérieure avec ces fruits, peut ſervir d'excuſe à ceux qui, d'après un examen ſuperficiel, les ont regardés comme des fruits pétrifiés. Ils ont effectivement une ouverture ronde, qui pénetre dans l'intérieur ; mais leur organiſation intérieure bien examinée, prouve qu'ils en different eſſentiellement. On trouve rarement, parmi les foſſilles, des corps qui aient été originairement mols & flexibles. M. Guettard y trouve des caracteres qui lui font regarder ces fruits apparens, comme des Madrépores, quoiqu'il convienne qu'il ignore à quelle eſpece de Madrépore on doit les rapporter : *voy. Hiſt. de l'Acad. ann. 1751.*

FIGUIER, *Ficus.* Arbre qui donne des fruits délicieux, ſur-tout dans les pays chauds, tels que l'Italie & la Provence. On diſtingue juſqu'à quarante eſpeces de figuiers ; mais pluſieurs ne peuvent être vraiment regardés que comme des variétés : nous ne parlerons ici que du figuier domeſtique, & du figuier ſauvage ordinaire.

LE FIGUIER DOMESTIQUE, *Ficus ſativa*, eſt un arbre d'une hauteur médiocre, branchu, touffu, & qui ne devient jamais bien gros, parcequ'il pouſſe du pied une multitude de rejettons. Le bois de cet arbre eſt blanchâtre, mou, moëleux, il n'eſt preſque pas d'uſage ; cependant les Serruriers & les Armuriers s'en ſervent, parcequ'étant ſpongieux, il ſe charge facilement

de beaucoup d'huile & de poudre d'émeril, qu'ils emploient pour polir leurs ouvrages. Ses feuilles sont les plus grandes de celles des arbres à fruits, rudes, d'un verd foncé ; ses fruits naissent le long des branches auprès de l'origine des feuilles, sans avoir été précédés par aucune fleur apparente. Ces fruits sont plus ou moins gros, plus ou moins ronds, de couleur différente suivant les especes, mais ils approchent toujours de la figure d'une poire ; lorsqu'ils sont en parfaite maturité, ils doivent être fort mous & succulens. Les especes de figuiers qui réussissent le mieux, sont les figues connues de tout le monde, la ronde & la longue ; celle-ci est plus abondante, l'autre est plus précoce : toutes deux sont excellentes.

On a cru que le figuier ne portoit point de fleurs, mais les Botanistes les ont enfin découvertes. Il n'est pas étonnant qu'elles aient échappé à la vue ; car elles sont cachées dans le fruit même. En ouvrant une figue, dans les circonstances favorables, on peut observer à l'intérieur autour de la couronne du fruit, les fleurs mâles qui sont des étamines supportées par de petits stilets, & les fleurs femelles qui sont placées près du pédicule : il leur succede de petites graines dures.

Quoique le figuier puisse venir dans presque tous les terreins & à toutes les expositions, il vient infiniment mieux dans les terres légeres, & dans une bonne exposition, le fruit y a un goût plus sucré, plus fin : cet arbre réussit à merveille entre des rochers. Les figuiers sont d'un tempéramment très délicat, & résistent avec peine aux hivers de notre climat : pour les conserver, on les couvre de paille pendant l'hiver ; mais malgré ce soin il en périt toujours des branches, & les nouvelles qui repoussent, ne peuvent donner du fruit qu'à la troisieme année ; on a grand soin de les planter contre les murailles : c'est la plus avantageuse de toutes les expositions. Il y a des personnes qui les mettent en caisse, & qui prétendent que c'est un moyen d'avoir des figues plus précoces, en plus grande abondance & de meilleur goût : de plus on a l'avantage de pouvoir les mettre dans la serre pendant l'hiver. On a prouvé avec succès, qu'un des moyens de hâter la maturité des figues, sans leur

rien ôter de leur bonté : c'eſt de mettre avec un pinceau un peu d'huile d'olive à l'œil des figues, c'eſt-à dire, à cette ouverture que l'on apperçoit à l'extrémité du fruit ; d'autres perſonnes conſeillent de piquer l'œil de la figue avec une plume ou une paille graiſſée d'huile. Si on choiſit pour objet de comparaiſon deux figues de même groſſeur ſur une même branche, & qui ſoient parvenues aux deux tiers de leur groſſeur, on obſerve bien ſenſiblement ce phénomene, & de plus celle qui a été piquée, devient plus groſſe que l'autre. M. Duhamel a penſé que dans cette occaſion, l'huile fait à peu-près le même effet que les inſectes de la caprification, dont nous allons parler plus bas.

Le figuier, ainſi que les autres arbres, a beſoin d'être taillé, pour être d'un meilleur rapport & d'une plus longue durée. Cet arbre differe des autres arbres fruitiers, en ce que le fruit vient ſur les groſſes branches. Il eſt eſſentiel de tailler ces arbres avant que la ſéve ſoit en mouvement, parceque lorſqu'on les taille, il découle un ſuc laiteux dont cet arbre abonde, & il en réſulte une perte du ſuc nourricier qui néceſſairement affoiblit l'arbre. Ce ſuc laiteux eſt ſi âcre, ſi brûlant & ſi corroſif, qu'il fait prendre le lait comme la préſure, qu'il diſſout celui qui eſt caillé, comme le fait le vinaigre, & qu'il enleve la peau lorſqu'on l'applique deſſus. Cependant cette ſéve avec de ſi étranges qualités, produit les fruits les plus doux, les plus ſains, & les plus agréables au goût : tels ſont les procédés ou plutôt les miracles de la nature.

Quelques perſonnes ont fait uſage avec ſuccès du ſuc laiteux du figuier pour détruire les verrues qui viennent ſur la peau. Ce ſuc laiteux entre dans la claſſe de ces écritures ſympatiques, qui ne ſont viſibles qu'en les chauffant ; ſi l'on trace des lettres ſur le papier avec le lait ou le ſuc des jeunes branches de figuier, elles diſparoiſſent bientôt ; lorſqu'on veut les lire, il faut approcher le papier du feu, & dès qu'il eſt échauffé, les caracteres deviennent viſibles. Le ſuc de figuier partage cette propriété, non-ſeulement avec le ſuc de limon, le vinaigre & les autres acides, mais elle lui eſt même commune avec toutes les infuſions & toutes les diſſolu-

tions, dont la matiere dissoute peut se brûler à très petit feu, & se réduire en une espece de charbon.

Le figuier se multiplie facilement de rejettons, de boutures, par la greffe en flute, & par la graine: cette derniere méthode qui est très longue, donne des variétés.

Le Figuier sauvage nommé par les Botanistes *Caprificus* ou *Caprifiguier*, est semblable en toutes ses parties au figuier ordinaire, mais il porte des figues qui ne servent qu'à la caprification, dont ont tant parlé les anciens. Les observations de M. de Tournefort, & de M. de Godheu, Commandeur à Malthe, nous ont donné toutes les lumieres que l'on peut desirer sur cette pratique singuliere.

Les habitans de l'Isle de l'Archipel font leur principale nourriture de figues seches, qu'ils mangent avec un peu de pain d'orge. Cette raison les engage à donner toute leur attention à ce qui peut augmenter la fructification des figuiers.

On cultive dans les Isles de l'Archipel & à Malthe deux sortes de figuiers. La premiere espece est le figuier domestique, qui porte beaucoup de fruits, mais qui ne viendroient pas à maturité, si on n'avoit recours à l'art. La seconde espece, est le figuier sauvage dont nous venons de parler. Ce figuier sauvage porte pendant l'année trois sortes de fruits, qui sont nommés *fornites*, *cratirites*, & *orni*; ces fruits ne sont pas bons à manger, mais ils sont nécessaires pour faire mûrir les fruits des figuiers domestiques, par l'opération que l'on nomme *caprification*.

Les fornites que l'on peut nommer *figues d'automne*, paroissent dans le mois d'Août, & durent jusqu'en Novembre sans mûrir. Il s'y engendre de petits vers produits d'œufs déposés par certains moucherons qui voltigent toujours au tour du caprifiguier. Dans les mois d'Octobre & de Novembre ces vers devenus moucherons, piquent d'eux mêmes les seconds fruits appellés *cratirites*, qui ne paroissent qu'à la fin de Septembre, & que l'on peut nommer *figues d'hiver*; les figues d'automne tombent peu après la sortie de leurs moucherons. Les figues d'hiver au contraire restent sur l'arbre

jusqu'au mois de Mai suivant, & renferment les œufs qui y ont été déposés par les moucherons des figues d'automne. Dans le mois de Mai, la troisieme espece de figues que l'on nomme *Orni* dans le Levant, & que nous pouvons appeller *figues printannieres*, commencent à paroître. Lorsqu'elles sont parvenues à une certaine grosseur, & que leur œil commence à s'ouvrir, elles sont piquées dans cet endroit par les moucherons, qui se sont élevés dans les figues d'hiver.

Dans les mois de Mai ou de Juillet, quand les vers qui se sont métamorphosés dans ces figues, sont prêts à sortir sous la forme de moucherons, les paysans les cueillent & les portent sur les figuiers domestiques. C'est en cela que consiste le grand travail de la caprification : car si l'on attend trop tard, les figues printanieres tombent, & la plus grande partie du fruit des figuiers domestiques, ne fait que languir. Les paysans vont tous les matins examiner leurs figuiers sauvages & domestiques, ils observent avec soin l'œil de la figue : car cette partie ne marque pas seulement le tems où les piqueurs doivent sortir, mais aussi celui où la figue peut être piquée avec succès. Ils transportent alors ces figues printanieres, sur les figuiers domestiques qui sont en état de les recevoir ; les moucherons qui sortent de ces figues, entrent par l'ombilic dans les figues domestiques, qui sont alors grosses comme des noix ; ils y déposent leurs œufs, & les insectes qui y éclosent, donnent lieu aux figues domestiques de mûrir & de grossir.

Les paysans connoissent si bien ces précieux momens de la caprification, qu'ils ne les laissent guere échapper. Il leur reste cependant encore une légere ressource, c'est de répandre sur les figuiers domestiques, les fleurs d'une plante qu'ils nomment *ascolimbos* ; il se trouve quelquefois dans les têtes de ces fleurs des moucherons propres à piquer ces figues ; ou peut-être que les moucherons de ces figues sauvages, vont chercher leur nourriture sur ces fleurs. Cette caprification fait un effet si singulier, qu'un de ces figuiers domestiques qui donneroit à peine vingt-cinq livres de figues mûres & propres à sécher, en donne plus de deux cent quatre-vingts livres. Il faut cependant avouer que la caprification fatigue les

arbres, & que les figuiers, qui par ce moyen ont donné beaucoup de fruit dans une année, en donnent peu l'année suivante.

L'effet de la caprification est bien propre à piquer la curiosité : si l'on ouvre en différens tems ces figues domestiques, on voit d'abord les moucherons qui se promenent çà & là dans l'intérieur de la figue ; quelque tems après, on apperçoit que les pepins sont extrêmement gros, & en les ouvrant, on trouve qu'ils contiennent, (suivant l'expression de M. Godheu) des amandes vivantes, c'est-à-dire, qu'il y a intérieurement des vers qui se nourrissent des amandes des figues, ce qui prouve encore une nouvelle génération de ces insectes.

En ouvrant les figues lorsqu'elles approchent de leur maturité, on voit les moucherons sortir des pepins, & aussi-tôt qu'ils ont séché leurs aîles, ils s'envolent.

Quand les poires nouent, il y a quelquefois des moucherons qui déposent leurs œufs dans l'œil de ces jeunes fruits ; les vers qui en naissent entrent dans le fruit par le canal du pistile, & se nourrissent de ce qu'ils rencontrent. Ces poires grossissent beaucoup plus promptement que les autres, & elles tombent. Cette augmentation de grosseur vient-elle, dit M. Duhamel, de ce que le ver ayant détruit les organes qui vont au pepin, les sucs nourriciers se portent plus abondamment dans la chair du fruit ? ou cette grosseur dépend-elle d'une extravasion des sucs, comme il paroît par les galles qui naissent à l'occasion de la piquure des insectes ? C'est ce qui n'est pas encore bien décidé ; mais il semble qu'il y a quelque rapport entre ce qui arrive aux fruits verreux, & ce qui résulte de la caprification, d'autant que les figues caprifiées, ne sont jamais si bonnes que les autres. La chaleur du soleil ne suffit pas pour dessécher les figues caprifiées, il faut les mettre au four qui leur donne un goût desagréable ; mais cette opération est nécessaire pour faire périr la semence vermineuse.

On est étonné de ne pas voir les Grecs multiplier davantage les figuiers que l'on éleve en France & en Italie, & avoir constamment pendant deux mois la patience de porter les piqueurs d'un figuier à l'autre, pour recueillir de mauvaises figues. La raison en est, que com-

me c'eſt une de leurs principales nourritures , ils ne ſauroient trop en avoir. Leurs arbres produiſent juſqu'à deux cens quatre-vingts livres de figues , au lieu qu'ils en pourroient tirer à peine vingt-cinq livres des nôtres.

Les figues , dans leur maturité , ſont un des meilleurs fruits que l'on puiſſe manger , & même des plus ſains , lorſqu'on n'en mange point avec excès. L'eau que l'on peut boire enſuite , eſt la liqueur la plus propre à en délayer la pulpe dans l'eſtomac.

Les figues ſeches ſont eſtimées pectorales & adouciſſantes , à cauſe de l'eſpece de miel qu'elles contiennent. L'Italie , l'Eſpagne , le Languedoc , la Provence , & le Levant , font un commerce conſidérable de figues deſſechées au ſoleil.

FIGUIER D'ADAM. *Voyez* BANANIER.

FIGUIER D'AMÉRIQUE , GRAND FIGUIER ou FIGUIER ADMIRABLE. Cet arbre que l'on a confondu avec le Paletuvier , n'a rien de commun avec lui , que la façon dont il ſe reproduit & s'étend à la ronde, au moyen de ſes branches , qui en ſe recourbant, prennent racine , & forment de nouveaux troncs.

Le fruit de ce figuier eſt à-peu près de la groſſeur d'une noiſette ; du reſte il reſſemble exactement à la figue d'Europe , tant extérieurement qu'intérieurement ; mais il a le goût un peu plus fade.

FIGUIER D'INDE ou NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

FIGUIER DES INDES ou PARETURIER ou PALETUVIER , *Ficus Indica.* Eſt un grand & gros arbre qui croît vers Goa aux Indes : il répand ſes rameaux au large , d'où ſortent des filamens ſemblables à ceux de la cuſcute, & qui ſont de couleur dorée. Lorſqu'ils ſont parvenus à terre , ils y prennent racine & forment peu-à-peu autant de nouveaux arbres, qui produiſent à leur tour de nouveaux filamens , & ainſi à l'infini ; de ſorte qu'un de ces figuiers multiplie tellement , qu'il remplit un grand pays d'arbres de ſon eſpece , auſſi gros & auſſi hauts que lui , formant une ample & épaiſſe forêt , qui produit beaucoup d'ombre. Les feuilles des jeunes rameaux ſont ſemblables à celles du coing , vertes en deſſus , blanchâtres , & lanugineuſes en deſſous : elles ſervent de nour-

riture aux Eléphans. Ses fruits ſont de petites figues faites comme les nôtres, mais rouges, tant en dehors, qu'en dedans, douces & un peu moins bonnes à manger que celles de l'Europe : l'écorce de cet arbre ſert dans le pays à faire des habillemens.

On donne le nom de figuier d'Inde au *Chivef* qui croît en l'Iſle de Zipangu, mais qu'on croit être une eſpece de *Papayer*. Voyez *ces mots*.

FILARIA ou PHYLARIA ou PHILLYREA. Eſt un arbriſſeau de moyenne grandeur, toujours verd & fort branchu, recouvert d'une écorce blanchâtre ou cendrée. On en connoît de beaucoup d'eſpeces, entre-autres une qu'on cultive dans les jardins, remarquable par ſes feuilles panachées, dentelées en leurs bords, qui ſont d'un beau verd, un peu ſemblables à celles du Troeſne ou du Lentiſque, & ſe conſervent tout l'hiver ; elles ſont oppoſées les unes aux autres : caractere ſuffiſant pour diſtinguer de cet arbriſſeau l'alaterne, pour lequel les Herboriſtes le donnent ſouvent. Ses fleurs qui naiſſent vers les extrémités des feuilles ſont, ſuivant M. Tournefort, en entonnoir ou en godet diviſé en quatre parties, de couleur blanche, verdâtre, ou herbeuſe, reſſemblant un peu à celle de l'olivier. A ces fleurs ſuccedent des baies rondes, groſſes comme celles du mirthe, noires quand elles ſont mûres, d'un goût doux, accompagné de quelque amertume, & diſpoſées en petites grappes : on trouve dans chacune de ces baies, un petit noyau rond & dur. Le bois du filaria eſt médiocrement dur, & a une couleur jaune, approchante un peu de celle du buis, mais qui ſe paſſe aſſez promptement ; il ne devient point aſſez gros, pour être un bois de ſervice ; ſes feuilles & ſes baies ſont aſtringentes & rafraichiſſantes ; ſes fleurs pilées dans du vinaigre & appliquées ſur le front, ſont céphaliques.

Le Phylaria croît abondamment dans les haies, & les bois aux environs de Montpellier ; il fleurit en Mai & Juin, & ſon fruit eſt mûr en Septembre. Comme ſon feuillage eſt toujours verd, & qu'il garnit beaucoup : on en fait aiſément des berceaux ou cabinets de verdure, & des paliſſades qui ſont fort agréables. Il s'éleve fa-

cilement de graine ou de bouture : on le tond comme l'on veut, en buiſſon, ou en boule, en haie, en eſpalier, quelquefois même on le met en caiſſe.

FILICITE, *Filicites*. On donne ce nom aux pierres qui portent l'empreinte d'une Fougere.

FILICULE. Plante qu'on met au rang des capillaires, & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Elle croît dans les terres humides entre les buiſſons, & ſur la baſe du tronc de quelques chênes : elle eſt eſtimée apéritive & pectorale. *Voyez* l'article FOUGERE.

FILONS ou VEINES MÉTALLIQUES, *Venæ metallicæ*. On donne ce nom à de gros rameaux qui courent ſous terre, & ſont remplis de ſubſtances minérales ou métalliques, quelquefois de cryſtalliſations : quelquefois auſſi les filons ſont vuides. Le filon eſt dans le langage du Mineur, la principale veine de la mine ; il ne faut pas le confondre avec les fibres ou vénules qui forment de très petites ramifications ; ainſi l'interruption d'une roche dans ſon lit, qui ſe trouve remplie de matieres minérales, forme une veine ſolide qui s'appelle *filon*. Souvent les filons ſont profondément enſevelis en terre, & il en part des branches qui ſe ſubdiviſent en vénules ou veines, ſelon la quantité & le diametre des crevaſſes ou fibres ſouterraines.

On peut conſidérer les filons, eu égard à leur direction, à leur volume, ou à leur matiere. Les Mineurs conſiderent la direction des filons ou leur ſituation, par rapport aux quatre points Cardinaux ; la bouſſole la détermine : mais quand le filon eſt encore inconnu, on devine cette direction par celle des couches ou des lits des rochers qui ſervent d'enveloppe aux filons.

La ſituation des filons, quant à l'horiſon, varie auſſi. C'eſt une autre attention des Mineurs ; & c'eſt ce que l'on peut appeller l'*Inclinaiſon des filons*. On la détermine par le quart de cercle ; plus les filons approchent de la perpendiculaire, plus ils ſont gros & riches. Les filons qui marchent horiſontalement ſont, pour l'ordinaire, pauvres. La partie qui s'approche de la ſurface de la terre, s'appelle la *Tête* ; celle qui s'en éloigne, ſe nomme la *Queue*.

Le volume ou la force du filon ſe détermine par ſa

masse & par son étendue. La Nature n'a point produit de regles constantes à cet égard. Il y a des lieux où le filon finit tout-à-coup ; d'autres fois, il est interrompu par une vallée ou par une riviere ; mais il paroît au côté opposé, & souvent il est suivi pendant plusieurs lieues. Il y a des endroits où le filon n'a que quelques pouces de largeur, & ailleurs il offre un ventre de plusieurs pieds, & même de plusieurs toises : ici c'est un filon dilaté ; là c'est une masse énorme, qui s'enfonce comme un abyme.

La richesse du Filon dépend de la quantité du minéral qu'il contient. En certains lieux, le minéral remplit tout le filon ; d'autres fois, il y est par rognons ou par masses. Dans quelques endroits, on trouve des Pierres stériles & poreuses ; ailleurs des Fluors, des Drusens, des Mines diversement décomposées, ou détruites par des eaux ou par les exhalaisons souterraines & minérales. C'est en raison de leur volume, que les Filons sont avantageux ; plus il en part de venules qui s'y rendent ou y aboutissent, plus le Filon est riche, & plus on doit le suivre.

La matiere ou le produit du minéral est la quantité du métal même, qu'on tire des glebes par les opérations Métallurgiques. Les matieres hétérogenes, & les substances sulfureuses ou arsenicales, qui se trouvent dans les minerais, font varier ce produit. Aussi les filons sont-ils réputés précieux & nobles, ou communs, ignobles & stériles, selon qu'ils contiennent plus ou moins de Blende, de Pyrites, de cristallisations, &c. *voyez* l'article MINE. On peut consulter, sur toutes ces matieres, les Ouvrages de MM. Schlutter, Lehman, Cramer, Agricola, &c.

*Observations sur les Filons.*

1°. Les Mines en Filons sont ordinairement plus riches que celles qui sont par couches 2°. On peut distinguer les Filons, en *Filons continus*, en *Filons foibles*, en *Filons perdus*, en *Filons retrouvés*. 3°. La roche est entiere, lorsque le lit qu'elle forme ou fournit au Filon, n'est point séparé, interrompu par des fentes ou des coupures ni par des ouvertures. 4°. On appelle les espaces vuides, *Fentes* ; & les coupures tapissées de cristallisations,

de quartz ou de ſpath, *Nids de Druſen.* 5°. S'il y a dans ces fentes des matieres de mines métalliques avec des vuides, ce ſont des fentes nobles, qui indiquent la proximité d'une bonne mine. 6°. S'il coule de l'eau par ces fentes, & des eaux depuis la ſurface de la terre en dedans, ce ſont des fentes ſtériles, où il ne faut jamais chercher de métal. 7°. Si la filtration des eaux eſt intérieure, leur goût & leur couleur, même le *Gurh* qu'elles produiſent, ſoit par inhalation ou par dépôt, annonce ſouvent la nature du minéral; & on nomme alors ces fiſſures des *fentes aqueuſes.* 8°. Si les fentes ſont remplies de terre glaiſe ou marneuſe, le minéral eſt encore bien éloigné; & ces fentes ſont appellées *fentes terreuſes.* 9°. La fente eſt réguliere, lorſqu'elle conſerve ſa direction; & on la nomme *irréguliere*, lorſqu'elle en change. 10°. Quand pluſieurs fentes aboutiſſent à une ſeule ou s'y dirigent, celle-ci eſt capitale; & c'eſt vers celle ci qu'il faut chercher le minéral.

On donne encore aux Filons d'autres dénominations, qui ſont communément uſitées aujourd'hui dans la plupart des mines; ſavoir, *Filons pleins*, lorſqu'ils occupent tout l'eſpace de la fente ſans interruption; *Filons en grenaille*, quand le minerai eſt en grains comme du ſable: on appelle *Filon plat*, celui qui eſt parallele à l'horiſon; *Filon profond*, celui qui eſt vertical, & qui s'enfonce dans la montagne; & s'il eſt oblique, il tire ſon nom de celui dont il approche le plus: on dit enfin que le Filon eſt dévoyé & du nombre de dégrés que ſon angle fait avec le plan horiſontal ou avec le vertical.

Tous les Filons ſont ordinairement inclinés & rarement perpendiculaires: ils ſont accompagnés d'une écorce ou liſiere de la roche, qu'on appelle *Salband.* Voy. *ce mot.*

La partie ſupérieure du Filon ſe nomme *Toît*, & l'inférieure prend le nom d'*Appui.* Lorſque dans cette liſiere on apperçoit du ſpath, c'eſt une preuve que le Filon, ſi on le ſuit, deviendra plus riche. Si on y apperçoit des gerçures ou des fentes remplies de quartz, ou de criſtalliſations en trop grand nombre, les eſpérances diminuent.

Nous avons dit que c'eſt par le quart de cercle, qu'on détermine la ſituation des Filons, eu égard à la ligne ver-

ticale ou perpendiculaire : on les appelle donc *Perpendiculaires* ou *Droits*, s'ils s'enfoncent vers le centre de la terre : on les regarde comme horisontaux ou couchés, si l'angle qu'ils font avec la ligne horisontale est au-dessus de vingt dégrés ; on les nomme *Plats*, entre le vingtieme & le soixantieme dégré ; & *obliques* ou *inclinés*, entre le soixantieme & le quatre-vingtieme.

La direction des Filons, par rapport aux quatre points cardinaux, est divisée en vingt-quatre dégrés, qu'on nomme *Heures*. Pour les reconnoître, on fait usage de la Boussole manuelle ou minéralogique : elle differe de celle que l'on construit avec l'aimant, & elle ne sert qu'à montrer l'espace des Filons & leurs dégrés d'inclinaisons : elle est figurée dans Lehman. On appelle *Filon debout* celui qui court depuis douze heures jusqu'à trois ; ceux dont le cours est dirigé depuis trois jusqu'à six, prennent le nom de *Filon du Levant* ou *du Matin* ; ceux qui vont de 6 à 9 sont appellés *filons du soir* ou du *couchant*; enfin ceux qui vont depuis 9 jusqu'à 12, sont les *filons inclinés*. Mais comme il y a quantité de circonstances qui viennent dégrader le Filon principal ou lui font changer de direction, il est très essentiel de connoître toutes ces choses par la pratique, pour ne pas se méprendre, & entreprendre les travaux d'une exploitation infructueuse. *Voyez* les Ouvrages qui ont été publiés à cet effet, & particulierement les *Traités de Physique*, *d'Histoire Naturelle & de Minéralogie* de M. Lehman.

La meilleure disposition d'un Filon, par rapport aux Mineurs & à l'Entrepreneur, est, quand un Filon est profond, parcequ'on y trouve de la matiere de tous les côtés, & qu'on l'exploite par puits & par galleries.

FILIPENDULE, *Filipendula*. Plante fort commune dans les bons terroirs, même dans les bois & les endroits pierreux de la France. Sa racine est charnue ; elle s'étend en beaucoup de fibres déliées, auxquelles sont pendues plusieurs tubercules ou petits glands, qui ont la figure d'une olive allongée, de couleur noirâtre en-dehors, blanchâtre en-dedans ; d'un goût âcre, astringent, mêlé de douceur, avec un peu d'amertume. Ses feuilles ressemblent à celles du boucage, mais elles sont plus découpées : leur saveur est styptique, un peu salée ; elles sont

odorantes & gluantes : sa tige est quelquefois unique, haute d'environ un pied, dure, cannelée, ronde, rougeâtre & branchue : elle porte en son sommet des fleurs comme disposées en parasol, en rose, blanches en-dedans, rougeâtres en-dehors, odorantes, portées sur un calice dentelé ou frangé. Il leur succede un fruit presque sphérique, composé d'environ douze graines, qui sont rudes, applaties, ramassées en maniere de tête, & rangées comme les douves d'un petit tonneau. Cette tête s'attache aisément aux habits.

Les racines & les feuilles de Filipendule sont d'usage en Médecine : elles sont incisives & diurétiques : la poudre des racines est très usitée pour les hémorrhoïdes, les fleurs blanches & les maladies scrophuleuses.

FIMPI. Est un arbre de l'Afrique, de la grandeur de l'olivier, dont l'écorce est légerement aromatique, musquée, mais d'une saveur plus mordicante que le poivre. Les Portugais l'appellent *Bois d'Aguilla*.

FIONOUTS. Est une plante particuliere à l'Isle de Madagascar : elle a l'odeur du melilot, & la vertu de faire tomber le poil des parties où elle est appliquée. On brûle le *Fionouts*, & on se sert de ses cendres pour déterger les plaies amenées à suppuration.

FLAMAND ou FLAMBANT, ou PHŒNICOPTERE. *Voyez* BECHARU.

FLAMBEAU ou FLAMBO. Nom d'un poisson qui est le *Tænia* d'Aristote, & que l'on a nommé aussi *Ruban*, parcequ'il est effectivement long & étroit, comme une bande de ruban. Il est de couleur de feu : sa tête est platte, composée de plusieurs os ; ses yeux sont grands & ronds, & sa prunelle est petite ; près des ouies il a une nâgeoire de chaque côté ; & sur les dos il a, depuis la tête, jusqu'à la queue, des filets qui sont comme des poils. Ce poisson est si mince, qu'en le regardant au jour, on voit ses arrêtes le long du dos. Il y en a une espece dont la chair est blanche & a le goût de la sole.

FLAMBE BLANCHE. *Voyez* IRIS.

FLAMBERGENT ou HIMANTOPE, ou PIE DE MER. *Voyez* BECASSE DE MER.

FLAMBOYANTE. Est une coquille de la classe des *uni-*

*valves* & du genre des *Volutes*. Voyez *ces mots*. Sa clavicule eſt fort élevée, & les zônes qui la diſtinguent ſont d'une belle couleur aurore, un peu foncée.

FLECHE D'EAU, *Sagitta aquatica major*. C'eſt une eſpece de *Renoncule de marais*. Voyez *ce mot*. Ses feuilles ſont pyramidales comme une fleche.

FECHE DE MER. *Voyez* DAUPHIN.

FLECHES DE PIERRE, *Sagittæ-formes*. Les Lithologiſtes donnent ce nom, ou aux *Belemnites* ou aux *Pyrites* pyramidales, & quelquefois à des pierres très dures qu'on trouve taillées ſous cette forme, & dont les anciens ſe ſervoient en guiſe de traits : ils avoient auſſi l'art de tailler ces pierres ſous d'autres formes.

FLÉTAN ou FAITAN, *Hippogloſſus*. C'eſt un poiſſon plat & large, qu'on trouve ſur les côtes de l'Océan. On peut le regarder comme une *Plie*, ou une *Limande*, ou une *Sole cetacée*, puiſqu'on en prend dans la mer d'Allemagne qui peſent cent vingt livres : l'on en prend aux environs de l'Iſlande qui peſent juſqu'à quatre cens livres. Son aſpect a quelque choſe d'effrayant : ſa bouche eſt tortue & armée, tant en-haut qu'en-bas, d'un double rang de dents, un peu courbées en-dedans, & fort pointues : ſa langue eſt très forte, roide, & hériſſée au fond du palais de quantité de petites dents, également pointues : ſes ouies ont de pareils piquans, & par-deſſus trois couvercles ou oreilles. Ce poiſſon eſt ſans écailles, & nage à plat : il eſt trop mince pour ſe mouvoir en arriere, de côté, en avant, auſſi facilement que d'autres poiſſons de la même longueur. On trouve dans l'eſtomac de cette *Plie* énorme des harengs & des poiſſons, non totalement digérés, mais tout déchirés par le nombre de pointes dont nous avons parlé ci-deſſus. Son corps eſt tout environné de nageoires : ſa figure extérieure, ſes rames, ſes entrailles, tout lui eſt commun avec les *Plies* ; il manque également de la veſſie propre à contenir l'air : ce défaut rend cette eſpece de poiſſons incapable de s'élever beaucoup dans l'eau & de nager loin. On remarque encore dans le Flétan cette peau que la nature a donnée à tous les poiſſons mauvais nageurs de cette eſpece, & qu'ils mettent devant leurs yeux, comme un voile,

voile, pour les garantir contre les aspérités du sable, lorsqu'ils s'y enterrent pendant la tempête, pour ne pas être balottés par les flots.

Ce poisson est assez commun à Anvers : sa chair est de fort bon goût, mais trop grasse pour qu'on la puisse digérer facilement. Dans la Basse-Saxe on prépare avec les nageoires du Flétan, qu'on coupe bien avant dans le dos avec la graisse & qu'on sale un peu, une espece de manger, qu'on nomme *raf* ou *rekel*, mais qui n'est guere en usage que pour les gens du peuple dont l'estomac est robuste. Cet aliment incommoderoit les riches, dont la délicatesse affoiblit le tempérامment. Pour conserver long-tems le *raf*, on le laisse sécher au vent. Les Norwégiens préparent le meilleur raf. Ils pêchent le Flétan pendant la nuit, & immédiatement après la pêche du *cabeliau*. Ce travail dure jusqu'à la fin de Juin. Les François qui font des expéditions pour la pêche de la morue préparent aussi du raf avec les nageoires ou des bandes longues de graisse & de peau qu'ils coupent aux Flétans qu'ils pêchent sur les bancs de Terre-Neuve : ceux-ci sont plus petits que ceux du Groënland.

FLEURS, *Flores*. Les Fleurs sont des productions des *plantes*, qui se changent en fruits après avoir satisfait notre vue par la vivacité & la diversité de leurs couleurs, & avoir flatté notre odorat par les parfums qu'elles exhalent dans l'atmosphere.

La Fleur est composée de trois parties. La premiere est l'enveloppe, appellée *calice* par les Naturalistes ou Botanistes : c'est elle qui soutient les Fleurs & les conserve dans cet arrangement qui est propre à chacune. La seconde est le feuillage, appellé *pétales* : il est composé de feuilles de toutes couleurs. La nature a destiné ces feuilles à couvrir le cœur de la fleur & à le mettre à l'abri des injures de l'air ; mais à l'aspect du soleil elles s'épanouissent ordinairement. La troisieme partie est le *cœur* : c'est la partie la plus précieuse de la Fleur : il est composé des *étamines*, du *pistile* & des *sommets*.

Les Fleurs peuvent être divisées en *Fleurs en feuilles* & en *Fleurs à etamines*. Les premieres sont celles qui, outre les étamines ou filets chargés de sommets, sont encore composées de ces parties qu'il faut appeller *feuil-*

*les de la Fleur ;* telles ſont les Fleurs de la *Renoncule ;* du *Chou*, de la *Paquerette.* Les ſecondes ſont celles qui n'ont point de feuilles, mais ſeulement des étamines ou filets chargés de ſommets ; telles ſont les Fleurs de la *Prêle*, de l'*Avoine*, de l'*Arroche*, &c. Preſque toutes les Fleurs à étamines ont un calice, ſi on en excepte le *Ruban d'eau* & la *Queue de cheval.*

On peut donc conſidérer les Fleurs ou comme ſimples ou comme compoſées. Les *ſimples* ſont celles qui ne renferment qu'une ſeule Fleur dans le calice ; telles que ſont les Fleurs de la *Juſquiame*, de la *Sauge*, du *Ceriſier*, &c. Les Fleurs *compoſées* ſont celles qui ſont effectivement compoſées d'autres Fleurs : on les appelle *Fleurs à fleurons & à demi-fleurons* ; telle eſt l'*Aubifoin.* Voyez *ces mots & l'article* PLANTES.

Nous conſidérerons ici les Fleurs dans leur *origine*, leur *culture*, leur *multiplication*, leur *conſervation*, leur *deſtination*, &c.

*Origine des Fleurs.*

Tout le monde ſait que les Fleurs proviennent ou de plantes ou d'oignons, & que tous les oignons & la plûpart des plantes tirent leur origine des graines ; mais dans les paragraphes ſuivans nous indiquerons des moyens par leſquels on fait venir différentes ſortes de Fleurs plus promptement que de leurs graines. A l'égard des Fleurs mâles & des Fleurs femelles, nous en parlerons à la fin de cet article.

*Culture des Fleurs.*

C'eſt ſur des couches, ſur des planches, dans des pots, & dans les platte-bandes des parterres, qu'on ſeme & qu'on éleve des Fleurs provenues de *graines hâtives* & qui vont communément au fond de l'eau. La meilleure ſaiſon de ſemer, eſt depuis Mars juſqu'en Septembre. On ſeme à quatre doigts d'intervalle ; ſi c'eſt une terre meuble & facile à percer, on recouvre la graine d'un doigt de la même terre : ſi on ſeme ſur couche, (lorſque le fumier a perdu ſa grande chaleur) on la re-

couvre de deux doigts de terreau. On ſeme ſur la fin d'Août ce qu'on veut replanter avant l'hiver. On a ſoin d'arroſer tous les jours avec de l'eau échauffée au ſoleil, & de couvrir les graines d'un doigt de paille longue; mais quand elles ſont levées, il faut les découvrir, & toutefois les garantir des gelées par des paillaſſons en dos-d'âne. Si on plante des *Oignons de fleurs*, il faut creuſer la terre à un pied de profondeur, enſuite cribler de la terre maigre & légere ſur la couche en quantité ſuffiſante pour remplir les ſillons ou rigoles, puis unir le tout avec un rateau, & y placer les Oignons dans une diſtance proportionnée, & à quatre doigts ſous terre. Autour des bordures on peut mettre des Anémones ou des Tulipes, mais point de Renoncules, car elles demandent à être ſeules, tant en pleine terre que dans les pots.

Il faut être exact à ſarcler dans le tems où la roſée tombe, parcequ'on arrache mieux alors les racines des plantes inutiles; il faut auſſi avoir grand ſoin de faire la guerre aux limaçons, aux perce-oreilles & autres inſectes qui rongent les plantes.

On tranſplante les Fleurs dans le printems & dans l'automne en pleine terre ou dans des pots: mais on ne tranſplante qu'après la ſeconde année les Oignons qui viennent de graines: on les met alors en bonne terre neuve & légere, & on a des Fleurs à la troiſieme année.

Pendant l'hiver, pour garantir les Fleurs du froid, on les met dans une ſerre aérée: on les doit arroſer légerement après le lever du ſoleil. Dans l'été, il faut les défendre du trop grand ſoleil, & ne les arroſer qu'après le ſoleil couché: il faut que les plattes-bandes ſoient toujours élevées vers le milieu, & que les pots ſoient percés par le fond, afin que l'eau s'écoule, & ne pourriſſe pas, par ſon ſéjour, les pieds des plantes. Au défaut de pots, on peut ſe ſervir de caiſſes plattes & portatives, dont le fond ait été percé de pluſieurs trous de tarriere, & couvert de deux pouces de charbon de terre ou d'autres matieres poreuſes; les petites caiſſes ſont très commodes, elles ſont un berceau pour l'enfance des Fleurs.

*Multiplication des Fleurs.*

On multiplie les Fleurs par différens moyens ; 1°. par les *rejettons* ou *ſurgeons* qui ſortent du pied d'une plante, mais avec des racines : ils reprennent aiſément, & ce ſont autant de nouvelles plantes ; 2°. par les *provins*, qui ſont des branches qu'on couche en terre, ſans les ſéparer de leur mere-branche ; 3°. par *marcottes*, qui ſont de jeunes branches, belles & fortes qu'on fait tenir ſur la plante qu'on veut marcotter, en y faiſant une inciſion par le milieu juſqu'auprès d'un nœud ; on tient l'inciſion ouverte par quelque brin de paille, puis on la couvre de quelque peu de terre, & on l'y arrête, de peur qu'elle ne ſe releve. Dès que la marcotte a pris racine, on la coupe, pour la ſéparer de la mere plante. 4°. Par les *boutures*, qui ſont des boutons qu'on prend ſur quelque plante ou arbuſte, & qu'on fiche en terre ſans autre apprêt : on doit chercher les plus vives ; les tailler par le bout en pied de biche, les laiſſer tremper quelques jours dans l'eau, & les planter toutes fraîches ; c'eſt un moyen pour qu'elles produiſent promptement des racines 5°. Par les *tales*, c'eſt une maniere de multiplier propre ſeulement aux Fleurs, & qui ſe pratique en éclatant leurs plantes en racines. 6°. Par les *cailleux* & *œilletons*, qui ſont certains bourgeons que quelques plantes pouſſent de leurs pieds pour ſe régénérer.

*Moyen de conſerver les fleurs pendant long-tems dans leur forme & avec une partie de leurs couleurs naturelles.*

Il faut avoir un ſable pur de riviere, le faire ſécher ou au ſoleil ou dans une poelle à l'étuve, puis le tamiſer, afin qu'il ſoit d'un grain égal & fin ; d'une autre part, l'on a une caiſſe de bois ou de fer-blanc étamé, d'une largeur médiocre : on couvre le fond de cette caiſſe de trois ou quatre doigts de ce ſable, & on y enfonce le bout de la queue de ces fleurs, de maniere qu'elles ſe tiennent droites les unes à côté des autres, mais ſans ſe toucher aucunement ; enſuite on remplit tout le vuide autour des queues avec ce ſable : quand elles ſont bien

enterrées, on en répand autour des Fleurs, en-dedans & par-dessus, & on couvre le tout d'une couche de deux ou trois doigts de ce même sable, puis on porte cette caisse dans un endroit exposé au soleil, ou, ce qui vaut mieux, dans un lieu échauffé par un poîle, & on l'y laisse jusqu'à ce que les Fleurs soient bien sechées. A l'égard des Tulipes, il faut en couper adroitement le pistile qui s'éleve au milieu & renferme la graine, & remplir le vuide de sable.

*Fleurs des quatre Saisons.*

Le retour du printems est le retour des Fleurs : celles de cette saison sont les Tulipes hâtives, les Anémones, les Renoncules de Tripoli, les Jonquilles simples & doubles, les Jacinthes, le Muguet, les Lilas, les Prime-veres, les Narcisses, la Couronne Impériale, l'Oreille d'ours, la Giroflée, les violettes de Mars, &c.

Celles d'été sont les Tulipes tardives, les Lys, les Tubereuses, les Pavots, les Hémérocales, les Martagnons, qui ressemblent aux Lys ; les Œillets de diverses especes, les Giroflées jaunes, l'Immortelle, les Basilics, &c.

Les Fleurs d'automne sont la Tubereuse, les Balsamines, les Reines-Marguerites, les Soucis doubles, les Amarantes, les Passe-velours, les Œillets d'Inde, les Roses d'Inde, &c.

Celles d'hiver sont les Anémones simples, les Jacinthes d'hiver, le *Cyclamen* d'hiver, le Laurier-thym, les Immortelles, les Narcisses simples, le *Crocus* printannier, les Hépatiques, &c.

*Réflexions sur les fleurs, & leur utilité.*

Les Fleurs semblent n'être faites que pour plaire à l'homme & pour décorer son séjour. L'arrangement symmétrique de toutes leurs parties, leurs couleurs vives, variées & brillantes, leurs parfums exquis attirent & touchent l'homme le plus insensible.

Mais on ne peut jouir entierement de l'agrément des

Fleurs, si l'on se contente de les considérer dans les bornes étroites d'un parterre. L'homme en auroit-il soumis tant d'especes à son domaine, s'il n'avoit été attentif à remarquer dans ses promenades qu'elles embellissent les vallées & les montagnes, que les prairies en sont émaillées, & qu'on les trouve répandues avec une espece de profusion dans les bois, dans les déserts, sur la cime des arbres & sur l'herbe qui rampe. Le charme en est si sûr, que la plûpart des Arts qui veulent plaire, ne croient jamais mieux réussir qu'en empruntant leur secours: la Sculpture les imite dans ses ornemens les plus légers: l'Architecture embellit souvent de feuillages & de festons les colonnes & les faces trop nues de ses édifices: les plus riches broderies ne présentent guere que des feuillages & des Fleurs: les plus magnifiques étoffes en sont parsémées, & on les trouve d'autant plus belles, qu'elles approchent davantage de la vivacité des Fleurs naturelles. Les Fleurs ont été de tout tems incompatibles avec le deuil; on les écarte de tous les lieux où régnent la douleur & les larmes: mais on les regarde comme le symbole de la joie & la parure inséparable des festins, particulierement sur la fin des repas, où elles viennent avec les fruits ranimer la fête qui commence à languir.

Les Fleurs nous donnent des pâtes qui enrichissent nos desserts, des poudres qui parfument nos demeures, & même des remedes qui nous soulagent de quantité de maladies. Les Violettes, les Jonquilles, les Fleurs de Pêchers, les Roses, les Jasmins, les Œillets, & surtout les Fleurs d'Orange, nous fournissent des conserves, des confitures, des essences, des eaux distillées, qui nous font jouir des odeurs & des autres qualités des fleurs long-tems après qu'elles sont passées.

Chaque Fleur a reçu de la nature la commission de renouveller & de perpétuer d'année en année la plante qui lui a donné naissance; c'est elle qui fait naître la graine qui lui succede. La Fleur porte dans son sein un germe reproductif, qui procure l'immortalité à son espece; & souvent elle nous prépare un fruit délicieux, un grain nourrissant, une farine dont le goût, quoique simple,

eſt toujours attirant, & qu'on préféreroit, dans la néceſſité du choix, aux alimens les plus piquans, les plus délicieux & les plus recherchés.

Parmi les fleurs, il s'en trouve cependant qui ne ſont pas *hermaphrodites*, c'eſt-à-dire, qui ne peuvent pas ſeules produire du fruit : il faut le concours de la pouſſiere qui ſe trouve ſur les étamines de deux Fleurs, portées ou ſur la même tige ou ſur deux tiges adhérentes à la même racine. Quelquefois les Fleurs d'une plante entiere ou d'un arbre ſont toutes ou *mâles* ou *femelles* : celles-ci ne peuvent être fécondées, c'eſt-à-dire, produire du fruit ou de la graine qu'en recevant auparavant la pouſſiere prolifique de la Fleur mâle d'une autre plante de même eſpece. Ces Fleurs mâles ne produiſent point de fruit après leur chûte : elles ſont à cet égard ce que les animaux ſont à l'égard de leurs femelles ; celles-ci ne produiſent point, qu'elles ne ſoient fécondées par les mâles. Nous avons trop d'exemples ſous les yeux de cette merveille dans les plantes, pour nous arrêter plus long-tems. Il ſuffira de lire les articles du *Dattier*, du *Chanvre*, du *Piſtachier*, du *Châtaignier*, du *Houblon*, du *Coudrier*, &c. pour être inſtruit comment certaines plantes ſont ſtériles, & des moyens de les faire fructifier : on y verra auſſi que les Fleurs peuvent varier à l'infini, lorſque la pouſſiere qui tombe des étamines d'une plante vient à être portée par le vent ſur le piſtile d'une Fleur d'une autre eſpece ou de différente couleur. On obſervera encore que le fruit ou la graine qui ſuccedent à ces ſortes de Fleurs *non hermaphrodites* naiſſent communément en un autre endroit que la Fleur ; en quoi elles different des Fleurs dont les étamines ſemblent être tout-à-la fois mâles & femelles, dont le fruit naît communément dans le calice de la Fleur qui l'a précédé. Il y a une infinité de détails répandus à ce ſujet dans le corps de cet ouvrage aux articles qui nous préſentent ces ſortes de phénomenes.

FLEUR AU SOLEIL. *Voyez* HERBE AU SOLEIL.

FLEURS DE BISMUT & DE COBALT. *Voyez ces mots.*

FLEUR DE CHAUX NATURELLE, *Calx nativa.* On donne ce nom à un *Guhr de craie*, qu'on rencontre

quelquefois nageant à la ſuperficie des eaux thermales. Ce Guhr a la propriété de reluire dans l'obſcurité ; propriété qu'il tient probablement des parties animales qui ſe rencontrent toujours dans la terre marine ou calcaire.

FLEUR DE CONSTANTINOPLE. *Voyez* CROIX DE JERUSALEM.

FLEUR DE CUIVRE, *Flos cupri.* Les Minéralogiſtes donnent ce nom aux petits grains rouges de cuivre vierge : ils l'appellent auſſi *Verre de Cuivre.*

FLEUR D'ÉPONGE. Communément on donne ce nom aux branches de l'Eponge rameuſe. *Voyez* ÉPONGE *à l'article* CORALLINE.

FLEUR DE FER, *Flos martis.* Les Naturaliſtes donnent ce nom à une mine de fer blanche, *voyez au mot* FER ; mais ſouvent ce n'eſt qu'une concrétion pierreuſe accidentelle, une ſorte de ſtalactite ſpatheuſe, formée dans les cavernes des mines ou dans des fiſſures de rochers. Lorſque ces concrétions contiennent effectivement du fer, étant expoſées au feu elles y deviennent noires.

FLEURS DE GRENADE : *voyez* BALAUSTES.

FLEURS DE GYPSE : *voyez l'article* GYPSE.

FLEUR DE JALOUSIE : *voyez* AMARANTE.

FLEUR DE LA PASSION. *Voyez* GRENADILLE.

FLEUR DE MUSCADE. On donne improprement ce nom au Macis, qui eſt une ſeconde écorce de la *Muſcade.* Voyez *ce mot.*

FLEUR DE SAINT-JACQUES. *Voyez* JACOBÉE.

FLEUR DE SEL MARIN, *Adarce.* On donne ce nom à une écume ſalée, qui s'attache aux roſeaux & à pluſieurs autres plantes ſur les bords des mers, & qui s'y endurcit : on l'eſtime propre à détruire les dartres & autres maladies de la peau.

FLEURS DE SOUFRE NATURELLES : *voyez l'article* SOUFRE.

FLEUVE : *voyez au mot* FONTAINE.

FLET ou FLETELET ou FLEZ. Eſpece de poiſſons plats fort communs ſur la côte du Boulonnois & en Angleterre : ils ſont très bons, agréables au goût, & à-peu-près de la même qualité que la *Limande.*

Le *Flez* eſt couvert de petites écailles noires, mar-

brées de rouge ; il ressemble beaucoup au carrelet. Ce poisson de mer ne se trouve point dans la Méditerranée, mais il entre dans les rivieres qui confluent à l'Océan.

FLIONS, *Fellinæ.* Sont des Coquillages bivalves, du genre des *Cames.* Voyez *ce mot*, & celui de TELLINES.

FLORÉE D'INDE ou COCAGNE. *Voyez l'article* PASTEL.

FLUORS ou FLUEURS, *Fluores.* On donne ce nom à de petits crystaux, peu durs, anguleux, colorés, plus ou moins transparens, & comme imparfaits. On en trouve beaucoup à l'embouchure des Volcans, dans la surface intérieure des salbandes qui tapissent les filons des mines, & quelquefois contre les parois ou à la voûte des grottes. On regarde les primes d'émeraude & d'améthyste, qui sont tendres, peu claires, mais pesantes, & semblables au spath fusible, comme de véritables Fluors. Encelius, *de re metallicâ, pag.* 156, *édit. de Francfort*, 1557, donne le nom de *Fluors* à des cristaux qui se fondent si facilement au feu, qu'ils semblent y couler & fluer, comme fait la glace au soleil.

FLUTE est un poisson des Indes fort long, mais aussi menu que le petit doigt. Il fait tant de bruit par son sifflement, que la nuit on l'entend d'assez loin. Les Habitans d'Amboine s'en nourrissent. Les Hollandois l'appellent *Fluiter.* Des Voyageurs donnent le nom de *Flute* à la *Murêne.* Voyez *ce mot.*

FOCA ou FOCAS. Fruit en forme de poire & d'une belle couleur de pourpre, qui rampe à terre comme le melon, & dont on vante le goût. Ce fruit croît dans l'Isle de Formose, près de la Chine.

FOIN, *Fœnum.* On donne ce nom à l'herbe des près quand elle est mûre. Le Gramen y domine ainsi que le Trefle, le Plantain, &c.

On fauche les foins en Juin, quand l'herbe commence à jaunir & qu'elle est en graine : ensuite on laisse sécher & faner l'herbe sur le pré, & on la remue de tems en tems avec des fourches : trois jours après on met le Foin en sillons ou en petits tats ; ensuite on en fait des meules hautes & rondes, & on le laisse suer en cet état : on le met en bottes sur le pré, & enfin on le serre

dans le fenil. Il y a même bien des pays où l'on ſerre le foin ſans le botteler. Lorſque toutes ees opérations ſont faites par un beau tems, le foin peut ſe garder au moins deux ans ; s'il avoit été mouillé, il pourriroit en tas & s'échaufferoit, & pourroit même mettre le feu au grenier : le Laboureur peut prevenir cet accident en logeant au cœur du tas deux ou trois fagots d'épines ; par ce moyen, il ménage un grand eſpace où les exhalaiſons chaudes viennent ſe rendre de toutes parts, & perdent toute leur activité.

FOLE. Eſt un animal qui ſe trouve en Chine, & que les habitans du Royaume de Gama ont nommé ainſi : il a preſque la forme humaine, les bras forts longs, le corps noir & velu : il marche avec tant de légereté & de viteſſe qu'on ne peut le ſurpaſſer à la courſe. Cet animal eſt, dit-on, anthropophage.

FOLIO, *Cytharus*. Nom qu'on donne à Rome à un poiſſon plat, de mer, & ſemblable à la Sole : il a la langue déliée, & les dents ſerrées les unes entre les autres : ſes écailles ſont âpres, grandes, & en figure de loſange ; il a depuis la tête juſqu'à la queue, par le milieu du corps, une ligne menue comme une corde de luth, quelquefois ce trait eſt aſſez large ; ſes parties intérieures ſont en tout ſemblables à celles du Turbot & de la Sole. Comme ce poiſſon ſe nourrit d'Algue, ſa chair n'eſt pas de bon goût.

FOLLETTE : *voyez* ARROCHE.

FOLLICULES DE SÉNÉ : *voyez* SÉNÉ.

FONGITE, *Fungites*. On donne ce nom, ainſi que celui de *Fongipore*, de *Bonnet de Neptune*, de *Champignons de mer pétrifiés*, &c. à quantité de productions marines à Polypier, devenues foſſiles, & dont les figures ſont très différentes entr'elles ; pluſieurs reſſemblent aux champignons terreſtres, d'autres au cerveau des animaux ; il y en a de poreuſes, ou rayées, ou liſſes, ou lamelleuſes & feuillées, ou ſillonnées, ou réticulaires, ou tubereuſes, mais toujours ſous des formes très variées. Les claſſifications que les auteurs en ont faites juſqu'aujourd'hui ſont très nombreuſes & très embrouillées ; la plupart étant formées ſur des differences individuelles, ou des variétés dans l'eſpéce : il eſt

plus naturel de les distinguer par la totalité de la figure que par quelques accidens : alors on auroit, 1°. les *Alcyons fossiles.* Voyez ALCYONIUM : 2°. Les *Ficoïtes.* Voyez FIGUES FOSSILES : 3°. les *Champignons fossiles*, ainsi nommés de leur ressemblance avec les champignons terrestres, & qui à cause de leur figure, prennent quelquefois le nom de *Bonnet de Neptune*, &c. *voyez ces mots.*

On trouve beaucoup de Fongites sous d'autres figures qui ressemblent au Lepas, ou qui sont orbiculaires, ou représentent des Agarics ou Champignons qui croissent au pié des arbres, il y en a qui ressemblent à des racines, à une morille, à une petite tête de chou, aux fesses, à un chapeau détroussé : la plupart des Fongites sont ou cannelés ou étoilés, quelquefois lisses. Quantité de Pierres calcaires à batir, sont remplies & formées pour la plus grande partie de ces dépouilles de la mer dont on attribue la fabrique aux *Polypiers.* Voyez *ce mot, ainsi que les articles* CORAIL & CORALLINES.

FONTAINE ou SOURCE, on a donné proprement le nom de *Fontaine* aux eaux qui sourcillent de la terre, s'amassent dans de grands bassins, & versent ensuite au dehors ce qu'elles ont reçu. Il semble qu'on ne désigne par le nom de *Source*, que les canaux naturels, qui servent de conduits souterrains aux eaux, à quelque profondeur qu'ils soient placés.

Comme les Rivieres tirent leur origine des Sources & des Fontaines, & que les Fleuves sont formés de la réunion des Rivieres, nous allons en donner l'histoire dans ce même article : leurs phénomenes sont liés trop intimément par la nature pour en faire des articles séparés. D'un côté il n'y a point d'effets plus visibles, ni peut être de plus grand ornement dans notre globe, que cet inépuisable flux des Fontaines, & ce cours des rivieres & des fleuves, qui roulent majestueusement leurs eaux, à plein canal, dans la longue durée des siecles. D'un autre côté, il n'y a point d'effet dont la nature semble avoir plus affecté de nous cacher les causes. Où peuvent être placés les reservoirs, pour ainsi dite, éternels, immenses, invisibles, qui de leur plenitude fournissent d'une maniere aisée des eaux toujours nouvelles, & qui rem-

pliſſent par des canaux inconnus les vaſtes lits des fleuves, avec une profuſion aſſez grande pour pourvoir à tous nos beſoins, & aſſez meſurée pour ne pas inonder la terre au lieu de la fertiliſer.

Les hommes ont fait uſage de tout leur genie pour chercher l'origine de ces phénomenes. Il y a diverſité de ſentiments; mais dans celui que nous allons préſenter au Lecteur, on reconnoît la marche de la nature, & il paroît porté juſqu'à l'évidence, par les démonſtrations des Mariottes & des Halley.

Il s'éléve continuellement des rivieres, des fleuves, des lacs, de toute la ſurface de la mer, une vapeur qui eſt emportée dans l'étendue de l'air, en forme de nuées ou brouillards. Cette vapeur ſuit l'impreſſion des vents, & ſelon qu'elle rencontre un air froid ou qu'elle ſe trouve arrêtée par les Montagnes, elle ſe condenſe & ſe reſout en roſée, en neige, en pluie. Les eaux qui en proviennent, trouvent enſuite diverſes ouvertures pour s'inſinuer dans le corps des Montagnes & des Collines, où elles s'arrêtent dans des cavités & ſur des lits, tantôt de pierre, tantôt de glaiſe, & forment; en s'échappant de côté, par la premiere ouverture qui ſe préſente, une Fontaine paſſagere ou perpétuelle, ſuivant les circonſtances.

On ſait par differentes expériences qu'il s'évapore par an, environ vingt-neuf pouces d'eau; or cette évaporation eſt plus que ſuffiſante pour produire la quantité d'eau que les fleuves portent à la mer. Jean Keil prouve par un calcul aſſez plauſible, que dans l'eſpace de 812 ans toutes les rivieres enſemble rempliroient l'Océan, d'où il conclut que la quantité d'eau qui s'évapore de la mer, & que les vents tranſportent ſur la terre & ſur les hautes montagnes, pour produire les ruiſſeaux & les fleuves, eſt d'environ les deux tiers d'une ligne par jour, ou vingt-un pouces par an; ce qui confirme ce que l'on vient d'avancer, que les vapeurs de la mer ſont plus que ſuffiſantes pour produire les fleuves: le ſurplus des ces eaux eſt abſorbé & employé pour la nourriture des végétaux & des animaux.

Ce ſentiment paroît beaucoup plus vraiſemblable que celui de Deſcartes, qui ſuppoſoit que les eaux s'éle-

voient dans les montagnes en vapeurs, comme dans un alambic. D'un autre côté, l'experience ayant démontré l'impoſſibilité de deſſaler l'eau de la mer, & de lui enlever ſon goût bitumineux & ſa viſcoſité par infiltration; cela prouve la fauſſeté du ſentiment de ceux qui diſoient que les eaux de la mer ſe filtroient à travers les terres dans les cavités des montagnes. Bernard Paliſſi, dans un ſiécle encore peu éclairé ſur ces objets, étoit ſi bien convaincu que les pluies forment les Fontaines, & que l'organiſation des premieres couches de la terre eſt très favorable à l'amas des eaux, à leur circulation, & à leur émanation, qu'il publioit hautement être en état d'imiter ces opérations de la nature. Pour cet effet il auroit formé une monticule, dans laquelle il auroit obſervé la même diſtribution de couches qu'il avoit remarquée à la ſurface de la terre dans les lieux qui lui avoient offert des ſources. Cette promeſſe, diſent les Auteurs de l'Encyclopédie, n'étoit point l'effet de ce charlataniſme, dont les ſavans ne ſont pas exempts, & que les ignorans, qui s'en plaignent, & qui en ſont les dupes, rendent ſouvent néceſſaire.

Les Fontaines préſentent des ſingularités bien propres à piquer la curioſité, ſoit par rapport à leur écoulement, ſoit par rapport aux propriétés & aux qualités particulieres du fluide qu'elles produiſent.

Il y a des Fontaines *uniformes*, c'eſt-à-dire, qui ont un cours ſoutenu, égal & continuel, & qui produiſent dans certaines ſaiſons la même quantité d'eau; d'autres ſont *périodiques;* & de celles-là les unes ſont intermittentes, les autres ſont intercalaires. Les *intermittentes* ſont celles dont l'écoulement ceſſe entierement & reparoît à differentes repriſes en un certain tems: telles ſont la Fontaine du lac de Bourguet, en Savoie; la ſource nommée *Bullerborn*, en Veſtphalie, qui ſourd en bouillonnant; la Fontaine de Colmar en Provence, dont l'eau coule de la groſſeur du bras, & s'arrête alternativement de ſept minutes en ſept minutes: ſes périodes ſont extrêmement réglés. Le jour du tremblement de terre de Lisbonne elle devint continue: elle n'a repris ſon intermittence que depuis peu. Les Fontaines *intercalaires*, ſont celles dont l'écoulement, ſans ceſſer

entierement, éprouve des retours d'augmentation & de diminution qui se succédent après un tems plus ou moins considérable.

Les Fontaines vraiement intermittentes, celles qui ont attiré l'attention du peuple & des philosophes, sont celles dont l'intermission ne dure que quelques heures ou quelques jours. On explique d'une maniere fort ingénieuse, & qui paroit très naturelle, le méchanisme des Fontaines périodiques, soit intermittentes, soit intercalaires. On suppose dans les collines des cavités où se réunissent les eaux; & comme il y a dans les couches de la terre des courbures très propres à donner aux couches, qui contiennent les eaux pluviales, la forme d'un syphon, on suppose que les écoulemens périodiques dépendent du dégré de hauteur de l'eau dans l'une des branches du syphon. On peut voir dans l'Encyclopédie un détail très curieux & très bien expliqué de ce méchanisme des Fontaines.

Le peuple, dans les pays qui avoisinent certaines Fontaines périodiques, a toujours été livré, à la vue de ces vicissitudes dont il ignoroit la cause, à des croyances superstitieuses, qui, dans les matieres de physique sont toujours son partage.

Pline nous apprend que les Cantabres tiroient des augures de l'état où ils trouvoient les sources du *Tamaricus*, (aujourd'hui la *Tamara*, dans la Galice.) Ils regardoient comme un augure sinistre, lorsque la Fontaine venoit à cesser de couler dans l'instant qu'on la regardoit. Les Prêtres des Dieux, qui tenoient registre des tems où ces Fontaines couloient, pouvoient, moyennant des salaires honnêtes, procurer la satisfaction & l'assurance de voir couler les sources.

Dans des tems moins reculés on voit encore le même esprit de superstition : le peuple croit, en Savoie, que la Fontaine de Hautecombe ne coule point en présence de certaines personnes; on retrouve les mêmes idées dans les habitans de Briscam, au sujet de la source périodique de Lawyel; on sent bien qu'elle doit cesser de couler devant celui qui arrive à l'instant de l'intermittence naturelle de la Fontaine.

On a attribué plus constamment aux Fontaines la

propriété d'annoncer l'abondance ou la ſtérilité : celle-ci ne paroît point ſi erronnée que la précédente ; ces préſages peuvent avoir une cauſe phyſique aiſée à ſaiſir. On ſait que certaines années pluvieuſes ou ſéches, ſont ſtériles ou abondantes. Une Fontaine qui éprouvera, dans ſon cours, des variations qui ſeront dépendantes de la ſéchereſſe ou des pluies, ſera une eſpéce de météoromètre, qui, la plupart du tems, rendra des réponſes aſſez juſtes. Jean Fabre, Médecin de Caſtelnaudari, prétend que les habitans de Beleſtat, en Languedoc, peuvent juger des années par le cours de Fonteſtorbe, qui ſignifie la Fontaine intermittente ; elle eſt ſituée dans le Diocèſe de Mirepoix.

Les Fontaines périodiques varient beaucoup pour la durée de leur intermittence. Les unes ont des intermittences très longues & d'autres très courtes ; il y en a une dans le Diocèſe de Senez en Provence, qui coule huit fois dans une heure, & s'arrête autant de fois. Tous ces effets doivent dépendre en partie de la cavité plus ou moins grande, qui correſpond à une des branches du ſyphon.

Il y a des Fontaines qui ont des flux & reflux ; il eſt très poſſible que celles qui ſont ſituées à une très petite diſtance de la mer, aient avec ſes eaux une communication ſouterraine ; l'intumeſcence produira un refoulement juſque dans le baſſin de ces ſources, aſſez ſemblable à celui que les fleuves éprouvent à leur embouchure lors du flux.

Il y a des Fontaines dont l'eau, quoique très froide, ne laiſſe pas de bouillonner, & d'imiter le mouvement qu'elle auroit ſur le feu ; telle eſt la Fontaine, nommée la *Ronde* à deux lieues de Pontarlier ; la cauſe de ce phénoméne pourroit bien n'être qu'un air rarefié, renfermé ſous terre, & pouſſé continuellement à la ſurface de l'eau.

La ſource de la Reinette, à Forges, offre ſur les ſix à ſept heures du ſoir & du matin un phénomene digne de remarque ; l'eau de cette ſource ſe trouble, devient rougeâtre, & ſe charge de floccons roux, ſans être plus abondante dans ces changemens.

Il y a des Fontaines, telles que celle d'Arcueil & celle

que l'on voit à Clermont en Auvergne, dont les eaux ſont chargées de particules ſableuſes, inſenſibles, & qui s'incruſtent ſur les corps que l'on jette dans ces Fontaines: d'autres chargées de particules cuivreuſes, recouvrent d'une couche cuivreuſe la ſurface des morceaux de fer qu'on y jette. Il y a de ces Fontaines en Pologne & dans les Monts Crapaks en Hongrie. *Voyez* EAUX CEMENTATOIRES, & CUIVRE DE CEMENTATION.

Les Eaux d'une Fontaine de Paphlagonie ont la propriété d'enivrer comme le vin; & celles d'une Fontaine de Senliſſe, village proche de Chevreuſe, font tomber les dents ſans fluxion & ſans douleur. Il y a des Fontaines dont les eaux ſont chaudes; on les nomme *Eaux thermales*. Voyez *le mot* EAU.

Il y a des Fontaines & des ruiſſeaux, dont les eaux ont des ſaveurs ſalées: communément elles doivent leur origine à des eaux qui ont diſſout telle ou telle eſpece de ſel dans leur trajet ſouterrain. On voit d'autres Fontaines ou ruiſſeaux, dont il s'éleve des vapeurs inſenſibles qui ſont inflammables: ſi on y approche du feu, une flamme légere ſe repand auſſitôt ſur l'eau comme ſur l'eſprit de vin. Ce phénomene dépend vraiſemblablement de ce que ces eaux, paſſant par des mines de ſoufre & de bitume, ſe chargent de particules æthérées, qui s'enflamment auſſitôt qu'on y approche un flambeau allumé.

### *Fleuves & Rivieres.*

Les Rivieres & les Fleuves prennent toujours leur origine du milieu ou du bas des Montagnes. Il y a ſur la terre des contrées élevées qui paroiſſent être des points de partage marqués par la nature, pour la diſtribution des eaux. Les environ du Mont Saint Gothard ſont un de ces points en Europe.

C'eſt un ſpectacle vraiment intéreſſant, que de conſidérer une riviere dans ſes divers accroiſſemens. Ce n'eſt d'abord qu'un filet d'eau qui découle de quelque colline ſur un fond de ſable ou de glaiſe. Les moindres cailloux, épars à l'aventure, ſuffiſent pour l'embarraſſer dans ſa route; elle ſe détourne & ſe dégage en murmurant: elle

elle s'échappe enfin, se précipite & gagne la plaine, emplit les lieux bas où elle tombe; & grossie par la jonction de quelques ruisseaux, elle s'éleve en écartant par le choc de ses eaux, le limon qu'elle a détaché : elle le dépose de côté & d'autres : elle mine insensiblement ce qui lui résiste, & se renferme dans le sillon qu'elle s'est elle-même tracé. La décharge des étangs, la fonte des neiges, la chûte des ravines & des courans de toute espece l'enrichissent & la fortifient : elle prend un nom & un cours réglé; de vastes prairies & une verdure riante l'accompagnent par-tout : elle tourne autour des collines, & serpente dans les plaines pour embellir plus de lieux, & y porter des avantages sans nombre. Les hommes ont joint leurs travaux à ceux de la Nature, pour former des lits aux fleuves, afin d'empêcher que leurs terres ne fussent inondées.

On a observé, assez généralement, que les fleuves coulent d'Orient en Occident, ou d'Occident en Orient, du moins dans une partie de leur longueur; & qu'il n'y a pas une riviere, un peu considérable, qui aille du Nord au Sud, ou du Sud au Nord.

Les fleuves sont sujets à de grands changemens dans une même année, suivant les différentes saisons, & quelquefois dans un même jour. Ces changemens sont occasionnés par les pluies & les neiges fondues. Au Pérou & au Chili, il y a des fleuves qui ne sont presque rien pendant la nuit, mais qui roulent leurs eaux avec abondance pendant le jour, parceque leurs canaux en sont fournis par les neiges que le soleil fait fondre sur les montagnes.

On voit des fleuves s'enfoncer brusquement sous terre, & qui reparoissent dans d'autres lieux, comme de nouveaux fleuves; tels sont, dit-on, le Niger & le Tigre. On assure que dans la partie occidentale de l'Isle Saint-Domingue, il y a une montagne, au pied de laquelle sont plusieurs cavernes, où les rivieres & les ruisseaux se précipitent avec tant de bruit, qu'on les entend de sept ou huit lieues.

Au reste, le nombre de ces fleuves qui se perdent dans le sein de la terre est fort petit, & il n'y a pas d'apparence que ces eaux descendent bien bas dans l'intérieur

du globe : il est plus vraisemblable qu'elles se perdent, comme celles du Rhin, en se divisant dans les sables ; ce qui est fort ordinaire aux petites rivieres qui arrosent les terreins secs & sabloneux.

Quelques fleuves se déchargent dans la mer par une seule embouchure : on prétend que le Nil n'en avoit originairement qu'une pour se joindre à la Méditerranée ; les sables qu'il a chariés lui ont formé jusqu'à sept embouchures ; à force d'en apporter, il s'est obstrué le passage à lui-même, & il n'en reste aujourd'hui que deux qui soient navigables. La pente de presque tous les fleuves va toujours en diminuant jusqu'à leur embouchure ; mais il y a des fleuves dont la pente est très brusque, & forme des *Cataractes*. Voy. *ce mot.*

Une singularité digne de remarque, c'est que les sinuosités des fleuves augmentent lorsqu'ils approchent de la mer. On prétend qu'en Amérique, les Sauvages jugent, par ce moyen, à quelle distance ils sont de la mer.

Il y a dans l'ancien Continent, environ quatre cens trente fleuves qui tombent immédiatement dans l'Océan ou dans la Méditerranée, ou dans la Mer Noire ; dans le nouveau Continent, on ne connoît guere que cent quatre-vingts fleuves qui aillent se décharger dans la mer.

Plusieurs rivieres & fleuves roulent des paillettes d'or & d'autres métaux. On n'en trouve une quantité un peu considérable que dans les saisons pluvieuses, parceque les eaux en détachent davantage des minieres : c'est aussi dans les sinuosités des rivieres que s'amassent ces paillettes, & qu'on les y cherche.

Certains fleuves sont sujets à des débordemens périodiques, qui inondent toutes les terres adjacentes, en y portant en même tems la fertilité & l'abondance.

Parmi ces fleuves, le plus célebre est le Nil, qui s'enfle si considérablement, qu'il inonde toute l'Egypte, excepté les montagnes. L'inondation commence vers le 17 de Juin, augmente pendant quarante jours, & diminue pendant le même espace de tems. Hérodote nous apprend qu'il étoit autrefois cent jours à croître & autant à décroître. Cette différence, dans la durée des pé-

riodes, ne peut-être attribuée qu'à ce que les pluies & les torrens ont détaché, dans les montagnes, de la terre qu'ils ont déposée, & le terrein du Nil s'est élevé à proportion. La cause du débordement du Nil vient des pluies qui tombent en Ethyopie, depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Septembre, & du vent du Nord qui chasse les nuages qui portent cette pluie du côté de l'Abyssinie, & fait rouler les eaux du Nil à leur embouchure. Aussi-tôt que le vent tourne au Sud, le Nil perd dans un jour ce qu'il avoit acquis dans quatre.

Les eaux des fleuves & des rivieres, en descendant des montagnes, acquierent une vitesse ou accélération qui sert à entretenir leur courant; à mesure qu'elles font plus de chemin, leur vitesse diminue, tant à cause du frottement continuel de l'eau contre le fond & les côtés du lit où elles coulent, que parcequ'elles arrivent après un certain tems dans les plaines, où elles coulent presque horisontalement.

Pour savoir si l'eau d'une riviere, qui n'a presque point de pente, coule par le moyen de la vitesse qu'elle a acquise dans sa descente, ou par la pression perpendiculaire de ses parties, il faut opposer au courant un obstacle, un morceau de bois, par exemple, qui lui soit perpendiculaire. Si l'eau s'éleve & s'enfle tout de suite au-dessus de l'obstacle, sa vitesse vient de sa chûte; si elle ne fait que s'arrêter, sa vitesse ne vient que de la pression de ses parties.

Les eaux des fleuves rongent continuellement les bords de leur lit; mais en même tems leur courant devient moins tortueux, & leur lit s'élargit, c'est-à-dire, que le fleuve perd de sa profondeur, & par conséquent de la force de sa pression; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait équilibre entre la force de l'eau & la résistance des bords: pour lors le fleuve ni les bords ne changent plus; l'expérience le prouve, puisque la profondeur & la largeur des rivieres ne passe jamais certaines bornes.

FONTAINES DE MER. Kolbe, dans sa Description du Cap de Bonne-Espérance, *T. 3. p. 136. c. 14.* donne ce nom à des poissons testacées, dont les coquilles qui sont d'un verd d'eau, ressemblent à une éponge ou à un morceau de mousse, & se tiennent si fortement atta-

chées aux rochers ; que ni les vents, ni les vagues ne peuvent les en séparer. En ouvrant une de ces coquilles, on apperçoit une substance charnue, nullement susceptible de vie apparente ; mais lorsqu'on la touche, on voit sortir de trois ou quatre trous, de petits filets d'eau, qui s'arrêtent dès qu'on cesse de la toucher, & qui recommencent toutes les fois qu'on y met le doigt, jusqu'à ce que la liqueur en soit épuisée : cette prétendue coquille est-elle un *Zoophyte* ou un *frai de Buccins ?*

FORÊT, *Sylva.* Est une vaste & naturelle plantation d'arbres de toute espece, & d'une grandeur plus ou moins considérable. Le bois, cette matiere si précieuse & si nécessaire à tous les usages de la vie, a toujours été très abondant en France & dans toute l'Europe ; mais depuis quelques siecles que la France s'est extrêmement peuplée, le nombre & l'étendue des forêts ont extrêmement diminué.

Dans le douzieme siecle, les forêts étoient encore d'une étendue beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui : on en tiroit aussi moins d'utilité. On en abandonna d'abord de très grandes portions aux premiers Religieux qui y firent leur retraite. Ces Solitaires convertirent peu à peu en des terres d'un excellent revenu, les endroits les moins apparents, mais très propres à leurs vues : on peut dire à leur honneur, qu'ils furent eux-mêmes les ouvriers de ces grandes fortunes qu'on envie à présent à leurs successeurs.

Nous venons de dire qu'à mesure que le nombre des habitans s'est accru chez nous, la quantité de terres labourables a augmenté ; car c'est une regle d'expérience, que plus la terre est cultivée, plus elle nourrit d'habitans ; & que réciproquement, plus elle a d'habitans, & plus elle est cultivée. L'Etat s'est donc bien trouvé de la méthode des défrichemens, & il seroit à desirer que tout ce qui est en landes fût défriché, mais qu'on cessât d'abattre tant de bois, pour ne pas éprouver le sort de l'Angleterre, qui a laissé totalement dépérir ses forêts, & qui est obligée de brûler autant de *charbon de terre*, que les Hollandois brûlent de *tourbe*. Voyez *ces mots.*

Heureusement que la Maîtrise des Eaux & Forêts

empêche aujourd'hui les dégradations & abbatis arbitraires : on n'abandonne plus le bois de haute futaie au caprice des particuliers : on a mis aussi des réserves à la coupe des taillis, c'est-à-dire, des menus bois dont on fait des fagots, des chevrons, des cerceaux : on laisse toujours dix arbres par arpens, lorsqu'on abbat les hautes *futaies*. Voyez *ce mot*.

Le bois de corde, celui de charpente pour la fabrique des maisons & des vaisseaux, ont aussi paru trop importans, pour n'être pas compris dans la même Ordonnance. Louis XIV ordonna de plus le quart en réserve dans toutes les forêts des Gens d'Eglise & des Communautés Ecclésiastiques, ou comme on dit des *Gens de main-morte*. Peu content de ces sages précautions sur l'entretien des forêts, le Gouvernement a fait border nos grands chemins de longues files d'ormes ou d'autre bois voyers, pour être au besoin une ressource considérable. Le voyageur en traversant des Provinces entieres jouit à la fois, & de la verdure qui le couvre, & de la beauté du paysage qu'elle ne lui dérobe pas. Dans toute la France aujourd'hui, on ne voit qu'avenues formées ou naissantes, & qui annoncent de tous côtés des jardins de plaisance, des Châteaux, des Villes.

Dans tous les pays, une forêt assure le chauffage à ses habitans voisins : c'est un trésor indispensable pour une grande ville ; on y amene d'ordinaire le bois flottant au fil de l'eau, ou lié par trains.

Il y a des forêts d'une grande antiquité, & d'autres formées depuis peu : mais il faut un certain laps de tems pour profiter de celles-ci. *Voyez* l'article FUTAIE & le mot BOIS.

FORGERON, *Faber*. On donne ce nom à un poisson dans lequel on trouve les figures des instrumens d'un Forgeron. C'est un gros & large poisson de mer qu'on découvre près des rochers ; sa tête est applatie, osseuse, anguleuse, de couleur obscure, parsemée de quelques taches purpurines ; sa gueule est fort large & bayante, mais sans dents ; ses yeux sont grands, d'un jaune doré, son dos est brun & marqué au milieu d'une tache noire, & de trois petites figures de couleur dorée ; ses écailles sont si petites, qu'on a de la peine à les apper-

cevoir. Le Forgeron eſt armé, des deux côtés, d'os auſſi aigus & auſſi tranchans que des couteaux ; il ſe nourrit de poiſſon, ſa chair eſt tendre, bonne à manger, il eſt facile à digerer.

FORMICA-LEO. *Voyez* FOURMILION.

FOSSILES, *Foſſilia.* Ce ſont des ſubſtances qui ſe tirent du ſein de la terre, & qui appartiennent au *Regne minéral.* Voyez *ce mot.* Cependant le nom de foſſiles ſe donne principalement aux terres & aux pierres, & plus particuliérement encore aux coquilles & à toutes les productions à polipier de mer qui ſe trouvent dans les entrailles de la terre : ſous ce point de vue, les Naturaliſtes regardent les foſſiles comme foſſiles propres à la terre, ou comme foſſiles étrangers à la terre.

Les premiers ſont appellés en latin *Foſſilia*, & comprennent les *terres*, les *pierres*, les *ſels*, les *ſoufres* & *bitumes*, les *demi-métaux* & *métaux*, même les *pierres* formées dans l'eau ou dans le feu. *Voyez* chacun de ces mots.

Les foſſiles étrangers à la terre, *Heteromorpha*, contiennent des productions des Regnes végétal & animal : *voyez* ces mots. Ces foſſiles organiſés ont été enſevelis dans la terre à différentes profondeurs par une eſpece de révolution locale ; & ſelon les circonſtances, ces foſſiles ont été plus ou moins altérés ; l'on en trouve encore dans leur état primitif ; d'autres qui ſont terrifiés ou endurcis comme une pierre ; d'autres ſont minéraliſés par des ſels ou embaumés dans le bitume, ou détruits ſous la forme d'un noyau ou d'une empreinte. *Voyez* ces différens mots & l'article PÉTRIFICATION : & encore les mots *Aſtroïtes* ou *Aſtérites*, *Hyſtérolytes*, *Belemnites*, *Gloſſopétres*, *Entroques*, *Coquillages-foſſiles*, *Fongites*, *Echinites*, &c. & quantité d'autres articles de ce genre répandus dans notre Dictionnaire : on peut auſſi conſulter la dixieme claſſe de la *Nouvelle Minéralogie.*

FOU ou CANARD A BEC ÉTROIT, *Stultus.* Oiſeau aquatique, ainſi nommé de la forme de ſon bec, & parcequ'il ſe laiſſe prendre à la main, lorſqu'il vient ſe poſer ſur les vergues des vaiſſeaux qu'il trouve en mer. Le Fou a la groſſeur, le geſte, & le bec ſembla-

bles à nos Corbeaux ; ſon bec eſt crenelé par les côtés ; il a les aîles & le dos couverts de plumes griſes, & tout le ventre garni de plumes blanches, les quatre doigts de ſes pieds ſont palmés en la maniere de ceux des Canards : il nage fort bien, il bat de l'aîle en volant, & ſe ſoutient très bien en l'air, il ſe nourrit de poiſſon qu'il prend en raſant la ſurface de l'eau : il s'apprivoiſe auſſi facilement en deux ou trois jours, que ſi on l'avoit élevé dès l'inſtant de ſa naiſſance.

Le Fou ſe trouve dans l'Iſle de Cayenne : on en voit beaucoup ſur le roc appellé le *Grand Connétable* aux Iſles de Ramires. On en diſtingue pluſieurs ſortes qui different par la grandeur & par la variété des couleurs ; mais la plus grande quantité ſe rapporte aux caracteres que nous venons de décrire. Le Fou s'appelle aux Antilles *Epervier marin* : on le nomme auſſi *Pirate de mer*, parcequ'il ſe nourrit de poiſſon, & qu'on lui apprend comme au Cormoran à pécher, & à dégorger le poiſſon qu'il a pris.

FOUENES. *Voyez* au mot HÊTRE.

FOUGERE, *Filix*. Il ſuffit de lire le catalogue des nouveaux genres de cette eſpece de plante par le Pere Plumier, pour être inſtruit que l'un & l'autre monde contiennent beaucoup de ſortes de fougeres : nous ne rapporterons ici que les trois eſpeces principales ; ſavoir, 1°. La *Fougere mâle*, 2°. la *Fougere femelle*, 3°. la *Fougere aquatique*.

La Fougere mâle, *Filix non ramoſa, dentata*. Sa racine eſt inodore, épaiſſe, & ſemble formée d'un aſſemblage de groſſes fibres, charnues, jointes les unes aux autres, de couleur noire en dehors, pâle en dedans, d'une ſaveur d'abord douceâtre, enſuite un peu amere & aſtringente ; elle jette au printems pluſieurs jeunes pouſſes, leſquelles ſe changent par la ſuite en autant de feuilles larges, hautes d'environ un pied & demi, droites, caſſantes, vertes, étendues en aîles, & compoſées de pluſieurs autres petites feuilles placées alternativement ſur une côte garnie de duvet brun ; chaque petite feuille eſt découpée en pluſieurs crêtes, larges à leur baſe & dentelées tout au tour. Il regne une ligne noire dans le milieu des feuilles, & chaque lobe eſt marqué

en dessus de petites veines, & en dessous de deux rangs de petits points de couleur de rouille de fer; ces points sont les fruits de cette plante (car on n'y voit point de fleurs apparentes, non plus que sur les autres especes de fougeres) : ils sont composés d'un tas de coques presque ovales, très petites, entourées d'un cordon à grains de chapelet, par le racourcissement duquel, chaque coque s'ouvre en travers, comme par une sorte de ressort, & jette beaucoup de semences menues: cette fougere aime les lieux découverts, montagneux & pierreux.

Fougere femelle, ou fougere commune & ordinaire, *Filix ramosa, non dentata.* Sa racine est oblongue, grosse environ comme le doigt, noirâtre comme la précédente, serpentante & empreinte d'un suc gluant, d'un goût amer; étant coupée à sa partie supérieure, elle représente une espece d'aigle à deux têtes: c'est pourquoi quelques-uns nomment la fougere femelle, *Fougere Impériale*, à cause de cette figure d'aigle qui représente les armes de l'Empire d'Allemagne. Sa tige ou plutôt son pédicule est haut de cinq pieds ou environ, droit, ferme, branchu, un peu anguleux & rempli de moëlle; ses feuilles sont disposées en aîles, comme celles de la fougere mâle, mais plus petites & non dentées. Ses fruits vésiculaires sont placés sur les bords des petites feuilles, qui se plongent & se réfléchissent tout au tour en automne, en formant des sinuosités. Cette plante croît par tout dans les forêts ombrageuses, & aux lieux stériles & deserts.

La fougere aquatique, autrement dite *Osmonde* ou *Fougere fleurie* : est ainsi nommée de ce qu'elle croît aux lieux marécageux, dans les fossés, & de ce qu'elle ne porte point de fleurs. La racine de cette plante est un amas de fibres longues & noirâtres, entortillées les unes dans les autres; ses tiges sont nombreuses & hautes d'environ trois pieds, vertes, canelées, rameuses & s'étendant en large; ses feuilles sont longues, assez étroites, terminées par une pointe mousse, rangées par paires, plusieurs sur une côte terminée par une seule feuille; le haut de la tige est partagé en quelques pédicules qui soutiennent chacun de petites grappes longues d'un pouce, chargées de graines. Les Herboristes nomment *fleurs*

*d'osmonde*, les feuilles non développées qui cachent les graines naissantes. Les fruits sont ramassés comme en grappes, & sont des capsules sphériques semblables à celles des autres fougeres : ils se rompent par la contraction de leurs fibres, & jettent une poussiere d'une extrême finesse.

La racine de fougere mâle donne par l'analyse chymique les mêmes produits, que celle de la fougere femelle. En Angleterre on fait des boules avec les cendres des fougeres pêtries dans de l'eau ; on les fait secher au soleil, & on s'en sert au lieu de savon & de soude pour nétoyer le linge. Les gens de la campagne se servent aussi des fougeres dessechées, pour cuire la chaux, & pour chauffer le four, en la place de bois & de paille. Quelquefois on jette ces cendres de fougere sur des terres, afin de les améliorer : d'autres fois on en tire un sel dont on fait, avec du sable, le verre qu'on appelle *verre de fougere.*

Quant aux vertus médicinales, on préfere la fougere femelle ; sa racine étoit d'un usage très fréquent chez les anciens pour les maladies chroniques : elle est apéritive & antisplénique. Il faut éviter d'en donner aux femmes grosses, dans la crainte de leur procurer l'avortement : c'est aussi un excellent vermifuge, & le plus grand secret des Empiriques pour chasser du corps les *lombrics*, les *vers plats* & le *solitaire.* Dans la disette de 1693, les Auvergnats en faisoient du pain qui étoit fort mauvais, semblable à des mottes à brûler, & cependant ils s'en nourrissoient, tant la nécessité fait trouver de ressources.

La principale vertu de l'osmonde, consiste dans ses grappes chargées de fruits, ou dans la moëlle blanchâtre de sa racine ; cette plante prise en infusion théiforme, est très utile pour les hernies des enfans, pour les ruptures & les chûtes ; bien des personnes la regardent comme une panacée végétale.

FOUGERE ÉTRANGERE. *Voyez* au mot ZOOPHYTE.

FOUGERE PÉTRIFIÉE. *Voyez* FILICITE.

FOUILLE-MERDE. Est le Pro-scarabée de fumier, ou le Scarabée pilulaire. *Voyez* ESCARBOT.

FOUINE, *Foyna, seu Martes domestica.* La Fouine que quelques Naturalistes ont confondue avec la Marte, en differe cependant par le naturel, par le tempérament, & même un peu par les couleurs extérieures. La Fouine & la Marte peuvent être regardées comme deux especes distinctes : car il y a lieu de penser qu'elles ne se mêlent point ensemble.

La Fouine differe de la Marte pour la couleur, en ce qu'elle est plus brune, & qu'elle a la queue plus grande & plus noire ; sa gorge est blanche, & celle de la Marte est jaune : elle en differe par le naturel & le tempérament, puisque la Marte fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, & ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids ; au lieu que la Fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles. Enfin l'espece en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, & même dans les climats chauds, comme à Madagascar, aux Maldives ; & elle ne se trouve pas, comme la Marte, dans les pays du Nord.

La Fouine est de la grandeur du chat : elle a la tête petite, le corps allongé, les jambes très courtes, une queue presque de la longueur de son corps, bien touffue, & dont le poil a deux pouces de longueur. Cet animal, dit M. de Buffon, a la physionomie très fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvemens très prestes : il saute & bondit plutôt qu'il ne marche ; il grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les Poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poulets, en tue quelquefois un grand nombre, & les porte à ses petits. La Fouine prend aussi les souris, les rats, les taupes & les oiseaux dans leurs nids.

La Fouine s'apprivoise à un certain point ; mais elle demeure toujours assez sauvage, pour qu'on soit obligé de la tenir enchainée. M. de Buffon en a élevé une qui s'est échappée plusieurs fois de sa chaîne ; les premieres fois, elle ne s'éloignoit guere, & revenoit au bout de quelques heures, mais sans marquer de la joie, sans

attachement pour personne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien. Peu-à-près, elle fit des absences plus longues, & enfin ne revint plus : elle avoit alors un an & demi, âge apparemment auquel la Nature avoit pris le dessus, dit M. de Buffon. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la salade & des herbes. On a remarqué qu'elle buvoit fréquemment; qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite, qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir, & que pour lors elle étoit toujours dans un mouvement continuel.

Les Fouines s'établissent, pour mettre bas leurs petits, dans un trou de muraille, dans un grenier à foin, dans un trou d'arbre. Elles portent autant que les chats : on trouve des petits depuis le printems jusqu'en automne. Ces animaux ne vivent guere que huit ou dix ans ; car au bout d'un an ils ont acquis presque toute leur grandeur naturelle.

Les Fouines, ainsi que les Martes, ont des vésicules intérieures, qui contiennent une matiere odorante, semblable à celle que contient la civette. La chair de ces animaux en contracte un peu l'odeur ; cependant celle de la Marte n'est pas mauvaise à manger, au lieu que celle de la Fouine est très désagréable. Comme ces animaux sont de terribles destructeurs de volailles, on tâche de les prendre au piege, en y mettant pour appas un poulet ou un œuf.

La fourrure de la Fouine est moins estimée que celle de la Marte : on la met au rang des pelleteries communes, appellées *Sauvagines*. Les Fouines sont très communes en France. Il y a en Natolie une espèce de Fouine, dont le poil est très fin & très noir, & dont les fourrures sont très estimées. C'est au Levant & à Constantinople, que s'en fait la plus grande consommation.

FOULIMENE ou OISEAU DE FEU. On le trouve dans l'Isle de Madagascar : ses plumes sont de couleur écarlate ; sa beauté fait regretter les difficultés qu'on a d'en élever : il meurt en hiver.

FOULON, *Fullo*. Est un insecte volant, du nombre des coleoptères, & qui ronge les racines des arbres : cet insecte est fort commun. Le mâle a les antennes de couleur de

feuille, & oblongues : la femelle les a rondes ; leurs élytres ou aîles feuillées sont tachetées de blanc. Ce Scarabée maculé provient d'un ver blanc, qui acquiert en grandissant des taches brunes sur le dos, & qui ensuite se métamorphose en *Foulon.* Quelques-uns donnent improprement le nom de *Frélon* au *Foulon* ; & celui de *Foulon* à la *Guêpe.* Voyez *ces mots.*

FOULQUE ou POULE D'EAU, *Gallina aquatica.* Est un oiseau aquatique, & de l'ordre des oiseaux plongeurs : on en distingue plusieurs especes principales ; savoir, la *Foulque*, proprement dite, le *Diable de Mer* ou *Macrelle*, la *Macreuse* de la Baie d'Hudson, la *Poule d'eau* du Mexique, & la *Mouette* ; mais nous ne parlerons dans cet article que de la Foulque.

La Foulque, *Fulica*, est ainsi nommée de sa couleur de suie. Cet Oiseau est gros comme une poule ordinaire, a la poitrine cendrée, le dos noir brunâtre, le devant de la tête est de figure ovale, sans plumes, mais couvert d'une pellicule blanche incarnate, représentant en quelque sorte la crête d'une poule : sa langue est plus molle que celle de la poule. Il a le bec court, pointu, fort, & de couleur blanche : le gozier rempli de petites dents molles. Il a aux pieds des membranes noires fort larges, disjointes : il n'a que le doigt de derriere frangé ; il marche gravement, se tenant droit sur ses longs pieds, dont les ongles sont un peu courbes & pointus, mais il court légérement : il se plaît dans les marais, dans les fossés des places de guerre, dans les étangs : il se perche rarement sur des arbres : il se nourrit d'herbes & de semences : on estime assez sa chair, quoiqu'un peu marécageuse ; on en peut manger en carême. Roberg a remarqué à cet Oiseau une singularité, c'est que ses côtes sont doubles & osseuses & qu'elles se croisent.

Cet Oiseau fait son nid d'herbes, de joncs brisés, &c. de maniere qu'il flotte sur la surface de l'eau, & qu'il est susceptible de hausser & de baisser selon la crue ou la diminution de l'eau : sa construction est telle dans les joncs, qu'il n'est point entraîné par le courant de l'eau.

FOURMI, *Formica.* Cet insecte a été beaucoup vanté pour son travail, sa diligence & son œconomie, sans qu'on ait bien connu en quoi consiste ce travail, cette dili-

gence & cette œconomie. Ce qu'on a dit des prétendues provisions que les Fourmis font l'été pour l'hiver se trouve détruit par des observations modernes. Ce seul fait prouve combien les faits d'histoire naturelle les plus reçus ont encore besoin d'être examinés de nouveau.

On distingue plusieurs sortes de Fourmis, dont la plus grande différence se trouve dans la grandeur & la couleur; mais dont l'historique est à peu-près le même. Il y en a deux especes qui frappent communément notre vûe; savoir, la petite espece de Fourmi rouge, que nous voyons dans nos jardins sur nos arbres, & la grosse Fourmi des bois.

On nomme *Fourmilliere* le lieu que les Fourmis ont choisi & qu'elles ont arrangé pour y établir leur domicile. On trouve dans une fourmilliere des Fourmis mâles, des femelles, & des ouvrieres ou mouches sans sexe, comme parmi les Abeilles. Ces trois especes de Fourmis ont des différences sensibles entre elles, & il y a des caracteres propres qui distinguent ce genre d'insecte de tout autre.

Un de ces caracteres principaux, tiré de l'inspection seule de l'insecte, consiste en une petite écaille relevée qui se trouve placée dans la Fourmi précisément entre le corselet & le ventre, à l'endroit où ces deux parties se tiennent par un pédicule mince & court. Cette écaille se trouve dans toutes les especes de Fourmis & dans tous les individus, soit mâles, soit femelles, soit dépourvûs de sexe ou mulets: ce caractere est très propre à faire distinguer les Fourmis aîlées, que l'on pourroit quelquefois méconnoître de toutes les autres especes d'insectes.

Les mâles & les femelles de ces insectes sont aîlés, suivant les observations de l'Auteur de la *nouvelle Histoire abrégée des Insectes*, quoique quelques Naturalistes eussent avancé qu'il n'y avoit que les mâles qui eussent des aîles. Les Fourmis ouvrieres n'acquierent jamais d'aîles, suivant ces observations. Les mâles sont de toutes les Fourmis les plus petites. Je les ai trouvés, dit l'Auteur dont nous venons de parler, moins gros que les Fourmis ouvrieres. Ces mâles, outre leur petitesse, sont reconnoissables par la grosseur de leurs yeux qui est considérable par rapport à leur corps. Les femelles sont très grandes, très grosses, aîlées comme les mâles, & surpassent de

beaucoup pour la grosseur toutes les autres Fourmis, mais leurs yeux sont plus petits à proportion, que ceux des mâles. Enfin les ouvrieres tiennent le milieu pour la grosseur entre les mâles & les femelles : elles sont dépourvûes d'aîles, mais elles ont les machoires plus grandes que les unes & les autres ; aussi sont-elles chargées de tous les travaux de la fourmilliere.

On ne rencontre gueres dans les fourmillieres que les Ouvrieres & les femelles. Ces dernieres s'y rendent pour déposer leurs œufs. Les mâles volent aux environs & vont s'accoupler avec les femelles qui voltigent aussi, mais ils s'approchent peu de l'habitation générale. On les voit souvent le soir en été voltigeans tout accouplés avec leurs femelles. Ces dernieres en volant les emportent en l'air avec elles, & on est tout surpris en les attrapant au vol, de voir qu'au lieu d'un seul insecte on en a saisi deux dont l'un est cinq ou six fois plus gros que l'autre.

Ces petits insectes établissent ordinairement leur fourmilliere dans un terrein sec & ferme, au pied d'un arbre ou d'un mur. L'entrée de cette habitation est un peu ceintrée en voûte, soutenue par des racines d'arbres ou de plantes, qui empêchent en même tems l'eau d'y pénétrer. Elles s'établissent, autant qu'il leur est possible, dans un lieu déclive ; il paroît que la terre qui est humectée leur convient mieux que celle qui est trop séche ou trop humide : quelquefois il y a deux ou trois entrées pour une seule demeure. Ces entrées conduisent à une cavité souterraine enfoncée souvent d'un pied & plus en terre, assez large, irréguliere en dedans, mais sans aucune séparation ni galerie, ainsi que quelques Naturalistes l'avoient avancé. On sent qu'une pareille cavité doit avoir coûté beaucoup de peines & de travaux à des insectes aussi petits. Ils ne peuvent détacher à la fois qu'une très petite molécule de terre & l'emporter ensuite dehors à l'aide de leurs machoires ; mais le nombre des ouvrieres supplée à leur force & à leur grandeur. Ce nombre prodigieux de Fourmis travaille à la fois sans s'incommoder & s'embarrasser : elles ont soin de se partager en deux bandes ; dont l'une est composée de Fourmis qui emportent la terre dehors, l'autre de celles qui rentrent pour travailler ; par ce moyen l'ouvrage va continuellement & sans interruption.

Lorſque la fourmilliere eſt creuſée, les Fourmis s'y retirent les ſoirs, & ce n'eſt qu'après ce travail fait qu'elles penſent à manger ; juſques-là on les voit uniquement occupées à leurs travaux. Pas une ne porte de la nourriture à l'habitation ; mais lorſque leur ouvrage eſt fini, elles vont à la picorée. Tout leur eſt bon, fruits, graines, inſectes morts, charogne, pain, ſucre. Dès qu'elles ont trouvé quelque butin, elles s'en chargent pour le porter à la fourmilliere, & en faire part à leurs compagnes. On voit ces inſectes porter ou tirer des fardeaux beaucoup plus peſans qu'eux. Si le morceau eſt trop lourd, les Fourmis ſe mettent quelquefois trois ou quatre après, ou bien elles le déchirent avec leurs machoires & l'emportent piece à piece. Il ſemble que celles qui ont fait quelque bonne découverte en faſſent part à leurs compagnes : en effet, auſſi-tôt qu'elles ſont retournées au domicile commun, on voit toute la fourmilliere ſe mettre en marche & former une eſpece de proceſſion. Toutes vont l'une après l'autre prendre part au butin, & elles le rapportent dans le même ordre dans la fourmilliere, en formant une autre bande qui n'interrompt point la file de celles qui viennent. Si dans la marche quelqu'une vient à périr par accident ou autrement, d'autres emportent auſſi-tôt ſon corps aſſez loin.

Les Fourmis ſont carnaſſieres : elles ne s'attachent pas ſeulement aux carcaſſes des hannetons & des autres ſcarabés; mais ſi l'on jette dans une fourmilliere une grenouille, un lezard, une vipere ou un oiſeau, on les trouvera au bout de quelques jours diſſéqués dans la derniere perfection. C'eſt le vrai moyen d'avoir les ſquelettes de ces animaux plus délicatement préparés qu'ils ne pourroient l'être par les mains des plus ſubtiles Anatomiſtes. Il y a du riſque à les irriter : elles dardent un petit aiguillon qu'elles ont au derriere, & inſinuent dans la plaie une liqueur âcre & mordicante qui occaſionne de petites enflures accompagnées de démangeaiſon. La nourriture que les Fourmis rapportent à leur habitation n'eſt point miſe en réſerve, elle eſt conſommée entre elles ſur le champ, & ſur-tout elle eſt partagée à leurs petits. On trouve tout au plus dans le ſouterrain quelques reſtes qui n'ont pu être mangés tout de ſuite, encore les Fourmis les emportent-

elles promtement dehors dès qu'ils commencent à fermenter ou à se gâter.

Le principal soin des Fourmis regarde leurs petits. Ces insectes ressemblent en cela aux abeilles : ils ne travaillent avec tant d'ardeur & d'activité que pour la propagation de leur espece. Ce sont les femelles aîlées qui déposent leurs œufs. C'est pour cette raison qu'on trouve ces femelles dans les fourmillieres mêlées avec les ouvrieres, mais en beaucoup plus petit nombre. On les y voit sur-tout dans le fort de l'été qui est le tems de la ponte : dans les tems froids il n'y en a aucune ; toute la fourmilliere n'est composée que des ouvrieres, qui n'ont point d'aîles. Pendant cette saison les femelles périssent, mais elles sont remplacées au printems par celles qui éclosent des nymphes qui ont passé l'hiver. Le seul travail des femelles est de déposer leurs œufs ; les ouvrieres ont soin du reste. Les œufs sont blancs, petits & presqu'imperceptibles. Au bout de quelques jours il en sort des vers qui grossissent bien vîte, & au point d'être même plus gros que les Fourmis : ce sont ces vers blancs que l'on nomme improprement *œufs de fourmis*, & que l'on vend dans les marchés pour nourrir les Rossignols, & dont on nourrit les Faisandeaux. Les ouvrieres ont le plus grand soin de ces jeunes vers. Comme ils sont tendres & délicats, elles ont attention vers le milieu du jour, pendant la chaleur, de les apporter à l'entrée de leurs souterrains pour leur faire sentir l'influence de l'air doux. A l'approche de la nuit elles les reportent au fond de la fourmilliere pour les garantir du froid. On voit les fourmis porter avec leurs machoires ces vers beaucoup plus gros qu'elles, sans cependant les blesser. Elles les nourrissent avec le même soin : si les vivres sont rares elles font diete & donnent tout à leurs petits. Comme ces vers n'ont point de pattes, lorsqu'ils sont gros ils ressemblent assez à une espece d'œuf allongé. Si on les examine au microscope, on voit que leur tête est recourbée vers leur poitrine, & que leur corps est composé de douze anneaux. Le vers parvenu à sa grosseur passe à l'état de Nymphe : *voy.* au mot INSECTE les détails curieux de ces transformations.

Les Nymphes sont dans les commencemens fort molles & presque fluides, elles sont enveloppées d'une peau blanche

blanche & transparente, qui a l'air d'une pellicule. A mesure que la Nymphe se fortifie & prend de la consistance, cette peau, qui paroissoit remplie de fluide, se colle & s'applique sur les différentes parties de la Nymphe, & l'on distingue alors très bien toutes les parties de la Fourmi qui doit sortir de cette enveloppe.

Les Fourmis ont pour ces Nymphes les mêmes soins que pour les vers, excepté qu'elles ne sont pas obligées de leur donner de la nourriture. Ces soins sont si indispensables, que jamais Swammerdam ne put parvenir à faire éclore à l'aide d'une chaleur artificielle les Nymphes des Fourmis. Lorsque la Nymphe est parvenue à sa perfection, elle quitte son enveloppe & devient un insecte complet, une véritable Fourmi, aîlée si elle est mâle ou femelle, & sans aîles lorsqu'elle est du nombre des Ouvrieres. C'est toujours en l'air que se fait l'accouplement des Fourmis. Les femelles fécondées vont ensuite à la fourmilliere pour y déposer leurs œufs. Cela fait, tout les mâles périssent, ainsi qu'une grande partie des femelles, & on ne trouve guere que des Ouvrieres dans le commencement de l'hiver. Pendant cette mauvaise saison elles restent dans leur souterrain, où elles sont engourdies sans aucun mouvement comme beaucoup d'autres insectes & entassées les unes sur les autres. On voit par là combien il seroit inutile à ces insectes de faire les provisions qu'on leur a attribuées. Aussi ne font-ils aucun amas. Mais dès que les premieres chaleurs du printems se font sentir, les Fourmis commencent à se réveiller de leur état léthargique, & elles sortent de leur demeure pour aller jouir de l'air & chercher des alimens.

Les Fourmis ont beaucoup d'ennemis ; le Piverd, ainsi que toutes les Pies, en détruit beaucoup, & plusieurs autres oiseaux en sont fort avides. On peut voir au mot FOURMI-LION, la jolie chasse que cet insecte en fait. On a cru, pendant long-tems, que les Fourmis portoient une grande amitié aux Pucerons, autour desquels elles s'amassent, & qu'elles semblent lécher & caresser. L'observation a appris que cette prétendue amitié n'est fondée que sur ce que les Fourmis sont fort friandes d'une espece de liqueur sucrée & mielleuse que rendent les Pucerons, & dont ils sont fort souvent enduits. On fait

une guerre cruelle aux Fourmis dans la crainte qu'elles ne gâtent les arbres ; mais ce ne sont point elles qui leur font du tort ; ce sont les Pucerons qui s'attachent aux fleurs, & qui recoquillent les feuilles des pêchers & des poiriers en les suçant. Cependant comme les Fourmis attaquent nos fruits, il est important de s'en défaire. On les attire dans des bouteilles à moitié pleines d'eau miellée où elles se noient. Un des moyens les plus efficaces, pour les détruire, est de bouleverser la fourmilliere en tems de pluie ; l'eau du ciel alors les noie & les fait périr.

Quelques Observateurs prétendent que les grosses Fourmis font du tort aux bois, parcequ'elles s'attachent sur les jeunes tiges de chêne, & les font périr.

*Fourmis étrangeres.*

Il y a aux Antilles une espece de Fourmis, que l'on appelle *Chiens*, à cause de leur piquûre qui est plus douloureuse que celle des *Scorpions* ; mais cette douleur dure au plus une heure, & n'est point suivie de dangers. Les Fourmis sont en si grand nombre dans ce pays-là, qu'elles causent souvent de grands dommages, en enlevant les graines de tabac & autres plantes aussi-tôt qu'elles sont semées.

Au Sénégal, on voit des Fourmis blanches, dont les fourmillieres sont élevées en forme de pyramide, unies & cimentées au-dehors : elles n'ont qu'une seule ouverture qui se trouve vers le tiers de leur hauteur, d'où les Fourmis descendent sous terre par une rampe circulaire.

Sur la Côte d'Or, en Guinée, & à Maduré, dans les Indes Orientales, on trouve des fourmillieres au milieu des champs qui sont de la hauteur d'un homme, & qui sont enduites en dessus d'un mortier impénétrable : elles en construisent aussi de grandes sur des arbres fort élevés. Ces Fourmis viennent quelquefois en troupe, comme une armée, dans les habitations. On distingue, dit-on, à la tête de leurs bataillons trente ou quarante guides qui surpassent les autres en grosseur, & qui dirigent leur marche. Si on a oublié d'enfermer quelques provisions de bouche, elles s'en emparent, & l'armée

des Fourmis se retire avec beaucoup d'ordre, en emportant avec elle son butin.

Pendant le séjour que l'Auteur qui cite ces faits fit au Cap de Corse, un grand corps de cette milice vint rendre visite au Château. Il étoit presque jour, lorsque l'avant-garde entra dans la Chapelle, où quelques domestiques Negres étoient endormis sur le plancher : ils furent éveillés par l'arrivée de cette petite armée, dont l'arriere-garde étoit encore à la distance d'un quart de mille. Après avoir tenu conseil sur cet incident, on prit le parti de mettre une longue trainée de poudre sur le sentier que les Fourmis avoient tracé, & dans tous les endroits où elles commençoient à se disperser : on en fit sauter ainsi plusieurs millions qui étoient déja dans la Chapelle. L'arriere garde ayant connu le danger, tourna tout d'un coup, & regagna directement ses habitations. Le rat & plusieurs autres animaux, ne peuvent éviter ces Fourmis : elles se jettent sur leur corps, les accablent par le nombre & par les blessures, & les entraînent où elles veulent.

A Batavia, les Fourmis font leurs fourmillieres sur des cannes, pour éviter les inondations : elles les construisent avec une terre grasse, & y forment des cellules.

Les Habitans de l'Amérique voient arriver, dans de certains tems, des Fourmis, qu'ils appellent *Fourmis de visite.* Ces Fourmis marchent en grande troupe, & exterminent les rats, les souris, & autres animaux nuisibles.

Lorsqu'on voit paroître ces Fourmis, on ouvre les coffres & les armoires, afin qu'elles puissent trouver les rats & les insectes: elles ne viennent pas aussi souvent qu'on le desireroit; car il se passe quelquefois trois ans sans qu'il en arrive. Lorsque les hommes les irritent, elles se jettent sur leurs souliers & leurs bas qu'elles mettent en pieces. Ces Fourmis de visite sont aussi utiles & aussi desirées, que les armées de celles de la Guinée sont redoutées.

Mademoiselle Mérian parle de Fourmis extrêmement grandes qui se trouvent en Amérique, & qui, en une seule nuit, coupent toutes les feuilles de plusieurs arbres, & les emportent dans leurs nids pour la nourriture de leurs petits : elles habitent dans la terre,

quelquefois à huit pieds de profondeur. Quand elles veulent aller quelque part où elles ne trouvent point de passage, elles se font un pont singulier. La premiere s'attache à un morceau de bois, qu'elle tient serré avec ses dents; une seconde se place après la premiere; une troisieme s'attache de même à la seconde; une quatrieme à la troisieme, & ainsi de suite. Dans cette situation, elles se laissent emporter au vent, jusqu'à ce que la derniere attachée se trouve de l'autre côté, & aussi-tôt un millier de Fourmis passent sur celles ci. Ces Fourmis sont-elles les mêmes que celles que l'on nomme *Fourmi de visite*, qui se trouvent aussi en Amérique?

Selon le rapport de personnes dignes de foi, il y a une espece de Fourmis dans les Indes Orientales qui ne marchent jamais à découvert, mais qui se font toujours des chemins en galerie, pour parvenir où elles veulent être. Lorsqu'occupées à ce travail, elles rencontrent quelque corps solide, qui n'est pas d'une dureté impénétrable, elles le percent pour passer à travers. Veulent-elles parvenir au haut d'un pilier, elles ne courent point le long de la superficie extérieure: elles creusent le pilier, & montent ainsi dans l'intérieur. Quand la matiere, à travers laquelle il faudroit se faire jour, est trop dure, elles se construisent sur la surface une galerie avec de la terre qu'elles pêtrissent, & avancent, ainsi sous la galerie, jusqu'au lieu où elles veulent arriver. Lorsqu'il s'agit de passer sur un amas de corps détachés les uns des autres, elles construisent alors une espece de tuyau, dans lequel elles passent, & se trouvent ainsi couvertes de toutes parts. On les a vues se former ainsi des routes sur un tas de clous de gérofle qui alloit jusqu'au plancher, dans un magasin de la Compagnie des Indes Orientales. Arrivées là, elles percerent le plancher, & gâterent, en peu d'heures, pour une somme considérable d'étoffes des Indes, au travers desquelles elles s'étoient fait jour.

Des chemins d'une construction si pénible, semblent devoir coûter un tems excessif aux Fourmis qui les font: il leur en coûte cependant beaucoup moins qu'on ne le croiroit. L'ordre avec lequel la multitude y travaille avance la besogne; on voit à côté l'une de l'autre, deux

files de Fourmis, dont l'une porte de la terre, & l'autre une matiere visqueuse. L'une des deux premieres de la file, applique sa terre au bord du tuyau ou de la voûte commencée ; l'autre dégorge la liqueur visqueuse : elles pêtrissent toutes les deux cette terre, & lui donnent la forme qu'elle doit avoir : elles rentrent ensuite le long de la galerie, pour se pourvoir de nouveaux matériaux, & prennent leur place à l'extrémité postérieure des deux files. Les Fourmis, qui après celles-ci étoient les premieres en rang, & toutes celles qui suivent, font de même ; & par le moyen de cet ordre, plusieurs centaines de Fourmis travaillent dans un espace fort étroit sans s'embarrasser, & avancent leur ouvrage avec une vitesse surprenante.

On dit que la raison pour laquelle ces insectes font de si grands travaux, est pour se mettre à l'abri du soleil & de la lumiere qui leur sont très dangereux ; car elles meurent si elles y restent exposées trop long-tems ; la nuit au contraire, leur rend toutes leurs forces. Dans les pays qu'habitent ces Fourmis, on est obligé, pour conserver les meubles, de les élever sur des piedestaux garnis de goudron. On voit aussi de ces especes de Fourmis dans la Guinée.

Barrere, dans son Histoire Naturelle de la France équinoxiale, parle de plusieurs especes de Fourmis qui se trouvent à Cayenne & dans d'autres parties de l'Amérique. Il y a, entr'autres, une espece de Fourmi volante, dont les Negres & les Créoles mangent le derriere, qui a la forme d'un petit sac, de la grosseur à-peu-près d'un pois-chiche, & qui est rempli d'une liqueur blanchâtre, qui paroît n'être autre chose que les œufs mêmes de cet insecte.

### *Fourmis qui donnent la Résine Laque.*

On a ignoré pendant long-tems quelle étoit la véritable origine de la Résine Laque ; mais il paroît presque démontré présentement, qu'elle est due à des Fourmis volantes, qui se trouvent dans plusieurs Provinces des Indes Orientales ; telles que Pégu, Bengale & Malavar. Ces Fourmis déposent la Laque sur des branches

d'arbres ou ſur des branchages que les Habitans ont ſoin de piquer en grande quantité, pour ſervir de ſoutien à l'ouvrage de ces petits inſectes.

M. Geofroi, ayant examiné avec ſoin la Laque en bâton, c'eſt-à-dire la Laque attachée aux branchages, l'a reconnue pour être une ſorte de ruche, approchant, en quelque façon, de celle que les abeilles ou d'autres inſectes ont coutume de travailler. En effet, quand on la caſſe, on la trouve partagée en pluſieurs cellules ou alvéoles, d'une figure aſſez uniforme, & qui marque que ce n'a jamais pû être une gomme ou une réſine qui ait découlé des branchages ſur leſquels on les trouve, comme quelques Naturaliſtes l'avoient penſé. Les cloiſons de ces alvéoles ſont extrêmement fines, & toutes pareilles à celles des ruches de mouches à miel. Comme elles n'ont rien qui les défende des injures de l'air, elles ſont recouvertes d'une couche de cette même matiere, aſſez épaiſſe pour leur ſervir d'abri; d'où l'on peut conclure que ces inſectes ne travaillent pas avec moins d'induſtrie que les abeilles, puiſqu'ils ont beaucoup moins de commodités.

Ces alvéoles contiennent de petits corps plus ou moins renflés, & qui y ſont moulés. Ces petits corps ſont d'un beau rouge; les uns plus foncés & les autres moins. Quand on les écraſe, ils ſe réduiſent en une poudre auſſi belle que celle de la Cochenille. En mettant ces petits corps dans l'eau, ils s'y renflent comme la Cochenille, la teignent d'une auſſi belle couleur, & en prennent à-peu-près la figure; enſorte que la ſeule inſpection fait connoître que ce ſont de petits corps d'inſectes, en quelqu'état qu'ils ſoient; & ce ſont vraiſemblablement les embrions des ces Fourmis. Ce ſont ces petits corps qui donnent à la Laque la teinture rouge qu'elle paroît avoir; car, quand elle en eſt abſolument dépouillée ou peu fournie, elle ne donne qu'une teinte très légere. Il paroît donc que la Laque n'eſt qu'une ſorte de cire, que recueillent ces Fourmis, comme les Abeilles recueillent notre cire ordinaire; ſoit qu'elle s'élabore dans l'eſtomac des Fourmis; ſoit qu'elles la trouvent dans l'état où elle eſt ſur les fleurs & ſur les arbres.

Il y a des Fourmis à Madagaſcar qui conſtruiſent auſſi

des alvéoles ſur des branches avec une eſpece de Laque, mais qui a abſolument l'odeur & la couleur de la cire. Cette laque ne donne point de couleur, & ne peut être employée en teinture, ni à faire de la cire à cacheter; cependant les Habitans du pays s'en ſervent comme de colle & de maſtic. Cette Laque n'étant point d'uſage dans le commerce, eſt moins connue.

Les Fourmis de Pégu préparent & travaillent la Laque pendant huit mois de l'année, pour la production & la conſervation de leurs petits. C'eſt cette Laque que les hommes ont ſu mettre à profit, en l'employant pour la belle teinture d'écarlate qui ſe fait au Levant, pour la cire à cacheter & pour le vernis.

On ſépare la Laque des bâtons en la faiſant fondre: on la lave; on la jette enſuite ſur un marbre, où elle ſe réfroidit en lames: on la nomme alors *Laque plate.*

La Laque en grain eſt ce qui reſte de plus groſſier après qu'on en a tiré la teinture, c'eſt cette Laque qu'on emploie pour la cire à cacheter. On colore cette cire avec du vermillon: la cire noire eſt colorée avec du noir de fumée; & celle qui eſt de couleur d'aventurine, avec de l'orpiment.

Les Indiens font avec leur Laque colorée, une pâte très dure, d'un très beau rouge, dont ils forment des bracelets appellés *Manilles.*

Les Fourmis contiennent un acide aſſez développé; la preuve en eſt, que ſi l'on jette dans une fourmilliere une fleur bleue, elle deviendra rouge. L'analyſe qu'on a faite de ces inſectes démontre cet acide: on les diſtile avec de l'eſprit-de-vin, & on en retire ce qu'on appelle *Eau de Magnanimité*, à cauſe des grandes vertus qu'on lui attribue pour fortifier le corps, & réparer les forces abatues.

FOURMILIER ou TAMANOIR ou TAMANDUA ou MYRMÉCOPHAGE, autrement GROS MANGEUR DE FOURMIS ou RENARD AMERICAIN, eſt un animal que les habitans du Congo appellent *Umbulu*, & dont le caractere eſt de ne point avoir de dents; mais d'avoir le corps couvert de poil: on en diſtingue quatre eſpeces.

La premiere, eſt le *Fourmilier Tamanoir*, ou le *Man-*

*geur de fourmis d'Amérique*, *Myrmecophaga*. Cet animal a, depuis l'extrêmité de la queue jusqu'à l'extrêmité de la bouche, environ six pieds & demi de longueur; ses jambes de derriere, sont longues d'un pied, & terminées comme celles de l'Ours; celles de devant sont un peu plus longues: il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, qui sont tous armés d'ongles forts; les deux du milieu des pieds de devant sont les plus longs, les plus forts & les plus crochus: son museau est fort allongé; l'ouverture de sa bouche très petite; ses oreilles sont courtes & rondes, les yeux petits: sa queue, comme celle du Cheval, est garnie de longs poils, plats comme ceux du reste du corps; ceux du col & de la tête paroissent tournés en devant; ils sont tous variés de blancs, plus noirs cependant vers la partie posterieure du corps. On remarque une grande bande noire qui couvre la poitrine transversalement, passe sur les côtes, va se terminer sur le dos, vers la moitié de sa longueur; les jambes de derriere sont noires; celles de devant sont blanches, avec une tache noire vers le pied: c'est la plus grande espece de Fourmilier: elle se trouve au Cap de Bonne-Espérance, dans la Guiane, & dans le Bresil. Lorsque sa queue est relevée vers le dos, elle lui sert de parasol.

La seconde espece est le *Mangeur de fourmi de la Guiane*; il est de moitié plus petit que le précédent; il en différe encore par sa queue, qui est presque rase, & par ses poils courts. Toutes les parties antérieures de son corps, sont de couleur de paille; la partie postérieure est d'un brun roux: on le trouve aussi au Bresil.

La troisieme espece, est le *fourmilier aux longues oreilles*: il n'a que trois doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere; il a les oreilles longues & pendantes; les yeux assez grands; la queue longue & terminée en pointe; son corps est couvert de longs poils, d'un chatain clair en dessus, & d'un brun plus foncé en dessous. On le trouve dans les Indes Orientales: étant jeune, sa couleur est incarnate.

La quatrieme espece est le *Petit fourmilier*, autrement dit le *Petit mangeur de fourmis*. Les Guianois l'appellent *Ouatiriouaou*, & les Ethyopiens de Surinam,

*Coati* : c'eſt le plus petit des Fourmiliers : il a environ quinze pouces de long y compris ſa queue, qui eſt plus longue que le reſte du corps ; ſon col eſt très court : il a deux doigts au pied de devant, & quatre à ceux de derriere ; ſon muſeau eſt court ; l'ouverture de ſa bouche aſſez grande ; ſes oreilles ſont petites ; ſes yeux grands : il eſt tout couvert de poils jaunâtres, mêlés de gris, doux au toucher comme de la ſoie.

La langue de ces animaux eſt longue & ronde, un peu ſemblable à celle du Pic, de façon qu'ils peuvent la faire ſortir & la retirer aiſément ; mais ils la laiſſent traîner à terre pour prendre des fourmis quand ils ont faim : auſſitôt que ces inſectes viennent s'y placer, & qu'ils ſentent qu'elle en eſt ſuffiſamment chargée, ils la retirent en dedans & les engloutiſſent de la ſorte. C'eſt avec les ongles ou griffes des pieds de devant qu'il déterre & culbute les fourmillieres pour ſe nourrir de leurs habitans. Le Fourmilier marche ſi lentement qu'on peut le prendre aiſément. Si on le touche avec un bâton, il s'accroupit ſur ſes pieds comme un Ours. Comme il ne peut mordre, il ſe défend avec ſes griffes : il dort tout le jour, la tête poſée entre ſes deux jambes de devant : quand il boït il ſort de l'eau par ſes narines : il eſt d'une vie fort dure ; il ne marche que la nuit ; ſa chair ſent mauvais. Les mâles ont cela de particulier, que leurs teſticules ſont cachés en dedans ſous la peau. Les femelles mettent bas autant de petits qu'elles ont de tettes : ce qui leur eſt commun avec les Truies : cette ſorte d'animaux n'habite que les Indes Occidentales. On prétend qu'ils ſe ſervent de leur queue, ainſi que les ſinges, pour ſe tenir perchés ſur les arbres.

FOURMILLIERE. *Voyez l'article* FOURMI

FOURMI-LION ou FOURMILLON ou FORMICA-LEO. *Voyez au mot* DEMOISELLE DU FORMICA-LEO.

M. de Reaumur croit qu'il y a du côté d'Avignon une eſpece de Formica-leo, différente du nôtre par la grandeur. On en trouve à Saint-Domingue encore une eſpece plus grande que celle des environs d'Avignon. Le Formica-leo, du pays de Geneve, marche quelquefois en avant, il eſt plus gros & plus diſtinct. Toutes les

eſpeces de Formica-leo ſe métamorphorſent, & ſont de l'ordre des inſectes névropteres.

FOUTEAU, FAU ou FOYARD. Arbre de haute-futaie, qui ſe nomme auſſi *Hêtre*. Voyez *ce mot*.

FRAGMENTS, *Fragmenta precioſa*. Dans les boutiques des Apoticaires & des Droguiſtes, on donne le nom de cinq Fragmens précieux, à des particules, de *Rubis*, de *Sapphir*, d'*Emeraude*, de *Topaze* & d'*Hyacinte*, qui réſultent de ces diverſes pierreries à l'inſtant où le Lapidaire les dégroſſit pour en former des pierres réguliérement taillées : ſouvent ces Fragmens ne ſont que des *Primes de pierreries ou Quartzeuſes, ou de Spath fuſible*. Voyez *ces mots*.

FRAGON ou PETIT HOUX. *Voyez* HOUX FRÉLON.

FRAISIER, *Fragaria*. Plante baſſe & touffue, qui vient naturellement dans les forêts & à l'ombre, & qu'on cultive auſſi dans les jardins où elle profite davantage : ſa racine eſt vivace, fibreuſe, de couleur brune foncée, d'un gout aſtringent ; elle pouſſe pluſieurs pédicules ou queues menues, longues, velues, grêles, branchues à leurs ſommets, & qui portent des fleurs : elle jette auſſi des queues de même longueur & figure, qui ſoutiennent des feuilles. De plus, elle pouſſe certains filamens noueux, qui ſerpentent ſur terre, y prennent racine, & donnent, de chaque nœud, des feuilles & des racines, par leſquelles cette plante ſe multiplie. Ses feuilles ſont au nombre de trois ſur une queue, oblongues, peu larges, dentelées tout au tour, venées, velues, vertes en deſſus, & blanchâtres en deſſous. Ses fleurs ſont attachées quatre ou cinq à un même pédicule ; elles ſont en roſes, à cinq petales blancs, placées en rond ; leur piſtile ſe change, dans le printems, en un fruit ovoïde, plein de ſuc, charnu, mol, d'abord blanc, puis rouge extérieurement, rempli de graines menues, d'une odeur agréable, & d'un gout doux, vineux, fort exquis. Ce fruit s'appelle *Fraiſe*, il mûrit quelquefois blanc.

Le goût des Fraiſes cultivées eſt plus délicieux ; cependant la Fraiſe des bois eſt plus ſalutaire : leur ſuc, mis à fermenter donne du vin, dont on peut retirer un eſprit ardent ; mais ſi on le laiſſe fermenter trop long-

tems, il s'aigrit & se corrompt : le suc des feuilles du Fraisier rougit légerement le papier bleu ; mais celui des racines le rougit considérablement. Ces racines sont mises au nombre des remédes diurétiques & apéritifs ; leur saveur est styptique & amere. En général, les fraises sont rafraîchissantes, repriment la chaleur de l'estomac & excitent les urines : on les sert principalement au dessert, avec du sucre & arrosées d'eau : mêlée avec du vin, elles sont plus difficiles à digérer dans l'estomac, elles s'y aigrissent plus facilement, & alors elles causent des crudités nuisibles au genre nerveux. Si on mange trop de fraises, elles portent à la tête & enivrent un peu. On remarque aussi, que les urines contractent assez souvent l'odeur des fraises. On ne peut trop recommander le soin de laver les fraises avant d'en manger, parceque les crapauds & les serpens, qui en aiment l'odeur, repairent souvent sous les Fraisiers, & jettent leur haleine ou leur bave sur leurs fruits Dans les boutiques, on trouve une eau distillée de fraises, qui est un excellent cosmétique, & utile en gargarisme pour les ulceres de la gorge. On prétend que le Fraisier bouilli dans du vin rouge & appliqué sur l'*os pubis*, arrête les fleurs blanches, les trop fréquentes pollutions qui arrivent la nuit, & les gonorrhées qui ne sont pas virulentes.

Les Fraisiers se multiplient de plant déraciné. Quand on en veut transplanter, on préfere le plant tiré des bois à celui des jardins : on prend au printems les trainasses qui se forment en sortant du corps du Fraisier, & qui rampent sur terre, ou bien on les enleve en motte : elles prennent aisément racines, & au bout de deux ou trois mois, en Octobre, on les transplante. On a soin d'en placer trois ou quatre dans chaque trou qu'on fait avec le plantoir sur les bordures, ou en planches, dans une terre neuve & légere, qu'on a attention d'arroser & de sarcler de tems à autre. Il est utile de ne laisser à chaque pied, que quatre montans des plus forts, & trois ou quatre fleurs de celles qui sont le plus près du pied, & on pince les autres. Il faut, quand il n'y a plus de fruit, couper rez pied & rez terre les vieux montans, si on veut avoir beaucoup de belles & bonnes fraises. On doit renouvel-

ler le plant, tous les trois ans, & ne conſerver que les trainaſſes qui ſont néceſſaires au plant. On obtient des fraiſes hâtives, ou dans des ſerres chaudes, ou ſelon l'expoſition du ſol, & l'abri qu'on donne au plant.

FRAMBOISIER. *Voyez l'article* RONCE.

FRANCOLIN, *Attagen*, eſt un oiſeau qui ne fréquente que les montagnes : on le voit rarement en plaine ; mais communément dans les Alpes, en Italie, & dans la chaine des Pyrénées. Belon dit que le Francolin eſt ſemblable à la Canne pétiere, mais plus petit : ſes pieds & ſes jambes ſont couverts de plumes comme ceux du coq de Bois ; ſa tête reſſemble à celle de la Perdrix griſe ; ſon bec eſt de même, court & fort ; il ſe nourrit de graines & de vers : on en voit de tous blancs dans les montagnes de la Savoie. Les Francolins font leurs nids en terre & pondent autant d'œufs que la perdrix.

On faiſoit autrefois beaucoup de cas de la chair du Francolin. Martial en fait l'éloge comme du mets le plus exquis de l'Ionie : elle convient aux eſtomacs foibles.

Quelques-uns ont donné auſſi au Francolin le nom de *Coq de marais* ; mais ce dernier oiſeau eſt différent de notre Francolin, par les lieux qu'il habite. Albin en a parlé ſous le nom d'*Ægocephale*. Il ſe tient communément ſur les parages ſablonneux des mers, y cherche ſa nourriture, & n'eſt pas plus effrayé à la vue du monde que ne l'eſt la Mouette.

FRAXINELLE, *Voyez* DICTAME BLANC.

FRAYE. *Voyez au mot* GRIVE.

FREGATE, *Hirundo marina roſtro adunco*. C'eſt de tous les oiſeaux celui qui vole le plus haut, le plus long-tems, le plus aiſément, & qui s'éloigne le plus de terre : on l'appelle *Oiſeau fregate*, par alluſion à la légereté & à la rapidité de ſon vol, qui ſemble imiter la viteſſe des vaiſſeaux qui portent ce nom, & qui communément ſont les meilleurs voiliers de la mer. Il n'eſt pas rare de rencontrer cet oiſeau à quatre cens lieues de terre : il ne peut ſe repoſer ſur l'eau ſans périr : ſes jambes ſont courtes, groſſes & ramaſſées ; ſes pieds ne ſont pas palmés, mais armés de griffes crochues, fortes

& aiguës ; ses aîles sont si grandes qu'elles ont neuf pieds d'envergeure, elles se meuvent peu sensiblement dans le vol, & ne le fatiguent point : on le perd quelquefois de vue. C'est à la grandeur de ses aîles qu'il doit la facilité de se soutenir si longtems dans l'air : aussi ne descend-il guerres ; ils auroit trop de peine à battre des aîles pour s'en élever ; il perche toujours sur des arbres ou sur des lieux élevés : sa grosseur égale celle d'une poule ; son col & sa tête sont proportionnés à sa grosseur. Il a le regard assuré ; le bec fort & assez gros, la partie superieure en est arquée ; les plumes du dos & des aîles sont brunes, celles du ventre grises. Les mâles ont une membrane rouge & boutonnée, à peu-près comme les Coqs d'Inde, & qui leur pend jusqu'au milieu du col.

L'oiseau Fregate met en usage son bec & ses griffes crochus, pour prendre les poissons volans & autres poissons qui sont poursuivis par les Dorades. Il fond comme un éclair, & enleve sa proie, en rasant la superficie de la mer, avec une adresse admirable, sans presque jamais manquer son coup. Il poursuit aussi les Goëlands ou Mauves, & plusieurs autres oiseaux aquatiques, pour leur faire dégorger le poisson qu'ils ont pris & s'en saisir lui-même. Le P. Labat, dit que la chair de ces oiseaux sent un peu le poisson : elle est fort nourrissante & à peu-près de la même saveur que celle des Diables de mer : sa graisse est fort estimée, en friction, pour les douleurs de la goutte sciatique. On lit dans l'*Histoire Naturelle de la France Equinox*, *pag.* 134, que comme la Frégate suit ordinairement les vaisseaux, quand on voit un de ces oiseaux s'approcher de terre, on compte sur l'arrivée ou le passage d'un Navire.

Quelques Auteurs donnent aussi le nom de *Fregate* à un insecte de mer, de la grosseur d'un œuf de poule, & de la forme d'une barque. Cet insecte est toujours sur l'eau, & s'y soutient par une espece de petite voile couleur de pourpre. On prétend que cette Fregate empoisonne la main quand on y touche.

FRÊNE, *Fraxinus*. Grand arbre de futaie, qui se plaît dans les lieux frais & humides, au bord des rivieres & vers les prés : ses racines sont grandes & s'étendent de tous côtés sur la superficie de la terre ; son tronc

eſt fort élevé, droit, aſſez gros, couvert d'une écorce unie & cendrée ; le bois en eſt blanc, liſſe, dur, & ondé : ſes branches ſont oppoſées; les plus jeunes d'entr'elles ſont tendres, un peu noueuſes, & contiennent une moëlle blanche & fongueuſe ; celles qui ſont vieilles, ſont généralement ligneuſes : ſes feuilles ſont oblongues, rangées par paires le long d'une côte, qui eſt terminée par une ſeule feuille dentelée, d'un goût amer & âcre, d'un verd gai ; ſes fleurs ſont des étamines diſpoſés en grappes, qui naiſſent avant les feuilles, & qui ſe diſſipent en peu de tems : il leur ſuccede une follicule membraneuſe, oblongue, formée en langue d'oiſeau, plate, fort déliée en ſa pointe, & renfermant dans ſa baſe une ſemence preſque ovale, blanche, moëlleuſe, d'un goût amer, & d'une odeur de drogue.

L'écorce, le bois & les fruits du Frêne ſont d'uſage. La décoction ou infuſion de ſon écorce noircit la ſolution du vitriol comme le fait la noix de galle : elle eſt un peu febrifuge, & ſa feuille un peu vulneraire. On prétend que le ſuc de ſes feuilles eſt un contrepoiſon contre la morſure des ſerpens. Cette idée vient, ſans-doute, de Pline, qui a dit gratuitement, que les ſerpens ſe jettent plutôt dans le feu, que de reſter à l'ombre du Frêne, ou de ſe cacher ſous ſes feuilles. Camerarius & Charas ont éprouvé plus d'une fois la fauſſeté de cette anthipathie ſi ſurprénante.

Le ſel tiré des cendres de l'écorce du Frêne, eſt apéritif & ſudorifique. Cette cendre renfermée dans un nouet, eſt pyrotique & tient lieu de cautere potentiel. Les fruits ſont apéritifs. On vante ce fruit deſſéché & pris dans du vin, pour faire maigrir, ou pour exciter à l'acte de Venus. La Manne découle d'une eſpece de Frêne de l'Italie. *Voyez* MANNE.

On éleve le Frêne de plant, qu'on prend dans les bois, il ne demande pas beaucoup de culture pour former une belle & haute tige. On en fait des haies. Il ne réuſſit point dans les terres dures, argilleuſes, crayonneuſes ; mais il vient vîte, & s'éleve prodigieuſement en plaine, dans une terre légere & peu profonde. Son bois eſt facile à travailler ; il eſt blanc, d'abord tendre & fléxible ; mais, avec le tems, il devient compacte & très dur : on

l'emploie pour le charronage & les ouvrages d'artillerie : on en fait des timons de carrosses, des charrues, des essieux, des perches & des échalas, & on s'en sert pour emmancher des outils. On le débite en grumes de plusieurs grosseurs, & depuis dix, jusqu'à dix-huit pieds de long.

FRÉSAYE, ou EFFRAYE, ou HIBOU D'EGLISE ou DE CLOCHER, *Noctua Templorum alba.* C'est cet oiseau de nuit, dont le cri épouventable (*chouart*) qu'il pousse en volant, effraie ceux qui sont sujets à avoir peur. Bien des personnes l'appellent *Oiseau sorcier* ou *Oiseau de mauvais augure* : il est très commun en France.

La Frésaye est à peu-près de la grandeur du pigeon : elle a quatorze pouces de long, & trois pieds d'envergeure ; le bec long d'un pouce, & crochu par le bout ; la langue un peu fourchue ; les yeux & le menton entourés d'un cercle ou collier de petites plumes mollettes, blanches, ceintes de plumes jaunes, plus roides. Ce collier ou fraise de plumes commence aux narines de chaque côté, & ressemble au voile d'une femme ; ensorte que les yeux sont comme enfoncés dans une cavité profonde, formée par de petites plumes redressées tout à l'entour. La poitrine, le ventre & le dessous des aîles sont blancs, marqués de taches obscures, quarrées & espacées. Le plumage de la tête, du col, du dos, & jusqu'aux grandes plumes, tout est orné & bariolé de belles couleurs, tachetés, ou en lignes fauves. Ses jambes sont couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet épais ; les doigts revêtus seulement de poils clair-semés : l'ongle du doigt du milieu est un peu moins dentelé que dans les Hérons.

Dans cet oiseau & dans tous les autres de ce genre, l'œil est d'une structure rare & singuliere ; car la partie saillante & qui paroît au dehors, n'est rien autre chose que l'iris seule, de maniere que le globe de l'œil, étant ôté en entier de son orbite, représente un casque, l'iris ou la partie apparente répondant au couvre-chef, & la partie cachée, qui s'étend au-delà en tout sens, répondant aux bords. Les yeux de cet oiseau sont tout-à-fait fixes & immobiles : les bords intérieurs des paupieres sont jaunes tout à l'entour.

La Fréſaye habite ordinairement dans les trous profonds & inacceſſibles des tours & des clochers, dans les pertuis des rochers eſcarpés & dans les creux des arbres. Son chant ſe fait entendre ſur les onze heures du ſoir : elle ne fait point de nid; elle pond ſeulement ſur la pierre nue, ou tout au plus couverte accidentellement de quelques ordures. Sa ponte eſt de quatre à cinq œufs oblongs. Pendant le jour, la Fréſaye reſte dans ſon trou, dormant droite ſur ſes pieds, la tête panchée en devant, le bec caché dans la plume, & ronflant comme un homme : elle attend ainſi que la nuit ſoit arrivée pour butiner ; alors elle ſort & s'envole de travers ou en culbutant, à la maniere des Hiboux : ſon vol ſemble obéir au gré du vent; il eſt ſi doux, qu'on ne l'entend point. Elle va dans les greniers y faire la fonction du meilleur chat du monde : elle y prend des ſouris, dont elle fait ſa nourriture; elle prend auſſi, ſur les branches des arbres, de petits oiſeaux endormis. Il n'eſt pas rare d'en trouver le matin dans un appartement où il y a beaucoup de ſouris, ou encore quand il y a un malade tout gangrené ou même mort; de telles émanations attirent volontiers cet animal, qui ne ſe fait point de peine de deſcendre par une cheminée. Ce ſont de pareilles aventures & les lieux où repaire communément la Fréſaye, qui l'auront fait regarder comme un oiſeau de mauvais augure.

On trouve dans le trou de la Fréſaye, des eſpeces de pelottes, de la forme & groſſeur d'un œuf de poule. Ces pelottes ne ſont autre choſe que le réſidu de ſes alimens, qui conſiſte en peaux, poils, plumes, os, & autres matieres groſſieres ; le tout artiſtement enveloppé comme dans une bourſe, que l'oiſeau a la facilité de revomir enſuite, c'eſt-à-dire après la digeſtion des chairs; car en général les Hibous, ayant le goſier très large, peuvent avaler de gros morceaux de chair tout entiers, comme un rat, une ſouris & un oiſeau : c'eſt ainſi que l'Alcyon & le Martinet pêcheur, & tous les oiſeaux qui avalent des poiſſons entiers, rejettent par en haut les arrêtes & les vertebres de ces poiſſons digérés.

La Fréſaye n'eſt pas d'uſage en aliment; mais quelques perſonnes

personnes estiment sa chair bonne pour la paralysie, sa graisse propre pour assoupir les nerfs, & son fiel desséché, excellent dans les opthalmies.

FREUX ou GROLLE, *Cornix frugilega*, est une espece de corneille de bois, qui se répand communément dans les campagnes, mais qui repaire dans les bois & les forêts, où elle fait son aire. Cet oiseau a une assez grosse corpulence : il est très charnu, & tient le milieu entre le corbeau & la corneille : il est fort criard, vole en troupes & en grand nombre. Son bec est très droit, long & pointu : il s'en sert pour tirer les grains & les vers de la terre. On ne voit point cet oiseau en Italie ; il y en a une bonne quantité en Angleterre. Beaucoup de personnes le prennent pour une véritable corneille, mais les Laboureurs le distinguent facilement. Ils le chassent en faisant beaucoup de bruit avec des chaudrons, ou autres instrumens bruyans, en jettant des pierres dans son nid, en attachant à des arbres des machines qui ont des aîles comme des moulins à vent, ou en plaçant, dans leurs terres labourées, des épouventails habillés.

FRIQUET, *Passer arboreus*, petit oiseau, dont le bec est court, noirâtre, un peu gros. Il a les pieds, les jambes, les aîles & la tête, comme le Moineau de muraille : on l'appelle aussi *Moineau de Noyer ;* & quelques uns croient que c'est le même que le *Moineau d'arbre.* Voyez *ces mots.* Le Friquet ne fait que s'agiter & fretiller sur les arbres.

FRITILLAIRE, *Fritillaria.* Cette plante est fort recherchée des Fleuristes. Sa racine est bulbeuse, solide, blanche, sans tuniques, composée de deux tubercules charnus, demi-sphériques, ayant en dessous plusieurs fibres. Sa tige est haute d'un pied, grêle, ronde, purpurine, fongueuse en dedans ; portant six ou sept feuilles creuses, étroites, rangées sans ordre, un peu semblables à celles de la Barbe du Bouc, & d'un goût acide. Son sommet porte ordinairement deux fleurs à six feuilles, disposées en cloche, tachetées en tablettes d'échiquier, ou en façon de damier, émaillées de diverses couleurs incarnates, & très agréables à la vue : il leur succede un fruit oblong, triangulaire, & rempli de semences applaties.

La Fritillaire croît dans les prés : on la cultive dans les jardins ; elle fleurit en Mars : sa racine est résolutive.

FROMAGER ou SAAMOUNA. Arbre d'une figure extraordinaire, qui croît dans les Indes & dans l'Amérique à la hauteur du Pin ; c'est le *Gossampinus* des Botanistes, qui le désignent encore sous ce caractere *Ceyba viticis folio aculeata*, *Tournef.* Le haut & le bas du tronc de cet arbre sont de la grosseur ordinaire aux autres arbres, mais son milieu est relevé de plus du double tout au tour ; son bois est épineux, moëlleux, poreux, comme du liége très tendre, gris en dehors, blanc en dedans : on a appellé cet arbre *Fromager*, parceque son bois ressemble à du fromage un peu mou ; sa tige est toujours verdâtre, ses rameaux sont étendus en large, droits, rangés par ordre, opposés les uns aux autres ; ses feuilles sont vertes, oblongues, véneuses & incisées très profondément, attachées cinq à cinq à des queues longues, comme celles du Pentaphyllum ; ses fleurs sont rouges, suivies de fruits faits en tuyaux ou gousses, larges de deux pouces, sur six à sept de longueur. Ces fruits étant mûrs contiennent des semences d'un rouge noirâtre, grosses comme un petit pois, & garnies d'une espece de cotton ou de laine blanche, luisante, molette & soyeuse au toucher, mais dont les filamens sont si courts, qu'elle ne peut être cardée ni filée. Les Indiens en font l'usage que nous faisons du duvet pour garnir les lits : elle y est d'autant plus propre, qu'elle est bien molette, d'une grande légereté, & qu'elle procure une chaleur douce : on doit sur-tout prendre garde que quelque étincelle de feu ne tombe dessus : car cette sorte de cotton s'allume très facilement, & seroit consumée avant qu'on eût pû l'éteindre : on en garnit des pieces d'estomac pour exciter la chaleur dans les parties sur lesquelles on les applique : on prétend qu'on en pourroit fabriquer de beaux chapeaux.

FROMENT, *Triticum* C'est un nom que l'on donne en général aux grains qui naissent dans un épi ; mais on le donne par excellence au bled, cette plante presque universelle. *Voyez* BLED. Il y a des endroits où l'on ne met point l'orge & l'avoine au nombre des fromens : on les appelle ordinairement les *Mars*, parceque ce mois

eſt la ſaiſon où l'on commence à les ſemer. *Voyez* l'article BLED, pour la culture de ce grain, ſes maladies, & la maniere de le préſerver de la deſtruction occaſionnée par la fermentation, ou par l'attaque des inſectes.

FROMENTAL ou FAUX FROMENT, nommé improprement *faux ſeigle*, connu aujourd'hui le plus communément ſous le nom de *Ray graſſ*. Voyez *ce mot*.

FROMENT LOCAR, FROMENT ROUGE ou EPEAUTRE, ou BLED LOCULAR, (*Zea*) Eſpece de froment aſſez connu dans les endroits rudes & montagneux de l'Egypte, de la Grece, de la Sicile, & qu'on cultive cependant comme les autres eſpeces de froment : cette plante a une racine fibreuſe : elle pouſſe, ainſi que le bled ordinaire, un nombre de tuyaux menus, à la hauteur d'environ deux pieds; ſes feuilles ſont étroites, ſes épis ſont diſpoſés comme ceux de l'orge, & la ſemence en eſt menue, de couleur rougeâtre. La graine de cette eſpece de froment ſert à faire de la bierre, & même du pain au beſoin, mais il eſt noir & d'un goût déſagréable.

FRONDIPORE : eſt le Madrepore dont les rameaux ſont diſpoſés en feuilles *Voyez* MADREPORE.

FRUIT, *Fructus*. Eſt le nom qu'on donne à la ſubſtance réproductive de l'arbre ou de la plante : ainſi le gland eſt le fruit du chêne ; le fruit du poirier, eſt la poire ; celui du fraiſier, eſt la fraiſe, &c. Le nom de fruit s'entend également de toutes ſortes de graines, ſoit nues, ſoit renfermées dans une enveloppe ligneuſe ou charnue ou membraneuſe, &c.

Entre les fruits, on diſtingue : 1°. les fruits à noyaux; comme ſont les prunes, ceriſes, pêches, abricots, 2°. les fruits à pepin, comme les fraiſes, framboiſes, groſeilles, pommes, poires ; 3°. on dit auſſi les fruits d'été, les fruits d'automne, les fruits d'hiver, à cauſe des différentes ſaiſons où on les mange. Les fruits à noyaux ſont de la premiere ſaiſon ; quelques-uns des fruits à pepin, comme les poires, les pommes, ſont communément de la derniere ſaiſon. On appelle fruits rouges, ceux qui ont cette couleur, & qui viennent abondamment dans les mois de Juin, de Juillet : tels ſont les fraiſes, les framboiſes, les groſeilles, les ceriſes, les

bigarreaux. La marque de la maturité & du point auquel on doit manger ces fruits, eſt lorſque leur queue ne tient pas beaucoup.

On appelle fruits de terre, ceux qui viennent à platte terre : tels ſont les *melons*, les *potirons*, les *concombres*, & autres *courges* ; il y en a pluſieurs autres qui appartiennent aux *legumes. Voy. ce mot.*

Pour avoir de beaux fruits, il faut qu'ils ſoient greffés chacun ſelon ſon eſpece : *voyez* la culture de chacun des fruits en particulier à l'article de l'abre ou de la plante qui le produit.

On ne doit faire la cueillette des fruits qu'au point de leur maturité : la récolte s'en fait des uns en été, & des autres en automne. Les fruits pulpeux ſont mûrs, lorſqu'en les tatant avec la main, ils obéiſſent ſous le pouce ; tels ſont la pêche, l'abricot, & la plupart des prunes ; d'autres doivent ſe détacher d'eux-mêmes ou à très peu de choſe près ; tels ſont le brugnon, le pavie, la pêche violette. Plus les ſaiſons ſont pluvieuſes, plus tard les fruits muriſſent ; mais en quelque tems que les fruits muriſſent, il n'en faut faire la récolte que dans de beaux jours, & faire enſorte que toutes les poires aient leur queue : lorſqu'ils ſont cueillis, on les porte à la fruiterie, où ils acquierent une parfaite maturité à l'abri de l'air extérieur qui aigrit & affadit toujours le fruit. Une fruiterie, pour être bonne, doit être conſtruite de murs épais, au rez de chauſſée, dans un lieu ſec, dont les fenêtres ſoient tournées au midi. Il faut auſſi que la fruiterie ſoit boiſée & garnie tout autour de tablettes de bois diſpoſées en pentes, & couvertes de mouſſe bien ſéchée au ſoleil.

Des Cultivateurs expérimentés, ſont dans l'uſage de retirer la terre d'autour des beaux arbres à fruit, juſqu'à huit à dix pouces de profondeut, & juſqu'à la diſtance de dix pieds de l'arbre de tous côtés, enſuite de ſubſtituer d'autre terre de bonne qualité, cependant un peu pierreuſe ; l'on fait cette opération tous les ans au mois d'Octobre, ou au moins tous les trois ans : il faut avoir ſoin de ne laiſſer croître aucune plante étrangere qui ne ſert qu'à appauvrir le terrain. Il faut élever les arbres fruitiers en buiſſon, ou en forme de vaſe : c'eſt la meil-

leure de toutes les méthodes pour donner également de l'air aux fruits. Le terrein un peu pierreux convient par bien des raisons aux arbres, 1°. les insectes y peuvent moins fouiller : 2°. l'eau de la pluie ou de l'arrosoir y pénetre de façon à prendre différentes routes : 3°. l'air & les influences y ont un peu plus d'accès.

Bien des personnes accélerent la maturité des fruits, ou par la chaleur du fumier, ou par la chaleur du poële. Ce moyen de présenter au dessert des especes de fruits dans une saison où on ne s'y attend pas, est le triomphe de l'art du Jardinier ; mais ce gouvernement des fruits hatifs qui enjolivent nos tables, demandent des précautions & des dépenses au dessus des facultés des particuliers. *Voyez* l'*Ecole du Potager.*

Pour conserver long-tems les fruits à queue, il faut les cueillir sur les deux heures après midi. Pour cet effet on passe, entre le fruit & l'œil où tient la queue, un fil que l'on noue à double nœud, & avec des ciseaux on coupe la queue au dessus du nœud : le fruit étant détaché & posé dans un cornet de papier la queue en haut, on doit faire tomber un goute de cire à cacheter sur le bout coupé de la queue, & faire passer le fil par l'ouverture de la pointe du papier, ensorte que le fruit demeure suspendu dans le cornet : on ferme la pointe du cornet avec de la cire molle : on doit en faire autant à la grande ouverture du papier : on suspend ensuite le fil à une solive & dans un lieu sec & tempéré : le fruit ainsi suspendu & ne touchant à rien, se conserve sain & entier, jusqu'à deux ou trois ans. *Voyez* RAISIN à l'article VIGNE.

Les Indiens font présent, aux Européens curieux, de très beaux & gros fruits dans des bouteilles, dont l'orifice est assez étroit, & dans lesquelles ils les ont fait passer, lorsque ces fruits étoient encore jeunes & tendres ; par ce moyen les fruits grossissent & murissent dans ces bouteilles, après quoi on les détache, & on les y conserve avec de l'eau de vie aromatisée. On conserve encore les fruits de plusieurs autres manieres, dont nous parlerons à leur article ; il suffit de dire ici en général, que pour les fruits confits, quand le poids du sucre égale celui du fruit, la confiture est plus de garde ; si

l'on met moins de ſucre, le fruit conſervera mieux ſon goût naturel, mais il durera moins.

A l'égard des fruits que l'on veut garder ſecs, ou demi confits, on choiſit les plus beaux, on les range à côté l'un de l'autre ſur des claies, & on les met dans un four, d'où l'on vient de tirer le pain : le four étant réfroidi, on les retire, & on répete l'opération une ſeconde fois : on fait cette opération avec ſuccès pour les prunes, les abricots & les pêches, dont on a ôté adroitement le noyau. Quant aux poires & aux pommes, il faut avant de les mettre au four, les peler & les faire amollir dans l'eau bouillante, avec un peu de mélaſſe, ou de ſucre ; par cette demi cuiſſon, on donne à ces fruits une conſiſtance qui les rend propres à être tranſportés d'une Province à l'autre, & même à travers les mers.

Dans les grandes Maiſons & chez les Confiſeurs, on glace les fruits ; mais ſur cette matiere, nous devons renvoyer nos Lecteurs aux traités de l'art du Confiſeur ; nous dirons ſeulement qu'on glace les fruits rouges cruds, en les trempant dans des blancs d'œufs battus avec un peu d'eau de fleur d'orange ou autres aromates liquides, puis on les fait paſſer dans du ſucre en poudre fine, qu'on a fait chauffer dans un plat d'argent.

FRUIT A PAIN. *Voyez* ARBRE DU PAIN.

FRUIT DU BAUME. *Voyez* CARPOBALSAME & le mot BAUME DE JUDÉE.

FRUIT DE LA CHINE. *Voyez* LETCHI.

FRUITS PÉTRIFIÉS, *Carpolithes* Des Lithologiſtes font mention de glands, de chataignes, & de ſiliques pétrifiées : on trouve dans les environs de Beſançon de groſſes noix devenues foſſiles, & dont l'amande eſt pétrifiée.

FRUTEX TERRIBILIS. *Voyez* ALYPUM.

FUCUS ou VAREC : genre de plante qui naît au fond des eaux : il y en a beaucoup de ſortes dont Imperati parle : en général c'eſt une plante du genre de l'Algue. *Voyez ce mot.* Elle pouſſe d'abord pluſieurs petites tiges, plates, étroites, mais qui s'élargiſſent par la ſuite, & ſe diviſent en petits rameaux, portant des feuil-

les larges, oblongues, ordinairement liſſes, attachées avec leurs tiges par une ſubſtance tenace, pliante, membraneuſe ; il s'y éleve des tubercules vuides en forme de veſſies, plus ou moins grandes, & plus ou moins arrondies. Le varec eſt ſouvent petit ; mais dans certaines mers, il croît quelquefois à la hauteur d'un pied & demi. Lorſque cette plante eſt nouvellement ramaſſée, ſa couleur eſt olivâtre, & en ſéchant elle devient noire : on s'en ſert pour faire de la ſoude.

On donne aux Fucus des noms latins tirés des eſpeces de plantes auxquelles ils reſſemblent : par exemple, *Fucus quercina : Fucus lactuca*, &c. par-là on détermine l'eſpece de varec, dont les feuilles ont de la reſſemblance, ou à celles du chêne, ou à celles de la laitue. La plupart de ces plantes ſont de l'ordre des Cryptogames, qui cachent leurs fruits ſous l'aiſſelle, ou dans la continuité de leurs feuilles.

FUCUS. Nom qu'on donne encore aux *Faux-bourdons*. Voyez *ce mot* à l'article de l'ABEILLE.

FUMETERRE, *Fumaria*. Plante qui croît naturellement dans les champs & dans les endroits cultivés ; ſa racine eſt peu groſſe, légerement fibreuſe, blanche & très pivotante : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied ou environ, anguleuſes, creuſes, en partie de couleur de pourpre, & en partie d'un blanc verdâtre ; ſes feuilles ſont découpées menu, attachées à de longues queues, anguleuſes, de couleur de verd de mer ; ſes fleurs ſont petites, ramaſſées en épi, oblongues, de pluſieurs pieces, irrégulieres, ſemblables aux fleurs légumineuſes, compoſées chacune de deux feuilles, communément purpurines, & quelquefois blanches & éperonnées : à chaque fleur ſuccede une capſule membraneuſe, arrondie, qui renferme une petite graine ſphérique, d'un verd foncé, & d'une ſaveur amere, déſagréable.

Toutes les parties de la fumeterre ſont fort ameres ; leur ſuc rougit le papier bleu. On emploie cette plante pour purger la bile, donner de la fluidité au ſang, exciter les regles & les urines : elle convient très fort pour la jauniſſe, le ſcorbut & les maladies de la peau.

FUMIER : cette ſubſtance, quoique commune, eſt précieuſe & recherchée pour fertiliſer les terres ſtériles,

ou rendues maigres par l'épuisement des récoltes qu'elles ont produites.

Le fumier est composé principalement de la litiere qu'on tire des écuries, des étables, des bergeries, & de la retraite de tous les animaux domestiques.

On distingue différentes sortes de fumiers, comme produits par divers animaux : les uns conviennent à une certaine terre, & les autres à une autre.

Les boues des rues & des grands chemins, les balayures des cuisines, & quantité d'autres fanges meurtieres, après qu'on les a fait sécher par tas, font un grand bien au pied des arbres, ainsi qu'au fond des terres usées. Il en est de même des cendres, sur-tout pour les figuiers, & des pailles ou chaumes brulés avec toutes sortes de mauvaises herbes de jardin, des feuillages inutiles, des cossats & sur-tout des écorces, de la suie de cheminée, des chiffons d'étoffes, des poils des animaux, de la raclure des cornes, des bouts de cuir & de toutes sortes de peaux de bêtes, du marc du vin, des restes des huileries, des brasseries, des tanneries, des teintures, & même des laineries, des savonneries.

Les habitans des Ardennes n'ont d'autres ressources pour fertiliser leurs terres, que dans les cendres de leurs brossailles, mousses, fougeres, bruyeres, ronces, épines, menues branches, en un mot de tout ce qui contribueroit à rendre naturellement un pays stérile. Ils enlevent le gazon & tout ce qui y tient, pour le bruler par petits tas : ils sement ensuite la cendre qui en résulte sur leur terre pelée, & font de leurs terreins incultes & incommodes, des campagnes labourables & utiles.

Les terres neuves & particuliérement celles qui touchent à la surface, sont excellentes pour amander celles qui sont usées. Leur engrais est plus stable que les précédents, qui en quelque sorte sont passagers. Un engrais très durable, est la marne qu'on trouve par lits à différens dégrés de profondeur, & qui répandue sur nos champs, s'incorpore peu à peu avec l'autre sol. *Voyez* MARNE. Il y a des argilles, ou glaises blanches qui n'engraissent pas moins; le sable de mer, l'algue de mer, les étoiles marines, & quantité d'autres matieres, peuvent aussi servir à féconder les terres : l'industrie hu-

maine fait les mettre en uſage ſelon les différentes circonſtances.

FURET, *Furo.* Joli petit quadrupede du genre des Belettes, que quelques auteurs ont confondu avec le Putois, parcequ'il a quelque reſſemblance avec lui pour la couleur; cependant le Putois, naturel aux pays tempérés, eſt un animal ſauvage comme la Fouine; & le Furet originaire des climats chauds, ne peut ſubſiſter en France, que comme animal domeſtique: d'ailleurs, une preuve certaine qu'ils ſont d'eſpeces différentes, c'eſt qu'ils ne ſe mêlent point enſemble.

Le Furet a le corps plus allongé & plus mince, la tête plus étroite, le muſeau plus pointu que le Putois; la longueur de ſon corps juſqu'à l'origine de ſa queue, eſt d'environ quatorze pouces. Quoique facile à apprivoiſer, & même aſſez docile, il ne laiſſe pas d'être fort colere; il a une mauvaiſe odeur en tout tems, qui devient plus forte lorſqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite; il a les yeux vifs & rouges, le regard enflammé, tous les mouvemens très ſouples; il eſt l'ennemi juré des lapins, & il eſt en même tems ſi vigoureux, qu'il vient aiſément à bout d'un lapin qui eſt quatre fois plus gros que lui.

On croit le Furet originaire d'Afrique, d'où il fut tranſporté en Eſpagne. On s'en eſt ſervi pour y détruire les lapins, qui s'étoient ſinguliérement multipliés dans ce pays, qui paroît être leur vrai climat naturel. On ne peut point ſe ſervir du Putois, comme du Furet pour la chaſſe aux lapins, parcequ'il ne s'apprivoiſe pas auſſi aiſément.

La femelle eſt dans cette eſpece ſenſiblement plus petite que le mâle; lorſqu'elle eſt en chaleur, elle le recherche avidemment, & l'on aſſure qu'elle meurt, ſi elle ne trouve pas à ſe ſatisfaire: auſſi a-t-on ſoin de ne les pas ſéparer. On les éleve dans des tonneaux où on leur fait des lits d'étoupes, ils dorment preſque continuellement: ce ſommeil ſi fréquent ne leur tient lieu de rien: car dès qu'ils s'éveillent, ils cherchent à manger: on les nourrit de ſon, de pain & de lait. Ils produiſent deux fois par an; les femelles portent ſix ſemaines, quelques-unes dévorent leurs petits auſſitôt qu'elles ont mis bas, alors elles deviennent de nouveau en chaleur, & font

trois portées ; qui ſont ordinairement de cinq ou ſix.

Lorſqu'on préſente un lapin même mort, à un jeune Furet, qui n'en a jamais vu, il ſe jette deſſus & le mord avec fureur ; s'il eſt vivant, il le prend par le col & lui ſuce le ſang. Lorſqu'on le lache dans les trous des lapins, on le muſele, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, & qu'il les oblige ſeulement à ſortir, & à ſe jetter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laiſſe aller le Furet ſans muſeliere, on court riſque de le perdre, parcequ'après avoir ſucé le ſang du lapin, il s'endort. La fumée que l'on fait dans le terrier, n'eſt pas toujours un ſûr moyen de le ramener, parcequ'il peut ſortir, ſans qu'on le voie, par la bouche d'un autre terrier, qui communique avec celui dans lequel on l'a fait entrer.

FUSAIN. *Voyez* BONNET DE PRÊTRE.

FUSTET. *Voyez* BOIS DE FUSTET.

FUTAIE Nom qu'on donne à un bois qu'on a laiſſé croître au-delà de quarante ans, & qu'il n'eſt pas permis aux uſufruitiers de faire abbatre, parcequ'il fait partie du fond. Un bois de quarante ans ſe nomme *Futaie ſur taillis* : entre quarante & ſoixante : c'eſt *demi futaie* : entre ſoixante & cent vingt, c'eſt *jeune & demie-futaie* : au deſſus de deux cens ans, c'eſt *haute futaie ſur le retour.*



GAAR, poiſſon de l'Iſle de Tabago, & qui eſt le même que l'*Aiguille*. Voyez *ce mot*. Selon la grandeur de ce poiſſon, les Eſpagnols le nomment *Grand-Gaar*.

GABIRA. Eſpece de Singe Cercopithéque ou à queue, noir de la grandeur d'un Renard : *voy*. SINGE.

GABOT ou JAVOT. Poiſſon ſaxatile, aſſez commun ſur nos côtes de l'Océan, & que les anciens ont nommé *Exocetus*, parcequ'il ſe met à ſec parmi les pierres pour dormir, ou *Adonis*, parcequ'il ſemble avoir pour amies la mer & la terre Ce poiſſon eſt long d'un pied & demi, de couleur d'or en quelques endroits, rouge en d'autres. Depuis les ouies juſqu'à la queue il a une ligne blanche : ſes ouies ſont petites ; c'eſt ce qui fait qu'il reſte longtems à ſec, parcequ il reſpire très peu d'air, & qu'il n'en eſt pas ſuffoqué : il ſe trouve dans des trous, ſous les rochers, parmi les orties de mer où il ſe plaît beaucoup. Les pêcheurs, avant le flux de la mer, vont remuer les pierres pour en prendre & en garnir les hameçons dont ils ſe ſervent à la pêche des Congres & des Chiens de mer. Quelquefois les pêcheurs trouvent le Gabot dormant fort tranquillement, mais ils ne le prennent pas imprudemment avez la main, car il a des dents fort aiguës & qui font beaucoup de mal.

Sur les côtes de Marſeille on voit une eſpece de Gabot crêté & qui a la figure du Goujon : ſa couleur eſt tannée, marbrée : il eſt gliſſant comme une Anguille & de la groſſeur du doigt index ; les nageoires des côtés ſont à l'envers, celles du ventre ſont des eſpeces de filets : il peut reſter trois ou quatre jours hors l'eau, il ſe nourrit de cames & d'orties de mer. Les Ichthyologues font mention d'autres eſpeces de ces poiſſons qui ne varient que par les couleurs ou par la grandeur.

GALACTIT, *Galaxias*. Eſt une ſorte d'Argille blancheâtre, endurcie, remplie de veines rouges, & qui a la propriété de rendre l'eau un peu mouſſeuſe & ſavoneuſe. En quelques contrées de l'Allemagne on s'en ſert pour les

ulceres & les fluxions des yeux : elle conviendroit mieux pour dégraisser les étoffes.

GALANGA ou GRENOUILLE PÊCHEUSE, ou PÊCHEUR MARIN, *Rana piscatrix.* C'est un poisson cartilagineux, appellé des Italiens *Diavolo di mare* ; on le nomme à Marseille *Baudroi*, & à Montpellier *Pescheteau.* Il a une sorte de ressemblance avec la Grenouille de marais ; il semble n'être que tête & queue ; il est plat, de couleur brune ou enfumée : il a la tête grosse, applatie & armée de plusieurs aiguillons, la bouche en devant grande, large & bien faite pour l'usage auquel elle est destinée : sa mâchoire supérieure est bien moins longue que l'inférieure, ce qui est cause que sa bouche est toujours ouverte.

Le Galanga est fourni de dents aux mâchoires, au palais & à la langue : il a les yeux placés au-dessus de la tête : il regarde de côté ; au-devant de ses yeux pendent deux barbillons, menus à leur origine & renflés par le bout. Quand ce poisson est caché dans le sable ou dans l'eau troublée, il leve ses barbillons pour attirer les petits poissons qui les touchent & les mordent, les prenant pour une proie de leur compétence, mais aussi-tôt le Galanga s'élance & les dévore.

Différent des autres poissons cartilagineux, le Galanga a deux aîles au milieu du corps, une de chaque côté : le trou des ouies est recouvert d'une seule peau ; sa queue est charnue, épaisse & large au bout : au-dessus de cette queue il paroît en avoir une autre plus petite : les côtés de la tête & de la queue sont garnis d'excroissances : la peau du ventre est noire ; il a l'estomac grand, les boyaux menus, le foie rouge, le fiel clair comme de l'eau : sa chair est molle, de mauvaise odeur & de mauvais goût.

Les Italiens ont nommé ce poisson *Diable de mer*, parceque quand on lui a retiré toutes ses entrailles & qu'on lui passe une bougie allumée dans le corps, il paroît alors un monstre des plus effrayans.

GALANGA. Sous ce nom on trouve dans les boutiques deux especes de racines qui viennent séches de l'Inde, & qui different beaucoup par la grosseur : on les distingue en grande & en petite espece.

Le Gros ou Grand Galanga, *Galanga Major.* Est une racine tubereuse, noueuse, genouillée, tortue, repliée & recourbée comme par articulation de distance en distance; divisée en branches; entourée comme par des bandes circulaires; inégale, dure, solide, de la grosseur d'un pouce, d'une odeur aromatique, d'un goût âcre de poivre & un peu amer; d'un brun rougeâtre en-dehors & pâle en-dedans: on nous l'apporte de l'Isle de Java & des côtes de Malabar, où il vient de lui-même: on le cultive aussi en Chine: la plante dont on tire cette racine se nomme *Bangula.*

Le Petit Galanga, *Galanga Minor*, est d'une forme semblable au précédent, mais en morceaux beaucoup plus menus & plus courts; il est également genouillé, brun en-dehors, rougeâtre en-dedans: il est d'un goût & d'une odeur bien plus vifs & plus aromatiques que le gros Galanga: sa saveur piquante tient du poivre & du gingembre. Le petit Galanga vient d'une plante que les Indiens nomment *Lagundi*: cette plante est composée de feuilles graminées comme le gingembre: ses fleurs sont blanches & comme en casque: le fruit a trois loges pleines de petites graines arrondies. Le Lagundi vient avec ou sans culture en Chine & dans les Grandes Indes, où ces racines se nomment *Lavandou.* On nous apporte ces racines par morceaux desséchés: on s'en sert pour fortifier l'estomac lorsqu'il est relâché. Le Galanga est un puissant carminatif, il provoque les régles & facilite la digestion. Les Indiens en assaisonnent leurs alimens: les Vinaigriers l'emploient dans la confection du vinaigre.

GALBANUM. Gomme résine dont on nous apporte deux especes dans le commerce: l'une est en larmes pures, & l'autre en pains visqueux remplis d'impuretés. C'est une substance grasse, d'une consistance de cire, peu transparente, brillante, demi inflammable, & demi soluble dans l'eau froide, totalement dissoluble dans le vin, dans le vinaigre, & à peu de chose près dans l'eau chaude, mais difficilement dans l'huile & dans l'esprit de vin: elle blanchit la salive. Sa couleur est jaunâtre extérieurement, blanchâtre dans l'intérieur, quelquefois brunâtre ou roussâtre selon qu'elle est plus ou moins récente & pure: d'un goût amer, âcre, d'une odeur forte & puante.

Le Galbanum nous vient de Syrie & de la Perſe par la voie de Marſeille. Cette Gomme réſine découle avec ou ſans inciſion du Métopion, plante ferulacée ou ombellifere, connue ſous le nom Latin *Ferula Africana Galbanifera*, laquelle croît en Afrique & ſur tout dans la Mauritanie : on la trouve auſſi dans les Grandes Indes. La quantité de Gomme réſine qui découle des jeunes tiges eſt modique ; il faut que les tiges aient quatre ans pour en produire beaucoup. Si l'on ne fait pas d'inciſion, le ſuc découle de lui-même des nœuds des tiges ; mais pour en accélérer l'écoulement on a coutume de couper la tige à deux ou trois travers de doigt de la racine, & le ſuc découle goute à goute. Quelques heures après il s'épaiſſit, de durcit & on le recueille.

La racine du *Galbanifere* eſt groſſe, ligneuſe & fibreuſe; ſes tiges ſont de la groſſeur du pouce ; elles s'élevent à la hauteur de cinq pieds ; elles ſont fongueuſes en-dedans, rondes, genouillées & partagées en quelques rameaux : chaque eſpace qui eſt entre les nœuds eſt couvert d'un feuillet membraneux d'où ſortent les feuilles qui ſont ſemblables à celles de l'anis ou à celles du perſil, mais plus grandes & plus découpées, verdâtres, d'une ſaveur & odeur âcres : les tiges, les rameaux & les feuilles ſont couvertes d'une liqueur de la couleur de la plante : ſes fleurs naiſſent en ombelles ou paraſols de couleur jaune. Lorſque la fleur eſt paſſée le calice devient un fruit compoſé de deux ſemences applaties, d'un brun rouſſâtre, cannelées & bordées d'une aîle mince & membraneuſe, telles qu'on en peut voir dans les maſſes du *Galbanum* qui en contiennent toujours beaucoup.

Toute cette plante abonde en un ſuc viſqueux, laiteux, clair, qui ſe condenſe en une larme ſemblable à tous égards au *Galbanum*, & que les Arabes ont appellé *Chéné*.

Le Galbanum, pris intérieurement, diſſout la pituite qui eſt tenace, c'eſt pourquoi il eſt utile pour l'aſthme & la toux invétérée : il diſſipe les vents & purge les lochies, il ſoulage les maladies hyſtériques qui viennent d'obſtruction de la matrice : on le recommande auſſi contre les poiſons coagulans : ſa fumigation eſt utile dans la ſuffocation de la matrice & dans les redoublemens épilepti-

ques : appliqué extérieurement il amollit & fait murir les bubons & les tumeurs ſquirrheuſes : étendu ſur une peau de chamois apprêtée & appliquée enſuite ſur l'ombilic, il adoucit les mouvemens ſpaſmodiques & les convulſions des membres. On emploie du Galbanum dans pluſieurs onguens & emplâtres & dans la grande thériaque : cette ſubſtance étoit autrefois employée pour tant de maux qu'il arrivoit ſouvent que l'effet ne répondoit pas à l'attente ; c'eſt de-là qu'eſt venu le proverbe, *donner du Galbanum*, pour ſignifier, amuſer par des paroles peu effectives.

GALE : *voy* PIMENT ROYAL.

GALÉNE, *Galena Plumbi.* Eſt la mine de plomb la plus commune : elle eſt en cubes, & toujours minéraliſée par le plomb : *voy.* le mot GALÉNE à l'article du PLOMB.

GALENE DE FER. Eſpece de *Wolfram* : voy. *ce mot & l'article* FER.

GALERE. Eſt une eſpece de poiſſon, qu'il eſt utile de connoître : il eſt ovale : ſa groſſeur égale celle d'un œuf d'oie : il paroît ſur la ſurface de la mer comme un amas d'écume tranſparente, remplie de vent, ou comme une veſſie peinte de vives couleurs, où le blanc, le rouge & le violet dominent. C'eſt un animal, dont le corps eſt composé de cartilages, & d'une peau très mince & remplie d'air qui le ſoutient ſur l'eau & le fait flotter perpétuellement au gré du vent & des lames, qui le jettent ſouvent ſur le rivage, où il demeure échoué ſans ſe pouvoir remuer, juſqu'à ce qu'une autre onde le reporte dans l'eau : il a huit eſpeces de jambes faites comme des lanieres, & dont quatre lui ſervent de rames pour nager, & les quatre autres de voiles, puiſqu'il s'éleve en l'air pour prendre le vent & ſe ſoutenir mieux ſur l'eau : c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de Galére. Ce poiſſon ne s'enfonce jamais dans l'eau, même en le frappant ; mais il s'attache à ce qu'il rencontre par le moyen de ſes jambes qui ſont comme gluantes. On a de la peine à obſerver de près les mouvemens de cet animal : ſi on le touche, il ceſſe de remuer, & embraſſe fortement le corps ſur lequel il eſt poſé, de maniere qu'il faut faire effort pour l'en arracher : peut-être que cette adhérence eſt due en partie à l'humeur gluante dont ſes jambes paroiſſent être entiere-

ment couvertes. Si l'on vient à marcher deſſus lorſqu'il eſt à terre, il rend un bruit ſemblable à celui d'une veſſie de carpe qu'on écraſe d'un coup de pied.

On trouve des Galeres ſur toutes les côtes des Iſles de l'Amérique, & particulierement dans le Golfe du Mexique, après les coups de vents & les groſſes marées : ſon apparition vers les côtes eſt un préſage infaillible d'une prochaine tempête.

Cet animal porte un poiſon ſi ſubtil, ſi cauſtique, ſi violent, que s'il touche la chair de quelque autre animal, il y cauſe une chaleur extraordinaire, avec une inflammation & une odeur auſſi pénétrante, que ſi cette partie avoit été arroſée d'huile bouillante. La douleur que cauſe ſon attouchement croît à meſure que le ſoleil monte ſur l'horiſon, & elle diminue à meſure qu'il deſcend, enſorte qu'elle ceſſe tout-à-fait un inſtant après qu'il eſt couché. Pour diſſiper ces douleurs, on ſe ſert d'eau-de-vie battue avec un peu d'huile d'Acajou : ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'il corrompt & empoiſonne la chair des poiſſons qui en ont avalé, ſans cependant les faire mourir.

GALERES. Nom qu'on donne aux *Ephémeres*, eſpeces de mouches aquatiques, & à une eſpece de cruſtacée marin qui a quantité de rames.

GALET, *Siliculus*. On donne ce nom à des pierrailles arrondies & de différentes couleurs, qu'on trouve au fonds des rivieres & ſur la grêve des mers & des fleuves : ces ſortes de pierres varient beaucoup pour la compoſition, étant ou de quartz ou de marbre, ou de jaſpe, ou de granite ou d'autres cailloux, en un mot, ſelon les eſpeces de maſſes pierreuſes qui bordent ou ſervent de ſol aux eaux; les galets n'en ſont que les débris : cependant le mot de galet exprime plus communément des ſilex arrondis.

GALIOT. *Voyez* BENOITE.

GALIOTE. Eſt un Lézard d'Arabie, de différentes couleurs, & qui court comme les chats dans les maiſons & ſur les toîts : il ſe nourrit d'araignées & de rats : cet animal a le deſſus du corps varié magnifiquement de roux & de jaune foncé, le ventre d'un cendré jaune, la tête plate & couverte de petites écailles d'un jaune pâle, qui regne auſſi le long du col juſqu'à l'extrémité de la queue.

GALLE, *Galla*. On a donné le nom de Galle à ces excroiſſances,

excroissances, à ces tubérosités qui s'élevent sur les différentes parties des plantes, des arbres, & qui doivent leur naissance à des insectes qui ont crû dans l'intérieur. Elles imitent si bien les productions naturelles des plantes, qu'au premier coup d'œil on est porté à en prendre plusieurs pour leurs fruits, & d'autres pour leurs fleurs. Mais ces fruits apparens ont pour noyau ou pour amende un insecte, & au-dessous de ces especes de fleurs on trouve également un insecte au lieu de graines.

Ces Galles nous font voir une prodigieuse variété qui est dûe en partie aux différentes especes d'insectes qui ont occasionné leur formation. Une mere insecte qui, pour l'ordinaire, est une mouche à quatre aîles, ou quelquefois une mouche à deux aîles, un papillon, un scarabée, &c. a été pourvûe d'un instrument propre à percer, ou à entailler le bois, l'écorce ou les feuilles; elle le porte au derriere, c'est une tariere ou un aiguillon: ceux des meres de différentes classes sont ordinairement faits sur différens modeles. Nous ne pouvons pas voir tout ce qu'il y a dans la structure de ces instrumens, mais nous en voyons assez pour l'admirer; (on peut voir au mot Mouche a Scie, la description d'une de ces tarieres d'une stucture tout-à-fait étonante).

Dans des insectes très petits, tels que sont les différentes especes de Mouches à quatre aîles, qui font naître les différentes especes de Galles du chêne, l'éguillon est très-grand par rapport à la grandeur de l'insecte; la nature a cependant trouvé moyen de le loger dans le corps même; il y est recourbé & contourné. Quand la Mouche veut, elle fait sortir cet instrument de son corps; avec la pointe elle perce tantôt une feuille, tantôt un bourgeon, tantôt un jet d'arbre, & elle dépose un œuf dans le trou qu'elle a formé. Quelquefois la même Mouche perce ainsi plusieurs trous les uns après les autres, dans chacun desquels elle laisse un œuf.

Les endroits de l'arbre qui ont été blessés, ou ce qui est la même chose, ceux à qui un ou plusieurs œufs ont été confiés, végetent plus vigoureusement que le reste; la plaie se ferme très vite, & l'endroit où elle est se gonfle: il y paroît bientôt une nouvelle production, qui n'est autre chose que la Galle dont nous parlons. De ces Galles

les unes ſont à peu peu-près ſphériques, petites, de la groſſeur d'un grain de groſeille ; d'autres deviennent groſſes comme des noix ; & d'autres comme de petites pommes : quelques-unes ſont colorées comme les plus beaux fruits, & l'œil les prend même pour de vrais fruits : les unes ſont liſſes ; les autres ſont épineuſes ; les unes ont une chevelure bien ſurprenante, telle que le Bedeguar qui ſe trouve ſur le roſier ; d'autres ſemblent de petits artichaux ; d'autres pourroient être priſes pour des fleurs. La ſubſtance de quelques unes eſt ſpongieuſe : il y en a même certaines qu'on mange en quelques pays, & qu'on porte au marché. Les Voyageurs nous rapportent, qu'à Conſtantinople on vend au marché des Galles ou Pommes de Sauge. Sans aller chercher des exemples ſi loin, des payſans des environs du bois de Saint Maur, ſe ſont aviſés de manger de ces Galles en pommes ; priſes ſur le lierre terreſtre : ils les ont trouvées très bonnes : leur ſaveur eſt aromatique. Il faut les cueillir de bonne heure avant qu'elles ſoient trop ſéches & trop filamenteuſes ; cependant il n'y a pas lieu de penſer qu'elles parviennent jamais à être miſes au rang des bons fruits : d'autres ſont plus dures que le bois. Enfin parmi les Galles, il y en a pluſieurs dont les Arts font un grand uſage ; telles ſont les *Noix de Galle*. Voyez *ce mot*.

L'œuf qui a été enfermé dans une Galle naiſſante, y croît lui-même ; & ce n'eſt qu'après que cet œuf a pris un aſſez grand accroiſſement, que l'inſecte en ſort, ordinairement ſous la forme de ver. Ce ver, par la ſuite, ſe métamorphoſe, ſoit en une mouche à deux aîles, ſoit en une mouche à quatre aîles, ſoit en un Scarabée, ſelon l'eſpece dont il eſt lui-même. Après avoir ſubi ſa derniere transformation, il quitte ce logement, où il a été ſi bien défendu contre toutes les intempérences de l'air, & qui lui a donné à vivre. Il y a quelques inſectes de Galles, qui ſont de fauſſes chenilles, & des vers de Scarabées, qui ſortent de leurs galles, lorſqu'ils ſont prêts à ſe transformer pour la premiere fois.

Dans l'inſtitution de la nature, ces inſectes eux-mêmes doivent ſervir à nourrir d'autres inſectes. Des Mouches carnaſſieres, & qui donnent naiſſance à des vers carnaſ-

*iers, sont munies de tarieres qui valent bien celles des mouches qui font naître les Galles. La Mouche carnassiere va percer une Galle : elle dépose un œuf dans sa cavité ; il en naît un ver qui mange celui qui sembloit devoir être en sureté dans un logement environné de murs solides & épais.

La quantité de vers étrangers, introduits dans les galles, les variétés de leurs especes & des belles mouches qu'ils donnent, sont encore de véritables merveilles. Il sort des Galles plus de mouches, qui doivent leur naissance aux vers étrangers, qu'il n'en sort de celles qui la doivent aux habitans naturels.

Entre ces diverses especes de Galles, les unes ne nous offrent qu'une grande cavité, dans laquelle plusieurs insectes vivent & croissent ensemble ; ou diverses cavités plus petites, entre lesquelles il y a des communications. L'intérieur de quelques autres est rempli de plusieurs cellules ; quelquefois au nombre de plus de cent, & quelquefois seulement au nombre de trois ou quatre, qui toutes sont séparées les unes des autres par une cloison. Enfin d'autres, quoiqu'assez grosses, ne sont occupées, dans leur cavité, que par un seul insecte. On reconnoît qu'une Galle est encore habitée par les insectes, lorsqu'on ne voit point qu'elle soit percée nulle part. Les insectes de certaines Galles sont si petits, qu'on ne peut les appercevoir qu'avec une loupe.

GALLES de Chêne ou Fausses Galles. Les pommes de chêne & les raisins de chêne, sont, selon les Naturalistes, des excroissances produites par la piqûre de certains moucherons qui y déposent leurs œufs & qui y produisent des vers : ces excroissances sont astringentes. *Voyez* Noix de Galle.

GALLE résineuse du Pin. Cette Galle se rencontre sur les jeunes branches du Pin dans toutes les saisons de l'année. Elle a une forme ovale, & est longue d'un pouce environ, d'une couleur blanchâtre sale : elle devient brune en vieillissant. Cette Galle est de substance résineuse, car elle est dissoluble dans l'esprit-de vin. On trouve dans son intérieur une petite chenille qui fait sa nourriture de la substance résineuse de la partie de la branche renfermée sous la Galle. Elle s'accommode de

cette résine, & résiste à l'odeur de l'huile essentielle qu'on en retire; tandis que toute aurre chenille en périt au bout de deux ou trois minutes. Ces observations sont de M. Géer, & sont insérées dans le Tome II des Mémoires présentés à l'Académie.

GALLINASSE ou GALLINAZA. Nom que les Espagnolsdonnent à une espece de corbeau du Pérou, que les Habitans du pays nomment *Suyanta*. Cet oiseau, qui est d'une odeur désagréable, est très goulu, très carnassier : il vit de corps morts, & enleve les immondices des chemins.

Le Gallinaza se rencontre aussi dans le Mexique, où il y est appellé *Aura* & *Tropillot*. Voyez *le mot* AURA.

GALLINSECTES. Les Naturalistes modernes donnent ce nom à des insectes qui ressemblent fort à des Galles, mais qui n'ont de commun avec elles, que la ressemblance extérieure. C'est sur les arbres, sur les arbrisseaux, & communément sur des plantes qui passent l'hiver, que naissent & croissent les Gallinsectes : il faut à ces sortes d'animaux, une plante qui les nourrisse près d'un an; terme auquel est fixée la durée de leur vie.

Il y a peu d'arbres & d'arbustes, dans notre pays, qui n'en nourrissent différentes especes : on les y reconnoît à leur figure & à leur couleur. Elles naissent toutes d'assez petits animaux. Après leur accroissement, les unes semblent être de petites boules, attachées contre une branche par une très petite partie de leur circonférence : elles sont odinairement grosses comme un grain de poivre; d'autres sont comme sphériques, excepté la partie plate par où elles sont attachées à l'arbre. Il y en a qui ont la figure d'un rein ou d'un bateau renversé; & elles sont toutes appliquées aux petites branches, par la partie la plus échancrée ou enfoncée de leur corps. Les couleurs des Gallinsectes n'ont rien de bien frappant : communément elles en ont une qui tire plus ou moins sur le marron : il y en aussi de rougeâtres, de violettes, & d'un beau noir; d'autres dont le fond est jaune, avec des ondes brunes. M. de Réaumur en a trouvé de brunes veinées de blanc.

Les pêchers & les orangers ont des Gallinsectes, faites en bateau renversé; & ce sont de tous les arbres, ceux

desquels on est plus attentif à les ôter. Les Jardiniers les appellent improprement *Punaises d'orangers* : ces Gallinsectes sont les plus communes, & celles sur lesquelles on a fait des observations dont on peut faire l'application aux autres especes.

Les Gallinsectes sont presque toujours nuisibles aux arbres : il y en a cependant de très utiles, & dont on desire la multiplication ; telle est celle du Kermès, appellée *Coccus* ou *Graine d'écarlate*. Voyez *au mot* KERMÈS.

Ces sortes d'animaux parviennent à leur dernier terme d'accroissement à la fin de Mai & au commencement de Juin. Il faut observer les Gallinsectes dans tous les tems pour les bien connoître ; sans cette exactitude, on les prend aisément pour des coques où divers insectes renferment leurs œufs. L'insecte a six jambes, qu'il tient appliquées contre son corps : il y en a quatre plus aisées à distinguer que les autres. La derniere paire de celles-ci est immédiatement au dessus du premier des cinq anneaux. Au dessus de la premiere paire de jambes, on apperçoit une espece de petit mamelon, qui est la partie par le moyen de laquelle l'insecte se nourrit. La Gallinsecte couvre ses œufs de son corps, qui leur tient lieu d'une coque bien close. La ponte étant finie, l'insecte meurt bientôt, & à la même place, où il s'étoit fixé depuis long-tems : son corps se desséche, & semble transformé en une espece de coque qui couvre les œufs. Selon M. de Réaumur, les petites Gallinsectes sont douze jours à éclore, & ne prennent l'essor que plusieurs jours après leur naissance : il y a des Auteurs qui ont compté depuis mille jusqu'à deux mille œufs sous certaines especes de Gallinsectes. Celles qui sont nouvellement nées sur les pêchers, commencent à sortir de dessous le squelette de leur mere au commencement de Juin. Les fourmis, qui, comme nous l'avons dit, indiquent les Pucerons, indiquent aussi les Gallinsectes des pêchers. Ces insectes tirent des feuilles, sous lesquelles ils se fixent, la substance propre à leur norriture & à leur accroissement : ils ne rongent point les feuilles ; ils en pompent le suc avec leur trompe, qui ne se laisse distinguer que dans les grosses Gallinsectes.

L'expérience a appris aux Jardiniers fleuristes à nétoyer

de leur mieux leurs arbres fruitiers des Gallinsectes ; & sur-tout les orangers & les pêchers ; sans quoi, elles épuisent, en quelque sorte, la seve de ces arbres ; ce qui les fait languir, & même périr.

Les Gallinsectes tombent en automne avec les feuilles, sur lesquelles elles sont attachées, mais elles regagnent bientôt l'arbre & s'y fixent. C'est en Avril qu'elles se défont de leur vieille peau ; après quoi, elles croissent très vite, & prennent la figure de galles : arrivées au dernier terme d'accroissement (en Mai) elles sont en état de pondre.

De petites mouches fort jolies, à deux aîles, dont la tête, le corps, le corselet, & les six jambes, sont d'un rouge foncé, sont les mâles qui fécondent sur la fin d'Avril, les Gallinsectes. Ces mâles ont une forme bien différente de leur femelle, & une grandeur bien disproportionnée. On voit un même mâle aller successivement sur plusieurs femelles, les parcourir chacune d'un bout à l'autre, d'un côté à l'autre, tenant toujours la partie en forme d'aiguillon, inclinée vers leur corps. Il s'arrête, il se fixe, il introduit cette partie, quand il s'est placé sur la fente d'une femelle toute prête à le recevoir.

Différentes especes de nos chênes fournissent aussi des Gallinsectes, arrondies, grosses comme de petits pois, qui y tiennent par une base circulaire assez étroite, & qui ressemblent beaucoup au Kermès. L'épine, la charmille, la vigne font aussi voir des Gallinsectes, dont les œufs paroissent être dans une coque de soie. Enfin M. de Réaumur cite une espece de Gallinsecte brunâtre, lisse, & semblable à une valve de la Moule de mer.

### *Pro-Gallinsectes.*

On donne ce nom à de petits animaux qui tiennent beaucoup des caracteres des Gallinsectes, mais qui en ont pourtant qui leur sont particuliers. Les Pro-Gallinsectes passent une grande partie de leur vie attachées contre l'écorce des arbres, sans changer de place & sans se donner de mouvemens sensibles ; cependant on les reconnoît en tout tems pour des animaux, si on les

regarde avec la loupe, on distingue toujours leurs anneaux : on a étudié encore peu cette espece d'animaux. La Cochenille est peut-être la Pro-Gallinsecte, la plus importante à examiner. *Voyez* COCHENILLE.

On connoît une Pro-Gallinsecte qui se tient volontiers sur l'orme : elle est petite & peu allante ; on la trouve dans les bifurcations des petites branches qui n'ont qu'un an ou deux ; on en trouve quelquefois contre les branches & les petites tiges. Leur dernier terme d'accroissement est fait en Juillet. La vue ne peut néanmoins distinguer qu'une petite masse ovale & convexe, d'un assez mauvais rouge-brun, entourée d'un cordon blanc & cotonneux. La partie ovale est le dessus du corps de l'insecte : on y reconnoît, avec la loupe, des anneaux ; du reste, l'animal est parfaitement immobile : il ne montre ni tête ni jambes, tout est caché par un bourrelet cotonneux, qui ne laisse à découvert que la partie ovale. Cette matiere cotonneuse fait une espece de nid, en forme de corbeille & comme goudroné, dans lequel l'insecte est logé en grande partie. Son ventre, qui pose sur le fond de ce nid, se trouve séparé de l'arbre par une couche de coton. Ce nid est non-seulement destiné à mettre le corps de l'insecte plus à son aise, mais aussi à recevoir les petits qui doivent naître en Juin ou en Juillet. En retirant alors la Pro-Gallinsecte de son nid, on trouve dans le fond & dans les inégalités des côtés un un grand nombre de petits, vivans, dont la couleur est d'un blanc jaunâtre. Ils portent devant eux deux petites antennes ; leur corps est assez semblable à celui des Gallinsectes nouvellement nées. Ils marchent sur six jambes, assez courtes : on a de la peine à reconnoître leur trompe ou suçoir. Quand la mere Pro Gallinsecte met ses petits au jour, ils sortent par l'anus, ou par une ouverture qui en est proche : ils passent sous le corps de la mere, qui s'applatit à mesure qu'elle se vuide. L'enfantement fini, la mere périt : elle se desséche ; & par la suite, elle tombe du nid : on est encore incertain si les mâles des Pro Gallinsectes sont aîlés.

La *Graine de Pologne*, dont nous avons parlé à l'article *Cochenille du Nord*, est encore une Pro-Gallinsecte ou un ver à six jambes, qui porte également sur la

tête deux antennes, & qui a d'ailleurs une ressemblance générale avec la Gallinsecte & la Pro Gallinsecte. Ce ver du Nord pond des œufs : de très petites mouches à deux aîles blanches & bordées de rouge, qui sortent de la graine d'écarlate, en sont les mâles. *Voyez au mot* COCHENILLE DU NORD.

GALLIOTE ou GALIOT. *Voyez* BÉNOITE.

GALIPOT ou BARRAS, est une résine plus ou moins concrête qui découle du *Pin* & du *Thérébinte.* Voyez *ces mots.*

GAMAICU. Nom que les Indiens donnent, tantôt à un morceau de madrépore fossile, tantôt à une concrétion pierreuse, ronde, protuberancée, semblable aux *stalagmites* ou *oolites* : voyez *ces différens mots.* Les Indiens attribuent au Gamaïcu des vertus merveilleuses.

GAMMA DORÉ. On donne ce nom à un Phalene ou Papillon nocturne, dont les aîles sont agréablement variées, & d'un brun nébuleux. On distingue sur chaque aîle supérieure le gamma ou lambda des Grecs bien marqué de couleur d'or. Ce Papillon se trouve sur la matricaire, sur la bourrache & sur la laitue.

GAMMAROLITE, *Gammarolitus.* Les Lithologistes donnent ce nom aux fossiles congéneres, aux astacolites, c'est à-dire, à des crustacées ensevelis dans la terre, & qui y sont devenus très durs, ou qui y ont changé de nature : tels sont les cancres, les crabes, les hommars, &c. *Voyez* ces mots. On en voit dans tous les cabinets des Curieux.

GANDS DE NOTRE DAME. *Voyez* DIGITALE. Quelques uns donnent aussi ce nom à la *gantelée* ou *digitale.* Voyez *ce mot.*

GANGUE, *Matrix mineralium & metallorum.* Ce nom se donne à des terres endurcies ou à des pierres de roches qui contiennent ou renferment des matieres minérales & métalliques. Ces pierres étrangeres à la nature des minéraux mêmes, se réduisent en scories dans la fusion des métaux & demi-métaux.

GANTELÉE. *Voyez* CAMPANULE.

GARDEROBE. *Voyez* l'article AURORE.

GARAGAY. Oiseau de proie de l'Amérique : il est de la grandeur & grosseur du Milan ; sa tête est blanche,

de même que les extrémités de ses aîles : sa nourriture consiste en œufs de Crocodiles & de Tortues qu'il sait trouver aux bords des rivieres, dans les sables où ils sont cachés. Les oiseaux Aura ou Gallinasses poursuivent les Garagays pour leur enlever leur proie. *Voyez* GALLINASSE OU AURA.

GARANCE, *Rubia*. Il y a plusieurs especes de garance qui toutes fournissent de la teinture. L'Azala ou Izari de Smirne, que l'on emploie à Darnétal & à Aubenas pour faire les belles teintures incarnates à la façon d'Andrinople, est une vraie garance. Il en croît naturellement quelques especes dans les haies & dans les bois, dont les racines, lorsqu'elles sont séchées avec précaution, fournissent d'aussi belle teinture que l'azala de Smyrne. M. Dambournay de la Société d'agriculture de Rouen, a cultivé une espece de garance qui s'est trouvée sur les rochers d'Oizel en Normandie : les racines de cette plante lui ont donné une aussi belle teinture que l'azala. Suivant les expériences de M. Guettard, on peut tirer aussi une couleur rouge des caille-laits.

L'espece de garance que l'on cultive le plus ordinairement pour la teinture, est le *Rubia Tinctorum sativa*. Cette plante pousse des tiges qui se soutiennent assez droites, longues de trois ou quatre pieds, quarrées, noueuses, rudes au toucher ; chaque nœud est garni de cinq ou six feuilles qui font l'anneau au tour de la tige. Ces feuilles sont longues, étroites, garnies à leurs bords de dents fines & dures qui s'attachent aux habits. Les fleurs sont d'un jaune verdâtre ; elles naissent vers les extrémités des branches, & sont d'une seule piece en godet. Il leur succede un fruit composé de deux baies attachées ensemble, chaque baie contient une semence presque ronde. Les racines de cette plante sont longues, rampantes, de la grosseur d'un tuyau de plume, ligneuses, rougeâtres, & elles ont un goût astringent.

C'est cette même espece de garance, dont on fait des plantations en Zélande, & aux environs de Lille. On la desseche, on la pulvérise, & on l'envoie vendre en France sous le nom de *garance*, *grappes de Hollande*. Il n'est pas possible de faire un aussi bel incarnat sur le

coton avec cette garance, qu'avec l'azala de Smyrne. Au reste, il n'y a pas lieu de penser que cette différence provienne de la plante : car la graine tirée du Levant sous le nom d'Azala, a produit au Jardin du Roi la même espece de garance, que celle de Lille. Ces différences proviendroient-elles du dégré de maturité ou de l'exsiccation de la plante, ou de la main d'œuvre, &c? Quant à la garance d'Oizel, elle pousse plutôt au printems, que celle de Lille; ses tiges menues se panchent jusqu'à terre; ses racines sont moins grosses, moins vives en couleur, moins garnies de nœuds & de chevelu, que celles de la garance de Lille.

### *Culture de la Garance.*

La garance subsiste dans toutes sortes de terres, mais elle ne pousse point par-tout d'aussi belles racines : elle aime les terres fortes, douces, humides en dessous, mais elle périt quand elle est submergée. Les terreins les plus favorables pour la garance, sont les marais desséchés.

On peut multiplier la garance de trois manieres différentes, soit par la graine, soit par les racines, soit en la provignant. La premiere maniere est la plus longue, mais cependant nécessaire lorsqu'on est éloigné des garancieres. On doit semer la graine de garance en Maï, & le plant qui en provient, n'est bon à transplanter dans les champs, qu'après la seconde année. La garanciere est bien plutôt formée, lorsqu'on plante des racines. Lorsqu'on arrache des racines de garance pour les livrer aux Teinturiers, on peut se procurer beaucoup de plant, qui ne diminue que très peu le produit de la vente : car il est d'expérience; qu'un bout ou tronçon de racine, pourvu qu'il soit garni d'un bouton, ou d'un peu de chevelu, produira un pied de garance. On peut aussi avoir recours aux provins, en couchant les tiges de garance, qui prennent racine, & que l'on replante ensuite. Il faut un certain tems, pour que ces branches converties en racines, puissent être aussi abondantes en couleur, que les vraies racines : on doit avoir grand soin

d'arracher les mauvaiſes herbes, de donner des labours à la garanciere, & de recouvrir les racines de terre, afin qu'elles deviennent plus belles.

Dans le mois de Septembre, on peut faucher l'herbe de la garance. Cette herbe fournit un excellent fourage pour les vaches ; l'uſage de cette nourriture leur procure beaucoup de lait, qui eſt d'une couleur tirant un peu ſur le rouge, & dont le beure eſt jaune & de bon goût.

La récolte des racines ſe fait en Octobre & en Novembre. L'état le plus favorable où elles puiſſent être pour la teinture, c'eſt lorſqu'elles ſont de la groſſeur d'un tuyau de groſſes plumes. Si on les laiſſe trop vieillir, elles donnent moins de teinture ; ſi on les arrache trop menues, elles ne font point de profit.

A meſure que les racines ſont arrachées, on les étend ſur le pré pour les faire ſécher. Il faut éviter de les laver pour les débarraſſer de la terre qui leur reſte attachée : car on apperçoit bien à la couleur que l'eau contracte, qu'elle a un peu diſſous la partie colorante. La racine de garance eſt difficile à faire ſécher ; ſon ſuc eſt viſqueux, & elle perd à l'étuve ſept huitiemes de ſon poids. En Flandre, on fait deſſécher la garance dans une étuve, dont la chaleur eſt bien ménagée. Quelques eſſais faits en petit donnent lieu de croire que la qualité de la garance ſeroit meilleure, ſi on pouvoit la deſſécher au ſoleil, ou même à l'ombre, & par la ſeule action du vent, comme on prétend qu'on le fait à Smyrne, où l'air eſt bien plus ſec qu'en Flandre. Pour cet effet il ſeroit avantageux d'arracher les racines au printems, & non point en automne, comme on le fait.

Il ne ſuffit pas que la garance ſoit aſſez ſeche pour ne ſe point gâter, il faut encore qu'elle puiſſe ſe pulvériſer, ou comme l'on dit ſe grapper. On reconnoît que la garance eſt ſuffiſamment deſſéchée, lorſqu'elle ſe rompt en la pliant. On bat les racines de garance à petits coups de fléau, pour les débaraſſer du chevelu, d'une partie de l'épiderme, & d'une portion de terre fine, que l'action de l'étuve a fait deſſécher ; toutes ces matieres pourroient rendre la teinture moins belle.

Pour avoir une belle teinture de garance, ſuivant les épreuves qu'en a faites M. Pagne de Darnétal, il faut

trier les bonnes racines séchées & épluchées, les mettre dans un grand sac de toile rude, les secouer violemment; le frottement du sac & celui des racines les unes contre les autres, détachent presqu'entierement l'épiderme, qui acheve aisément de se séparer au moyen du van. On a, dit-il, par cette méthode, de belles racines de garance robée, dont l'effet prévaut sur l'azala, autant que celle-ci a d'avantage sur la plus belle garance de Hollande, mais cette garance devient nécessairement plus chere.

Les terres substantielles & légeres donnent de meilleures racines que les terreins fort gras & marécageux; mais ces derniers en donnent en plus grande abondance. On ne peut guere compter que sur quarante-cinq ou quarante-six milliers de garance verte par arpent: huit milliers de racines vertes, ne donnent au sortir de l'étuve, qu'un millier de racines seches. On fait passer la garance séchée sous les pilons ou sous la meule. On voit dans les *Elémens d'Agriculture de M. Duhamel*, dont nous avons tiré cet article, la description de l'étuve & du moulin à grapper la garance qui sont à Lille en Flandre, ainsi que celle du moulin à pulvériser la garance, qui a été construit à Corbeil.

M. Dambournay a fait sur la garance une découverte d'autant plus importante, qu'elle tend singulierement à l'économie. L'expérience lui a appris que quatre livres de garance fraiche, font le même effet dans un bain de teinture, qu'une livre de garance seche & réduite en poudre. D'où il est aisé de conclure qu'en employant la garance en verd, on épargne une moitié de racine, puisque huit livres de vertes n'en donnent qu'une livre de seches.

Les racines de garance, pour être bonnes, doivent avoir une odeur forte, tirant un peu sur celle de la réglisse; l'écorce doit être unie & adhérente à la partie ligneuse; c'est la partie la plus utile: car c'est dans l'écorce que l'on apperçoit, à l'aide du microscope, des molécules rouges: on remarque aussi une substance ligneuse de couleur fauve, qui probablement altere la couleur rouge. M. de Tourniere croit que les lessives & l'avivage, ne donnent de l'éclat à la teinture de garance,

que parcequ'elles emportent ce fauve. Ce seroit une découverte bien utile, que de trouver le moyen d'extraire la partie rouge, sans aucun alliage de la partie jaune ou fauve; je crois, dit M. Duhamel, que ces tentatives devroient être faites sur des racines vertes, afin que la partie rouge, qui est en dissolution, fut plus aisée à extraire. On doit bien distinguer l'écorce de l'épiderme, qui ne peut qu'altérer l'éclat du rouge.

La garance en poudre doit être onctueuse, se peloter lorsqu'on la manie entre les doigts. Lorsqu'elle est vieille, elle perd son onctuosité, & produit une poudre seche.

La racine de garance est un des meilleurs ingrédiens qu'on puisse employer pour la teinture des laines; elle donne un rouge, à la vérité peu éclatant, mais qui résiste sans altération à l'action de l'air, du soleil, & à l'épreuve des ingrédiens qu'on emploie pour éprouver la ténacité des couleurs; elle contribue aussi à procurer de la solidité à plusieurs autres couleurs composées: on appelle sa teinture *rouge de garance.*

La meilleure maniere de connoître la qualité de la garance, est d'en faire des essais sur de morceaux d'étoffe que l'on a fait tremper dans un bain d'alun, & prendre pour objet de comparaison, de l'etoffe teinte avec de la belle garance de Zélande, ou avec de l'azala.

Les tiges & les feuilles de la garance sont très bonnes pour nétoyer la vaisselle d'étain, à laquelle elles donnent le plus beau lustre. La racine de garance est mise au rang des cinq petites racines apéritives, (qui sont celles de l'Arrête-bœuf, de Caprier, de Garance, de Chiendent, & de Chardon-roland.) Elle résout puissamment les humeurs épaisses: on lui attribue aussi la vertu de dissoudre le sang coagulé: elle donne aux urines une couleur rouge; elle est d'un usage familier en Hollande (sous le nom de *Krapp*) étant cuite dans le vin, l'eau & la bierre, pour les chutes considérables, étant prise intérieurement. Elle convient dans l'hydropisie naissante, dans la jaunisse & dans les obstructions du bas ventre. Quelques Médecins du Nord s'en servent pour procurer les regles aux femmes. M. Duhamel a aussi reconnu dans cette plante la propriété de teindre en

rouge les os des animaux qui en ont été nourris quelque tems.

GARDON, *Leuciſcus.* Petit poiſſon d'eau douce, qui eſt au rang des poiſſons blancs, & peu eſtimé; il a le corps large, le dos bleu, la tête verdâtre, le ventre blanc, & les yeux grands: ſa chair eſt ſemblable à celle du *Dard.* Voyez *ce mot.* On l'appelle *Gardon*, parce-qu'il ſe garde plus long-tems que les autres poiſſons dans un vaſe plein d'eau: il peuple beaucoup.

GAROU: *voye* BOIS GENTIL.

GAROUTTE: *voyez* LAUREOLE.

GARUM étoit, chez les Anciens, une eſpece de ſaumure fort délicate, qu'ils faiſoient avec les entrailles d'un petit poiſſon ſaxatile nommé *Garrus.* Cette ſaumure eſt encore autant en uſage chez les Turcs, que le vinaigre parmi les Aubergiſtes à Conſtantinople pour conſerver pluſieurs poiſſons, &c. *Voyez au mot* PICAREL.

Pluſieurs perſonnes recommandent le Garum pour nétoyer les vieux ulceres, pour la morſure du chien enragé, & pour réſiſter à la gangrene. On en fomente les parties malades; on en mêle auſſi dans les lavemens pour l'hydropiſie.

GARSOTTE, eſt la *Cercelle.* Voyez *ce mot.*

GASCANEL, eſt un *Maquerau bâtard.* Voyez MAQUEREAU.

GAUDE ou HERBE JAUNE, *Luteola ſalicis folio.* On cultive cette plante avec ſoin en Eſpagne & en France pour la teinture. Elle croît naturellement dans preſque toutes les Provinces du Royaume; mais la Gaude cultivée lui eſt bien ſupérieure pour la teinture.

Cette plante pouſſe des tiges qui s'élevent à la hauteur de trois ou quatre pieds: elles ſont garnies de feuilles longues, étroites, douces au toucher; le haut des rameaux porte de longs épis de petites fleurs jaunes qui ſont formées par des pétales de grandeur inégale; le fruit eſt une capſule qui contient de petites ſemences ſphériques.

Cette plante vient parfaitement bien dans les terreins propres au Chanvre. Sa culture eſt la même que celle du *Chanvre.* Voyez *ce mot.*

On ſeme la Gaude en Mars; & comme la graine de

cette plante eſt extrêmement fine ; pour la ſemer plus également, il faut la mêler avec de la cendre. Dans le mois de Juillet ou d'Août, on arrache la Gaude ; on la bat pour recueillir la graine, & on la met en botte ; la plante eſt alors d'un jaune verdâtre.

Les Teinturiers regardent la Gaude la plus menue comme la meilleure. Cette plante donne une teinture jaune d'un bon teint. Elle eſt eſtimée en Médecine pour réſiſter au venin. Sa racine eſt apéritive priſe en décoction : on l'applique aux bras des fébricitans pendant le paroxiſme, pour chaſſer la fievre.

GAYAC ou BOIS SAINT, *Gayacum, ſeu Lignum Sanctum.* Arbre qui donne un bois très compact & très dur, & qui croît naturellement à la Jamaïque, dans preſque toutes les Iſles des Antilles, & généralement dans la partie de l'Amérique qui eſt ſituée ſous la Zône Torride. Il y a deux eſpeces de Gayac ; l'un à *Fleurs bleues*, l'autre à *Fleurs blanches dentelées.* La premiere eſpece de Gayac devient un arbre très grand, lorſqu'il eſt dans un bon terrein. Le tronc de cet arbre a peu d'aubier, qui eſt pâle ; le cœur eſt de couleur verte d'olive, foncée & brune ; ſon bois eſt très ſolide, huileux, peſant, d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable, d'un goût amer & un peu âcre. Ses feuilles ſont compactes, d'un verd pâle, & ont en deſſous cinq petites nervures : elles n'ont point de queue, ſi ce n'eſt la côte commune, ſur laquelle elles ſont arrangées. Ses fleurs bleues ſont en roſe : il leur ſuccede un fruit charnu, de la grandeur de l'ongle, qui a la figure d'un cœur, un peu creuſé en maniere de cuiller, & qui eſt de couleur de vermillon. Ce fruit contient une ſeule graine de la forme d'une olive.

L'arbre du Gayac à fleurs blanches croît moins haut que le précédent ; ſon bois eſt auſſi ſolide, mais de couleur de buis. Les fruits de cet arbre ſont quadrangulaires, comme ceux de notre fuſain, & de couleur de cire.

Le Gayac à fleurs bleues, & le Gayac à fleurs blanches, fleuriſſent au mois d'Avril, & donnent des fruits murs au mois de Juin. On ne peut les élever que dans nos ſerres ; encore faut-il que la graine ait été ſemée

dans leur pays natal, & qu'on transporte ici le jeune plant. Le Gayac ne croît qu'avec une extrême lenteur, même dans son pays natal : il ne donne point de résine dans nos climats.

Le Gayac a été connu en Europe à peu-près dans le tems que la maladie vénérienne, par les secours que l'on en tira contre cette maladie, avant que l'on eût trouvé le secret de la traiter plus efficacement par le mercure. On assure que dans l'Amérique méridionale, le Gayac est un spécifique, aussi éprouvé contre la vérole, que le mercure l'est dans nos climats.

Le bois de Gayac est très résineux, & contient une petite quantité d'extrait proprement dit, que l'on peut retirer par décoction ; ce qui rend ce bois un excellent sudorifique. L'extrait qu'il donne est en petite quantité, en comparaison de la résine qu'il contient ; car, à l'aide de l'esprit-de vin, on peut retirer deux onces de résine par livre ; au lieu qu'il ne donne qu'un ou deux gros d'extrait.

La résine que l'on retire ainsi par le moyen de l'esprit-de-vin, est toute semblable à celle qui découle naturellement ou par incision de cet arbre dans le pays, & que l'on nomme improprement, *Gomme de Gayac*. Cette résine doit être luisante, transparente, brune en dehors, blanchâtre en dedans ; tantôt roussâtre, tantôt verdâtre ; d'une odeur agréable quand on la brule, d'un goût âcre : elle excite puissamment la transpiration insensible, & est très utile dans les maladies de la peau.

GAZELLE, ANTILOPE OU ANIMAL DU MUSC, en latin *Gazella*. C'est un joli quadrupede à pied fourchu, d'un taille fine, bien prise, & des plus légers à la course. Il se trouve communément en Afrique & aux Indes Orientales. Il y en a de plusieurs especes qui ont des différences entre elles. Il y a des Gazelles d'Afrique qui approchent du Chevreuil pour la taille & pour la figure. Les Gazelles d'Afrique ont les oreilles grandes & pelées en dedans, où la peau est noire & polie comme de l'ébene Leurs cornes sont noires, cannelées en travers, creuses jusqu'à la moitié de leur longueur : elles se rapprochent, par le bout, comme les branches d'une lyre. Les cornes des femelles sont rondes ; mais un peu

applaties

applaties dans les mâles, & plus recourbées en arriere. On remarque à l'origine de ces cornes une touffe de poil plus long que celui du reste du corps, qui est court & de couleur fauve. Les Arabes donnent à ces animaux le nom de *Chévre*.

Les Gazelles ruminent : elles n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure : elles n'ont que deux mamelles. On trouve à côté & au-dessous de chaque mamelle, deux poches parsemées de grains formés par de petites glandes, & percées dans le milieu, d'où il sort une matiere onctueuse ; mais on ne dit point que cette matiere ait de l'odeur comme celle de la Civette.

On voit au Sénégal & sur le Gambra de grands troupeaux de Gazelles. Ce sont, dit Bosman, les plus charmantes créatures du monde : elles ne sont gueres plus grandes qu'un lapin ; leurs jambes sont de la grosseur d'un tuyau de pipe ; leurs cornes sont aussi très petites, & d'un noir luisant : elles sont si légeres, qu'elles paroissent voltiger au milieu des buissons ; cependant les Negres en prennent quelquefois pour en manger la chair qu'ils trouvent assez bonne. Ces animaux sont trop délicats pour pouvoir être transportés dans ce pays ci : lorsqu'on veut les faire venir, on les couvre avec du coton ; mais ordinairement à peine ont-ils passé la ligne qu'ils meurent ; on dit cependant qu'il y en a eu deux vivans au Palais Royal à Paris, il y a quelques années.

La Gazelle des Indes, celle qui donne le Bézoard, est de la grandeur de la Chévre domestique, ou, suivant d'autres Auteurs, de la grandeur du Cerf ; son poil est court, & d'un gris mêlé de roux : elle a une barbe sous le menton comme notre Chévre : ses cornes sont rondes, assez longues, droites, comme garnies d'anneaux presque du haut en bas, excepté le bout qui est lisse. Les femelles ont les cornes beaucoup plus courtes que les mâles. On trouve ces Gazelles dans la Province de Laar, en Perse. Quant à la nature des Bézoards que l'on retire de ces animaux, *voyez* BÉZOARD.

On dit que l'on retire le Musc d'une espece de Gazelle des Indes. Voici la maniere cruelle dont on l'obtient, au rapport d'un témoin oculaire. On frappe la Gazelle ou l'animal du musc à coups de bâton, jusqu'à ce qu'il se forme

ſur ſon corps des boſſes & des contuſions où le ſang ſe ramaſſe. On lie enſuite la peau dans les endroits où le ſang extravaſé l'a fait élever ; & on ſerre tellement le nœud, que le ſang qui eſt renfermé dans ces eſpeces de poches n'en peut plus ſortir : on laiſſe enſuite ſécher ces poches ſur l'animal, juſqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. C'eſt-là qu'on trouve ce ſang parfumé, qui s'eſt converti en muſc au bout d'un mois. D'autres diſent qu'auprès du nombril de l'animal du Muſc ou Chevreuil muſqué, eſt une eſpece de petite bourſe, qui contient la ſubſtance appellée *Muſc*. Cette bourſe a près de trois pouces de long & deux pouces de largeur, & s'éleve au-deſſus du ventre d'environ un pouce : elle eſt garnie de poils extérieurement, & intérieurement d'une pellicule qui renferme le Muſc, & qui eſt garnie de glandes, qui, ſelon les apparences, ſervent à faire la ſécrétion : chaque veſſie peſe depuis deux gros juſqu'à quatre gros.

Le Muſc nous vient des Indes Orientales, & principalement du Tonkin : on le trouve, dans le commerce, ou ſéparé de ſon enveloppe, ou renfermé dedans. Cette drogue eſt ſujette à être falſifiée par les Indiens. Celle qui eſt ſans enveloppe, doit être ſéche, d'une odeur très forte, d'une couleur tannée, d'un goût amer ; étant miſe ſur le feu, elle doit ſe conſumer entierement ſi elle n'eſt point falſifiée avec de la terre.

L'enveloppe qui contient le muſc, doit être couverte d'un poil brun ; c'eſt la peau de l'animal même. Lorſque le poil eſt blanc, il indique que c'eſt du Muſc de Bengale, qui eſt inférieur en qualité à celui de Tonkin.

Le Muſc eſt un parfum extrêmement fort, mais peu agréable s'il n'eſt tempéré par un mélange d'autres parfums, ou de poudre de ſucre & d'un peu d'ambre. Sa couleur eſt rougeâtre : il eſt d'un goût amer. Les Parfumeurs, les Diſtillateurs & les Confiſeurs s'en ſervoient beaucoup plus autrefois qu'à préſent. En Médecine, on emploie le muſc pour fortifier le cœur & le cerveau, pour rétablir les forces abbatues : on l'eſtime auſſi alexipharmaque & prolifique. La doſe en eſt depuis demi-grain juſqu'à quatre grains.

GAZON, *Ceſpes*, eſt une motte, plus ou moins conſidérable, de terre fraîche, molle, garnie d'une herbe courte & touffue.

Le beau Gazon vient des graines de bas pré : celle qui vient d'Angleterre eſt la plus eſtimée. Le petit Trefle de Hollande, l'herbe à Chat & autres petites herbes fines, ſont auſſi fort propres à former un beau Gazon. Le Tréfle, le Sain-foin, la Luzerne, ſervent auſſi à avoir du Gazon ordinaire. Avant de ſemer les graines à Gazon, on doit ôter toutes les mottes & pierres, labourer le terrein avec un fer de bêche, paſſer la terre au rateau fin, & répandre uniment ſur la ſurface un ou deux pouces de bonne terre; enſuite on ſeme la graine fort dru en automne, par un tems couvert, & on la recouvre avec le rateau. On doit faucher le Gazon quatre fois l'année & même plus, & le tondre de près, afin que l'herbe ſoit toujours épaiſſe & raze : il faut auſſi avoir ſoin d'y ſemer tous les ans de bonnes graines pour le renouveller.

On peut auſſi gazonner avec du Gazon plaqué : cette maniere de gazonner eſt même préférable, mais plus couteuſe : on choiſit pour cela dans certains endroits de la campagne, comme ſont les bords des chemins & les pâturages, le Gazon le plus fin & le plus raz : on le leve à la bêche, en le coupant par quarrés, de deux pouces d'épaiſſeur, d'un pied & demi de longueur, ſur un pied de largeur, & on enleve la même épaiſſeur de terre ſur le terrein où on veut les mettre : on arrange au cordeau ces quarrés, en les ſerrant l'un contre l'autre; enſuite on bat le tout avec des battes, & on l'arroſe.

GEAI, *Graculus*, eſt un bel oiſeau, fort connu dans tous les pays, & qui eſt du genre des Pies : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces.

Le Geai differe de la Pie, en ce qu'il eſt plus petit, & par la diverſité de ſon plumage : des taches bleues traverſent ſes aîles. L'ouverture de ſon goſier eſt ſi ample, qu'il avale des glands tout entiers, ce qui la fait appeller, (*Pica glandaria*,) c'eſt la nourriture qu'il prend l'automne & l'hiver, car il en fait proviſion. Le printems & l'été, il va chercher les pois verds & les cériſes qu'il aime beaucoup. Cet oiſeau a le bec noir, fort & robuſte, long de deux doigts; les yeux bleus. Le champ de ſon plumage eſt diverſifié; il a le derriere de la tête compoſé de roux & couleur de perſe;

le dos plus pâle, & tirant ſur le cendré; les plumes proche du croupion ſont blanchâtres; & ſa queue, tiquetée de blanc, eſt beaucoup plus courte que celle de la Pie: il a la poitrine & le ventre d'un cendré pâle, ainſi que les pieds & les doigs; les ongles ſont noirs & un peu crochus.

Le *Geai mâle* eſt un peu plus gros que la femelle: les plumes de ſa tête ſont plus noires, & celles de ſes aîles d'un plus beau bleu. On dit que cet oiſeau eſt ſujet au mal caduc. Elevé en cage, il apprend à parler, à ſiffler; il contrefait pluſieurs ſortes d'oiſeaux, & ſe rend fort familier, mais pour cela il le faut prendre niais. Sa femelle pond quatre ou cinq œufs, & va faire ſon nid dans les chênes & autres arbres. Cet oiſeau eſt auſſi voleur que la Pie; il ſe plaît à dérober, & à chercher les lieux les plus ſecrets pour cacher ce qu'il a pris.

Le *Geai d'Alſace* ou de *Strasbourg* ſe nourrit, dans le tems de la moiſſon, de grains & d'inſectes qui ſe trouvent dans les champs: ſes couleurs ſont ſi vives & ſi agréables, qu'elles lui ont mérité le nom de *Corneille bleue*, ou de *Perroquet d'Allemagne.* Après la moiſſon, il nourrit ſes petits de fruits d'arbres ſauvages, & de différentes ſortes d'inſectes.

Le *Geai de Bohême* eſt un oiſeau de paſſage, qui aime beaucoup le raiſin, & qui fréquente les lieux limitrophes de la Bohême. Il y en a auſſi beaucoup en Italie, où en voit par centaines voler enſemble autour de Plaiſance & de Modêne. Klein croit que c'eſt une eſpece de Grive.

Le *Geai de montagne* eſt le *Caſſe-noiſette.* Voyez *ce mot.*

On donne auſſi le nom de *Geai à pieds plats* au petit *Corbeau d'eau*, eſpece de Plongeon. *Voyez* PETIT CORMORAN.

Le *Geai de Bengale* eſt plus grand que le *Geai commun;* le deſſus de ſa tête eſt tout bleu, ainſi que le deſſous de ſon ventre & de ſes cuiſſes; le dos & le croupion ſont d'un verd bourbeux; la queue eſt noire & bleue.

Le *Geai du Cap de Bonne-Eſperance* a le bec long

& rouge ; d'ailleurs il reſſemble au Geai de l'Europe : il aime beaucoup les amandes ſauvages ; il apprend facilement à parler. On le trouve perché ſur le haut des rochers ou dans les arbres de haute futaie.

GEHUPH eſt un arbre très eſtimé dans l'Inde : ſon écorce eſt jaune, ſafranée ; ſes branches ſont courtes ; ſes feuilles petites ; ſon fruit eſt rond & gros comme une balle de jeu de paume ; les Indiens de l'Iſle de Sumatra appellent ce fruit *Pêche de Trapobana*. Il contient une noix, dont le dedans eſt fort amer & a le goût de la racine d'angelique : on en tire de l'huile qui a de grands uſages dans le pays ; elle appaiſe la ſoif, guérit les maladies d'obſtruction, &c. Il découle encore de cet arbre une gomme qui a les mêmes propriétés que l'huile.

GELÉE BLANCHE, *Pruina autumnalis*. Eſt une eſpece de roſée qui tombe le matin dans le commencement & à la fin de l'hiver, & qui a la propriété de s'attacher étroitement aux feuilles des végétaux ou à d'autres corps, & de s'y congeler. Les Phyſiciens expliquent d'une maniere différente la formation de cette Gelée blanche contre les vitres des édifices. *Voyez leurs Ouvrages ſur cette matiere, & le mot* GIVRE *de ce Dictionnaire*.

GELÉE DE MER. *Voyez* ORTIES ERRANTES.

GELINE, *Gallina junior*. Eſt une jeune Poule engraiſſée dans une baſſe-cour : on l'appelle auſſi *Gélinote*. Voyez *le mot* POULE *à l'article* COQ.

GÉLINOTE DE BOIS, *Gallina ruſtica*. Cet oiſeau, très eſtimé des premiers Romains, eſt moins gros que le Francolin : il a les jambes à moitié garnies de plumes, & les pieds faits comme ceux de la Perdrix griſe ; les plumes du dos, ſont comme celles de la Bécaſſe ; celles du ventre & de l'eſtomac ſont noires, tiquetées de blanc ; celles du col ſont ſemblables à celles de la Faiſande : ſa tête & ſon bec ſont de même que ceux de la Perdrix ; les groſſes pennes des aîles ſont madrées comme celles du hibou ; c'eſt ce qu'on appelle, en terme de Fauconnerie, *Pennage chathuanné*. Belon dit très bien, que ceux qui s'imagineront voir une perdrix métive, qui tiendroit le milieu entre la perdrix rouge & la griſe, & qui auroit

quelque chose des plumes du faisan, pourront se figurer la Gélinote de bois.

Cet oiseau fréquente les lieux où il y a beaucoup de coudriers & d'épines. On en voit en hiver, dans la Lorraine, dans la forêt des Ardennes, dans les montagnes du Forez & du Dauphiné, au pied des Alpes. Il y a dans la mer de Gènes une Isle, nommée l'*Isle des Gélinotes*, parcequ'on y en trouve une grande quantité. Les Gélinotes font deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Quand ces petits sont un peu grands & élevés, le pere & la mere les menent hors de leurs pays & les abandonnent. On les prend, en Mars & en automne, avec un appeau, qui sert à contrefaire leur chant, & on leur tend des filets, des lacets, ou des colets : leur chair est plus saine & plus délicate que celle de la Perdrix. La rareté de cet oiseau, fait aussi qu'il est très recherché. On a fait, par ordre de Louis XIV, des essais pour multiplier les Gélinotes dans ce pays ci, comme les Faisans ; mais on n'a pu y réussir. Les Gélinotes du Nord & du Méxique sont différentes des nôtres, & sont ou des Faisans, ou des Canards, ou des Poules.

GEMARS ou JUMAR. *Voyez au mot* MULET.

GENEPI. *Voyez* ABSINTHE.

GENESTROLE, *Genista tinctoria*. Le port de cette plante herbeuse, est le même que celui du Genêt, dont elle est la plus petite espece. La Genestrole devient beaucoup moins haute : ses feuilles, ses fleurs & ses gousses sont aussi plus petites.

Cette plante croît naturellement & sans culture, ce qui la fait nommer aussi *Herbe de pâturage*. Les Teinturiers en font usage pour teindre en jaune les choses de peu de conséquence, c'est pourquoi on l'a appellé le *Genêt des Teinturiers*. On ne peut conserver cette herbe, que lorsqu'elle a été cueillie dans son état de maturité.

GENÊT, *Genista*. Il y a plusieurs especes de Genêts dont quelques-uns sont remarquables par leur usage, par l'admirable odeur de leurs fleurs, ou par quelqu'autre propriété.

Les fleurs de Genêts sont légumineuses, de couleur jaune ; il leur succéde des siliques longues & applaties, où l'on trouve plusieurs semences qui ont la forme de

reins. Les branches des Genêts sont vertes, flexibles & peu garnies de feuilles, qui sont posées alternativement.

Le GENÊT COMMUN, *Genista vulgaris*, croît par-tout, en Italie, en Espagne, en Portugal & en France : on le cultive aux environs de Paris, parceque ses tiges sont d'un grand débit pour faire des balais.

On lit, dans le Journal Œconomique du mois de Novembre 1756, que cette plante est employée d'une maniere bien plus utile dans le territoire de Pise. On recueille dans ce pays cette espece de Genêt : on le fait secher au soleil, on le met rouir ensuite, pendant trois ou quatre jours, dans l'eau d'une source chaude, située dans le lieu appellé *Bagno ad aqua*, & dont la chaleur fait monter le thermometre de M. Reaumur à huit degrés. Lorsque le Genêt a été roui dans cette fontaine, on sépare la partie ligneuse d'avec les étouppes : la poudre cotoneuse qui tombe, sert à rembourrer les chaises, parcequ'elle a un peu d'élasticité. On file l'étouppe, qui donne un fil aussi beau que celui du Chanvre & qui prend bien la teinture. Ce travail paroît exiger des eaux naturellement chaudes. Dans le mois de Juin 1763, on a fait voir, à l'Académie Royale des Sciences, de la toile faite avec le Genêt : cette toile a paru bonne, mais grossiere.

Le GENÊT D'ESPAGNE est le plus agréable par l'odeur suave de ses fleurs : il s'éleve en un buisson de douze à quatorze pieds de haut. Sa grandeur le distingue des autres Genêts, ainsi que l'odeur suave de ses fleurs, qui sont aussi très agréables au goût.

Ce Genêt croît naturellement en Italie, en Espagne, en Portugal, en Languedoc. Il a de particulier, que ses feuilles ne sont point posées au nombre de trois sur une même queue, comme dans les autres Genêts. Cet arbuste est un de ceux qui ont le plus de peine à reprendre, lorsqu'on les transplante. Déja parvenu à une certaine grosseur, il produit tous les ans une grande quantité de fleurs, qui ont une qualité purgative ; il résiste aux froids d'Angleterre, & y perfectionne sa graine.

Tous les Genêts s'élevent aisément de semence, & ils peuvent se greffer les uns sur les autres, par appro-

che & en écuſſon ; c'eſt la ſeule façon de multiplier le Genêt à fleurs doubles, qui ne porte point de graines & qui fait un joli effet dans les boſquets printaniers. Les fleurs de toutes ces ſortes de Genêts, peuvent, ainſi que celles de la Géneſtrole, fournir une teinture jaune.

On confit, au vinaigre, les boutons de Genêt comme les Capres, mais ils n'ont point un goût auſſi relevé.

Le Genêt eſt eſtimé apéritif. En faiſant bruler de jeunes branches de Genêt, ſur une aſſiette, il en découle une huile cauſtique, bonne pour les dartres.

On dit que ſi l'on arroſe les plantes devorées par les chenilles, avec une eau dans laquelle on a mis du Genêt; cette eau fait périr les chenilles, ſans faire aucun tort aux arbres. La leſſive de cendres de Genêts s'emploie, dans certains cas, contre l'hydropiſie, avec beaucoup de ſuccès.

GENÊT ÉPINEUX, *Geniſta ſpartium*. Le Genêt épineux eſt connu auſſi ſous les noms de *Jonc marin* ou *d'Ajonc;* il porte le nom de *Landes* en Bretagne, & le nom de *Bruſque* en Provence. Cet arbriſſeau eſt toujours verd, & donne des fleurs jaunes, légumineuſes. Il différe du Genêt, par ſes épines, & par ſes gouſſes, qui ſont plus courtes. Les tiges de ce Genêt ſont garnies de petites feuilles ovales, & de longues épines vertes, d'où il en part d'autres plus petites, qui ſont encore garnies de plus petites épines.

En Normandie, dans une partie du Poitou & en Bretagne, on en ſeme des champs entiers, parceque dans ces lieux, où les bois ſont rares, on en fait des fagots pour chauffer les fours & cuire la chaux; en Provence on s'en ſert à caréner les bâtimens de mer: on le ſeme avec de l'avoine & du blé de Mars, & l'on prétend que cet arbriſſeau n'épuiſe point la terre. On fait uſage de ce Genêt, dans les pays où il croît naturellement, pour nourrir le bétail, quand les autres fourages ſont rares; pour cet effet on bat le Genêt pour en rompre les épines, & les beſtiaux le mangent très bien. En Bretagne on le fait pourrir, & il en réſulte d'excellents fumiers: ou bien on diſtribue ce Genêt deſſéché, par poignée continue ſur les champs; on y met le feu, & il en réſulte

une cendre saline qui produit de très bons effets dans le sol où l'on fait cette préparation, & qu'on mêlange avec la terre au moyen des labours

GENÊT DES TEINTURIERS. *Voyez* GENESTROLE.

GENET. On donne ce nom à une espece de cheval, qui vient d'Espagne, & dont la taille est bien proportionnée. *Voyez* CHEVAL.

GENETTE. *Voyez au mot* CIVETTE.

GENÉVRIER, *Juniperus.* Cet arbrisseau, qui, quelquefois s'éleve à la hauteur d'un arbre, est connu de tout le monde, parcequ'il croît dans toute l'Europe, dans les pays Septentrionaux, & dans ceux du Midi, dans les Forêts, dans les bruieres, & sur les montagnes. Il est sauvage ou cultivé, plus grand ou plus petit, stérile ou portant des fruits, domestique ou étranger.

Entre les espéces de Genévriers, que comptent nos Botanistes, il y en a deux générales & principales ; le *Genévrier commun en arbrisseau*, & le *Génévrier commun, qui s'éleve en arbre.*

Le *Genévrier arbrisseau* se trouve par-tout ; son tronc s'éleve quelquefois à la hauteur de cinq ou six pieds ; son écorce est rougeâtre, son bois est tendre, leger ; lorsqu'il est bien sec, il est d'un rouge clair, il donne une odeur agréable de resine. Les Ebénistes en font quantité de jolis ouvrages. Ses feuilles sont pointues, étroites, roides, picquantes, toujours vertes, placées le plus souvent, trois à trois, au tour de chaque nœud : on reconnoît aisément cet arbrisseau à l'odeur de ses feuilles écrasées dans les doigts. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent sur des individus différents ; on voit sur les uns de petits chatons au mois d'Avril & de Mai : les fleurs femelles, formées d'un calice sans étamines, s'observent sur d'autres pieds ; il leur succéde des baies sphériques, contenant une pulpe huileuse, aromatique, d'un goût résineux. Ces baies portent le nom de *Genievre.* Cette espece de Genévrier peut reussir même dans les endroits les plus arides.

Les Allemans emploient fréquemment dans leur cuisine les baies de Genievre comme un assaisonnement; nous n'en faisons guere usage qu'à titre de Médicament. Les vertus du Genievre les plus évidentes, sont une qualité

ſtomachique, carminative & diurétique. Quelques-uns ont appellé l'extrait de baies de Genievre, *la Thériaque des gens de la Campagne*, à cauſe de ſa vertu alexipharmaque. D'autres rempliſſent un petit baril de baies de Genievre & de pruneaux, & ils prétendent que l'eau que l'on tire de cette eſpece de rapé, eſt très propre à ſoulager les aſthmatiques.

On peut faire, avec le Genievre, une boiſſon très ſalutaire & très peu couteuſe, c'eſt le vin de Genievre; on pourroit l'appeller le *vin des Pauvres*, & il pourroit être un bon médicament pour les riches. Il ſe fait avec ſix boiſſeaux de graines de Genievre & trois ou quatre poignées d'abſinthe: on laiſſe infuſer & fermenter le tout durant un mois dans cent pintes d'eau; on tire enſuite la liqueur à clair; ce vin eſt d'autant plus agréable qu'il eſt vieux. Cette liqueur ſeroit je crois bien meilleure, dit M. Duhamel, ſi on y ajoutoit de la mélaſſe, & ſi on la traitoit comme on fait l'Epinette en Canada. *Voyez* EPINETTE OU SAPINETTE DU CANADA.

Le ratafia préparé par l'infuſion des baies de Genievre dans l'eau-de vie, eſt un excellent cordial ſtomachique.

On brule, dans les hopitaux & dans les chambres des malades, le bois & les baies de Genievre pour en chaſſer le mauvais air.

Le *Genevrier en arbre* differe de celui dont nous venons de parler, par ſa hauteur, qui, au reſte varie beaucoup ſuivant les lieux où il croît. On dit qu'en Afrique il égale, en hauteur, les arbres les plus élevés: ſon bois, dur & compact, eſt employé pour les bâtimens. On diſtingue cet arbre d'avec le Cedre, non-ſeulement par ſon fruit; mais encore par ſes feuilles, qui ſont ſimples & plattes, au lieu que les feuilles du Cedre reſſemblent davantage à celles du Cyprès.

On cultive le grand Genevrier dans les pays chauds, comme en Italie, en Eſpagne, en Afrique. Il en découle naturellement, ou par des inciſions faites au tronc pendant la chaleur, une réſine que l'on nomme le *Vernix* ou la *Sandaraque des Arabes*. Toutes les eſpeces de Genevriers ne donnent pas une réſine auſſi belle: la plus eſtimée eſt celle qui eſt en larmes claires, luiſantes,

diaphanes, blanches & nettes; en la faisant dissoudre dans de bon esprit-de-vin, elle donne un vernis. Ce vernis est très blanc & brillant; mais il est fort tendre & s'égratigne aisément. Pour lui donner plus de corps, on y mêle de la Laque & un peu de Gomme élemi: le vernis est alors plus solide, mais il perd une partie de sa blancheur. La Sandaraque en poudre sert aussi à vernir le papier, à lui donner plus de consistance & à l'empêcher de boire, sur tout dans les endroits où on a été obligé de gratter pour enlever l'écriture.

Il y a une espece de Genévrier commun en Languedoc, qui porte des baies rougeâtres, & d'un goût peu savoureux; on distille son bois dans la cornue, & on en retire une huile fétide, que les Maréchaux emploient pour la galle & les ulceres des chevaux. On la nomme *Huile de Cade*. Cette huile essentielle est usitée dans plusieurs de nos Provinces méridionales pour les maladies extérieures des bestiaux, & sur tout dans la maladie éruptive des moutons, appellée *Petite vérole* ou *Picote*.

On cultive, avec succès, en Angleterre, les Genévriers de Virginie & des Bermudes: ils s'élevent jusqu'à vingt-cinq pieds de haut, & croissent fort vite, lorsque les quatre premieres années sont passées, & qu'on en a pris bien soin. Ces arbres résistent au plus grand froid de ce climat. Le bois de ces especes de Genévriers tire sur le rouge, & abonde en résine d'une odeur exquise.

On honore communément le bois de Genévrier, surtout celui des Bermudes, du nom de *Bois de cedre*, quoiqu'il y ait dans la Grande Bretagne d'autres bois de ce même nom, qui viennent d'arbres bien différens & originaires des Indes occidentales; cependant c'est du bois de ces especes de Genévriers, qu'on fait en Angleterre des lambris, des commodes & autres meubles. La durée de ce bois l'emporte sur tous les autres, ce qu'il faut peut-être attribuer à l'extrême amertume de sa résine, qui le défend contre l'attaque des vers. On l'emploie en Amérique à la construction des vaisseaux marchands; c'est dommage qu'il ne convienne pas à la bâtisse des vaisseaux de guerre, parcequ'il est si cassant, qu'il se fendroit au premier coup de canon.

GENICE ou GENISSE, *Juvenca.* Eſt la petite & jeune Vache, qu'on appelle ainſi juſqu'à deux ou trois ans, ou juſqu'à ce qu'elle ſoit livrée au Taureau. *Voy. ſon article au mot* TAUREAU.

GENIEVRE. *Voyez* GENÉVRIER.

GENIEVRE DOUX, eſt une eſpece de *Camarigne.* Voyez *ce mot.*

GENS-ENG. Les Naturaliſtes & les Botaniſtes n'ont point encore décidé, ſi le Gens-eng & le Ninzin ſont deux plantes différentes, ou une ſeule & le même: peu des Voyageurs qui ont été en Chine & au Canada, où ces plantes croiſſent, ſe trouvent d'accord entr'eux. M. Geofroi, dans ſa Matiere Médicale, *Tom. II*, *pag. 192*, dit que ces plantes ſont de différent genre, & qu'elles ne ſe reſſemblent que pour la figure & les vertus. Il dit auſſi que les Médecins de l'Europe font peu d'uſage de ces plantes; & que la racine du Gens-Eng coûte beaucoup plus que celles du Ninzin. Nous avons conſulté tout ce qu'on a écrit à ce ſujet, & nous préſenterons au Lecteur l'extrait de ce qu'on lit dans les *Lettres édifiantes & curieuſes*, *Tom. X*, *pag. 172*; dans le petit *Ouvrage du P. Lafiteau*, adreſſé au Régent de France en 1718; & dans la *Théſe de Médecine de M. Vandermonde*, *ſoutenue dans les Ecoles de la Faculté de Paris en 1736.* Nous joindrons donc, à la ſuite du Gens Eng, la deſcription du Ninzin, afin que le Lecteur puiſſe les comparer & en porter ſon jugement. Nous y ajouterons la maniere d'en préparer les racines, les lieux où elles croiſſent, l'ordre & la méthode qu'obſervent ceux qui vont les ramaſſer.

### *Deſcription du Gens-Eng.*

Cette plante, que les Chinois nomment *Pet-Si*, & les Iroquois *Garentoguen*, a une racine de deux pouces de longueur, & à-peu-près de la groſſeur du petit doigt, un peu raboteuſe, brillante, & comme tranſparente, le plus ſouvent partagée en deux branches, quelquefois en un plus grand nombre, fibreuſe vers la baſe, rouſſâtre en dehors & jaunâtre en dedans; d'un goût légerement âcre, un peu amer & aromatique; d'une odeur d'aromate, qui n'eſt pas déſagréable. Le colet de la

racine eſt un tiſſu tortueux de nœuds où ſont imprimés obliquement & alternativement, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, les veſtiges des différentes tiges qu'elle a pouſſées chaque année. La tige du Gens-Eng eſt haute d'un pied : elle eſt unie, & d'un rouge noirâtre. Au ſommet de la tige naiſſent trois ou quatre queues creuſées en gouttiere, & diſpoſées en rayons ; chargées chacune de cinq feuilles inégales & dentelées ; la côte qui partage chaque feuille, jette des nervures qui s'entrelacent. Du lieu où les feuilles prennent naiſſance, s'éleve un pédicule ſimple, nud, d'environ cinq à ſix pouces de long, terminé par un bouquet de petites fleurs, dont le calice eſt très petit ; les pétales & les étamines ſont au nombre de cinq : le ſtyle de la fleur eſt ſurmonté d'un ſtygmate, & poſé ſur un embrion arrondi, qui en muriſſant devient une baie ſphérique, cannelée, couronnée & partagée en trois ou quatre loges, qui contiennent chacune une ſemence applatie & en forme de rein.

Si l'on en croit l'ouvrage Chinois intitulé, *Pen-Sau Kan-Mou-Li-Tchi-Sin*, les vertus de la racine du Gens-eng ſont admirables : les Aſiatiques croient qu'elle eſt une panacée ſouveraine, & les Chinois y ont recours dans toutes leurs maladies, comme à la derniere reſſource : point de diarrhée, de foibleſſe d'eſtomac, de dérangement d'inteſtins, d'engourdiſſemens, de paralyſie, de convulſions, qui ne cedent au Gens-eng : cette racine, ſelon eux, eſt merveilleuſe pour réparer, d'une maniere ſurprenante, les forces affoiblies, augmenter la reſpiration, ranimer les vieillards, & même les agoniſans, retarder la mort, affermir la moëlle des os & tous les membres, enfin, pour réparer dans un inſtant la perte que procurent les plaiſirs de l'amour, & les inſpirer auſſitôt, pourvû qu'on mange & boive ſobrement : cette reſtriction nous paroît aſſez judicieuſe & être de tous les pays. Il eſt étonnant qu'on n'ait pas auſſi attribué au Gens-eng la propriété de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins Hollandois le recommandent dans les convulſions, la ſyncope, les vertiges, & pour fortifier la mémoire : mais il faut prendre garde d'en faire trop d'uſage, car il allume le ſang : c'eſt pourquoi on l'interdit aux jeunes gens & à ceux qui ſont d'une conſtitution

chaude : au reſte la cherté & rareté de cette racine font qu'on en uſe peu.

### *Deſcription du Ninzin.*

Le Ninzin differe du Gens-eng en ce qu'il naît au Japon & dans la Corée, qu'il eſt plus épais, plus mol, creux en dedans & beaucoup inférieur en propriétés.

Kæmpfer dit que la plante du Ninzin étant encore jeune, n'a qu'une petite racine ſimple, ſemblable à celle du panais, de trois pouces de long, de la groſſeur du petit doigt, garnie de quelques fibres chevelues, charnue, blanchâtre, entrecoupée de petits anneaux & partagée quelquefois en deux branches, d'où lui eſt venu le nom de *Nin-zin*, qui ſignifie plante, dont la racine a dans la terre la figure des cuiſſes d'un homme : cette racine a le goût du chervi & l'odeur du panais. Cette plante, devenue plus forte, eſt haute d'un pied; ſa racine eſt ſouvent double, bien nourrie : du colet de ſes racines naiſſent des bourgeons qui par la ſuite deviennent des tiges, & des tubercules qui ſe changent en racines : la tige s'éleve à la hauteur de deux pieds ou environ, & eſt preſque groſſe comme le petit doigt, cannelée, geniculée & pointillée tout au tour comme dans le roſeau : il ſort des rameaux de chacun de ſes nœuds. Cette tige eſt ſolide dans ſa baſe ; mais elle eſt creuſe dans le reſte ainſi que ſes rameaux : les feuilles qui embraſſent les nœuds ſont légerement cannelées & creuſées en gouttiere, fort ſemblables à celles de la Berle & du Chervi : dans le dernier accroiſſement de la plante, elles ſont découpées en trois lobes : les bouquets de fleurs qui terminent les rameaux, ſont garnis à leur baſe de petites feuilles étroites & diſpoſées en paraſol. A chaque fleur ſuccede un fruit qui, en tombant, ſe partage en deux graines cannelées, applaties d'un côté, nues, ſemblables à celles de l'anis, d'un roux foncé dans leur maturité, ayant le goût de la racine, avec une foible chaleur. Dans les aiſſelles des rameaux naiſſent des bourgeons arrondis, de la groſſeur d'un pois, verdâtres, charnus, d'un goût fade & douceâtre; leſquels lorſqu'on les plante ou qu'ils tombent d'eux-mêmes ſur la terre, produiſent des plantes de leur genre.

Le Ninzin eſt, après le Gens-eng & le Thé, la plus célebre de toutes les plantes de l'Orient, à cause de ſa racine qui a beaucoup d'utilité. La plante Ninzin, qu'on a apportée de Corée dans le Japon, & que l'on cultive dans les jardins de la Ville de Meaco, y vient mieux que dans ſa propre patrie, mais elle eſt preſque ſans vertu: il en eſt à peu près de même du Gens-eng. Le Ninzin qui naît dans les montagnes de Kataja (dans la province de Siamſai) & dans celles de Corée, où l'air eſt plus froid, dure plus long-tems, ſa racine eſt vivace, mais ſes feuilles tombent en automne: dans le Japon elle produit plutôt des tiges chargées de graines, & elle meurt le plus ſouvent en un an. Dans le Canada où elle eſt appellée *Garent-ogen*, elle eſt aſſez nourrie. Les Japonois & les Chinois prétendent que les principales vertus de la racine Ninzin ſont de fortifier & d'engraiſſer; ils en font entrer dans tous leurs remedes au défaut du Gens-eng, principalement dans tous les cordiaux; mais avant que d'en faire uſage, on le prépare comme le Gens-eng.

### *Récolte du Gens-Eng.*

On ramaſſe le Ninzin & le Gens-eng au commencement de l'hyver. Lorſque ces tems approchent, on met des gardes dans toute l'entrée de la Province de Siamſai pour empêcher les voleurs d'en prendre.

Les lieux où croiſſent les racines du Gens-eng ſont entre le trente-neuvieme & le quarante-ſeptieme degré de latitude boreale, & entre le dixieme & le vingtieme degré de longitude orientale en comptant depuis le méridien de Pekin: c'eſt dans ce vaſte intervalle qu'on découvre une longue ſuite de montagnes, que d'épaiſſes forêts dont elles ſont couvertes & environnées rendent comme impénétrables; c'eſt ſur le penchant de ces montagnes, & dans ces épaiſſes forêts, ſur le bord des rivieres, autour des rochers, au pied des arbres, & au milieu de toutes ſortes d'herbes, que ſe trouve la plante de Gens-eng. Cette plante eſt ennemie de la chaleur & croît toujours à l'ombre. Il n'eſt pas étonnant qu'on en trouve en Canada, dont les forêts & les montagnes ſont aſſez ſemblables à celles de la Chine, principalement vers le cinquante-ſeptieme degré. Les endroits où croît le Gens-eng ſont tout-à-fait ſéparés de la

Province de Cantong, appellée Leao-tong dans les anciennes cartes Chinoiſes, par une barriere de pieux de bois qui renferme toute cette province, & aux environs de laquelle des gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en ſortir & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain fait trouver aux Chinois le ſecret de ſe gliſſer dans ces déſerts, quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille, au riſque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines s'ils ſont ſurpris en ſortant de la province ou en y rentrant. Dix mille Tartares ſont commandés pour faire la récolte du Gens eng, & après que cette armée d'Herboriſtes s'eſt partagé le terrein ſous divers étendarts, chaque troupe, au nombre de deux cents, s'étend ſur une même ligne juſqu'à un point marqué, en gardant de dix en dix une certaine diſtance; ils cherchent enſuite avec ſoin la plante dont il s'agit, en s'avançant inſenſiblement ſur un même rhombe, & de cette maniere ils parcourent pendant un certain nombre de jours l'eſpace qu'on leur a marqué. Dès que le terme eſt expiré les Mandarins, placés avec leurs tentes dans les lieux propres à faire paître leurs chevaux, envoient viſiter chaque troupe pour lui intimer leurs ordres & pour s'informer ſi le nombre eſt complet: en cas que quelqu'un manque, comme il arrive aſſez ſouvent, ou pour s'être égaré ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant. Ces Tartares ont beaucoup à ſouffrir dans cette expédition, ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant aſſez chargé de ſa proviſion de millet roti au four, dont il ſe doit nourrir tout le tems du voyage. Ainſi ils ſont contraints de prendre leur ſommeil ſous quelques arbres, ſe couvrant de branches ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de tems en tems quelques pieces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent après les avoir montrées un moment au feu. C'eſt ainſi que ces dix mille hommes paſſent ſix mois de l'année, depuis le commencement de l'automne juſqu'à la fin du printemps, pour la recherche d'une racine, dont la principale vertu eſt vraiſemblablement de produire un grand revenu à l'Empereur de la Chine.

*Préparation*

*Préparation du Gens-Eng.*

Les Tartares appellent le GENS-ENG, *Orhota*, ce qui ſignifie la *Premiere des Plantes.* Pour en conſerver la racine ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils peuvent en amaſſer durant dix, douze & quinze jours : ils ratiſſent & nétoyent ſoigneuſement ces racines, dès qu'elles ſont tirées de terre, avec un couteau fait de bambou, car ils évitent religieuſement de les toucher avec le fer ; quelquefois ils en retirent la terre avec une broſſe : ils les trempent enſuite dans une légere décoction preſque bouillante de graines de millet & de riz, puis ils les font ſécher avec ſoin à la fumée d'une eſpece de millet jaune qui eſt renfermé dans un vaſe avec un peu d'eau ; les racines ſont alors couchées ſur de petites traverſes de bois au-deſſus du vaſe & ſe ſechent peu-à-peu ſous un linge ou ſous un autre vaſe qui les couvre. Quelquefois on fait ſécher ces racines en les ſuſpendant à la vapeur d'une chaudiere couverte & placée ſur le feu, laquelle contient de l'eau de millet jaune & de ris. Par ces procédés, les racines acquerrent en ſe ſéchant une couleur jaune ou rouſſe, avec une ſorte de dureté, & elles paroiſſent comme réſineuſes & demi tranſparentes. Après avoir bien ſéché ces racines, on en retranche les fibres, & lorſque le vent du nord ſouffle, on a ſoin de les placer à ſec dans des vaſes de cuivre bien propres & qui ferment bien : on fait un extrait des plus petites racines, & on conſerve les feuilles de la plante pour en faire uſage comme du thé.

Le prix du Gens-eng eſt tel chez les Chinois qu'ils en vendent une livre de poids trois livres peſant d'argent. Les Hollandois en vendent auſſi au poids de l'or, qu'ils diſtribuent aux Européens ſous le nom *Ging ging*, & aux Japonnois ſous celui de *Niſi* ; c'eſt pourquoi le Gens-eng eſt toujours ſi rare. Celui des marchands de l'Europe eſt ſouvent mêlé de Ninzin, qui eſt plus commun, ce qui produit alors un gain plus conſidérable & un débit plus ſûr. On prétend que les Hollandois en ont planté au Cap de bonne Eſpérance.

GENTIANE, *Gentiana.* Eſt une plante qui croît partout, mais principalement ſur les montagnes des Alpes, des Pyrenées, & de l'Auvergne : on en diſtingue de plu-

ſieurs ſortes ſous le nom générique de *Gentianelle* ; mais nous ne parlerons ici que de celle qui eſt la plus en uſage, & qui eſt la *grande Gentiane vulgaire.*

Sa racine eſt groſſe comme le poignet & longue de plus d'un pied, rameuſe, fongueuſe, brune en-dehors, d'un jaune rouſſâtre en dedans, d'un goût fort amer : elle pouſſe pluſieurs tiges droites, fermes, hautes de deux à trois pieds : ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'hellebore blanc, liſſes, de couleur verte pâle, ayant cinq nervures comme celles du plantain ; les unes naiſſent en grand nombre près des racines, les autres ſont placées vis-à-vis l'une de l'autre à chaque nœud des tiges, qu'elles embraſſent en ſe réuniſſant par leur baſe. Les tiges portent des fleurs verticillées ou rangées par anneaux & par étages dans les aiſſelles & qui ſont de couleur jaune : chacune de ces fleurs eſt une cloche fort évaſée, découpée en cinq quartiers. Il leur ſuccede un fruit membraneux, ovale, qui s'ouvre en deux panneaux, & qui contient des ſemences applaties, comme feuilletées & de couleur rougeâtre.

La racine de Gentiane eſt la ſeule partie de cette plante en uſage dans la médecine ; elle eſt vulnéraire, fébrifuge, très ſtomachique & d'un très grand ſecours dans la morſure des chiens enragés : elle leve les obſtructions : elle provoque les menſtrues, chaſſe les vers, excite l'appétit, & facilite la digeſtion comme les autres amers : non-ſeulement elle réſiſte aux poiſons, mais encore à la gangrene & même à la peſte : dans l'uſage extérieur elle mondifie les playes : elle eſt la baſe de la poudre cordiale des Maréchaux.

GEODES, *Lithotomi cavernoſi.* On donne ce nom à des pierres de différentes figures, ſoit ſphériques, ſoit triangulaires, intérieurement caverneuſes, & qui contiennent dans leur cavité centrale ou une cryſtalliſation, ou de la terre, ou du ſable, en un mot un noyau mobile, même une matiere fluide comme de l'eau ; ſubſtances qu'on n'apperçoit pas à l'extérieur, mais qu'on reconnoît, lorſqu'en agitant la pierre fortement, on entend du bruit, ou un ſon ſourd ou creux. Les Geodes les plus communs ſont ceux qui tiennent de la nature des mines de fer & qu'on appelle *Pierres d'Aigles* ou *Etites* ; voy. *ce dernier mot.*

GÉOGRAPHIE : on appelle *Carte de Géographie* une coquille univalve qui est une espece de *porcelaine*, & *Table de Géographie* une espece de *Rouleau*. Voyez *ces mots*.

GERANION ou GERANIUM. Nom Latin qu'on donne vulgairement au *Bec de Grue*, plante autrement connue sous le nom d'*Herbe à Robert*. Voyez *ces mots*.

GERCE, *Teredo*. Est la petite vermine qui ronge les habits & les meubles. *Voyez* TEIGNE.

GERFAUT, *Gyrofalco*. Oiseau de proie & de leurre, qui sert à la volerie : *voy*. FAUCON GERFAUT.

GERMANDRÉE ou PETIT CHÊNE, *Chamædrys Officinar*. Cette plante croît aux lieux incultes, pierreux, montagneux & dans les bois. Ses racines sont ligneuses, fibrées, fort traçantes, & jettent de tous côtés des tiges couchées sur terre, quadrangulaires, branchues, hautes d'environ demi pied, grêles, rougeâtres & lanugineuses. Ses feuilles naissent deux-à-deux, opposées ; elles sont d'un verd gai, fermes, velues, dentelées comme celles du chêne, longues d'un demi-pouce, d'un goût amer, un peu âcre & aromatique : ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles le long des tiges, elles sont de couleur purpurine, & d'une odeur agréable ; chacune d'elles est un tuyau évasé par le haut en forme de gueule. A cette fleur succedent quatre graines arrondies & formées de la base du pistille.

Les feuilles & les fleurs de la Germandrée sont d'usage en médecine : elles sont incisives, fortifient le ton des parties relâchées, provoquent les urines & les sueurs, levent les obstructions des visceres, & sont bonnes contre les premieres attaques de l'hydropisie, du scorbut & de la goutte. Bien des personnes en Egypte en font une espece de thé, dont elles se servent avec succès dans les maladies scrophuleuses & dans les différentes fievres.

GERMANDRÉE D'EAU ou AQUATIQUE, ou CHAMARRAS ou VRAI SCORDIUM : *Scordium off.* Plante qui croît aux lieux humides & marécageux, le long des fossés remplis d'eau. Sa racine est rampante, fibrée & vivace ; elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied ou environ, quarrées, velues, rameuses & serpentantes. Ses feuilles sont oblongues, ridées, dentelées,

velues, opposées, d'une odeur d'ail & d'un goût amer. Ses fleurs sont petites & formées en gueule, elles naissent en Juin & Juillet dans les aisselles des feuilles le long des tiges & des branches : il leur succede quatre semences menues & arrondies

Le Scordium est amer, aromatique, rougit un peu le papier bleu : il est estimé vulnéraire, alexipharmaque, détersif, vermifuge & diurétique : on en fait usage en infusion théi-forme

On donne aussi le nom de *Faux Scordium* ou de *Chamarras* à la Sauge sauvage ou de bois, dont l'odeur tire également sur celle de l'ail : elle est stomachique, & convient en topique dans les ulceres gangreneux.

GESSE, *Lathyrus*. Plante qu'on cultive dans quelques jardins. Sa racine est menue & fibrée ; elle pousse plusieurs tiges rampantes, comme relevées d'une côte en dos-d'âne, & qui se subdivisent en plusieurs rameaux. Ses feuilles naissent deux à-deux; elles sont oblongues, étroites & pointues. Ses fleurs sont légumineuses, blanches, soutenues chacune par un calice formé en godet dentelé : il succede à chaque fleur une gousse courte & large, blanche, composée de deux cosses qui renferment des semences anguleuses, blanches en-dehors, jaunes en-dedans.

On mange ces semences comme les pois, les féves, & autres légumes ; elles sont fort nourrissantes & très prolifiques : le bouillon en est un peu relâchant & apéritif.

Il y a une autre espece de Gesse qu'on appelle *Gesse d'Espagne*, & qui est plus feuillée. Les branches de l'une & l'autre espece sont terminées par des filamens qui s'accrochent & s'entortillent autour des plantes voisines.

GHIAMALA, est un grand animal qui se retire particulierement à l'Est de Bambuck dans les cantons de Gadda & de Jaka : on prétend qu'il est plus haut de la moitié que l'Eléphant, mais il n'approche pas de sa grosseur ; il a beaucoup plus de ressemblance avec le chameau par la tête & par le col : il a deux bosses sur le dos comme le dromadaire : ses jambes qui sont d'une longueur extraordinaire, contribuent beaucoup à le faire paroître encore plus haut, il n'est jamais fort gras ; il se nourrit comme les chameaux de ronces & de bruyeres : les Negres en aiment assez la chair.

Cet animal pourroit devenir propre à porter les fardeaux les plus lourds, si les Negres étoient capables de l'apprivoiser, car sa marche se soutient long tems & est très prompte, mais il est extrêmement féroce. On dit qu'il a sept cornes fort droites, longues chacune d'environ deux pieds; la corne de son pied est noire, & semblable à celle du bœuf.

GIACOTIN : est le Faisan de l'Isle de Sainte Catherine; sa chair est bien moins délicate que celle de nos *Faisans*. Voyez *ce mot*.

GIARENDE, GERENDE ou GORENDE : est un magnifique serpent, dont on distingue trois especes.

La premiere est un serpent tortueux qui se met en divers plis & replis; sa peau est très agréablement maculée; elle est couverte de petites écailles minces, jaunâtres, entremêlées de très jolis rubans, comme brodées, d'un roux enfumé; sa tête est oblongue, cendrée, couverte d'écailles en chaînons; les bords des levres sont tournés en dehors & plissés, ses dents sont petites, ses yeux brillans, & ses narines larges. Cette espece de serpent est fort honorée des Samagetes & des Japonois, parcequ'ils nuisent aux hommes. Les habitans de Calecut lui portent aussi beaucoup de respect, & s'imaginent que l'Etre tout-puissant n'a créé ces animaux, que pour punir les hommes; cependant ils ne font aucun mal à l'homme, si on ne les irrite point; mais ils attaquent constamment les loirs, les rats, les pigeons, & les poules : ils se cachent sous les toits des maisons pour guetter ces animaux.

Le second *Serpent Gerende* se trouve en Afrique; il est d'une grandeur prodigieuse : les habitans idolâtres lui rendent aussi un culte divin. On en a apporté de la côte de Mozambique en Afrique; le tiqueté de sa peau est jaune, cendré & noir, mais moins agréable que le premier; sa langue est fourchue, rougeâtre, & sa queue pointue.

Le troisieme *Serpent Gerende* est appellé *Jauca Acanga* par les Brasiliens : ce nom signifie *Serpent qui porte un habit à fleurs*. Les Portugais le nomment *Fedagoso* : les Hollandois établis au Bresil l'appellent *Serpent chasseur*, parcequ'il court avec une vitesse incroyable

ſur les chemins de côté & d'autre, à la maniere d'un chien de chaſſe. Lorſque ce ſerpent ſe met à la pourſuite d'un homme, le meilleur parti qu'il ait à prendre, eſt de le careſſer, le flatter, & l'adoucir en lui donnant quelque choſe à manger. Les Braſiliens lui donnent gracieuſement l'hoſpitalité dans leurs maiſons & ſous leurs toits : par ce moyen, loin d'en être incommodés, ils ſe trouvent délivrés d'autres petits animaux incommodes, dont il ſe nourrit. Ce ſerpent eſt paré ſuperbement; ſa tête eſt oblongue, ſes yeux grands; ſes écailles ſont d'un beau blanc, ombrées de rouge & marbrées d'un jaune doré : ſa gueule eſt liſérée d'une jolie bordure : ſes deux mâchoires ſont garnies de dents crochues, ſa langue eſt rouge & fendue. *Voyez Seba, Theſ. II. Tab.* 102. *n.* 1.

GIBOYA, eſt le plus grand de tous les ſerpens du Breſil; il a juſqu'à vingt pieds de longueur, & eſt fort beau; il a ſous le ventre & ſous la queue des bandes écailleuſes, la tête couverte de petites écailles, & la queue ſans appendices : ce ſerpent eſt ſi grand qu'on lui a vu engloutir d'aſſez gros animaux entiers; ſes dents ſont fort petites, eu égard à la grandeur de ſon corps. Lorſqu'il veut ſurprendre des bêtes ſauvages, il ſe tient à l'écart & auprès des ſentiers, puis ſe jettant ſur celles qui paſſent, il les entortille de maniere qu'il leur caſſe les os; après quoi à force de les mâcher, il les amollit aſſez pour pouvoir avaler l'animal tout entier. Ce ſerpent n'eſt point venimeux.

GINGEMBRE, *Gingiber.* Dans le commerce de l'épicerie, on donne ce nom à une racine ſéche que les Indiens appellent *Zingibel*, & qui eſt tubéreuſe, noueuſe, branchue, un peu applatie, longue & large comme le petit doigt; la ſubſtance en eſt réſineuſe, un peu fibrée, recouverte d'une écorce griſe, jaunâtre, la chair de la racine eſt rouſſâtre, brune, d'un goût très âcre, brûlant, aromatique, comme le poivre, d'une odeur forte, aſſez agréable. On nous l'apporte ſeche des Iles Antilles, où elle eſt préſentement cultivée, mais elle eſt originaire de la Chine, du Malabar, & de l'Iſle de Ceylan : le gingembre de la Chine paſſe pour le meilleur.

La plante que cette racine porte, a, ſelon le P. Plu-

mier, une eſpece de rapport avec le roſeau ; elle pouſſe trois ou quatre petites tiges rondes & groſſes comme le petit doigt d'un enfant, renflées & rouges à leur baſe, verdâtres dans le reſte de la longueur. Parmi ces tiges, les unes ſont garnies de feuilles, les autres ſe terminent en une maſſe écailleuſe ; celles qui ſont feuillées ont environ deux pieds de hauteur, & ne ſont formées que par la partie des feuilles qui s'embraſſent ; les feuilles ſont en grand nombre, alternes, épanouies en tout ſens, & ſemblables à celles du roſeau, mais plus petites. Les petites tiges qui ſe terminent en maſſe, ont à peine un pied de hauteur : elles ſont entourées & couvertes de petites feuilles verdâtres, & rougeâtres à leur pointe. La maſſe qui termine chaque tige, eſt d'une grande beauté : car elle eſt toute compoſée d'écailles membraneuſes, d'un rouge doré, ou verdâtres & blanchâtres ; de l'aiſſelle de ces écailles, ſortent des fleurs qui s'ouvrent en ſix pieces aiguës, en partie pâles, & en partie d'un rouge foncé & tacheté de jaune. Le piſtile qui s'éleve du milieu, ſe termine en maſſue, ce qui a donné lieu à quelques Botaniſtes d'appeller la plante du gingembre, *petit roſeau à fleur de maſſue*. La baſe du piſtile devient un fruit coriace, oblong, triangulaire, & à trois loges remplies de pluſieurs graines.

Les maſſes ont une vive odeur, & les fleurs qui en ſortent durent à peine un jour ; elles s'épanouiſſent ſucceſſivement l'une après l'autre. Cette plante ne vient en Europe, que dans les jardins où on la cultive. Elle naît également par la culture dans les deux Indes : nous avons déja dit qu'elle n'eſt point naturelle à l'Amérique, elle a été apportée des Indes Orientales ou des Iſles Philippines dans la Nouvelle Eſpagne & dans le Breſil : ceux qui la cultivent en laiſſent toujours quelques rejettons, afin qu'elle multiplie de nouveau : au défaut de ces rejettons, on en ſeme la graine dans une terre graſſe, humide & bien cultivée.

On ramaſſe tous les ans les racines de Gingembre, ſur leſquelles les fleurs ont ſéché ; & en ayant ôté l'écorce extérieure, on les jette dans une ſaumure, pour y macérer pendant une ou deux heures : on les retire de cette leſſive, & on les expoſe autant de tems au ſoleil ;

ensuite on les place à couvert sur une natte, jusqu'à ce que toute l'humidité soit dissipée ; quelquefois on les met à l'étuve.

Les Indiens rapent la racine de Gingembre dans leurs bouillons, leurs ragoûts & leurs salades : ils en font une pâte pour le scorbut. Les Madagascariens, les Hottentots & les Philippiniens en mangent en salade les racines vertes, coupées par petits morceaux, avec d'autres herbes assaisonnées de sel, d'huile & de vinaigre. Les Bresilois en usent en masticatoire, comme d'un puissant prolifique : ils ont aussi coutume de les confire avec du sucre, lorsqu'elles sont fraîches, pour les servir au dessert. On nous en envoie en Europe de préparées ainsi; leur couleur est jaune, & le goût en est assez agréable. Cette confiture est d'usage sur mer.

Les Indiens regardent le Gingembre récent, comme un spécifique pour les coliques, la lienterie, les vieilles diarrhées, les vents, les tranchées, & les autres maux de cette nature : il est reconnu que cette racine réchauffe les vieillards, fortifie l'estomac, aide la digestion, & qu'elle fortifie la mémoire & le cerveau. C'est un bon carminatif & alexipharmaque, qui excite puissamment à l'amour ; mais il faut en modérer l'usage, lorsque l'on a le sang trop bouillonnant, car il allume plutôt le sang que de l'appaiser.

Le Gingembre est la base des épices : on dit que plusieurs Epiciers s'en servent pour falsifier le poivre. On donne le nom de *Gingembre sauvage* à la *Zédoire*. Voy. *ce mot*.

GIRAFFE. La plupart des Auteurs ont donné ce nom au *Caméléopard* & au *Panthere*. Voyez ce que nous en disons à l'un & à l'autre articles.

GIRARD-ROUSSIN. *Voyez* CABARET.

GIRASOL, *Solis gemma*. Est une pierre précieuse, demi-transparente, toujours laiteuse ou calcédonieuse, plus ou moins resplendissante, donnant un éclat foible des couleurs de l'arc-en-ciel ou de jaune doré ; réfléchissant les rayons de la lumiere de quelque côté qu'on la tourne, mais plus foiblement que l'opale. On est incertain si la pierre Girasol est une espece de *Cristal laiteux* ou une espece d'*Opale*. Voyez *ces mots*.

Les pierres de Girasol varient par la dureté & par la beauté des couleurs qu'elles chatoyent. Les plus belles dont la teinte est d'un blanc laiteux, mêlé de blanc & de jaune bien distribués, sont réputées Orientales : elles sont aussi plus dures que l'opale. Celles qui sont tendres, inégales & foibles en couleur, sont Occidentales. Ces sortes de pierres précieuses se trouvent en Chypre, dans la Galatie, dans la Hongrie & dans la Bohême. On les trouve quelquefois, avec les opales, dans une pierre tendre, roussâtre & tachetée de noir. On a nommé cette pierre *Girasol*, des mots Italiens *Girare* (*Porter*) & *Sol* (*Soleil*) comme qui diroit *Pierre qui porte les rayons du Soleil.* La *Pierre du Soleil* des Turcs (*Gusguneche*) est une espece d'*œil de chat*, chatoyant, d'une couleur verdâtre & foncée. *Voyez* Œil de Chat.

GIRAUPIAGARA ou Avaleur d'Œufs. On donne ce nom à un serpent des Indes Occidentales, noir, long, & dont la poitrine est jaune : il saute très lestement sur les arbres, & y dépeuple les nids des oiseaux.

GIRELLA ou Poisson Demoiselle, *Julia.* On le nomme aussi *Poisson gourmand.* C'est un poisson saxatile, qui vit en troupe, & dont il est parlé à l'article *Donzelle.* Voyez *ce mot.*

GIROFLADE DE MER. Rondelet dit que c'est une espece de Zoophyte, qui vient dans les rochers : il est d'une substance dure; sa peau est rouge, trouée comme un crible. Ses feuilles sont frisées, comme celles de la laitue pommée : elles ne sont pas bonnes à manger. Gesner pense que c'est une *Escare.*

GIROFLES ou GÉROFLES ou CLOUS DE GÉROFLE, *Caryophilli aromatici*, sont de petits fruits aromatiques de l'Inde, ou plutôt ce sont les embryons des fleurs desséchées du giroflier. Ces especes de fruits sont longs de six à huit lignes, presque quadrangulaires, ridés, d'un brun noirâtre, ayant la figure d'un clou; leur sommet est garni de quatre petites pointes en forme d'étoiles; il s'éleve au milieu de ces pointes, une tête de la grosseur d'un très petit pois; cette tête est formée de petites feuilles appliquées les unes sur les autres en maniere d'écailles, qui étant écartées & ouvertes laissent voir plusieurs fibres roussâtres, au centre desquelles il

s'éleve dans une cavité quadrangulaire un ſtyle droit, de même couleur, qui n'eſt pas toujours garni de ſa petite tête, parcequ'elle ſe détache ſouvent lorſqu'on tranſporte les clous de girofle. On apperçoit facilement toutes ces particularités en laiſſant macérer pendant quelques heures un clou de girofle dans de l'eau tiede: alors on reconnoit que les clous de girofle ſont tout à la fois le calice, le bouton des fleurs, & les embrions des fruits.

Les clous de girofle ſont peſans, gras, d'une odeur excellente, & d'une ſaveur ſi mordicante, qu'elle brûle les papilles nerveuſes & la gorge. Si on les met en preſſe, il en ſort une humidité huileuſe.

L'arbre qui porte les clous de girofle, s'appelle *Giroflier*, *Caryophyllus aromaticus fructu oblongo.* Cet arbre qui croît dans les Iſles Moluques ſituées près de l'Equateur, eſt de la forme & de la grandeur du laurier; ſon tronc a un pied & demi d'épaiſſeur; il eſt dur, branchu & revêtu d'une écorce, comme celle de l'olivier: ſes branches qui s'étendent fort au large, ſont d'une couleur rouſſe claire, & garnies de beaucoup de feuilles alternes, ſemblables à celles du laurier, & pleines de nervures, avec des bords un peu ondés: les feuilles ſont portées ſur une queue longue d'un pouce: les fleurs naiſſent en bouquet à l'extrémité des rameaux; elles ſont en roſes à quatre pétales bleues, & ont une odeur très pénétrante. Le milieu de ces fleurs eſt occupé par un grand nombre d'étamines purpurines, garnies de leurs ſommets: le calice des fleurs eſt cylindrique, partagé en quatre parties en ſon ſommet, de couleur de ſuie, d'un goût fort aromatique, lequel après que la fleur eſt ſéchée, ſe change en un fruit ovoïde ou de la forme d'une olive, creuſé en nombril, n'ayant qu'une capſule, de couleur verte, blanchâtre d'abord, puis rouſſâtre, enſuite brun noirâtre, contenant une amande oblongue, dure, noirâtre, creuſée d'un ſillon dans ſa longueur.

Dans les boutiques, on appelle ce fruit mûr *Antophyllus*: les Indiens le nomment *Mere des fruits*, & les Européens l'appellent *Clou matrice.* Comme on le laiſſe ſur l'arbre, il ne tombe de lui-même que l'année ſuivante; & quoique ſa vertu aromatique ſoit foible, il eſt

dans l'état requis pour servir à la plantation, car étant semé, il germe, &, dans l'espace de huit ou neuf ans, il forme un grand arbre qui porte du fruit. Les Hollandois ont coutume de confire sur le lieu même ces clous matrices récens, avec du sucre : & dans les voyages sur mer, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure & pour prévenir le scorbut.

### *Récolte du Girofle.*

On cueille les clous de girofle avant que les fleurs s'épanouissent; la saison est depuis le mois d'Octobre jusqu'en Février. La cueillette s'en fait en partie avec les mains : on fait tomber le reste avec de longs roseaux ou verges; on reçoit ces especes de fruits sur des linges que l'on étend sous les arbres; quelquefois on les laisse tomber sur la terre, dont on a coutume de couper toute l'herbe avec un grand soin dans le tems de cette récolte. Dans ces premiers instans, les clous de girofle sont roussâtres; mais ils deviennent noirâtres en se séchant & par la fumée; car on prétend qu'on les expose pendant quelques jours à la fumée sur des claies, & qu'ensuite on les fait bien sécher au soleil. Personne n'est plus instruit sur cette matiere, que les Hollandois établis à Ternate; ce sont eux seuls qui cultivent, récoltent & préparent avec soin les clous de girofle, & qui les portent par toute la terre. Le gérofle, la canelle & la muscade sont pour eux un objet des plus importans : *voyez* ces mots, & la réflexion qui est à la fin de l'article MUSCADE.

### *Usages du Girofle.*

Les clous de girofle recens donnent par expression une huile épaisse, roussâtre, & odorante; mais dans la distillation il sort beaucoup d'huile essentielle aromatique, qui est d'abord claire, légere & jaunâtre, ensuite roussâtre, pesante & qui va au fonds de l'eau; enfin une huile empyreumatique, épaisse, avec une liqueur acide. Souvent on tire l'huile du girofle *per descensum* : mais l'huile de girofle qui se débite dans le commerce, n'est pas tou-

jours pure : combien y en a-t-il de mêlée avec l'huile de *Coulilawan* ! Voyez *ce mot.*

On fait principalement usage des clous de girofle dans les cuisines : il n'y a point de ragoût, point de sausse, point de mêts, peu de liqueurs spiritueuses, ni de boissons aromatiques, où l'on n'en mette : on les emploie aussi parmi les odeurs.

Bien des Médecins disent que le girofle a la vertu d'échauffer & de dessécher : on le recommande contre le vertige, la pamoison, la foiblesse d'estomac & de cœur, l'impuissance, la suppression du flux menstruel, & les maladies hystériques : on en use en masticatoire ou en fumigation, pour se préserver de la contagion de l'air : ils excitent utilement la salive dans la paralysie de la langue & le mal de dents. On fait avec le girofle une poudre dont on remplit de petits sacs, que l'on plonge dans du vin de Canaries, & qu'on porte ensuite en amulette sur l'estomac pour le scorbut & la peste. Quelquefois on y joint de l'angélique séche, de la noix muscade, de l'iris & des fleurs de lavande, avec du storax & de l'encens oliban, & on en met une quantité entre deux pieces de coton, qu'on enveloppe ensuite d'une étoffe de soie piquée, & on s'en fait une espece de bonnet, qui est utile dans les maladies de la tête, qui viennent de vieilles douleurs catharreuses.

L'huile de girofle est excellente pour la carie des os & le mal de dents, il suffit d'en imbiber un peu de coton, & de l'appliquer sur la partie affligée : dans l'apoplexie, on en frotte le haut & le bas de la tête.

GIROFLE : CLOU MATRICE : *voyez* l'article GIROFLES.

GIROFLE ROND : c'est l'*Amome* ou graine de girofle : on donne aussi ce nom au *Piment* ou *Poivre de la Jamaïque*. Voyez *ces mots*.

GIROFLE ROYAL, *Caryophillus Regius*. Les Auteurs font mention d'une autre espece de clous de girofle, que celle dont nous avons parlé ci-dessus. Ce clou de girofle royal qu'on ne trouve point dans le commerce, est effectivement très rare & très précieux ; c'est une espece de petit épi qui imite la couleur, l'odeur & le goût

du clou de girofle ordinaire, mais il est bien plus petit, il n'est pas étoilé, il n'a point de tête ; il est comme partagé depuis le bas jusqu'en haut en plusieurs particules ou écailles. & il se termine en pointe.

Les Hollandois disent que les Rois & les Grands des Isles Moluques l'estiment jusqu'à la superstition, non pas tant pour son goût & sa bonne odeur, que pour sa figure singuliere, ou plutôt parcequ'il est infiniment rare : car ils soutiennent qu'on n'en a trouvé jusqu'à présent, qu'un seul arbre, & dans la seule Isle de Makian. Ils prétendent encore que le Roi de cette Isle fait garder cet arbre à vue par ses soldats, de peur que quelqu'autre que lui n'en recueille le fruit. Les Naturels du pays disent que quand l'arbre est chargé de ce petit fruit, les autres arbres voisins s'inclinent devant lui, comme pour lui rendre leurs hommages. Les Indiens nomment le gérofle Royal *Tinca* ou *Tshinka*. Ils ont coutume de passer un fil dans la longueur de ces clous, afin de les porter à leurs bras pour en sentir souvent la bonne odeur : c'est un Talisman parfumé que les Princes des Moluques consacrent à leurs Divinités. Il faut être chez eux une *Courtisanne à prétention* pour avoir le plaisir d'en respirer l'odeur de près : il faut être un *Wouli-Haga* (Ministre), pour avoir l'honneur d'en porter deux attachés & pendans ou aux oreilles, ou aux narines, ou aux levres, ou au menton, ou au bras : de sorte que l'on dit en ce pays là un *Wouli-Haga à deux Tshinka* (girofles) : comme l'on dit en Turquie un *Bacha à deux queues*. On voit par-là que chaque Nation a des étiquettes qui lui sont particulieres. Tous les ans on en présente un girofle au Fétiche ou Dieu du pays, afin de se le rendre propice, soit à la pêche, soit dans d'autres expéditions.

GIROFLIER ou VIOLIER JAUNE, *Leucoium luteum*. Est une plante fort commune qui vient assez ordinairement sur les vieilles murailles, sur les décombres, sur les rochers, & qu'on cultive aussi dans les jardins, le long des murs. Ses racines sont nombreuses, blanchâtres, ligneuses ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi ; elles poussent beaucoup de rameaux, pareillement ligneux & blanchâtres : ses feuilles sont nombreuses,

oblongues, pointues, d'un verd blanchâtre, & d'un goût un peu âcre, herbeux, amer; leur ſuc rougit le papier bleu; ſes fleurs ſont jaunes, d'une bonne odeur, mais d'une ſaveur peu gracieuſe, diſpoſées en croix, agréables à la vue: on les appelle *giroflées:* il leur ſuccede des ſiliques longues & applaties, qui ſe diviſent en deux loges remplies de ſemences larges, rouſſâtres, d'un goût âcre & amer.

Ceux qui s'occupent de la culture des fleurs, ſavent qu'il y a des giroflées doubles & de ſimples, de blanches, de marbrées, de violettes & de jaunes. Les doubles ſont les plus recherchées; elles viennent de graine, excepté la jaune. On le ſeme ſur couche au mois de Mars & à claire voie: on couvre les plants pendant les froids; elles commencent à marquer à la fin de Septembre: on met celles qu'on a remarqué être doubles, dans des pots ou des caiſſes remplies moitié de terreau, moitié de terre à potager, pour les garantir du froid pendant l'hiver; enſuite on peut les tranſporter dans les plattes bandes d'un parterre: on peut auſſi les ſemer en pleine terre. Les giroflées doubles & ſimples ſe multiplient par marcottes: on en choiſit les plus beaux brins qu'on couche en terre: on les arroſe pour faciliter la repriſe, & on les plante en plattes bandes.

Les fleurs du violier jaune appaiſent les douleurs: elles excitent les regles & chaſſent le fœtus & l'arriere-faix: on prétend que la graine, priſe intérieurement en grande doſe, facilite beaucoup l'accouchement, mais qu'auſſi elle tue quelquefois le fœtus. Les auteurs de l'*Herbier d'Embrun* diſent à peu-près la même choſe du ſuc de cette plante, & ils avertiſſent prudemment qu'il ne faut le donner que dans une néceſſité très preſſante: on prépare une huile par l'infuſion de ſes fleurs, qui eſt fort réſolutive, & qui appaiſe les douleurs de rhumatiſme & d'hémorroïdes, étant mêlée avec un jaune d'œuf dur. En Italie, on frotte la région du pubis avec cette huile pour faciliter l'accouchement.

GIVRE ou FRIMAT. Le Givre eſt une ſorte de gelée blanche, qui en hiver, lorſque l'air eſt froid & humide tout enſemble s'attache, à différens corps, aux arbres, aux herbes & aux cheveux. On ne donne proprement le

nom de *Gelée blanche* qu'à la rosée du matin congelée ; au lieu que le Givre ne lui doit point son origine, mais à toutes les autres vapeurs aqueuses, quelles qu'elles soient, qui, réunies sur la surface de certains corps en molécules insensibles, distinctes & fort déliées, y rencontrent un froid suffisant pour les glacer.

Le Givre s'attache aux arbres en très grande quantité : il y forme souvent des glaçons pendans, qui fatiguent beaucoup les branches par leur poids, parceque les arbres attirent, avec beaucoup de force, l'humidité de l'air & des brouillards.

Les poils des animaux sont de même très sujets à s'humecter considérablement à l'air libre ; c'est pourquoi on voit le Givre s'attacher aux cheveux, au menton, aux habits des Voyageurs. Il est bon d'observer que dans ce cas les particules d'eau, auxquelles le Givre doit son origine, ne viennent pas toutes de l'athmosphere, une partie est due aux vapeurs qui s'exhalent du corps de l'homme ou des animaux, puisque le Givre s'amasse autour de la bouche & des narines en plus grande quantité que par-tout ailleurs.

GLACE, *Glacies.* Est une eau terreste, congelée, & devenue compacte, par l'action du froid, c'est-à dire, par l'absence de la chaleur. La glace se forme d'autant plus promptement, que l'eau, qui est soumise au froid, est plus pure. *Voyez* l'observation de la *Mer glaciale* à l'article Mer. Elle ne se corrompt pas facilement : on remarque que, selon le dégré & la durée du froid, qui a rendu l'eau solide, la glace est d'autant plus épaisse, poreuse, transparente & pesante. La quantité d'air qui s'y trouve interposée, concourt également à donner à la glace ces qualités, ainsi que celles dont nous allons parler. Il est de fait que plus il gele, plus la glace augmente de volume, & cependant plus elle diminue de poids ; ce qui est le contraire de ce qui arrive dans les autres corps. L'eau exposée près du feu, augmente de volume ; tandis que la glace y diminue. Celle-ci peut nâger & demeurer suspendue dans l'eau même, ce qui démontre son peu de pesanteur.

La glace a la propriété de réfléchir & de réfracter les rayons du soleil, comme feroit un morceau de cristal :

elle ſe diviſe ſouvent dans le dégel en colonnes cannelées, irrégulieres & enclavées, quoique formée en apparence par feuillets ou par couches horiſontales, appliquées les unes ſur les autres à la ſurface de l'eau.

La figure de la glace dépend de la pureté de la liqueur, & des circonſtances de la congellation. Lorſqu'elle ſe fait régulierement, elle forme des aiguilles qui ſe croiſent ou s'implantent les unes ſur les autres, en formant des angles de ſoixante ou de cent vingt dégrés. *Voyez* le Traité de la Glace de M. Mairan.

Au reſte, lorſque la glace eſt fondue, elle poſſede les mêmes propriétés que l'eau de pluie ou de neige.

Des Auteurs font mention de la glace d'Iſlande, & de celle de quelques endroits des Alpes, qui ont une odeur mauvaiſe, & qui brûlent dans le feu, au lieu de l'éteindre ; mais ces ſortes d'eaux concrêtes ne donnent le phénomene de l'inflammabilité, qu'à cauſe du bitume qu'elles contiennent.

GLAIS. *Voyez* GLAYEUL.

GLAISE, *Terra pinguis*. La Glaiſe eſt une terre graſſe, qui tient le milieu entre l'argille, le bol, l'ochre & la marne. Les Naturaliſtes diſtinguent la glaiſe d'avec l'argille, en ce qu'elle ne contient que peu ou point de parties ſableuſes. Elle n'eſt point auſſi graſſe & auſſi ſavonneuſe que le bol : elle n'eſt point friable & aride comme l'ochre : elle ne fait point d'efferveſcence avec les acides, comme la Marne : elle reſſemble à une argille fine, qui ſeroit privée de ſable. Les parties qui compoſent la glaiſe ſont très ductiles, étant fort liées & tenaces : il y en a de différentes couleurs ; plus elles ſont blanches, plus elles ſont réfractaires, & plus elles conviennent dans la fabrique des porcelaines. Lorſqu'elles ſont colorées, feuilletées, & douées d'une ſaveur ſtyptique, elles tendent, ſelon les circonſtances locales, à devenir ardoiſe, ou des ſchiſtes de différentes natures. *Voyez les mots* ARGILLE & ARDOISE.

La Glaiſe ſert à faire des ouvrages de poterie & des tuiles ; on l'emploie auſſi pour retenir l'eau dans les étangs & les réſervoirs, & pour faire des modeles de ſculpture.

Les terres abſolument glaiſeuſes ne ſont pas bonnes à la

la végétation ; mais elles ſont excellentes pour dégraiſſer les étoffes.

GLAITERON ou petit GLOUTERON ou petite BARDANE ou GRAPPELLES, *Xanthium*. Plante, qui croît dans les terres graſſes, contre les murailles, le long des ruiſſeaux, dans les décombres des bâtimens, & dans les foſſés dont les eaux ſont taries. Sa racine eſt fibreuſe, blanche & annuelle : ſa tige eſt haute d'un pied & demi, anguleuſe, velue, aſſez rameuſe, marquée de points rouges. Ses feuilles ſont plus petites que celles de la Bardane, alternes, d'un verd tirant ſur le jaune, velues, légerement découpées, attachées à de longues queues, d'un goût un peu âcre & aromatique : ſes fleurs naiſſent dans les aiſſelles des feuilles : chaque fleur eſt un bouquet à fleurons ſemblables à de petites veſſies ; ces fleurons tombent facilement, & ne laiſſent aucune graine ; mais il naît ſur le même pied, au-deſſous de ces fleurs mâles ou ſtériles, d'autres fleurs femelles ou fertiles, qui laiſſent après elles de petits fruits oblongs, hériſſés de piquans qui s'attachent aux habits des paſſans, & qui contiennent dans deux loges des ſemences oblongues & rougeâtres. Les fleurs de cette plante naiſſent en Juillet, & les ſemences meuriſſent en automne.

On ne ſe ſert, en Medecine, que de ſes feuilles & de ſes fruits : on tire le ſuc des feuilles pour guérir les écrouelles, les dartres, la gratelle & pour purifier le ſang. Sa ſemence, infuſée dans le vin blanc fait un bon remede pour débaraſſer le gravier des reins.

On a appellé le Glaiteron *Plante à jaunir*, parceque les Anciens s'en ſervoient pour teindre les cheveux en jaune ou blond ; cette couleur de cheveux étoit autrefois la plus eſtimée.

GLAMA. Nom qu'on donne à un animal ruminant & ſans cornes, appellé par quelques-uns *Mouton du Perou* ou *Chameau du Perou*. Cet animal a ſix pieds de longeur, ſa hauteur eſt de quatre : il reſſemble preſque au Chameau par la tête, le col, par la levre ſuperieure, fendue & non dentée, & par la partie naturelle ; mais il n'a point de boſſe : ſon dos eſt uni ; ſes pieds ſont fourchus, armés d'ongles pointus & épais : il a à la poitrine une eſpece de bourſe ou de groſſeur, de

laquelle il ſort une eſpece d'ordure. Le Glama eſt fort doux & s'apprivoiſe facilement ; mais ſi on l'irrite, ou qu'on l'outrage, il vomit au nez de ceux qui l'inſultent tout ce qu'il a mangé, ou quelque liqueur puante qu'il dégorge avec impétuoſité. Cet animal eſt fort lubrique, il entre en amour dans le printems & dans l'automne.

Le Glama ſe trouve au Perou, où il eſt d'un grand uſage pour porter des fardeaux ; il porte ordinairement 150 liv. peſant, & quelquefois 250 liv Lorſque cet animal eſt fatigué, il ſuccombe ſous le fardeau, & il eſt impoſſible de le faire relever, quand même on le frapperoit ou qu'on lui ſerreroit les teſticules ; ce qui eſt le dernier moyen dont on ſe ſert pour le faire relever.

Les individus de ce genre d'animaux varient comme nos brebis : les uns ſont blancs, d'autres noirs, d'autres bruns, ou variés de toutes les couleurs.

GLAND *Voyez aux mots* CHENE & LIEGE.

GLAND ou GLANDES TERRESTRES. *Voyez* VESSE SAUVAGE.

GLAND DE MER, *Balanus, ſeu glans marina*, eſt un genre de coquillage de la claſſe des multivalves, & qui s'attache en forme de petit vaſe ſur les rochers, ſur les cailloux, les coquillages & ſur les cruſtacées, même ſur les plantes marines, ſur les litophytes, ſur les coraux, ſur le dos des poiſſons cetacées & ſur celui de la Tortue : on en trouve encore dans les fentes & ſur les bois des vieux vaiſſeaux qui ſéjournent long-tems dans le port. Rarement le Gland de mer eſt ſeul : on les trouve preſque toujours groupés en grand nombre, & unis par la même matiere qui forme la coquille.

Le Gland de mer eſt compoſé d'une douzaine de pieces ou lames collées intimement enſemble : ceux qu'on trouve attachés ſur les vaiſſeaux ſont plus évaſés dans leur forme & dans leur calice : les autres ont communément la bouche rétrécie : leur couleur eſt, ou blanche, ou roſe, ou violette.

Lorſque le poiſſon, qui eſt renfermé dans cette coquille, ſort de ſon trou pour prendre des alimens, il préſente quatre battans de forme triangulaire qui ſont attachés à ſa bouche : ces battans forment une croix au

centre, d'où il ſort un panache de plumes, ſemblable à celui des Conques anatiferes & des Pouſſepieds. C'eſt par ces quatre battans que ce Teſtacée ferme ſon ouverture, & l'ouvre dans le beſoin. Ces eſpeces de coquillages ont deux battans ſerrés l'un contre l'autre, avec les bords édentés pour ſe joindre mieux, & des eſpeces de charnieres en dedans, avec deux croix ſaillantes par en bas : ces battans ſont raboteux en dehors & coupés de ſtries qui répondent à la dentelure des côtés. Ces poiſſons Polypiers ont douze pieds, ou bras longs & crochus garnis de poils, qu'ils levent en haut, avec huit autres plus petits, & qui ſont inférieurs. Anderſon dit qu'il eſt plaiſant de les voir ouvrir de tems en tems la porte de leur habitation & allonger le col pour reſpirer : cette partie eſt formée de pluſieurs anneaux élaſtiques & d'une infinité de valvules, qui ſont ſans doute les ouies, par le moyen deſquelles ils ſéparent l'air de l'eau : ils retirent leur col avec la même agilité, & referment leur porte. Leur corps eſt cartilagineux ; leur chair eſt glaireuſe & mauvaiſe ; cependant, Macrobe, dit, que dans le feſtin que Lentulus donna, quand il fut reçu parmi les Prêtres du Dieu Mars, il en fit ſervir de blancs & de noirs. Ces ſortes de coquillages multivalves ſont connus des Amateurs ſous les noms ſuivans ; ſavoir, le *Turban*, la *Tulipe* ou *Clochette*, le *Gland rayé*, la *Côte de Melon*, &c. ſuivant leur forme & leur couleur : leur groſſeur eſt peu conſtante ; il y en a d'auſſi gros que des oranges, & d'autres qui ne ſont pas plus gros qu'un grain de poivre. M. Linnæus en donne trois eſpeces ; la premiere s'attache ſur les rochers & ſur les cailloux ; la ſeconde ſur les coquilles ; la troiſieme entre des planches de vaiſſeaux & d'autres bois. Quelques-uns mettent de ce nombre le *Pou de Baleine*. Voyez *ce mot*.

M. Anderſon dit, en effet, que les Glands de mer entrent bien avant dans la graiſſe des baleines ; ceux qu'on y a trouvés étoient habités par des vers, & fermés par deſſus par une petite pellicule jaunâtre : ces ſortes de coquillages ne s'attachent qu'à des poiſſons fort vieux, dont la peau s'étant endurcie, par le nombre des an-

nées, eſt devenue inſenſible. Ce qu'on dit ici du Gland de mer, peut s'appliquer aux Conques anatiferes.

On trouve ce coquillage ſur les côtes d'Eſpagne, de Bretagne, de Normandie & ailleurs.

GLAREOLA. Eſpece de Pluvier, qui fréquente les bords des rivieres, des étangs & des lieux marécageux. Les Cuiſiniers Allemands en font grand cas : leur chair eſt délicate & a un peu le goût de poiſſon ; leur bec eſt menu, luiſant comme de la corne, conique & étroit. Ces oiſeaux ont les pieds élevés ; les jambes longues ; leur corps eſt liſſe ; ils ont le col aſſez long & rond, & la tête petite ; ils courent très rapidement, & volent par paires ou en troupes ſur les rivages ou dans les campagnes où ils vont ſe repoſer : jamais ils ne ſont tranquilles : ils ne ſe cachent pas comme les Bécaſſes : ils les ſuivent, & ont comme elles la queue courte. Klein en donne la notice de pluſieurs eſpeces, qu'il dit avoir eues entre les mains.

GLAUCUS. Bien des Ictyologues donnent ce nom à trois ſortes de poiſſons, 1°. au *Derbio*, 2°. au *Liche*, 3°. au veritable *Glaucus*.

Le *Derbio* eſt un poiſſon de haute mer, & dont les nageoires ſont épineuſes : ſa couleur eſt blanche, mêlée de bleu plus ou moins foncé : il a le corps long de quatre pieds, & le ventre plat ; ſes écailles ſont extrêmement petites ; ſes machoires ſont rudes, garnies d'aiguillons ; ſes nageoires ſont dorées ; ſa chair eſt graſſe & de bon goût.

Le *Liche* eſt la *Pélamide* des Languedociens : ce poiſſon eſt plus petit que le Derbio : il a ſept aiguillons ſur le dos. Depuis le haut des ouies, juſqu'au milieu du corps, il y a un trait fort tortueux, qui devient enſuite droit juſqu'à la queue. Son corps eſt encore plus étroit que celui du Derbio ; du reſte il lui eſt tout ſemblable.

Le vrai *Glaucus* a les dents fort pointues : il a la couleur du Derbio, & la même ligne que le Liche ſur le dos : ſa chair eſt graſſe & de bon goût, mais dure. On mange beaucoup de ces poiſſons ſur les bords de la Méditerrannée. La grande eſpece de *Glaucus crêté* eſt un *Chien de mer*. Voyez *ces mots*.

GLAYEUL ou GLAIS, *Gladiolus*. Plante qui croît aux lieux herbeux, dans les prés & entre les bleds, dans les champs : on en distingue deux especes. La premiere ressemble beaucoup à l'iris bulbeux ; sa racine est tubereuse, charnue, & soutenue par une autre racine, sous laquelle il y a des fibres menues & blanches ; ses feuilles sont longues, étroites, pointues, dures, fortes, rayées, ayant la figure d'un glaive ou d'une épée, embrassant & renfermant la tige comme dans un foureau ; c'est d'où lui est venu son nom latin. La tige du Glayeul est haute de deux pieds ou environ, noueuse, un peu purpurine en son sommet, où sont attachées, par ordre & seulement d'un côté, six ou sept fleurs, grandes, rougeâtres, quelquefois blanches ou bleuâtres ; chaque fleur est composée d'une feuille à six découpures, retrécie en tuyau par le bas, & évasée en haut en maniere de gueule. Il succéde à chaque fleur, un fruit gros comme une aveline, relevé de trois coins, & renfermant dans trois loges des semences sphériques, rougeâtres, & revêtues d'une coëffe jaune.

La seconde espece n'en differe, que parceque ses fleurs sont plus petites & dispersées sur les deux côtés de la tige.

Leurs racines sont digestives, aperitives & propres à exciter la supuration.

GLAYEUL PUANT ou ESPATULE, *Xyris*. Plante qui croît par toute la France, aux lieux humides, le long des haies, entre les vignes, dans les bois taillis, dans les brossailles & dans les vallées ombrageuses ; on la cultive aussi quelquefois dans les jardins. Sa racine est bulbeuse & ronde à peu près comme un oignon : étant encore jeune, elle n'est que fibreuse ; mais elle grossit à mesure que la plante s'éleve ; elle devient genouillée, garnie de fibres longues entrelacées, d'un goût fort âcre, comme la racine de l'Iris ordinaire : elle pousse beaucoup de feuilles longues d'un pied & demi, pointues comme un poignard ou une épée, d'un verd noirâtre & luisant, d'une odeur puante de punaise, quand on les frotte ou qu'on les rompt : il s'éleve d'entre ses feuilles plusieurs tiges de grosseur médiocre, droites, unies, portant chacune en leur sommet une petite fleur semblable

à celle de l'Iris, composée de six petales, d'un pourpre sale, tirant sur le bleuâtre : il succéde à ces fleurs, des fruits oblongs, anguleux, qui s'ouvrant dans leur maturité, laissent paroître des semences arrondies, grosses comme de petits pois, rougeâtres, d'un goût âcre ou brulant.

Cette plante fleurit en Juillet, & ses fruits sont murs en Automne. La vertu principale du Glayeul puant consiste dans sa racine, qui est propre à évacuer puissamment les eaux, & à fondre les matieres tenaces qui engluent souvent les viscéres.

GLOBE. Nom qu'on donne, 1°. à la masse totale de l'eau & de la terre, *Globus terraqueus*, 2°. à la vaste étendue du Ciel : de sorte que l'on dit le *Globe terrestre* & le *Globe céleste.* La terre est convexe par rapport au Ciel : & le Globe céleste, qui renferme la terre, est concave par rapport à nous.

GLOBE DE FEU. Phénomene qui paroît quelquefois dans les airs, mais avec des variétés. C'est une boule ardente, qui pour l'ordinaire se meut fort rapidement en l'air, & qui traîne le plus souvent une queue après elle. Lorsque ces Globes viennent à se dissiper, ils laissent quelquefois dans l'air un petit nuage de couleur cendrée : ils sont souvent d'une grosseur prodigieuse. On en vit un à Boulogne en 1719, dont le diametre paroissoit égal à celui de la lune ; sa couleur étoit comme celle du camphre ardent ; il jettoit une lumiere aussi éclatante au milieu de la nuit, que celle que donne le soleil, lorsqu'il est prêt à paroître sur l'horison. On y remarquoit quatre goufres qui vomissoient de la fumée, & l'on voyoit au dehors de petites flammes qui reposoient dessus, & qui s'élançoient en haut. Sa queue étoit sept fois plus grande que son diametre : il creva en faisant un bruit terrible. Celui qu'on avoit observé au Quesnoi, en 1717, parut dans un nuage au milieu de la place publique, alla, avec l'éclat d'un coup de canon, se briser contre la tour de l'Eglise, & se répandit ensuite sur la place, comme une pluie de feu. L'instant d'après la même chose arriva encore au même lieu.

On voit quelques-uns de ces Globes qui s'arrêtent dans un endroit, & d'autres qui se meuvent avec une

grande rapidité : ils répandent par-tout où ils passent une odeur de soufre brulé : il y a de ces globes qui ne font point de bruit, & d'autres en font. On a plusieurs observations de Globes de feu, tombés avec bruit dans le tems qu'il faisoit des éclairs, accompagnés de tonnerre ; & souvent ces Globes ont causé de grands dommages. Ces phénomenes paroissent, ainsi que ceux du tonnerre, tenir à ceux de l'Electricité.

GLOBOSITES ou CONQUES SPHÉRIQUES, *Globositæ.* Les Conchyologues donnent ce nom à des coquilles univalves, globuleuses, presque sans volutes, comme de petits tonneaux. La bouche en est large, quelquefois dentée, d'autrefois éventée, c'est à dire, que leur opercule laisse quelquefois une petite ouverture. Le sommet a un nœud ou mamelon, qui se trouve assez souvent dans l'endroit ou se terminent les spirales. Le *fût* est souvent lisse, quelquefois ridé ou strié ; d'autrefois le corps est garni de côtes : on trouve toutes ces particularités dans celles que l'on appelle la *Couronne d'Ethyopie*, la *Harpe*, la *Bulle d'eau*, &c.

On rencontre plusieurs de ces coquilles fossiles, fort peu de pétrifiées ; on en trouve plus communément les noyaux. M. d'Argenville fait de ces coquilles un genre, sous le nom de *Tonnes* ; & M. Adanson les a rangées sous le nom générique de *Pourpres*. Voyez *ces mots*.

GLOBULAIRE ou BOULETTE. C'est un petit arbrisseau, qui croît en grande abondance auprès de Montpellier, & qui est assez agréable dans le tems de sa fleur. On n'a point encore pu parvenir à le naturaliser dans nos jardins. On trouve sa description & ses propriétés au mot ALYPUM.

GLOSSOPÊTRES, *Glossopetræ.* Nom qu'on a donné improprement par une suite d'erreurs populaires, à des dents pétrifiées ou fossiles, & qu'on croyoit être des langues de divers animaux ou de serpens, changées en en pierre.

Les Glossopêtres, qu'on devroit nommer *Odontopêtres* ou *Icthyodontes*, sont des dents de plusieurs poissons marins. Leur grandeur est assez différente : on en trouve qui ont jusqu'à quatre pouces de hauteur, & qui ont appartenu à une *Lamie* ou au *Carcharias* ; d'autres

ſont celles d'un poiſſon de la Chine, du genre des raies. Les moins grandes, qui ſont triangulaires ou en faulx, ſont crenelées par les angles, avec une baſe fourchue : elles ſont reconnues pour les dents de la mâchoire du Requin; les pointues, qui reſſemblent aux dents de Chien, ſont reconnues pour celles de la mâchoire inférieure du même animal. Quelquefois elles ſont quarrées, & appartiennent au cheval marin; d'autrefois elles ſont hémiſphériques, pour lors elles ſont les dents molaires du poiſſon nommé *Grondeur* ou de la *Dorade*. Voyez *ces mots*, celui de *Crapaudine* & celui de *Turquoiſe*.

La croute des Gloſſopêtres eſt mince, polie & luiſante, communément griſâtre ou jaunâtre, & renferme un noyau fibreux & oſſeux, qui eſt de la ſubſtance des dents. On les trouve en divers pays, dans la terre ou dans des bancs de toutes ſortes de pierres.

Les Lythographes ont donné à ces corps foſſiles figurés, des noms tirés des choſes qu'ils repréſentent; c'eſt ainſi qu'ils ont nommé *Ornithogloſſum* la dent conique, qui imite la langue d'une pie, &c. Cette multitude fatigante & inutile de différens noms barbares, ne ſert qu'à embrouiller l'étude de l'Hiſtoire Naturelle; c'eſt pourquoi nous les épargnerons au Lecteur.

GLOUTERON. *Voyez* BARDANE.

GLOUTON, eſt une eſpece de ver, qui ſe nourrit de petits animaux qui ſe trouvent ordinairement ſur les feuilles de différens arbres, particulierement ſur celles du ſaule. Ce ver ſe métamorphoſe en une mouche qui croît très rapidement.

GLU, *Viſcum*, eſt une ſubſtance viſqueuſe, réſineuſe, que l'on tire de l'écorce du Houx, quelquefois du fruit du Gui & des Sebeſtes. On nomme la Glu du houx, *Glu d'Angleterre*; celle du Gui, *Glu des Anciens*; & celle des Sebeſtes, *Glu d'Alexandrie*. Voyez leur préparation & leur utilité aux mots GUI, HOUX & SEBESTES.

Ce que l'on nomme *Glu d'Acajou* eſt une Gomme. *Voyez au mot* ACAJOU.

GLUANT, eſt ce beau ver luiſant, qu'on ne ſauroit faire tomber qu'à peine, lorſqu'on ſecoue les arbres, parcequ'il a à l'extrémité du corps une matiere viſqueuſe,

avec laquelle il s'attache par-tout. Ces ſortes de vers proviennent de Chenilles qui ſe trouvent rangées ſur les feuilles, comme un jeu de quilles : ces Chenilles ſont d'abord jaunes, & deviennent enſuite noires.

GOBE-MOUCHE, eſt une eſpece de petit lézard des Antilles, très joli, & fort adroit à prendre les mouches; c'eſt de là que les Européens lui ont donné ce nom; les Caraïbes l'appelle *Oulla ouna*. Il n'eſt guere plus gros & plus long que le doigt; les mâles ſont ordinairement verds, & les femelles griſes & plus petites : on en voit qui ſont ornés de toutes les plus belles couleurs. On les trouve non-ſeulement dans les forêts, mais encore ſur les arbres des vergers & dans les maiſons : ils y ſont fort familiers & ne font point de mal. Rien n'eſt auſſi patient que ce petit animal : il ſe tient une demi-journée entiere, comme immobile, en attendant ſa proie. Il fait de petits œufs, gros comme des pois, qu'il couvre d'un peu de terre, les laiſſant éclore au ſoleil. Dès qu'on tue ces animaux, ils perdent auſſi-tôt leur luſtre, & deviennent pâles & livides. Cette eſpece de Gobe-mouche prend, ainſi que le Caméléon, la couleur des objets auprès deſquels il ſe trouve : il paroît vert à l'entour des feuilles des jeunes palmes; près d'une orange, il devient jaune, &c.

GOBEUR DE MOUCHES, ou BOUVIER, ou MOUCHEROLLE, *Muſcicapa*. Petit oiſeau, qui a le bec d'un brun rouſſâtre, la tête & le dos de couleur plombée, mêlée de jaune, la poitrine blanchâtre, les pattes noirâtres. Les ongles de ſes doigts de derriere ſont fort grands, comme dans les Alouettes, & un peu courbes. On diſtingue pluſieurs eſpeces de ces oiſeaux : ils ſuivent les bœufs & les vaches, à cauſe des mouches qu'ils trouvent à leur ſuite, & dont ils ſont fort avides; ce qui leur a fait donner les noms de *Bouvier*, de *Moucherolle* & de *Gobeur de Mouches*.

GOBERGE, *Gobergus*. Eſt la plus grande & la plus large eſpece de morue de l'Océan; ſa chair eſt dure, elle eſt en certains pays la nourriture des pauvres gens & des payſans. *Voyez* MORUE.

GOELAND; eſpece de LARE ou MOUETTE, qu'on voit dans l'Iſle de Cayenne, & que les Breſilois appellent

*Taya-taya* : il eſt auſſi connu ſous les noms de *Coupeur d'eau* & de *Bec croiſé*. Voyez *ces mots*.

GOEMON. Les Marins donnent ce nom à certaines plantes, noueuſes & longues, qui croiſſent en grande quantité dans le fond de la mer, juſqu'à une demi lieue du rivage : elles ſont ſouvent entrelaſſées les unes aux autres par le mouvement des eaux, de maniere à former une barriere formidable : on a vu plus d'une fois des vaiſſeaux arrêtés par cette raiſon ſur la pointe du Cap de Bonne-Eſpérance ; auſſi les Pilotes tachent-ils d'éviter ces ſortes d'écueils : d'autres fois la mer, par le mouvement de ſes vagues, arrache ces plantes & les raſſemble ſur les côtes, où on les prend pour fumer les terres : ces plantes ſont des eſpeces de *Varec*, ou de *Fucus*, ou d'*Algue*, ou de *Sargazo*. Voyez *ces mots*.

GOITREUX. Nom donné à pluſieurs eſpeces de lézards de l'Amérique.

Le premier qui ſe trouve au Mexique, porte une eſpece de peigne ſur le derriere de la tête, & une eſpece de ſac qui lui pend de la mâchoire inférieure, & lui ſert de poche pour y retenir ſes alimens juſqu'au tems convenable pour en faire l'entiere déglutition : ce ſac, de même que les pieds, la queue & tout le reſte du corps, eſt couvert de petites écailles en lozange, & qui ſont d'un bleu clair : le col & la tête ſont marqués de taches blanchâtres ; la couleur du dos eſt variée de gris & de blanc pâle ; le ſac & l'eſpece de peigne ſont d'un bleu clair.

La ſeconde eſpece de *lézard goitreux* ſe trouve à Saint Jago de Cheli, près du fleuve Mexo à Cadix. Le deſſous de ſa mâchoire eſt garni d'un long goitre, pendant ſur le col, creux en dedans, & qu'il enfle prodigieuſement quand il eſt irrité ; ſa tête eſt couverte de grandes écailles d'un verd de mer & tiquetées de points rouges : ſa queue eſt cerclée de bords jaunâtres, piqués de noir ; ſes yeux ſont grands & vifs, ſes oreilles rouges & précédées de tubercules oblongs : tout le deſſus du corps, les cuiſſes & les jambes colorés d'un verd d'herbe avec des taches de ponceau de diverſes figures : ſes pieds ſont revêtus de groſſes écailles, & ſe partagent en cinq doigts longs, armés d'ongles crochus : la groſſe queue de ce

lézard, qui dans quelques-uns est fourchue, semble pousser sur le côté quelques rameaux, le bout supérieur est couvert de petites écailles, & formé d'anneaux environ jusqu'à la longueur d'un doigt, mais le bout inférieur est fort menu, & c'est de ce bout que naissent les excroissances obtuses dont nous venons de parler. La femelle ressemble au mâle par la couleur, la figure & les taches, mais son goitre est plus petit, & sa queue toute formée par anneaux ne présente aucune excroissance. Quelques Naturalistes ont aussi donné le nom de *Goitreux* à l'*Onocrotale*. Voyez *ce mot*.

GOLANGO ou GOULONGO : espece de *Daim* de la Basse Ethiopie. Sa peau est roussâtre & tachetée de blanc : il a des cornes fort pointues, & est de la grosseur d'un mouton, il lui ressemble beaucoup pour la figure & pour le goût de la chair. Les Negres le comptent au nombre des meilleurs alimens ; mais les habitans de Congo, & une partie de ceux d'Ambundos, tiennent par une tradition fort ancienne, que la chair de cet animal est une chose sacrée : de sorte qu'ils aimeroient mieux mourir, non-seulement que d'en manger, mais encore que de mettre aucuns alimens dans un vase où l'on en auroit fait cuire.

GOMME, *Gummi*. Selon M. Geofroi (Mat. Médic.) c'est un suc végétal, concret, qui se dissout facilement dans l'eau, qui n'est nullement inflammable, mais qui pétille & fait du bruit dans le feu. La gomme, selon cet Auteur, est composée d'une petite portion de soufre unie avec de la terre, de l'eau & du sel ; de sorte que ces choses étant jointes ensemble, elles forment un mucilage, un corps muqueux qui est nourrissant, & susceptible de la fermentation vineuse étant étendu dans de l'eau : telles sont la *gomme adragante*, celle de *Bassora*, celle de *notre pays*, la *gomme arabique*, &c. *Voy. ces mots*.

On donne aussi le nom de *gomme-résine* aux substances qui participent tout à la fois des propriétés de la *gomme*, & de celles de la *résine*, proprement dites. *Voyez* l'article Résine.

Les gommes résines ordinaires du commerce sont, la *gomme Ammoniaque*, l'*Assa fœtida*, le *Bdellium*, l'*Eu-*

*phorbe*, le *Galbanum*, la *Myrrhe*, l'*Oppopanax*, le *Sagapenum*, & la *Sarcocolle*. Ces sucs suintent naturellement, ou par incision, de certains arbres dont il est parlé dans ce Dictionnaire, sous les noms qui leur sont propres. Il n'est pas encore bien décidé si l'écoulement de ces sucs est une maladie de l'arbre qui les produit, ou une simple surabondance de la séve.

GOMME D'ABRICOTIER : *voyez* GOMME DE PAYS.

GOMME ACAJOU : *voyez* ACAJOU.

GOMME ADRAGANTE : *voyez* BARBE DE RENARD.

GOMME ALOUCHI. On donne ce nom à une substance friable, grise-roussâtre, qui participe plus de la nature résineuse, que de la gommeuse. Elle découle d'un arbre appellé *Fimpi* à Madagascar, il s'en trouve aussi dans les terres Magellaniques. Les Indiens l'emploient dans leurs parfums : elle est fort rare. *Voyez* le mot CANELLE BLANCHE.

GOMME AMMONIAQUE : est une gomme résine : *voyez* le mot AMMONIAQUE.

GOMME ANIMÉ : *voyez* RÉSINE ANIMÉ.

GOMME ARABIQUE : *voyez* ACACIA VERITABLE.

GOMME CANCAME, *Cancamum* : est une gomme résine très rare : elle paroît être formée d'un amas fortuit de plusieurs especes de gommes & de résines, agglutinées les unes contre les autres : il y en a des parties qui comme le succin, ont une couleur jaunâtre, une odeur de résine-laque, & qui se liquefient sur le feu, ou s'enflamment à la lumiere d'une bougie. Une autre portion est noirâtre, impure & se liquefie en partie, en exhalant une odeur assez suave. Une troisieme & quatrieme parties sont blanchâtres, jaunâtres, & se dissolvent dans l'eau. On y trouve des particules de bois ou de pierres comme enclavées. Comme la récolte du cancame ne se peut faire que quand le hazard en fait rencontrer à des Mariniers qui remontent les fleuves en Afrique & en Amérique, on en doit présumer qu'elle provient de différentes especes d'arbres qui bordent ces rivieres, & que les différens sucs qui en ont exudé, sont tombés dans l'eau, & se sont accidentellement ren-

contrés & conglutinés enſemble avant que de ſe durcir. On eſtime fort la gomme réſine cancame pour les maux de dents.

GOMME CARAGNE : *voyez* CARAGNE ou CAREGNE.

GOMME DE CEDRE : *voyez* RÉSINE DE CEDRE.

GOMME DE CERISIER : *voyez* GOMME DE PAYS.

GOMME CHIBOU : *voyez* à l'article GOMMIER.

GOMME ELEMI : *voyez* RÉSINE ELEMI.

GOMME DE FUNERAILLES ou GOMME DE MUMIE, *Gummi funerum*. Eſt le nom que l'on donne quelquefois au Bitume de Judée ou Aſphalte : *voyez* ASPHALTE.

GOMME DE GAYAC : *voyez* RÉSINE DE GAYAC au mot GAYAC.

GOMME DE GOMMIER : *voyez* GOMMIER.

GOMME DE GENEVRIER : eſt la *Sandaraque* : on l'appelle auſſi *Vernix*. Voyez GENEVRIER.

GOMME GUTTE : *voyez* CARCAPULLI.

GOMME LACQUE : *voyez* RÉSINE LACQUE, à l'article FOURMIS DE VISITE.

GOMME DE LIERRE : *voyez* RÉSINE DE LIERRE, au mot LIERRE.

GOMME MONBAIN : elle eſt jaunâtre, rougeâtre, tranſparente, fort agglutinante : elle découle du tronc de l'Acaja, du fruit duquel on tire une liqueur vineuſe : *voyez* ACAJA.

GOMME OLAMPI : *voyez* RÉSINE OLAMPI.

GOMME D'OLIVIER : elle découle de certains oliviers ſauvages qui bordent la Mer rouge : elle eſt aſtringente & déterſive, ſa couleur eſt jaune, & ſa ſaveur un peu âcre.

GOMME OPPOPANAX : eſt une gomme réſine : *voyez* OPPOPANAX au mot GRANDE BERCE.

GOMME D'OXICEDRE : *voyez* SANDARAQUE.

GOMME DE PAYS, *Gummi noſtras*. On donne ce nom aux différentes gommes qui découlent d'elles-mêmes des bifurcations de pluſieurs arbres, tels que le *Prunier*, le *Ceriſier*, l'*Abricotier*, l'*Olivier*, &c. voy. *ces mots*. La gomme de pays eſt plus ou moins pure : d'abord blanchâtre, enſuite jaunâtre, puis rouge &

brunâtre : elle a une ſorte d'élaſticité : les Chapeliers s'en ſervent dans leurs teintures.

GOMME DU SÉNÉGAL, *Gummi Senagalenſe* : eſt la gomme qui découle de pluſieurs eſpeces d'acacia, dont les uns ſont nommés *gommiers blancs*, & les autres *gommiers rouges*, parcequ'on en recueille deux ſortes de gommes, la blanche & la rouge. Ce ſont ces eſpeces de gommes que l'on appelle dans le commerce *gomme d'Arabie* ou *Arabique*, ainſi nommée de ce que l'on nous a apporté la premiere de l'Arabie heureuſe, enſuite d'Egypte, &c. mais le grand commerce s'en ait aujourd'hui au Sénégal, parceque ces eſpeces d'acacia ſont très communs dans les forêts qui avoiſinent ce pays. Les Maures de l'Afrique en viennent faire la traite : c'eſt un objet de commerce d'autant plus important, qu'il y a peu de manufactures, qui n'emploient beaucoup de gomme arabique : *voyez* ACACIA & GOMMIER.

GOMME SÉRAPHIQUE : eſt la gomme réſine appellée *Sagapenum*. Voyez *ce mot*.

GOMME TACAMAQUE : eſt la réſine *Tacamahaca*. Voyez TACAMAQUE.

GOMME TURIS, ou TURIQUE, ou VERMICULAIRE : *voyez* ACACIA VÉRITABLE.

GOMMIER, *Arbor Chibou* : eſt un grand arbre de l'Amérique, ainſi nommé à cauſe de la grande quantité de gomme qu'il jette : on en diſtingue deux eſpeces ; l'un ſe nomme *gommier blanc*, & l'autre *gommier rouge*.

Le bois du *gommier blanc* eſt dur & blanc ; ſes fleurs ſont petites, blanches, diſpoſées par bouquets au haut des rameaux ; ſon fruit eſt gros comme une olive, preſque triangulaire, verdâtre d'abord, & enſuite brunâtre : ſa chair eſt tendre & remplie d'une matiere gluante & blanchâtre.

Le *gommier rouge* qui croît aux lieux ſecs & arides dans la Guadeloupe, porte un bois également blanchâtre & tendre, mais de peu de durée, & qui ſe pourrit promptement ; il eſt revêtu d'une écorce épaiſſe & verdâtre, & d'une peau mince & rouſſâtre qui ſe ſépare aiſément : ſes branches ſont fort étendues, & portent en haut des feuilles diſpoſées par touffes, reſſemblant

à celles du frêne, ſans dentelures & d'un verd foncé : ſes fleurs ſont, comme les précédentes, par bouquets & blanches : il leur ſuccede un fruit charnu ſemblable à la piſtache, réſineux, & contenant un noyau dur.

Le P. Plumier prétend que ces gommiers ne different de nos thérébintes, que par la ſtructure de leurs fleurs, qui ne ſont pas à étamines.

Une obſervation très importante à faire, eſt que les gommiers du Sénégal ne donnent effectivement pendant l'été qu'une gomme, que l'on vend dans le commerce ſous le nom de *gomme du Sénégal* : voyez *ce mot.* Tandis que les gommiers de l'Amérique ne diſtilent qu'une réſine. Peut-être ces arbres gommiers n'ont-ils qu'une reſſemblance apparente, & que ceux de l'Amérique devroient être plutôt nommés *Réſiniers.* En effet, le prétendu gommier d'Amérique donne, avec ou ſans inciſion, une réſine blanchâtre & gluante comme la thérébentine, qu'on nous apporte quelquefois dans des barils, enveloppée dans de grandes & larges feuilles qui naiſſent ſur un grand arbre nommé *Cachibou*, lequel croît dans le pays : c'eſt d'où eſt venu le nom de *gomme* ou *réſine cachibou.* Les Amériquains & les Sauvages emploient ces feuilles à pluſieurs ouvrages, & principalement à garnir les panniers d'aromates, afin d'empêcher que l'air n'y pénetre : ils brûlent quelquefois cette réſine au lieu d'huile. On prétend que quelques Négocians mêlent cette réſine dans la réſine d'Elemi, même avec la réſine animé & la tacamaque. Si la réſine du gommier d'Amérique étoit une gomme, ce mêlange frauduleux ſeroit impoſſible.

La réſine du gommier d'Amérique eſt bonne pour la dyſſenterie & la néphrétique : on la prend intérieurement comme la thérébentine en bolus & au poids d'un demi gros : appliquée extérieurement, elle eſt nervale. Les feuilles du gommier de l'Amérique ſont eſtimées vulnéraires

GONDOLE. On donne ce nom à pluſieurs eſpeces de coquillages du genres des *Tonnes* & de la claſſe des *Univalves* : voyez *ces mots.* M. Adanſon fait un genre particulier de ce coquillage, & le place à la tête des univalves, à cauſe de la ſimplicité de ſa ſtructure.

GORDIUS, eſt un ver aquatique qui ſe trouve dans les lacs & dans les fontaines. Si on le coupe par morceaux, alors chaque morceau coupé conſerve ſon mouvement, reprend une tête, un corps, & une queue, quand on le remet dans l'eau.

M. Linnæus qui parle de ce ver, ſous le nom de *Gordius pallidus*, *caudâ capiteque nigris*, dit que les Naturaliſtes ont regardé ce qu'on diſoit de ce ver, comme une fable ſi ridicule & ſi contraire à la nature, qu'ils n'ont pas même fait une ſeule expérience pour le vérifier. Geſner, Aldrovande & Jonſton ont parlé de ce ver ſous le nom de *Seta* ou de *Vitulus marinus*. Les Smolandois l'appellent *Onda-Betel*.

GORGE ou GOZIER, *Gula plumbea*. Eſt un petit oiſeau de la figure & de la groſſeur de la *Gorge rouge*: voy. *ce mot*. Cet oiſeau a une tache jaune près des yeux, la poitrine couleur de plomb. Son col, ſon dos, & ſa queue ſont bruns, ſon bec eſt noir & ſes pieds ſont roux: on lui donne auſſi le nom de *Véron*.

GORGE BLANCHE, *Albecula*. Eſt un oiſeau qui vient en Angleterre au printems, & qui quitte ce pays en hiver; ſon bec eſt noir en partie, ſon plumage eſt preſque tout blanc, particuliérement à la gorge: il fréquente les haies & les jardins, ſe nourrit de cerfs-volans, de mouches & d'autres inſectes; il ſe tapit & ſaute de côté & d'autre dans les buiſſons, où il fait ſon nid fort près de terre: le dehors en eſt conſtruit de petites tiges d'herbes, & de brins de paille ſeche, le milieu de joncs fins & d'herbes molles, & le dedans de crins & de poils fins: il pond cinq œufs de couleur brune noire, mêlangée de blanc & de verd.

GORGE BLEUE, *Rubecula cærulea*. Cet oiſeau a la gorge bleue & le ventre rouge.

GORGE ROUGE ou ROUGE-GORGE, *Rubecula*, eſt un oiſeau facile à diſtinguer, à cauſe de ſa poitrine d'un rouge orangé. Il a le dos d'un cendré obſcur, comme les Grives. Pendant l'hyver, il cherche ſa nourriture dans les maiſons, ſans avoir peur des perſonnes qu'il y rencontre. Cet oiſeau ne paroît que l'hyver: il ſe retire dans les bois pendant l'été. En Septembre, il commence à ſe montrer dans les Villes & dans les

Villages, où il chante ſi mélodieuſement, qu'on eſtime ſon ramage preſque autant que celui du Roſſignol. Sa corpulence eſt un peu inférieure ; ſon bec eſt grêle, délié & noir ; ſa langue eſt fourchue : il a le ventre blanc ; les jambes, & les pieds rougeâtres ; tout le reſte tire ſur le cendré un peu verdâtre. On obſerve une ligne d'un bleu pâle, qui ſépare la couleur rouge de la cendrée ſur la tête. Sa queue a deux pouces & demi de longueur ; il la tient élevée & la remue continuellement : l'iris de ſes yeux eſt de la couleur d'une noiſette. On connoît le mâle aux mêmes marques qui font diſtinguer le Roſſignol mâle d'avec la femelle. On éleve en cage le Gorge Rouge, en lui donnant de la pâtée. Quand les petits ſont élevés ils mangent de tout, comme les autres oiſeaux L'âge & le pays cauſent de grandes variétés dans ces ſortes d'oiſeaux : ils font leur nid dans le printems, parmi les épines & les arbriſſeaux : ils le couvrent de feuilles de chêne, & y font, d'un côté ſeulement, une entrée diſpoſée en voûte. La femelle ne pond pas moins de quatre œufs, & jamais plus de cinq. Si elle ſort de ſon nid pour aller chercher ſa nourriture, elle bouche ce paſſage avec des feuilles. Quelquefois elle fait ſon nid dans des creux d'arbres, avec de la mouſſe, de l'herbe fauchée, & de menues brouſſailles.

On a donné le nom de *Gorge rouge de rocher* au *Merle bleu*. Voyez *ce mot.*

Dans la Jamaïque, on trouve auſſi une eſpece de Gorge rouge, dont le haut de la tête, le dos & les aîles ſont verds ; le tour de ſon gozier eſt marqué d'une tache couleur de pourpre, ou d'un rouge éclatant ; le ventre eſt d'un jaune blanc ; la poitrine eſt verte ; les pieds ſont noirs, & les aîles couleur de ceriſe.

Le *Gorge rouge de l'isle de Cayenne*, eſt un petit oiſeau de Savane, & qui eſt appellé, au Breſil, *Itirana.*

GOUDRAN ou GAUDRON. *Voyez* PIN On donne le nom de *Goudron des Barbades* à la Pétrole d'Amérique. *Voyez* PÉTROLE.

GOUJON ou BOUILLEROT, *Gobius*, eſt un petit poiſſon de rivage, de rocher, de riviere & d'étangs de mer, qu'on confond ſouvent, mais à tort, avec l'*Able*. Voyez *ce mot.*

On diſtingue pluſieurs ſortes de Goujons : il y en a de blancs, de noirs, de jaunâtres, de grands, de petits & de moyens. Nous ne parlerons ici que du Goujon de riviere. C'eſt un poiſſon à nâgeoires molles, couvert d'écailles, & qui eſt connu par-tout. Il a deux petits barbillons à la bouche : il eſt garni d'une nâgeoire au dos, de deux au-deſſous des ouies, & de pluſieurs ſous le ventre : il vit dans la fange & l'ordure. Sa longueur ordinaire eſt de cinq pouces : il a la mâchoire ſupérieure plus longue que l'inférieure. Sa chair étant frite eſt aſſez agréable à manger.

Ruiſch, dans ſa Collection des Poiſſons d'Amboine, parle de pluſieurs eſpeces de Goujons de rivieres, dont les habitans de ce pays ſe nourriſſent. On voit à Auſbourg, en Allemagne, un Goujon de riviere qui a le corps plus ſerré & plus pâle que le nôtre. La ſaiſon de pêcher le Goujon, eſt depuis Novembre juſqu'en Avril. On le prend à la naſſe dans les rivieres, quelquefois auſſi dans des filets, dont les mailles ſont étroites.

GOULU, *Gulo.* Animal quadrupede, qui a cinq doigts aux pieds, & que M. Briſſon regarde comme l'*Hyene* des Anciens, mais que M. Linnæus met dans le genre des *Belettes.* Voyez *ces mots.*

Le Goulu, que Scaliger appelle *Vautour quadrupede*, parcequ'il ſe nourrit de cadavres, eſt un animal de la grandeur d'un chien, & à qui l'on donne la face d'un chat & la queue d'un renard : il a le corps large ; le poil & la peau noirs ; la tête un peu plus ronde que le loup ; les dents auſſi fortes & auſſi pointues ; les pieds petits, comme la Loutre. Les Zoologiſtes Allemands diſent que le Goulu ſe trouve dans les montagnes de la Laponie, & dans les vaſtes forêts du Nord.

Pavius, qui a autrefois fait en préſence de Jean Laët, l'anatomie d'un Goulu, dit y avoir remarqué trois choſes ſingulieres, qu'il a communiquées à Thomas Bartholin. La premiere eſt qu'il n'a point de cordon ombilical. La ſeconde eſt que le foie du Goulu eſt fortement lié avec le ligament du diaphragme ; & en cela, il a rapport avec la conſtitution intérieure du foie de l'homme ; car dans les brutes, le foie eſt ſuſpendu par un ligament. La troiſieme eſt que l'inteſtin, depuis un bout

jusqu'à l'autre, est de la même figure : il n'a point d'intestin cœcum, & les autres sont droits. On conserve, dans le Cabinet Royal de Dresde, des peaux de ces animaux.

GOULU, espece de *Cormoran apprivoisé*. Voyez *ce mot*.

GOULUE. On donne ce nom à une espece de Chenille gourmande, qui se nourrit de feuilles d'orties, tant que cette plante est en vigueur : elle se métamorphose en un papillon, qu'on trouve dans les étables pendant l'hyver.

GOULU DE MER, espece de Mouette, oiseau qui se trouve en grand nombre au Cap de Bonne Espérance : on en voit de verts, de gris & de noirs. Leurs plumes font d'excellens lits. Leurs œufs sont délicats. Les Mouettes ressemblent beaucoup aux Canards, à l'exception du bec qui est pointu.

GOULU DE MER. Poisson anthropophage, qui se trouve au Cap de Bonne Espérance, & dont on distingue deux especes. La premiere a jusqu'à seize pieds de longueur. L'expérience a malheureusement fait voir que sa gueule & son gozier sont si dilatables, qu'il peut avaler un homme tout entier : ses dents sont crochues, fortes & pointues ; & il en a trois rangées à chaque mâchoire : il a deux nâgeoires sur le dos & quatre sous le ventre. Sa peau est dure, rude & sans écailles. Divers petits poissons s'attachent ordinairement à ses côtés. La plupart des vaisseaux qui doivent aller près de la ligne, ou la passer, se pourvoient de tout ce qui est nécessaire pour prendre ces Goulus de mer. Pour cela, ils ont un gros croc de fer, qui est ordinairement attaché à une forte chaîne d'environ une douzaine de chaînons ; l'autre extrêmité est liée à une corde, d'une longueur considérable. L'amorce dont on se sert, est une grosse piece de lard ou de bœuf. Dès que les Matelots découvrent ce poisson, ils lui jettent l'hameçon. Le Goulu amorcé suit cet appas ; & se jettant dessus tout d'un coup, l'engloutit avec beaucoup d'avidité. Quelques Matelots le tirent à bord, tandis que d'autres sont tout prêts avec des hâches pour le tuer au moment qu'il arrive sur le tillac,

Sans cette précaution, il briseroit & renverseroit tout par les mouvemens furieux de sa tête & de sa queue.

Le Goulu de Mer de la seconde espece, est plus large que le premier, mais moins long : il a six rangées de dents crenelées : la rangée d'en dehors est courbée ; la seconde est droite ; les quatre autres penchent du côté du gozier. Sa peau est rude comme une lime, & sa queue se termine en demi-lune ; d'ailleurs, il ressemble en tout au grand Goulu. Cette sorte d'animaux est extrêmement vorace, & très avide de chair humaine : ils suivent volontiers & long-tems les vaisseaux ; il paroît que les Goulus sont des especes de *Chiens de mer*. Voy. *ce mot*.

GOURGANES, especes de petites Féves, qui sont d'une fort bonne qualité. *Voyez au mot* Féves.

GOUTTE DE LIN. *Voyez* Cuscute.

GRAINE, *Semen*, est la semence que les plantes produisent : chaque graine contient en soi le germe de la plante qui en doit naître. Il y a des plantes qui en portent plusieurs centaines, comme le Chanvre & le Millet. Dans les jardins, on n'emploie que des graines d'un ou deux ans au plus ; cependant celles des féves, des melons & des pois, durent jusqu'à huit ou dix ans, lorsqu'elles ont été bien conservées.

Il n'y a point de proportion constante entre la graine & la plante qui en provient, puisque les plus grands arbres portent souvent les plus petites graines, qui toutes contiennent une matiere farineuse & huileuse. On doit recueillir exactement toutes les graines, pour savoir l'âge & la qualité de ce qu'on seme ; pour cet effet, on laisse monter un peu de toutes les plantes, & on en seme les graines dans les saisons propres à chacune.

Quelques personnes, pour hâter la germination, mettent tremper la graine de la plante pendant huit jours dans du marc ou de l'huile d'olive ; puis la mettent dans de la mie de pain chaud.

Les graines des fleurs veulent être cueillies & conservées à sec. Lorsque les tiges qui les portent commencent à jaunir, & que l'on juge que les graines sont mures, on coupe le haut des tiges, & on laisse les graines dans les enveloppes naturelles qui les renferment ; ensuite

on les expose quelque tems au soleil, afin que l'écorce en devienne plus dure. Après quoi, on les suspend au plancher dans des sacs étiquetés.

On seme les graines sur couche, lorsque le fumier a perdu sa grande chaleur; ou en pleine terre, dans des rayons espacés de quatre ou cinq doigts, ou dans des caisses portatives, dont le fond est percé de plusieurs trous, & couvert d'un pouce de charbon de terre. On doit semer les graines à fleur de caisse, en les couvrant d'un demi doigt de terre, qu'on y laisse tomber au travers d'un crible : il faut ensuite étendre un peu de paille par-dessus, pour empêcher que l'eau des arrosemens n'emporte les graines.

Les graines, dont il semble que le vent se joue, aussi bien que des feuilles, se trouvent dispersées par cet artifice de la Nature, qui se sert de ce moyen pour perpétuer les landes, les forêts, & les autres plantations qu'elle a soin de faire dans tous les lieux où le terrein se trouve propre à la végétation.

GRAINE D'AVIGNON. Fruit d'une espece de Nerprun. *Voyez* NERPRUN.

GRAINE DE CANARIE OU ALPISTE, *Phalaris.* Plante originaire des Canaries, & qu'on cultive en Espagne & dans tous les pays chauds de l'Europe. Elle pousse trois ou quatre tiges ou tuyaux, noués & hauts d'un pied & demi. Ses feuilles sont semblables à celles du bled : elle porte des épis courts, garnis de petites écailles blanchâtres, & soutenant des fleurs blanches à étamines courtes. Il succede à ces fleurs des semences de différentes couleurs, oblongues, luisantes comme le millet, & à-peu près semblables à celles de la graine de lin. Cette semence est apéritive, & propre pour la pierre du rein & de la vessie, étant prise en poudre ou en infusion.

GRAINE D'ÉCARLATE. *Voyez* KERMÈS.

GRAINE DE GIROFLE. On ne comprend pas, sous cette dénomination, le Girofle même, mais l'Amome qui est la graine du Girofle. *Voyez* GIROFLE.

GRAINE JAUNE ou GRAINETTE, est la Graine d'Avignon. *Voyez à l'article* NERPRUN.

GRAINE DE MUSC : *voyez* AMBRETTE.

GRAINE DE PARADIS : *voyez* CARDAMOME.

GRAIN, *Granum.* On entend par ce mot, tout ce qui sort des épis de quelque espece qu'ils soient : on distingue les grains en gros & en menus. Les *gros Grains* sont le blé & le seigle : les *menus Grains* sont l'orge, l'avoine, les pois, le millet, les vesces, le maïs. On seme les gros Grains en automne, & les menus au mois de Mars.

Il y a plusieurs causes principales de la destruction des Grains ; savoir, 1°. la corruption occasionnée par la fermentation ; 2°. celle qui est produite par les insectes ou par d'autres animaux destructeurs, tels que les rats, les souris, dont on ne peut se préserver qu'avec de grandes précautions. Parmi les insectes, les plus communs sont les charansons, qu'on appelle en certains pays *Cadelle*, & les *Teignes* ou *vers*, qui se changent en petits papillons, après s'être nourris de la farine du grain. La conservation des grains a paru un objet de la derniere importance à M. Duhamel ; il a cherché & trouvé des moyens dont nous avons donné une idée à l'article BLED. *Voyez ce mot.* Nous renvoyons cependant nos Lecteurs à l'Ouvrage même de ce savant Académicien.

Dans plusieurs pays on tire une eau-de-vie des Grains macérés & fermentés : on la nomme *Eau-de-vie de Grain.*

GRAINS DE TILLI ou DES MOLUQUES. *Voyez à l'article* RICIN.

GRAINS DE ZÉLIM. *Voyez* POIVRE D'ETHYOPIE.

GRAIS ou GRÈS ou PIERRE DE SABLE, *Lapis arenarius vulgaris.* Est une pierre vitrifiable, composée de grains de sable quartzeux, plus ou moins atténués, de différentes figures, & liés ensemble d'une maniere plus ou moins intime à l'aide d'un gluten particulier. Plus les grains de sables, qui constituent la masse de Grais, ont été rapprochés & fortement liés entre eux, plus le Grais est dur, compacte & pesant, mieux il étincelle avec le briquet, & mieux il se divise à l'aide du marteau. Le Grais se trouve, dans les carrieres, par bancs ou par couches plus ou moins épaisses, & d'autant plus dures qu'elles sont plus éloignées de la surface de la terre.

Il peut y avoir du Grais d'une très grande antiquité,

mais nous avons des preuves qu'il s'en forme sensiblement tous les jours. A l'inspection des Gresieres, & de la diversité des formes de cette pierre, on conçoit sans peine la cause ou l'origine de la Pierre Meuliere, du Grais à bâtir, &c.

Par exemple, qu'une grande quantité de fragmens de quartz grossiers soit chariée par l'eau dans une cavité où il stile un *gluten vitreux*, & que le mêlange ou l'aggrégation s'en fasse grossierement, il en resultera bien une espece de concrétion très dure; mais inégale, comme vermoulue: tel est ce que les Lithologistes appellent *Quartz carié* ou *Pierre Meuliere* ou *Pierre à moudre*. Voyez *ces mots*.

La Pierre a filtrer, *Filtrum*, est communement un Grais poreux, raboteux, composé de particules de sable grossieres, arrangées de maniere à donner passage aux gouttes d'eau troubles, & à les rendre limpides après leur infiltration. On trouve cette pierre dans les Isles Canaries, & sur les côtes du Mexique. Les Japonois la regardent comme une éponge pétrifiée. On trouve aussi en Ingermanie, aux environs d'Upsal, des Pierres à filtrer, qui ressemblent beaucoup à la pierre ponce grise. Le Palais de Peters-hof en est bâti. Les pores de ces pierres ressemblent à ceux du bois rouge: on en a aussi découvert depuis quelques années en Saxe.

Le Grais grossier, *Lapis arenarius viarum*, est celui dont on se sert en France pour paver les rues des villes & des grands chemins, & pour faire des marches d'escaliers & d'autres ouvrages dans les endroits humides: on en trouve des carrieres considérables dans la forêt de Fontainebleau.

Le Grais a batir, *Cos ædificialis*, est une pierre composée de sable fin, de differentes couleurs & de différents degrés de dureté; ce qui la rend plus ou moins facile à être travaillée. On en trouve en Normandie près de Caen. Il y en a qui sont tendres, lorsqu'on les tire de la carriere, & qui durcissent à l'air, c'est la meilleure espece pour les bâtimens. Ceux qui se décomposent à l'air & à la pluie, sont de mauvaise qualité. On pique le Grais pour en faire des ouvrages rustiques, qui s'appellent *Ouvrages de graisserie*.

Le Grais des Remouleurs, *Lapis cotarius*, est une pierre dont les particules sont d'une grosseur inégale, les unes petites, d'autres grosses, mais liées assez étroitement : l'eau peut néanmoins y pénétrer un peu. On s'en sert pour faire des pierres & des meules à aiguiser avec ou sans eau. Il y en a de blanches, qui sont faciles à tailler ; on en fait des figures très durables. On en trouve aussi de grises, de jaunes & de rouges ; la plus grande quantité se trouve en Suéde.

Grais de Turquie, *Cos Turcica*, c'est la pierre qui ressemble à certaines especes de *Silex* ou de *Saxum* : elle est d'un grain plus fin que la précédente espece. Sa couleur est grise : si elle est séche & tendre, l'acier mord dessus en cet état ; mais quand elle a été humectée avec de l'huile elle durcit considérablement, acquierre au feu, de même que les pierres argilleuses, une couleur souvent blanchâtre, ensuite se demi-vitrifie. Les Marchands Merciers de Paris, &c. font venir cette sorte de Pierre d'Ingermanie, de la Lombardie ou d'Angleterre. Nous en avons trouvé une carriere le long de l'étang, & près du moulin de l'Abbaye royale du Relec, entre Morlaix & Carhaix, en basse Bretagne. La forme de ces pierres imite des quarrés longs & applatis.

Le Grais feuilleté, *Cos fissilis*. Les particules de ce Grais sont assez tendres & égales : on s'en sert en Piedmont pour couvrir les maisons.

Indépendamment de toutes ces sortes de Grais, des Auteurs en citent une espece qu'on trouve en Finlande, & dont les parties sont de différentes natures : c'est à proprement parler un gravier, peut-être un *saxum* ou pierre composée. On y reconnoît effectivement des grains de spath, de silex, de quartz, de mica. *Voyez* Saxum ou Roche & Gravier.

Quant aux Grais remplis de coquilles ou d'autres corps marins, qui forment quelquefois des couches sur la surface de certains endroits de la terre, ces couches doivent probablement leur naissance à des accidens ou à des inondations particulieres, c'est-à-dire, à des récessions de l'eau de la mer : souvent la couche superieure est molle, & le lit, qui est au-dessous, se trouve dur. Il n'est pas même rare de rencontrer au-dessous de

plusieurs lits les matieres non mêlangées, dont la pierre est composée, & celle qui sert à en lier les grains.

En Normandie, on donne le nom de *Grais à pot* à une sorte de terre argilleuse, dont on se sert pour faire des pots à beurre. En examinant cette terre fort tenace, mais fusible en quelque sorte, on trouve qu'elle n'est qu'un mêlange de terre glaise fort grasse, & de sablon blanc, semblable à celui d'Etampes.

GRAISSE, *Adeps*. Des Auteurs comprennent, sous ce nom, le lard, le suif, le sain-doux ou graisse, l'huile adipeuse, celle de la moëlle, &c.

La Graisse proprement dite est une substance onctueuse, de consistance plus ou moins molle, qui se trouve non-seulement dans les cavités du tissu cellulaire, sous presque toute l'étendue des tégumens de la surface du corps de l'homme, & de la plupart des animaux, mais encore dans les cellules des membranes qui enveloppent les muscles, qui pénetrent dans l'interstice des fibres musculaires, dans les paquets des cellules membraneuses, dont sont couverts plusieurs visceres, tels que les reins, le cœur, les intestins, & principalement dans le tissu cellulaire des membranes qui forment le mésentere, l'épiploon & ses dépendances. La Graisse est plus abondante dans certaines parties de l'homme, que dans d'autres : il y en a beaucoup au ventre, aux fesses, aux mamelles, aux reins, &c. moins sur les mains & sur les pieds & peu ou point sur le bord des levres : elle sert à donner de la souplesse aux muscles, une molesse convenable à toute nos parties, à faciliter la transpiration cutanée, & la sortie des excrémens. *Voyez sur cet objet les Ouvrages des Physiologistes.*

La Graisse est communément d'une saveur peu agréable : employée comme reméde, elle convient contre l'action des poisons corrosifs. Nous exposons les propriétés des différentes Graisses, en parlant de chaque espece d'animal. Quelques blanches que soient les Graisses, elles jaunissent & rancissent au bout d'un certain tems. Il y en a qui acquierent une sorte de dureté, même sans froid, telle est le suif. D'autres se liquefient, se fondent à une chaleur assez modérée ou produisent de l'huile, telles sont les Graisses de poissons cétacées,

&c. Enfin on trouve des Graiſſes dont l'odeur eſt toujours pénétrante.

GRAMEN ou PLANTES GRAMINÉES. C'eſt le nom qu'on donne aux plantes de la famille des Chiendents. *Voyez* CHIENDENT.

GRAMMATIAS. Des Naturaliſtes donnent ce nom tantôt à un jaſpe, & tantôt à une agate, qui ſur un fond rouge, ſont marquées de raies blanches. On en voit dans tous les cabinets des Curieux.

GRANDE BERCE, *Sphondilium majus.* Plante qui croît dans la Macédoine, dans la Béotie & dans la Phocide d'Achaïe : elle eſt également connue des Botaniſtes ſous le nom de *Panax d'Héraclée.* Sa racine eſt longue, blanche, pleine de ſuc, odorante, un peu amere, & couverte d'une écorce épaiſſe ; ſa tige eſt haute & cotoneuſe ; ſes feuilles reſſemblent à celles du figuier, elles ſont rudes au toucher, & diviſées en cinq parties ; ſes fleurs naiſſent en ombelles ou paraſols au ſommet des branches ; elles ſont petites, blanches, compoſées chacune de cinq feuilles inégales, diſpoſées en fleur de lys : à ces fleurs il ſuccéde des ſemences jointes deux à deux, applaties, larges, ovales, échancrées par le haut, rayées ſur le dos, jaunâtres, d'une odeur forte, & d'une ſaveur piquante.

Pour tirer de cette plante la gomme réſine, qui porte le nom d'*Oppopanax*, on fait une inciſion au bas de la tige & à la racine : alors il en découle une liqueur blanchâtre, laquelle s'épaiſſit & ſe deſſéche, & prend à ſa ſuperficie, une couleur jaunâtre, quelquefois rouſſâtre.

L'Oppopanax eſt un ſuc gommeux, réſineux, grumeleux, gras, cependant friable, fort amer, âcre, d'une odeur de Fœnugrec, d'un goût qui excite un peu les nauſées. Cette gomme réſine eſt ſouvent remplie d'impuretés : elle eſt très chere & très recherchée ; on nous l'apporte d'Orient. Elle s'enflamme en partie ; l'autre partie ſe diſſout dans l'eau, mais elle la rend laiteuſe. L'oppopanax pris intérieurement, inciſe & diviſe les humeurs viſqueuſes ; il diſſipe les vents, & purge lentement : il convient dans les maladies du cerveau, des nerfs, même pour les obſtructions & la ſupreſſion des régles : extérieurement, il amollit les tumeurs, reſoud les ſquirrhes, les

nœuds & les ganglions : c'est un des ingrédiens de la grande Thériaque.

GRANDE ÉCAILLE. Poisson des Antilles, qui tire son nom de ce qu'il est couvert de grandes écailles : il nage en troupe ; sa longueur est de cinq à six pieds : sa chair est grasse & d'un bon goût.

GRAND GOSIER ou ONOCROTALE. *Voyez* PÉLICAN.

GRANITE, *Granitum* Le Granite est une masse composée essentiellement de petites pierres, comme grénelées, très dures, liées ensemble par une espece de ciment naturel, plus ou moins fort. Ce mêlange fait regarder le Granite comme une pierre de roche.

Les Granites, dont la liaison est imparfaite, ou dont le ciment est trop tendre, ne peuvent être employés aux ouvrages qui exigent que la pierre soit pleine, ou qui demandent un poli vif. Ceux dans lesquels le ciment est d'une force & d'une dureté suffisantes, sont les plus solides & les plus beaux. Les grains du Granite, & la matiere qui les lie, varient de couleur : on en trouve dont le fond est blanc & quartzeux ; dans d'autres il est rouge, & de nature silicée ou de spath fusible ; dans d'autres enfin il est ou verd ou jaune & très dur. Est-il tendre, il est farineux & calcaire ; alors il se détruit promptement.

Si l'on considere bien les Granites & leur tissu, on distingue au premier coup d'œil une sorte de ressemblance avec les marbres ; ce qui les a fait placer dans cette classe par quelques Naturalistes. Ils en different cependant essentiellement par les parties constituantes. Le marbre est une pierre calcinable ; au lieu que le Granite est composé, ordinairement, de petits grains durs, de matieres vitrifiables, & d'un ciment mêlé de paillettes de mica, qui résistent au feu sans passer à l'état de verre. Le ciment, qui unit ces pierres vitrifiables, étant plus ou moins terreux, doit, à la longue, être en prise à l'injure des tems : c'est effectivement ce qui arrive. M. de la Condamine a remarqué, que les faces de l'aiguille de Cléopâtre, subsistante encore à Alexandrie, qui sont les plus exposées aux mauvais vents, se calcinent à l'air, de façon qu'on ne peut plus rien connoî-

tre aux caracteres hiéroglyphes dont elles étoient chargées. A la vérité, cette destruction n'est produite qu'après un laps de tems considérable ; & peut-être l'énormité de la masse est-elle la seule cause qui ait fait crevasser & désunir les petites masses : par ce moyen, le ciment aura été en prise aux injures de l'air, & le Granite aura perdu son poli ; mais d'ailleurs, le fond de ce Granite est encore excellent : il n'en est pas de même des colonnes de Granite, que l'on voit dans la place de Séville, quoique élevées depuis peu de tems ; elles sont prodigieusement altérées. Cette différence vient de la nature des pierres & du ciment.

Les carrieres de l'Egypte ont fourni aux Egyptiens ces morceaux de Granite, d'une grandeur prodigieuse, dont les Rois ont fait construire, à l'envi, de superbes monumens, qui, après la destruction de cette Monarchie, ont servi & servent encore à l'ornement des plus riches Capitales, tant de l'Europe que de l'Egypte même. La grandeur énorme de ces pierres, & la diversité de nature que paroissent avoir entr'elles les parties dont le Granite est composé, a fait croire à quelques-uns que ces pierres étoient l'ouvrage de l'Art & non de la Nature.

On s'est imaginé, sans fondement, qu'il n'y avoit que l'Egypte qui pût fournir du Granite ; mais M. Guettard nous apprend, dans un des Mémoires de l'Académie, que plusieurs Provinces du Royaume pourroient nous fournir des carrieres immenses de Granite, & que quelques-unes en peuvent donner des morceaux qui ne le céderoient ni en grandeur ni en dureté, à celui qu'on tiroit autrefois de l'Egypte. Dans les Voyages pour l'Histoire Naturelle, que nous avons faits en France, avec la protection & l'aveu du Gouvernement, nous avons examiné ces mêmes carrieres de Granite ; & dans la comparaison que nous en avons faites à l'aide du ciseau, du briquet, & par les expériences chymiques, nous avons jugé que celui des environs d'Agey, près la montagne de Sommerset en Bourgogne, étoit le plus beau Granite du Royaume ; & qu'il pouvoit, par sa dureté, sa pesanteur, sa nature, contrebalancer à tous égards celui d'Egypte.

On retrouve le même ordre dans les fossiles & les dif-

férens terreins de l'Egypte, de l'Asie & de la France. Il paroît qu'il y a, comme en France, une bande marneuse, qui ne produit que des pierres blanches à bâtir, enveloppée d'une bande schisteuse, qui contient des marbres, des granites, & toutes sortes de productions métalliques, & qui enveloppe à son tour une bande purement sablonneuse; telle est la remarque de M. Guettard.

Dans plusieurs de nos Provinces, on bâtit les maisons, & on pave les chemins avec du granite, capable d'être employé aux ouvrages les plus recherchés. Nos Granites les plus beaux, sont ceux des environs d'Agey & du Mont Dauphin; ceux des environs d'Alençon, de Limoges & de Nantes. Il s'en trouve aussi d'assez beaux près de la source de la Dordogne. Il y en a aussi aux environs de Saint-Sever en Basse Normandie; on le nomme dans le pays *Carreau de Saint-Sever* ou du *Gast*, parce-qu'effectiment dans la forêt du Gast, il s'en trouve qu'on sépare facilement en tablettes avec des coins de fer. *Voyez Hist. de l'Acad. année 1751.*

GRAPPELLES : *voyez* GLAITERON.

GRAPPE MARINE, *Uva marina.* Le dessus de ce faux végétal ou zoophyte, représente une grappe de raisin en fleur : elle est longue, d'une figure informe, & tient à une queue. Les parties de dedans sont confuses : on y trouve quelquefois de petites glandes; on rencontre la Grappe marine dans l'Océan : il y en a de différentes couleurs; de bleues, de violettes & de rouges. On croit y remarquer un mouvement progressif, comme dans certaines especes de Polypes.

GRASSETTE : *voyez* ORPIN.

GRASSETTE, *Pinguicula.* Cette plante curieuse & utile à connoître, se nomme aussi *Herbe grasse* ou *huileuse :* elle croît sans culture dans les prés & autres lieux humides & marécageux, & sur les montagnes arrosées des eaux qui proviennent de la fonte des neiges. Quoiqu'on la rencontre aux environs de Paris, elle aime mieux les pays froids. Elle est vivace, & se multiplie de graines sans être cultivée; car on a de la peine à la faire venir dans les jardins.

Sa racine consiste en quelques fibres blanches, assez

grosses, eu égard à la petitesse de la plante : elle pousse six à huit feuilles, couchées sur terre, oblongues, obtuses en leur extrémité, luisantes comme si elles étoient frottées d'huile ou de beurre, unies, sans dentelures, & d'un verd pâle. Il s'éleve d'entr'elles des pédicules hauts comme la main, qui soutiennent chacun en son sommet une fleur violette, ou blanche, ou purpurine, semblable à celle de la violette, mais d'une seule piece, coupée en deux levres, & terminée dans son fond par un long éperon. A la fleur succede un fruit ou coque enveloppée d'un calice par le bas, laquelle s'ouvre en deux quartiers, & laisse voir un bouton qui contient plusieurs semences menues & arrondies.

La Grassette est vulnéraire, & si consolidante, que ses feuilles, froissées entre les doigts, & appliquées sur les coupures & autres plaies récentes, les guérissent promptement. Le suc onctueux & adoucissant, qu'on en exprime, sert d'un liniment merveilleux pour les gerçures des mamelles : on en fait en quelques pays un vin médicamenteux, ou un sirop qui purge assez bien les sérosités. Il y a des personnes qui jettent une poignée de ses feuilles dans un bouillon de veau, ce qui le rend laxatif & propre dans les constipations. Mais le principal usage de cette plante est extérieur : sa racine pilée & cuite en cataplasme, soulage & même guérit les douleurs sciatiques & les hernies des enfans. Dans le Nord, on se sert de ses feuilles écrasées pour rendre les cheveux blonds. Les Paysannes, en Dannemark, se servent du suc gras de ses feuilles, au lieu de pommade ; elles en frottent leurs cheveux, dont elles forment ensuite des boucles & des tresses. Cette espece de pommade donne de la consistance à leur frisure. M. Linnæus dit qu'il y a peu de Médecins qui connoissent les vertus singulieres de cette plante, & sur-tout du suc graisseux de ses feuilles : il ajoute que les Laponnes versent par-dessus ces feuilles fraîches le lait de leurs Rennes récemment trait & encore tout chaud ; après quoi, elles le laissent reposer pendant un jour ou deux, pour qu'il s'aigrisse. Cette opération lui fait acquérir plus de consistance, sans que la sérosité s'en sépare, & le rend très agréable au goût, quoiqu'il ait moins de crême. Il suffit de mettre une demi-cuille-

rée de ce lait caillé ſur de nouveau lait, pour le faire cailler de même, & ainſi de ſuite, ſans que le dernier ſoit inférieur en rien au premier; néanmoins ſi on le garde trop long-tems, il ſe convertit en ſéroſité. Les Anglois Méridionaux appellent la Graſſette *Whytroot*, ce qui ſignifie *Tue-Brebis*, parcequ'elle fait mourir les moutons qui en mangent faute d'autre nourriture.

GRATECUL, eſt le fruit qui ſuccede à l'églantine, c'eſt à-dire à la fleur de l'églantier. *Voyez au mot* ROSIER SAUVAGE.

GRATERON, eſt le petit *Muguet* ou *Muguet des bois*. Voyez *ce mot*. Quelquefois on donne auſſi le nom de *Grateron* au Glouteron, dont les fruits s'accrochent aux habits des paſſans. *Voyez* GLAITERON.

GRATIOLE, ou HERBE A PAUVRE HOMME, *Gratiola*, eſt une plante qui croît dans les prés & dans les marais. Ses racines ſont blanches, noueuſes, fibreuſes & rampantes. Ses tiges ſont droites, également noueuſes & longues de plus d'un pied. Ses feuilles naiſſent deux à deux, oppoſées: elles ſont longues, étroites, crenelées en leurs bords, veinées & fort ameres. Ses fleurs naiſſent des aiſſelles des feuilles en Juin & Juillet: elles ſont ſeule à ſeule, attachées à des pédicules menus: elles ont la figure d'un dé à coudre; ordinairement elles ſont purpurines; quelquefois elles ſont blanches. Il leur ſuccede une petite coque ovale, diviſée en deux loges, qui contiennent des ſemences menues, rouſſâtres, qui muriſſent en Août & en Septembre.

Toute cette plante eſt ſans odeur; mais elle a une grande amertume, mêlée d'aſtriction. On la place parmi les purgatifs hydragogues; en effet, elle purge fortement la pituite épaiſſe: elle eſt vermifuge & utile contre les vieilles douleurs du coxis & les fievres invétérées: elle ne convient qu'aux perſonnes robuſtes; car elle cauſe ſouvent à ceux qui ſont foibles des ſuperpurgations. On preſcrit cette plante fraîche à la doſe de demi-poignée; ou étant ſéche, à la doſe d'un gros après l'avoir fait macérer dans de l'eau ou dans du vin. L'infuſion de cette plante purge davantage que ſon ſuc.

GRAVELLE. On donne ce nom au *Calcul*. Voyez *ce mot*.

GRAVIER, *Saburra mixta.* Nom qu'on donne vulgairement au gros ſable, qui n'eſt ſouvent qu'un amas de petits cailloux & de petites pierres, c'eſt-à-dire de fragmens de ſpath dur, de quartz, de petits éclats de ſilex & de paillettes talqueuſes. La groſſeur & la proportion des parties de ce gravier, ſont aſſez inégales. On choiſit le plus gros pour donner du corps aux cimens que l'on emploie dans les grands chemins, pour les chauſſées & pour la groſſe mâçonnerie. On ſe ſert du plus fin pour ſabler les parterres & les boſquets. L'un & l'autre ſe trouvent dans l'Anſe de certains rivages de la mer & au pied des montagnes, arroſées par des torrens.

GRAVISSANTE. On donne ce nom à la Chenille qui ſe nourrit de l'abſinthe verd, qui croît ſur les digues de la mer. Cette eſpece de Chenille eſt farouche & méchante : elle rue de la partie poſtérieure du corps pour peu qu'on y touche. Lorſqu'elle mange, elle courbe l'abſinthe vers la terre, & s'enveloppe dans les feuilles, de façon qu'on a de la peine à l'appercevoir ; en deſcendant, elle ſe couvre adroitement la tête de la partie poſtérieure de ſon corps : elle ronge auſſi les branches d'abſinthe qu'elle laiſſe tomber à terre, & s'y enveloppe pour attendre le tems de ſa métamorphoſe. Il ſort de ſa chryſalide un papillon, dont la bigarrure & les couleuts ſont admirables.

GRÊLE, *Grando*, eſt une eau de pluie, qui s'eſt condenſée & cryſtalliſée par le froid, en paſſant dans la moyenne région, avant de tomber ſur la terre. La Grêle eſt en cryſtaux de différentes formes & groſſeurs : on en voit en petits grains, qui ſont également durs, ſemblables à de la glace, & preſque toujours anguleux ; d'autres ſont, d'un côté, demi-tranſparens, concaves ou à noyau ; & de l'autre part, farineux, comme ſi c'étoit de la neige conglomérée ; d'autres enfin ſont en grains coniques ou pyramidaux. Il y a quelques années qu'il tomba dans les environs du Périgord, des cryſtaux de grêle, plus gros que le poing, & qui peſoient plus d'une livre.

La Grêle ne conſerve pas long-tems ſa forme & ſa ſolidité : elle ſe reſſout en liqueur auſſi-tôt qu'elle eſt tombée ſur la terre, dont la température eſt bien oppoſée

à

à celle de l'athmosphere, d'où elle nous parvient. Cela n'empêche pas que les ravages qu'elle produit sur la terre ne soient très considérables, & d'autant plus funestes, qu'on ne sait comment les prévenir, ni comment les réparer. Lorsque les grains de grêle sont un peu gros, ils mettent en pieces tout ce qu'ils rencontrent ils renversent les moissons, hâchent jusqu'à la paille des bleds, brisent les branches, les feuilles & les fruits des arbres, cassent les vitres des habitations, terrassent les oiseaux, écrasent même les hommes & les animaux qui se trouvent dans la campagne : on a vu des grêles, dont la qualité étoit telle, qu'elle détruisoit pour plusieurs années l'espérance de la récolte. De-là vient que des Economes intelligens arrachent les arbres trop maltraités de la grêle, & en plantent d'autres à la place. On a remarqué qu'il grêle rarement dans les vallons qui sont couverts par des montagnes à l'Orient, & que l'exposition au Nord entre des montagnes, y est la plus sujette.

GRÉMIL ou HERBE AUX PERLES, *Litho-spermum.* Plante qui vient d'elle-même en certains pays aux lieux incultes, & qu'on cultive aussi dans quelques endroits, à cause de sa semence qui est d'usage en Médecine.

Sa racine est à-peu près grosse comme le pouce, ligneuse & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, droites, cylindriques, rudes & branchues. Ses feuilles sont nombreuses & alternes, longues, étroites, pointues, sans queue, velues, d'un goût herbeux, d'un verd plus ou moins foncé. Ses fleurs sont portées sur des pédicules courts, qui naissent aux sommets des tiges & des rameaux, dans l'aisselle des feuilles : elles sont petites, blanches, évasées en haut, découpées en cinq parties, & contenues dans un calice oblong & velu, qui est aussi fendu en cinq quartiers. Il succede à ces fleurs des semences dures, arrondies, polies, luisantes, de la forme & de la couleur des perles.

Cette graine a un goût de farine, visqueux & un peu astringent. Néhemie Grew dit qu'elle fait effervescence avec les acides : elle passe pour un grand diurétique & un anodin très doux : elle défend les reins & la vessie de l'âcreté des urines. Prise en émulsion, elle chasse le gravier, arrête la gonorrhée, facilite l'accouchement : elle

est également bonne pour la colique venteuse & la néphrétique.

GRÉMIL RAMPANT, *Litho-spermum repens.* Sa racine est tortueuse & noire. Ses tiges sont grêles, couchées à terre & noirâtres, ainsi que ses feuilles. Ses fleurs sont bleues, & ses graines ressemblent à celles de l'Orobe. Cette espece de Grémil a les mêmes vertus que la précédente.

GRENADIER, *Malus Punica.* Il y a plusieurs especes de Grenadiers, différens par leurs fleurs, & par la saveur de leurs fruits. On les distingue en cultivés ou domestiques, & en sauvages. Le Grenadier, qui donne la grenade, est cultivé ; c'est un petit arbre, dont les branches sont menues, anguleuses, revêtues d'une écorce rougeâtre ; ses rameaux sont armés d'épines roides ; ses feuilles sont placées sans ordre, ayant quelque ressemblance à celles de l'olivier ou du grand mirte : elles sont d'une odeur forte & désagréable, lorsqu'on les froisse entre les doigts. Les fleurs sont de couleur d'écarlate, disposées en rose à cinq pétales, contenues dans un calice qui représente une espece de petit pannier à fleurs ; ce calice est oblong, dur, purpurin, large par en haut, & a, en quelque maniere, la figure d'une cloche : on l'appelle *Cytinus.* Aux fleurs succedent des fruits à-peu-près de la grosseur des pommes, garnis d'une couronne, un peu applatis des deux côtés. L'écorce de ces fruits est de couleur rouge en dehors:elle est ridée,épaisse comme du cuir, dure & cassante. Le fruit est jaune intérieurement : il a une saveur acide, ou douce, ou vineuse, suivant l'espece de Grenadier : il contient un grand nombre de grains, assez semblables à ceux du raisin, dans lesquels est une amande amere & un peu astringente.

Les Grenadiers croissent naturellement dans les terreins secs & chauds de l'Espagne, de l'Italie, de la Provence & du Languedoc. Pour les élever dans les climats froids de la France, il faut les tenir contre les espaliers, & les mettre dans des serres pour les garantir du froid pendant l'hiver. Les pepins, & sur-tout l'écorce des grenades, sont très astringens. On donne, dans les boutiques, à l'écorce, le nom de *Maliçorium*, comme qui

diroit cuir de pommes: on peut en faire usage, comme de l'écorce de chêne, pour préparer les cuirs: elle change en noir la solution du vitriol qui est verte, & est propre par conséquent à faire de l'encre, ainsi que la noix de galle.

Le suc de grenade est excellent pour précipiter la bile, pour appaiser l'ardeur de la soif dans les fievres continues: on en fait un sirop, en y mêlant du sucre, qu'on estime cordial & astringent; on fait plutôt usage en Médecine des grenades aigres, que de celles qui sont douces. La grenade aigre contient un acide agréable, qui excite l'appétit, & nettoie la bouche. On voit dans les jardins, des Grenadiers à fleurs doubles en caisse, que l'on regarde comme sauvages: ils font l'ornement des jardins, par la quantité & l'éclat de leurs fleurs qui durent long tems, & qu'on emploie fréquemment en Médecine pour la dyssenterie, pour la diarrhée, en un mot comme incrassantes, & un peu moins astringentes que l'écorce. Les Apothicaires & les Droguistes vendent ces fleurs doubles de Grenadier, sous le nom de BALAUSTES, *Balaustia*: ils les font venir du Levant. Ces arbres en caisse ne donnent tant de fleurs, que parceque leurs racines sont resserrées; en pleine terre, ils ne pousseroient que du bois.

M. Duhamel desireroit que l'on multipliât davantage, dans les Provinces Méridionales, une espece de Grenadier nain d'Amérique, afin que l'on pût enter dessus de grosses grenades douces; ce seroit, dit-il, un ornement pour les orangeries: d'ailleurs, comme ces arbres seroient moins grands que les autres, leur fruit pourroit mûrir dans les étuves.

GRENADILLE ou FLEUR DE LA PASSION, *Granadilla*, est une belle plante étrangere qui croît en la Nouvelle Espagne, dans la Vallée appellée *Lilé*: elle est nommée *Grenadille*, de ce que l'intérieur de son fruit ressemble un peu à celui de la grenade, & *fleur de la passion*, parcequ'on prétend que le dedans de sa fleur représente une partie des instrumens de la passion de Jesus-Christ. Les racines de cette plante sont rampantes, nouées, fibreuses, faciles à rompre, de couleur grisâtre, & d'un goût douceâtre: elle pousse des sarmens longs,

grêles, rampans, d'un verd rougeâtre, jettant des tenons ou mains, qui lui servent pour s'attacher aux murailles ou aux arbres voisins, comme le lierre. Ses feuilles sont lisses, nerveuses, dentelées en leurs bords, d'une belle couleur verte, un peu semblables à celles du houblon, rangées alternativement; d'une odeur d'herbe & d'un goût un peu âcre, ayant vers la queue deux petits appendices ou oreilles fort vertes. Ses fleurs sortent pendant tout l'été des aisselles des feuilles: elles sont grandes, à plusieurs feuilles disposées en rose, blanches, soutenues par un calice divisé en cinq parties: du milieu de cette fleur s'éleve un pistile garni de cinq étamines, & qui soutient un jeune fruit surmonté de trois petits corps, qui représentent en quelque maniere des clous. Entre les feuilles & le pistile, est placée une couronne frangée: le fruit, en croissant, devient charnu, ovale, presqu'aussi gros qu'une grenade, & de même couleur quand il est dans sa parfaite maturité, mais ne portant point de couronne: il est empreint d'une liqueur aigrelette, & renferme plusieurs semences ovales, plates, chagrinées.

Les Indiens & les Espagnols ouvrent ces fruits, comme on ouvre des œufs, & ils en hument le suc avec délices: ils appellent ce fruit en langage du pays *Murucuja* ou *Maracoc.*

Ce que les Marchands Ebenistes appellent *Grenadille de marqueterie*, est une sorte d'*Ebene rouge*: voyez Ebene.

GRENAT, *Granatus gemma*, est une pierre précieuse d'un rouge brun, & assez transparente: on en distingue de plusieurs especes & de différentes beautés par l'intensité des couleurs, par la régularité de la forme, & par d'autres propriétés.

Il y en a d'un rouge foncé ou obscur; d'autres sont jaunâtres, violets & d'un brun foncé, tirant sur le sang de bœuf: ce caractere joint à la dureté, interesse beaucoup le Jouaillier.

Le grenat n'affecte point de figure déterminée: on en trouve de rhomboïdaux, d'octaédres, de dodecaédres, d'autres à vingt-quatre côtés: ces caracteres joints à la nature des terres qui leur servent de matrices, sont les

marques auxquelles les Naturalistes s'attachent par préférence. Il y a des grenats qui contiennent des particules d'or, d'autres des parties d'étain, les autres enfin du fer : ceux-ci sont les plus ordinaires ; mais tous participent peut-être de l'étain & du fer. M. Geofroi dit que le grenat ne se décompose point dans le feu ordinaire, qu'il se fond au feu du miroir ardent en une masse vitreuse & métallique, qui contient un fer attirable à l'aimant, & qu'il ne perd point pour cela sa couleur. Si cela étoit, il seroit facile de faire un très beau grenat, en fondant ensemble une certaine quantité de petits grenats : mais l'expérience ne réussit pas. Ce troisieme caractere est l'objet du Chymiste.

Le grenat n'a, ni la transparence, ni l'éclat brillant des autres pierreries, à moins qu'on ne l'expose à une lumiere vive : de plus il s'obscurcit avec le tems & par l'usage. Sa dureté répond à sa beauté, & tient le sixieme ou le huitieme rang à compter depuis le diamant : la lime a un peu de prise sur cette pierre.

Dans le commerce on distingue les grenats en deux especes principales, à raison de leur beauté, de leur éclat & de leur dureté : on les divise en grenat oriental, & en grenat occidental. Le grenat oriental, le plus beau en couleur, est d'un rouge resplendissant, tirant sur le noir pourpre, & tient le milieu entre l'améthyste & le rubis : le plus haut en couleur se nomme *vermeille* : il nous vient de Syrie, ( ce qui le fait nommer *grenat Syrien.* ) On en apporte aussi des Royaumes de Calecut, de Cananor, de Cambaye & d'Ethiopie ; mais on ne peut jouir de l'éclat ou du jeu de cette pierre, qu'au grand jour : car elle paroît noire à la lumiere d'une bougie.

Le grenat occidental a beaucoup moins d'éclat : sa couleur tire sur celle de l'hyacinthe : tel est le grenat de Sorane : on les apporte d'Espagne, de Pyrna en Silésie, de Hongrie, de Bohême près de Prague, de S. Saphorin au Canton de Berne ; on les trouve ordinairement dans des ardoises, dans toutes les pierres feuilletées, même dans la pierre à chaux, dans le grais & dans les pierres de roches ; quelquefois on les rencontre déta-

chés & isolés, & alors ils sont plus durs. Il y a aussi de riches mines de grenats dans le Briscaw : on voit à Fribourg en Briscaw les moulins & machines où on les polit, & les ouvriers qui les percent pour en faire des colliers.

A l'égard des grenats d'or, ils sont noirâtres : on les trouve isolés à la surface de la terre & dans la premiere couche, enveloppés dans du sable & de la glaise ; les rivieres & les ruisseaux découvrent ces grains, ils contiennent peu d'or. *Voyez* l'article Or.

Quelques auteurs conseillent l'usage du grenat en poudre depuis dix grains, jusqu'à quarante-huit grains pour arrêter le cours de ventre ; mais il y a lieu de penser que l'usage intérieur de ce verre naturel est sans efficacité.

GRENOUILLE, *Rana.* Est un animal qui est aussi connu que le crapaud : il est en partie terrestre, & en partie aquatique.

Il y a des différences notables entre la grenouille & le crapaud ; celui-ci a le tronc presque également ample ; les grenouilles ont le bas ventre bien fait & délié, la tête tout près de la partie antérieure du corps ou de la poitrine, des cuisses menues : leur tête est plus allongée que celle des crapauds. La grenouille, comme les chiens, se tient accroupie sur ses pattes de derriere, & le crapaud rampe communément à terre. Les grenouilles sont très vives, les crapauds au contraire sont engourdis. Au reste les pieds de devant des uns & des autres, sont garnis de quatre doigts, ceux de derriere en ont cinq.

On distingue plusieurs especes de grenouilles, dont les différences se peuvent prendre des variétés qui se trouvent aux parties de leur corps. Les pieds sont souvent d'une structure différente, car les uns sont garnis de plus ou moins de doigts, les autres ont des ongles, d'autres n'en ont point, & enfin d'autres ont les pieds palmés. De plus quelques grenouilles ont le tronc du corps long & menu, d'autres l'ont convexe & rond, d'autres sont couvertes d'une peau unie & sans taches, & d'autres l'ont chargée de verrues ou de grosseurs.

Les grenouilles les plus ordinaires sont, la *Grenouille brune terrestre*, la *Grenouille d'arbre* nommée *Raine*,

ou *Grenouille verte*, & la *Grenouille aquatique*, qui eſt la *Grenouille vaſte* ou *commune*.

La *Grenouille aquatique* eſt un animal amphibie, très vivace, mais plus aquatique que terreſtre; ſon corps eſt long de deux pouces & demi, & large d'un pouce; il eſt couvert d'une peau liſſe, dure, verte en deſſus, tachetée de points plombés, & jaunâtre ſur un fond blanchâtre en deſſous; ſon dos eſt applati, ſon ventre ample & comme gonflé, ſa tête eſt groſſe, mais un peu applatie; ſes yeux ſont grands & ſaillans, avec une membrane clignotante, la bouche eſt grande & très fendue: la mâchoire ſupérieure de cette grenouille eſt armée d'une rangée de petites dents, outre deux grandes dents ſituées aux deux côtés du palais: la langue eſt longue, fortement adhérente au bout de la mâchoire inférieure, & libre vers le fond du gozier, comme dans les poiſſons; par ce moyen la langue lui ſert à enfoncer les alimens dans le fond du gozier. Cet animal a peu de cervelle dans le crâne, il a quatre pieds, dont ceux de devant ſont plus courts, terminés chacun par une eſpece de main à quatre petits doigts détachés, ceux de derriere ſont plus gros & fournis de cinq & même ſix doigts jaunâtres & palmés: le pouce eſt plus long que les autres doigts: cette grenouille n'eſt point dangereuſe.

La *Grenouille verte aquatique* vit ordinairement dans l'eau des rivieres, des lacs ou des étangs: cependant elle ſort auſſi au bord, quand il fait un beau ſoleil; mais ſi tôt qu'elle entend quelque bruit, ou qu'elle apperçoit quelqu'un, elle ſe plonge auſſi-tôt dans l'eau. Quand les mâles croaſſent, ils font ſortir des deux coins de la bouche deux veſſies blanches & rondes, qui manquent aux femelles, ce qui fait, qu'au lieu de croaſſer, elles ne font que grogner en enflant la gorge. Cette eſpece de grenouille ſurpaſſe toutes les autres en groſſeur, excepté une eſpece particuliere à l'Iſle de Cuba. La grenouille verte croît pendant dix ans, & peut vivre juſqu'à ſeize; elle s'accouple en Juin: c'eſt la meilleure eſpece à manger. Elle eſt très vorace, elle ne ſe nourrit pas ſeulement d'inſectes & de toutes ſortes de lézards aquatiques, elle ſe jette auſſi ſur les jeunes ſouris & ſur les petits oiſeaux, ſouvent ſur les canards nouvellement éclos. Au tems de l'ac-

couplement, les mâles croassent fortement. Le frai des femelles tombe au fond de l'eau sans y remonter. C'est l'espece de grenouille la plus féconde en œufs, les vers qui en sortent ont besoin de cinq mois pour arriver à la forme de grenouille parfaite.

La *Grenouille d'arbre* ou *Raine*, *Rana arborea*, est la plus petite de toutes les grenouilles, quelqu'âge qu'elle ait. La partie supérieure de son corps, est d'un fort beau verd, & l'inférieure blanchâtre, à l'exception des pieds dans les deux sexes, & de la gorge du mâle.

Les Raines qu'on nomme aussi *Grenouilles de S. Martin*, se distinguent encore des autres grenouilles, en ce que les quatre doigts des pieds de devant, aussi bien que les cinq de derriere, ont à leur extrémité un petit bouton de chair; elles ne nagent que peu ou point; leur venin n'est point encore connu. En été elles vivent ordinairement sur les arbres & s'y nourrissent d'insectes, mais au retour du froid, elles vont se cacher dans la fange des marais : leur peau est si gluante, qu'elle peut fixer l'animal en tous sens sur toutes sortes de corps, même sur la glace la plus unie.

La Raine est la meilleure sauteuse de toutes les grenouilles; elle se sert si adroitement de ses doigts, qu'il lui suffit de toucher seulement à une feuille ou à la plus tendre branche pour s'y tenir, & pour grimper plus loin. Elle fait ses captures à peu près comme les grenouilles brunes terrestres, mais avec plus de finesse; ce n'est qu'à quatre ans qu'elle devient propre à la propagation. Les raines mâles ne commencent pas même à croasser avant ce tems; aussi n'est ce qu'à cet âge que leur gorge commence à devenir brune, celle des femelles reste blanche : au reste leur croassement qui commence dès le printems, annonce ordinairement la pluie. L'on pourroit se faire un hygrometre ou hygroscope vivant, en mettant une raine mâle dans un verre garni de gason verd, de cousins & d'autres insectes. Les raines ne s'accouplent, comme les autres grenouilles, qu'une fois l'année. Cet accouplement se fait dans l'eau & vers la fin d'Avril : elles cherchent des mares, dans le voisinage desquelles se trouvent des arbres, & les mâles s'y font entendre plus fort que la plus grosse grenouille aquati-

que. Quand il y en a beaucoup dans la même eau, on les entend, ſur-tout pendant la nuit, & du côté où donne le vent, à plus d'une lieue & demie de diſtance : car quand un mâle commence à croaſſer, tous les autres l'accompagnent. Dans l'éloignement, on ſeroit tenté de prendre ce bruit pour celui d'une meute de chiens ; quant à la grenouille brune terreſtre, on a de la peine à l'entendre à quinze pas. Les raines en croaſſant gonflent conſidérablement leur gozier : on diroit alors que ce n'eſt qu'un ſac membraneux plein d'air.

Le frai de quèlques-unes des raines ſe fait en vingt-quatre heures, d'autres n'en ſont quittes qu'au bout de trois jours. Pendant ce tems, le mâle & la femelle deſcendent ſouvent ſous l'eau, & y reſtent aſſez long-tems ; la femelle alors ſemble agitée de mouvemens intérieurs & involontaires. Plus le tems du frai approche, & plus ce mouvement devient rapide ; les mâles ne reſtent pas plus tranquilles, ils ajuſtent à différentes repriſes la partie poſtérieure de leur corps à la même partie des femelles, & ils répetent cette opération plus fréquemment quand celles-ci lachent leurs œufs par le boyau culier. On voit de ces femelles faire leur ponte en deux heures ; d'autres, ſur-tout celles que les mâles abandonnent, ne s'en délivrent qu'en quarante-huit heures, & en ce cas les œufs ſont ſtériles.

Les vers d'eau des raines ont beſoin d'un peu plus de deux mois pour parvenir à la forme de grenouille ; mais auſſi-tôt qu'ils ont quitté leur queue pour prendre quatre pattes, & qu'ils ſont par conſéquent en état de bondir & de ſauter, ils abandonnent l'eau.

La *Grenouille brune terreſtre*, *Rana fuſca terreſtris*, s'accouple la premiere de toutes, & dès que la glace vient à ſe fondre. La ſuperficie du corps du mâle eſt d'un brun griſâtre ; cette partie de la femelle eſt d'un beau jaune, tacheté de brun qui tire ſur le rouge. Cette grenouille vit communément hors de l'eau ; mais dans les nuits fraiches, elle retourne dans la fange du fond des eaux dormantes.

Les deux ſexes dont la différence ne ſe reconnoit que ſur la fin de la quatrieme année, ne s'accouplent qu'une fois l'année, & reſtent ſouvent attachés l'un à l'autre

quatre jours entiers. Ils ont dans ce tems tous les deux le ventre gros, celui des femelles étant rempli d'œufs, & celui des mâles contenant entre la peau & la chair une mucosité transparente, qui se perd quand elle n'est plus nécessaire à la propagation de l'espece. La femelle ne rend guere d'œufs que seize jours après l'accouplement, le nombre est depuis six cens, jusqu'à onze ou douze cens : il y en a qui n'emploient qu'une minute à les rendre tous : ils sont sous la forme d'un chapelet & fortement collés ensemble par une mucosité blanche qui les environne.

Le frai nouvellement rendu, tombe au fond de l'eau : au bout de quatre heures, ces especes d'œufs remontent à la surface de l'eau ; au bout de huit heures, la matiere blanche s'étend considérablement ; au dix-septieme jour les œufs prennent la figure d'un rognon, & il s'y forme comme une petite cicatrice ; au vingt-deuxieme jour, la queue commence à se développer ; au trente-neuvieme on observe un certain mouvement dans les petits vers ; au quarante-deuxieme, une partie tombe au fond de l'eau, & l'autre partie reste dans la matiere visqueuse ; au quarante-sixieme, les pattes de devant commencent à se discerner à la loupe ; au cinquantieme, on les voit en Têtards. Ils commencent alors à se nourrir de lentilles d'eau, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la forme d'une grenouille parfaite ; au cinquante-septieme jour, le corps & la tête forment une pelote ovale, distincte ; au quatre-vingtieme, les pieds de derriere paroissent aussi & s'agrandissent continuellement ; enfin vers le quatre-vingt dix-septieme jour, tems de leur derniere métamorphose, ils renoncent à la nourriture, jusqu'à ce que le développement de toutes les parties soit constant, que les pattes soient entiérement formées & tout-à-fait sortantes. Il y en a des especes à qui il faut moins de tems pour leur développement.

Après cette métamorphose, l'animal commence à se servir d'une nouvelle nourriture : il passe de l'eau sur la terre, pour y faire la chasse aux insectes. Il se cache souvent sous des buissons & sous des pierres, peut-être pour éviter le grand jour, mais s'il arrive de la pluie, les petites grenouilles qui se sont tenues cachées dans les

herbes & dans les trous de la terre, ſortent de toutes parts de leurs retraites, même pendant le jour : c'eſt ſans doute cette apparition imprévue qui a donné occaſion de croire, ce que le peuple croit encore aujourd'hui, *qu'il pleut des grenouilles*, ou *que la pluie en engendre.* A en juger par l'accroiſſement ſucceſſif des grenouilles terreſtres, on peut conjecturer qu'elles vivent juſqu'à douze ans, quoiqu'elles aient tant d'ennemis qui les perſécutent.

En général les grenouilles de notre pays ſe nourriſſent d'inſectes, tant ailés, que reptiles, mais elles n'en prennent aucun qu'elles ne l'aient vu remuer : elles ſe tiennent immobiles, juſqu'à ce qu'elles le croient aſſez proche d'elles : alors elles fondent deſſus avec une vivacité extrême, faiſant quelquefois des ſauts de plus d'un demi pied, & avançant la langue pour l'attrapper. Leur langue eſt enduite d'une mucoſité ſi gluante, que tout ce qu'elle touche y reſte attaché. Elles avalent auſſi les araignées, mais elles font leur principale nourriture d'une eſpece de petit limaçon, dont la coquille eſt de couleurs fort vives, & qui cauſe des dommages conſidérables aux jeunes plantes de toute eſpece, dont il mange les plus tendres, & ſalit les autres par ſes excrémens. On a donc grand tort de perſécuter les grenouilles dans les jardins potagers ; loin de leur faire la guerre, on devroit bien plutôt les attirer : il en eſt ſans doute de même à l'égard des grenouilles étrangeres, dont nous citerons ci-après les eſpeces les plus connues.

*Grenouilles Etrangeres.*

La plupart des *Grenouilles de l'Amérique*, ſont d'un roux clair, tiqueté de rouge : elles ont des ongles larges, & à chaque côté de la machoire inférieure une veſſie qui, dans les jours de l'été, eſt toujours pleine d'air : elles croaſſent vers le coucher du ſoleil ; leur mélodie plaît aux Cultivateurs du pays, en ce qu'elle leur préſage le plus ſouvent un tems beau & ſerein.

On en voit dans la Virginie, dont les pieds de devant ſont palmés comme le ſont ceux de derriere : celles du

Bresil ont des verrues rousses sur la peau, mais les plus variées & les plus agréablement habillées, sont celles de la Virginie.

La grenouille de la Caroline est terrestre, elle avale des vers luisants que l'on voit en grand nombre dans ce pays, pendant les nuits chaudes : elle est d'une couleur sombre.

On y rencontre aussi la *grenouille mugissante* : elle est bigarrée de diverses couleurs, son croassement est épouvantable.

La grenouille de Cayenne est tout à-fait bleue, & est méchante, les habitans l'appellent *Cimi-cimi.*

Les *Grenouilles de Surinam* n'ont presque jamais de vessie comme les précédentes, elles se nourissent de jeunes grenouilles : leur couleur est marbrée, d'un cendré roux, les jambes & les cuisses sont assez blanches.

La *Grenouille de Lemnos* est grande, & devient la pâture du *Serpent Laphiati* qui s'y trouve en quantité

La grenouille d'Afrique a sur le dos des lignes brunes & blanches sur un fond brun : son ventre est blanc marqueté de points noirs : elle habite les joncs marins, quelquefois les buissons, où elle mange des serpens saxatiles.

La *Grenouille de mer* étant étendue a jusqu'à un pied de longueur ; sa peau est de couleur brunâtre cendrée, marquetée de verrues ; le dos est garni de bosses, séparées par des lignes blanchâtres ; les deux pattes de devant, sont comme armées d'un bouclier en forme de petit batteau, sa tête est barrée de raies roussâtres, & ses yeux sont grands ; il paroit entre ses fesses & l'os du coccix, quatre boutons ronds.

Seba cite une douzaine de grenouilles étrangeres, mais dont la plupart sont des crapauds.

On trouve à la Martinique les plus belles grenouilles du monde ; leur peau est ornée de raies jaunes & noires ; elles habitent les bois, leur chair est blanche, tendre & délicate Les Negres en font la chasse la nuit avec des flambeaux, en imitant le croassement de ces grenouilles qui ne manquent pas de répondre & d'accourir à la lueur

du flambeau. Il y en a d'un pied de long : on y en voit aussi, qui, comme la grenouille pisseuse de nos vergers, pissent à chaque saut qu'elles font.

*Génération des Grenouilles.*

Les Naturalistes ignorent de quelle maniere s'operent précisément la génération & la métamorphose des Grenouilles : c'est ce qui est cause de la diversité de leurs opinions sur ces deux objets. Nous nous bornerons à ce que disent sur cette matiere les Observateurs les plus modernes. M. Linnæus dit c'est une hypothese établie, qu'à un pouce de chaque main ou pied de devant de la grenouille mâle, il croît dans le printems une petite verrue, faite comme la partie qui caractérise le mâle, & que la grenouille mâle introduit cette partie entre les cuisses dans le corps de la femelle ; c'est ainsi, suivant ce systême, que s'accomplit la génération des grenouilles.

Les grenouilles naissent, dit M. Gautier, faites comme de petits Têtards ; elles n'ont en venant au monde, ni pattes, ni nageoires, elles fretillent dans l'eau, aussitôt qu'elles ont quitté l'œuf. Elles multiplient prodigieusement, & s'accouplent sans se quitter pendant des journées entieres ; le mâle embrasse la femelle par les pattes de devant, & la serre étroitement, de sorte qu'en les pêchant, on les trouve souvent accouplées, & la peur du danger ou toute autre raison ne peut les faire quitter que par force.

Il faut observer que les grenouilles n'ont aucune partie sexuelle extérieure ; la femelle n'a point de vagin, le mâle n'a point de verge : l'anus seul sert à l'un & à l'autre sexe, à mettre dehors les excrémens, les urines, les embryons, & les œufs : tant de circonstances annoncent quelque chose de singulier dans la génération de ces animaux. M. Gautier, après avoir attaché quelques-uns de ces animaux sur une table avec de grosses épingles, prit des ciseaux fins & délicats, & coupa avec patience la peau & les muscles de l'abdomen, qu'il réleva exactement. La premiere grenouille qu'il ouvrit ainsi, étoit une femelle ; elle lui offrit un paquet énor-

me d'œufs contenus dans une glaire très gluante : ces œufs étoient tous de la même grosseur & comme des têtes de grosses épingles, jaunâtres, ronds & tachés d'un point noir ; il fouilla dans les entrailles qui palpitoient, & reconnut qu'il n'y avoit que dans les œufs prêts à sortir, qu'on pouvoit appercevoir au microscope des embryons, ou du moins des vers vivans & fretillans, tels qu'on croit en voir dans les semences. M. Gautier ouvrit de même le bas ventre à une grenouille mâle ; il se présenta d'abord une vésicule taillée à facettes, transparente, remplie d'une eau très pure & limpide, & formant deux lobes très distincts ; la vésicule du mâle, ainsi que celle de la femelle, reposoit sur l'os pubis : le cordon paroissoit être le *placenta* de plusieurs embryons vivans qui étoient attachés par le cœur avec de petits filets à ce cordon, & qui nageoient dans l'eau claire, remuoient & fretilloient extraordinairement, battant leurs queues les unes contre les autres, sans pouvoir se détacher du cordon qui les arrêtoit.

A la vue d'un phénomene si nouveau, si inconnu, si extraordinaire, M. Gautier appella des témoins instruits, & qui virent, sans le secours de la loupe du microscope, que le mâle des grenouilles contient des embryons vivans, distincts, même avant l'émission d'aucune semence. La grenouille mâle montée & fortement attachée sur sa femelle, attend les instans que les œufs s'écoulent de la femelle, & y mêle alors ses embryons vivans, qui s'attachent aux œufs & s'en nourrissent pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'ils puissent prendre des alimens plus grossiers. Ces embryons conservent la même figure qu'ils avoient dans la vésicule du pere, pendant l'espace d'un mois, tems auquel ils quittent cette figure, comme font les vers à soie dans le cocon. Ils développent leurs pattes postérieures, & s'écartent ; ce sont ces pattes, qui unies dans l'embryon, forment la queue du Tétard qui est l'embryon de la grenouille : les œufs de la grenouille sont brunâtres, l'embryon peut nager dans l'eau, dès qu'il est venu au monde.

*Observations sur les Grenouilles.*

Ces animaux quittent leur peau presque tous les huit jours, sous la forme d'une mucosité délayée : les pattes de devant leur servent de bras, & celles de derriere de rames pour nâger. Dans le tems de l'accouplement, les mâles ont aux pouces une chair particuliere, noire & papillaire, qu'ils appliquent fortement contre la poitrine des femelles, pour les tenir fermement : ils se laissent plutôt arracher une cuisse que de lâcher prise.

Dans les Grenouilles, le mouvement du sang est inégal : il est poussé goutte-à-goutte & à diverses reprises. Ces pulsions sont fréquentes ; & ces animaux étant jeunes ouvrent & referment la gueule & les yeux autant de fois que le cœur leur bat. Malpighi a découvert, dans le tronc de la veine-porte des Grenouilles, des cannelures graisseuses, dont l'utilité est admirable, en ce qu'elles suppléent au défaut de nourriture pour l'entretien du sang : elles servent de réservoir pour la subsistance de cet animal pendant l'hiver, lorsqu'il est caché au fond des eaux.

Dans les Grenouilles, le cœur n'a qu'un ventricule : il pousse & reçoit alternativement le sang par le moyen de deux soupapes, comme les soufflets simples, qui reçoivent & qui donnent l'air, de maniere que l'air n'entre que d'un côté, & ne sort que de l'autre : c'est une contre-soupape qui empêche le mélange du sang dans le ventricule de la Grenonille, comme dans celui de la tortue & des autres amphibies. M. Gautier dit que ce viscere conserve pendant sept ou huit minutes, après son extraction du corps, le mouvement de systole & de diastole ; ce qui n'arrive pas dans les autres animaux, ni dans l'homme. L'œsophage de la Grenouille est assez ample pour avaler des scarabées entiers, de petites souris nouvellement nées, & de petits oiseaux. L'estomac est petit, mais susceptible d'une extension considérable. Les intestins sont grêles ; la cavité de l'oreille contient une corde qui s'étend à la volonté de l'animal, & qui lui sert pour recevoir les vibrations de l'air.

Les poumons sont adhérens de chaque côté au cœur, & divisés en deux grands lobes, composés d'une infinité

de cellules membraneuſes, deſtinées à recevoir l'air ; & faites à-peu-près comme les alvéoles des rayons de miel ; en ſorte que ces poumons, au lieu de s'affaiſſer tout-à-coup, comme font ceux des autres animaux, demeurent tendus & gonflés, c'eſt-à dire, qu'ils s'empliſſent d'air à la volonté de l'animal, ſans qu'il ouvre la gueule. La Grenouille renvoie l'air de ſes poumons dans des veſſies qu'elle porte proche l'oreille aux angles de ſes mâchoires : ces veſſies lui ſervent apparemment de réſervoir pour raréfier l'air qu'elle a dans les poumons. Les parties ſexuelles du mâle conſiſtent en deux teſticules gros comme des pois ; celles de la femelle ſont des cordons entortillés. Les œufs ne ſont point dans des ovaires, mais dans un viſcere particulier : ils ſont répandus dans une glaire, & forment un paquet qui tient aux reins. Ces œufs croiſſent vers le printems, & preſque tous à la fois : il en reſte d'autres après l'émiſſion des premiers, mais trop petits pour être apperçus. On prétend que les Grenouilles jettent plus d'onze cens œufs, & qu'elles reſtent pluſieurs jours dans l'action du coït.

La pêche des Grenouilles eſt amuſante, & peut divertir à la campagne : on les prend au feu avec des filets comme les poiſſons ; ou à la ligne, avec des hameçons où l'on a attaché des vers, des mouches, des papillons, des ſcarabées, des hannetons, des entrailles de grenouilles, ou un morceau de drap rouge, ou un peloton de laine teinte de couleur de chair ; car elles ſont goulues, & ſe jettent à l'envi ſur l'appas qu'on leur préſente, tenant ferme ce qu'elles ont une fois mordu. Elles fuient l'homme ; elles ſe précipitent avec impétuoſité dans l'eau, dès qu'elles le voient ou l'entendent.

Les Grenouilles qu'on emploie en Médecine, doivent être de riviere ou d'étang : il faut qu'elles ſoient vertes, bien nourries, priſes vivantes dans le tems de la pleine lune. Leur cendre eſt aſtringente : leur chair eſt un peu dure étant fraîche ; mais elle devient tendre étant gardée : elles ſont regardées, priſes à l'intérieur, comme humectantes & incraſſantes, & propres pour adoucir les âcretés de la poitrine : elles ſont reſtaurantes & bonnes dans la conſomption. On en fait auſſi des potages fort ſains, qui conviennent dans les chaleurs d'entrailles,

d'entrailles, & pour dissiper les boutons du visage. Des Cuisiniers habiles ont l'art d'assaisonner les cuisses de Grenouilles aquatiques, de maniere qu'on les mange comme un mets des plus exquis.

Le frai de Grenouilles, nommé aussi *Spernicle* ou *Sperme de Grenouilles*, est une matiere très visqueuse, transparente, blanche & remplie de petits points noirs. Il est fort d'usage en Médecine, & on le regarde comme le meilleur réfrigératif du regne animal : il convient dans les inflammations de la goutte; il guérit la brulure, l'érésypelle & les feux volages du visage : il suffit de tremper un linge plié dans le frai, & de l'appliquer sur la partie douloureuse; souvent on y mêle un peu de camphre pour le rendre plus efficace. On le mêle avec du miel-rosat; on imbibe une éponge de ce mélange, & on l'applique avec succès dans les endroits où il y a hémorrhagie.

La façon de le conserver (car il se pourrit facilement) est de l'enfermer dans un vaisseau, qu'on expose au soleil en été; par ce moyen, l'alkali volatil s'exhalte, aidé par un commencement de putréfaction, & il s'en forme une liqueur par défaillance, qui se dépure d'elle-même. On la filtre; après quoi, elle peut se conserver deux années. D'autres, pour être plus surs de sa conservation, distillent, au bain-marie, le frai de Grenouilles, de la même maniere qu'on fait à l'égard des vers, des limaçons, &c. Les Grenouilles entrent dans l'emplâtre fondant de Vigo : on les applique aussi, vivantes ou coupées en deux, sur les tumeurs.

GRENOUILLE PÊCHEUSE. *Voyez* GALANGA.

GRENOUILLE POISSON. Mademoiselle Merian & Seba disent qu'en Amérique on donne ce nom à une Grenouille qui se transforme en poisson. Si cela est, c'est le contraire de ce qui arrive communément aux Grenouilles, qui, avant que d'être sous cette forme, ont été, en quelque sorte, des poissons. La Grenouille dont il est ici question, a la peau tachetée sur les côtés, le ventre pommelé, les pattes de derriere palmées. On dit qu'on en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, dans la Cornawina-Creck & dans la Pivica. Dès qu'elles sont parvenues à leur grosseur, il leur croît

peu-à-peu une queue : elles perdent leurs pattes, & prennent totalement la forme d'un poisson. Les Amériquains & les Européens, établis dans ces endroits, donnent à ce poisson le nom de *Jakies*, & le regardent comme un mets délicat : il a le goût de la lamproie. Ses arrêtes sont cartilagineuses ; sa peau est douce & couverte de très petites écailles ; de petites nâgeoires lui tiennent lieu de pattes : la couleur de ce poisson est d'abord grise, ensuite brunâtre. On voit dans les ouvrages des Auteurs cités ci-dessus, une planche qui représente la transmutation de ces animaux.

GRENOUILLETTE. On donne ce nom à une espece de *Renoncule*. Voyez *ce mot*.

GREQUE, est une espece de Sauterelle, de la grandeur & de la forme de la Mante. Ses petites cornes & ses aîles sont de couleur jaune : elle a l'œil couleur de jacinthe, & le reste du corps est de la couleur de l'Améthyste.

GRIFFON. On a donné ce nom à divers oiseaux qui ont une force incroyable & une grandeur démesurée. M. Perrault a donné, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, la description de deux Griffons, mais qu'il qualifie du nom de *Vautours*. Voyez *ce mot*.

L'un de ces oiseaux, qui étoit plus grand que l'aigle, avoit huit pieds d'envergeure, & trois pieds & demi de longueur : ses jambes avoient un pied de long ; ses pieds étoient noirâtres ; ses ongles noirs, moins grands & moins crochus qu'ils ne sont aux aigles : il avoit les yeux à fleur de tête, & autour étoit une peau dénuée de plumes, formant un bourlet comme dans l'autruche. Sa langue étoit dure & cartilagineuse ; son bec, étroit & plus long que celui des aigles ; le plumage du dos & des cuisses étoit d'un gris roussâtre, celui des aîles & de la queue étoit noir ; le dedans des cuisses, la tête & le bas du col étoient entierement blancs : il y avoit au bas du col une fraise composée de plumes effilées, longue de trois pouces, & d'un blanc éclatant. On prétend que la jambe d'oiseau, que l'on garde dans le trésor de la Sainte Chapelle à Paris, est celle d'un Griffon : cette jambe a cinq pieds de longueur, depuis l'extrémité de

l'ongle du grand doigt de devant, jusqu'à l'ongle du petit doigt qui est derriere.

On dit que les Griffons d'Afrique sont fort grands, peut-être ne sont-ils que des especes de *Cuntur* ou *Condor*. Voyez *ce mot*.

GRILLON DOMESTIQUE ou CRINON ou CRIQUET ou GRESILLET, *Grillus*. C'est un insecte qui habite nos foyers, & qu'il ne faut pas confondre avec la *Blatte*, insecte plat, de couleur tannée, dont le mâle seul à des aîles; quoiqu'il ne chante point, & que quelques uns l'appellent mal à propos *Grillon de Fournier*; il ne faut pas le confondre non plus, avec les Scarabées noirâtres de la farine, que les Boulangers nomment *Bêtes noires*, ni avec le *Grillon-Taupe*, plus connu sous le nom de *Courtilliere*, qui est un gros insecte hideux & abhorré des Jardiniers & des Fleuristes.

Le *Grillon domestique ou des cheminées*, est un insecte qui tient un peu de la Cigale & de la Sauterelle. Il est d'un brun chatain, allongé, tendre, mollasse, composé de plusieurs anneaux; sa tête est ronde, luisante, munie sur les côtés de deux yeux noirs assez apparents; & en devant, de deux petites cornes ou antennes simples, nerveuses, articulées, mobiles en tous sens. Sa bouche est large; ses machoires sont armées de dents, qui lui servent à saisir sa proie; son corselet est sillonné, & tant soit peu velu; son corps est composé de douze anneaux bien articulés ensemble, revêtu en dessus de quatre ailes blanchâtres, dont les deux supérieures sont plus grandes & repliées; à la poitrine il y a six jambes velues, dont les deux dernieres sont plus longues; chaque pied est terminé par une pince en forme d'hameçon; sa queue est fourchue, velue & épineuse.

Cette espece de Grillon habite dans les maisons, & se niche dans des murs d'argile, ou entre des briques, dans des trous de cheminées, proche des foyers, des fours & des fourneaux; enfin dans les lieux chauds où l'on fait un grand feu toute l'année: il chante continuellement, sur-tout le soir & la nuit, excepté dans les plus grands froids: il s'accoutume au bruit, ce que ne fait pas le Grillon sauvage, qui s'épouvante d'un rien. Le Grillon domestique fuit seulement la lumiere,

comme plusieurs autres insectes. Il mange de tout ce qu'il trouve à son goût, pain, farine, viande, graisse, fruits : il n'y a que le mâle qui chante. Son cri aigu paroît désagréable & incommode à bien des gens. D'autres, sur-tout parmi le vulgaire, ont du goût pour le chant des Grillons, & ils croient même que ces animaux portent bonheur à leur maison. Les parens inspirent le même préjugé à leurs enfans, & ceux-ci apportent à la maison des Grillons de campagne pour les mettre dans les cheminées ; mais ces Grillons sauvages ne sont pas faits pour habiter les foyers, ils ont même tant d'antipathie pour les Grillons domestiques, qu'ils les détruisent tant qu'ils peuvent.

Il y a des gens, en Afrique, qui font commerce de Grillons ; ils les nourrissent dans des especes de fours de fer battu, & ils les vendent ensuite à un prix fort avantageux, parceque le petit bruit que font ces insectes n'est point désagréable à ces peuples, & qu'ils se persuadent qu'ils contribuent à leur procurer un sommeil tranquille.

Quant au chant du Grillon, quoiqu'on l'attribue au battement redoublé de ses ailes, il est dû à un jeu d'organes construits avec plus d'appareil, & renfermés, selon Scaliger, dans la capacité du ventre. D'autres prétendent que dans les mâles, l'aile droite supérieure est garnie de differentes fibres réticulaires, qui sont toutes crêpues : les deux ailes venant à se joindre exactement en ligne droite, l'air, frappé par leur battement, est nécessairement poussé en bas, & il doit, au moment de l'impulsion, éprouver un trémoussement, qui cause le son qu'on entend. Emmanuel Koning veut que l'organe qui produit ce son soit une membrane, qui, en se contractant, par le moyen d'un muscle & d'un tendon placés sous les ailes de cet insecte, se plie à-peu-près de la même façon qu'un éventail, & que pour peu que cette membrane soit mise en mouvement du vivant, ou même après la mort de l'animal, le cri perçant se fait entendre. Il est certain que, si l'on partage le Grillon par le milieu du corps, ou qu'on lui coupe la tête, il ne laisse pas que de vivre encore quelque tems, & de faire son cri accoutumé.

Jonston dit qu'on peut faire déguerpir ces insectes,

en exposant à l'air libre une dissolution de vitriol : une forte vapeur de soufre les fait périr, comme la plupart des animaux. En Médecine, on regarde les Grillons comme diurétiques & moins dangereux que les Cantharides : on les fait ordinairement secher au four dans un vaisseau couvert, & on les réduit en poudre, qui se donne depuis douze grains jusqu'à un scrupule, dans une eau appropriée, soit de persil, soit de saxifrage.

GRILLON SAUVAGE ou DES CHAMPS, est un insecte noirâtre, qui a la tête ronde, noire & luisante. La queue de la femelle est en forme de trident; ses yeux sont gros & ses cornes velues; ses ailes sont jaunâtres; le ventre est gros & soutenu sur six pieds armés de crochets; ceux de derriere sont plus gros & plus longs, & lui servent pour sauter : il a devant chaque œil une soie raboteuse, très articulée, & qui se meût en tous sens. Cette soie est creuse, & contient une liqueur écumeuse. La machoire inférieure porte une moustache noueuse, mais déliée & mobile : la machoire supérieure est composée de deux portions, armées de dents, recourbées & finissant en pointe triangulaire : ces petits animaux serrent fortement ce qu'ils attrapent.

On croit que le Grillon rumine; il mange volontiers les Fourmis : on peut attraper des Grillons, en leur donnant pour appas ces insectes, attachés par le milieu du corps avec un cheveu.

Cet insecte est fort gourmand, il broute les feuilles tendres des herbes; & dans sa faim, il n'épargne pas ses semblables. Souvent la jalousie se mêle parmi les mâles, qui se battent avec acharnement & s'entretuent, chantant durant le combat & après la victoire gagnée : de sorte que leur cri sert tout à la fois à manifester leur gaieté & leur colere.

Les Grillons sauvages aiment à faire leur trou sur le penchant de quelque côteau : ils ne le font que paralellement à la superficie de la terre, & de maniere que le soleil y puisse pénétrer aisément. Les mâles font ce trou plus large que les femelles, afin que celles-ci puissent y avoir accès dans le tems de l'accouplement. Comme les femelles vivent solitaires, les mâles se servent de leur cri pour les appeller. Ces petits animaux ruent & repoussent

avec leurs pieds, ce qui leur nuit ; ils ne volent que par sauts & par bonds ; ils marchent également en avant & à reculons. M. Linnæus dit, que quand les Paysans de Suede ont des verrues, ils appliquent dessus des Grillons sauvages, qui les mordent, & versent dessus une liqueur qui les desséchent.

Thomas Bartholin, cite d'autres especes de Grillons ailés & rampans, qui se trouvent dans le sucre, dans le riz & dans quelques autres denrées des vaisseaux : les Matelots se plaignent fort du dégât qu'ils font.

En général, les Grillons ont pour caractere spécifique, les antennes setacées, les élytres membraneux en forme d'ailes étroites, la poitrine serrée & en angle, & des pieds propres pour sauter.

GRILLON-TAUPE ou TAUPE-GRILLON, *Gryllo-Talpa* ou *Staphilinus*. Cet insecte, également connu sous le nom de *Courtille* ou *Courtilliere*, est ailé & coléoptere, c'est-à-dire, que ses ailes sont enfermées dans des étuis : il est de la longueur du doigt, grisâtre, doux au toucher ; il ressemble un peu au Grillon, mais il s'en distingue aisément. Il a six pieds, & ses pattes de devant se terminent par de doubles éminences crenelées comme des dents de scie : ses jambes sont articulées, dures comme celles d'une écrevisse, & formées de façon que l'insecte peut s'en servir pour bécher la terre à côté & au-dessous de lui. Cet insecte a quatre ailes, dont deux sont pliées en éventail, & plus longues que son corps. Goëdart dit qu'il se sert la nuit de ses ailes pour voler sur les arbres ; son corps est à segmens ; sa tête est ornée de six antennes, dont deux sont longues : ses dents sont très aiguës, & il s'en sert comme d'une scie pour couper les racines des plantes : sa queue est double. Il cherche les lieux humides, & passe la plus grande partie de sa vie sous terre : il sort la nuit, même dès le coucher du soleil, marche lentement : il saute comme les sauterelles : il se nourrit de froment, d'orge & d'avoine : il en porte l'été, dans les trous où il se retire, pour en vivre l'hiver : on prétend qu'il se nourrit aussi de fiente de cheval.

Le *Grillon-Taupe* est ainsi nommé, parcequ'il fait le même bruit que le *Grillon-domestique*, & parcequ'il

fouit & éleve de petits monceaux de terre, comme les Taupes : sa figure est très désagréable. Cet insecte hideux est le fléau des Jardiniers & des Fleuristes, parcequ'il ravage toutes les plantes d'un jardin, sur-tout les melons & les laitues, &c. Quand les Paysans l'entendent crier, ils en augurent une année de fertilité.

On en voit beaucoup dans quelques provinces de Suéde, où ils chantent sur le soir : on en rencontre aussi une grande quantité en France, & sur-tout dans la province de Normandie, où cet insecte est appellé *Taupette.*

Le *Taupe-Grillon* vit quelque tems dans l'eau, ce qui le fait regarder comme une sorte d'Amphibie. Ces insectes marquent beaucoup d'adresse dans la construction de leur nid. Goëdard, dit qu'ils choisissent une motte dure, dans laquelle ils pratiquent un trou qui leur sert pour entrer & pour sortir : ils forment au dedans de cette motte une cavité assez spacieuse pour y déposer leurs œufs : cela fait, ils ont grand soin de bien affermir les dehors de ce nid souterrain : sans cette précaution, leurs œufs deviendroient bientôt la proie de certaines mouches noires, cachées sous terre. On prétend aussi, que ces insectes se fraient autour de leurs nids, une espece de chemin couvert pour y faire leur ronde en sureté, & veiller à ce que l'ennemi ne s'y glisse point à l'improviste.

GRIMPEREAU. Petit oiseau passager, dont on distingue plusieurs especes. En général, ces oiseaux ont un bec en forme de faulx, obtus par dessus, comme émoussé par la pointe, & dont les côtés sont un peu en forme de coin : les narines sont rondes & couvertes des plumes du front : leur langue est membraneuse, un peu plate, fendue par le bout : la queue est forte, composée de douze grandes plumes égales : leurs pieds sont garnis de trois doigts par devant, & d'un ergot par derriere.

La premiere espece est le GRIMPEREAU-TORCHE-POT OU GRIMPEREAU NOIR, *Falcinellus arboreus nostras.* Il est un peu plus grand que le Pinçon, & presque droit, il a le bec noir & rond : la tête & les yeux fort petits, le plumage plombé, une tache blanche au bout de la queue, & une autre d'un rouge chatain sous

le ventre & à la gorge, les pieds de couleur bleuâtre, les doigts longuets, les ongles crochus & noirs. Il grimpe & descend le long des arbres, & les creuse : on l'appelle *grand Grimpereau gris* ou *Pie cendrée* : il se retire sous les toits des maisons, dans les murailles & dans les creux des arbres.

Quand cet oiseau trouve un grand trou dans un arbre, où il veut faire son nid, il le ferme très industrieusement avec du limon en n'y laissant qu'une petite entrée : sa couvée est nombreuse. Il vit de la vermine qu'il trouve aux environs des arbres & de leurs écorces : il se nourrit aussi de noix qu'il ouvre avec son bec très adroitement : il est fort vigilant & actif : le mâle, au printems, appelle sa femelle en faisant un cri, comme s'il disoit *Guiric*, *Guiric*. Il ne se tient avec sa femelle que pendant l'été ; dès que leurs petits sont élevés, ils se séparent, il bat même sa femelle, lorsqu'il la rencontre après l'avoir quittée. On trouve dans la nouvelle Angleterre un Grimpereau noir d'une petite espece.

Le Petit *Grimpereau Torchepot* à la voix plus forte & plus haute que le précédent ; le mâle ne va qu'avec la femelle qu'il a choisie ; quand il en rencontre une autre, il l'oblige de fuir ; il appelle ensuite sa femelle d'une voix claire pour la rendre temoin de sa fidélité : d'ailleurs il est semblable en tout au grand *Grimpereau gris*.

Le petit *Grimpereau d'arbre* se retire dans les troncs d'arbres, s'attache aux branches, à la maniere des *Pics*, voltige de branche en branche, & ne demeure jamais en place; mis il reste toute l'année dans un même canton. Il est un peu plus grand que le Roitelet. Sa queue est courte, ses griffes sont blanches & pointues, son bec est courbé en arc.

Le *Grimpereau de Hambourg* n'est pas plus grand que le moineau. Le plumage du dessus de son corps est d'un brun ombré de pourpre, & celui du ventre d'un brun jaunâtre mêlangé de noir. Cette sorte de Grimpereau est plus disposée que tous les autres à grimper d'arbre en arbre ; il les examine par-tout l'un après l'autre, & descend le long du tronc jusqu'à terre ; il ne se sert guere de ses ailes, tant qu'il se trouve parmi les arbres : il se nourrit de cerfs volants & d'autres insectes.

M. Klein donne la notice de dix-neuf especes de Grimpereaux des Indes, qui ne different que par la variété de leurs belles couleurs. Ces Grimpereaux chantent comme le Rossignol. Dans le Méxique leur couleur est d'un bleu d'azur ou de turquoise; ce ne sont que des Colibris. Ceux du Ceylan sont verds, nuancés d'une couleur aurore: dans l'Isle de Cuba, ils sont d'un bleu nuancé d'argent ou de couleur verte: leur courage est tel qu'ils osent poursuivre des bandes de Corbeaux, & les obligent de s'aller cacher: on les appelle dans le pays *Guit Guit*. Des Ornythologistes ont cité d'autres especes de *Grimpereaux*, qui ne sont que des *Pics*, voyez *ce mot*, tel est le *Grimpereau de Bengale:* le *grand & le petit Grimpereau verds bigarrés*, nommés ainsi de leur couleur: ils sont gros & longs comme nos *Pics verds*. Voyez le sec. vol. du *Dictionnaire des Animaux*.

GRIOTTE. Cerise à courte queue, tantôt douce & tantot aigre: & dont l'arbre se nomme *Griottier*. Voyez *ce mot à l'article* CERISE.

GRISARD ou COLIN. *Voyez* CANARD DE MER.

GRISART. *Voyez* BLAIREAU.

GRISETTE. Est un fort beau petit oiseau étranger, qui ne se nourrit que de mouches & d'autres insectes: son bec est grêle, foible & long; son corps est brun, excepté le ventre qui est tout blanc: ses jambes & ses pieds sont noirâtres: on lui apprend à parler.

GRIVE, *Turdus*. Oiseau dont on distingue plusieurs especes qui sont plus ou moins communes en France; savoir, 1°. la *grosse Grive du Gui* autrement dite *Suserre*, *Jocasse*, *Fraye* ou *Tourdelle*: 2°. la *Petite Grive de Gui*, dite *Grive de vigne commune* ou *Mauvis*: 3°. la *Grive de genevrier*, autrement dite *Litorne*, ou *oiseau de Nerte*, dite vulgairement *Chacha*: 4°. la *Grive rouge*, que quelques-uns nomment *Roselle*: il n'y a que les deux premieres de permanentes, car les deux autres sont passageres & ne font pas leur nid chez nous.

LA GRANDE GRIVE OU GRIVE DE GUI, *Turdus viscivorus major*, est un peu moins grande que la Pie. Son bec & ses pieds sont d'un brun jaunâtre; son col & son ventre sont ornés de taches blanches; son dos & ses ailes sont brunâtres. Cet oiseau mange, ainsi que les autres especes, des baies

de Gui, qui ne restent pas long-temps dans ses intestins; il les rend en entier, & elles sont si glutineuses qu'elles peuvent encore végéter. Dans l'hyver, elle mange des baies de houx sauvage & d'aubépine : elle se nourrit aussi de vers & d'autres insectes. La chair de cette grive n'est pas estimée, parcequ'elle est de difficile digestion. Elle est moins commune que les autres : on en éleve en cage : on en mange à Dantzic, qui viennent des forêts voisines de cette ville. Cette espece de Grive est un oiseau de passage, qui va par compagnies: il se plaît dans les paturages, dans les près, &c.

La Petite Grive de Gui, *Turdus minor*, est ainsi nommée, non parcequ'elle mange des baies de Gui; mais parcequ'elle ressemble à la grosse Grive de Gui. Elle est plus petite que la Litorne, & n'est guere plus grande que la Rozelle : elle pese environ trois onces : son bec est long d'un pouce & brun; l'iris de ses yeux est de couleur de noisette; la poitrine est jaunâtre, le ventre blanc, le dessus du corps olivâtre partout avec un mélange de roux & de jaune aux aîles; les jambes & les pieds sont d'un brun pâle, la plante des pieds est jaunâtre. Elle a le port de la Roselle, & est tachée autour des yeux : elle se nourrit d'insectes plutôt que de baies; elle mange aussi des vermisseaux, des scarabées & des limaçons : elle demeure pendant toute l'année en Angleterre, & y fait son nid, qu'elle construit de mousse & de paille en dehors, & l'enduit de boue en-dedans : elle pond sur cette boue nue cinq ou six œufs de couleur bleue, verdâtres, piquetés de taches noires clair-semées. Elle chante admirablement au printems, étant perchée sur les arbres des bois taillis : elle est solitaire, ainsi que la grosse Grive de Gui; mais elle fait son nid dans les haies, plutôt que dans les arbres élevés : elle est stupide, & se laisse prendre facilement : on l'éleve quelquefois en cage. En Silésie, il y en a une si grande quantité dans les forêts & dans les montagnes, qu'elles suffisent pour nourrir les habitans pendant l'automne.

Les paysans en font des provisions & les gardent encore dans le vinaigre à demi-rôties. On les prend avec des collets de crins de cheval, en y pendant pour amorce des baies de sorbier sauvage. Cet oiseau est fort

gourmand : il aime passionnément la graine de jusquiame. Dans les vignobles, il mange beaucoup de raisin; aussi est-il très gras & très rempli dans le tems des vendanges : c'est ce qui a donné lieu au proverbe, *Saoul comme une Grive.* On sert la petite Grive sur les tables les plus délicates, à cause de son bon goût : aussi Martial lui a t-il donné le premier rang parmi les oiseaux, comme il l'a donné au lievre parmi les quadrupedes.

La Grive, dite *Roselle*, est celle que nous voyons communément voler par grandes troupes, & qui, dans l'été, est la plus commune dans nos plaines de France. La Grive Roselle est la même que la Grive rouge ou à rouges aîles. Ses cuisses & ses pattes sont pâles : elle a le dessous des aîles rougeâtre, le ventre blanc. Cette Grive repaire en hiver dans la Bohême, dans la Hongrie, & dans les pays du Nord : elle gazouille admirablement bien; son ramage, qui renferme une grande quantité de tons, procure de l'agrément pendant neuf mois de l'année.

La Grive, nommée *Litorne*, ressemble, pour la grandeur & la figure, au merle femelle; avec cette différence, que la Litorne a l'estomac jaunâtre, tacheté de noir, & le ventre blanc. Ses jambes & ses pieds sont noirs : cet oiseau est de couleur cendrée sur la tête, le col & le croupion; le dessus du dos est tanné, mais peu grivelé; le dessous de l'aîle est blanc. La Litorne est la moins estimée des Grives.

On donne encore le nom de *Grive* à plusieurs oiseaux étrangers; tel est l'*Oiseau à quarante langues de l'Amérique*, nommé ainsi, parcequ'il surpasse tous les autres par son ramage mélodieux : il se trouve au Mexique & dans la Virginie. La Grive du Bresil n'est pas plus grande qu'une alouette; son bec est rouge. On en trouve une espece dans les Isles de l'Archipel, principalement à Zira & à Nia, qui fait son nid entre des monceaux de pierres : on dit qu'il s'en trouve qui apprennent si bien à chanter, qu'après les avoir formées à cet exercice, on les vend à Constantinople & à Smyrne, depuis 50 jusqu'a 100 piastres.

Les Grives de l'Afrique sont, dit-on, toutes blanches. Nous avons vu un oiseau, auquel on donnoit ce

nom ; mais après l'avoir examiné, nous avons reconnu que c'étoit un Merle. La Grive, dite *Jaseur de la Caroline*, pourroit bien n'être qu'une variété du Geai de Bohême.

GRIVE DE MER, *Turdus marinus.* On donne ce nom à un poisson à nâgeoires épineuses : on le nomme à Rome *Poisson paon*, à cause de ses belles couleurs.

GROLLE. *Voyez* FREUX.

GRONEAU ou GROGNANT. On donne ce nom à un poisson de la Méditerranée, qui grogne comme un porc : il a les nâgeoires épineuses. *Voyez* ROUGET.

On donne aussi le nom de *Grondeur* à un poisson très commun dans les Isles Antilles qui grogne de même, & qui fait une des principales nourritures de plusieurs habitans de Cayenne.

GROS-BEC. Oiseau ainsi nommé par la grosseur de son bec, relativement à celle de son corps. Cet oiseau est d'un tiers plus grand que le pinson : sa tête est grosse en comparaison du corps : elle est de couleur rousseâtre ; son col est de couleur cendrée ; son dos est roux ; la poitrine & les côtés sont de couleur cendrée, légerement teinte de rouge.

Ces oiseaux sont fort communs en France, en Italie & en Allemagne : ils restent en été dans les bois & sur les montagnes ; en hiver, ils descendent dans les plaines. Ces oiseaux ont le bec si fort, qu'ils cassent avec facilité les noyaux d'olives & de cerises : ils font du tort, parcequ'ils mangent les boutons des arbres. C'est toujours sur le sommet des arbres qu'ils font leurs nids.

Il y a dans les Indes, sur-tout à la Virginie, une espece de Gros-bec, de couleur écarlate, dont la tête est ornée d'une crête. Cet oiseau est de la grosseur d'un Merle : son chant est fort agréable.

GROSELIER. On donne ce nom à plusieurs especes d'arbrisseaux épineux ou non épineux, & qui varient encore entr'eux par la diversité des fruits : nous ne parlerons ici que des principales especes les plus connues.

Le GROSELIER ÉPINEUX, *Grossularia*, est de deux especes ; l'une *sauvage* & l'autre *cultivee.* Le Groselier blanc sauvage est le plus commun : il vient de lui-même contre les haies, dans les bois : les forêts de Saint-

Germain & des environs de Montmorency en ſont remplies. Cet arbriſſeau eſt haut de ſix pieds ou environ : ſa racine eſt ligneuſe, & un peu fibreuſe ; elle pouſſe des tiges nombreuſes & rameuſes, & garnies de toutes parts d'épines fortes près l'origine des feuilles. Son écorce eſt purpurine dans les vieilles branches, blanchâtre dans les jeunes. Son bois eſt de couleur de buis pâle : ſes feuilles ſont larges comme l'ongle du pouce, preſque rondes, un peu découpées, vertes, velues, d'un goût aigrelet, & portées ſur de courtes queues. Ses fleurs ſont petites, & d'une odeur ſuave : elles naiſſent pluſieurs enſemble, belles, pendantes, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſées en rond, & attachées aux parois de leur calice, qui eſt découpé en cinq parties. Il leur ſuccede des fruits ou baies rondes ou ovales, ſéparées, molles, pleines de ſuc, de la groſſeur d'un grain de raiſin, rayées depuis le pédicule juſqu'au nombril, en maniere de méridiens ; vertes d'abord & acides au goût ; jaunâtres, étant mures, d'une ſaveur douce & vineuſe, remplies de pluſieurs petites graines blanchâtres.

L'eſpece de Groſelier cultivé ne differe du précédent qu'en ce qu'il eſt moins épineux, & que ſes feuilles & ſes baies deviennent plus grandes.

Ce ſont ces ſortes de baies qu'on appelle *Groſeilles blanches* ou *Groſeilles douces* ; étant vertes, on en fait uſage dans les ragoûts au lieu de verjus. Elles ſont rafraîchiſſantes & aſtringentes, excitent l'appétit, & ſont ordinairement agréables aux femmes enceintes, lorſqu'elles ont du dégoût pour les alimens : elles guériſſent les nauſées & arrêtent les flux de ventre, même les hémorrhagies ; cuites dans le bouillon, elles ſont utiles aux fébricitans. L'on mange celles qui ſont mûres au ſortir de l'arbriſſeau ; mais elles ſe corrompent facilement dans l'eſtomac. Leur ſuc devient un peu vineux par la fermentation.

Ray dit que les Anglois font du vin de ces fruits murs, en les mettant dans un tonneau, & jettant de l'eau bouillante par-deſſus : ils bouchent bien le tonneau, & le laiſſent dans un lieu tempéré, pendant trois ou quatre ſemaines, juſqu'à ce que la liqueur ſoit imprégnée du ſuc ſpiritueux de ces fruits, qui reſtent alors inſipides.

Enſuite on verſe cette liqueur dans des bouteilles, & on y met du ſucre : on les bouche bien, & on les laiſſe juſqu'à ce que la liqueur ſe ſoit mêlée intimement avec le ſucre par la fermentation, & ſoit changée en une liqueur pénétrante & ſemblable à du vin.

Le GROSELIER ROUGE, *Ribes*, eſt un arbriſſeau non épineux, qui croît dans les forêts des Alpes & des Pyrenées, mais qu'on cultive communément dans les jardins & les vergers. Ses racines ſont branchues, fibreuſes & aſtringentes : ſes tiges ou rameaux ſont nombreux, durs, tortus ; cependant flexibles & hauts de cinq pieds ou environ, couverts d'une écorce brune. Le bois en eſt verd, & renferme beaucoup de moëlle : ſes feuilles ſont preſque rondes, vertes & dentelées : ſes fleurs ſont diſpoſées en petites grappes, dont les pédicules ſortent des aiſſelles des feuilles. Chacune de ces fleurs eſt compoſée de pluſieurs feuilles, diſpoſées en roſe & attachées aux parois du calice. Il leur ſuccede des baies groſſes comme celles du genievre, vertes d'abord, rouges étant mûres, ſphériques, & remplies d'un ſuc acide fort agréable, & de pluſieurs petites ſemences. Ces baies ſont les Groſeilles rouges. Le Groſelier rouge tranſplanté veut une terre graſſe & bien fumée : on le met en bordure.

Il y a une autre eſpece de Groſelier qui porte des baies blanches, mais que la plupart des Botaniſtes regardent plutôt comme une variété du précédent, que comme une véritable eſpece. Ces baies ſont appellées *petites Groſeilles blanches :* elles ne ſont pas ſi communes que les rouges ; mais elles ont le même goût & la même vertu : elles ſont même plus eſtimées, & les grappes en ſont plus groſſes. La Groſeille blanche & perlée, dite de *Hollande*, demande une terre forte & humide : on la plante de diſtance en diſtance, & on ne taille que fort peu ces buiſſons les deux premieres années ; mais les ſuivantes, on les taille aſſez court. En général les Groſeliers ſe multiplient de rejettons enracinés, ou de boutures coupées ſur du vieux bois

On mange les baies blanches & rouges des groſeliers, encore attachées à leurs grappes & ſans aucune préparation ; ou bien on les ſépare des grappes, & on y

ajoute un peu de sucre. Les enfans, & sur-tout les jeunes filles qui ont les pâles couleurs, même les femmes qui sont attaquées du *pica* & du *malacia*, ainsi que les fébricitans, les recherchent avec avidité, à cause de leur saveur acide, vineuse & agréable au goût. On confit, avec le sucre, ces grappes toutes entieres, de même que les cerises : on prépare aussi une gelée de groseilles, qui est très belle & très agréable au goût, en faisant cuire le suc de groseilles avec du sucre, jusqu'à une consistance convenable. C'est une confiture que l'on sert non-seulement au dessert, mais qu'on réserve encore pour soulager les malades, & sur-tout ceux qui ont la fievre. Dans les boutiques, on prépare un sirop avec ce même suc, ou un rob, ou résiné, en le faisant épaissir jusqu'à consistance de miel.

Tout le monde convient de la bonté des groseilles rouges pour tempérer le bouillonnement intérieur du sang, & réprimer les mouvemens de la bile : elles sont modérément astringentes, fortifient l'estomac, ôtent le dégoût & adoucissent le mal de gorge. Elles conviennent dans les vomissemens, les diarrhées & les hémorrhagies, dans les fievres malignes & les maladies contagieuses; cependant l'usage en devient nuisible si l'on en prend trop & mal-à-propos, car l'usage continu des acides nuit à l'estomac, excite la toux & est pernicieux pour la poitrine.

Il y a encore d'autres especes de Groseliers, tel que le *Cassis* ou *Cassier des Poitevins*, autrement *Groselier noir.* Voyez CASSIS.

GROS-VENTRE, est le nom qu'on donne à plusieurs poissons ronds ou *orbis*, que l'on trouve dans l'Isle de Cayenne, & dont l'usage est assez dangereux ; ils sont même regardés, par bien des gens, comme des poisons. Le Gros-ventre est orné de taches ou rubans de couleur brune & jaune.

GROS-YEUX, est un poisson fort abondant en l'Isle de Cayenne, & que les habitans de ce pays nomment *Kouttai.* Ses yeux sont saillans en-dehors de plus d'un demi-pouce : il se tient sur le rivage de la mer, & se laisse aller au gré des vagues : on tue ce poisson à coups de fléche ou à coups de fusil. M. Barrere croit que ce

poiſſon eſt vivipare : il eſt fort bon à manger, ſur-tout étant frit.

GROTTE, *Spelunca.* On nomme ainſi les cavernes, les creux ou les eſpaces vuides qui ſe rencontrent dans le ſein de la terre, & ſur-tout dans l'intérieur des montagnes. On attribue la formation des Grottes à divers bouleverſemens, cauſés par des révolutions particulieres, telles que celles qu'ont pu cauſer les feux ſouterrains; où les eaux, qui, en pénétrant au travers des montagnes & des rochers, ont détaché & entraîné la terre & le ſable qui leur préſentoient le moins de réſiſtance, & ont ainſi donné lieu à des cavernes.

On connoît en divers endroits des Cavernes & des Grottes qui préſentent des ſingularités propres à piquer la curioſité.

La *Grotte d'Arcy*, en Bourgogne, dans l'Auxerrois, eſt remarquable par ſes ſalles qui ſe ſuccedent les unes aux autres, & dans leſquelles on obſerve différens jeux de la Nature. L'entrée de cette Grotte eſt ſi baſſe, qu'on ne peut y paſſer que courbé; depuis quelques années on l'a fermée, & le Seigneur en garde la clef. Lorſqu'on a paſſé une premiere ſalle, on entre dans une autre très vaſte, dont le ſol eſt rempli de pierres entaſſées confuſément: on y voit un lac, dont le diametre peut avoir cent vingt pieds; l'eau en eſt claire & bonne à boire. On entre enſuite dans une troiſieme ſalle, qui eſt très remarquable par ſes trois voûtes portées l'une ſur l'autre, la plus haute étant ſupportée par les deux plus baſſes. Il y a pluſieurs ſalles, dans leſquelles on voit des ſtalactites & des pyramides, qu'on croiroit être de marbre blanc. Dans une autre, on voit une eſpece de figure humaine grande comme nature, qui de loin paroît être une Vierge tenant, entre ſes bras, l'Enfant Jeſus; d'un autre côté, une eſpece de fortereſſe avec des tours : l'art eſt peut-être venu là un peu à l'aide de la Nature, où l'imagination y voit les objets plus diſtincts qu'ils ne le ſont réellement. Le cheval & les autres objets que l'on voit dans la Grotte de Bauman, dans le Duché de Brunſwick, ſont peut-être dans le même cas. La concavité du dôme d'une autre ſalle, paroît être à fond d'or, avec de grandes fleurs noires; mais lorſqu'on y touche, on efface la

beauté de l'ouvrage, car ce n'est que de l'humidité. On voit au milieu de cette voûte une quantité de Chauves-souris, quelques-unes se détachent pour venir voltiger au tour des flambeaux.

Il est digne de remarque, que dans cette Grotte l'air est extrêmement tempéré; celui qu'on y respire dans les plus grandes chaleurs, est aussi doux que l'air d'une chambre, quoiqu'il n'y ait point d'autre ouverture que la porte par laquelle on entre : ce qui est contraire à ce qui arrive ordinairement dans les lieux souterrains, surtout lorsqu'ils ont très peu de communication avec l'air extérieur.

Tout le monde a entendu parler de la fameuse *Grotte d'Antiparos*, dans l'Archipel, dont M. de Tournefort a donné une si belle description. On ne peut y parvenir sans grand danger; car il faut franchir, avec des échelles, des rochers coupés à plomb, des précipices : le passage est si étroit dans de certains endroits, qu'il faut se coucher sur le ventre. On arrive enfin dans une Grotte de la plus grande beauté, remplie de stalactites & de concrétions d'une forme singuliere. Ces stalactites sont une espece d'*Albâtre Oriental*, qu'on ne doit regarder que comme un marbre plus épuré, entraîné par les eaux, & déposé ensuite sur les parois de la Grotte.

Les rochers qui composent les Alpes, sont remplis, en quelques endroits, de cavités ou de grottes, où les habitans de la Suisse vont tirer le Cristal de roche. On reconnoît qu'on va rencontrer quelques-unes de ces cavités, lorsqu'en frappant avec de grands marteaux de fer sur les rochers, ils rendent un son creux. Ce qui les indique encore d'une maniere bien plus sure, c'est une zône de quartz blanc, qui coupe la roche en différens sens. Si l'on voit suinter de l'eau au travers du roc, près des endroits où l'on a observé ce quartz, on est sûr que ces cavernes contiennent du cristal.

La *Grotte du chien* est ainsi nommée de l'épreuve que l'on fait de ses exhalaisons sur un chien, pour satisfaire la curiosité des Voyageurs. Cette Grotte est située en Italie, dans le Royaume de Naples. Elle a environ huit pieds de haut, douze de long, & six de large. Il s'éleve de son fond une vapeur chaude, ténue, subtile,

qu'il est aisé de discerner à la simple vue. Cette vapeur en s'élevant couvre toute la surface du fond de la Grotte ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle ne se disperse point dans l'air, mais qu'elle retombe un moment après s'être élevée. On peut se tenir debout dans cette Grotte, sans ressentir aucune incommodité, tant que la tête est au-dessus de la hauteur où s'élevent les vapeurs. Il n'en est pas de même lorsque la tête y est plongée. Un homme qui a les clefs de cette Grotte, en fait l'expérience sur un chien qui est au fait de ce manege. Il couche cet animal à terre dans la Grotte ; au bout d'une trentaine de secondes, il paroît comme mort ; dans l'espace d'une minute, ses membres sont attaqués d'une espece de mouvement convulsif, & il ne conserve bientôt d'autre signe de vie, qu'un battement, presque insensible, du cœur & des arteres, qui seroit suivi de la mort si on le laissoit deux ou trois minutes en cet endroit. Si après la défaillance, on le retire hors de la Grotte, il reprend ses sens & ses esprits, aussi-tôt qu'on l'a plongé dans le lac d'Agnano qui est tout près, ou qu'on l'a jetté sur l'herbe. Quelques personnes avoient regardé ces vapeurs comme des moufettes ou vapeurs minérales ; mais par les épreuves qu'en a fait M. l'Abbé Nollet, il ne leur a reconnu aucune des qualités de ces especes de vapeurs ; ce qui lui a fait penser que celles de la Grotte du chien ne produisent ces effets pernicieux, & ne mettent l'animal en danger de mort, qu'en produisant l'effet que feroit la vapeur de l'eau bouillante sur un animal qu'on obligeroit de la respirer.

La *Grotte de la Balme* mérite d'être connue, à cause de sa grandeur, à cause des productions qu'elle renferme, & par la curiosité qu'eût François I de la faire examiner étant en Dauphiné, mais malheureusement par des gens peu hardis qui en dirent des fables. M. Morand en a donné la description dans le deuxieme Tome des Mémoires étrangers. Cette Grotte, située à sept lieues de Lyon, est dans une montagne qui s'étend très loin. Des congellations de diverses couleurs & de différentes formes, y font un très bel effet. Quelques-unes, qui ont la figure de bassins, qui seroient disposés les uns au-dessus des autres, reçoivent l'eau qui forme des nappes &

des cascades naturelles. On voit sortir d'une des rues de cette Grotte, un courant d'eau qui se perd sous terre; vient ensuite reparoître à l'entrée de la Grotte, & va se décharger dans le Rhône.

Un Curé du canton fit, avec quelques-uns de ses amis, l'entreprise de remonter le courant souterrain. Suivant leur relation, à peine, dans certains endroits, y avoit-il de l'eau; dans d'autres, il étoit sans fond; quelquefois ils furent obligés de porter leurs bâteaux; d'autres fois de s'y coucher. Après l'avoir remonté environ l'espace d'une lieue, leur navigation se termina à une ouverture ronde & spacieuse, dont l'eau sortoit à gros bouillons; c'est sans doute le bruit qu'elle fait en tombant, qui épouvanta les Observateurs de François I.

La *Grotte de Besançon* est une grande caverne creusée dans une montagne, à cinq lieues de Besançon. Plusieurs Mémoires, insérés dans ceux de l'Académie, ont parlé diversement de cette Grotte. M. de Cossigni, Ingénieur en chef de Besançon, en a donné une description détaillée, insérée dans le Tome premier des Mémoires présentés à l'Académie. Le thermometre, suivant ses observations, est presque toujours fixé, dans cette caverne, à un demi-dégré au-dessus du terme de la glace. On y voit treize ou quatorze pyramides de glaces, de sept à huit pieds de hauteur. On dit que cette glace est plus dure que celle des rivieres; on explique ce phénomene, en observant que les terres du voisinage, & celle du dessus de la voûte, sont pleines d'un sel nitreux ou d'un sel ammoniacal naturel. La variation du thermometre pendant l'hiver & l'été, y est très peu considérable; aussi y a-t-il de la glace en tout tems. Il sort quelquefois de cette Grotte, pendant l'hiver, un brouillard qui y annonce un léger dégel.

GRUAU, *Grutum. Voyez* au mot AVOINE.

GRUE, *Grus*. Est un oiseau scolopace & de grande taille, qui pese quelquefois jusqu'à dix livres; il a depuis le bout du bec, jusqu'au bout des doigts, près de cinq pieds de longueur; il a le col très long aussi bien que les jambes, le bec droit, pointu, d'un noir verdâtre, & long de près de quatre pouces, le sommet de la tête noirâtre. Derriere la tête, le mâle a une espece

de plaque en forme de croiſſant, couverte de poils rougeâtres, ce que n'a pas la femelle. La Grue a deux raies blanches derriere les yeux, la gorge & les côtés du col de couleur obſcure, le plumage du corps cendré, une envergeure très large; les grandes plumes ſont noires, ſa queue eſt courte, & paroît arrondie quand elle ſe développe; ſes jambes ſont noires & nues au deſſus des jointures; ſes doigts ſont noirs & très longs, le doigt extérieur eſt lié par une membrane épaiſſe à la derniere articulation de celui du milieu.

La trachée artere de la grue a une conformation rare, elle entre profondément dans le ſternum par un trou fait exprès, elle s'y réfléchit quelques tours, puis elle ſort par le même trou pour aller aux poumons. L'eſtomac de cet animal eſt muſculeux : il ne mange point de poiſſon, il mange du grain ou de l'herbe, quelquefois auſſi des ſcarabées & d'autres inſectes.

Les Grues ſont paſſageres comme les Cicognes : les Auteurs de la ſuite de la Matiere Médicale, diſent en avoir vu paſſer par Orléans en plein jour, dans les quinze premiers jours du mois d'Octobre en 1753, des milliers qui voloient du Nord au Midi par troupes de 50, 60, & de 100; pluſieurs de ces bandes s'étant abattues la nuit dans des plaines de bled ſarrazin en Sologne, y firent beaucoup de dégat. La grue ne fait ordinairement que deux petits nommés *Gruaux* ou *Gruons*, dont l'un eſt mâle, l'autre eſt femelle, & ſi-tôt qu'elle les a élevés, & qu'ils ont appris à voler, elle s'en va en pouſſant un cri qu'elle fait entendre de loin : on dit que les jeunes grues n'ayant pas encore de plumes courent cependant ſi vite qu'un homme ne ſauroit preſque les atteindre.

Quoique la grue ſoit un grand oiſeau, il y a pluſieurs petits oiſeaux de proie inſtruits par les Fauconniers, qui oſent ſe hazarder à la combattre corps à corps; mais on a coutume d'en lacher pluſieurs, afin de pouvoir jouir de la vue de leur combat. Ces oiſeaux aiment les lieux marécageux, ils ſe battent quelquefois entre eux très vivement. Lorſqu'ils volent en troupe, ils obſervent l'ordre de triangle, ſoit pour paſſer la mer, pour voyager, ſoit ſur terre.

Les Polonois nouriſſent des grues, auxquelles ils arra-

chent les plumes de la queue, & ils versent de l'huile dans les creux d'où elles ont été arrachées : il y renaît ensuite des plumes blanches qui sont chez eux de grand prix, pour orner les bonnets des Gentilshommes. La grue est facile à tromper, car elle se joue & saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri ; elle aime la compagnie & s'apprivoise aisément. Mais, sans appeau, il est fort difficile d'en approcher & d'en tuer une seule, quoiqu'on les voie en foule par terre ; elles sont toujours aux aguets, & s'envolent dès qu'elles apperçoivent le Chasseur. Les grues ont beaucoup de peine à s'élever de terre, mais quand une fois elles sont à une certaine hauteur, elles volent avec aisance, & souvent à perte de vue, au point de ne paroître pas plus grosses que des grives : on prétend que ces animaux vivent plus de quarante ans.

Les pierres qu'on trouve dans l'estomac des grues, leur sont utiles pour faciliter la digestion : ces pierres servent comme de petites meules, étant mises en mouvement par l'action de deux muscles forts & robustes qui composent le gézier.

La grue étoit autrefois recherchée dans les repas ; Plutarque dit qu'on la tenoit enfermée dans des volieres & qu'on lui crevoit les yeux pour l'engraisser : cependant sa chair est massive, fibreuse & coriace : elle doit être bien faisandée & chargée d'assaisonement pour qu'on en puisse manger sans en être incommodé. En Médecine, on l'estime propre pour le genre nerveux : sa graisse est pénétrante & résolutive, elle convient dans la paralysie & les rhumatismes : elle est utile dans certaines surdités.

On donne encore le nom de Grue à plusieurs autres oiseaux : savoir la *Grue de Numidie*. Voyez DEMOISELLE DE NUMIDIE.

La *Grue des Indes*, *Grus Indica*. Son col est dénué de plumes, la peau de cette partie est rouge, & les pieds de couleur de rose : elle est plus petite que notre grue.

La *Grue Baléarique* : c'est un très bel oiseau de la figure de la Cicogne, qui a le cri & la maniere de vivre du Paon : d'ailleurs il est assez semblable à la grue ordinaire. Sa tête est ornée d'une crête ou huppe, compo-

sée de quantité de plumes très déliées & menues qui sont dorées & placées auprès des temples ; cette grue a une tache blanche assez longue, au bas de laquelle se voient deux pendans de chair couleur de rose : on voit ordinairement cette grue aux environs du Cap Verd.

La *Grue du Japon*, est presque toute blanche, le bec & les pieds sont d'un verd brun, le sommet de la tête d'un rouge éclatant, le bas du col est noirâtre, ainsi que les grandes plumes.

Les grues sont très communes à la Louisiane : on les y voit dans les terres, & le long des lacs & des fleuves : on les trouve aussi en grand nombre à la Chine : on les y apprivoise si facilement, qu'on leur apprend à danser.

GRUE, POISSON, *Grus, piscis marinus*. Ce poisson qui se trouve dans l'Attique, a quinze pieds de longueur, & n'a que la grosseur d'une médiocre anguille : il est très rare & ne se voit guere sur les côtes de France.

GUAINIER. *Voyez* ARBRE DE JUDÉE.

GUAFFINUM : gros Cancre du Bresil, qui a la gueule si large, que le pied d'un homme peut entrer dedans, il est fort bon à manger : comme il se tient dans des trous auprès du rivage, il est plutôt animal terrestre qu'aquatique. Quand il tonne, ces cancres sortent de leurs cavernes, & font un tel bruit entre eux, qu'on croiroit qu'ils veulent surpasser celui du tonnerre.

GUANA : animal amphibie d'Afrique qui tient du crocodile, & qui n'a gueres plus de quatre pieds de longueur. Son corps est noir & tacheté, ses yeux sont ronds & sa chair tendre ; il n'attaque, ni les hommes, ni les bêtes, à l'exception des poules, dont il fait quelquefois un grand carnage.

Quantité d'Européens qui en mangent, trouvent sa chair au dessus de la meilleure volaille.

GUANABANE : est l'arbre qui porte le fruit appellé *Cœur de bœuf* : voyez *ce mot*.

GUAO : est un arbre fort commun au Mexique & dans l'Isle de Porto-Ricco. Son bois est verd, & empreint d'un suc caustique : on s'en sert à faire des bois de lit, parceque son suc a la propriété de chasser les punaises :

cette même qualité agit aussi sur ceux qui le mettent en œuvre, puisqu'elle leur fait enfler pendant quelques jours les mains & le visage; les feuilles du guao sont rouges & velues. Les Mexiquains appellent cet arbre *Tetlathian*. Ses fruits sont de la grosseur & de la figure de ceux de l'arbousier, mais verdâtres: on n'en doit point manger, ni se reposer ou s'endormir sous cet arbre, à cause de ses émanations & de l'âcreté de son suc, qui est si caustique, qu'il enleve le poil de tous les animaux qui se frottent contre son tronc.

GUARA: est un bel oiseau du Bresil, de la grosseur d'une pie, il a un long bec recourbé & de longs pieds. Quand il est nouvellement éclos, il est noir, dès qu'il commence à voler, son plumage devient d'un beau blanc, & peu à peu il rougit, jusqu'à ce que avec l'âge, il devienne de couleur de pourpre, qui est la couleur qu'il garde ensuite. Il niche dans les maisons & vit de poissons, de chair, & d'autres viandes toujours trempées dans de l'eau Les Sauvages l'estiment fort, parceque ses plumes leur servent à composer leurs couronnes & leurs autres ornemens: ces oiseaux volent par bandes, & c'est quelque chose de fort agréable, que de les considerer quand le soleil darde sur eux.

GUARAL: est un insecte presque semblable à la Tarentule, mais beaucoup plus grand: il se trouve dans les déserts de la Lybie: il est plus long que le bras & plus large que quatre doigts: il a du venin à la tête & à la queue. Les Arabes coupent ces deux parties quand ils en veulent manger.

GUAYAVIER ou POIRIER DES INDES, *Guayava*. Est un grand arbre des Indes Orientales, & de plusieurs Provinces de l'Amérique, haut d'environ vingt pieds, & gros à proportion. Sa racine est longue & ligneuse, rousse en dehors, blanche en dedans, pleine de suc, d'un goût doux; son tronc est droit, dur & rameux: son écorce est unie, verte, rougeâtre, odorante, & d'un goût austere; ses feuilles sont longues de trois doigts, & larges d'un doigt & demi, charnues, pointues, un peu crêpées, veineuses, vertes, brunâtres, luisantes. Il sort des aisselles de la queue de ces feuilles plusieurs pédicules qui soutiennent des fleurs grandes comme cel-

les du coigner, blanches, de bonne odeur : il leur ſuccede des fruits gros comme une poire, ronds, couronnés comme une nefle, d'abord verdâtres & acerbes, mais qui en muriſſant, prennent une couleur jaunâtre, & un goût agréable. Ce fruit eſt blanc en dedans ou rougeâtre, & diviſé en quatre parties, qui contiennent chacune des graines menues & oſſeuſes.

Ce fruit s'appelle *Gouayave* ou *Goyave*, ſa ſemence étant miſe en terre, pouſſe en trois ans un arbre qui porte du fruit, & il continue à en porter pendant trente ans. Ses racines ſont aſtringentes, & fort eſtimées pour la dyſſenterie, & pour fortifier l'eſtomac. Ses feuilles ſont auſſi aſtringentes, vulnéraires, réſolutives : on en emploie dans les bains ; ſon fruit fortifie l'eſtomac & aide à la digeſtion : on fait grand cas de cet arbre en Amérique.

GUEDE ou GUESDE. Plante du Languedoc qui ſert à la teinture des draps. *Voyez* PASTEL.

GUENON ou GUENUCHE. *Voyez* SINGE.

GUÊPE, *Veſpa*. Les guêpes ſont des inſectes carnaciers, chaſſeurs, vivant de rapines, dont l'hiſtoire préſente des objets capables de piquer la curioſité.

On peut diviſer les guêpes qui vivent en ſociété dans ce pays-ci, en trois claſſes principales, qui ſe diſtinguent par rapport aux différentes places qu'elles choiſiſſent pour conſtruire leurs nids. Celles de la premiere claſſe qu'on nomme guêpes aériennes les attachent à des plantes ou à des branches d'arbres, elles ſont plus petites, & ne compoſent que des ſociétés peu nombreuſes. Les guêpes de la ſeconde claſſe ſe nichent dans des troncs d'arbres, ou dans des greniers peu fréquentés ; celles-ci ſont les plus groſſes de toutes : on les appelle *Frélons*. La troiſiéme claſſe comprend celles que nous voyons le plus communément ; elles habitent ſous terre, & on peut les nommer *guêpes ſouterraines*. Outre ces trois claſſes de guêpes qui vivent en ſociété, il y en a auſſi beaucoup d'eſpeces ſolitaires, qui ne montrent pas moins de tendreſſe pour leurs petits, que les abeilles ſolitaires, & qui ont recours à des moyens auſſi ſinguliers que ceux que ces dernieres emploient pour les loger commodément & pourvoir à leur ſubſiſtance.

Les guêpes se distinguent très aisément de tout autre insecte, par leur forme & par leur couleur. Leur ventre ne tient au corcelet que par un filet très fin, qui est plus long dans les unes, plus court dans les autres; au lieu qu'on ne l'apperçoit qu'à peine dans les abeilles: de plus le corps des guêpes est lisse, luisant, & leur livrée distinctive est du jaune & du noir, combinés par raies & par taches. Les guêpes n'ont point de trompe comme les abeilles; mais elles ont à la place une bouche qui ressemble à ces fleurs que les Botanistes nomment *fleurs en gueule.* Cette bouche est accompagnée de deux especes de dents, qui tiennent aux deux côtés de la tête, & qui viennent se rencontrer sur le devant de la bouche; elles sont larges à leur extrémité, & se terminent par trois dentelures à pointes aiguës, dont la structure est très appropriée à ces insectes voraces. Une singularité particuliere aux guêpes, & qui les fait distinguer de toutes les autres mouches à quatre aîles, est que leurs aîles supérieures sont toujours pliées en deux dans leur longueur, excepté dans le tems que la mouche vole. Au dessus de l'origine de chaque aîle supérieure, est une partie écailleuse qui fait l'office de ressort, & empêche l'aîle supérieure de s'élever trop; cette partie rend par conséquent les coups d'aîles plus courts, & les vibrations plus vives; ce qui étoit nécessaire à cet insecte, qui, destiné à vivre de chasse, est souvent obligé de poursuivre sa proie à tire d'aîles.

*Structure du Guêpier construit par les Guêpes souterraines ou Guêpes domestiques.*

On a donné aussi le nom de *guêpes domestiques* à ces guêpes qui habitent sous terre, parcequ'elles entrent familiérement dans nos appartemens, qu'elles se jettent sur nos tables comme des harpies, qu'elles ravagent nos espaliers, & sur-tout nos muscats dont elles sont très friandes.

C'est toujours sous terre, souvent à un pied ou un pied & demi de profondeur, au milieu d'un pré, d'un champ, sur les bords d'une allée ou d'un grand chemin, dans un lieu sur-tout où la terre est facile à remuer, que

l'on trouve les guêpiers ; ils se font remarquer à la surface de la terre, par un trou qui peut avoir un pouce de diametre, par où elles entrent & elles sortent continuellement.

Ce trou est une espece de galerie que les guêpes ont faite à force de miner, & qui conduit par des détours au séjour ténébreux où est construit le guêpier. C'est M. de Réaumur qui nous a instruit de la maniere dont les guêpes construisent ; il les a observées dans des ruches vitrées, dans lesquelles il a fait mettre des guêpiers.

Lorsqu'on veut jouir du plaisir d'examiner un guêpier, on peut commencer par faire périr les guêpes, en introduisant par l'ouverture qui est à la surface de la terre, une mêche soufrée, dont la vapeur les étouffe. On fouille ensuite la terre légérement, & on découvre enfin une espece de boule allongée ou sphérique, & qui a quelquefois jusqu'à quatorze ou quinze pouces dans son plus grand diametre. On observe toujours deux portes à l'extérieur d'un guêpier ; les habitans sortent par l'une & entrent par l'autre avec la derniere exactitude. Si on coupe un guêpier en deux, on remarque d'abord son enveloppe, dont l'épaisseur est d'un pouce ou d'un pouce & demi, & qui n'est composée que d'especes de feuilles de papier. L'usage de ce mur est de préserver l'intérieur du nid de l'humidité de la terre & des pluies qui la pénétrent. Cette matiere de papier y paroit peu propre, mais l'on voit ici une structure singuliere suppléer à la foiblesse : toutes ces feuilles de papier qui composent l'enveloppe du guêpier, au lieu d'être plattes & appliquées exactement les unes sur les autres, sont séparées, & ne forment qu'un assemblage de petites voutes : de cette maniere, l'eau coule facilement ; une voute défend l'autre, & l'humidité ne peut pas pénétrer, de même que si toutes les feuilles eussent été appliquées les unes contre les autres. Cette architecture a de plus l'avantage d'épargner beaucoup de matiere, & par conséquent de travail aux ouvrieres.

Il n'y a pas mille ans que l'on a l'usage du papier ; avant ce tems nos ancêtres ne se servoient pour écrire, que de feuilles de plantes, d'écorces d'arbres, de tablet-

tes de cire, toutes matieres fort incommodes & d'un usage très embarassant. Le parchemin inventé par un Roi de Pergame, étoit une marchandise chere, & destinée seulement pour des ouvrages d'importance. Si les hommes eussent su observer les guêpes dont nous parlons, elles auroient pû leur apprendre l'art de faire le papier.

On rencontre très fréquemment des guêpes attachées sur de vieux treillages, de vieux chassis, ou autres vieux bois; si on les observe, on les voit occupées à ratisser le bois avec leurs dents, en détacher les fibres, les écharper, les couper, les mettre en masses de forme ronde, qu'elles portent tout de suite à leur guêpier. Aussitôt qu'elles ont fait leur provision de cette matiere premiere de leur papier, elles vont le fabriquer. Pour cet effet elles l'humectent d'un liqueur qu'elles dégorgent, & dont elles se servent pour coller ensemble toutes ces petites fibres, qu'elles pêtrissent avec leurs pattes & réduisent, à l'aide de leurs dents, en lames minces pour former l'enveloppe & même les cellules du guêpier.

La matiere que les guêpes emploient, & celle dont nous nous servons, sont si peu éloignées l'une de l'autre, que le bien public exige qu'on y fasse attention. Les Maîtres des papeteries se plaignent souvent que les vieux chiffons deviennent de jour en jour une matiere rare, parceque la consommation du papier augmente, pendant que celle du linge, dont il est fait, reste à-peu-près la même. Les guêpes nous donnent des vues pour multiplier le fond de ce commerce, elles nous apprennent que nous pouvons en trouver la matiere premiere ailleurs que dans les chiffons; leur exemple est pour nous une leçon qui doit nous exciter à chercher parmi les plantes inutiles, & même parmi les arbres ou les vieux bois, de quoi suppléer à la disette du vieux linge, à chercher des plantes dont on puisse faire immédiatement du papier, en s'y prenant d'une maniere équivalente à celle des *guêpes*. *Voyez* ci-après GUÊPES CARTONNIERES.

L'intérieur du guêpier est un édifice qui a quelquefois plus de douze à quinze étages, mais dont les inférieurs

ſont bâtis les derniers ; ils ſont tous de matiere de papier, ainſi que l'enveloppe. Entre chaque étage regne une colonnade formée par des liens employés à ſuſpendre le gâteau inférieur, & à le tenir attaché à celui qui le précede immédiatement. Ces étages ſont proportionnés à la taille des Guêpes, & par conſéquent peu élevés ; ce ſont des eſpeces de places publiques. Chaque gâteau eſt compoſé de cellules exagônes, conſtruites régulierement, diſpoſées dans un plan parallele à l'horizon. Les édifices ſont d'autant plus parfaits, qu'ils répondent mieux aux vûes qu'on a en les conſtruiſant : ceux des Guêpes auroient de grands défauts, s'ils étoient conſtruits ſur le modele de ceux des Abeilles ; auſſi ne le ſont-ils point. Les gâteaux des Mouches à miel ſont compoſés de deux rangs de cellules adoſſés l'un à l'autre ; ceux des Guêpes n'ont qu'un ſeul rang de cellules, dont les ouvertures ſont en bas ; les fonds regardent le haut & forment tous enſemble ces places publiques, ornées de colonnades. Les cellules ne contiennent ni miel, ni cire : elles ſont uniquement deſtinées à loger les vers, les nymphes, & les jeunes mouches qui n'ont pas encore pris l'eſſor. On peut compter, dans un Guêpier de moyenne grandeur, juſqu'à dix mille alvéoles ; & comme chaque alvéole peut ſervir de berceau à trois jeunes guêpes conſécutivement, un guêpier peut produire par an trente mille guêpes.

*Mœurs des Guêpes, leur nourriture, la maniere dont elles naiſſent, & dont elles élevent leurs petits.*

Une république de Guêpes ſouterraines, telle nombreuſe ſoit-elle, eſt preſque l'ouvrage d'une ſeule mere qui a été fécondée en automne, & qui au printems a commencé à chercher à ſe débarraſſer du fardeau de ſa fécondité. Elle creuſe elle-même en partie la cavité qui contient le guêpier ; ou bien elle profite d'un trou de taupe, dans lequel elle conſtruit des alvéoles, & y dépoſe à meſure des œufs. Au bout de vingt jours, ces œufs ont paſſé par les états de vers & de nymphes, & ſont devenus guêpes. La mouche mere les a nourris,

veillés, soignés toute seule; mais à peine ces mouches sont-elles écloses, qu'elles l'aident dans les travaux du ménage.

La mere guêpe donne naissance à des mouches de trois especes différentes; savoir, des *mâles*, des *femelles* & des *mulets*. Ces dernieres mouches sont ainsi nommées, parcequ'elles sont sans sexe, ou *ouvrieres* parcequ'elles sont presque seules chargées de tout le travail. Ces mulets sont communément de deux grandeurs différentes: ils portent un aiguillon dont les piquûres sont plus cuisantes que celles des abeilles. Les mâles tiennent le milieu, pour la grosseur, entre les mulets & les femelles, & sont pareillement de deux grandeurs, mais ils n'ont point d'aiguillon. Enfin les plus longues de toutes sont les femelles, qui sont armées d'un aiguillon très redoutable. Ces trois especes varient encore en nombre. Pour quinze ou seize milliers de mulets, on trouve ordinairement, à la fin de l'été, trois cens mâles & autant de femelles.

Comme il n'y a que les Guêpes mulets qui aident la mere dans ses travaux, la Nature a sagement établi qu'ils seroient pondus & naîtroient les premiers: un guêpier ne se peuple des deux sexes, qui servent à la multiplication, qu'après avoir été pourvu d'un grand nombre de mulets. Lorsque ceux-ci sont parvenus à être en nombre suffisant pour exempter la mere guêpe de travailler aux édifices publics, elle ne s'occupe plus qu'à pondre dans les alvéoles qu'on lui prépare, & à veiller sur sa postérité. De quinze ou seize gâteaux qui composent un guêpier, il n'y a que les quatre ou cinq derniers qui contiennent des cellules à mâles & à femelles.

Les soins & les attentions que la mere & les fils aînés prennent pour la jeune postérité, sont dès plus admirables. Lorsque les vers sont éclos, on va leur chercher à la campagne de quoi vivre: on leur donne la becquée: on leur dégorge d'abord du sirop de fruits, du jus de viande ou du hachis, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour prendre des nourritures plus solides, manger des ventres d'insectes, & même de la viande crue. Il y a lieu de penser qu'il passe dans le séjour ténébreux du guêpier,

assez de lumiere pour éclairer ces animaux, & que la délicatesse de leur organe supplée à la petite quantité de rayons lumineux qui percent la terre & les autres corps, & qui parviennent jusqu'à eux. Lorsqu'ils sont parvenus à leur état de perfection, ils filent une coque qui tapisse & bouche leurs cellules : ils passent à l'état de nymphes ; & au bout de quelques jours à celui de guêpes, qui, dès l'instant qu'elles sont nées, vont sur-le-champ chercher à vivre. *Voyez au mot* Insecte, ce que ces transformations présentent de curieux.

Les Guêpes ne s'entretiennent point du fruit de leurs travaux, & ne font point de provisions ; ce sont de vrais pillards, qui semblent nés pour vivre à nos dépens : nos fruits, nos viandes, les mouches précieuses qui nous fournissent le miel & la cire, sont la nourriture après laquelle elles courent le plus volontiers. On les voit quelquefois fondre comme des éperviers sur des abeilles, les couper en deux, & emporter la partie postérieure qu'elles savent contenir du miel & des intestins qui sont fort de leur goût.

On voit ces mouches en grand nombre dans les boutiques des Bouchers de campagne, où elles coupent des morceaux si pesans, qu'elles sont obligées de se reposer à terre. Les Bouchers, pour éviter un plus grand pillage, ne trouvent rien de plus avantageux que de laisser sur l'appui de leur boutique un foie de veau ou une rate de bœuf, à laquelle les Guêpes s'attachent de préférence, parceque ces morceaux sont plus tendres. D'ailleurs elles leur rendent l'important service de poursuivre ces grosses mouches bleues, qui déposent sur la viande des œufs, d'où sortent ces vers qui la font corrompre plus vîte : ces mouches n'osent plus approcher d'une boutique où elles apperçoivent les Guêpes, qui sont leurs plus cruelles ennemies.

Lorsque les Guêpes mulets, qui ont été au pillage, apportent la provision au guêpier, plusieurs Guêpes s'assemblent autour d'eux, & chacune prend sa portion de ce qu'ils ont apporté ; d'autres dégorgent le suc des fruits qu'ils ont sucés, & en font part aux mouches du guêpier. Cela se fait de gré-à-gré, sans combat ni dispute.

Lorſque dans l'été il ſurvient des pluies qui durent plusieurs jours, comme ces mouches ne font point de proviſions, elles ſont obligés de jeûner.

Depuis le printems juſque vers la fin du mois d'Août, la mere Guêpe ne fait que donner le jour à des mulets; enſuite elle commence à donner naiſſance à des mâles & à des femelles. Ce n'eſt donc qu'au commencement de l'automne qu'un guêpier peut paſſer pour complet, & que la république eſt pourvue des trois eſpeces d'habitans qui doivent la compoſer; leur nombre va quelquefois juſqu'à trente mille. La mere primitive qui s'étoit renfermée pendant les mois de Juin, Juillet & Août pour faire cette prodigieuſe ponte, recommence à ſortir vers le mois de Septembre, & avec elle, les mâles & les femelles nouvellement nés. Les mâles ne ſont pas tout-à-fait auſſi pareſſeux que ceux des mouches à miel: ils s'occupent à tenir le guêpier net, & à jetter dehors les corps morts. Les femelles ſont plus actives: leurs ſoins s'étendent à tout; mais la ponte eſt le plus eſſentiel de leurs devoirs.

Malgré le concert & l'union qu'on remarque dans un guêpier, la paix n'y regne pas toujours. Il y a ſouvent des combats de mulets contre mulets, de mulets contre mâles; mais ces combats vont rarement à la mort comme parmi les abeilles. Cependant vient un tems où la barbarie prend le deſſus; ce Royaume ſe renverſe de lui-même, & ſe détruit de fond en comble pour notre repos & pour celui de bien des êtres vivans. Vers le mois d'Octobre, dans le tems que le guêpier eſt fourni d'une jeuneſſe vive & brillante; que les mâles & les femelles, dans toute la vigueur de leur âge, ne ſongent probablement qu'à peupler, une eſpece de fureur s'empare tout-à-coup des Guêpes. Ces nourrices ſi tendres, deviennent des marâtres impitoyables; les mâles, les mulets jettent hors des cellules, les œufs, les vers, les nymphes, ſans diſtinction de ſexe. Lorſque toute cette eſpérance de l'Etat eſt périe, les peres & meres, les mulets mêmes ne font que languir; les premiers froids de l'automne les affoibliſſent. A meſure que l'hiver approche, ils perdent juſqu'à la force de chercher leur nourriture, & périſſent preſque tous de faim & de miſere. Si quel-

qu'une des femelles, qui, toutes ont été fécondées, peut échaper dans quelques trous de murs aux froids de l'hiver, elle reparoît au printems, & jette elle seule les fondemens d'une nouvelle république.

### *Des Frélons.*

Comme l'histoire des Frélons a beaucoup de choses communes avec celle des Guêpes souterraines, nous ne parlerons que de celles en quoi elle differe essentiellement.

Les Frélons sont de véritables Guêpes, & même les plus grandes de ce pays ci. Leur piquûre est terrible & presque meurtriere, sur-tout dans les grandes chaleurs où le poison est plus actif : on a vu un Observateur piqué si vivement par un de ces insectes, qu'il en perdit la connoissance, & presque l'usage des jambes pour l'instant, & eût la fievre pendant deux ou trois jours.

Les gâteaux des Frélons sont disposés de même que ceux des Guêpes souterraines; mais comme ils sont faits d'un papier plus mauvais & plus cassant, parceque la matiere qu'ils emploient n'est que de la sciure de bois pourri, les Frélons ont soin de mettre leur nid dans un creux de tronc d'arbre, où l'eau ne sauroit pénétrer. L'entrée de leur guêpier est un trou percé à côté de l'arbre; & qui traversant le vif du bois, vient sortir par l'écorce.

Ces Guêpes sont infiniment supérieures en force à toutes les autres : elles en feroient un furieux carnage, si la Nature n'avoit mis un frein à leur voracité, en ne leur donnant qu'un vol lourd, accompagné d'un bruit qui avertit de loin les autres insectes de l'approche de leurs plus redoutables ennemis. Du reste, tout ce que nous avons dit des Guêpes convient parfaitement aux Frélons.

### *Guêpes aériennes.*

Ces especes de Guêpes sont les plus petites de toutes celles qui vivent en société : on leur donne le nom de *Guêpes aériennes*, parcequ'elles établissent leur nid en plein air : elle s'attachent communément à une branche d'arbre,

d'arbre, ou à une paille de chaume. Ces nids ſont attachés par un lien qui leur tient lieu de main ou de bras : on en voit de diverſes groſſeurs, depuis celle d'une orange juſqu'à celle d'un œuf de poule ; leurs gâteaux ſont placés verticalement, & défendus par une enveloppe compoſée d'un très grand nombre de feuilles. Si ces feuilles, au lieu d'être griſes, étoient d'une couleur vermeille, l'enveloppe ſeroit priſe pour une roſe à cent feuilles, commençant à s'épanouir, mais plus groſſe que les roſes ordinaires. La ſtructure & la poſition de ce nid donnent lieu à l'eau de s'écouler, mais plus que tout cela, une eſpece de vernis dont ces Guêpes recouvrent le papier dont eſt conſtruit leur nid. Ce vernis eſt même ſi bon, qu'on a éprouvé de laiſſer tremper dans l'eau un de ces nids, qui n'a été nullement altéré ni ramolli. La vie & les occupations des Guêpes aériennes, ſont à peu-près les mêmes que celles des Guêpes ſouterraines.

*Guêpes cartonnieres.*

Les ouvrages des Guêpes de notre pays dont nous venons de parler, ont ſans doute de quoi piquer la curioſité ; mais ils nous ſembleront très imparfaits ſi nous les comparons avec ceux d'une eſpece de Guêpes des environs de Cayenne, qu'on peut nommer *Guêpes cartonnieres.*

Ces Guêpes ſont plus petites que celles de notre climat : elles naiſſent, croiſſent & vivent à-peu-près de la même maniere ; mais leur guêpier eſt digne de toute l'attention d'un Obſervateur de la Nature. Il eſt fait d'un carton qui ne ſeroit pas déſavoué par ceux de nos ouvriers qui le font le plus beau, le plus blanc, le plus ferme, & qui ſavent lui donner le grain le plus fin.

Ces mouches attachent leur guêpier à une branche d'arbre. Son enveloppe eſt une eſpece de boîte du plus beau carton, & de l'épaiſſeur d'un écu : cette boîte eſt longue de douze à quinze pouces, & quelquefois plus ; elle a la figure d'une cloche allongée, fermée par en bas, qui n'auroit pour toute ouverture qu'un trou d'environ cinq lignes de diametre à ſon fond. Son intérieur eſt occupé par des gâteaux de même matiere, diſpoſés par étage, comme ceux des Guêpes ſouterraines. La cir-

conférence de chaque gâteau fait par-tout corps avec la boîte : chacun de ces gâteaux a un trou vers son milieu, qui permet aux mouches d'aller de gâteau en gâteau, & d'étage en étage.

Le guêpier des Guêpes de Cayenne prouve donc, encore mieux que celui des Guêpes souterraines, qu'il seroit possible de faire de beau papier en se servant immédiatement du bois. Ce seroit vraisemblablement parmi les bois blancs qu'il faudroit chercher la matiere de ce papier.

Il est si certain qu'on peut faire du papier par cette méthode, qu'au rapport de Kempfer, les Japonnois n'emploient point d'autres matieres. Ils pilent les écorces de certains arbres qu'ils mettent en bouillie; & cette bouillie, plus ou moins fine, est la matiere dont ils font leurs différens papiers, qui valent bien les nôtres.

*Guêpes ichneumones.*

Les Naturalistes ont désigné par le nom d'*Ichneumones* des Mouches guerrieres, qui attaquent & tuent les Araignées, telles que sont les especes de Guêpes dont nous allons parler : ils ont étendu aussi la signification de ce mot à des mouches qui laissent les araignées en paix, mais qui percent le ventre d'une chenille, & y déposent leurs œufs ; on peut voir au mot MOUCHE ICHNEUMONE, pourquoi on applique ce nom d'*Ichneumon* à ces insectes.

Les Guêpes ichneumones différent principalement des autres Guêpes, parcequ'elles n'ont point leurs aîles supérieures pliées en deux : elles ont, pour caracteres distinctifs bien sensibles, d'agiter continuellement leurs antennes, ainsi que les Mouches ichneumones, & de porter au derriere, les unes une tarriere, les autres un aiguillon, qui n'est point caché dans l'intérieur du corps, comme l'aiguillon des Guêpes ordinaires. Dans quelques especes, l'aiguillon se coule dans une coulisse taillée pour le recevoir, dans les derniers anneaux.

Elles fondent sur les insectes, comme le faucon sur sa proie : elles ne se nourrissent, elles & leurs petits, que de leurs chasses. Il y a plusieurs especes de Guêpes

ichneumones, qui vont nous présenter un ſpectacle curieux.

Ces Guêpes ne vivent point en ſociété, non plus que quelques eſpeces d'Abeilles ſolitaires, dont on peut voir l'hiſtoire au mot ABEILLE. Elles ont d'ailleurs quelque choſe de commun avec ces Abeilles pour la maniere de bâtir & de creuſer, ſoit dans le ſable, ſoit dans le bois.

Les murs faits de moilons unis par un mélange de ſable & de terre, & placés à l'expoſition du midi, ſont les lieux qu'habitent certaines Guêpes ichneumones : on peut obſerver ſur ces murs de petits tuyaux creux, qui ſaillent hors du mur ; ces trous ſont l'ouvrage d'une eſpece de Guêpes ichneumones : ce ſont les berceaux qu'elles ont conſtruits pour leurs petits.

La couleur dominante de cette eſpece de Guêpe eſt le noir ; ſes anneaux ſont bordés d'un peu de jaune. C'eſt ordinairement dans le mois de Mai qu'elle ſe met à l'ouvrage : elle creuſe dans le mortier du mur, un trou de pluſieurs pouces de profondeur. Pour y parvenir, elle humecte ce mortier avec une liqueur qu'elle dégorge ; à meſure qu'elle le détache, elle le pêtrit, & éleve, à l'entrée du creux qu'elle fait, un tuyau qui en prolonge la continuité au-dehors. Cet inſecte travaille avec tant d'activité, qu'il ne lui faut pas plus d'une heure pour creuſer un trou de la longueur de ſon corps, & élever un tuyau auſſi long que la profondeur de ce trou. Le tuyau extérieur, formé par l'aſſemblage des pelottes de mortier, reſſemble à cet ornement d'architecture que l'on nomme *Guillochis*.

Lorſque la Guêpe a donné à ce trou la profondeur néceſſaire, elle y dépoſe au fond un œuf, d'où doit éclore un ver, & elle va enſuite chercher des proviſions, afin que ce ver, en naiſſant, puiſſe trouver ſa nourriture. Cette proviſion conſiſte en pluſieurs petits vers vivans, de couleur verte, tous de la même eſpece. Elle en porte d'abord un au fond de ſon trou : il s'y roule ſur-le-champ en anneaux, & reſte-là auſſi immobile que s'il n'avoit point de vie; un ſecond eſt poſé ſur celui-ci, & ſe place de même, ainſi que les autres qui arrivent ſucceſſivement juſqu'au nombre de dix ou douze. Ils ſont arrangés par lits, les uns ſur les autres, & en ſont d'autant

moins en état de se défendre contre les attaques du petit ver qui en doit sucer un tous les jours. La Guêpe se sert ensuite du mortier qui faisoit le tuyau extérieur pour boucher le trou Elle construit ainsi successivement plusieurs trous pour déposer un œuf dans chacun, & y rassembler de même une provision de ces vers qui sont arrivés à leur état de perfection, & n'ont par conséquent plus besoin de nourriture; ce qui fait qu'ils restent vivans, & que les vers, naissans des Guêpes, les trouvent tout prêts pour en faire leur nourriture. Lorsque les vers des Guêpes ont consumé leur provision, qui étoit tout juste ce qu'il leur falloit pour le tems de la durée de leur accroissement; ils se filent une coque, se changent en nymphe, & ensuite en une mouche Guêpe, qui sait bien s'échapper de sa prison.

D'autres especes de Guêpes ichneumones, de la grosseur de celles qui donnent des vers verds à leurs petits, mais sur le corps desquelles le jaune domine davantage, fournissent leurs petits d'araignées, qui sont apparemment mieux de leur goût; on voit quelquefois dans leur trou sept ou huit araignées toutes vivantes, d'une espece à longues jambes. D'autres Guêpes donnent à leurs petits des araignées d'une espece différente des précédentes; ce qui prouve que chaque espece de Guêpe choisit constamment, pour la nourriture de ses petits, des insectes d'un certain genre. On ne trouve point, dans un même trou, des chenilles, des araignées & des vers mêlés ensemble: il n'y a ordinairement que d'une seule espece de ces insectes.

Certaines especes de Guêpes ichneumones, creusent leurs nids dans des morceaux de bois; ce qui leur fait donner le nom de *Guêpes perce-bois*.

Les Guêpes ichneumones de l'Isle de France sont entierement noires; leur corps a un long étranglement, aussi délié qu'un fil. Ces Guêpes appliquent leurs nids, comme les hirondelles, dans quelqu'endroit d'une maison: elles forment ce nid avec une terre détrempée, & lui donnent la forme d'une boule de la grosseur du poing: son intérieur est de douze ou quinze cellules. A mesure que chaque cellule est construite, la Guêpe porte dedans une certaine quantité de petites araignées,

qu'elle y renferme ensuite avec l'œuf d'où sortira le ver qui s'en doit nourrir.

Il y a aussi dans l'Isle de France une espece de Guêpes très belles & très utiles. Leur forme approche de celle des Guêpes ordinaires ; leur tête, leur corps & leur corselet sont d'un bleu changeant : elles paroissent bleues ou vertes, suivant la position où on les regarde ; leurs antennes sont noires ; leur yeux sont couleur de feuille morte ; leurs jambes de couleur violette, & bronzée proche de leur origine.

Ces Guêpes sont armées d'un terrible aiguillon : elles sont hardies, guerrieres ; elles livrent des combats à des insectes fort supérieurs en grandeur, & sur lesquels néanmoins elles remportent une pleine victoire. Ces insectes sont les Kakerlaques, connus dans nos isles & sur nos vaisseaux par les ravages qu'ils y font. On peut voir au mot KAKERLAQUE le combat de ces Guêpes avec cet insecte

GUÊPIER, MÉROPS ou APIASTER. Oiseau de la grandeur d'un Merle, mais plus long. Pour la figure du corps, il ressemble beaucoup au Martin pêcheur. L'iris de ses yeux est d'un brun rouge ; son plumage est fort varié pour la couleur ; rougeâtre derriere la tête ; d'un jaune verdâtre au col ; les plumes des ailes sont vertes, mêlées de noir, quelquefois bleues, mêlées de rouge ; ses griffes sont noires. Cet oiseau se nourrit, non seulement d'abeilles & de certains cerf volans qui tiennent de la nature des sauterelles, mais aussi des semences d'hépatique, de persil batard, de Navets, &c.

On trouve à Bengale une espece de Guêpier cendré, un peu bigarré ; celui du Bresil a le bec long, pointu, mais de la forme d'une faulx.

GUHR. Ce nom exprime toutes sortes de substances minerales extrêmement attenuées par le frottement des eaux souterraines, & qui se trouvent chariées & déposées dans les cavités des montagnes

On comprend facilement que le Guhr doit être une matiere minerale, coulante ou molle, qui découle comme la matiere des stalactites, ou dans la galerie des mines, ou dans les fentes des rochers. Si l'eau charie du métal, du minéral decomposé, ou de l'ochre, c'est du

Guhr métallique : si elle ne contient qu'une sorte de craie, c'est du Guhr crétacé ; ainsi on voit qu'il peut y avoir bien des especes de Guhrs.

On trouve communément le Guhr crétacé, coulant dans les montagnes, sous la forme d'une matiere aqueuse, ou blanchâtre ou grisâtre. Le dépôt est plus ou moins lent à s'en faire, selon que la matiere est plus ou moins ténue. Il y en a qui reste long tems suspendu dans l'eau avant que de se précipiter. Ce phénomene vient encore de ce qu'il n'y a point de Guhr si simple qu'il ne contienne quelque chose d'étranger à sa nature. La consistance de ce Guhr précipité, jointe à son mêlange, est peut-être la seule différence qu'il y ait entre la *Craie coulante*, *l'Agaric minéral* & la *Farine fossile*. Voyez *ces mots*.

La plupart des Auteurs Mineralogistes, regardent les Guhrs métalliques, comme la matiere premiere des métaux ; peut-être sont-ils des minéraux décomposés : il est sûr du moins que c'est un indice de la proximité de quelques filons métalliques : & que celui qui est durci & rougeâtre, est souvent riche en métaux : celui du toit de la plupart des mines, est rougeâtre, & contient du fer : celui qui est verd & bleu annonce du cuivre ; quand il est blanc & bleu, il désigne une mine d'argent.

GUI ou GUY, *Viscum*, est une véritable plante Parasite, qui ne végéte point dans la terre ; mais seulement dans l'écorce des branches d'une grande quantité d'arbres où ses racines sont implantées : l'on en a trouvé sur le sapin, le meléze, le pistachier, le noyer, le coignassier, le poirier, les pommiers francs & les sauvages, sur le néflier, l'épine blanche, le cormier, le prunier, l'amandier, le rosier. On le voit encore communément sur le chataignier, le noisetier, le tilleul, le hêtre, le bouleau, l'érable, le frêne, l'olivier, le saule, le peuplier, sur l'orme, le noirprun, le buis, mais particulierement sur les especes de chênes. On prétend en avoir vu aussi sur la vigne, sur le genevrier & sur le faux acacia. Cette plante est vivace.

La racine du Gui est peu apparente, d'abord verte, tendre & grenue, puis ligneuse dans son milieu. Il pousse de cette racine une espece d'arbrisseau qui croît

à la hauteur d'environ deux pieds, & forme une boule assez réguliere. Ses tiges sont grosses comme le petit doigt, ligneuses, compactes, pesantes, noueuses, d'un verd brun en dehors, d'un blanc jaunâtre en dedans. Cette plante jette beaucoup de rameaux ligneux, plians, souvent entrelacés les uns dans les autres, plus gros par les deux bouts, & comme articulés, couverts d'une écorce verte, un peu inégale & grenue : ses feuilles sont opposées deux à deux, oblongues, épaisses, dures & charnues sans être succulentes, assez semblables à celles du grand bouis, mais un peu plus longues, veineuses, obtuses & de couleur verte-jaunâtre, d'un goût douceâtre légerement amer, d'une odeur foible & désagréable. MM. de Tournefort, Linnæus & Boerhave ont avancé que les deux sexes se trouvent sur les mêmes individus, mais dans des endroits séparés ; cependant les Auteurs de la matiere médicale, disent avoir reconnu par l'expérience qu'il y a des pieds de Gui mâles, qui ne portent jamais de fruit, & d'autres femelles qui en sont chargés presque tous les ans. Les fleurs du Gui naissent aux nœuds des branches ; elles sont petites, formées en cloche, à quatre échancrures, ramassées par bouquets quelquefois jusqu'au nombre de sept : mais ces bouquets sont stériles. Les boutons à fruit sont placés dans les aisselles des branches sur les individus femelles, & ne contiennent ordinairement que trois ou quatre fleurs qui s'ouvrent en Février & en Mars. A ces dernieres fleurs succedent des fruits qui grossissant peu-à-peu deviennent de petites baies ovales, molles, un peu plus grosses que des pois, blanches, unies, luisantes, perlées, comme de petites groseilles blanches, remplies d'un suc glaireux & visqueux, dont les Anciens se servoient pour faire de la glu. Au milieu de ce fruit, on trouve une petite semence fort applatie, & ordinairement échancrée en cœur.

Cette plante semble confondue dans la substance de l'arbre sur lequel elle croît, & demeure toujours verte en hiver & en été, sans que ses feuilles tombent : on sent par-là combien elle fait de tort aux arbres, dont elle tire sa nourriture ; aussi les gens attentifs à l'entretien de leurs vergers, tâchent-ils de la détruire. Ses fleurs paroissent au commencement du printems : ses fruits

mûrissent en Septembre, & on les peut semer au commencement de Mars. Il est bien singulier que le Gui, implanté sur tant de différentes especes d'arbres, ne varie point; puisque tous les végétaux, provenus de boutures ou de greffes ou marcottes, produisent des variétés à l'infini. Une autre singularité bien digne d'attention, c'est que les branches du Gui n'ont point cette affectation de monter vers le ciel, qui est propre à presque toutes les plantes, sur-tout aux arbres & aux arbustes : si le Gui est implanté sur le dessus d'une branche, ses rameaux s'éleveront à l'ordinaire; mais s'ils partent de dessous la branche, les rameaux tendront vers la terre; ainsi dans ce dernier cas, le Gui végete en sens contraire, sans qu'il paroisse en souffrir.

On voit, par ce qui précede, que le Gui n'est point une production spontanée, produite par l'extravasion du suc nourricier des arbres qui le portent, ou par leur transpiration, ainsi que l'ont dit quantité d'Auteurs; le Gui vient de semences. Nos forêts sont remplies de cette plante parasite; mais il en naît beaucoup plus communément en Italie, & particulierement entre Rome & Lorette, où un seul chêne pourroit en fournir assez pour charger une charrette. Les Prêtres des anciens Payens, s'assembloient sous ces chênes chargés de Gui pour y faire leurs prieres, & ils le reveroient comme une plante sacrée, & comme un remede excellent contre le poison & pour la fécondité des animaux.

Il n'y a pas long-tems qu'un de nos Poëtes Lyriques a tracé agréablement sur la scène le cannevas des cérémonies superstitieuses, que les Druides, Prêtres Gaulois, mettoient en usage pour cueillir le Gui de chêne.

C'est aussi cette sorte de Gui qui est le plus souvent employé en Médecine; quelques Apothicaires exigent même des Marchands qui le leur vendent, que le Gui soit récolté dans le croissant de la lune d'Août, & qu'il soit encore attaché à un morceau de chêne, afin d'en être plus surs, quoique le Gui de coudrier ou de tilleul ne lui soient pas inférieurs. On nomme ces autres sortes de Gui, *Gui commun.*

Le Gui est, dit on, un excellent antiépileptique : on le prend en substance ou en infusion; il est également

utile pour prévenir l'apoplexie & les vertiges : il eſt ſudorifique & vermifuge.

Les baies de Gui ſont âcres & ameres : on prétend que priſes intérieurement, elles purgent trop violemment, & enflamment le bas ventre ; mais elles ſont bonnes, appliquées à l'extérieur, pour faire mûrir les abſcès & hâter leur ſuppuration. Les Anciens ſe ſervoient des baies de Gui pour faire de la glu, en faiſant bouillir ces fruits dans de l'eau, les pilant enſuite, & coulant la liqueur chaude pour en ſéparer les ſemences & la peau. Cette glu eſt très réſolutive & émolliente ; appliquée extérieurement, elle ſoulage les douleurs de la goutte. Des perſonnes font aujourd'hui la glu de Gui avec l'écorce de cette plante paraſite : on la met dans un lieu humide, renfermée dans un pot, l'eſpace de huit ou dix jours. Quand elle eſt pourrie, on la pile juſqu'à la réduire en bouillie ; enſuite on la met dans une terrine ; on y jette, de tems à autre, de l'eau de fontaine bien fraîche ; on remue avec un bâton en forme de ſpatule, juſqu'à ce que la glu ſe prenne au bâton ; plus elle eſt nette, plus elle eſt ténace : on l'étend enſuite à pluſieurs repriſes dans l'eau pour la bien nétoyer. D'autres, pour faire cette même glu de Gui, en prennent également l'écorce dans le tems de la ſeve, ils en forment un gros peloton, & le mettent pourrir pendant cinq à ſix jours dans l'eau, à l'aide de la chaleur du fumier. Ils pilent enſuite cette maſſe d'écorce dans l'eau, & la réduiſent en pâte, puis ils la lavent dans un eau courante : elle forme une maſſe gluante, qu'on met en boule dans un pot en un lieu frais, & on met deſſus de l'eau claire, qu'on renouvelle de tems-en-tems.

GUIGNARD, *Pluvialis minor.* On croit que c'eſt une eſpece de petit pluvier : cet oiſeau de paſſage eſt très délicat, il approche de la groſſeur d'un merle, il vole en troupe & fréquente les terres labourées ; il y en a tous les ans un grand nombre en Beauce, ſur-tout aux environs de Chartres : il devient ſi gras que le tranſport en eſt difficile, ſans qu'il ſe corrompe.

Le Guignard s'amuſe à conſidérer ſi attentivement l'Oiſeleur, qu'il ſe laiſſe couvrir par un autre homme avec un filet. Il vient vers le tems des vendanges & man-

ge du raiſin; quand on a tué un Guignard d'un coup de fuſil, tous les autres s'attroupent auprès & donnent le tems au Chaſſeur de recharger.

GUIGNE ou GUIGNIER. *Voyez* à l'article CERISIER.

GUIMAUVE, *Althæa.* Eſt une plante fort commune, qui vient par-tout dans les marais & le long des ruiſſeaux. Sa racine qui ſort d'une tête, eſt blanche, longue, groſſe comme le pouce, ronde, bien nourrie, très mucilagineuſe & diviſée en pluſieurs branches, renfermant un cœur ligneux, qui eſt comme une corde. Ses tiges ſont hautes d'environ trois pieds, grêles, rondes, velues, creuſes, garnies de feuilles alternes, cotoneuſes, molaſſes, dentelées, & portées ſur une longue queue. Ses fleurs naiſſent des aiſſelles des feuilles; elles ſont d'un blanc purpurin, formées en cloche, échancrées en cinq parties: il leur ſuccede des fruits applatis ou en forme d'une petite paſtille, compoſés de pluſieurs capſules, qui renferment chacune une ſemence en forme de rein.

Le ſuc mucilagineux des feuilles n'altere point la couleur du papier bleu, mais celui des racines la rougit: c'eſt de ce mucilage gluant & douceâtre, dont la guimauve eſt remplie, que dépendent principalement ſes vertus: ſavoir, d'amollir, de relâcher, d'adoucir l'âcreté des humeurs: elle eſt fort apéritive & béchique: on en fait des tablettes avec le ſucre, ou un ſyrop, ou looch qui facilite l'expectoration; ſa décoction priſe en boiſſon ou en lavement eſt utile pour l'éroſion des inteſtins, pour rafraîchir, & pour la néphrétique: pilée en cataplaſme, on l'applique avec ſuccès ſur les tumeurs & les parties enflammées.

GUIMAUVE FAUSSE. *Voyez* FAUSSE GUIMAUVE.

GUIMAUVE ROYALE. *Voyez* ALTHEA FRUTEX.

GUIRAPEACOJA, nom que les habitans du Breſil donnent à un petit ver qui gâte les cannes à ſucre, en rongeant les racines de cette plante: les Portugais le nomment *Pao-de-Galinha.*

GUNDON. C'eſt une très groſſe fourmi d'Ethiopie: ces fourmis marchent enſemble dans un ordre qui reſſemble à celui d'une armée rangée en bataille: elles ne ſont

aucun amas de grains, mais elles dévorent tout ce qu'elles trouvent, & mordent même les hommes avec beaucoup de violence. Dapper. (Descript. de l'Afrique) dit qu'il y en a de plus petites, qui ont des réservoirs de grains, & d'autres qui avec le tems deviennent aîlées. *Voyez* FOURMI.

GRYPHITES, *Conchiti curvi-rostri.* Ce sont des coquilles bivalves & fossiles du genre des *huitres* : voyez *ce mot.* La Gryphite est très commune ; elle ressemble un peu à un batteau : elle est composée de deux pieces inégales, dont l'une qui est inférieure, a un bec recourbé en dedans. La valve supérieure est platte, ou légerement concave : il y en a de feuilletées, d'unies, de cannelées & sillonnées ; les unes sont petites, les autres sont grandes : l'analogue marin de cette coquille n'est pas bien connu.

GRYPHS ou GRYPHUS : *voyez* CONDOR.

GYPSE, *Gypsum.* Cette pierre, que bien des Minéralogistes ont regardée & rangée parmi les terres calcaires, est selon la nouvelle Minéralogie, une terre endurcie & neutralisée, c'est à-dire, le résultat d'une pierre calcaire saturée par l'acide vitriolique.

Le gypse, ainsi nommé, lorsqu'il est pur & transparent, est connu chez le vulgaire sous le nom de *Plâtre*; cependant les ouvriers ne donnent ce dernier nom qu'à celui qui est opaque & graveleux : il ne fait point d'effervescence avec les acides.

Le Gypse est une pierre ou blanche ou grise, ou roussâtre, plus ou moins crystallisée, quelquefois claire, quelquefois terne ; ses parties sont ou feuilletées, ou rhomboïdales, ou en filets, brillantes intérieurement, mais en général toujours rudes au toucher. Le Gypse est si tendre, qu'on peut ou l'écraser sous les dents, ou l'égratigner avec les doigts, ou le diviser avec le couteau. La friabilité de cette pierre, fait qu'on ne peut la polir. Nous exposerons à la fin de cet article la plus grande partie des propriétés du Gypse ; passons à l'histoire des différentes especes de cette pierre.

Le Gypse, proprement dit, ou PIERRE A PLATRE, *Gypsum*, est composé de particules, moitié sphériques ou grainelées, moitié oblongues ; tellement unies &

ferrées entr'elles, qu'on a de la peine à les difcerner fans le fecours de la loupe : ce Gypfe eft comme fablonneux ; on en trouve qui fe divife en morceaux irréguliers ou écailleux. Il ne prend point le poli, & ne devient point brillant par le frottement ; calciné en poudre, il fait un léger mouvement d'effervefcence avec l'eau : on en trouve dans tous les environs de Paris. Le plâtre qu'on en fait, fert à enduire les murs, ou à cimenter les pierres dans les travaux groffiers.

Le GYPSE CRYSTALLISÉ, *Cryftallus Gypfea*, eft en cryftaux qui affectent affez de prendre une forme rhomboïdale, dont les angles font obtus : fa couleur eft peu brillante.

Le Gypfe, appellé SÉLÉNITE, *Gypfeo-felenites*, eft communément en criftaux cunéiformes tranfparens ; c'eft, en quelque forte, le plus pur des Gypfes. Ses particules font feuilletées, indéterminées, mais fe caffent en rhomboïdes. On en trouve aux environs de Bâle en Suiffe, & de la montagne de Sommerfon en Bourgogne, qui eft de la plus grande blancheur & très tranfparent. La Sélénite de Montmartre eft jaunâtre : elle eft également bonne pour lambriffer & modeler ; c'eft le vrai *miroir d'âne* ou la *pierre fpéculaire*. Le plus beau venoit autrefois de chypre.

Le GYPSE FEUILLETÉ, *Gypfum lamellofum*, fe calcine dans le feu, fans y pétiller fenfiblement : il eft rarement opaque. Nous en avons trouvé dans les Pyrenées & dans les Alpes qui n'avoit point de couleur : il fe divife en feuillets un peu flexibles. Celui des environs de Dax eft écailleux, comme le Mica, & fait un petit bruit quand on le rompt ou lorfqu'on le gratte avec la pointe d'un clou. En général les parties du Gypfe écailleux font irrégulieres ; celles du Gypfe feuilleté font perpendiculaires ou horizontales ou obliques.

Le GYPSE STRIÉ, *Gypfum ftriatum*, eft compofé de parties filamenteufes, longues, claires, friables, paralleles & perpendiculaires ou inclinées, femblables à des fils de foie étroitement unis les uns aux autres ; quelquefois il eft coloré. Bien des perfonnes le confondent avec l'amianthe, avec l'asbefte, ou avec l'alun de plume ; mais il en differe par fa nature & par fes propriétés.

On trouve ce beau Gypſe en Chine, en Eſpagne près de Compoſtelle, & à Boudri, dans le Comté de Neuf-Châtel. Il s'en trouve dont les lames ſtriées forment des rayons, alors on l'appelle *Fleurs de Gypſe* : cette pierre à plâtre eſt excellente pour les plafonds.

Le GYPSE ALABASTRITE, *Pſeudo Alabaſtrum*, a l'apparence d'un marbre tendre : c'eſt le faux albâtre. *Voyez* ALABASTRITE.

## *Propriétés générales du Gypſe.*

Cette pierre qui eſt rude & brillante dans l'endroit de la fracture, varie beaucoup pour la dureté, pour la couleur & pour la figure des particules qui la compoſent. Elle n'admet que peu ou point de poli Elle ne fait aucun mouvement d'efferveſcence avec les acides, ne fait point feu avec le briquet, ne s'endurcit point dans le feu; mais elle y petille & s'y calcine en une poudre farineuſe, appellée *Plâtre*, qui, arroſée d'une certaine quantité d'eau, ne produit que peu ou point de chaleur, donne une odeur d'œufs pourris, & ſe durcit auſſi-tôt. Si le plâtre, ainſi mêlé avec l'eau, a été jetté en moule, il produira une figure des plus régulieres, parcequ'il éprouve une augmentation de volume en ſéchant. Il faut obſerver que ce plâtre, une fois noyé d'eau, n'eſt plus ſuſceptible d'une nouvelle calcination : ſi on le fait calciner dans un creuſet, il pétille, décrépite, & paroît bouillir comme de l'eau; il a alors la propriété de reluire un peu dans l'obſcurité. Nous avons toujours remarqué que le Gypſe ſe trouve en lits (*ſtrata*) ſous différentes formes & couleurs; communément ſous des couches de pierres calcaires, ou remplies de corps marins : on y trouve rarement des corps métalliques; mais ſouvent les environs ſont des terreins glaiſeux & pyriteux. En faut-il davantage pour préſumer que l'acide vitriolique, qui ſe rencontre dans ces terreins, venant à attaquer les matieres calcaires, aura produit la terre ou pierre neutraliſée dont il eſt queſtion, c'eſt-à-dire le Gypſe.

GYRINUS. Nom générique, donné à pluſieurs eſpeces d'inſectes, mis dans le rang des coléopteres, c'eſt-à-

dire qui ont leurs aîles dans des étuis : ce sont des especes de Scarabées sauteurs. On en trouve, 1°. dans la scrophulaire ; 2°. dans les plantes potageres ; 3°. en terre ; 4°. dans la pulmonaire & la dentaire. *Voyez* SCARABÉE.

GYROLE. *Voyez* CHERVI.



HACHES DE PIERRE. Les Lythologiſtes donnent ce nom à des pierres verdâtres, d'une dureté conſidérable, opaques, peſantes, taillées en hâche ou en coin, & que l'on trouve en terre à quelques pieds de profondeur. On prétend que ces Haches ont dû jadis ſervir aux Sauvages de l'Amérique pour couper & fendre divers matériaux, juſqu'au tems où ils ont connu les inſtrumens de fer. Par quelle eſpece de révolution ces Haches de pierre ſe rencontrent-elles ſi communément dans les fouilles qu'on fait en Europe ? Aurions-nous été réduits autrefois à la même néceſſité ? ou y auroit-il eu auſſi des Sauvages dans nos climats ?

HACUB. Plante épineuſe du Levant, dont les feuilles ſont un peu ſemblables à celles de la carline. Elle pouſſe au printems des rejettons tendres, que les Lévantins mangent après les avoir fait cuire. Mais quand on les laiſſe croître, ils portent des têtes épineuſes, qui donnent de petites fleurs rouges à fleurons, ſoutenus par des embryons, qui deviennent autant de ſemences arrondies & nichées dans de petits trous, pratiqués dans le calice commun de ces fleurons. M. de Tournefort a donné à cette plante le nom de *Gundelia*, qui étoit celui de ſon ami & ſon compagnon de voyage au Levant. Cette Plante croît proche d'Alep aux lieux rudes & ſecs; ſa racine, qui eſt longue & groſſe, eſt vomitive & laxative.

HÆMACATE, eſt l'agate rouge. *Voyez* AGATE.

HÆMACATE, ſerpent d'Aſie qui eſt d'un rouge d'agate : on le trouve en Hircanie, aujourd'hui Maſonderan ou Tabareſtan, vaſte Province de la Perſe. Ce ſerpent eſt fort dangereux. Il eſt paré d'une ſuperbe robe, rayée, vermeille ; on trouve auſſi ce ſerpent au Japon.

HÆMATITE. *Voyez ce mot à l'article* FER.

HÆMORRHOUS. *Voyez* AIMORRHOUS.

HALINATRON, *Halinatrum*, eſt un ſel alkali naturel, que l'on rencontre par rayons ou par bandes ſur la ſuperficie intérieure des vieilles voûtes, & contre les

parois des vieux bâtimens : on le trouve auſſi ſur la ſuperficie de certaines terres, mais il eſt alors fort impur. Ce ſel a un goût lixiviel : il ne ſe cryſtalliſe point ; mais quand on le fait bouillir dans l'eau, il fume beaucoup : il contient ordinairement un peu d'alkali volatil qui ſe diſſipe en vapeur.

HALIOTITES. Nom qu'on donne à un genre de coquilles univalves & foſſiles : elles ſont contournées en dedans, mais elles ne ſont pas turbinées ſenſiblement en dehors : elles ſont ouvertes & ont une certaine reſſemblance avec l'oreille humaine ; leur analogue vivant ſe nomme *Oreille de mer*. Voyez *ce mot*.

HALLEBRAN. *Voyez* ALBRAN.

HALOSACHNÉ ou SEL D'ÉCUME. Divers Naturaliſtes ont donné ce nom à une eſpece de ſel marin, qui ſe trouve quelquefois ſur le bord de la mer contre les rochers & les pierres : il reſſemble à une écume ſalée & endurcie.

HAMMITES. Nom qu'on donne à des pierres grainelées, comme formées d'un amas de parties ſablonneuſes, ovalaires & groſſes comme la tête d'une bonne épingle. Des perſonnes les regardent comme un amas d'œufs de poiſſon, & les appellent *Pierres ovaires*.

HAMMONITE, eſt la petite *Corne d'Ammon*. Voy. *ce mot*.

HANCHOAN, nom que l'on donne au Breſil à un oiſeau de proie, fort ſemblable au *Buſard*. Du tems de Redy, on en a vu un dans la ménagerie du Grand Duc de Toſcane. Les Portugais, établis dans le Breſil, & les Naturels du pays, diſent que la raclure des ongles & du bec de cet oiſeau, eſt un des meilleurs contre-poiſons qui ſoient au monde ; & que ſes plumes, ſa chair & ſes os guériſſent beaucoup de maladies.

HANNEBANE. *Voyez* JUSQUIAME.

HANNETON, *Scarabæus ſtridulus*, inſecte coléoptere, c'eſt-à-dire qui a des fourreaux par deſſus les aîles. C'eſt, à proprement parler, une eſpece de *Scarabée* ou d'*Eſcarbot*, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

*Description des Hannetons.*

Le Hanneton le plus ordinaire, ou Scarabée roux, *Scarabæus vulgaris rufus*, est celui qui est appellé en Angleterre & en Zélande Meunier, en latin *Molitor*; nom qu'on lui a donné, parceque cet insecte broie les feuilles des arbres comme si elles étoient moulues, ou parceque ses aîles paroissent couvertes d'une espece de poussiere farineuse. Cette mouche scarabée est grosse comme le doigt, longue d'un pouce, de couleur rougeâtre sur le dessus des aîles; mais la tête, le dessus du corselet & le ventre sont noirs; les bords du ventre ou des articulations sont tachetés de points blancs, triangulaires; le dessous du corselet, de la tête & de la poitrine est velu: il a six pattes, dont quatre longues dépendent du corps, & deux courtes du corselet. La tête est ornée de deux cornes houpées par le bout. Lorsque la houpe est longue & feuilletée c'est un mâle: si elle est courte & sans feuillets, c'est une femelle. La queue est fort pointue & courbée: il a deux paires d'aîles, dont l'une est faite de pellicules, & l'autre qu'on appelle *Élytre* ou *Coléoptere*, c'est-à-dire fourreau ou étui de corne. La premiere paire d'aîles est pliée au-dessous de cette derniere, & ne paroît jamais que quand l'animal s'apprête pour s'envoler: les aîles de corne sont roussâtres, un peu transparentes, couvertes d'une poussiere blanche qui s'essuie aisément. Ce Hanneton se trouve par-tout. Quand il n'est que ver, il ronge les racines de froment; devenu insecte volant, il mange les bourgeons de la vigne, les feuilles des arbres, & sur-tout celles de Hêtre.

Le Hanneton du Poitou a les fourreaux marqués de taches blanches, éparses çà & là: on l'appelle *Scarabée peint.* On le voit au mois de Juillet. Le mâle a les antennes feuillées, & la femelle les a rondes: on le rencontre aussi sur les Dunes de la Hollande & de la Scanie. Dans l'état de ver, il ronge les racines des arbres & des plantes.

Le Hanneton du Rosier est le même que le Scarabée de Roses, qui est de couleur de cuivre verdâtre. *Voyez* Scarabée.

Les Auteurs font mention d'une quatrieme espece de

Hanneton, d'un brun clair, dont le corselet est velu, qui a les fourreaux d'un jaune pâle & trois lignes blanches en long : c'est le Scarabée lanugineux d'arbre. C'est, en quelque sorte, une petite espece du Hanneton ordinaire : elle est plus commune en Suede que par-tout ailleurs.

Les Hannetons qui se nourrissent de feuilles & d'herbes, commencent à paroître avec les premieres chaleurs sur les arbres, sur-tout sur les noyers, d'où leur est venu le nom de *Scarabée d'arbre.*

*Accouplement & propagation des Hannetons.*

Les deux sexes restent long-tems attachés l'un à l'autre pendant l'accouplement. La femelle ayant été fécondée, creuse un trou dans la terre avec la pointe de sa queue : elle s'y enfonce de la profondeur d'un demi-pied, & elle y pond des œufs oblongs, d'un jaune clair. Ces œufs sont rangés les uns à côté des autres, mais sans aucune enveloppe terreuse. Après cette ponte, la mere sort de terre : elle se nourrit encore pendant quelque tems avec des feuilles d'arbres, & disparoît ensuite. Sur la fin de l'été les œufs sont éclos, & il en est sorti de petits vers qui se nourrissent de gazon & des racines de toutes sortes de plantes en vigueur : ils passent quelquefois deux années dans cet état de ver ; quelquefois davantage : les Jardiniers & les Laboureurs les nomment alors *Vers blancs* ou *Mans.* Ces vers font périr les plantes dont ils rongent la racine ; aussi voit-on souvent en arrachant de terre une plante flétrie ou desséchée, qu'elle a été rongée par un de ces vers. On en trouve quelquefois en si grande quantité, qu'ils désolent en peu de tems des potagers entiers & les prairies les mieux couvertes. En un mot, ce ver est le fléau des racines du froment, du seigle, des gramens, & de toutes les plantes qu'il rencontre dans sa route souterraine.

*Description du ver du Hanneton.*

A l'âge de trois ans, le ver du Hanneton est au moins long d'un pouce & demi, & gros comme le petit doigt : il est pour la plupart du tems recoquillé ; la couleur de

ſon corps eſt d'un blanc jaunâtre, preſque tranſparent. Tout le corps de ce ver conſiſte, comme celui des chenilles, en douze ſegmens, ſans compter la tête : le dernier eſt le plus grand, le plus gros, & paroît d'un gris violet, parcequ'on y voit les excrémens à travers la peau. A chaque ſegment, on apperçoit une couple de rides qui ſervent au ver à s'allonger & à s'avancer dans la terre; & ſur tous les ſegmens s'étend une eſpece de bourrelet, dans lequel on apperçoit neuf points à miroirs. Ainſi ce ver reſpire l'air par neuf trous, qui répondent à autant de ſegmens : ſous les trois premiers ſont ſix pieds rouſſâtres, compoſés de cinq à ſix pieces articulées & un peu velues. La tête de ce ver eſt aſſez grande, applatie, & d'un jaune luiſant, munie d'une eſpece de tenaille dentelée, avec laquelle il coupe les matieres dont il fait ſa nourriture : on remarque deux antennes derriere la tenaille.

Il n'arrive guere que ces vers ſortent volontairement de la terre; ſi le ſoc de la charue ou la bêche du Jardinier les font ſortir au-dehors, ils ne tardent pas à y rentrer; autrement ils deviennent bien vite la proie des oiſeaux : les corbeaux & les cochons ſont fort friands de ces vers, auſſi bien que des Hannetons qui en proviennent. Le ver change de peau à meſure qu'il prend de l'accroiſſement : il creuſe une petite maiſonnette pour pouvoir s'y dépouiller plus commodément; cette cavité eſt dure & ronde comme une pilulle. Après avoir quitté ſa peau, le ver ſort de ſa caverne pour chercher ſa nourriture ordinaire; mais il ne peut butiner qu'en été, car dans l'hiver la gelée l'oblige à ſe reſſerrer, à s'enfoncer en terre à une plus grande profondeur, juſqu'à ce que la chaleur du printems l'attire de nouveau vers la ſurface; au reſte, il faut une forte & longue gelée pour le faire périr.

### *Métamorphoſe du ver en Hanneton.*

Ce n'eſt guere que ſur la fin de la quatrieme année (au mois de Mai) que la métamorphoſe de ce ver arrive : il ſuffit de fouiller la terre pour en être convaincu; l'on y trouvera non-ſeulement des Hannetons tout formés,

mais aussi des vers à différens dégrés de grandeur : voici comment se fait la métamorphose.

Dans l'automne, le ver s'enfonce en terre quelquefois à plus d'une brasse de profondeur, & il s'y fait une cavité lisse & commode. Sa demeure étant faite, il commence peu de tems après à se racourcir, à s'épaissir, à se gonfler, & il quitte, avant la fin de l'automne, sa derniere peau de ver pour prendre la forme de chrysalide. D'abord cette chrysalide paroît jaunâtre, puis jaune, & enfin rougeâtre ; & alors on commence à discerner l'apparence d'un Hanneton. Si on irrite cette chrysalide, on observe qu'elle a un mouvement sensible, & qu'elle peut se tourner d'elle même : ordinairement elle ne conserve sa forme que jusqu'au commencement de Février. Alors on apperçoit distinctement un Hanneton d'un blanc jaunâtre, qui est d'abord mol, mais qui prend sa dureté & sa couleur naturelle au bout de dix à douze jours. Il reste encore trois mois en terre dans cet état de Hanneton formé ; voilà pourquoi, ceux qui fouillent la terre dans cet intervalle & y trouvent des Hannetons parfaits, croient que ce sont des insectes de l'année derniere, qui s'étoient mis en terre seulement à cause de l'hiver.

Après que l'insecte a passé quatre ans dans la terre, (la plus grande partie en forme de ver) il en sort enfin dans le courant du mois de Mai : c'est alors qu'on peut, sur-tout les soirs, les voir sortir de leurs anciennes demeures ; & c'est aussi ce qui fait, que pendant ce mois, principalement dans les années où il y a beaucoup de Hannetons, on voit que les chemins & les sentiers, durcis par la sécheresse, sont tout criblés de trous.

Il faut observer qu'une extrême chaleur n'est pas moins pernicieuse aux Hannetons, qu'un grand froid : aussi pendant les années chaudes se tiennent-ils tranquillement sur les arbres, qu'ils ne quittent que sur le soir, où ils s'élevent par essaims pour folâtrer, & sont emportés par le vent d'une contrée à l'autre.

Selon les rigueurs des saisons, & l'avancement de l'état du Hanneton en ver, on peut prédire l'année fertile ou stérile en Hannetons à plaque rouge ou noire sur le

col; car ils paroiſſent tour-à-tour, de deux années l'une : on n'en peut pas prédire autant des autres inſectes, qui naiſſent & périſſent dans la même année.

*Ravages que cauſe le Hanneton.*

Le nombre des Hannetons eſt ſi prodigieux, que leurs ennemis ne peuvent ſuffire pour les exterminer : le meilleur expédient, pour diminuer le nombre de ces inſectes, eſt de battre les arbres avec de longues perches, de balayer les Hannetons en tas & de les détruire enſuite : il y a quelques années qu'un certain canton de l'Irlande ſouffroit tant des Hannetons, que les Habitans ſe déterminerent à mettre le feu à une forêt de pluſieurs lieues d'étendue, pour couper la communication avec les cantons qui en étoient infeſtés Cet inſecte ne vole guere pendant le jour : il ſe tient caché ſous les feuilles, ou du chêne, ou du figuier ſauvage, ou du tilleul, ou du noyer, &c. Il ſemble y être aſſoupi juſqu'au coucher du ſoleil : alors ils ſe réuniſſent en troupes ; & avant de ſe mettre en route, ils déploient & allongent leurs houpes ; ils volent autour des haies en bourdonnant, & donnent bruſquement contre tout ce qu'ils rencontrent ; d'où vient le proverbe : *Etourdi comme un Hanneton.* Les Hannetons ſe nourriſſent de feuilles d'arbres, des œufs de ſauterelle, & deviennent, à leur tour, la proie des corbeaux ; les fermiers n'entendent donc gueres leurs intérêts, lorſqu'ils mettent tout en œuvre pour exterminer ces oiſeaux. Quand les Hannetons ont ravagé les feuilles des chênes & des arbres fruitiers, ces arbres périſſent en partie, ou ne pouſſent l'année ſuivante leurs boutons que fort tard.

Les Hannetons diſparoiſſent au bout de deux mois, ſoit que ce ſoit là le terme de leur durée, ou que d'autres animaux en abregent le terme en les mangeant ; mais avant que de périr, ils pondent des œufs dont il ſe forme des vers, qui, au bout de quatre ans, ſe métamorphoſent.

*Autres eſpeces de Hannetons.*

Les Hannnetons des Indes ſont un fléau pour les vaiſ-

ſeaux qui reviennent de ce pays où il y en a beaucoup : ils jettent une puanteur inſuportable, lorſqu'on les écraſe : ils mangent le biſcuit dans les vaiſſeaux, & percent les coffres & les tonneaux ; ce qui cauſe ſouvent la perte du vin & des autres liqueurs.

Mademoiſelle Merian a vu ſortir une eſpece de petit Hanneton d'un petit inſecte noir, qui ſe trouve ſur la mille-feuille fleurie & l'oſeille : elle a vu de petits œufs rouges ſur les feuilles vertes du lis orangé, ſe métamorphoſer en vers, de couleur de vermillon ; puis en nymphes rouges, & enfin en Hannetons rouges. Elle a fait les mêmes obſervations ſur les feuilles d'aulne, ſur le bois pourri, ſur la mélitte, ſur l'œillet, la nielle, les feuilles de ſaule, &c. Elle a ſuivi la métamorphoſe de petits œufs qui ſe changeoient en vers, & qui chacun, ſuivant leur couleur différente, produiſoient en dernier lieu des Hannetons d'une couleur analogue : ces Hannetons n'étoient probablement que des eſpeces différentes de *Scarabées.* Voyez *ce mot.*

HARENG, *Halec.* Les Harengs ſont des poiſſons de paſſage, remarquables & intéreſſans par l'ordre qu'ils obſervent, lorſque, partis des Contrées éloignées du Nord, ils deſcendent ſur nos côtes pour aller juſques dans le midi fournir à preſque tout le monde entier une nourriture abondante & ſaine.

### *Deſcription du Hareng ; ſa nourriture.*

Ce poiſſon eſt ſemblable aux très petites aloſes ou aux très grandes ſardines ; ſon lieu natal eſt l'Océan. Il eſt long de neuf à dix pouces ou environ, & a près de deux pouces de largeur ; il meurt dès qu'il eſt ſorti de l'eau. Sa tête eſt applatie ſur les côtés, un peu pointue ; l'ouverture de ſa bouche eſt grande ; ſa machoire ſupérieure eſt plus allongée que l'inférieure, & armée de dents preſque imperceptibles. Ses yeux ſont grands, ſitués aux côtés de la tête, & l'iris eſt de couleur argentée. Les couvercles des ouies ſont compoſés inférieurement de trois ou quatre lames oſſeuſes, & de huit arrêtes un peu courbées & jointes enſemble par une membrane ; l'extrêmité de ces couvercles a ordinairement une belle tache rouge

ou violette : l'ouverture des ouies est très dilatée. Les écailles de ce poisson sont grandes à proportion du corps, de couleur argentée, comme tuilées, & faciles à détacher. Le dos est d'un bleu obscur, mais qui devient plus bleu au printems : les côtés & le ventre sont d'un blanc d'argent ; tout le ventre, depuis les ouies jusqu'à l'anus, est un peu resserré en maniere de carêne aiguë ; au lieu que le dos est convexe ou arqué. Ce poisson a une nâgoire au au milieu du dos, unique & blanchâtre ; les nâgeoires de la poitrine sont blanchâtres & situées près du ventre ; les nâgeoires du ventre sont également blanches, ainsi que celle de l'anus qui approche de la queue ; la queue est fourchue & grisâtre. Ce poisson a trente cinq côtes de chaque côté, & cinquante six vertebres : la chair du Hareng est grasse, molle, de bon goût & de bon suc.

On voit, par cette description du grand Hareng commun, que le petit Hareng, nommé vulgairement *Célerin* en François, ou *Harengade* à Marseille, est de la même espece ; cependant on ne pêche point le vrai Hareng dans la Méditerranée. La Sardine du Nord est notre véritable Hareng.

Malgré la conformité qu'a le Hareng avec les petites aloses, on les distingue cependant assez facilement : l'alose a toujours le ventre garni d'épines plus âpres que le Hareng. Tous les Harengs ne font des œufs qu'une fois l'année, vers l'équinoxe d'automne : ils sont plus estimés & meilleurs quand ils ont le corps plein d'œufs ou de laitance, comme tous les autres poissons. Le Hareng multiplie beaucoup : il nâge en troupes, & luit la nuit. Sa nourriture ordinaire consiste en très petits poissons, en vers de mer, & même en très petits crabes.

Schoockius nomme le Hareng, le *Roi des poissons*, à raison de son excellence & de son utilité. Les Pêcheurs de Hambourg, nomment le Hareng *Poisson couronné.*

*Lieux où se trouvent les Harengs, & leur séjour continuel au Pôle du Nord.*

Le grand Hareng, dit M. Linnæus, habite la Mer Occidentale ; le petit habite la Mer de Bothnie. La Mer Glaciale, du côté de l'Asie, ne manque pas non

plus de Harengs. M. Anderſon croit que le pays ordinaire de cette eſpece de poiſſon ſont les abymes les plus reculés du Nord, fondé ſur ce que les glaces immenſes de ce pays, leur ſervent d'une ſûre retraite pour la conſervation de leur frai, leur accroiſſement, & parceque les cétacées, leurs ennemis, qui ne peuvent reſpirer l'eau, & qui n'y pourroient pas vivre à cauſe des glaces, ne peuvent par conſéquent leur nuire dans ces contrées. On prétend cependant que les Harengs fraient auſſi ſur les côtes d'Angleterre; du moins ils arrivent pleins, & ils ſe vuident long-tems avant qu'ils quittent ces côtes; d'autres ſoutiennent qu'ils diſparoiſſent dès qu'ils ont jetté leur frai.

En quelque endroit que ſoit le premier domicile des Harengs, il paroît que leur principale demeure eſt entre la pointe d'Ecoſſe, la Norwege & le Dannemarck. Il en part tous les ans des Colonies qui enfilent à différentes repriſes le canal de la Manche; & après avoir rangé la Hollande, la Flandre, l'Angleterre & l'Irlande, ils viennent ſe jetter ſur les côtes de Normandie. Juſqu'à préſent on n'eſt allé au-devant d'eux que juſqu'aux Iſles de Shethland ou Hithland, du côté de Faythill & de Bocheneſs, où les Hollandois arrivent tous les ans vers la S. Jean avec leurs buſes & leurs barques: ils y tendent des filets entre deux buſes, qu'ils oppoſent directement à la colonne de Harengs, qui y paſſe alors en venant du Nord. Ils en prennent, par ce moyen, des quantités prodigieuſes à la fois: ils les préparent ſur-le-champ à leur façon, & les ramenent chez eux, d'où ils les diſtribuent dans tous les pays de l'Europe.

M. Anderſon dit qu'on trouve, dans les Golfes de l'Iſlande, & même ſous le Pôle du Nord, les Harengs les plus gras, les plus gros, & en ſi grande abondance, qu'il ſeroit aiſé aux habitans de ces endroits d'établir en peu de tems un commerce des plus avantageux, s'ils étoient en plus grand nombre & plus habiles pour de pareilles entrepriſes. Il dit qu'il y a une eſpece de ces Harengs qui a près de deux pieds de long, ſur trois bons doigts de large; & il préſume que c'eſt le vrai *Roi des Harengs*, qu'on regarde communément comme le conducteur de leurs troupes. En effet, lorſque les Pêcheurs

en prennent un vivant, ils ont grand ſoin de le rejetter auſſi tôt dans la mer, perſuadés que ce ſeroit une eſpece de crime, que de détruire un poiſſon ſi utile.

*Grands poiſſons cétacées, auxquels les Harengs ſervent de nourriture.*

M. Anderſon, qui, en remontant juſques ſous le Pôle, a rencontré des troupes de Harengs, croit être fondé à dire, que par-tout où les groſſes & petites eſpeces de poiſſons ſe trouvent en abondance & fort graſſes, on y trouve auſſi néceſſairement le Hareng en quantité, & dans ſa plus grande délicateſſe; parceque les très petites eſpeces attirent le Hareng, dont elles ſont la nourriture, & que le Hareng attire les groſſes eſpeces, dont il eſt la pâture à ſon tour. Entre les grandes eſpeces de poiſſons, le *Chien marin*, le *Marſouin*, & parmi les eſpeces de baleines, celle que les peuples du Nord appellent *Hareng-Baleine* ou *Nord-Caper*, ſont ceux qui mangent le plus de Harengs. Lorſqu'on leur ouvrent l'eſtomac, on le trouve toujours rempli de ces poiſſons. Le Nord-Caper ſe tient principalement aux environs de la derniere pointe du Nord de la Norwege, qu'on appelle *Cap du Nord;* c'eſt même de cet endroit qu'il a tiré ſon nom. La Nature conduit cet animal à choiſir ce poſte préférablement à tout autre, à cauſe des troupes prodigieuſes de Harengs qui côtoient la Norwege en deſcendant du Nord. M. Anderſon ajoute que quand le Nord-Caper eſt tourmenté par la faim, il a l'adreſſe de raſſembler les Harengs, & de les chaſſer devant lui vers la côte. Lorſqu'il a amaſſé dans un endroit ſerré autant de Harengs qu'il lui a été poſſible, il fait exciter, par un coup de queue donné à propos, un tourbillon très rapide; en ſorte que les Harengs, étourdis & comprimés, entrent par tonneaux dans ſa gueule, qu'il tient ouverte en ce moment, en aſpirant continuellement l'eau & l'air. Le Nord-Caper en fait de même à l'égard des Maquereaux & des Sardines.

Malgré la dépopulation que le Nord-Caper ſemble faire du Hareng, à peine s'en apperçoit-on. La raiſon en eſt, que le Hareng multiplie d'une maniere prodigieuſe;

tandis que les monſtres marins ne ſont qu'un ou tout au plus deux petits par an. D'ailleurs, la plupart des cétacées ſont réduits à une autre ſorte de nourriture. C'eſt ainſi, par exemple, que la plus grande eſpece de baleine, dont le gozier eſt extrêmement étroit, & la gueule embarraſſée d'appendices appellées *Barbes*, eſt réduite à manger de petits crabes & certains inſectes aquatiques ; d'autres mangent des *Fucus*, &c.

Le Hareng devient encore la proie des eſpeces de *Cabeliau* & de *Morue* ; ces poiſſons ſont tellement avides du Hareng, que quand les Pêcheurs de Hambourg & de Groënland veulent en prendre du côté de Spitzberg, ils ſe ſervent ſouvent pour appas, au défaut d'un Hareng frais & naturel, d'une figure de Hareng faite en fer blanc : ce moyen leur réuſſit merveilleuſement. Quelques-uns prétendent que nous ne devons l'arrivée des Harengs ſur nos côtes, qu'à la chaſſe qu'en font ces divers animaux pour ſe nourrir. La peur qu'ils ont de leurs perſécuteurs, les oblige à ſe ſerrer ou à ſe cacher dans le gros de la troupe, qui reſſemble par-là à une Iſle mouvante. Cette diſpoſition favoriſe beaucoup les Pêcheurs ; car, pour peu qu'ils attrapent le fil de la colonne, ils en prennent autant que leurs filets en peuvent contenir. Il en eſt de même des crabes, qui, étant chaſſés par quantité de poiſſons, ſe reſſerrent par troupes ; & croyant ſe ſauver, ils tombent tous à la fois dans les filets des Pêcheurs.

Les Pêcheurs ont remarqué que dès que les colonies de Harengs ſortent des glaces, elles ſont immédiatement attaquées par ces animaux, qui les attendent à leur ſortie, & qui en ſerrant de tous côtés ces colonnes épaiſſes, les chaſſent continuellement devant eux d'une mer & d'une côte à l'autre : les oiſeaux de proie leur font auſſi une guerre cruelle.

### *Marche & route annuelle des Harengs.*

Les Mouettes, & quantité d'oiſeaux maritimes, qui voltigent au deſſus de la mer, font connoître, ainſi que les gros poiſſons, aux pêcheurs en quel lieu ſont les troupes de Harengs : ces animaux les pourſuivent perpétuellement

pour en faire leur proie, & observent tous leurs mouvemens. Les Harengs nagent par grandes troupes, & aiment à fréquenter les bords de la mer : on les trouve quelquefois en si grand nombre, qu'ils s'opposent & résistent au passage des vaisseaux : dans ces moments, les Matelots en prennent quelquefois un bon nombre avec la pelle dont on se sert pour arroser les voiles des vaisseaux. Comme les Harengs sont noctiluques dans la mer, il ne doit pas paroître étonnant si la pêche en est plus heureuse & plus abondante de nuit que de jour.

La grande colonne de Harengs sort du Nord au commencement de l'année : son aile droite se détourne vers l'Occident, & tombe au mois de Mars vers l'Islande. L'aile gauche s'étend vers l'Orient : cette colonne se subdivise encore ; les unes vont par détachemens aux bancs de Terre-Neuve ; d'autres, arrivées à une certaine hauteur, dirigent leur course vers la Norwege, & tombent en partie par le détroit du Sund dans la mer Baltique, & l'autre partie va gagner la pointe du Nord de Jutland, défile le long de cette côte, & se réunit promptement par les Belts avec la colonne de la mer Baltique ; puis se subdivise de nouveau pour cotoyer le Holstein, le Texel, le Zuyderzée, &c. La colonne Occidentale, qui est aujourd'hui la plus forte, & qui est toujours accompagnée de marsouins, de requins, de cabéliaux, &c. s'en va droit au Hitland & aux Orcades, où les Pêcheurs Hollandois les attendent avec impatience, & de là vers l'Ecosse où elle se partage ; une partie fait le tour de l'Angleterre, va aux côtes des Frisons, des Zélandois, des Barbançons, & des François ; l'autre partie va aux côtes d'Irlande ; puis elles se rejoignent dans la Manche, & après avoir fourni aux besoins de tous ces peuples, il en résulte encore une colonne qui se jette dans l'Ocean Atlántique ; c'est là qu'elle disparoît. Mais ce qui est admirable, c'est que toutes ces colonnes dispersées par troupes savent où se réunir pour reformer deux seules colonnes d'une épaisseur énorme, & retourner dans leur Patrie : l'une y arrive du côté de l'Orient & l'autre du Septentrion.

Le tems du départ des Harengs est également fixé ; ils quittent nos côtes aux mois de Juin & d'Août : la

route eſt preſcrite & la marche reglée. Tous ces poiſſons partent enſemble; il n'eſt pas permis a aucun de s'écarter, point de maraudeurs, point de déſerteurs, ils continuent de côte en côte leur marche juſqu'au terme marqué. Ce peuple eſt nombreux, & le paſſage eſt long: dès que le gros de l'armée eſt paſſé, il n'en paroît plus juſqu'à l'année ſuivante. On a cherché ce qui pouvoit inſpirer aux Harengs le gout de voyager, la police qu'ils obſervent dans leur route, & le deſir de retourner dans leur patrie. Nos Pêcheurs & ceux de Hollande ont remarqué qu'il naiſſoit en été, le long de la Manche, une multitude innombrable de certains vers & de petits poiſſons dont les Harengs ſe nourriſſent: c'eſt une manne qu'ils viennent recueillir exactement. Quand ils ont tout enlevé, durant l'été & l'automne, le long des parties ſeptentrionales de l'Europe, ils deſcendent vers le midi où une nouvelle pâture les appelle: ſi ces nourritures manquent, les Harengs vont chercher leur vie ailleurs; le paſſage eſt plus prompt & la pêche moins bonne; au reſte les Harengs ne ſe mettent en route ou ne la terminent qu'après avoir frayé: ainſi il paroît que l'appas des inſectes attire autant les Harengs que la pourſuite de leurs ennemis les chaſſe ſur nos côtes: la même loi ou le même inſtinct appelle après eux leurs petits dès qu'ils ont aſſez de force pour voyager: & tous ceux qui échappent aux filets des Pêcheurs continuent promptement leur chemin pour remplir ailleurs le grand but de la nature; c'eſt-à dire pour devenir peres des générations de l'année ſuivante.

Si quelque choſe eſt digne d'admiration dans la marche de ces animaux, c'eſt l'attention que ceux de la premiere rangée, (qui marche en file & ſert de ſignal aux autres) portent ſur les mouvemens des Harengs royaux leurs conducteurs; lorſque les Harengs ſortent du Nord, la colonne eſt incomparablement plus longue que large: mais dès qu'elle entre dans une vaſte mer, elle s'élargit au point d'avoir une étendue plus conſidérable que la longueur de la Grande-Bretagne & de l'Irlande enſemble. S'agit-il d'enfiler un canal, auſſitôt la colonne s'allonge aux depens de la largeur, ſans que la viteſſe de la marche en ſoit aucunement rallentie: c'eſt ici ſur-

tout où les ſignaux & les mouvemens font un ſpectacle digne d'admiration & d'étonnement : nulle armée ſi bien diſciplinée qu'elle ſoit ne les exécute avec autant d'harmonie & de préciſion.

*Pêche des Harengs par différentes Nations.*

Nous avons déja dit que pour cette expedition les Hollandois aſſemblent leurs buſes aux environs de Hithland, où arrive la ſeconde diviſion des Harengs. Leurs buſes ſont au nombre de douze à quinze cens; ils les mettent en mer, en tirant au Nord-Nord-Oueſt, & elles jettent le premier filet près Fayrhill, la nuit du lendemain de la Saint Jean, 25 Juin, auſſitôt après minuit. On ne pêche que la nuit, parcequ'on reconnoît mieux le fil du banc des Harengs, que l'on diſtingue clairement par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles. Le jour on ne les diſtingue que par la noirceur de la mer & par l'agitation qu'ils excitent dans l'eau, en s'élevant ſouvent juſqu'à la ſurface, & en ſautant même en l'air pour éviter la fureur dévorante de leurs ennemis. D'ailleurs, pendant la nuit, le poiſſon eſt attiré par la clarté des lanternes qui le fait venir droit aux buſes; & l'empêche, en l'éblouiſſant, de diſcerner les filets. Les Pêcheurs de ſardines ſe ſervent fort utilement de ces mêmes manœuvres ſur les côtes de Dalmatie.

Les filets, qui ſervent à la pêche des Harengs, ſont fort longs & faits, ſuivant l'Ordonnance, pour le moins de bon chanvre, avec des mailles bien ſerrées, afin que le poiſſon, en y approchant, s'accroche auſſitôt par les ouies : ceux qu'on fait aujourd'hui ſont preſque tous tricottés, d'une eſpece de groſſe ſoie de Perſe, ils durent au moins trois ans : dès qu'ils ſont faits, on les teint en brun avec la fumée de copeaux de chêne, pour les rendre moins viſibles dans l'eau.

Il n'eſt pas permis de jetter les filets en mer avant le 25 de Juin, parceque le poiſſon n'eſt pas encore arrivé à ſa perfection, & qu'on ne ſauroit le tranſporter loin ſans qu'il ſe gâte. C'eſt en vertu d'une Ordonnance expreſſe, & des placards publiés par les Etats & par la ville de Hambourg, que les Maîtres des buſes, les Pilotes,

& les Matelots prêtent serment, avant leur départ de Hollande & de Dantzic, de ne pas précipiter la pêche, & qu'ils le renouvellent à leur retour, pour attester que ni leur vaisseau, ni aucun autre de leur connoissance n'a fait infraction à cette loi. En conséquence de ces sermens on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux Harengs, pour empêcher la fraude & pour conserver le credit de ce commerce.

Depuis le 25 Juin jusqu'au 15 Juillet, on met tout le Hareng qu'on prend, pêle-mêle dans des tonneaux qu'on délivre à mesure à certains bâtimens bons voiliers, qu'on appelle *Chasseurs*, qui les transportent promptement en Hollande, où le premier Hareng qui arrive porte aussi le nom de *Hareng Chasseur*. Quand au poisson qu'on pêche après le 15 Juillet, aussitôt qu'il est à bord des buses, & qu'on lui a ôté les ouies, on a grand soin d'en faire trois classes, savoir le *Hareng Vierge*, le *Hareng plein* & le *Hareng vuide*. On sale chaque espece à part, & on la met dans des tonneaux particuliers. Le *Hareng vierge* est celui qui est prêt à frayer: il est fort délicat. Le *Hareng plein* est celui qui est rempli de laites ou d'œufs, c'est-à-dire, qui est dans son état de perfection. Le *Hareng vuide* est celui qui a frayé, qui est un peu coriace, qui se conserve moins bien; c'est le moins estimé: ces deux dernieres especes de Harengs forment la charge ordinaire des buses, qui partent à mesure qu'elles sont remplies, ou quand la pêche est finie.

La pêche du côté de la Norwege est beaucoup diminuée depuis l'an 1560, tems auquel le commerce du Hareng étoit très florissant, sur-tout à Berghen où il y avoit un comptoir pour cette pêche, établi sous le nom de *Confrerie de Berghen ou de Scandinavie*. Jusqu'à ce tems plusieurs milliers de vaisseaux de Danemarck, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre & de France, avoient coutume d'aller tous les ans chercher sur les côtes de Scandinavie, les provisions de l'Europe; mais le gros banc de Harengs a pris une autre route vers le Hithland & du côté de l'Ecosse. Quand les Pêcheurs Ecossois ont fait leur coup sur le Hareng, ceux de Dumbar, de France, du Brabant, & même des Buses Hol-

landoiſes réquipées une ſeconde fois, vont au devant de ce poiſſon près les bancs, les baies, les rivieres par où doivent paſſer les colonnes, & ils en font encore une capture conſidérable. Toute la côte de Suéde & de Finlande, &c. fournit un mauvais Hareng, à l'exception de la petite eſpece, qui ſe trouve dans le Golfe Bothnique, & qui eſt d'un goût exquis. Le Hareng de la mer Baltique & du Holſtein, ſe pêche vers l'équinoxe du printems. Une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt quedans les mois de Décembre, Janvier & Février, on pêche du Hareng auprès du Caire en Egypte, & qu'on n'en voit point ni à Roſette, ni à Damiette, ni dans la Méditerrannée.

*Préparation & deſtination du Hareng.*

Les Hollandois, avant que de tranſporter plus loin le Hareng de leur pêche, le ſalent de nouveau.

Le meilleur Hareng que l'on connoiſſe à Hambourg & qu'on envoie dans l'Empire, eſt celui qui vient de Hollande; mais avant cette derniere deſtination, les Jurés-Emballeurs de Hamboug le ſalent & l'encaquent encore une fois à la façon Hollandoiſe; puis en font, ſous ſerment, une eſtimation qu'ils marquent ſur les tonneaux.

Si le Hareng de Hollande eſt d'un goût infiniment plus délicieux que celui des Harengs pris & préparés par d'autres Nations, c'eſt que les Pêcheurs Hollandois y prennent des ſoins & des precautions particulieres: ils lui coupent les ouies à meſure qu'ils le prennent; & l'ayant préparé avec grand ſoin, ils ne manquent jamais de ſerrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chûte du jour. Les tonneaux, dans leſquels ils encaquent leurs Harengs, ſont de bois de chêne, & ils les y arrangent avec beaucoup d'ordre dans des couches de gros ſel d'Eſpagne ou de Portugal. Les tonneaux, dont les Norwégiens ſe ſervent, ſont de bois de ſapin; ce qui communique un mauvais goût au poiſſon: d'ailleurs, ils le ſalent trop ou point aſſez, & l'empâtent mal dans les tonneaux. De plus, le Hareng de leur pêche eſt moins gras que celui du Hithland; il eſt même défendu dans les Provinces-Unies, par un Edit de 1720, de pêcher aucun Hareng

entre les rochers de Norwege, ou d'en acheter des gens de ces pays, ſous peine de confiſcation de la marchandiſe, & de trois cents florins d'amende.

L'Angletterre a fait de grands efforts pour faire fleurir en Ecoſſe le commerce du Hareng; mais les Ecoſſois ſe ſont aviſés de pêcher ce poiſſon avant ſa perfection; de plus, ils n'en font la pêche qu'avec de petites chaloupes, en côtoyant la terre: ils ſont même dans l'uſage de ne point préparer leur poiſſon ſur-le-champ: ils attendent pour cela que leurs chaloupes en ſoient remplies. Cette façon lente de le préparer, ôte au poiſſon ſa délicateſſe naturelle, & la faculté de ſe conſerver. Les Habitans d'Yarmouth ſe contentent d'en pêcher auſſi cinquante-mille tonneaux ou environ, dont ils font leur Hareng rouge ou enfumé.

Les Flamands, qui étoient autrefois de grands pêcheurs, ont inventé les premiers la meilleure façon de préparer & de ſaler le Hareng; mais trop voiſins d'un peuple induſtrieux (les Hollandois) jaloux du commerce & du gain, ils ont été bannis de la mer. Il n'y a pas long-tems qu'on diſoit *Hareng de Flandres;* aujourd'hui l'on dit, *Hareng de Hollande.*

Tout le Hareng, que les Hollandois prennent par un ſecond équipement, ainſi que les François & les Habitans de Galles, &c., eſt mangé frais en partie: le reſte, qui va à pluſieurs milliers de tonneaux, eſt ſalé; & c'eſt celui que l'on envoie en Eſpagne & dans la Méditerranée, ſous le faux nom de *Hareng de Hollande.* Ce ſont, ſur-tout les Négocians de Devonshire & de Cronwal, qui ſavent le préparer en le preſſant d'une façon particuliere, & qui en envoient la plus grande quantité à Cadix, à Lisbonne, à Veniſe, à Livourne, & juſqu'en Afrique.

M. Anderſon dit que ſur les côtes d'Yarmouth on vuide & on coupe les ouies au Hareng, dès qu'on en a amené une barque à terre; enſuite on le met dans des tonneaux avec du ſel d'Eſpagne, ayant ſoin de le remuer de tems-en-tems; au bout de ſeize à vingt-quatre heures, ils l'ôtent des tonneaux, le lavent bien avec de l'eau fraîche, & le ſuſpendent à des bâtons poſés ſur des lattes dans des cabanes faites exprès pour cet

uſage:

usage : ils y font ensuite du feu avec du bois fendu bien menu, qu'ils rallument toutes les quatre heures, ayant grand soin de fermer exactement les cabanes pour y contenir la fumée, & la faire recevoir par le poisson. Ils y laissent pendant six semaines celui qui doit être envoyé hors du Royaume, & on l'empaquette bien pour l'envoi. Tel est, dit M. Anderson, le principal secret pour bien enfumer le Hareng.

Les Islandois prennent encore aujourd'hui des quantités prodigieuses de petit Hareng, qu'ils entassent vivans sur le bord de la mer, & qu'ils partagent ensuite entr'eux par tête. Dans la Bothnie Occidentale, on le met dans de grands tonneaux avec beaucoup de sel; & après l'avoir bien remué avec un bâton, on le laisse dans le sel pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce que le sang soit sorti, & que le poisson se roidisse : on l'ôte le lendemain, & on l'empaquette bien dans de petits tonneaux de toutes sortes de grandeur : on le débite, soit dans le pays même, soit dans le voisinage. On choisissoit autrefois les plus petits; & après les avoir salés, on les faisoit sécher au four pour les envoyer en présent dans les pays étrangers : c'étoit dans certains cantons un régal aussi délicieux que le Raff ou Rekel du Nord. La bonté de ce poisson se perd sur nos côtes; & d'ailleurs on n'y a pas la bonne façon de le saler & préparer pour le transport, comme les Hollandois : ce qui fait qu'on le mange frais, ou que tout au plus on l'enfume pour en faire une marchandise un peu durable. On estime assez cette préparation, dont la maniere est rapportée dans les Annales de Breslau, *Avril 1720*. Dans tous les pays ou côtes à Hareng, on est obligé d'enfumer ceux de ces poissons qui sont maigres & coriaces; tels sont les *Harengs* de Lubeck, de Prusse & de Dantzick. Les Hollandois font encore beaucoup de Hareng saur ou enfumé avec ce poisson qui, étant poursuivi par l'Epaular & le Marsouin, vient souvent jusques dans l'Y Grec, devant la ville d'Amsterdam. On le prépare en Novembre & en Décembre : il est très gras & d'un goût exquis; mais on le consomme dans le pays; car il seroit difficile de le transporter bien loin, à cause de l'abondance de sa graisse.

L'on envoie le Hareng enfumé, le plus maigre, à Hambourg, à Brême, & de-là plus loin dans l'Empire.

Le Hareng fréquente aussi les côtes de l'Amérique Septentionnale, mais on y en voit beaucoup moins qu'en Europe : il ne va pas plus loin que les fleuves de la Caroline. Ces Harengs seroient-ils les mêmes que ceux qu'on voit disparoître en se jettant dans l'Océan Atlantique, ou un détachement de la grande troupe Septentrionnale; qui, venant sur les côtes de Groënland, s'écarte sur les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, au lieu de tirer au Sud-Est avec les autres.

A l'égard des Harengs d'Amboine & de Banda, que l'on y sale & enfume; ce ne sont point de vrais Harengs, mais des poissons qui leur ressemblent beaucoup. Il n'en est pas de même de celui qui se trouve au Cap de Bonne Espérance : on l'y voit par troupes très semblables à nos Harengs d'Europe : ils remontent quelquefois dans les rivieres où ils se nourrissent d'herbes, de charognes, &c. Les Esclaves Negres en prennent très souvent au filet : ils les laissent quelques jours dans la saumure avant de les manger.

Il est étonnant que les Européens, & particulierement les Hollandois, n'aient encore pû trouver la véritable maniere de saler le Hareng, au point qu'il se conserve assez pour l'envoyer dans nos Colonies, où il seroit d'un usage infini & très précieux. Tous ceux qu'on y a envoyés jusqu'ici, ont été gâtés avant que d'arriver.

Le Hareng frais se nomme *Hareng blanc* : il est d'une chair blanche & d'un bon goût : il convient à bien des tempéramens. Celui qui est salé est assez mal sain : il ne convient qu'à des estomacs robustes; celui qui est dé-salé se nomme *Hareng pek* : il est moins mal-faisant, mais moins délicat que le Hareng frais. Quant au Hareng saur ou enfumé, il est pernicieux, quoique le menu peuple l'appelle *Appétit* : il est sec, dur & très difficile à digérer. Le Hareng est apéritif. La saumure de ce poisson convient pour déterger les ulceres fétides : elle arrête les progrès de la gangrene. On en fait entrer dans les lavemens pour la sciatique.

HARICOT, *Phaseolus*. Le nom de Haricot est commun à la plante & au fruit qu'elle produit ; pour distinguer cependant la gousse qu'on mange en verd d'avec le grain lorsqu'il est séparé de sa gousse, on dit Haricot verd & Haricot blanc ; & lorsque le grain est sec, on dit feve de Haricot.

Le Haricot est universellement connu, & il s'en fait une grande consommation en tous pays. La feuille de cette plante est uniforme dans toutes les especes de ce pays-ci, elle est divisée en trois parties presque égales. Ses fleurs sont sans odeur, de forme irréguliere, & du nombre des fleurs légumineuses ; elles sont blanches ou purpurines, suivant l'espece, & sortent des aisselles des feuilles par bouquets, de quatre, six, huit ou dix, placées de deux en deux par échelon, le long du rameau où elles tiennent ; la tige est déliée, & ne se soutient qu'en s'accrochant aux tiges voisines au défaut d'autres appuis. A la fleur succéde la gousse, qui est plus ou moins longue, suivant l'espece, & contient plus ou moins de grains.

Il y a un très grand nombre d'especes de Haricots : on en a compté, dit-on, jusqu'à soixante & trois especes, très distinctes par la forme & par la couleur ; mais qui n'ont que fort peu de différence pour le goût & les qualités.

Nous ne parlerons ici que de quelques especes les plus usitées. La difference la plus frappante qu'il y ait entre les diverses especes de Haricots, c'est que les unes filent, c'est-à-dire montent, & qu'on est obligé de les ramer ; d'autres restent basses, & sont nommées *Haricots nains* ou *à la Touffe*. Les unes ont dans l'intérieur de leur gousse une espece de pellicule, & les autres n'en ont pas ; ce qui fait nommer ces dernieres especes, *Haricots sans parchemin*, ce sont les meilleures à manger en verd. Ces plantes ont un avantage sur toutes les autres, elles réussissent mieux la seconde année dans la même terre que la premiere, pourvu qu'on la secoure d'un peu de fumier ; le grain devient plus clair & plus uni.

Le Haricot nommé *Haricots gris*, est un des premiers qu'on seme dans les terreins hâtifs. Sa fleur est purpurine ; son grain est de couleur noire jaspée de

blanc : on n'en fait ordinairement uſage qu'en verd, parcequ'il n'a point de parchemin, c'eſt une eſpece de Haricot nain.

Le *Haricot blanc nain hâtif* eſt de toutes les eſpeces, celle qui donne le plus de profit dans un jardin bourgeois; mais le grain ſec ne renfle pas beaucoup.

Le *Haricot de Soiſſons* eſt d'un beau blanc & d'un émail ſuperieur à tous les autres; c'eſt celui qui tient le premier rang pour être mangé en ſec ou en grains lorſqu'il eſt encore frais & tendre.

Le *Haricot de Prague* ou *Haricot à la Reine* a une forme qui n'eſt pas bien décidée; il s'en trouve de quarrés, de ronds, tous plus petits que les plus petits pois, de couleur iſabelle jaſpée de noir; cette eſpece meriteroit d'être plus répandue; car elle ſe peut manger en verd, en grain tendre; ils ont même un goût fin en ſec: il rapportent beaucoup.

Le *gros Haricot de Hollande à confire* eſt reconnoiſſable par ſa gouſſe de ſept à huit pouces de longueur; on le confit au ſel pour l'hiver; c'eſt preſque la ſeule maniere dont on l'emploie: il s'en fait une conſommation immenſe en Hollande & dans les pays voiſins; mais on ne le connoît preſque pas en France.

En général, quand les filets des Haricots ont atteint le bout des rames il faut les arrêter, car ils conſomment inutilement beaucoup de ſeve dont le bas profiteroit.

La farine de Haricot eſt employée dans les cataplaſmes pour amollir, reſoudre & diſpoſer les tumeurs à ſuppurer. On dit que le grain mâché & appliqué ſur la morſure des chevaux, guérit la bleſſure.

Bien des perſonnes ſont curieuſes de conſerver les Haricots verds pour les manger en hiver. Pour cet effet on choiſit les plus tendres & ceux où la feve n'eſt pas encore formée dans la coſſe: on en retire les pointes ou le filet, on les jette à pluſieurs repriſes dans un chaudron d'eau bouillante pour les faire blanchir, on les retire pour les plonger dans de l'eau froide, & on les fait égouter ſur des claies d'oſier; enſuite on les laiſſe deſſécher ou à l'ombre ou à l'étuve, & on les ſerre dans une caiſſe ou dans des ſacs de papier. Lorſqu'on en veut

manger en hiver ou en carême, on en fait tremper dans de l'eau tiéde, ils y renflent, puis on les accommode à quelque ſauce que ce ſoit. Ils ont encore la même couleur & preſque le même goût que s'ils venoient d'être cueillis dans le jardin. Il y a des perſonnes, qui, au lieu de les faire ſécher, comme nous avons dit, les confiſent au vinaigre, ou au beurre fondu ou à l'huile; mais ces préparations leur ôtent leur goût.

HARICOT EN ARBRISSEAU, *Phaſeoloïdes.* C'eſt un petit arbriſſeau, ou plutôt une plante ſarmenteuſe de la Caroline, que l'on peut élever ici très aiſément de ſemences ou de marcottes. Cet arbriſſeau porte des fleurs de couleur purpurine, ramaſſées en gros bouquets; ſes feuilles ſont compoſées de foliolles pointues & finement dentelées, rangées par paires ſur une nervure, & terminées par une ſeule. Cette plante peut faire, en Juin, l'ornement des terraſſes par ſes gros bouquets purpurins.

HARLE ou HERLE, eſpece de Plongeon nommé ainſi vers les rives de la Loire, comme à Cône, à la Charité, à Nevers, &c. On le vendoit autrefois à Paris ſous le nom de *Tiers* ou de *Morillon*: il reſſemble plus à une oie qu'à une canne ſauvage: ſa chair a un goût fort marécageux & déſagréable.

HARMALE, eſpece de Rue ſauvage, fort odoriférante & particuliere à l'Egypte. Les Mahométans attribuent à l'odeur de cette plante la vertu de chaſſer les malins eſprits.

HARPE, *Lyra.* On donne ce nom à un poiſſon de moyenne grandeur, rond, de couleur rouge, ſans dents, & qui porte à la tête deux cornes diſpoſées en forme d'une Harpe, d'où eſt venu ſon nom: ſa voix eſt comme un grognement: il vit de plantes mêlées avec de l'écume de mer: ſa chair eſt extrêmement coriace: on le pêche dans les environs d'Antibes.

HARPE ou CASSANDRE, eſpece de coquillage univalve, du genre des conques ſphériques, dont la coquille eſt très belle, très variée dans ſes couleurs, & ornée de cannelures longitudinales, qui vont en diminuant comme les cordes d'une Harpe, d'où lui eſt venu ſon nom. *Voyez au mot* TONNE.

HARPENS, oiſeau de nuit, qui ne frequente que les

lieux inaccessibles des hautes montagnes du Dauphiné : on en voit aussi dans le Briançonnois. Cet oiseau fait son nid dans les ouvertures des rochers, où les Boucs-etains se retirent communément : son cri est fort lugubre. Cet oiseau ne sort jamais de jour.

HARPONNIER, *Jaculator*. Nom qu'on donne à des oiseaux fort semblables au Héron : ils ont un bec long, fort & pointu, de la forme d'un pieu ou d'un dard ; ils savent s'en servir de la même maniere que les Pêcheurs usent de l'instrument qu'ils ont pour Harponner les grands poissons cétacées. Le Harponnier a la tête assez grande ; les jambes grosses & les pieds courts ; le plumage cendré, mêlé de noir. Le Harponnier du Mexique est de couleur rouge.

HASE ou HAZE. Nom que l'on donne à la vieille *Lapine* & à la femelle du *Liévre*. Voyez *ces mots*.

HAUT ou HAUTHSI. Animal du Bresil, qui est de la grandeur d'un chien ; il a la face d'une Guenon, le ventre pendant, une longue queue, des pieds velus à la maniere des Ours, des ongles aigus & longs. Il se plaît au haut des arbres, d'où lui est venu son nom : on l'apprivoise assez facilement ; on croit que cet animal est une espece d'*Ai* ou de *Paresseux*. Voyez *ce mot*.

HAUTIN ou OUTIN, *Piscis Oxyrhincus*, est un poisson qu'on voit communément dans la Flandre & en Hollande. Il a la bouche longue, menue, pointue, molle & noire ; il n'a point de dents ; la machoire supérieure surpasse de beaucoup l'inferieure : il a la figure d'une Truite.

Sur les bords de la mer Caspienne, on en trouve d'une grandeur considérable. Les Marchands le vendent, en ce pays, desséché & salé : sa graisse est nourrissante : ses boyaux étant cuits, sont employés à faire de la colle. Les Pêcheurs du Nil se donnent bien de garde de toucher au Hautin qui se trouve dans leur fleuve, parcequ'ils ont pour lui une grande vénération.

HAYE, est la plus grande espece de *Requin*. Voyez *ce mot*.

HAY-SENG, nom que les Chinois donnent à un poisson très laid, & dont on use à la Chine presque à tous

ses repas : il est sans os & sans aucune especes d'arrêtes : il meurt aussi-tôt qu'il est pressé dans la main ; mais un peu de sel étant suffisant pour le conserver, on le transporte dans toutes les parties de l'Empire de la Chine.

HAY-TSING, est l'oiseau de proie le plus beau, le plus vif, le plus courageux & le plus remarquable qui soit à la Chine. Il est très beau, mais rare : on n'en trouve que dans le district de Hang-Chang-Su, Ville de la Province de Chensy, & dans quelques parties de la Tartarie. Il surpasse en beauté, en force & en grosseur nos plus beaux faucons ; aussi-tôt qu'on en prend un, il doit être porté à l'Empereur, qui le confie aux soins des Fauconniers Impériaux.

HEDÉRÉE. Les Epiciers Droguistes donnent ce nom ou celui de *Gomme hédérée* à la Résine de Liers. *Voyez ce mot à l'article* LIERS.

HÉLIANTHÊME, *Helianthemum vulgare*, plante qui vient communément dans les bois & les lieux montagneux, aux environs de Paris, & qui est connue aussi sous les noms d'*Herbe d'or*, d'*Hysope des Garigues*, de *Fleur du Soleil* & de *Cyste-bas*. L'Hélianthême a une racine blanche & ligneuse : ses tiges sont nombreuses, grêles, rondes, velues, couchées sur terre, & revêtues de feuilles oblongues, étroites, & attachées à des queues courtes, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, d'un goût glutineux, & qui rougissent légerement le papier bleu. Ses fleurs sont au sommet des tiges, disposées comme en longs épics, attachées à des pédicules, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose, & jaunes. Le pistille se change en un fruit triangulaire, assez gros, qui s'ouvre en trois, & qui contient quelques semences également triangulaires & rousses. On ne se sert que des racines & des feuilles de cette plante : elles sont estimées vulnéraires, & avoir les mêmes propriétés que la Consoude, pour arrêter toutes les especes de flux, & sur-tout ceux du sang ; on s'en sert aussi avec succès pour laver les parties de la génération qui sont ulcérées.

On donne aussi le nom d'*Hélianthême tubereux* aux *Poires de terre* ou *Topinambours*. Voyez *ce mot*.

HÉLIOTROPE. *Voyez* HERBE AUX VERRUES, & TOURNESOL.

HÉLIOTROPE. On a donné aussi ce nom à une sorte de Jaspe, d'un verd bleuâtre, tacheté de rouge, qui est très estimé. On le porte en Amulette, pour préserver de la contagion, de la gravelle, de l'épilepsie, & de quantité d'autres maladies, qu'on n'a pour cela ni plutôt ni plus tard, quoi qu'en disent les Charlatans, qui le vendent pour de tels effets. *Voyez* JASPE.

HELLÉBORE, plante, dont on distingue plusieurs especes, & qui ont été connues des anciens Grecs & Latins. Nous ne parlerons ici que des deux especes qui sont en usage; savoir, l'*Hellébore blanc* & le *noir*.

HELLÉBORE BLANC, *Veratrum album*. Les racines de cette plante, sont fibrées & nombreuses : elles sortent comme d'une tête bulbeuse & jaunâtre : elles sont oblongues, grosses comme le pouce, olivâtres, blanches en dedans, d'un goût, âcre amer, désagréable, & qui cause des nausées. La tige est haute de deux à trois pieds, ronde, droite, creuse, de laquelle naissent des feuilles alternes, de la figure de celles du plantain, mais plus grandes, plus nerveuses, d'un verd clair, & qui entourent la tige par leur base faite en maniere de tuyau. Du milieu de la tige jusqu'à l'extrémité, sortent des grappes de fleurs disposées en roses, d'un verd blanchâtre : il leur succede un fruit composé ordinairement de trois gaînes membraneuses, qui renferment des graines oblongues, blanchâtres, & bordées d'un feuillet membraneux.

Il y a une autre espece d'Hellébore blanc, dont les fleurs sont d'un rouge noir, les feuilles plus longues, plus minces & plus penchées.

L'HELLÉBORE NOIR, *Helleborus niger*, est d'un genre différent de l'Hellébore blanc, suivant les observation de M. de Tournefort, dans ses Elémens de Botanique. Les racines de l'Hellébore dont il est question, sont tubéreuses, noueuses : il sort de leur sommet un grand nombre de fibres, serrées, noires en dehors, blanches ou grises en dedans; d'un goût âcre, un peu amer, & excitant des nausées, d'une odeur forte, lorsque la plante est

récente ; de la racine naissent des feuilles portées sur de longues queues, pleines de suc, maculées de points purpurins, comme la tige de la grande serpentaire. Ces feuilles sont divisées jusqu'à leur queue, le plus souvent en neuf portions, comme une main ouverte, formant autant de petites feuilles roides, lisses, d'un verd foncé & dentelées. Cette plante n'a point de tiges : les fleurs sont uniques, ou il y en a deux : elles sont composées de cinq feuilles disposées en rose, arrondies, d'abord blanchâtres, ensuite purpurines, enfin verdâtres, ayant en leur milieu plusieurs étamines courtes & jaunes : il naît, entre les feuilles & ces étamines, plusieurs cornets disposés en couronne, à la base du pistile. Ces fleurs durent long-tems sur la plante sans tomber : il leur succede un fruit composé de plusieurs gaînes membraneuses, ramassées en maniere de tête ; & renfermant des semences arrondies & noires.

Nous avons rencontré ces especes d'Hellébores dans les Alpes, dans les Pyrenées, dans le Dauphiné, la Bourgogne & l'Auvergne : on les cultive quelquefois dans les jardins, à cause de la beauté de leurs fleurs & de l'utilité de la plante.

M. de Tournefort croit avoir retrouvé, dans son voyage du Levant, le véritable Hellébore des Anciens. C'est un Hellébore noir, plus nourri que le nôtre, sans odeur, sans amertume : il est commun non-seulement dans les Isles d'Antycire, qui sont vis-à-vis du Mont-Æta, dans le Golfe Maléac, que l'on appelle à présent le *Golfe du Zeiton*, près de l'Isle d'Eubée, à présent *Négrepont* ; mais encore plus sur les bords du Pont-Euxin, & sur tout au pied du Mont Olympe en Asie, près de la fameuse ville de Pruse. M. de Tournefort propose une expérience pour connoître si les racines, que l'on a coutume de vendre sous le nom d'*Hellébore noir*, sont utiles dans la Médecine. Il faut en faire infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & distiller ensuite dans un alambic ; si l'eau qui sort de l'alambic n'a pas de goût, il faut rejetter ces racines comme inutiles ; mais si l'eau qui en sort est âcre, on peut les employer.

Nous devons, dit-on, la connoissance des propriétés

de l'Hellébore, & sur-tout du *noir*, à un certain Mélampus, qui étoit un Médecin ou Berger, & qui inventa la purgation : il guérit, avec ce remede, les filles de *Prætus*, qui étoient devenues furieuses. On retire de ces racines, par le moyen du feu, un esprit très âcre, qui coagule la solution du mercure doux : l'infusion de ces racines rend plus vive la couleur du papier bleu. Les racines de l'un & l'autre Hellébore, purgent fortement les humeurs dures & ténaces : elles sont émétiques, sternutatoires & soporeuses. Ce purgatif convient aux maniaques, aux apoplectiques & aux ladres, même aux galleux qui sont robustes, mais jamais aux valétudinaires ni aux femmes. Ce que nous avons dit de la vertu médicinale de la coloquinte, peut s'appliquer aux Hellébores. Des Médecins prudens abandonnent aujourd'hui les Hellébores à la Médecine vétérinaire pour guérir le farcin, &c.

HELMINTHOLITE. Sous ce nom les Naturalistes désignent tous les vers de terre & de mer, qui se sont changés en pierre ou minéralisés, & qui pourroient bien n'être que des tuyaux vermiculaires marins.

HÉMEROBE, *Hemerobius*, nom donné à un genre de mouches à ailes nerveuses ; telles sont particuliérement les *Demoiselles*. Voyez *ce mot*.

HÉMEROCALLE, plante dont la fleur est jaune, & qui ressemble assez au lis par les feuilles & par la tige : elle croît sans culture, & ne conserve sa beauté qu'un jour. Il y a une Hémerocalle de jardins, dont les fleurs sont variées. Les Fleuristes Hollandois font grand cas de cette plante.

HÉMIONITE, *Hemionites*, plante semblable à la Langue de cerf, excepté que ses feuilles ont deux grandes oreilles à leur base. L'Hémionite est fort vivace : elle croît dans les bois, dans tous les lieux humides & ombrageux. On s'en sert pour purifier la masse du sang ; c'est un excellent béchique & vulnéraire.

HÉPATIQUE, *Hepatica*. On donne ce nom à plusieurs especes de plantes : savoir, à l'*hépatique commune*, à l'*hépatique des Fleuristes*, au *petit muguet*, ou à l'*hépatique des bois* autrement *pulmonaire* ; nous ne parlerons ici que des deux premieres.

L'hépatique commune, *Hepatica vulgaris*, eſt une plante qui croît aux lieux ombrageux, le long des rochers humides, des ruiſſeaux, ou des fontaines, ou des puits; ſes racines ſont fines comme des cheveux: elles ſortent de deſſous les feuilles qui ſont très nombreuſes, larges d'un doigt, & longues de deux, verdâtres, écailleuſes: la fleur de cette plante n'eſt pas apparente: il ſort de l'extrémité de la feuille un pédicule blanc, liſſe, ferme, ſucculent, tranſparent, de la groſſeur du jonc, long de quatre pouces, ſurmonté d'une petite tête ſemblable à celle d'un champignon, diviſée en deſſous en quatre ou cinq parties. Cette tête eſt d'abord verdâtre, enſuite jaunâtre, & enfin rouſſâtre; & ſes parties inférieures en s'ouvrant, laiſſent voir un fruit noir ou des capſules purpurines, noirâtres, pleines de ſuc quand elles ſont vertes, &, quand elles ſont ſeches, de pouſſiere ou de ſemences noirâtres qui forment une eſpece de fumée en tombant.

Cette hépatique a une ſaveur d'herbe, un peu amere, aſtringente, & d'une odeur légerement aromatique & bitumineuſe: elle eſt excellente pour les maladies du poumon & du foie, elle diviſe les humeurs épaiſſes, elle convient auſſi dans les maladies de la peau.

HÉPATIQUE DES BOIS. *Voyez* PULMONAIRE DE CHÊNE.

HÉPATIQUE DES FLEURISTES ou BELLE HÉPATIQUE, *Hepatica nobilis.* Ses racines ſont rougeâtres & capillaires, elle ne paroît extérieurement qu'un amas de fibres entrelacées; de chaque petite tête de la racine, il ſort tous les ans d'abord des fleurs, enſuite des feuilles, qui ſont velues & repliées dès qu'elles paroiſſent, liſſes quand elles ſont étendues, vertes, quelquefois purpurines, fermes, à trois angles, & portées ſur de longues queues: il ſort de la même racine pluſieurs tiges grêles, qui portent chacune une belle fleur en roſe, dont le piſtile ſe change en une petite tête, ſur laquelle ſont entaſſées pluſieurs graines pointues, à la maniere des renoncules; la couleur de la fleur varie, elle eſt bleue, de couleur de chair, & blanche: on cultive cette plante dans les jardins à cauſe de la beauté de ſa fleur qui paroît au cœur de l'hiver

On met cette plante au nombre des hépatiques, elle elle vulnéraire, rafraichiſſante & aſtringente : elle convient dans les inflammations de la gorge, elle leve l'obſtruction du foie, ſur-tout dans ceux qui ſe ſont trop livrés à l'amour : on en faiſoit autrefois une eau diſtilée, dont les Dames faiſoient uſage, comme d'un excellent coſmétique, & particulierement pour blanchir la peau du viſage, lorſqu'elle eſt gâtée par l'ardeur du ſoleil.

HERBE, *Herba* : eſt le nom qu'on donne aux plantes dont les tiges périſſent en partie tous les ans : il y en a de pluſieurs ſortes : 1°. les *herbes potageres* qu'on cultive pour l'uſage de la cuiſine, telles ſont celles qu'on appelle *herbes fines*, comme le *cerfeuil*, le *perſil*, la *ſarriette*, le *pourpier*, la *pimprenelle*, la *corne de cerf*, le *creſſon alenois*. L'oſeille & la poirée, &c. ſont également des herbes. 2°. Les *herbes* ou *plantes odoriférantes*, telles que le *baume* ou le *baſilic*, l'*abſinthe*, la *marjoleine*, la *civette appetit*, la *camomille*, le *romarin*, la *ſauge*, la *citronelle*, le *coq*, l'*anis*, le *fenouil*, l'*eſtragon*, le *thym*, &c. 3°. Les *herbes ſauvages* qui ſont les plantes médicinales, telles que l'*hellébore*, la *ſcammonée*, l'*agaric*, le *thytimale*, 4°. Enfin on donne le nom de *mauvaiſes herbes*, à toutes les plantes qui enlevent aux bons grains une partie de la ſubſtance de la terre qu'elles épuiſent : celles qui ſont les plus nuiſibles pour le bled, ſont la *nielle*, qui ſe ſépare difficilement du grain & noircit le pain : *voyez nielle* à l'article BLED : la *queue de Renard*, dont la ſemence reſſemble à celle de froment, & qui rend le pain amer : le *ponceau* ou *pavot ſauvage*, qui ſe multiplie au point d'étouffer le froment : le *veſceron* qui le fait pourrir : le *chiendent*, dont les racines s'étendent en trainaſſe & nuiſent au labour : le *mélilot*, qui donne au pain une mauvaiſe odeur : les *chardons* & les *yebles*.

A l'égard des *herbages*, on donne ce nom aux herbes des marais, ou aux prairies dont on fait le *foin*.

HERBE A L'AMBASSADEUR ou A LA REINE ou SAINTE, &c. *Voyez* NICOTIANE.

HERBE AUX ASNES, *Onagra*. Plante qui nous a été apportée de l'Amérique, & qu'on cultive pour la cu-

riosité dans plusieurs jardins : elle vient de graine & ne pousse sa tige que la seconde année.

La racine de cette plante est longue, de la grosseur du doigt, blanchâtre & fibreuse Sa tige est haute, grosse comme le doigt, moëlleuse, ronde par la base, anguleuse & rameuse en haut, grisâtre & marquetée de points rouges ; ses feuilles sont longues & étroites, sinueuses & dentelées : ses fleurs sont grandes & ordinairement à quatre feuilles jaunes, disposées en rose dans les échancrures d'un calice, duquel une moitié est fistuleuse & l'autre solide : cette fleur est odorante, mais de peu de durée, car elle ne demeure qu'un jour épanouie sans se flétrir ; quand elle est passée, la partie solide du calice devient un fruit cylindrique, qui s'ouvre par la pointe en quatre parties, contenant quatre loges remplies de petites semences anguleuses : cette plante est déterfive & astringente.

HERBE DE BENGALE : plante dont la tige qui est grosse comme le petit doigt, est couronnée d'un bouton en forme de houpe, qui se file, & dont les Tisserans du pays font diverses étoffes, sur-tout cette sorte de taffetas qu'on nomme en Europe *taffetas d'herbes.*

HERBE BLANCHE, *Gnaphalium maritimum.* Cette plante, qui croît au bord de la mer, a une odeur un peu aromatique, approchante de celle du *stœcas citrin*, & une saveur tant soit peu salée. Sa racine est longue, grosse & ligneuse, un peu fibrée ; ses tiges sont hautes d'un pied, grosses, lanugineuses, garnies de beaucoup de feuilles oblongues, lesquelles étant rompues, paroissent comme autant de petits flocons de laine cotoneuse, propre à servir de mêche dans les lampes. Aux sommités des tiges naissent des fleurs en bouquets à fleurons, évasés en étoile, de couleur blanche & jaune : il leur succede de petits fruits blancs, composés chacun d'une graine courbe & d'une espece de casque qui la recouvre : cette plante est déterfive, dessicative & astringente.

HERBE BLANCHE ou PIED DE CHAT, *Hispidula.* Est une plante cotoneuse qui se plaît sur les montagnes exposées au vent & couvertes d'herbes ; ses racines sont fibreuses & très rampantes ; ses feuilles sont cou-

chées sur terre ; oblongues, d'un verd gai & duvetées ; au milieu de ces feuilles s'élevent des tiges de neuf pouces de longueur, velues, blanchâtres, & garnies de longues feuilles étroites : au sommet de ces tiges sont plusieurs fleurs à fleurons, divisées en maniere d'étoile, portées chacune sur un embryon, & renfermées dans un calice écailleux luisant, blanc ou rougeâtre, & qui représentent, étant épanouies, le pied d'un chat : l'embryon se change en une graine garnie d'aigrettes.

Ses fleurs sont sur-tout d'usage ; elles appaisent la toux, facilitent l'expectoration, empêche l'ulcération des poumons : cette plante convient à ceux qui ont les poumons engorgés : on l'emploie utilement en infusion ou en sirop dans le crachement de sang. Les Pharmaciens en font une conserve qui convient aux poitrinaires.

HERBE A CENT MAUX *Voyez* NUMMULAIRE.

HERBE AUX CHARPENTIERS ou HERBE DE SAINTE BARBE, *Barbareà.* Est une espece de cresson qui croît sur le bord des fossés, le long des ruisseaux & des eaux courantes ou dormantes, quelquefois dans les champs. Sa racine est oblongue, médiocrement grosse, blanche, vivace, d'un goût âcre : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, rameuses, moëlleuses & creuses, portant des feuilles plus petites que celles de la rave, un peu approchantes de celles du cresson, d'un vert foncé & luisant ; les sommités sont garnies de longs épis de fleurs jaunes, petites, ayant chacune quatre feuilles disposées en croix : il leur succede de petites gousses longues, cylindriques, tendres, contenant des semences roussâtres : on cultive aussi cette plante dans les jardins potagers pour la salade : elle fleurit en Mai & Juin, elle reste verte tout l'hiver, & se multiplie très aisément.

Cette plante est détersive, vulnéraire : on en fait des bouillons ou ptisanes utiles dans la colique néphrétique, le scorbut ou l'hydropisie naissante : il y a des paysans qui pilent légerement la plante & la font macérer dans de l'huile d'olive pendant un mois de l'été, & s'en servent ensuite avec succès, comme d'un baume excellent pour les blessures.

HERBE AU CHAT. *Voyez* CATAIRE.

HERBE DE CITRON. *Voyez* MÉLISSE.

HERBE DU COQ. *Voyez* COQ DES JARDINS.

HERBE A COTON, *Filago*. Cette plante qui croît aux lieux stériles, sablonneux, dans les terres en friche & dans les bois, a une racine fibrée & chevelue; ses tiges sont grêles, cotoneuses, hautes d'un demi pied, branchues, couvertes d'un grand nombre de feuilles velues & oblongues. Ses fleurs naissent aux extrémités des tiges; ce sont des bouquets à fleurons, évasés en étoile, jaunâtres & soutenus par un calice écailleux: à cette fleur succedent des semences allongées, & garnies chacune d'une aigrette.

Cette plante est dessicative & astringente: on la substitue quelquefois au pied de chat, pour le crachement de sang & pour les regles trop abondantes. Lobel dit que dans la partie occidentale de l'Angleterre, le peuple pile cette plante, la fait macérer & bouillir dans l'huile, & s'en sert utilement pour les contusions & les coupures.

HERBE AUX CUILLERS, *Cochlearia*. Est une plante qui croît communément aux lieux maritimes & ombrageux, même dans les Pyrenées & sur les côtes de la Flandre, quelquefois dans les jardins. Sa racine est blanche, un peu épaisse, droite & fibrée; ses feuilles sont nombreuses, arrondies, à oreilles creuses, presqu'en maniere de cuillers, vertes, succulentes, âcres & piquantes, ameres, d'une odeur nidoreuse désagréable, & portées sur des queues longues; ses tiges sont branchues, courbées sur terre, hautes d'environ un pied, lisses, revêtues de feuilles découpées, longues & sans queues. Ses fleurs sont composées de quatre pétales blancs disposés en croix: il leur succede des fruits arrondis, composés chacun de deux coques qui renferment de petites graines roussâtres.

Toute cette plante tient le premier rang parmi les spécifiques contre le scorbut, elle est apéritive, détersive, vulnéraire, & très propres à raffermir les gencives: on en fait prendre le suc ou l'infusion; il y a des personnes qui en mettent dans la bierre qu'ils boivent: cette plante desséchée ou en extrait, n'a que peu ou point de vertu. Les Groënlandois réussissent très bien à guérir le

ſcorbut, en mêlant le ſuc de l'herbe aux cuillers avec celui de l'oſeille : on tient dans les boutiques une eau & un eſprit ardent de cochlearia diſtillés.

HERBE D'OR : *voyez* HELIANTHEME.

HERBE DORÉE ou DAURADE : *voy.* CETERACH.

HERBE A L'ÉPREVIER, *Hieracium.* Plante qu'on compte au nombre des *chicoracées*, & qui croît dans les champs de tous les côtés, parmi les pâturages; ſa racine eſt longue, ſimple, charnue & laiteuſe : ſes tiges ſont hautes de deux pieds, anguleuſes, creuſes, rameuſes, vertes brunâtres, garnies de quelques feuilles : ſes feuilles principales ſortent preſque toutes de ſa racine, éparſes à terre, découpées & vertes.

Ses fleurs ſont des bouquets à demi-fleurons, jaunes, il leur ſuccede des ſemences longues, rouſſes & garnies d'une aigrette; la racine de cette plante eſt humectante, rafraichiſſante & un peu aſtringente.

HERBE A ÉTERNUER, *Ptarmica.* Plante qui croît dans les lieux incultes & ombrageux : elle eſt haute d'un pied & demi & quelquefois de plus de trois pieds; ſa racine eſt longue & filamenteuſe : ſa tige eſt grêle, ronde, fiſtuleuſe & garnie de feuilles longues, comme celles de l'eſtragon, crenelées, verdâtres, & d'un goût piquant comme celui de la *pyrethre*, le haut de la tige eſt rameux, les fleurs ſont radiées & blanches, diſpoſées en bouquets fort ſerrés, il leur ſuccede des ſemences menues. Une feuille de cette plante, miſe dans le nez, fait éternuer long-tems; ſi on la mâche, elle fait ſaliver, & eſt propre à guérir le mal de dents.

HERBE FLOTTANTE, *Sargazo.* On donne ce nom au *fucus* ou varec qui couvre la portion de la mer des Indes qui eſt entre les Iſles du Cap Verd, les Canaries, & la terre ferme d'Afrique, & à laquelle les Portugais ont donné le nom de *ſargaſſo* : cette plante s'éleve ſur la ſurface de la mer de trois à quatre pouces; elle pouſſe pluſieurs rameaux menus, déliés, gris, qui s'emmoncelent & s'entortillent les uns avec les autres; ſes feuilles ſont longues, minces, étroites, dentelées en leurs bords, rouſſâtres, d'un goût approchant de pluſieurs fucus de nos mers. Ses tiges ſont garnies de veſſies rondes, groſſes comme le poivre, légeres & vuides. Cette

plante

plante est fort tendre quand on la tire de l'eau, mais elle devient dure & cassante quand elle a été séchée. On n'y a jusqu'à présent découvert aucune racine; on y remarque seulement la marque de l'endroit par où elle a été rompue quand on l'a tirée de la mer : il y a néanmoins bien de l'apparence qu'elle est enracinée d'une maniere quelconque au fond de la mer. Cette herbe, par son abondance, rend la navigation de cette mer fort dangereuse, à cause des rochers ou bancs de sable, sur lesquels elle croît. *Voyez* GOEMON.

On mange sur les lieux de cette plante en salade, elle est apéritive, diurétique, & bonne pour le scorbut.

HERBE AUX GUEUX. *Voyez* CLÉMATITE.

HERBE GRASSE ou HUILEUSE. *Voyez* GRASSETTE.

HERBE AUX GOUTTEUX ou HERBE DE LA ROSÉE ou ROSÉE DU SOLEIL, *Ros Solis*. Plante qui naît dans les lieux rudes, sauvages, humides & marécageux, le plus souvent parmi une mousse aquatique d'un blanc rougeâtre. Sa racine est fibrée & déliée comme des cheveux : elle pousse plusieurs queues longues, menues, velues en dessus, auxquelles sont attachées de petites feuilles presque rondes, concaves, en maniere de cure-oreille, verdâtres, garnies d'une frange de poils rougeâtres, fistuleux, d'où transudent quelques gouttes de liqueur dans les cavités des feuilles, de sorte que ces feuilles & leurs poils sont toujours mouillés d'une espece de rosée, même dans les tems les plus secs. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois tiges, presqu'à la hauteur d'un demi pied, grêles, rougeâtres, denuées de feuilles; lesquelles portent en leurs sommités de petites fleurs disposées en roses blanchâtres : il leur succede de petits fruits de la grosseur & figure d'un grain de bled, & qui renferment plusieurs semences.

On trouve encore une autre espece de *Rosée du soleil*, qui ne differe de la précédente que par la figure de ses feuilles qui sont oblongues : elles sont l'une & l'autre également gluantes au toucher, à peu près comme la *grassette*, avec laquelle elles ont un certain rapport pour les propriétés : on doit les cueillir dans leur plus grande vigueur & par un tems serein. Si l'on touche du bout

du doigt les gouttes de liqueur qui en transſudent, cette eſpece de glu forme de petits filamens ſoyeux & blanchâtres, qui ſe coagulent auſſi-tôt. Toute la plante eſt pectorale : on s'en ſert dans la toux, l'aſthme, & l'ulcere du poumon : elle s'ordonne en infuſion juſqu'à deux gros, & à un gros en poudre : dans les boutiques on en fait un ſyrop béchique.

Le *Ros-ſolis* eſt un poiſon pour les moutons ; il leur gâte le foie, le poumon, & leur excite une toux qui les fait périr inſenſiblement.

HERBE DE LA HOUETTE *Voyez* Apocin.

HERBE JAUNE. *Voyez* Gaude.

HERBE DE LA LACQUE. *Voyez* Morelle a grappes.

HERBE AU LAIT, *Glaux*. Plante qui croît au bord de la mer, principalement en Zélande & en Angleterre : ſes racines ſont fibrées : ſes tiges, grêles, baſſes & rampantes, portent des feuilles oppoſées & ſemblables à celles de l'Herniole. Sa fleur eſt un godet blanchâtre ou purpurin, ſans calice, découpé en roſette à cinq quartiers : il lui ſuccede une capſule membraneuſe qui renferme des ſemences rougeâtres & menues. En pluſieurs pays, on eſt dans l'habitude d'en faire faire uſage aux nourrices, ſoit dans le potage, ou en décoction, pour leur augmenter le lait.

HERBE AUX MAMMELLES. *Voyez* Lampsane.

HERBE MAURE ou D'AMOUR : *voyez* Reseda.

HERBE MIMEUSE : *voyez* Sensitive.

HERBE AUX MITES, *Blattaria*. Plante qui croît en terre graſſe au bord de l'eau, & qui tient ſon nom de la propriété qu'elle a de tuer l'eſpece de vermine appellée *mitte*, laquelle ronge les habits. La racine de cette plante a la figure d'un navet, elle eſt fibreuſe : ſes tiges ſont hautes comme celles de la moleine, droites, diviſées en ailes : ſes feuilles ſont longues, pointues, crenelées, glabres, d'un verd noirâtre, d'une odeur déſagréable & d'un goût amer ; ſes fleurs ſont des roſettes, comme celles du bouillon blanc, d'un jaune foncé, odorantes : il leur ſuccede un fruit rond qui renferme de petites ſemences noirâtres : cette plante eſt apéritive & antivermineuſe.

HERBE MOLUCANE, *Herba Molucana.* Eſt une plante rampante de la Nouvelle Eſpagne, qui tire ſon nom d'un lieu nommé *Moluco*, où elle croît abondamment; elle demeure verte toute l'année: on en vante la ſeconde écorce & les feuilles, comme de puiſſans vulnéraires, propres à guérir les ulceres invétérés; lorſqu'on applique les feuilles en ſubſtance, il faut auparavant les ramollir au feu, ou les piler. Les Indiens appellent cette plante *Brungara aradna*, c'eſt-à-dire, *plante à fleur jaune.* Les François qui ſont établis dans le lieu où elle croît, l'appellent le *remede des pauvres & la ruine des Chirurgiens*, à cauſe de ſes grandes vertus pour les plaies.

L'herbe Molucane étant tranſplantée, s'étend & occupe en très peu de tems beaucoup terrein.

HERBE AUX MOUCHERONS: *voyez* CONISE.

HERBE MUSQUÉE: *voyez* MOSCATELLINE.

HERBE AUX NOMBRILS, *Omphalodes.* Nom que donnent les Herboriſtes à une petite eſpece de conſoude, qui reſſemble à la petite bourrache. Cette plante eſt baſſe & rampante, ſes feuilles ſont un peu ſemblables à celles de la pulmonaire; ſes tiges ſont hautes d'un demi pied; ſes fleurs ſont en roſette, il leur ſuccede des fruits dans des capſules faites en corbeilles, leſquelles contiennent des ſemences ſemblables à celles du lin, ſa racine eſt fibreuſe. Cette plante croît au printems dans les jardins: elle eſt aſtringente & agglutinante.

HERBE A PAUVRE HOMME: *voyez* GRATIOLE.

HERBE AUX PERLES: *voyez* GREMIL.

HERBE AUX POUMONS: *voyez* PULMONAIRE DE CHÊNE.

HERBE AUX POUX: *voyez* STAPHIS-AIGRE.

HERBE AUX PUCES, *Pſyllium.* Plante dont il y a pluſieurs eſpeces: nous ne parlerons que des deux les plus en uſage, les autres en different peu par les propriétés.

*L'herbe aux puces vivace*, *Pſyllium perenne*, a une racine longue, ligneuſe, dure & fibrée; elle pouſſe des tiges ſarmenteuſes, ligneuſes, rameuſes & rampantes, très chargées de feuilles, velues & d'un verd blanchâtre, formant une touffe d'un aſpect agréable ſur le gazon;

ses sommités portent de petits épis courts ; auxquels sont attachées de petites fleurs lanugineuses, d'un jaune pâle ; chacune de ces fleurs est un tuyau évasé par le haut & disposé en croix. Il succede à cette fleur une capsule membraneuse à deux loges qui renferment des semences menues, oblongues, noirâtres, lisses, luisantes & semblables à des puces : cette espece de *Psyllium* se rencontre fréquemment aux environs de Montpellier, & dans les lieux incultes & sablonneux de la mer : on la cultive aussi dans les jardins : elle fleurit en Juillet, & l'on récolte la semence en automne.

*L'herbe aux puces annuelle*, *Psyllium annuum*, est l'espece la plus commune ; sa racine est annuelle, simple, blanche & fibrée ; ses tiges sont hautes d'un pied, rondes, velues, rameuses, garnies de feuilles opposées & semblables à celles de l'hyssope ou de l'estragon, nerveuses comme celles du plantain : il sort des aisselles des feuilles, des pédicules longs, garnis en leurs sommets d'épis courts qui sont composés de petites fleurs pâles, semblables, ainsi que les graines qui leur succedent, à celles de l'espece précédente.

Cette espece de *Psyllium* croît abondamment dans les champs, aux bords des vignobles.

L'herbe aux puces contient beaucoup de parties mucilagineuses ; sa semence est rafraichissante & adoucissante, elle convient dans les inflammations des reins. Les Egyptiens s'en servent contre les fievres ardentes ; dans notre pays on en emploie tous les jours & avec succès dans l'ardeur d'urine, & pour adoucir l'âcreté de certains purgatifs ; enfin c'est un assez bon spécifique pour arrêter le crachement de sang, la dyssenterie & les gonorrhées.

HERBE AUX RHAGADES, *Rhagadiolus*. Plante qui croît dans les lieux incultes aux pays chauds ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi, lanugineuses & rameuses : ses feuilles sont longues, sinueuses & velues ; sa fleur est un bouquet à demi fleurons jaunes, dont les feuilles sont pliées en gouttiere ; à la fleur succedent des graines membraneuses, disposées en étoile & velues : les semences sont longues & pointues : cette plante prise en décoction, est apéritive, déterfive & diurétique.

HERBE A ROBERT *Voyez* à l'art. BEC DE GRUE.

HERBE AUX VERRUES ou HÉLIOTROPE, *Heliotropium, aut Verrucaria.* Cette plante qui vient abondamment dans les champs, le long des chemins, aux lieux ſablonneux & auprès des édifices, a une racine ſimple, dure, menue & ligneuſe ; ſa tige eſt haute d'environ un pied, cotoneuſe, d'un verd blanchâtre, remplie de moëlle & rameuſe : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du Baſilic, ovalaires, nerveuſes & velues : ſes fleurs naiſſent aux extrémités des rameaux, en maniere d'épis blancs, longs, lanugineux, & contournés comme la queue d'un ſcorpion : chacune de ces fleurs eſt un petit baſſin pliſſé : il leur ſuccede quatre ſemences jointes enſemble, oblongues, cendrées, convexes d'un côté & applaties du côté par où elles ſe touchent.

Les feuilles de cette plante ſont ameres : ſi on frotte avec cette herbe les verrues, les porreaux & les cors du gland ou de la verge & de l'anus, elle les guérit : elle paſſe pour efficace contre les ulceres gangréneux & les tumeurs écrouelleuſes.

HERBE AUX VIPERES, *Echium vulgare.* Plante qui croît dans les champs, contre les murailles ; ſa racine eſt longue, groſſe comme le pouce, & ligneuſe ; ſes tiges ſont hautes de deux pieds, velues & piquetées de taches rouges & rudes ; ſes feuilles ſont étroites, velues, rudes au toucher & d'un goût fade. Ses fleurs qui environnent toute la longueur de la tige, ſont en entonnoir, de couleur bleue purpurine : il leur ſuccede quatre ſemences jointes enſemble, ridées & ayant ſéparément la figure de la tête d'une vipere, d'où vient qu'on l'appelle *Herbe aux Viperes.*

On prétend auſſi que cette plante eſt bonne contre la morſure de la Vipere : on eſt plus sûr de ſa qualité humectante & pectorale : elle adoucit les âcretés du ſang, & elle le purifie.

HERBE AUX VOITURIERS : *voy.* MILLE FEUILLE.

HERBES VULNÉRAIRES : *voyez* FALTRANCKS.

HERBE AUX SORCIERS : *voyez* POMME ÉPINEUSE.

HERBE DE LA SQUINANCIE : *voyez* BEC DE GRUE.

HERBE AUX TEIGNEUX : *voyez* BARDANE & PÉTASITE.

HERBE DE LA TRINITÉ : *voyez* PENSÉE.

HERBE TURQUE : *voyez* TURQUETTE.

HERBE DU VENT : *voyez* COQUELOURDE.

HERBE AU SOLEIL ou FLEUR AU SOLEIL ou COURONNE DU SOLEIL ou SOLEIL, *Corona Solis*. Plante dont il y a beaucoup d'especes : la premiere monte fort haut en peu de tems, & principalement en Espagne, où l'on en a vu croître à la hauteur de vingt-quatre pieds : celle qu'on cultive en France, est de la hauteur de six pieds environ. Sa tige est grosse, droite, sans rameaux ; ses feuilles sont grandes & larges comme celles de la Bardane, & crenelées en leurs bords : elle porte en son sommet une grande fleur large, ample, radiée, jaune, arrondie, représentant une couronne formée par des demi-fleurons, qui entourent un grand amas de fleurons : cette fleur est toujours penchée du côté du soleil, parcequ'étant pesante, & la tige étant échauffée & amollie de ce côté là, elle y doit naturellement incliner. A la fleur succede un grand nombre de semences oblongues, plus grosses que celles du melon, garnies chacune dans le haut de deux feuilles, & enchassées dans une feuille en gouttiere.

La *seconde espece* ou *variété* est plus petite que la précédente, elle se divise en rameaux.

Il y a plusieurs autres especes de soleils que l'on cultive dans les jardins. Ces plantes viennent du Pérou : on les cultive présentement dans tous les jardins en Europe, à cause de la beauté de leurs fleurs ; les semences de la grande espece servent dans la Virginie à faire du pain & de la bouillie pour les enfans. Les Sauvages du Continent de l'Amérique, mangent ces graines, & en tirent une huile propre pour différens usages : on mange aussi les sommités de cette plante encore jeune, après les avoir fait cuire & les avoir trempées dans de l'huile & du sel : on dit que toute la plante est nourrissante, restaurante, propre pour exciter la semence.

HERBE SANS COUTURE. *Voyez* OPHIOGLOSSE.

HERBE DE S. ÉTIENNE. *Voyez* CIRCÉE.

HERBE DU SIEGE. *Voyez au mot* SCROPHULAIRE.

HERECHERCHE, espece singuliere de mouche luisante, qui, selon Dapper, se trouve dans l'Isle de Madagascar, & dont les Bois sont remplis, comme d'autant de bluettes de feu, qui forment un spectacle singulier pendant la nuit. Quelquefois ces mouches s'attachent en nombre aux maisons. Flacourt crut un jour la sienne en feu; mais en examinant de près, il ne trouva qu'un sujet d'amusement & d'admiration dans ce qui avoit causé sa frayeur. Dapper dit que c'est un escarbot lumineux, qui éclaire & étincelle dans les Bois & sur les maisons pendant toute la nuit, comme s'il étoit enflammé.

HERMAPHRODITE ou ANDROGYNE. Le vulgaire s'imagine que ceux qu'on appelle de ce nom, ont à la fois toutes les parties naturelles des deux sexes: mais c'est un erreur.

Les Hermaphrodites sont des monstres, n'y en ayant jamais eu d'assez parfaits pour servir en même tems de mâle à une femelle, & de femelle à un mâle, & pour devenir propres à produire & à concevoir avec l'un & avec l'autre des deux sexes, à moins qu'on ne veuille excepter quelques brutes, tels que les *Limaçons*. *Voyez ce mot & l'article* COQUILLAGE.

Les sujets humains, que l'on qualifie de ce nom, loin d'être tout à la fois hommes & femmes, ne sont ordinairement ni l'un ni l'autre: ils ne doivent leur conformation singuliere qu'à un jeu de la Nature dont l'opération ordinaire a été interrompue.

Il n'est pas absolument rare de voir des sujets hermaphrodites, ou du moins qui se font passer pour tels, depuis qu'ils n'ont rien à appréhender des préjugés & des loix. Bien loin d'être jettés à la mer ou dans la riviere, comme on dit qu'on le faisoit à Athenes & à Rome; au lieu d'être relégués dans quelque Isle déserte, & regardés comme des êtres de mauvais présage, on les cherche avec soin, on désire de les voir comme un des objets les plus curieux que la Nature puisse offrir.

On a vu à Paris en l'année 1751, un hermaphrodite âgé de seize ans, qui avoit été baptisé comme fille & nommé *Michel-Anne Drouart*. Ce sujet étoit maigre, mince, sec, sa poitrine étoit platte, & ne montroit

rien qui annonçât une gorge naissante ; il ne sentoit aucune des incommodités propres au sexe ; il avoit beaucoup de poil sur tout le corps, principalement au menton & aux parties naturelles ; sa marche, son port, ses gestes, le ton de sa voix étoient d'un garçon, mais l'examen qu'on en fit donna lieu de penser que ce prétendu hermaphrodite n'étoit qu'une fille pourvue d'un grand clitoris.

On est porté à croire que tous les hermaphrodites sont des filles mal configurées. Leurs inclinations dominantes sont plus propres que tout autre examen à décider le sexe qui les constitue ; celle de Paris dont on vient de parler, n'a pas choisi une fille pour voyager, mais un garçon d'assez bonne mine. Quoique cet hermaphrodite parût pourvu des parties viriles, il ne pouvoit en faire usage ; car, quoique susceptibles d'érection, elles ne pouvoient se relever à cause d'un double frein qui les arrêtoit. Les autres hermaphrodites que l'on a vus, avoient des différences dans la conformation. Au reste, quoique les hermaphrodites passent pour des femmes, il ne paroît pas qu'il soit bien démontré qu'aucune de ces prétendues femmes ait conçu. Il y a eu des gens qu'on a regardés quelquefois, mais fort mal à propos, comme des hermaphrodites ; c'étoient des jeunes gens, qui, à l'âge de puberté, devenoient garçons, de filles qu'on les avoit crus ; les parties de l'homme qui étoient demeurées cachées, sortoient tout d'un coup, ou par la force du tempérament à l'âge de 15 où 20 ans, ou à l'occasion d'une chute ou de quelqu'effort violent.

On dit qu'à Surate au Mogol, il y a beaucoup d'hermaphrodites, qui, avec des habits de femme, portent le turban pour se distinguer, & afin d'apprendre à tout le monde qu'ils ont deux sexes.

HERMINE, *Mustella Armellina*, est un animal du genre de la *Belette*, dont le caractere est d'avoir six dents incisives à chaque mâchoire ; à chaque pied cinq doigts onguiculés, tous séparés les uns des autres, & dont le pouce est éloigné des autres doigts, & articulé plus haut. Tous les quadrupedes de ce genre ont le corps allongé, & les jambes courtes ; aussi l'Hermine semble-t elle n'être qu'une espece de *Belette*. L'Hermine

eſt un peu plus grande : elle a les ongles blancs, & le bout de la queue noir. Tout le reſte de ſon corps eſt blanc en hyver ; mais en été, la partie ſupérieure du corps eſt rouge, & la partie inférieure eſt blanche ; le tour de ſes yeux eſt rouge & gris ; elle fait ſa nourriture de Rats & de Taupes. On trouve cet animal en Ruſſie, en Scandinavie, & dans tous les Pays du Nord, rarement en France : mais on le rencontre communément au Cap de Bonne Eſpérance, & ſur-tout en Arménie ; c'eſt d'où lui eſt venu le nom d'*Hermine*. Il gîte dans les cavernes : ſa peau eſt très eſtimée des Foureurs ; c'eſt avec le bout noir de ſa queue, que les Pelletiers font ces agrémens qui pendent à la baſe de l'aumuſſe des Chânoines : ces bouts de queue ſont très chers.

HERMODACTE, *Hermodactylus offic.* Eſt une racine qui paſſe pour être celle d'une eſpece de *Colchique*. Voyez *ce mot*. On trouve cependant quelque différence entre le Colchique commun ou Mortel & l'Hermodacte des boutiques ; mais M. de Tournefort, aſſure qu'il a trouvé très ſouvent l'Hermodacte, dans l'Aſie Mineure, avec des feuilles & des fruits ſemblables à ceux du Colchique : il n'eſt donc plus douteux que l'Hermodacte ne ſoit une racine bulbeuſe d'un Colchique oriental.

On ne nous apporte d'Orient, d'Egypte & de Syrie, que la partie interieure dépouillée de ſes tuniques ou enveloppes ; c'eſt-à-dire, une racine dure, tubéreuſe, triangulaire, ou repréſentant la figure d'un cœur coupé par le milieu, applatie d'un côté, relevée en boſſe de l'autre, & ſe terminant comme par une pointe, avec un ſillon creuſé de la baſe à la pointe ſur le dos, d'un peu plus d'un pouce de longueur, jaunâtre en dehors, blanche en dedans : ſi on la pile, elle ſe reduit facilement en poudre, d'un goût viſqueux, douceâtre & un peu âcre comme l'eſt la racine d'*Arum*. Ces racines ſont ſujettes à être vermoulues.

Les Arabes ſont les premiers qui ont enrichi la Pharmacie de ce reméde qui étoit inconnu aux anciens Grecs : ces racines étant recentes, purgent la pituite par le vomiſſement & par les ſelles. Lorſqu'elles ſont deſſéchées les Egyptiennes s'en ſervent, dit-on, pour ſe nourrir &

s'engraisser. Les Hermodactes conviennent aux goutteux.

HERNIAIRE ou HERNIOLE. *Voyez* TURQUETTE.

HERON, *Ardea*. Oiseau aquatique, scolopace & imantopéde, qui vit de poissons, & dont il y a plusieurs especes. Nous en citerons les plus connues, ensuite nous donnerons l'Histoire du *Butor*, autrement dit le *Héron étoilé*.

Quant au *Flamant*, au *Pelican*, à la *Grue*, & à la *Cigogne* que bien des Auteurs rangent avec le *Héron*, nous en parlons à chacun de ces mots.

Le *Héron gris* ou *cendré* ordinaire, *Ardea*, est un oiseau qui est plus petit que la Grue & la Cigogne. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatre pieds de longueur, & trois pieds jusqu'au bout de la queue ou environ; le bec long d'un demi pied, fort, droit, pyramidal, & d'un verd jaunâtre ou brunâtre; ayant une fossette gravée depuis les narines jusqu'à sa pointe, les côtés un peu âpres & dentelés en arriere vers l'extrêmité, afin de pouvoir mieux retenir les poissons glissants dont il se nourrit; les plumes antérieures du sommet de la tête sont blanches; il a une crête noire haute de quatre pouces & demi. Le mâle a communément une crête bleuâtre, composée de trois plumes, longues de huit pouces, pendantes & couchées en arriere : ces plumes sont d'un grand prix : l'oiseau s'en défait dans le tems de la mue. Le Héron a le menton blanc, le col cendré, roussâtre; la gorge blanche, tachetée de noir; le dos lanugineux, couvert de longues plumes cendrées & bigarrées de blanc; le milieu de la poitrine & le dessous du croupion un peu jaunâtre; une grande tache noire au dessous des épaules, d'où part une raie noire qui va jusqu'à l'anus; le plumage des ailes est extrêmement long, gris & noir, la queue cendrée & courte; les jambes très longues, dégarnies de plumes ainsi que les cuisses, & verdâtres comme les pieds; les doigts sont fort longs, celui du milieu est dentelé; l'estomac est lâche & membraneux, plutôt que musculeux, comme dans les animaux carnaciers : il a dix-huit vertebres au col, une seule appendice cæcale comme dans

les quadrupedes : la trachée artere passe deux fois en droite ligne par les vertébres du col avant que d'entrer dans la poitrine.

Le Héron se nourrit de poissons, de grenouilles; souvent il blesse d'assez grands poissons sans pouvoir les tirer de l'eau ou les emporter. Ses petits s'engraissent d'intestins de poissons, de chair, &c. Son attitude naturelle est d'avoir la tête ramenée entre les deux épaules, & le col contourné. Ces oiseaux sont fort communs en basse Bretagne, ils font leurs nids au sommet des arbres de haute futaie, & leurs nids sont assez souvent plusieurs ensemble, peu éloignés l'un de l'autre : mais c'est une question de savoir s'ils nichent dans les nids des corneilles comme Aldrovande le rapporte d'après Polydore. Les œufs du Héron sont d'un verd pâle tirant sur le bleuâtre. Le mâle s'accouple en tenant ses jambes fléchies sur le dos de la femelle, de façon que ses pieds sont à la tête, & ses genoux vers l'anus de la femelle. Il se trouve aussi en Angleterre & en quelques contrées de l'Allemagne des Héronnieres, comme en France. Belon dit, que de son tems on avoit coutume de faire un commerce considérable des petits du Héron. Les Modernes ont inventé une maniere de construire certaines loges élevées en l'air le long de quelques ruisseaux, seulement couvertes à claire voie, & les ont nommées *Héronnieres*, parceque les Hérons s'accoutument à dresser leur aire sur ces loges; les petits qui y sont dénichés sont très estimés, & donnent effectivement un assez bon profit. Les Héronneaux sont plus délicats que les Grues, & passent pour être une viande royale, aussi la Noblesse Françoise fait-elle grand cas de ce mets : dans certaines Provinces on en fait d'excellens pâtés qui se servent sur les meilleures tables. Les Etrangers n'en font pas tant de cas. Aristote n'a pas eu tort de dire que l'Aigle attaque le Héron, & que celui-ci meurt en se défendant. Le Héron, dont le vol fait le plaisir des Rois & des Seigneurs, se sentant assailli par le Sacre ou par le Gerfaut, tâche de gagner le dessus en volant en haut, & non en fuyant au loin, & il met son bec par dessous son aile : par cette ruse il se défend assez

bien contre les oiſeaux de proie, qui ſe fichent ce bec dans la poitrine en voulant attaquer le Héron.

Les Hérons ſont ſolitaires. Comme ils ont les jambes fort longues, leur habitude pendant le jour eſt de ſe tenir dans l'eau, où ils font une grande deſtruction de menus poiſſons : leur longueur & leur bec leur ſont très utiles pour pourſuivre & atteindre leur proie bien avant. Cette poſition leur eſt auſſi avantageuſe pour éviter les inſultes des oiſeaux de proie & des bêtes à quatre pieds. On voit auſſi quelquefois le Héron dormir ſur les arbres. Ses grandes ailes, qui paroîtroient devoir incommoder un animal dont le corps eſt ſi petit, lui ſont d'un ſecours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air, & pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans ſon nid, qui eſt quelquefois à une & deux lieues de l'endroit où il pêche.

La graiſſe du Héron eſt émolliente & réſolutive; elle appaiſe les douleurs de la goutte, ſi on l'applique en liniment : on l'eſtime auſſi propre pour éclaircir la vue & ôter la ſurdité. Quelques pêcheurs en amorcent leurs filets pour attirer le poiſſon.

Le *Petit Héron cendré* a la plupart du plumage ſemblable à celui du Vanneau, le reſte du dos eſt cendré; le menton, le goſier, la poitrine, le ventre & le dedans des cuiſſes eſt blanchâtre, les ongles ſont noirs, & ceux du milieu dentelés en dehors. Ray dit que ce Héron de la ſeconde eſpece eſt le *Nycticorax* des Allemans, & qu'il eſt ainſi nommé, parcequ'il crie la nuit d'un ton diſcordant, & comme s'il vouloit vomir. *Voyez* CORBEAU DE NUIT.

On voit une troiſieme eſpece de *Héron cendré*, dont le doigt de derriere eſt plus grand que les autres : dans les plumes de derriere la tête, il y a un toupet qui eſt compoſé de plumes faites comme des poils, tant elles ſont menues & délicates : le bas du bec eſt rougeâtre, le plumage cendré, brunâtre; les grandes pennes des aîles ſont diverſifiées de blanc; celles de la queue ſont fort longues; les plumes ſcapulaires ſont ſemées de taches longues, noires, rouſſes & blanches, & les cuiſſes rouſſeâtres.

*Hérons étrangers.*

Le *Héron blanc* eſt de la grande eſpece ; ſon plumage eſt entierement blanc ; ſa queue eſt longue, mais il n'a n'a point de crête, ou au moins elle n'eſt pas apparente ; ſes pieds ſont noirâtres, bleus par le milieu ; le petit doigt a deux articles, le ſecond en a trois, celui du milieu quatre & le dernier cinq. Cette eſpece de Héron, qui ſe trouve en Bretagne & en Angleterre, frequente les marais voiſins de la mer : on trouve auſſi des *Hérons blancs* beaucoup plus petits & crêtés ; il ont le bec noir, bleuâtre, & les pieds verdâtres : on en trouve même dont la tête eſt couleur de ſafran.

Le *Héron bleu* eſt de la grandeur du Héron ordinaire ; ſon bec eſt d'un beau jaune & un peu crochu à ſa pointe : ſa huppe eſt de couleur plombée.

Le *Héron brun* eſt une eſpece de *Butor brun*.

Le *Héron châtain* eſt le plus petit de tous les Hérons ; preſque tout ſon plumage eſt châtain ſafrané ; ſa queue eſt très petite ; ſes pieds & ſes jambes ſont d'un rouge foncé : la tête & le col ſont couverts, en partie, de plumes jaunes.

Le *Héron crêté* eſt l'oiſeau connu des Naturaliſtes ſous le nom d'*Aigrette.* Voyez *ce mot.*

Celui d'Amboine eſt une eſpece d'*Ibis.* Voyez *ce mot.*

Le *Héron étoilé* eſt le *Butor*, dont nous donnerons ci après l'hiſtoire. Albin cite un Héron blanc, qu'on trouve dans les marécages de Lincoln en Angleterre.

Le *Héron huppé de l'Amérique* a quatre pieds & demi de haut : il eſt de couleur jaunâtre, brune ; ſes grandes pennes ſont noires.

Le *Héron à bec recourbé* a des couleurs fort agréables : ſes cuiſſes ſont revêtues de plumes, ce qui eſt particulier à cette eſpece de Héron ; au reſte, ce Héron eſt, peut être, une eſpece de Courlis. Quant au petit Héron à cuillier, autrement nommé *Poche* ou *Pale*. *Voyez* PALETTE

Il y a pluſieurs ſortes de Hérons, remarquables par leur couleur jaune-cendrée ou jaune-verdâtre, dont parle le Comte de Marſilly, pag. 20. Les Italiens don-

nent aussi le nom de *Squacio*, & celui de *Squajotta*, à une espece de Héron de couleurs diversifiées : il a le bec court & robuste, d'un jaune rouillé. Dans les Isles Antilles, il y a deux sortes de Hérons, qui different fort peu du Héron commun, si ce n'est en une chose très particuliere, qu'on a remarquée dans ces oiseaux : ils ont tous, dans la substance de la peau du ventre, quatre taches jaunes, larges d'un pouce & longues de deux, & deux autres semblables aux deux cuisses, mais plus épaisses, & ameres comme le fiel. Il faut avoir soin de les couper ; cette amertume étant d'une telle force, que si on faisoit bouillir un de ces oiseaux avec d'autre viande, il seroit impossible d'en manger. Les Habitans nomment ces Hérons *Crabiers*, parcequ'ils se nourrissent de Crabes.

Les Hérons du Bresil sont le *Soco*, le *Cocoi*, le *Guiratinga* ou le *Garza* des Portugais. On trouve aussi des Hérons au Bresil & à la Louisiane, dont la chair est bonne à manger.

## *Description du Butor.*

Cet oiseau, que l'on regarde comme une espece de Héron paresseux ou fainéant & poltron, est marqué de taches rouges en forme d'étoiles ; d'où on lui a donné le nom de *Héron étoilé ;* on l'appelle aussi BUTOR, *Buttorius*, parcequ'il crie le bec plongé dans la boue, & qu'il imite le mugissement du taureau, se faisant entendre d'une demi-lieue. On distingue deux especes de Butors, l'une est rougeâtre, & l'autre est huppée.

La chair du premier sent extrêmement le sauvagin. Dans les endroits où il y a beaucoup de poisson, il reste comme immobile en attendant sa proie : il contracte son col ; & s'il est surpris par quelque chasseur qui ne sait pas l'usage qu'il sait faire de son bec pointu, il ne manque pas de le blesser. Le Butor huppé est le plus petit de tous les oiseaux ardées, c'est-à dire du genre des Hérons. Voici la description du Butor ordinaire.

Le Butor est un oiseau aquatique, de la grosseur du Héron gris : il a environ trois pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles. Sa tête est

petite & étroite : le ſommet eſt noir ; la gorge & les côtés du col ſont rouſſâtres, avec des taches noires & régulieres ; le col eſt couvert de grandes plumes ; de ſorte que l'oiſeau paroît plus court & plus gros qu'il ne l'eſt en effet. Tout le plumage de cet oiſeau eſt fauve, ou d'un roux tacheté de noir : la queue eſt très courte & petite ; le bec eſt droit & fort, pyramidal, très pointu, tranchant des deux côtés, & de couleur verdâtre ; la mâchoire inférieure entre dans la ſupérieure ; l'iris des yeux eſt jaunâtre ; l'ouverture de la bouche fort ample : elle s'étend juſqu'au de-là des yeux, de ſorte qu'ils paroiſſent être dans le bec. Les oreilles ſont grandes ; les jambes non emplumées au-deſſus de l'articulation ; les pieds verts, les doigts allongés, les ongles longs & forts ; le doigt extérieur, qui tient au doigt du milieu, a le côté intérieur dentelé, comme dans tous les autres oiſeaux de ce genre. Ils ſe ſervent de ces pointes pour retenir les anguilles & les autres poiſſons gliſſans.

Le Butor fait trois ou cinq ou ſept œufs, arrondis, blanchâtres, tiquetés de verd : ſon nid eſt fait en terre ſur une touffe de jonc. Cet oiſeau ſe cache dans les joncs des marais ; ſouvent il ſe tient dans des buiſſons la tête levée. Il commence à chanter ou meugler en Février, & finit dès que le tems de ſes amours eſt paſſé. Dans l'automne, après le coucher du ſoleil, les Butors ont coutume de prendre l'eſſor à une grande diſtance, & s'élevent en ligne ſpirale, juſqu'à ce qu'on les perde de vue. Dans le Royaume de Congo, les Butors & les Hérons ſont gris : on les y appelle *Oiſeau Royal.*

HÉRON DE MER, nom que l'on donne à l'*Eſpadon.* Voyez *ce mot à l'article* BALEINE.

HÉRISSÉE, nom qu'on donne à la Chenille velue de l'artichaud, & qui dès qu'elle eſt raſſaſiée de ſes feuilles, ſe retire en terre : ſon papillon eſt blanc.

HÉRISSON BLANC ou BARBET BLANC. M. de Réaumur donne ce nom au plus ſingulier des vers mangeurs de pucerons, à cauſe de ſa figure. Tout ſon corps eſt couvert & hériſſé de certaines touffes blanches, oblongues, & arrangées comme les piquans d'un porc-épic : ce ſont des filets ou pinceaux, rangés avec ſymétrie ſur ſix lignes. Il y a de ces inſectes, dont les touffes ſont

beaucoup plus longues que celles des autres : elles ne s'élevent pas en lignes droites, mais se recourbent un peu en crochets, & en partie vers la queue; les crochets du bord du ventre, sont tournés en-dehors : ceux de la tête tombent sur les yeux ; ce qui donne à cet insecte l'air de ces barbets, à qui des touffes de poils tombent sur les yeux. M. de Réaumur explique l'origine de ces touffes cotonneuses, *Mém.* 11, *Tom. III.*

Ce Naturaliste dit avoir trouvé cet insecte dans les mois de Juin & de Juillet, sur des feuilles de prunier, peuplées de pucerons; il ajoute que ces Pucerons de prunier semblent être plus de son goût que tous les autres. Pendant toute sa vie, il est entouré d'une abondante provision de gibier. Quand ces *Barbets blancs* en ont dépeuplé une feuille, ils passent sur la feuille voisine. Ces petits insectes barbets, en moins de quinze jours, parviennent à la grandeur qu'ils doivent avoir : ils se transforment en une nymphe peu différente des Scarabées hémisphériques. Après que l'insecte est resté environ trois semaines sous cette forme, il la quitte pour prendre celle d'un très petit scarabée.

HÉRISSON FRUIT. On donne ce nom à un fruit des Indes Orientales, de la figure & de la grosseur d'une poire, mais couvert d'une écorce hérissée d'épines. Il croît par grappes à de grands arbres; & sa pulpe, qui est de fort bon goût, se conserve si bien, qu'on en fait provision dans le pays pour les voyages de mer.

HÉRISSON DE MER. *Voyez l'article* OURSIN.

HERISSON TERRESTRE, *Echinus terrestris* : est un petit animal terrestre, gros comme un lapin moyen, & qui fréquente ordinairement les Bois ; il est long de huit à neuf pouces : ses yeux sont petits & à fleur de tête : ses oreilles sont larges, longues & élevées, ses narines dentelées ; il a à chaque pied cinq doigts armés d'ongles, le pouce est plus court que les autres. Tout le dessus du corps, savoir, le dos, les côtés & le sommet de la tête, sont couverts de piquans durs & pointus, comme le sont les coques de chataignes ; ces piquans sont variés de brun & de blanchâtre. les plus longs ont environ un pouce & demi. Le Hérisson leve & abbaisse à son gré ces épines qui sont ses armes naturelles.

relles. Sa tête, si on en excepte le sommet, sa gorge, son ventre, ses pieds & sa queue, sont couverts de poils bruns & blanchâtres : il a, à chaque mâchoire, deux longues dents incisives ; les supérieures sont éloignées l'une de l'autre, & les inférieures presque contiguës ; & en outre de chaque côté de la mâchoire supérieure sont quatre petites dents canines séparées par paires, & cinq molaires, dont la premiere & la derniere sont plus petites que les trois du milieu : de chaque côté de la mâchoire inférieure, il y a trois petites dents canines contiguës & couchées obliquement en avant, & quatre molaires, dont la derniere est plus petite que les trois autres : en tout trente-six dents. La femelle a huit mamelons.

Il ne faut pas confondre cette espece de Hérisson avec le Porc épic : ces animaux different l'un de l'autre, par la grandeur, par la forme de leurs aiguillons, par la figure du corps, & par les pays qu'ils habitent. *Voyez* PORC-ÉPIC.

On distingue plusieurs especes de *Hérissons terrestres*, dont le caractere est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, des dents canines, les doigts onguiculés, & le corps couvert de piquans. Il y a des Hérissons qui ont le museau long, pointu, semblable au grouin d'un Pourceau ; dans les autres, il est plus court, plus applati, & semblable au museau d'un chien.

Quand le Hérisson a peur, il se met en rond ; & par ce moyen, il cache sa tête & ses pieds, & n'offre de toutes parts, qu'une boule épineuse. Dans cet état, il se défend très bien contre les chiens & les autres bêtes : si on l'arrose d'eau, ses pointes se rabaissent aussi-tôt. Cet animal ne sort que la nuit : il se nourrit de fruits ; il détache avec ses pattes les grappes de raisins : rien d'aussi singulier que de le voir se rouler sur ces grappes qui sont à fleur de terre, ou sur les fruits que le vent a abbatus. Dès qu'il sent que ses pointes sont entrées dans ces fruits, il s'enfuit avec sa charge dans lieux où il se retire, soit dans les creux des arbres, soit dans les cavernes, ou au pied des vieilles mazures. Cet animal passe le fort de l'hiver à dormir.

Entre les quadrupedes, dit Mathiole sur Dioscoride,

le ſeul Hériſſon a les parties naturelles attachées aux reins, comme les oiſeaux. Le mâle & la femelle s'accouplent de bout, à cauſe de leurs piquans : on trouve, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, & dans les *Ephémérides des Curieux de la nature*, la deſcription anatomique du Hériſſon.

Le Hériſſon eſt d'un naturel froid, & il abonde en excrémens : ſa chair eſt aſtringente, difficile à digérer, & nourrit peu ; mais dans les Indes, où la chair du Hériſſon eſt blanche, les Indiens s'en nourriſſent. Comme ces animaux ne vivent que de fruits, d'œufs de fourmis, d'herbes & de racines, les Eſpagnols en mangent pendant le Carême.

On trouve dans les pays étrangers pluſieurs ſortes de Hériſſons terreſtres ; ſavoir, le *Hériſſon d'Afrique*, qui, ſelon Dapper, ſe trouve dans le pays des Negres : il y en a de la groſſeur de nos pourceaux, que l'on appelle *Quenia* : ils ont des piquans forts longs, qu'ils hériſſent quand ils ſont en colere : ils tuent les léopards qui les veulent dévorer ; car les plaies qu'ils font ſont incurables, à cauſe de la longueur & de l'épaiſſeur de leurs piquans. Les petits n'ont pas plus d'un pied de hauteur, & leurs pointes ſont plus foibles.

Le *Hériſſon d'Amérique*, qui eſt de la groſſeur du nôtre : ſes oreilles ne ſont point ſaillantes ; elles ſont comme des eſpeces de trous. Ses piquans ſont courts, gros & durs, d'un cendré jaunâtre ; le reſte eſt comme dans les Hériſſons ordinaires.

Le *Hériſſon de Malaca*, qui a les yeux grands & brillans : ſes oreilles ſont glabres ; ſes piquans fort effilés, variés de blanc noirâtre, & de blanc rouſſâtre, longs depuis un juſqu'à ſix pouces. Les eſpaces qui ſont entre ces piquans, ſont remplis de poils déliés, longs & ſoyeux. On le trouve à Java, à Sumatra, & ſurtout à Malaca.

Le *Hériſſon de Sibérie*, qui eſt fort petit ; il a les oreilles & le muſeau courts : ſes piquans ſont gros, pointus, mais courts, & d'un jaune doré. Son ventre eſt garni de poils fins, laineux, d'un cendré doré.

Les Chaſſeurs, dans l'Inde & dans l'Afrique, pour prendre les Hériſſons, ſe ſervent de ruſes, & retiennent

leurs chiens ; car ces animaux bleſſent les hommes & les chiens avec leurs piquans, qui ſont comme autant de poignards : il y en a de blancs, de noirs, & de différentes couleurs.

HÉRISSONE, chenille marte, ou eſpece de chenille velue, dont le poil forme des houpes. *Voyez l'article* CHENILLE.

HÉRITINANDEL, couleuvre fort dangereuſe, de l'Iſle de Malabar. M. Linnæus dit que ſa morſure corrompt toutes les chairs, qui pourriſſent & tombent enſuite ; & qu'après mille tourmens, le malade meurt.

HÊTRE, FAU, FOUTEAU ou FOYARD, en latin *Fagus*. C'eſt un arbre de forêt, des plus grands & des plus beaux. Il paroît qu'il n'y en a qu'une ſeule eſpece, quoique quelques-uns en diſtinguent deux eſpeces ; ſavoir, le Hêtre blanc ou de montagne, & le rouge ou le Hêtre de plaine. Ils ſe fondent ſur la différence de la couleur des écorces ; différence ſur laquelle on ne peut point s'appuyer, car les arbres varient ſouvent de couleur, ſuivant les poſitions, ſelon que l'air circule plus ou moins facilement autour de leurs tiges, ou ſuivant la nature du terrein qui les produit. L'influence de l'atmoſphere eſt ſi conſidérable, que les Marchands d'arbres obſervent que la couleur des écorces des arbres qu'ils tranſportent de leurs pepinieres de la campagne, dans les jardins de ville, change abſolument.

Le Hêtre porte deux ſortes de fleurs ; des mâles & des femelles : les fleurs mâles ſont compoſées d'étamines, & forment, par leur aſſemblage, un chaton ſphérique : les fleurs femelles qui ſe trouvent ſur la même tige, ſont compoſées d'un calice, dans l'intérieur duquel eſt un piſtile. Ce calice ou embrion ſe change en un fruit épineux, dur comme du cuir, & relevé de quatre côtes, dans l'intérieur deſquels ſont contenues quatre ſemences triangulaires, appellées *Faines* ou *Foueſnes*, dont la moëlle eſt blanche. Les feuilles de cet arbre ſont plus petites que celles du Coignaſſier, d'un beau verd très luiſant, minces, douces au toucher, & rangées alternativement ſur les branches : elles ont de la fermeté, ce qui eſt cauſe qu'elles ſont peu attaquées par les inſectes. L'arbre en général a une très belle forme, ce qui le rend propre à

en faire des avenues ou des salles d'automne : comme il est susceptible de prendre diverses formes sous le croissant, il est aussi propre que les charmes à faire de belles palissades ; son écorce pour l'ordinaire est unie & blanchâtre. Cet arbre, d'une très grande utilité, croît assez volontiers dans toutes sortes de terreins, mais avec plus ou moins de promptitude, selon que le sol lui est plus approprié. En général le Hêtre croît plus vite, & devient plus beau dans une terre légere & humide ; il croît même dans le pur sable, pourvu qu'il soit humide. On le voit réussir, dit Ellis, même dans des terres crayonneuses, pierreuses & glaiseuses, pourvu qu'on le plante en haie. Quoique le Hêtre fournisse un bois dur, il croît cependant fort vite, même du double plus promptement que le chêne : ce qui est digne de remarque, car on observe en général, qu'il y a un rapport entre la durée de l'acroissement, & la dureté des bois. Cet arbre croît lentement dans les 20 premieres années ; il croît ensuite une fois plus vite, environ jusqu'à la soixantieme année où il commence à dépérir : quoiqu'il grossisse encore alors à l'extérieur pendant quelques années, il commence à pourrir dans l'intérieur.

La nature & la qualité du Hêtre varient, ainsi que celles des autres arbres, suivant la nature des différents terreins.

C'est ainsi que, selon les observations insérées dans un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, tous les arbres qui croissent dans des lieux rudes, secs, & dans un air libre & froid, ont un bois compact, sec, souple & dur ; mais ceux qui croissent dans une terre grasse, humide & basse, & dans un air épais & humide, ont un bois gras, épais & spongieux, qui n'est pas de durée, plus sujet à pourrir & moins estimé des ouvriers.

Lorsqu'on veut former un Bois de Hêtre, on le peut faire en semant la *Faine* ou *Fouesne*, qui est la semence du Hêtre, après avoir eu soin auparavant de la faire tremper dans des eaux de fumiers, qui lui communiquent un goût désagréable, & l'empêchent d'être mangée par les mulots. On prépare la terre par des labours ; & avec la faine on seme de l'avoine ou de l'orge, qui procure au jeune plant une ombre nécessaire, & récompense

le Cultivateur de son travail & de ses peines. On peut établir aussi un bois de Hêtre par le moyen de jeunes plants que l'on trouve facilement dans les forêts ; plus le plant est jeune, plus il est facile à transplanter. Comme cet arbre est très beau, & fait un très bel effet dans les avenues, l'Auteur du Mémoire que nous venons de citer, a fait, d'après ses propres expériences, une observation très intéressante, qui est que, lorsqu'on veut les disposer dans des avenues, les pieux que l'on met aux pieds des jeunes arbres, pour les étayer contre la violence des vents, ou pour aider à leur alignement, doivent toujours être plantés du côté du Sud. En cet état, ils rendent, dit-il, aux arbres plus de service qu'on ne pense, attendu que les vents du Nord, même dans les climats froids, ne font point autant de tort aux arbres, nouvellement plantés, que le soleil du Midi en été.

Le bois de Hêtre, dont on fait usage pour un si grand nombre de choses utiles, comme nous aurons lieu de le voir, pourroit être même substitué au chêne, dans les pays où celui-ci manque, si on pouvoit trouver un moyen de le préserver des vers. La consommation & la disette du chêne, dit l'Auteur du Mémoire, a fourni aux Anglois la premiere idée d'y substituer un autre bois. Le Hêtre, qui est généralement un bel arbre, & dont le bois est dur, attira l'attention de quelques-uns de leurs Physiciens pratiques : ils tâcherent de découvrir l'origine du ver, auquel le bois de Hêtre est plus sujet qu'aucun autre, & un moyen pour l'en garantir. Leurs recherches ne furent point inutiles. Ellis, dans sa préparation des bois de charpente, indique les moyens propres à garantir ce bois des vers : il a observé que les bois étoient d'autant plutôt attaqués par les vers, qu'ils contenoient plus de seve : il a donc cherché les moyens de faire sortir la seve du bois ; & il y a réussi, en faisant tremper le bois de Hêtre dans l'eau. On garantit aussi ce bois des vers, en l'exposant à la fumée, & en le brûlant jusqu'à ce qu'il s'y forme une légere croûte noire. En réunissant ces méthodes, pour la préparation de ce bois, il peut devenir propre alors pour la charpente & dans l'air & dans l'eau ; honneur, comme le dit Ellis, qui lui a été en effet décerné juridiquement en Angleterre.

On fait uſage en Angleterre de ce bois ainſi préparé, dans la conſtruction des vaiſſeaux pour les bordages & les ponts pour leſquels il faut un bois droit & uni. Lorſque le bois de Hêtre eſt bien privé de ſa ſeve, il eſt fendant & caſſant; mais tant qu'il en conſerve un peu, il eſt pliant & fait reſſort; auſſi eſt-il d'un excellent uſage pour les brancards des chaiſes de poſte, & pour les rames des bâtiments de mer. Il y a peu de bois, d'un ſervice auſſi étendu dans l'économie: on en fait des jantes de roues & des affuts de canon. Comme il ſe travaille très bien, les Menuiſiers en meubles en font beaucoup d'uſage, ainſi que les Ebéniſtes. Il ſeroit ſans doute très avantageux que nos ouvriers employaſſent la méthode angloiſes, pour garantir les meubles de la piquûre des vers. On obſerve tous les jours que les pelles, ſabots, attelles de colier, & autres ouvrages qu'on en fait & que l'on a expoſés à la fumée, qui donne à ce bois une couleur aſſez agréable, ne ſont point ſi-tôt attaqués par les vers. Les Laietiers font une grande conſommation de planches minces de Hêtre; le Tourneur en fait beaucoup d'ouvrages: on fait avec ce bois des copeaux pour éclaircir le vin, & pour les ouvrages de gaînerie.

M. Duhamel dit que c'eſt encore avec ce bois qu'on fait les manches de couteau, que l'on appelle *Jambette.* Quand le manche eſt dégroſſi, on le met ſous une preſſe dans un moule de fer poli, qu'on a fait chauffer, & que l'on a frotté d'huile. Ce bois entre dans une eſpece de fuſion ou d'amolliſſement. Une portion du bois s'étend entre les deux plaques de fer qui forment le moule, comme ſi c'étoit une eſpece de métal; & le manche ſort du moule bien formé, très-poli, après y avoir acquis beaucoup de dureté, & y avoir pris une couleur aſſez agréable. En cet état, il n'eſt plus poſſible, dit-il, de reconnoître le grain du bois d'Hêtre.

La ſaveur des ſemences de Hêtre, eſt preſqu'auſſi agréable que celle des noiſettes. Quoique très bonnes aux animaux, & particulierement aux pourceaux & aux pigeons, on dit, qu'étant mangées vertes, elles cauſent aux hommes une eſpece d'ivreſſe. L'huile qu'on retire des ſemences du Hêtre, eſt très douce, & a beaucoup de rapport avec celle de noiſette. M. Iſnard, dans les

Mém. de l'Académie, prétend que l'huile de faine, nouvellement exprimée, cause des pesanteurs d'estomac; mais qu'elle perd cette mauvaise qualité, en la conservant un an dans des cruches de grès, bien bouchées, que l'on enterre. Les Parfumeurs s'en servent quelquefois: on en fait aussi de l'huile à brûler.

HÉTICH, c'est une racine du Bresil, longue d'un pied & demi, & grosse comme les deux points: elle fait une des principales nourritures du pays; car étant cuite, elle est de fort bon goût. Cette plante n'a pas de semence apparente: ses feuilles sont rampantes, & ressemblent à celles des épinars. On coupe des morceaux de la racine, qu'on plante en terre, & qui produisent autant d'autres *Hétichs*. C'est une espece de *Batate*. Voyez *ce mot*.

*Fin du second Volume.*

